This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Harvard College Library

From the
CONSTANTIUS FUND
Bequeathed by
Evangelinus Apostolides Sophocles
Tutor and Professor of Greek
1842–1883

For Greek, Latin, and Arabic
Literature

LES ÉLÉGIAQUES LATINS

TIRÉ A 300 EXEMPLAIRES

dont 300 seulement sont mis dans le commerce

N°

P. OVIDII NASONIS AMORES

Les Amours d'Ovide

TRADUCTION LITTÉRALE EN VERS FRANÇAIS
avec un texte revu
un commentaire explicatif et archéologique
une notice et un index

PAR

PH. MARTINON

Professeur au Lycée d'Alger
Lauréat de l'Académie Française

PARIS
FONTEMOING, ÉDITEUR
4, Rue Le Goff, 4

1897

Lo 10.201

Constantius Sumai.

PRÉFACE

AVANT *de dire en quoi ce volume diffère du précédent, je dois adresser mes remerciements à l'Académie française, qui a bien voulu octroyer au premier volume de cette collection une de ses récompenses les plus honorables. Je ne me fais cependant pas d'illusion sur la valeur de ma traduction de Tibulle ; je sais fort bien qu'elle n'a été couronnée qu'à défaut d'une meilleure, et que je dois prendre la récompense que l'Académie lui a décernée, moins comme la constatation d'un mérite, qui est mince, que comme un encouragement à faire mieux. Aussi est-ce en faisant mieux que j'ai cherché à justifier cet honneur.*

Et d'abord, puisque le prix s'adressait expressément à la traduction, celle-ci, je l'espère, offrira moins de prise à la critique, et les « vers de confiseur » y sembleront moins nombreux. On avait justement reproché à la première une certaine raideur dans la forme, et des rimes un peu molles ; sans me donner le ridicule de me

juger moi-même, je puis dire que celle-ci est d'un tour plus libre, et a des rimes plus riches. Oserai-je dire que le progrès est visible jusque dans le corps même de l'ouvrage, et que c'est sur la fin du troisième livre que je voudrais être jugé de préférence ?

Je devrais peut-être m'excuser auprès du lecteur bienveillant d'avoir traduit entièrement deux ou trois pièces où la décence est heurtée de la façon la plus déplaisante. Mais l'érudition moderne, qui nous a enseigné le respect des textes, ne nous permet plus de les altérer ou de les tronquer, hors le cas de nécessité absolue; or ce livre n'est destiné ni aux classes de nos lycées ni aux jeunes filles; son extérieur luxueux, son prix relativement élevé, le petit nombre de lecteurs d'élite à qui il s'adresse, tout m'invitait à faire passer les scrupules d'ordre scientifique avant les autres, si respectables qu'ils m'eussent paru.

J'ai procédé pour le texte des Amours *à peu près comme j'avais fait pour celui de Tibulle; car j'avoue n'avoir pas compris les critiques qui m'ont été adressées. Voulait-on que je fisse une récension nouvelle des manuscrits ? Outre que je n'en avais ni le temps, ni les moyens, je ne vois pas quelle nécessité il peut y avoir à refaire un ouvrage qui a été bien fait. Des auteurs d'éditions savantes se contentent bien de récensions antérieures : refusera-t-on le même privilège à l'auteur d'un ouvrage de vulgarisation ? J'aurais même été plus loin : je m'en serais tenu au texte d'Ehwald, qui était le meilleur qu'on pût lire, s'il était possible à qui étudie un texte de près de s'en tenir toujours à l'opinion d'un autre. Du moins, à*

défaut de la leçon d'Ehwald, je n'ai presque jamais adopté de leçons qu'on ne puisse trouver chez d'autres éditeurs contemporains, et je n'ai pas davantage introduit de conjectures nouvelles dans le texte (1).

Le commentaire comprend d'abord l'interprétation. J'avais ici beaucoup moins de guides qu'on ne serait tenté de le croire. Le commentaire de Heinsius est l'œuvre d'un érudit qui avait de la langue et de la littérature latines une connaissance approfondie; mais il est presque purement verbal ou grammatical. Quant aux notes que Burmann y a jointes dans la grande édition de 1727, elles sont trop souvent d'une utilité médiocre. Restait, il est vrai, le commentaire d'Amar, dans l'Ovide de la collection Lemaire. Mais Amar se borne ordinairement à résumer Heinsius et Burmann, quoique souvent sans les citer; et quand par hasard il joint à leurs remarques des notes de son cru, il faut avouer qu'elles témoignent parfois d'une légèreté incroyable. Amar était pourtant un humaniste distingué; mais c'est le sort commun des grandes entreprises de librairie qu'on n'y trouve que par hasard un travail sérieux et personnel. Amar a bâclé celui-là; si bien qu'on rencontre parfois dans ses notes de véritables contre-sens, des erreurs extraordinaires, dignes tout au plus de la collection Panckoucke (2). C'était tout, et c'était

(1) Voir cependant la note à I, VII, 19. Deux ou trois fois seulement je suis revenu à l'ancienne vulgate abandonnée depuis Merkel. Pour II, XVIII, 26, j'ai adopté la leçon des manuscrits, repoussée, je ne sais pourquoi, par tous les éditeurs. Dans II, VI, j'ai interverti les vers 25-28 et 29-32. Enfin j'ai coupé en deux la pièce II, XIX, d'après Rautenberg. Pour la ponctuation, voir les notes à I, XIV, 30 et III, VIII, 9.

(2) Je citerai seulement, entre autres, les notes à II, IV, 37, et III, I, 62.

peu : on excusera les erreurs que nous avons commises, en considération de celles que nous avons corrigées.

*On trouvera aussi dans le commentaire la justification du texte que j'ai adopté. J'ai cru devoir signaler la leçon d'Ehwald, toutes les fois que je m'en suis écarté. J'en ai fait autant pour Merkel, parce que c'est de lui que relèvent en définitive tous les éditeurs modernes, pour Riese, dont l'*Ovide *a remplacé quelque temps celui de Merkel dans la faveur des érudits, et enfin pour L. Müller, qui a donné une édition spéciale des* Carmina amatoria *(Berlin, 1861, petit in-16) : outre ses mérites propres, cette édition emprunte une importance particulière aux notes que l'auteur a publiées ailleurs dans le même temps (1). Il en résulte qu'avec nos notes on pourrait reconstituer à peu près ces quatre textes dans leur intégrité. J'ai cru devoir faire ce travail, pour n'imposer mon texte à personne, et mettre le lecteur en état de choisir ; j'ai donné en outre le texte du* Parisinus *(P) et du* Sangallensis *(S), quand il y avait lieu. Je n'ai pas oublié pourtant que ce livre était œuvre de vulgarisation plutôt que d'érudition, et la critique verbale y est en définitive moins étendue que dans le* Tibulle. *Comme d'autre part je ne travaillais pas pour les élèves de nos lycées, j'ai cru devoir aussi réduire sensiblement*

(1) Avant de publier son édition, qui est sans notes, L. Müller avait donné au *Philologus* (tome XI), un article de 32 pages où nous avons trouvé un certain nombre d'opinions contestables, mais qui est encore ce qu'on a écrit de plus important en ce siècle sur les *Amours* d'Ovide. Son édition parue, L. Müller compléta l'article du *Philologus* par une collection de notes, publiées dans le tome XVII du *Rheinisches Museum*, et dans lesquelles il modifie quelques-unes de ses leçons.

la partie purement grammaticale : elle tenait trop de place dans le Tibulle, *ainsi qu'on me l'a justement reproché (1).*

Et cependant, malgré les réductions que je me suis imposées, ce commentaire dépasse en étendue celui de Tibulle. C'est que j'y ai introduit un élément nouveau. Les Amours *ne sont guère qu'une collection de petites scènes empruntées à la vie privée, et l'on y rencontre une foule d'allusions à toutes sortes d'usages et d'habitudes, qu'il importait peut-être de faire connaître au lecteur avec quelque détail ; il m'a donc semblé que le commentaire le mieux approprié à un ouvrage de ce genre était un commentaire archéologique. Deux considérations devaient m'encourager dans cette voie : d'abord le goût prononcé que nous avons aujourd'hui pour l'histoire des mœurs et des institutions, de préférence à l'histoire civile et politique ; d'autre part la philologie et l'archéologie classiques ont fait en ce siècle des progrès considérables, qui nous permettent de décrire la vie privée des anciens, jusque dans ses moindres détails, avec une précision plus grande que jamais. Étant donné le caractère de ce livre,*

(1) J'ai été également, comme pour Tibulle, assez sobre de rapprochements, sauf des *Amours* aux *Amours*. Ovide imite beaucoup, surtout Tibulle ; mais je n'avais pas à refaire l'ouvrage de Zingerle : *Ovidius und sein Verhaeltniss zu den Vorgaengern und gleichzeitigen rœmischen Dichtern*, 3 fasc. gr. in-8, Innspruck 1869-71. Le premier fasc. contient en 130 pages les rapprochements avec Catulle, Tibulle et Properce, les deux autres, en 151 pages, ceux que l'on peut faire avec Ennius, Lucrèce, Virgile et Horace. Zingerle rapproche seize ou dix-sept cents passages de l'œuvre d'Ovide, dont 182 empruntés aux *Amours*. Le lecteur curieux de ces rapprochements voudra bien se reporter à l'ouvrage de Zingerle, ainsi qu'à la dissertation de Luneburg : *De Ovidio sui imitatore*, 89 p. in-8, Iéna, 1888.

je n'ai pas cru devoir multiplier les références, comme c'est l'habitude dans les ouvrages de pure érudition; mais le lecteur peut être assuré que tous mes renseignements sont puisés à de bonnes sources. J'ai mis à contribution tous les grands manuels d'antiquités, particulièrement ceux de Madvig et de Marquardt, le grand ouvrage de Friedlænder sur les Mœurs Romaines, *encore classique, malgré sa date, enfin et surtout ce monument gigantesque, d'une élaboration si lente mais si sûre, qu'on appelle le* Dictionnaire des Antiquités, *et dans lequel on trouve déjà presque tout ce que l'on sait y chercher, bien que la première moitié en soit à peine achevée. Le livre de Decharme a été mon guide ordinaire dans les questions de mythologie; mais ici elles se compliquaient d'une autre question, celle des représentations artistiques qui décoraient les maisons romaines, et qui inspirent continuellement les souvenirs mythologiques d'Ovide, car bien souvent le poète ne fait que décrire des attitudes plastiques bien connues. Ne pouvant sur ce point entrer dans beaucoup de détails, j'ai renvoyé le lecteur aux livres spéciaux, particulièrement à ceux de Helbig et d'Overbeck. Bien d'autres questions de tout genre se sont encore présentées : pour les résoudre j'ai dû puiser à des sources d'une extrême diversité (1), et je n'ai pas toujours pu trouver tous les renseignements dont j'avais besoin; j'éprouve encore un sentiment d'effroi en pensant à la quantité de choses qu'il faudrait savoir pour faire*

(1) Pour ne citer qu'un exemple, la note à II, IX, 7, perdrait la moitié de son intérêt, si je n'avais demandé conseil à un spécialiste.

ce travail qui paraît si simple : un commentaire satisfaisant des Amours *d'Ovide. Mais si je n'ai pas fait, tant s'en faut, ce que j'aurais voulu faire, cette fois du moins on me rendra cette justice de reconnaître que mon commentaire n'est extrait d'aucun autre, étant fort différent de tous ceux qui l'ont précédé. (1)*

Pour composer la notice, j'avais encore moins de ressources que pour l'interprétation. Les Amours *sont l'œuvre d'Ovide qu'on étudie le moins. En France, on ne s'en occupe pas du tout : je ne pouvais avoir recours à la thèse de M. Nageotte sur Ovide, où une érudition si superficielle revêt une forme si surannée (2). L'Allemagne elle-même, l'érudite Allemagne, qui ne néglige pas même les œuvres du plus mince intérêt, néglige les* Amours, *au profit des Héroïdes, beaucoup moins intéressantes pourtant, parce qu'elles sont moins personnelles. Il est vrai que les Héroïdes soulèvent un certain nombre de problèmes délicats. Mais, à propos des* Amours, *on pouvait, tant les recherches de ce genre ont d'attrait pour la curiosité, essayer de reconstituer le roman de Corinne, en dégageant les élégies corinniennes de celles qui ne le sont pas. Ce qu'on avait fait, bien ou mal, pour Tibulle et Pro-*

(1) On avait regretté dans Tibulle l'absence d'un index. J'espère qu'on me saura gré d'en avoir ajouté un à cet ouvrage, car c'est un travail bien ingrat. J'ai fait celui-ci de façon qu'il pût servir à la fois pour le texte et pour le commentaire Mais avant de s'en servir, le lecteur fera bien de corriger la numérotation de I, VI, qui a été altérée pendant l'impression, à partir du vers 35 dans le texte, et du vers 44 dans le commentaire.

(2) Pour se rendre compte des progrès que l'érudition a faits en France depuis 1870, que l'on compare seulement la thèse de M. Nageotte avec celle de M. Plessis sur Properce, qui ne lui est postérieure que de douze ans !

perce, on n'avait pas osé le faire pour Ovide. Gruppe, dans sa Rœmische Elegie, *avait reculé devant les difficultés de l'entreprise. Nous avons essayé de les surmonter, et de réfuter ainsi une opinion qui commence à se répandre, et qui ne tend à rien moins qu'à contester l'existence de Corinne. Nous croyons avoir montré que la maîtresse d'Ovide était aussi réelle que celles des autres élégiaques ; il nous semble même que son roman n'est guère moins intéressant que celui de Délie. Nous ne tenons d'ailleurs à nos hypothèses qu'autant que la critique ne les réfutera pas ; mais nous serions heureux si cet essai de reconstitution pouvait réveiller un peu l'intérêt autour d'une œuvre qui est curieuse à plus d'un titre.*

Alger, 17 mai 1897.

NOTICE

SUR LES AMOURS D'OVIDE

I. — CLASSIFICATION DES ÉLÉGIES

Carmina cum primum populo juvenilia legi,
Barba resecta mihi bisve semelve fuit.
Moverat ingenium totam cantata per Urbem
Nomine non vero dicta Corinna mihi.

Ainsi parle Ovide dans les *Tristes* (IV, x, 57 sqq.) Nous trouvons dans ces vers plusieurs renseignements importants sur lesquels il n'y a guère de discussion possible. Même si nous n'avions pas le témoignage formel d'Ovide, nous aurions encore des raisons psychologiques très suffisantes pour estimer que les *Amours* furent la première œuvre commencée, sinon achevée par lui. D'autre part, que Corinne n'ait pas été le nom véritable de la maîtresse d'Ovide, ceci n'est pas pour nous surprendre : nous savons que c'était l'habitude des poètes latins de chanter leurs maîtresses sous de faux noms, et Apulée nous apprend comment s'appelaient en réalité Lesbie, Délie et Cynthie. Mais voici que depuis quelque temps ce n'est pas le nom seulement, c'est la personne encore de Corinne qui est mise en question. En France même, la figure de Corinne a semblé fuyante et indécise, au point qu'on a pu dire que Cypassis, l'esclave mori-

caude, apparaissait plus vivante que sa maîtresse ; et peu s'en faut qu'on l'ait prise pour une sorte de symbole, dont le nom servirait à recouvrir plusieurs intrigues (1). En Allemagne, on est allé jusqu'au bout : on a contesté l'existence même de Corinne, et cette opinion, indiquée, entre autres, par Léo, dans les *Philologische Untersuchungen* (fasc. II, p. 20), renforcée de l'autorité d'Ehwald, l'éditeur d'Ovide, semble en bonne voie pour devenir définitive (2).

Un examen approfondi des Amours m'a fait concevoir une tout autre opinion. Je m'étonne d'abord qu'on ait pu contester l'existence de Corinne, après l'affirmation que fait le poète dans le passage des *Tristes* cité plus haut (3), après les allusions précises qu'Ovide fait encore à son ancienne maîtresse, en divers endroits de ses œuvres, et particulièrement dans des élégies postérieures (cf. surtout II, XIX *a*, 9 sqq.) Qu'il y ait dans les *Amours* d'autres femmes que Corinne, cela n'est pas douteux : on en pourrait distinger sans peine une demi-douzaine et davantage ; mais elles ne portent pas le nom de Corinne, dont elles sont parfaitement distinctes, et les élégies qui leur sont consacrées n'ont aucun rapport avec les élégies corinniennes. J'irai plus loin : la figure même de Corinne n'a paru si fuyante et insaisissable que parce qu'on n'a pas voulu ou pas su jusqu'à présent faire le départ entre les élégies corinniennes et celles qui ne le sont pas Dans ce mélange où aucun ordre ne paraît d'abord, on ne s'est pas reconnu.

(1) Voir la thèse de M. Plessis sur Properce, pp. 228 et 273.

(2) Elle s'appuie surtout sur les nombreuses imitations, grecques ou latines, que l'on trouve dans Ovide. Mais Properce n'a pas moins imité les Grecs qu'Ovide : n'invoque-t-il pas à chaque instant Philétas et Callimaque ? et doute-t-on pour cela de l'existence de Cynthie ? Et quant à Tibulle, M. Plessis fait justement remarquer qu'il paraîtrait sans doute moins original, si nous avions entre les mains le texte de Philétas (*op. cit.* p. 283). L'argument est donc sans portée.

(3) A la suite duquel se trouve encore ce vers : *Nomine sub nostro fabula nulla fuit.*

Peut-être a-t-on cru que toutes ces élégies avaient été composées et publiées dans le même temps : ce serait là une erreur grave. Dans l'élégie III, VIII, 5, Ovide nous apprend que ses premiers livres d'élégies *(libelli)* furent dédiés ou offerts à Corinne. A qui fera-t-on croire qu'il ait osé lui offrir des pièces où il aurait chanté d'autres femmes, au moment même où il lui faisait la promesse de ne jamais chanter qu'elle (II, XVII, 33 sq.)? La vérité est que les premiers livres des *Amours* furent d'abord exclusivement consacrés à Corinne; toutes les autres pièces ont été introduites postérieurement au milieu des pièces corinniennes; et si nous pouvions parvenir à les éliminer, nous n'aurions pas de peine à montrer que les élégies corinniennes forment un petit roman d'amour aussi suivi que ceux de Tibulle ou de Properce; du même coup la figure de Corinne prendrait un relief qu'elle n'a pas eu jusqu'à présent.

Les amours de Corinne et d'Ovide ont dû évidemment durer quelque temps, sans quoi elle eût inspiré moins d'élégies, outre qu'elle eut le temps d'être grosse et de se faire avorter dans l'intervalle (II, XIII et XIV). Cependant Ovide n'était pas homme à aimer une femme pendant de longues années, et si ses amours avaient été bien longues, il nous l'eût sans doute appris. Nous sommes donc en droit de supposer que les élégies corinniennes, commencées aux environs de la vingtième année (*Tristes*, loc. cit.), c'est-à-dire aux environs de 731, étaient terminées quand mourut Tibulle, en 735. Cette considération va nous permettre d'éliminer quelques élégies qui portent leur date avec elles, en même temps que toutes celles qui sont manifestement consacrées à d'autres femmes que Corinne (1).

(1) J'invite le lecteur qui trouverait ces discussions arides, et qui ne s'intéresserait qu'aux résultats, à passer directement au chapitre suivant.

C'est dans le premier livre que le départ est le plus difficile à faire. Il semble que nous devions d'abord éliminer l'élégie VII. Le poète y représente une femme qui, frappée par Ovide, reste immobile, *amens, albo et sine sanguine vultu,* puis fond en larmes. Une telle attitude ne convient guère à Corinne, telle que nous la feront connaître les élégies qui lui appartiennent : elle n'était pas femme, semble-t-il, à se laisser battre ainsi. Je reconnais toutefois qu'il peut y avoir doute sur ce point : Corinne a dû être un temps amoureuse d'Ovide, et les femmes amoureuses pardonnent bien des choses. Je n'ai pas le même doute pour l'élégie VIII : elle est (voir le commentaire) contemporaine des dernières années de Properce, qui mourut en 738 ou 739; et d'ailleurs, quoique ce soit un morceau de fantaisie, Ovide y met en scène une femme dans laquelle Corinne ne pouvait pas se reconnaître. Au surplus la pièce n'a pas d'importance au point de vue où nous nous sommes placés. Les élégies XIII et XIV ne peuvent convenir, semble-t-il, qu'à une femme indépendante, et Corinne ne l'était pas; mais d'ailleurs l'élégie XIII est indifférente; quant à l'élégie XIV, on y trouve, au vers 49, une allusion probable à des faits postérieurs aux amours de Corinne (voir le commentaire). Enfin la pièce XV est postérieure à la mort de Tibulle.

Au livre II, nos éliminations seront plus certaines. Ce sont d'abord les élégies II et III, adressées à Bagoas. Cette courtisane, qu'Ovide remarque en se promenant dans le portique d'Apollon, et à qui il fait des propositions séance tenante, ce n'est assurément pas Corinne, qui fut peut-être une courtisane, mais pas de cette espèce. De plus, les vers 25 sq. de la pièce II semblent contemporains du premier chant de l'*Art d'aimer;* pour préciser, le pluriel *theatra* implique que Rome est alors pourvue de ses trois théâtres, ce qui n'eut lieu qu'en 741, tandis que dans une élégie sûrement corinnienne (II, VII) le mot est employé au singulier, étant de l'époque où il n'y

a encore qu'un seul théâtre (1). Il est inutile d'insister sur l'élégie IV. La pièce VIII, liée intimement à la pièce VII, a dû pourtant être éliminée d'abord du livre II, on le conçoit de reste. De même IX *a* et IX *b* contiennent des aveux (cf. *totiens* au vers 23, *sæpe*, au vers 33, etc), qui ne pouvaient figurer dans des livres destinés à Corinne, non plus que l'élégie X avec ses deux femmes de chambre. La pièce XVIII semble bien faire allusion à Corinne, mais il n'est pas possible qu'elle soit de l'époque des *Amours*, étant contemporaine de l'*Art d'Aimer*, et postérieure à neuf héroïdes ; nous reviendrons sur ce point. Enfin dans XIX *a* Corinne est nommée comme une maîtresse ancienne, et XIX *b* ne s'accorde pas du tout avec ce que le poète nous apprend de Corinne dans XIX *a*.

Au livre III, laissant de côté l'élégie V, qui n'est pas d'Ovide, nous éliminerons d'abord le prologue et l'épilogue, qui paraissent postérieurs à la rupture avec Corinne; le prologue même semble en parler comme d'une histoire ancienne. Nous dirons de l'élégie II à peu près ce que nous avons dit de la pièce correspondante du livre II. Cette jeune femme que le poète suit dans le cirque, et dont il fait le siège pendant toute la durée des courses, assurément ce n'est pas Corinne. Ce n'est pas de Corinne non plus qu'Ovide peut parler avec cette désinvolture, au vers 45 de l'élégie IV, lui qui se plaint si vivement de ses rivaux dans l'élégie XII et ailleurs. La longueur de l'élégie VI, l'importance du développement donné à la légende d'Ilia, la maturité du talent qui se révèle dans ce morceau, tout assigne à cette pièce une époque postérieure aux amours avec Corinne. Dans l'élégie VII, Corinne est encore nommée comme une maîtresse ancienne. L'élégie IX, d'ailleurs peu gênante, est postérieure à la mort de Tibulle. Je doute fort que l'élégie X,

(1) Le mot *theatrum* est encore employé au pluriel dans le prologue de ce livre, au vers 4 ; mais c'est dans le sens d'auditoire.

à peu près indifférente, puisse revenir à Corinne. Enfin la pièce XIII appartient à la seconde femme d'Ovide.

Nous avons éliminé ainsi la moitié du recueil (1). On ne sera pas surpris que Corinne occupe le reste. Au surplus nous ne saurions affirmer que nous n'ayons laissé aucune élégie postérieure ou étrangère à elle ; mais à supposer qu'il en soit resté deux ou trois, outre qu'elles sont probablement indifférentes, leur élimination servirait tout au plus à rendre plus aisée la démonstration que nous tentons ; leur présence ne saurait donc infirmer nos conclusions.

II. — LES AMOURS DE CORINNE ET D'OVIDE

Au livre I, le plus corinnien des trois, nous avons conservé les numéros I-VI et IX-XII. Considérons le premier groupe. Corinne n'y est nommée qu'une fois, dans l'élégie V. Mais plusieurs de ces pièces, purs exercices de rhétorique, appartiennent nécessairement aux premiers essais du poète ; le prologue est même antérieur aux essais épiques : *parabam edere*, dit Ovide. Toutes d'ailleurs révèlent manifestement un amour à ses débuts. Mieux que cela : les trois premières sont antérieures à la possession. Dans la première, le poète devient amoureux ; dans la seconde, il constate les progrès de son amour ; dans la troisième, il se déclare à celle qui en est l'objet. Si les deux premières sont des exercices de jeune homme, assez artificiels, la troisième est bien une déclaration en forme, adressée à une femme qui existe en chair et en os. Que cette femme soit Corinne, c'est ce

(1) Exactement 25 pièces sur 52. Il n'y a, il est vrai, que 49 numéros ; mais trois sont dédoublés : II, IX et XIX, et III, XI.

qui résulte nécessairement du vers 15 : ce n'est certainement pas à vingt-cinq ans qu'Ovide aurait osé tenir ce langage à une femme ; le poète qui devait écrire l'élégie II, IV, et les vers 17 sqq. de III, I, devait être bien jeune quand il disait : *Non mihi mille placent, non sum desultor amoris.* Un autre détail vient confirmer encore notre opinion, c'est le besoin qu'Ovide éprouve dès le premier jour de déclarer qu'il n'est pas riche. Il reviendra deux fois sur cette question, et ce sera précisément dans deux élégies cörinniennes (II, XVII, 27, et III, VIII). Ajoutons que ce détail nous renseigne en même temps sur Corinne elle-même : elle aimait l'argent.

C'est peut-être le moment de se demander qui était cette Corinne, ou tout au moins à quelle catégorie sociale elle appartenait. Si l'on s'en tenait à l'élégie IV, on pourrait croire qu'elle était mariée, et c'est l'hypothèse que j'ai adoptée dans le commentaire. Je dois reconnaître qu'elle ne s'impose pas. Les termes employés dans cette pièce ne prouvent rien, car Ovide se sert constamment des mêmes mots pour désigner les époux ou les amants. D'autre part, l'avidité qu'Ovide prête à Corinne, d'autres détails encore, que nous relevons chemin faisant, peuvent donner à croire que c'était une courtisane, mais une courtisane trop chère pour Ovide, qui n'était pas maître de sa fortune. Mais si Corinne était une courtisane, comment se fait-il que le poète ait gardé avec tant de soin le secret de sa personnalité ? Dans II, XVII, 29, il nous montre une autre femme essayant de se faire passer pour Corinne ; assez longtemps après, dans l'*Art d'Aimer*, III, 538, il écrit encore : *Multi quæ sit nostra Corinna rogant.* La question paraît insoluble. Ce qui est certain, c'est qu'elle n'était pas libre, au moins à l'époque où Ovide fit sa connaissance (cf. III, I, 49 sqq.) C'est ainsi que, dans la pièce IV, c'est en présence d'un mari ou d'un amant qu'il dînera avec elle chez un ami commun, et l'arrivée de la nuit mettra fin à

leurs plaisirs (vers 59 sqq.) Dans l'élégie V, elle quitte sa maison pour venir trouver Ovide chez lui, au milieu de la journée. Dans l'élégie VI, de pure fantaisie d'ailleurs, Ovide ne peut pénétrer chez elle pendant la nuit, et il rappelle les efforts qu'il a dû faire antérieurement pour tromper son gardien (vers 43 sq.) C'est pour ce motif que j'ai cru devoir éliminer l'élégie XIII.

Passons au second groupe. L'élégie IX est encore un exercice de rhétorique sans importance. Nous constatons cependant que les derniers vers semblent faire allusion à un premier amour, et que d'autre part cet amour s'adresse à une femme qui est en pouvoir de mari ou d'amant, *maritorum* pouvant ici encore avoir les deux sens. C'est donc bien à Corinne qu'il y est fait allusion. Cette pièce, comme les six premières, semble appartenir à une période où Corinne n'a encore manifesté aucune exigence ni aucune mauvaise volonté : les amants ne se sont pas encore querellés. Il semble qu'il n'en soit déjà plus de même dès la fin du premier livre. Les élégies XI et XII nous font connaître un rendez-vous demandé et non obtenu. Sans doute cela ne prouve pas grand chose ; il pouvait être momentanément impossible à Corinne de satisfaire le poète ; mais n'aurait-elle pas employé plutôt ici le procédé qu'Ovide lui prête dans une pièce postérieure (II, XIX *a*, 9 sqq.) ? Ce passage est un des plus précieux que nous ayons pour connaître le caractère de Corinne. Elle est *versuta*, maligne et astucieuse. Ayant compris de bonne heure quel fond on pouvait faire sur la fidélité de son amant, elle sait qu'elle ne peut le conserver qu'en se faisant désirer ; elle lui tient la dragée haute ; elle simule, pour l'écarter, des maux de tête ou des empêchements divers. Pour exciter l'amour-propre du poète, elle va jusqu'à feindre de lui être infidèle, à l'époque où justement elle ne l'est pas encore ; elle suscite ainsi des bouderies, pour se donner le plaisir délicat de la réconciliation. Ajoutons que ce seront là

plus tard les meilleurs souvenirs d'Ovide (*l. c.*, 17 sq.) Cela posé, on est en droit de se demander si le refus de Corinne, dans les élégies XI et XII, n'est pas un premier emploi de son procédé familier. La supposition admise, on ne sera pas surpris outre mesure de trouver ici l'élégie X, dont le début ne paraît pas pouvoir s'adresser à une autre que Corinne. Elle s'y montre fort exigeante, et cette élégie est un argument puissant en faveur de l'hypothèse qui fait de Corinne une courtisane.

Au second livre nous avons conservé le prologue, et les élégies V-VII et XI-XVII. L'ordre chronologique ne s'y révèlera pas aussi manifestement qu'au premier livre : il n'y a pas ici de fait capital, comme la première possession, autour duquel les élégies puissent se grouper. Cependant, d'une façon générale, ont peut estimer que ces élégies correspondent bien au milieu des amours de Corinne et d'Ovide. Une seule pièce interrompt manifestement la suite chronologique : c'est la pièce XII, qui raconte le premier triomphe d'Ovide sur Corinne; cette élégie, qui semble avoir été oubliée au livre premier, y avait sa place marquée entre les élégies III et IV. Cette pièce étant éliminée, rien ne s'oppose en définitive à ce que même ici l'ordre chronologique soit suivi. Le prologue, dont les premiers vers sont une allusion manifeste au prologue du premier livre, est sûrement corinnien, ayant été composé immédiatement après les essais épiques : *ausus eram dicere,* dit Ovide. On y reconnaît sans peine la femme capricieuse que nous a révélée la fin du premier livre ; et toutefois elle n'est pas encore insensible aux vers que le poète compose expressément en son honneur. Les élégies V et VII nous font assister aux premières querelles des deux amants, causées par des infidélités réciproques. Dans l'élégie V, ce n'est pas de l'avidité de Corinne qu'Ovide se plaint, c'est de sa trahison, mais, notons-le, d'une trahison qui n'est que supposée, qui est probable sans être certaine : le poète

a vu sa maîtresse échanger avec un autre des baisers compromettants ; il les lui a pourtant pardonnés séance tenante, mais il a gardé des soupçons, qui certainement se confirmeront un jour ou l'autre. Dans l'élégie VII, c'est Ovide au contraire qui a trahi Corinne en débauchant la suivante de sa maîtresse, et Corinne de même a conçu des soupçons sans avoir de certitude. Or Corinne est jalouse : c'est là un détail intéressant, sur lequel le poète insiste assez longuement (vers 1-10). Il plaît à Corinne de faire la coquette, pour exciter la jalousie de son amant, et le retenir par l'amour-propre, mais elle ne veut pas qu'on lui rende la pareille ; et comme elle doit connaître Ovide, comme elle sait bien que, même s'il est amoureux d'elle, il ne doit pas se piquer de fidélité, comme elle doit savoir que tout lui est bon, la brune et la blonde, la grande et la petite (voir l'élégie IV), toutes les fois qu'elle le voit regarder une femme, elle lui fait une scène : il n'a même pas le droit de lever les yeux au théâtre !

Entre les élégies V et VII se place l'élégie sur la mort du perroquet de Corinne, simple fantaisie qui ne nous apprend rien. Nous apprenons peu de chose également de l'élégie XI, sur le voyage de Corinne en mer, et des élégies XIII et XIV, sur son avortement. Les circonstances obligeaient les deux amants à oublier leurs querelles, et l'on y trouve quelques marques d'affection véritable. Notons aussi, dans l'élégie XIII, la dévotion de Corinne à Isis : c'était la mode. D'autres marques d'affection se voient encore dans les pièces XV et XVI, qui semblent bien appartenir à Corinne, quoiqu'elle n'y soit pas nommée. Nous remarquerons seulement dans l'élégie XVI, si toutefois elle est bien corinnienne, que le poète se plaint de n'être pas rejoint à Sulmone par sa maîtresse, ce qui implique d'une part qu'elle est libre à ce moment, d'autre part qu'elle aime à se faire désirer, et ne tient guère ses promesses : cela, nous le savions déjà. Mais

voici que dans l'élégie XVII, les reproches du poète à sa maîtresse commencent à s'accentuer. Le poète n'est plus reçu comme il le voudrait ; il sent qu'on l'évince. Il se plaint donc de l'orgueil de Corinne, et même un peu de son avidité ; car il semble que décidément Corinne aime mieux l'argent que les vers. Il lui promet bien de ne chanter jamais qu'elle seule, mais il est douteux désormais que cette promesse lui ouvre un accès plus facile auprès d'elle.

Nous arrivons au livre III, où se marque avec évidence la fin des amours de Corinne et d'Ovide. Nous n'avons gardé ici que les élégies III, VIII, XI *a*, XI *b*, XII et XIV. Corinne n'est nommée que dans l'élégie XII, mais elle est désignée clairement dans l'élégie VIII, où sont rappelés (vers 5) les deux premiers livres, mentionnés aussi dans la pièce XII (vers 7 et pass.) ; quant aux élégies III, XI *a* et *b*, et XIV, la ressemblance parfaite du ton et du sujet les rend inséparables des deux autres. Examinons-les donc dans l'ordre où nous les trouvons. Dans l'élégie III, la trahison de Corinne, seulement soupçonnée au livre II, est devenue certaine, et le poète se lamente : il voudrait au moins que Corinne ne lui infligeât pas le spectacle de ses trahisons. Dans l'élégie VIII, nous apprenons quel est le rival heureux du poète : c'est un centurion retraité, qui a reçu pour récompense de ses blessures l'anneau et le cens des chevaliers. On se représente sans peine ce vieux soudard enrichi, qui, n'ayant pas de famille, et gaspillant son argent avec des femmes, obtient des succès faciles. Mariée ou non, Corinne n'est toujours pas libre (vers 63) ; mais elle ne se sert de cet argument que pour écarter le poète, parce qu'il n'est pas riche. On veut bien recevoir ses vers : cela flatte toujours ; mais pour sa personne, c'est autre chose ; aussi le poète lance-t-il des imprécations contre l'argent. Il finit par se révolter contre sa propre lâcheté ; dans XI *a*, il rappelle les rebuf-

fades dont il a été l'objet, l'humiliation qu'il a éprouvée devant un rival préféré, les mensonges, les parjures dont il a été victime ; il déclare que tout est rompu. Mais dans XI *b*, l'amour l'emporte ; il demande seulement qu'on ait pitié de lui : Corinne est si belle qu'il ne peut s'empêcher de l'aimer. L'élégie XII nous apprend que les trahisons vont en se multipliant : ce n'est plus un amant, c'est plusieurs qui possèdent Corinne en même temps qu'Ovide ; et le poète s'en prend à lui-même : il l'a trop fait connaître en la chantant. Enfin dans l'élégie XIV, il ne songe même plus à demander qu'on soit fidèle ; il souhaite seulement qu'on dissimule. Que Corinne le trahisse, puisqu'elle ne peut pas faire autrement, mais qu'elle ne s'affiche pas ; qu'elle nie, même ce qu'il aura vu, et il la croira sur parole. Évidemment c'est la fin.

On reconnaîtra que ce dernier groupe d'élégies, auquel on peut joindre, si l'on veut, II, XVII, forme un ensemble assez intéressant et assez caractéristique. Assurément l'artifice n'y manque pas. Les exclamations initiales de l'élégie III ne sont pas dénuées de puérilité ; la description de l'âge d'or dans l'élégie VIII et toute la mythologie de l'élégie XII seraient mieux ailleurs. Même dans XI *a* et XIV, le poète insiste avec trop de complaisance sur des détails choquants. C'est qu'il est encore très jeune, et les défauts qui le caractériseront toute sa vie ne peuvent pas ne pas se manifester ici. Et cependant il est impossible de ne pas reconnaître dans ce groupe un accent de passion auquel on n'était pas accoutumé, et que le caractère du poète ne faisait pas prévoir. Ainsi qu'il arrive souvent aux débauchés, Ovide s'est pris à son propre piège. Une liaison si longue, pour lui du moins, ne se brise pas sans regret. L'amour-propre aidant, le poète est devenu plus amoureux, à mesure que Corinne se détachait de lui davantage, et il finit par éprouver un véritable chagrin. J'entends bien que

l'amour-propre ne peut développer qu'un amour de qualité médiocre, et je suis tranquille sur le sort du poète : quand la rupture sera complète, il se consolera vite ; mais en attendant, elle est douloureuse, et je crois qu'on peut lui pardonner beaucoup, pour avoir été sincère un instant.

Telle est l'aventure d'Ovide et de Corinne, telle que nous la font connaître les élégies corinniennes, quand on prend soin de les isoler des autres. On ne saurait contester qu'il y ait là un petit roman suivi, analogue à ceux de Tibulle et de Properce, ayant son commencement, son milieu et sa fin, et d'autant plus visible que les élégies qui nous le font connaître se succèdent sensiblement dans l'ordre chronologique. On peut trouver sans doute que les traits de Corinne ne sont pas très accusés ; ceux de Délie ne le sont guère plus, et pourtant nul n'a jamais douté de l'existence de Délie. Je ne prétends pas pour cela que Corinne puisse avoir dans l'histoire littéraire une importance égale à celle de Lesbie, de Délie et de Cynthie. Les amours d'Ovide n'ont pas été traversées de ruptures douloureuses, suivies de réconciliations passionnées ; les incidents que nous en connaissons, sauf l'avortement de Corinne, n'ont qu'une importance très secondaire ; enfin Ovide n'a jamais eu, ou bien peu, de ces cris ardents, comme la passion, la jalousie, la douleur ou la colère en arrachent souvent à un Tibulle ou à un Properce. Pourtant Corinne a été par trop sacrifiée à ses rivales, du moins en notre siècle, car autrefois on l'appréciait davantage. Ce n'est peut-être qu'une courtisane, soit, et de plus une courtisane avide et peu passionnée, ce qui la rend moins sympathique que les autres ; elle est cependant beaucoup plus intéressante que Némésis, aussi intéressante assurément qu'aucune des femmes qu'Horace a chantées. Enfin elle existe, je crois l'avoir démontré, et Ovide ne l'a pas chantée si longtemps sans l'aimer, dans la mesure où il en était capable.

III. — LES DEUX ÉDITIONS PRIMITIVES

Puisque les premiers livres des *Amours* furent d'abord consacrés à Corinne, et puisque les élégies corinniennes se succèdent sensiblement dans l'ordre chronologique, nous devons nous demander comment il se fait que les élégies postérieures aient été dans la suite intercalées au milieu des premières. C'est ici que se pose la question des deux éditions dont parle l'épigramme préliminaire. Or nous savons par la pièce II, XIX, que les essais épiques, contemporains des premières élégies, sont antérieurs à *Médée*, antérieure elle-même aux *Héroïdes* et à l'*Art d'Aimer*. Nous avons vu d'autre part que le prologue du premier livre avait précédé les essais épiques, et que celui du second les avait suivis immédiatement. Quant au prologue et à l'épilogue du livre III, composés pour encadrer le livre après la rupture avec Corinne, ils précèdent immédiatement la composition de Médée (1). Au contraire, des deux autres pièces de même nature, à savoir I, XV, et II, XVIII, la première est postérieure à la mort de Tibulle, et aussi à Médée, car le poète y parle de poésie en général, et non plus seulement de poésie érotique; la seconde est contemporaine de l'*Art d'Aimer* et des *Héroïdes*. Quelle conclusion tirer de là, sinon que les élégies corinniennes occupèrent dès l'origine trois livres, où elles se suivaient dans l'ordre que nous connaissons; que ces trois livres furent publiés dès le principe avec le

(1) On estime d'ordinaire que l'épilogue fait allusion aux Métamorphoses. Je n'en crois rien. Il me paraît être dans un rapport intime avec le prologue, dont il reproduit même les expressions (cf. I, 23 et XV, 17). Ainsi, dans le prologue, le poète se représente faisant une promesse à la Tragédie; dans l'épilogue, il annonce qu'il va tenir sa promesse.

cadre même dans lequel ils nous sont parvenus ; que les pièces I, XV, et II, XVIII, ont servi probablement de prologues respectivement aux livres IV et V, postérieurs aux élégies corinniennes, et qu'enfin le remaniement de l'édition définitive a consisté essentiellement à introduire les élégies non corinniennes des livres IV et V au milieu des trois premiers livres, leurs prologues devenant les épilogues des deux premiers ? (1)

On remarquera en effet qu'en écrivant le prologue et l'épilogue du troisième livre, après avoir rompu avec Corinne, le poète considérait son œuvre comme définitive. Il la donne comme telle, en la signant, et, la prenant pour un chef-d'œuvre, il s'en promet l'immortalité, à l'imitation d'Horace. Les trois livres furent donc probablement réunis dès lors. Plus tard, concurremment avec les *Héroïdes* et l'*Art d'Aimer*, il écrivit encore des élégies sur les divers incidents de sa vie amoureuse ou débauchée : c'était une habitude prise. Il en fit assez pour en composer deux livres ; mais ces deux livres, plus récents, moins répandus, moins uniformes de ton, n'avaient sans doute jamais été réunis aux premiers, qui étaient peut-être devenus depuis longtemps, comme l'avait souhaité le poète (II, II, 5 sqq.), le vade-mecum des amoureux. D'autre part, les premiers livres des *Amours* ne parurent sans doute pas à Ovide, arrivé à la maturité de son talent, le chef-d'œuvre incomparable qu'il avait cru faire à ses débuts. Il dut sans doute éprouver le besoin de rendre son premier ouvrage plus digne des derniers. On a remarqué que la versification des *Amours* était plus parfaite que celle des *Héroïdes* : cela ne prouve-t-il pas qu'il les corrigea ? Il dut même supprimer un certain nombre de pièces : *demptis* et *pœna levior* de l'épigramme préliminaire ne sauraient se

(1) Sur le désordre qui a déplacé les pièces XVII et XIX du second livre, voir le Commentaire.

comprendre autrement. Dès lors le plus simple était évidemment de reprendre son premier cadre, et d'y introduire les deux derniers livres, dont les pièces, probablement moins nombreuses, allaient remplacer fort à propos les pièces éliminées des trois premiers (1). Dans cette fusion des cinq livres, on notera d'une part que les nouvelles élégies sont introduites dans les premiers livres généralement par groupes de deux ou trois, d'autre part que le second et le troisième livre débutent, immédiatement après les prologues, par des récits de conquêtes galantes : il semble qu'Ovide, peu respectueux pour le souvenir de Corinne, lui ait abandonné le premier livre, pour mettre le second et le troisième en quelque sorte sous l'invocation d'autres maîtresses.

Une objection à notre hypothèse pourrait être tirée de la pièce II, XVIII, qui fait évidemment allusion à Corinne. Mais si la maîtresse des vers 5 sqq., contemporaine des essais épiques, est bien Corinne, il n'est pas du tout démontré que celle du vers 17, postérieure à Médée, soit la même, et je croirai difficilement qu'Ovide fût encore en relations avec Corinne, au moment où il écrivait l'*Art d'Aimer*, et après avoir composé neuf *Héroïdes*. Je pense donc que la pièce I, XV, servit de prologue au

(1) On s'est étonné que la première édition n'ait pas laissé de traces, et Gruppe en conclut avec quelques autres que l'auteur se serait borné à mettre en trois livres, pour la forme, ce qui était d'abord en cinq. Hypothèse insoutenable, et inconciliable avec les termes de l'épigramme. Ovide aurait-il donc voulu duper ses lecteurs ? Il faudrait pour cela que la première édition n'eût pas eu de succès, ce qui est notoirement faux. Pourquoi donc Ovide n'aurait-il pas supprimé quelques pièces ? Il écrivait assez facilement pour ne pas attacher à chacun de ses vers autant d'importance que Malherbe. Pourquoi n'aurait-il pas traité ses premiers vers comme plus d'un l'a fait chez nous, entre autres Alfred de Vigny ? Que si la première édition n'a pas laissé de traces, cela prouve simplement qu'il n'y avait pas à cette époque de bibliophiles pour collectionner les éditions originales, et que nul n'avait la curiosité, peut-être aussi maligne qu'érudite, de rechercher les pièces de vers que leurs auteurs avaient sacrifiées comme indignes de leur réputation.

livre IV; et comme cette pièce, postérieure à la mort de Tibulle, est probablement antérieure à celle de Properce, qui n'y est pas nommé, on en peut inférer que le livre IV fut publié entre 735 et 738, dans le même temps que *Médée*, à qui I, XV, semble faire allusion. La pièce II, XVIII, servit apparemment de prologue au livre V, qui dut contenir l'élégie I, XIV, et dont la publication est par suite postérieure à 739.

Quant à la réduction des cinq livres en trois, on ne saurait lui assigner une date. Toutefois, comme, dans le *Parisinus* P, les *Héroïdes* précèdent les *Amours*, on en pourrait inférer que l'édition définitive des *Amours* fut publiée entre celle des *Héroïdes* et celle de l'*Art d'Aimer*, qui est de 752.

IV. — OBSERVATIONS SUR LA COMPOSITION DES ÉLÉGIES

La nature de cette publication ne comporte guère de dissertation grammaticale ou de métrique. Je voudrais cependant dire un mot d'une question qui n'est pas exclusivement formelle, puisqu'elle touche à l'art même de la composition. Les érudits allemands, dont aucun détail de forme ne rebute la science minutieuse, se sont mis en tête de découvrir chez les Élégiaques romains un art latent, qui les rapprocherait des poètes lyriques. Cette simple juxtaposition de distiques ne les satisfaisait pas. Comme si l'élégie latine n'était pas suffisamment artificielle par elle-même, ils y ont cherché, et naturellement trouvé, je ne sais quelle composition rythmique savante et compliquée, où leur imagination curieuse du détail s'est donné une ample carrière. Il y a justement dans Ovide une élégie dans laquelle une sorte de refrain se répète jusqu'à cinq fois de huit vers en huit vers : exemple

unique de symétrie pareille (voir la note à I, VI, 70). Ce fut le point de départ. Pour Ovide en particulier, le premier pas fut fait par Müller dans son article du Philologus. D'autres suivirent, et entre tous Rautenberg, qui fit de cette question l'objet de sa dissertation doctorale (1).

Je ne saurais suivre dans cette voie les érudits allemands. Déjà j'ai été malmené par eux pour avoir osé avancer que Tibulle n'avait qu'un souci médiocre de la composition (2). Je vais m'exposer de nouveau à leurs anathèmes, en critiquant les procédés qu'ils emploient pour déterminer dans les élégies d'Ovide ces dispositions savantes et compliquées, sur l'art desquelles ils se sont extasiés. Quand il s'en faut d'un distique ou deux qu'une élégie présente l'ordre savant qu'on a cru y voir, on parle d'interpolation, et rien n'est aisé comme de trouver des raisons pour retrancher un distique gênant du texte dont il fait partie. C'est ce qui est arrivé d'abord pour l'élégie I, VI, qui a été le point de départ. Le groupement par huitains ne pouvait se continuer jusqu'à la fin sans encombre : il y avait deux vers de trop ; on a supprimé 65 sq. Autre exemple. Les vers de l'élégie II, X peuvent se grouper à la rigueur, sans trop de parti-pris, de la façon suivante : 4, 4, 2, 4, 4, 4, 6, 2, 4, 4. Il s'y trouverait une certaine symétrie, sans le groupe de trois distiques qui l'interrompt malencontreusement. Rautenberg supprime délibérément les vers 27 sq. et aboutit à cette composition admirable :

(1) *De arte compositionis quæ est in Ovidii amoribus*, Breslau, 1868. J'y insiste un peu, parce que c'est justement la seule dissertation allemande qui ait été, à ma connaissance, consacrée exclusivement aux *Amours* d'Ovide.

(2) Je ferai remarquer d'ailleurs que la composition d'une élégie et sa division en strophes ou en groupes symétriques ne sont pas nécessairement choses identiques. Au sens où nous l'entendons en France, Ovide compose mieux que Tibulle, ce qui ne veut pas dire qu'il y ait plus de strophes chez l'un que chez l'autre.

un préambule de deux quatrains, une conclusion pareille, et entre les deux une série de quatre quatrains séparée du préambule et de la conclusion par des distiques isolés, où s'expriment nettement les idées essentielles ! Voici qui est plus savant encore. L'élégie II, XVI, se compose d'un préambule composé d'un distique suivi de deux quatrains, d'une conclusion faite inversement de deux quatrains suivis d'un distique, et d'une série de quatrains, séparée encore du préambule et de la conclusion par des distiques isolés qui expriment les idées essentielles : pour arriver à cette admirable symétrie, il a suffi de supprimer les vers 13 sq. et 31 sq. ! Les longues énumérations, où les groupements arbitraires sont particulièrement commodes, devaient tenter l'ingéniosité de Rautenberg. Il a dû s'escrimer sur I, VIII, mais il n'a rien trouvé : le discours de Dipsas comprend une multiplicité de conseils où les distiques s'isolent ou se groupent indifféremment par deux ou par trois, sans qu'on puisse y mettre aucun ordre. Il a pris sa revanche sur II, IV, où le poète énumère avec complaisance tous les genres de beauté, tous les charmes féminins par lesquels il est également séduit. Or le poète procède ici par une série d'oppositions, tantôt vers à vers, tantôt distique à distique, et ce mélange empêche le groupement ordinaire par quatrains. Alors Rautenberg a recours au huitain ; mais dans ce huitain, il découvre un ordre mystérieux et profond, une symétrie variée, qui fait son admiration. Le huitain d'introduction étant mis à part, il en reste cinq : celui du milieu est composé de deux quatrains ; mais tandis que les deux précédents sont composés d'un quatrain compris entre deux distiques, les deux derniers sont composés d'un quatrain suivi de deux distiques ! Et l'on affirme que tout cela a été voulu par le poète ! On donne à l'appui des arguments tirés du texte : c'est ainsi qu'au vers 17, la seconde personne a été employée expressément pour empêcher qu'on ne réunisse

le distique au précédent, et pour marquer indubitablement le commencement du troisième huitain. On croit rêver en lisant de pareilles élucubrations (1).

Est-ce à dire que les distiques d'Ovide aient été mis par lui bout à bout dans un hasard absolu, et sans aucune sorte de groupement possible? Non certes; du moins pas tout à fait; mais il s'en faut de si peu! La vérité simple, c'est qu'il y a chez Ovide une tendance manifeste à grouper les distiques deux par deux. Mais ce n'est qu'une tendance, et encore n'est-il pas certain qu'elle ait été consciente. Il se plait par exemple à redoubler une comparaison, à joindre ou à opposer les idées deux à deux : il en résulte des quatrains naturels. Que si entre deux quatrains se trouvent deux distiques que rien n'enchaîne particulièrement, du moins ils n'interrompent pas la série, et si on les joint artificiellement, il peut se faire exceptionnellement et par hasard qu'une pièce entière puisse se diviser en quatrains : c'est le cas de III, XI *a* et *b*. Mais presque toujours la série est interrompue par un distique ou deux, que le hasard place parfois symétriquement, le plus souvent n'importe où. Dans la première pièce du recueil, que Rautenberg n'a pas examinée, on peut sans difficulté reconnaître sept quatrains, dont les deux derniers sont séparés par un distique. On trouvera, si l'on veut, dans la suivante, une série de douze quatrains, interrompue par deux distiques, après le deuxième

(1) Avec un parti-pris semblable, on pourrait aussi, sans y mettre trop de bonne volonté, trouver une symétrie analogue dans beaucoup de morceaux de nos poètes classiques. L'absence de rejets y aiderait beaucoup. J'ouvre au hasard un Boileau. Je tombe sur l'Epitre XI. Il est regrettable que la sûreté des textes et la succession rigoureuse des rimes masculines et féminines ne permette pas de supprimer les vers à volonté : l'orthographe de *chèvrefeuil* prouverait péremptoirement que le vers 4 n'est pas de Boileau ! Tel qu'il est, le début peut encore se diviser en quatre quatrains enfermés entre deux sixains ! Le paragraphe suivant comprend un distique enfermé encore entre deux sixains. Et nous ne nous extasions pas sur cet art admirable ?

quatrain, et avant le dernier. Et ainsi de beaucoup d'autres. Quelquefois les distiques sont groupés par trois, et les sixains interrompent souvent les séries de quatrains ; mais il est bien rare qu'il y ait trois ou quatre sixains de suite. Quant aux huitains, il m'est impossible de croire qu'Ovide en ait fait de propos délibéré. Même dans I, VI, pour revenir à notre point de départ, je verrais des quatrains plutôt que des huitains ; le poète, ne pouvant répéter son refrain de quatrain en quatrain, l'a répété de deux en deux. Et si, après le dernier refrain, il y a dix-huit vers, loin d'y voir une raison pour en supprimer deux, j'en conclurais plutôt que si le premier refrain se trouve au vers 24, et non, par exemple, au vers 22 ou 26, c'est peut-être l'effet d'un simple hasard.

V. — BIBLIOGRAPHIE DES « AMOURS »

A la différence des *Héroïdes*, les *Amours* ont rarement été publiés à part. On les a joints quelquefois à l'*Art d'Aimer*, avec ou sans les *Héroïdes ;* le plus souvent ils ont fait partie des éditions complètes d'Ovide. L'histoire de leur texte est donc celle même du texte d'Ovide. De la période des essais nous ne citerons que l'édition ou plutôt les éditions *princeps*, qui parurent à Rome et à Bologne, en 1471, en deux vol. in-folio. Une seconde période fut inaugurée par la première Aldine (Venise, 1502 sq., 3 vol. in-8), et caractérisée surtout par la seconde Aldine, éditée par Naugerius (Venise, 1515 sq., 3 vol. in-8). On y rattache l'édition de Micyllus avec commentaire grammatical (Bâle, 1543, 49 et 50, 3 vol. in-folio) : c'est dans le second que se trouvent les *carmina amatoria*. En 1583, Hercule Ciofani, de Sulmone, publie chez Plantin un commentaire précieux, dont une

partie avait déjà paru à Venise, en 1575. Les trois premières éditions de Bersmann (Leipzig, 1582, 90 et 96, chacune en 3 vol. in-8), nous conduisent à l'édition de Francfort (1601, 3 vol. in-folio), qui comprend le commentaire complet de Micyllus, Ciofani et Bersmann, et de plus, pour les *Amours*, les notes de Dom. Marius Niger, publiées en 1518. En 1629, Daniel Heinsius crée une vulgate nouvelle, bientôt améliorée par son fils Nicolas Heinsius, l'érudit qui de tous a le mieux mérité d'Ovide, par les nombreux manuscrits qu'il a collationnés, par la science avec laquelle il a établi et justifié son texte. L'édition de Nicolas Heinsius (Amsterdam, 1661, 3 vol. in-16), inaugure véritablement une nouvelle période ; son autorité durera près de deux siècles. Toutefois ce n'est pas dans l'édition de 1661 qu'il faut chercher le commentaire complet de Heinsius, mais dans celle de Burmann (Amsterdam, 1727, 4 vol. in-4). Burmann, qui avait déjà publié en 1714 une édition personnelle d'Ovide, sans notes, n'a pas fait grand chose en somme pour Ovide ; mais sa grande édition de 1727 a le mérite de contenir des notes que Heinsius avait préparées pour une seconde édition qu'il n'eut pas le temps de publier. L'édition de Burmann comprend en outre les notes complètes de Micyllus, Ciofanus et Daniel Heinsius, sans compter un choix de beaucoup d'autres, et cette collection de commentaires achève de la rendre précieuse entre toutes. Le commentaire de Heinsius a été reproduit intégralement dans l'édition de J.-Fr. Fischer, avec préface d'Ernesti (Leipzig, 1758, 2 vol. in-8). Nous citerons encore pour cette période l'édition Miller (Berlin, 1757, 4 vol. in-8), l'édition bipontine (1783, 3 vol. in-8), l'édition de Mitscherlich (Gœttingen, 1796-98, 2 vol. in-8), celle de Lemaire (Paris, 1820-1824, 10 vol. in-8, avec commentaire), et enfin celle de J.-Chr. Jahn, (Leipzig, 1828-1832, 2 vol. in-8) ; on peut y ajouter l'édition des *Carmina amatoria* de Chr.-Gottl. Wernsdorf (Helmstèdt, 1788 et 1802, 2 vol. in-8).

Il était réservé à Merkel de mettre fin en notre siècle au règne de Heinsius. On sait que le mérite essentiel des érudits contemporains, dont l'Allemagne a fourni le plus grand nombre, a consisté surtout à dater et à classer les manuscrits par familles avec une décision et une rigueur que ne connaissaient pas les érudits d'autrefois. Cette méthode, appliquée avec ténacité, a permis d'éliminer dans la constitution des textes une foule de manuscrits utilisés naguère, et qui ne sont que des copies sans valeur de manuscrits encore existants. Pour les *Amours*, Merkel a reconnu comme devant être la source essentielle du texte : le *Parisinus* (P) n° 8242, du IXe siècle, ou peut-être du XIe. Ce manuscrit, incomplet, comprend de I, II, 51, à III, XII, 26, et de III, XIV, 3, à XV, 8. On le complète au commencement par le *Parisinus* 7311 (R) du Xe siècle, qui s'arrête lui-même à I, II, 49. Pour achever de compléter ces deux manuscrits, et les corriger là où ils sont manifestement fautifs, on doit se servir du *Sangallensis* (S) n° 864, qui est du XIe siècle. On trouvera dans la préface de Merkel la description détaillée de ces manuscrits, dont M. Chatelain a reproduit deux pages dans sa *Paléographie des classiques latins*. L'édition de Merkel est de 1855 ; toutes les éditions postérieures relèvent de celle-là : les principales sont signalées dans la Préface.

Les *Amours* ont été traduits séparément en prose, et fort mal, par J. Bellefleur, Paris, 1621 et 1633, in-8. Les autres traductions en prose des *Amours* appartiennent aux traductions des *Œuvres*. Ce sont : 1° naturellement celle de Michel de Marolles (Paris, 1660-61, 8 vol. in-8) ; 2° celle d'Étienne Algay, sieur de Martignac (Lyon, 1697, 9 vol. in-12), moins mauvaise que la précédente ; 3° la traduction anonyme publiée à La Haye en 1750, sous le nom d'édition royale, et tirée à 12 exemplaires seulement ; elle ne contient ni les *Héroïdes*, ni les *Méta-*

morphoses ; elle appartient à divers auteurs, au nombre desquels pourrait se trouver le roi de Prusse Frédéric II; 4° une autre traduction collective, due à Banier, Bayeux, Kervilars, Masson de Saint-Amand, Lefranc de Pompignan, etc., et publiée par Poncelin (Paris, an VII (1799), 7 vol. in-8 et in-4, avec fig.) : les *Amours* y sont traduits par Masson de Saint-Amand ; 5° celle de la collection Panckouke (Paris, 1831-36, 10 vol. in-8) : les *Amours* y sont traduits par Mangeart ; 6° enfin celle de la collection Nisard (Paris, 1838, gr. in-8°) : les *Amours* y sont traduits par Baudement. Ces deux dernières traductions, plusieurs fois réimprimées, la première dans le format in-18, depuis 1858, se trouvent toujours en librairie ; la seconde n'est que le démarquage de la première, et toutes les deux sont pleines de contre-sens.

Les traductions en vers des *Amours,* complètes ou partielles, sont assez nombreuses. Au XVI° siècle, un certain François Habert, dans ses *Épitres Cupidinicques* (Paris, in-8, s. d.), traduisit quatre élégies en vers de dix syllabes, avec des expressions « fort indécentes », dit l'abbé Goujet. Nous signalons dans le commentaire les imitations de Régnier, qui ne sont parfois que des traductions libres.

Le *Recueil de diverses pièces choisies traduites en vers français* d'Horace, Ovide, Sénèque, Martial et Catulle, et autres poésies, par M. Nicole (Paris, Ch. de Sercy, 1656, in-12, et Bruxelles, 1666), renferme neuf élégies des *Amours,* généralement les plus licencieuses. Ce recueil fut réimprimé plusieurs fois, avec des additions diverses, dans les *Œuvres* du président Nicole (Paris, Ch. de Sercy, 1660, 84, 93 et 1705, 2 vol. in-12) ; on y trouve cette fois dix-sept élégies. Le président Nicole était le cousin du célèbre moraliste ; né en 1611, à Chartres, où il mourut en 1686, il rétracta en 1676, dans un avis qui précède ses *Poésies chrétiennes,* les traductions trop libres qu'il avait faites autrefois : trop libres assurément,

mais dans un autre sens que celui où il l'entendait.

Les *Pièces choisies d'Ovide traduites en vers français* par Thomas Corneille (Paris, 1670, in-12), contiennent aussi sept pièces des *Amours*, fort librement imitées.

Dans le même temps parurent les *Élégies choisies des Amours d'Ovide, traduites en vers français*, par Nicolas Bourdain, marquis de Villennes ou Villaines, gouverneur de Vitry-le-François (Paris, Barbin, 1667, 68 et 72, in-12). La Bibliothèque nationale ne possède pas cette traduction, qui est, dit l'abbé Goujet, fort plate et fort rampante.

Enfin, c'est encore à la même époque qu'appartient la traduction du chanoine Barrin, dont le succès fut si extraordinaire. D'après Michault (*Mélanges*, p. 185), cette traduction ne serait pas de l'abbé Barrin, mais du gouverneur de cet abbé ; et pour avoir eu la complaisance de prêter son nom à une telle publication, l'abbé Barrin aurait été exclu de l'épiscopat. D'autres disent qu'il ne fut ordonné prêtre qu'à la fin de sa vie. Toujours est-il qu'il mourut grand-vicaire de l'évêque de Nantes, le 7 septembre 1718, à l'âge de 78 ans. Il avait donc 26 ans, quand parut cette traduction, dont la première édition fut publiée en 1666, chez Barbin, sous le titre : *Traduction des élégies amoureuses d'Ovide, en vers français*. Elle comprend quarante-quatre élégies, l'auteur ayant éliminé les pièces non érotiques. C'est la seule édition qui ne contienne que les *Amours*. A partir de 1676, elle paraît à la suite de six héroïdes sous le titre : *Traduction des Épitres d'Ovide*, ou encore : *Les Épitres et toutes les Élégies amoureuses d'Ovide*. Les éditions se multiplient sous cette forme nouvelle ; la Bibliothèque nationale en possède de 1676, Paris et Rouen, de 1685, La Haye et Lyon, de 1686, Rouen, de 1692, Rouen, de 1706, de 1726, Londres, de 1736 et 1739, Bruxelles, de 1756, Coni. A cette date l'ouvrage prend encore une autre forme. On y joint d'abord une traduction

de l'*Art d'Aimer* et du *Remède d'amour*, de Cogolin, parue en 1751, à Amsterdam (Paris), avec des dessins d'Eisen. De plus, aux six héroïdes connues depuis 1671, on ajoute six autres héroïdes d'un auteur inconnu, qui avaient déjà paru dans une édition de Cologne (1702 et 1703, 2 vol. in-8 contenant le texte). Enfin on y joint un supplément de poésies galantes, contenant en particulier sept héroïdes anciennes et modernes, dont quelques-unes sont de Colardeau. L'ouvrage ainsi complété paraît sous un nouveau titre, plus alléchant : *Les Œuvres galantes et amoureuses d'Ovide*, à Cythère, aux dépens du Loisir, 1756, in-8. Dès lors, les éditions plus ou moins clandestines se succèdent presque sans discontinuer, en deux ou en trois vol. in-12, pendant toute la fin du XVIIIe siècle. Une édition paraît encore à Paris, en 1810, 2 vol. in-18. Je ne sais si l'histoire littéraire offre un autre exemple de succès pareil pour une traduction d'auteur ancien. Un tel succès était-il au moins justifié par le mérite intrinsèque de l'œuvre? Je ne le pense pas. Je dois reconnaître cependant qu'elle est bien conforme au goût du temps où elle fut écrite. Le vers en est facile, et le style précieux à souhait ; si l'on ne savait le nom de son auteur, on l'attribuerait volontiers à l'abbé Cotin. Il va sans dire qu'elle paraphrase plus qu'elle ne traduit : chaque distique est traduit à raison de quatre vers : c'est le taux de l'époque ; Nicole, Th. Corneille et les autres ne procèdent pas autrement.

Depuis un siècle, il a paru quatre nouvelles traductions en vers des *Amours*. La première, presque complète, est celle de Le Marsys, Paris, an VII (1799), petit in-8. L'auteur avoue lui-même que c'est une traduction libre. Voici un spécimen de ses notes : « Si la seconde élégie est un tableau du Corrège, celle-ci [I, V] semble digne du pinceau de l'Albane... C'est en traduisant cette élégie que j'ai surtout éprouvé l'impatience d'une imagination vivement émue et d'un talent impuissant ; je jouis-

sais des formes et du coloris du tableau original, et je ne pouvais offrir qu'une estampe à la femme adorée pour qui j'avais entrepris cette traduction. » Elle est pourtant peu passionnée.

La traduction de Mollevaut, Paris, 1821, in-18, ne comprend que vingt-huit élégies, traduites en vers de dix syllabes, avec une concision inusitée. Mollevaut fait plus que de ne pas paraphraser : il abrège souvent, il supprime les platitudes, il corrige enfin et prend avec le texte toutes les libertés que *son génie* lui suggère, sans parler des contre-sens. Sa traduction n'eut pas à beaucoup près le succès qu'avait eu celle qu'il a donnée de Tibulle. Et c'est encore la meilleure de toutes celles des *Amours !*

En 1824 parut la traduction de Pirault des Chaumes, Paris, in-12, pour servir de suite et de complément à la fameuse traduction de Saint-Ange, qui comprenait déjà les *Métamorphoses,* publiées de 1778 à 1801, l'*Art d'Aimer,* 1803, *les Fastes,* 1809, *le Remède d'amour* et diverses poésies, 1811. Cette pauvre traduction ne fut jamais compète ; on eut beau y ajouter, en 1825, les *Héroïdes* de l'archevêque d'Aix Boisgelin de Cucé, parues en 1784, il y manqua toujours les *Tristes* et les *Pontiques*. La traduction de Pirault des Chaumes a le mérite d'être complète : c'est peut-être le seul ; elle n'est pourtant pas dénuée d'élégance, parmi les familiarités qu'elle prend avec le texte.

La dernière traduction, également complète, et de plus littérale, est celle du comte de Séguier, qui a paru en 1879 dans la petite *Collection antique,* in-32, de Quantin. L'auteur a cru devoir s'astreindre à traduire les pentamètres en vers de huit syllabes, ce qui lui donne vingt syllabes pour chaque distique : on devine le résultat. J'ajoute que l'auteur a suivi pas à pas la traduction Mangeart, dont il conserve les pires expressions et la plupart des erreurs, sans compter quelques-unes qu'il y ajoute.

L'élégance de l'encadrement des pages, la délicatesse des vignettes qui illustrent chaque élégie, expliquent d'ailleurs le grand succès qu'a obtenu ce petit volume.

Nous ne saurions signaler ici tous les poètes qui ont imité les *Amours* d'Ovide, depuis Ronsard et la Pléiade, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Toutefois, comme nous l'avons fait déjà pour Tibulle, nous citerons encore ici le nom de Bertin, dont les principales imitations sont notées au commentaire.

P. OVIDII NASONIS

AMORES

LES AMOURS D'OVIDE

P. OVIDII NASONIS AMORES

LIBER PRIMUS

EPIGRAMMA IPSIUS

Qui modo Nasonis fueramus quinque libelli,
Tres sumus : hoc illi prætulit auctor opus ;
Ut jam nulla tibi nos sit legisse voluptas,
At levior demptis pœna duobus erit.

LES AMOURS D'OVIDE

LIVRE PREMIER

ÉPIGRAMME DE L'AUTEUR

NOUS qui naguère étions cinq livres, aujourd'hui
Nous ne sommes que trois : Ovide notre père
Le veut ainsi ; si donc les cinq n'ont pas su plaire,
A n'en lire que trois vous aurez moins d'ennui.

I

ARMA *gravi numero violentaque bella parabam*
Edere, materia conveniente modis;
Par erat inferior versus : risisse Cupido
Dicitur, atque unum surripuisse pedem.
« *Quis tibi, sæve puer, dedit hoc in carmina juris?*
Pieridum vates, non tua, turba sumus.
Quid, si præripiat flavæ Venus arma Minervæ,
Ventilet accensas flava Minerva faces?
Quis probet in silvis Cererem regnare jugosis,
Lege pharetratæ virginis arva coli?
Crinibus insignem quis acuta cuspide Phœbum
Instruat, Aoniam Marte movente lyram?
Sunt tibi magna, puer, nimiumque potentia regna :
Cur opus affectas, ambitiose, novum?
An, quod ubique, tuum est? tua sunt Heliconia tempe?
Vix etiam Phœbo jam lyra tuta sua est?
Cum bene surrexit versu nova pagina primo,
Attenuat nervos proximus ille meos;
Nec mihi materia est numeris levioribus apta,
Aut puer aut longas compta puella comas. »
Questus eram, pharetra cum protinus ille soluta,
Legit in exilium spicula fasta meum,

I

J'allais, sur un ton grave, en des vers héroïques,
Chanter comme il convient les batailles épiques.
Voici que, par l'Amour moqueur estropiés,
Mes vers, d'abord égaux, perdent un de leurs pieds.
« De quel droit nous rends-tu victimes de tes ruses ?
Ce n'est pas toi que nous servons, ce sont les Muses.
Qui voudrait voir les bois obéir à Cérès,
Ou la vierge au carquois régner sur les guérets ?
Pallas n'agite pas ton flambeau, dieu perfide,
Et Vénus à Pallas ne prend pas son égide ;
Phébus ne s'arme pas de javelots aigus ;
Mars ne fait pas vibrer la lyre de Phébus.
Quoi ! tu veux, quand déjà ton empire est immense,
Sur un nouveau domaine étendre ta puissance ?
Es-tu maître partout, même au sacré vallon ?
Ne peux-tu respecter la lyre d'Apollon ?
Par un beau vers déjà commençait l'épopée,
Et c'est au second vers que ma verve est coupée ;
Or puis-je en vers légers chanter selon tes vœux ?
Je n'aime ni garçon ni fille aux longs cheveux ! »
A peine avais-je dit, qu'Amour, plein de malice,
Dans son carquois choisit un trait pour mon supplice.

Lunavitque genu sinuosum fortiter arcum,
« Quodque canas, vates, accipe, dixit, opus ! »
Me miserum ! certas habuit puer ille sagittas :
Uror, et in vacuo pectore regnat Amor.
Sex mihi surgat opus numeris, in quinque residat :
Ferrea cum vestris bella valete modis !
Cingere litorea flaventia tempora myrto,
Musa, per undenos emodulanda pedes !

II

ESSE *quid hoc dicam, quod tam mihi dura* ***videntur***
Strata, neque in lecto pallia nostra sedent,
Et vacuus somno noctem, quam longa, peregi,
Lassaque versati corporis ossa dolent ?
Nam, puto, sentirem, si quo tentarer amore.
An subit, et tecta callidus arte nocet ?
Sic erit : hæserunt tenues in corde sagittæ,
Et possessa ferus pectora versat Amor.
Cedimus, an subitum luctando accendimus ignem ?
Cedamus ! leve fit, quod bene fertur, onus :
Vidi ego jactatas mota face crescere flammas,
Et vidi nullo concutiente mori ;
Verbera plura ferunt, quam quos juvat usus aratri,
Detrectant pressi dum juga prima boves ;

Et de son arc tendu lançant le dard subtil :
« O poète, voici de quoi chanter ! » dit-il.
Ah ! le cruel enfant, que sa flèche était sûre !
Mon cœur, libre jadis, saigne de sa blessure.
Adieu les fiers combats qui m'avaient inspiré :
Commençant par six pieds, par cinq je finirai.
Chante avec moi sur onze pieds, Muse légère,
Et ceins tes blonds cheveux du myrte de Cythère.

II

Qh ! pourquoi cette couche est-elle donc si dure ?
Pourquoi ne puis-je pas garder ma couverture ?
Pourquoi ce corps meurtri, de fatigue épuisé,
Qu'une si longue nuit d'insomnie a brisé ?
Car enfin, si j'aimais, je le saurais peut-être.
Dieu rusé, viendrais-tu prendre mon cœur en traître ?
C'est bien cela : d'un trait subtil je fus percé,
Et l'Amour me torture après m'avoir blessé.
Cédons : le mal croîtrait avec la résistance :
Moins lourds sont les fardeaux qu'on porte avec constance ;
Secouer un flambeau, c'est vouloir l'exciter :
Pour qu'il s'éteigne, il faut cesser de l'agiter ;
Au cheval indocile on met un mors plus rude
Qu'à ceux qui des combats ont déjà l'habitude ;

Asper equus duris contunditur ora lupatis :
Frena minus sentit, quisquis ad arma facit ;
Acrius invitos multoque ferocius urget,
Quam qui servitium ferre fatentur, Amor.
En ego confiteor : tua sum nova præda, Cupido ;
Porrigimus victas ad tua jura manus.
Nil opus est bello : veniam pacemque rogamus,
Nec tibi laus armis victus inermis ero.
Necte comam myrto, maternas junge columbas !
Qui deceat, currum vitricus ipse dabit,
Inque dato curru, populo clamante triumphum,
Stabis, et adjunctas arte movebis aves ;
Ducentur capti juvenes captæque puellæ :
Hæc tibi magnificus pompa triumphus erit.
Ipse ego, præda recens, factum modo vulnus habebo,
Et nova captiva vincula mente feram ;
Mens Bona ducetur manibus post terga retortis,
Et Pudor, et castris quidquid Amoris obest.
Omnia te metuent, ad te sua brachia tendens,
Vulgus « Io » magna voce « triumphe » canet.
Blanditiæ comites tibi erunt Errorque Furorque,
Assidue partes turba secuta tuas :
His tu militibus superas hominesque deosque,
Hæc tibi si demas commoda, nudus eris.
Læta triumphanti de summo mater Olympo
Plaudet, et appositas sparget in ora rosas.
Tu, pinnas gemma, gemma variante capillos,
Ibis in auratis aureus ipse rotis.
Tunc quoque non paucos, si te bene novimus, ures,
Tunc quoque præteriens vulnera multa dabis ;

Le bœuf soumis reçoit moins de coups d'aiguillon
Que celui qui résiste à creuser le sillon ;
Ainsi l'Amour inflige un tourment plus insigne
Au cœur rebelle qu'à celui qui se résigne.
Donc je l'avoue, Amour, je suis dans tes liens ;
Je tends vers toi mes bras vaincus, je t'appartiens ;
Eh bien ! épargne-moi, ne me fais plus la guerre :
Ecraser un vaincu ne t'illustrerait guère.
Allons, couronne-toi de myrte, bel enfant,
Et parmi les clameurs des foules triomphant,
Au char victorieux forgé par ton beau-père,
Attelle et guide les colombes de ta mère.
Au triomphal cortège à ta suite traînés,
Des filles, des garçons marcheront enchaînés ;
Je serai là, portant ma récente blessure,
Et le cœur prisonnier d'une chaîne trop sûre ;
Puis, les bras attachés, la Vertu, la Pudeur,
Et tout ce qui s'oppose, Amour, à ta grandeur.
Tendant les mains vers toi, tremblant de ta victoire,
Le peuple chantera ton triomphe et ta gloire.
Près de toi l'on verra, séides assidus,
Les Caresses, l'Erreur, les Transports éperdus :
Devant cette milice, hommes et dieux, tout cède ;
Tu serais sans pouvoir, si tu n'avais leur aide.
Vénus t'applaudira, fière, du haut des cieux,
Et jettera des fleurs sur ton front radieux.
Pare de diamants tes cheveux et ton aile ;
Que sur toi, sur ton char brillant l'or étincelle.
Si je te connais bien, tes traits, toujours vainqueurs,
Blesseront en passant et brûleront les cœurs ;

Non possunt, licet ipse velis, cessare sagittæ :
Fervida vicino flamma vapore nocet.
Talis erat domita Bacchus Gangetide terra :
Tu gravis alitibus, tigribus ille fuit.
Ergo ego cum possim sacri pars esse triumphi,
Parce tuas in me perdere, victor, opes !
Adspice cognati felicia Cæsaris arma :
Qua vicit, victos protegit ille manu.

III

IUSTA *precor : quæ me nuper prædata puella est,*
Aut amet, aut faciat cur ego semper amem !
Ah ! nimium volui ! tantum patiatur amari :
Audierit nostras tot Cytherea preces !
Accipe, per longos tibi qui deserviat annos,
Accipe, qui pura norit amare fide !
Si me non veterum commendant magna parentum
Nomina, si nostri sanguinis auctor eques,
Nec meus innumeris renovatur campus aratris,
Temperat et sumptus parcus uterque parens :
At Phœbus comitesque novem vitisque repertor
Hinc faciunt, et me qui tibi donat, Amor,
Et nulli cessura fides, sine crimine mores,
Nudaque simplicitas, purpureusque pudor,

Tu ne saurais toi-même arrêter leur ravage :
Rien qu'à frôler la flamme on se brûle au passage.
Tel triomphait Bacchus aux bords orientaux ;
Au lieu de tigres, toi, tu conduis des oiseaux.
Donc, puisque je figure en ton divin cortège,
Loin de me tourmenter, que ta main me protège :
Vois César, ton neveu, vaincre ses ennemis,
Et les couvrir du bras dont il les a soumis.

III

Toi qui m'as pris mon cœur, aime-moi, car je t'aime,
Ou bien fais-toi toujours aimer. Ah ! cela même
Est trop te demander : souffre-moi seulement,
Et puisse Cythérée exaucer un amant !
Je serai, si tu veux, ton esclave fidèle,
Et je saurai t'aimer d'une amour éternelle.
Mes aïeux n'étaient point illustres et puissants :
Un simple chevalier, voilà d'où je descends ;
Je ne laboure pas des espaces immenses :
Peu riches, mes parents modèrent leurs dépenses ;
Mais du moins j'ai Phébus et les Muses pour moi,
J'ai Bacchus, j'ai l'Amour qui m'a soumis à toi,
J'ai ma candeur parfaite et ma vie exemplaire,
Ma pudeur qui rougit, ma foi que rien n'altère ;

Non mihi mille placent, non sum desultor amoris :
Tu mihi, si qua fides, cura perennis eris ;
Tecum, quos dederint annos mihi fila sororum,
Vivere contingat, teque dolente, mori ;
Te mihi materiem felicem in carmina præbe :
Provenient causa carmina digna sua.
Carmine nomen habent exterrita cornibus Io,
Et quam fluminea lusit adulter ave,
Quæque, super pontum simulato vecta juvenco,
Virginea tenuit cornua vara manu :
Nos quoque per totum pariter cantabimur orbem,
Junctaque semper erunt nomina nostra tuis.

IV

Vir tuus est epulas nobis aditurus easdem :
Ultima cœna tuo sit precor illa viro.
Ergo ego dilectam tantum conviva puellam
Adspiciam ? tangi quem juvet, alter erit,
Alteriusque sinus apte subjecta fovebis ?
Injiciet collo, cum volet, ille manum ?
Desine mirari, posito quod candida vino
Atracis ambiguos traxit in arma viros ;
Nec mihi silva domus, nec equo mea membra cohære
Vix a te videor posse tenere manus.

Je ne suis pas changeant et volage en amour ;
Crois-moi, je veux t'aimer jusqu'à mon dernier jour ;
Je voudrais avec toi passer toute ma vie,
Et qu'à la fin ma mort de ton deuil fût suivie.
Laisse-moi te chanter, belle : un si beau sujet
M'inspirera des vers dignes de leur objet.
Seule la poésie a fait connaître au monde
La fille d'Inachus, génisse vagabonde,
Léda, que séduisit le cygne Jupiter,
Europe et son taureau passant la vaste mer ;
Mes vers auront de même une éternelle gloire,
Et ton nom sera joint à mon nom dans l'histoire.

IV

Quoi ! ton mari ce soir doit dîner avec nous !
Que pour lui ce dîner soit le dernier de tous !
Faudra-t-il donc que de te voir il me suffise,
Tandis qu'il pourra, lui, te toucher à sa guise ?
Ta tête, devant lui, s'appuiera sur son sein !
Sur ton cou librement il posera sa main !
Tu t'étonnes que des Centaures, dans l'orgie,
Aient pris les armes pour ravir Hippodamie :
Mais moi, moi, qui n'ai rien de commun avec eux,
Saurai-je contenir mes désirs belliqueux ?

Quæ tibi sint facienda tamen cognosce, nec Euris
Da mea nec tepidis verba ferenda Notis.
Ante veni quam vir; nec quid, si veneris ante,
Possit agi video, sed tamen ante veni.
Cum premet ille torum, vultu comes ipsa modesto
Ibis, ut accumbas, clam mihi tange pedem;
Me specta nutusque meos vultumque loquacem,
Excipe furtivas et refer ipsa notas;
Verba superciliis sine voce loquentia dicam :
Verba leges digitis, verba notata mero.
Cum tibi succurret Veneris lascivia nostræ,
Purpureas tenero pollice tange genas;
Si quid erit de me tacita quod mente queraris,
Pendeat extrema mollis ab aure manus;
Cum tibi quæ faciam, mea lux, dicamve placebunt,
Versetur digitis anulus usque tuis.
Tange manu mensam, tangunt quo more precantes,
Optabis merito cum mala multa viro.
Quod tibi miscuerit, sapias, bibat ipse jubeto :
Tu puerum leviter posce quod ipsa voles;
Quæ tu reddideris, ego primus pocula sumam,
Et qua tu biberis, hac ego parte bibam.
Si tibi forte dabit quod prægustaverit ipse,
Rejice libatos illius ore cibos.
Nec premat impositis sinito tua colla lacertis,
Mite nec in rigido pectore pone caput,
Nec sinus admittat digitos habilesve papillæ;
Oscula præcipue nulla dedisse velis :
Oscula si dederis, fiam manifestus amator,
Et dicam : « Mea sunt », injiciamque manum.

Ecoute cependant ce qu'il te faudra faire,
Et garde que les vents n'emportent ma prière.
Viens avant lui : que ferons-nous en l'attendant ?
Je n'en sais rien, mais viens avant lui cependant.
Quand il se couchera, que, pleine de réserve,
Tu le joindras, touche mon pied sans qu'on t'observe.
Puis regarde-moi bien, vois mes gestes, mes yeux,
Devine leur langage et réponds de ton mieux ;
Tu verras mes sourcils qui te feront des signes,
Mes doigts qui dans le vin dessineront des lignes.
Si nos folles amours te viennent à l'esprit,
Mets ton pouce sur ton visage qui sourit.
Si je dis, si je fais à ton gré quelque chose,
Tourne ton anneau d'or autour de ton doigt rose ;
Mais si tu veux donner un blâme à ton amant,
Pince le bout de ton oreille doucement.
Quand tu voudras maudire un époux détestable,
Comme on fait en priant, du doigt touche la table.
Le vin qu'il mêlera pour toi, ne le bois pas ;
Pour te servir, appelle un esclave tout bas ;
Quand tu rendras la coupe, avant qu'aucun n'y touche,
Je veux boire au côté qu'aura pressé ta bouche.
Quand des morceaux par lui te seront présentés,
Refuse de toucher ceux qu'il aura goûtés.
N'applique pas ta nuque à sa rude poitrine ;
Ne laisse pas toucher à sa main libertine
Tes épaules, tes seins et tes boutons rosés ;
Mais ne va pas surtout lui donner des baisers :
Au premier que je vois, tout haut je me déclare,
Et mon bras de mon bien défendra qu'on s'empare.

Hæc tamen adspiciam; sed quæ bene pallia celant,
Illa mihi cæci causa timoris erunt.
Nec femori committe femur, nec crure cohære,
Nec tenerum duro cum pede junge pedem.
Multa miser timeo, quia feci multa proterve,
Exemplique metu torqueor ecce mei:
Sæpe mihi dominæque meæ properata voluptas
Veste sub injecta dulce peregit opus.
Hoc tu non facies; sed, ne fecisse puteris,
Conscia de tergo pallia deme tuo.
Vir bibat usque roga: precibus tamen oscula desint;
Dumque bibit, furtim, si potes, adde merum;
Si bene compositus somno vinoque jacebit,
Consilium nobis resque locusque dabunt.
Cum surges abitura domum, surgemus et omnes,
In medium turbæ fac memor agmen eas:
Agmine me invenies aut invenieris in illo;
Quidquid ibi poteris tangere, tange mei.
Me miserum! monui paucas quod prosit in horas:
Separor a domina, nocte jubente, mea.
Nocte vir includet: lacrimis ego mæstus obortis,
Qua licet, ad sævas prosequar usque fores;
Oscula jam sumet; jam non tantum oscula sumet:
Quod mihi das furtim, jure coacta dabis.
Verum invita dato, potes hoc, similisque coactæ;
Blanditiæ taceant, sitque maligna venus!
Si mea vota valent, illum quoque ne juvet opto;
Si minus, at certe te juvet inde nihil;
Sed quæcumque tamen noctem fortuna sequetur,
Cras mihi constanti voce dedisse nega.

Mais tout cela se voit, et j'ai plus encor peur
Des caresses que couvre un vêtement trompeur.
Ne prenez pas sous lui d'amoureuse attitude ;
Tiens écartés de toi sa jambe et son pied rude.
Ah ! je crains maintenant ce que j'ai fait aussi ;
C'est mon exemple à moi qui cause mon souci :
Que de fois, préludant aux futures ivresses,
Nous avons sous l'étoffe échangé des caresses !
N'en fais rien ; ou plutôt, prévenant mes soupçons,
Quitte un voile propice aux contacts polissons.
Par prière, sans l'embrasser, obtiens qu'il boive ;
Verse-lui du vin pur sans qu'il s'en aperçoive ;
Et quand le vin l'aura noyé dans le sommeil,
Le moment et le lieu nous porteront conseil.
Quand tu voudras partir, nous partirons en troupe ;
Pense-bien à rester dans le milieu du groupe :
Je saurai t'y rejoindre ou tu m'y trouveras ;
Là, marche en me serrant autant que tu pourras.
Hélas ! mes beaux conseils nous serviront à peine ;
Bientôt viendra la nuit : un barbare l'emmène,
Car la nuit est son bien ; et moi, le cœur navré,
Jusques à son logis, sans plus, je la suivrai.
Il aura ses baisers, ses caresses : que dis-je ?
Les faveurs qu'en secret j'obtiens, il les exige !
C'est son droit. Mais au moins cède de mauvais gré ;
Point de doux mots ! que son plaisir soit mesuré !
Que même il n'en ait point, c'est là mon vœu suprême
En tout cas, s'il en a, n'en prends rien pour toi-même ;
Et, quoi que vous fassiez la nuit, le jour venu,
Soutiens-moi constamment qu'il n'a rien obtenu.

V

MESTUS *erat, mediamque dies exegerat horam :*
Apposui medio membra levanda toro.
Pars adaperta fuit, pars altera clausa fenestræ,
Quale fere silvæ lumen habere solent,
Qualia sublucent fugiente crepuscula Phœbo,
Aut ubi nox abiit, nec tamen orta dies :
Illa verecundis lux est præbenda puellis,
Qua timidus latebras speret habere pudor.
Ecce Corinna venit, tunica velata recincta,
Candida dividua colla tegente coma :
Qualiter in thalamos famosa Semiramis isse
Dicitur, et multis Lais amata viris.
Deripui tunicam ; nec multum rara nocebat,
Pugnabat tunica sed tamen illa tegi ;
Quæ cum ita pugnaret, tamquam quæ vincere nollet,
Victa est non ægre proditione sua.
Ut stetit ante oculos posito velamine nostros,
In toto nusquam corpore menda fuit.
Quos humeros, quales vidi tetigique lacertos !
Forma papillarum quam fuit apta premi !
Quam castigato planus sub pectore venter !
Quantum et quale latus ! quam juvenale femur !

V

Midi ; Phébus régnait sur la terre embrasée ;
Je m'étais étendu sur mon lit. La croisée
Était à demi-close ; un jour doux pénétrait,
Pareil à la clarté d'une ombreuse forêt :
Ainsi quand l'occident au soir se décolore,
Ou quand la nuit n'est plus, et le jour pas encore.
La femme se complait dans ce jour assombri,
Asile où sa pudeur croit trouver un abri.
Enfin Corinne entra, la tunique flottante,
Les cheveux ramenés sur sa gorge éclatante :
Telle à son cher époux s'offrait Sémiramis ;
A ses nombreux amants telle s'offrait Laïs.
Quoique le clair tissu cache bien peu de chose,
Je veux l'ôter : à mon dessein elle s'oppose ;
Mais son effort, trahi par son désir secret,
Me laisse en peu de temps triompher sans regret.
A peine ai-je enlevé le voile qui la cache,
A mes yeux éblouis se montre un corps sans tache.
Quelle épaule divine et quels bras j'ai pressés !
Ses seins paraissaient faits pour être caressés ;
Sous une gorge pure était un ventre lisse ;
Larges étaient les flancs, et ferme était la cuisse ;

Singula quid referam ? nil non laudabile vidi,
Et nudam pressi corpus ad usque meum.
Cetera quis nescit ? Lassi requievimus ambo.
Proveniant medii sic mihi sæpe dies !

VI

IANITOR, *indignum ! dura religate catena,*
Difficilem moto cardine pande forem !
Quod precor exiguum est : aditu fac janua p
Obliquum capiat semiadaperta latus !
Longus amor tales corpus tenuavit in usus,
Aptaque subducto corpore membra dedit ;
Ille per excubias custodum leniter ire
Monstrat, inoffensos dirigit ille pedes.
At quondam noctem simulacraque vana timebam ;
Mirabar, tenebris quisquis iturus erat :
Risit, ut audirem, tenera cum matre Cupido,
Et leviter : « Fies tu quoque fortis ! » ait.
Nec mora, venit amor : non umbras nocte volantes,
Non timeo strictas in mea fata manus ;
Te nimium lentum timeo, tibi blandior uni :
Tu me quo possis perdere fulmen habes.
Adspice (uti videas, immitia claustra relaxa)
Uda sit ut lacrimis janua facta meis !

Enfin rien n'y manquait. Quand j'eus bien admiré,
Toute nue en mes bras longtemps je la serrai ;
Et puis..., quand on fut las, on fit la méridienne.
Ah ! qu'un pareil après-midi souvent revienne !

VI

POUVRE portier, qu'entrave une chaîne cruelle,
Fais tourner sur ses gonds cette porte rebelle.
Je demande bien peu : pour me laisser passer,
Entr'ouvre seulement, je saurai m'effacer.
Un long amour m'a fait raccourcir ma ceinture,
Et mon corps peut franchir une étroite ouverture.
L'amour guide mes pas sans encombre et sans bruit
Au milieu des gardiens qui veillent dans la nuit.
Jadis je redoutais les fantômes funèbres ;
Je m'étonnais qu'on pût marcher dans les ténèbres ;
Vénus avec son fils riait de mon souci,
Et tous les deux m'ont dit : « Tu seras brave aussi ! »
Et l'amour vint. Depuis je n'ai plus peur des ombres,
Ni des fers meurtriers cachés dans les coins sombres ;
Je ne crains que toi seul, je ne flatte que toi,
Car seul tu peux lancer la foudre contre moi.
Vois, mes pleurs ont mouillé cette porte barbare ;
Mais pour voir, ouvre donc un peu, lève la barre.

Certe ego, cum posita stares ad verbera veste,
Ad dominam pro te verba tremente tuli;
Ergo quæ valuit pro te quoque gratia quondam,
Heu facinus! pro me nunc valet illa parum?
Redde vicem meritis: grato licet esse, quod optas.
Tempora noctis eunt: excute poste seram!
Excute: sic unquam longa relevere catena,
Nec tibi perpetuo serva bibatur aqua!
Ferreus orantem nequiquam, janitor, audis:
Roboribus duris janua fulta riget.
Urbibus obsessis clausæ munimina portæ
Prosunt: in media pace quid arma times?
Quid facies hosti, qui sic excludis amantem?
Tempora noctis eunt: excute poste seram!
Non ego militibus venio comitatus et armis:
Solus eram, si non sævus adesset Amor;
Hunc ego, si cupiam, nusquam dimittere possum:
Ante vel a membris dividar ipse meis.
Ergo Amor et modicum circa mea tempora vinum
Mecum est, et madidis lapsa corona comis.
Arma quis hæc timeat? quis non eat obvius illis?
Tempora noctis eunt: excute poste seram!
Lentus es: an somnus, qui te male perdat, amantis
Verba dat in ventos aure repulsa tua?
At, memini, primo, cum te celare volebam,
Pervigil in mediæ sidera noctis eras.
Forsitan et tecum tua nunc requiescit amica:
Heu! melior quanto sors tua sorte mea!
Dummodo sic, in me duræ transite catenæ!
Tempora noctis eunt: excute poste seram!

Un jour que sur ton dos allaient pleuvoir les coups,
Grâce à moi ta maîtresse a fléchi son courroux ;
Et, lorsque je t'ai fait échapper à la peine,
Ma prière aujourd'hui pour moi seul serait vaine !
Non, tu n'es pas ingrat ; le moment s'offre à toi,
Paye-moi de retour ; l'heure passe, ouvre-moi.
Ouvre-moi : qu'à ce prix la liberté prochaine
Brille à tes yeux, et brise enfin ta longue chaîne !
Hélas ! en vain je prie, ô portier inhumain :
Ce bois cruel va rester clos jusqu'à demain.
D'une ville assiégée on doit fermer l'enceinte,
Soit ; mais en pleine paix, ici, quelle est ta crainte ?
Comment recevras-tu l'ennemi, si par toi
Un amant est chassé ? l'heure passe, ouvre-moi.
Je ne viens point, suivi d'une nombreuse escorte :
Sans l'Amour, je serais tout seul devant ta porte ;
Mais quoi ! me séparer de lui, je ne puis pas :
On me romprait plutôt les jambes et les bras.
L'Amour, un peu de vin qui m'échauffe la tête,
Sur mon front parfumé la couronne de fête,
Voilà les armes qui t'inspirent de l'effroi !
Viens au-devant plutôt ; l'heure passe, ouvre-moi.
Es-tu donc inflexible, ou bien si tu sommeilles ?
N'entends-tu pas les mots qui frappent tes oreilles ?
Mais non ; je m'en souviens : jadis, quand j'essayais
De t'échapper, la nuit entière tu veillais.
Peut-être en ce moment tu caresses ta mie :
Heureux portier ! ton sort excite mon envie ;
A ce prix, je serais esclave au lieu de toi
Bien volontiers. Allons, l'heure passe, ouvre-moi.

Fallimur, an verso sonuerunt cardine postes,
Raucaque concussæ signa dedere fores?
Fallimur: impulsa est animoso janua vento.
Hei mihi! quam longe spem tulit aura meam!
Si satis es raptæ, Borea, memor Orithyiæ,
Huc ades, et surdas flamine tunde fores!
Urbe silent tota, vitreoque madentia rore
Tempora noctis eunt: excute poste seram!
Aut ego jam ferroque ignique paratior ipse,
Quem face sustineo, tecta superba petam.
Nox et Amor vinumque nihil moderabile suadent:
Illa pudore vacat, Liber Amorque metu.
Omnia consumpsi, nec te precibusque minisque
Movimus, o foribus durior ipse tuis:
Non te formosæ decuit servare puellæ
Limina; sollicito carcere dignus eras.
Jamque pruinosus molitur Lucifer axes,
Inque suum miseros excitat ales opus.
At tu, non lætis detracta corona capillis,
Dura super tota limina nocte jace:
Tu dominæ, cum te projectam mane videbit,
Temporis absumpti tam male testis eris.
Qualiscumque vale, sentique abeuntis honorem;
Lente nec admisso turpis amante, vale!
Vos quoque, crudeles rigido cum limine postes,
Duraque conservæ ligna, valete, fores!

Est-ce une erreur ? j'entends la porte qui résonne ;
Elle s'ouvre, on me dit d'entrer... Mais non, personne ;
Les battants ont craqué sous les efforts du vent,
Qui maintenant emporte un espoir décevant.
S'il te souvient du rapt d'Orithye, ô Borée,
Viens battre de ton souffle une porte abhorrée.
Déjà tombent parmi la ville où tout est coi
Les vapeurs du matin ; l'heure passe, ouvre-moi.
Ouvre, sans quoi je vais, dans ta maison infâme,
Le fer en main, de mon flambeau porter la flamme ;
La nuit, le vin, l'amour secondent ma fureur :
L'une m'ôte la honte, et les autres la peur.
Prière ni menace, hélas ! d'aucune sorte
N'ont servi : ce portier est plus dur que sa porte.
Va, tu n'étais pas fait pour garder la maison
D'une belle ; tu n'es qu'un portier de prison.
Mais déjà Lucifer monte ; la nuit s'achève,
Et le travailleur pauvre au chant du coq se lève.
Couronne qu'en pleurant j'ôte de mes cheveux,
Tu finiras la nuit sur ce seuil, car je veux,
Lorsqu'à terre au matin te verra ma maîtresse,
Que tu sois le témoin de ma longue détresse.
Et toi, qui chasses un amant, portier mauvais,
Je te fais mes adieux, portier, et je m'en vais.
Adieu, porte cruelle, au seuil inexorable,
Porte esclave, que garde un esclave exécrable.

VII

ADDE *manus in vincla meas (meruere catenas),*
Dum furor omnis abit, si quis amicus ades!
Nam furor in dominam temeraria brachia movit:
Flet mea vesana læsa puella manu.
Tunc ego vel caros potui violare parentes,
Sæva vel in sanctos verbera ferre deos.
Quid? non et clipei dominus septemplicis Ajax
Stravit deprensos lata per arva greges,
Et, vindex in matre patris, malus ultor, Orestes
Ausus in arcanas poscere tela deas?
Ergo ego digestos potui laniare capillos!
Nec dominam motæ dedecuere comæ;
Sic formosa fuit: talem Schœneida dicam
Mænalias arcu sollicitasse feras;
Talis perjuri promissaque velaque Thesei
Flevit præcipites Cressa tulisse Notos;
Sic, nisi vittatis quod erat Cassandra capillis,
Procubuit templo, casta Minerva, tuo.
Quis mihi non « demens! » quis non mihi « barbare! » Dixit?
Ipsa nihil: pavido est lingua retenta metu;
Sed taciti fecere tamen convicia vultus:
Egit me lacrimis ore silente reum.

VII

AMIS, puisqu'à la fin ma rage m'a quitté,
Enchaînez donc mes bras ; ils l'ont bien mérité,
Car ma stupide main, de fureur animée,
A fait en la frappant pleurer ma bien-aimée.
J'aurais à ce moment, de mes coups odieux,
Frappé jusqu'à mon père, et même jusqu'aux dieux ;
Tel Oreste vengeur, mais vengeur parricide,
Et réclamant des traits pour frapper l'Euménide ;
Tel, par la vaste plaine égorgeant les troupeaux,
Ajax au bouclier recouvert de sept peaux.
Donc j'ai pu profaner ces cheveux que j'adore !
Ah ! les cheveux épars, qu'elle était belle encore !
Telle, dans l'Arcadie, Atalante autrefois,
L'arc à la main, chassait les fauves dans les bois ;
Telle Ariane, quand l'amant qui la délaisse
Au Notus a livré sa voile et sa promesse ;
Telle encor, mais le front du bandeau saint orné,
Cassandre, qu'on arrache aux autels d'Athéné.
Qui ne m'eût appelé barbare et sanguinaire ?
Mais elle, pas un mot : l'effroi la faisait taire ;
Des reproches pourtant dans ses yeux se lisaient :
Sa bouche était muette, et ses pleurs m'accusaient.

Ante meos humeris vellem cecidisse lacertos :
Utiliter potui parte carere mei ;
In mea vesanas habui dispendia vires,
Et valui pœnam fortis in ipse meam.
Quid mihi vobiscum, cædis scelerumque ministræ ?
Debita sacrilegæ vincla subite manus !
An, si pulsassem minimum de plebe Quiritem,
Plecterer : in dominam jus mihi majus erit ?
Pessima Tydides scelerum monumenta reliquit :
Ille deam primus perculit : alter ego !
Et minus ille nocens : mihi, quam profitebar amare,
Læsa est, Tydides sævus in hoste fuit.
I nunc, magnificos victor molire triumphos,
Cinge comam lauro votaque redde Jovi,
Quæque tuos currus comitatus turba sequetur
Clamet : « Io ! forti victa puella viro est ! »
Ante eat effuso tristis captiva capillo,
Si sinerent læsæ, candida tota, genæ.
Aptius impressis fuerat livere labellis,
Et collo blandi dentis habere notam.
Denique, si tumidi ritu torrentis agebar,
Cæcaque me prædam fecerat ira suam,
Nonne satis fuerat timidæ inclamasse puellæ,
Nec nimium rigidas intonuisse minas,
Aut tunicam summa deducere turpiter ora
Ad mediam ? mediæ zona tulisset opem.
At nunc sustinui, raptis a fronte capillis,
Ferreus ingenuas ungue notare genas.
Adstitit illa amens albo et sine sanguine vultu,
Cæduntur Pariis qualia saxa jugis.

Ah ! n'avoir point de bras eût été préférable ;
D'avance j'aurais dû les perdre. Misérable !
J'expie en cet instant un furieux transport,
Et c'est mon châtiment d'avoir été si fort.
Qu'ai-je besoin de vous, ouvrières de crimes ?
Mains profanes, portez des chaînes légitimes.
Quoi ! si j'avais touché le dernier des Romains,
J'en subirais la peine, et sur elle mes mains
Se lèveront sans crime ? En sa scélératesse,
Quand Diomède osa blesser une déesse,
C'est l'ennemi du moins qu'il frappait de ses traits :
Plus cruel, j'ai frappé celle que j'adorais.
Va, triomphe à présent : l'exploit est méritoire !
Le front lauré, rends grâce aux dieux de ta victoire ;
Que derrière ton char la foule crie en chœur :
Il vainquit une femme ! Io ! gloire au vainqueur !
Devant toi marchera ta captive éplorée,
Si belle, sans les coups qui l'ont défigurée.
Mieux valait la meurtrir par des baisers ardents,
Et marquer sur son cou l'empreinte de mes dents.
Enfin, comme un torrent que déchaîne l'orage,
Si j'étais possédé par une aveugle rage,
N'était-ce pas assez d'exciter sa terreur
Par les menaces et les cris de ma fureur ?
Je pouvais déchirer sa robe : la rupture
N'aurait pas en tout cas dépassé la ceinture.
Mais non : c'étaient ses beaux cheveux que je tirais,
Et mes ongles de fer égratignaient ses traits.
Elle était devant moi, chancelante, abattue ;
Son visage avait la blancheur d'une statue ;

Exanimes artus et membra trementia vidi,
Ut cum populeas ventilat aura comas,
Ut leni Zephyro gracilis vibratur arundo,
Summave cum tepido stringitur unda Noto.
Suspensæque diu lacrimæ fluxere per ora,
Qualiter abjecta de nive manat aqua.
Tunc ego me primum cœpi sentire nocentem :
Sanguis erat lacrimæ, quas dabat illa, meus.
Ter tamen ante pedes volui procumbere supplex :
Ter formidatas reppulit illa manus.
At tu ne dubita (minuet vindicta dolorem)
Protinus in vultus unguibus ire meos ;
Nec nostris oculis nec nostris parce capillis :
Quamlibet infirmas adjuvat ira manus ;
Neve mei sceleris tam tristia signa supersint,
Pone recompositas in statione comas !

VIII

EST *quædam (quicumque volet cognoscere lenam*
Audiat !) est quædam nomine Dipsas anus.
Ex re nomen habet : nigri non illa parentem
Memnonis in roseis sobria vidit equis.
Illa magas artes Ææaque carmina novit,
Inque caput liquidas arte recurvat aquas ;

Elle tremblait de tout ses membres, comme au vent
Tremble des peupliers le feuillage mouvant,
Comme le doux Zéphire agite un roseau frêle,
Ou fait rider la mer en l'effleurant d'une aile.
Ses pleurs trop contenus finirent par couler :
Ainsi, quand fond la neige, on voit l'eau ruisseler.
Ah ! je sentis alors combien j'étais coupable.
C'est mon sang que pleurait cette joue adorable !
A ses pieds, suppliant, trois fois je me jetai ;
Trois fois elle écarta mon bras trop redouté.
Va, dis-je, enfonce-moi tes ongles au visage :
Tu te consoleras en vengeant ton outrage ;
Mes cheveux et mes yeux, tu les arracheras :
Ton courroux donnera des forces à ton bras.
Et pour que mon forfait ne laisse aucune trace,
Prends ton peigne, et remets tes cheveux à leur place.

VIII

Si vous voulez connaître une horrible femelle,
Écoutez ce portrait. C'est Dipsas qu'on l'appelle.
La vieille, qui prétend justifier son nom,
Ne voit jamais à jeun la mère de Memnon.
Sorcière, elle connaît les charmes de Colchide,
Et force à reculer le flot le plus rapide ;

Scit bene quid gramen, quid torto concita rhombo
Licia, quid valeat virus amantis equæ ;
Cum voluit, toto glomerantur nubila cælo :
Cum voluit, puro fulget in orbe dies ;
Sanguine, si qua fides, stillantia sidera vidi ;
Purpureus Lunæ sanguine vultus erat ;
Hanc ego nocturnas versam volitare per umbras
Suspicor, et pluma corpus anile tegi ;
Suspicor, et fama est ; oculis quoque pupula duplex
Fulminat, et gemino lumen ab orbe micat ;
Evocat antiquis proavos atavosque sepulcris,
Et solidam longo carmine findit humum.
Hæc sibi proposuit thalamos temerare pudicos ;
Nec tamen eloquio lingua nocente caret.
Fors me sermoni testem dedit ; illa monebat
Talia (me duplices occuluere fores) :
« *Scis here te, mea lux, juveni placuisse beato ?*
Hæsit et in vultu constitit usque tuo.
Et cur non placeas ? nulli tua forma secunda est :
Me miseram ! dignus corpore cultus abest.
Tam felix esses quam formosissima vellem :
Non ego, te facta divite, pauper ero.
Stella tibi oppositi nocuit contraria Martis :
Mars abiit ; signo nunc Venus apta suo.
Prosit ut adveniens, en adspice : dives amator
Te cupiit ; curæ, quid tibi desit, habet.
Est etiam facies, quæ se tibi comparet, illi :
Si te non emptam vellet, emendus erat. »
Erubuit. « *Decet alba quidem pudor ora, sed iste,*
Si simules, prodest ; verus obesse solet.

En sa magie experte, elle a pour instruments
Les herbes, les fuseaux, et l'humeur des juments ;
A son gré tout le ciel se couvre et devient sombre,
A son gré la lumière éclate et chasse l'ombre ;
J'ai vu le sang couler de l'astre étincelant,
J'ai vu pâlir la lune au front sanguinolent ;
Je crois bien que la nuit dans l'ombre elle voltige,
Son vieux corps tout couvert des plumes de la stryge :
Du moins on me l'a dit ; de son œil effrayant
Jaillit par un trou double un regard flamboyant ;
Ses incantations savent ouvrir la terre,
Et font sortir l'aïeul du tombeau séculaire.
Un jour elle a voulu corrompre mes amours :
Elle a quelque éloquence en ses honteux discours.
D'aventure j'étais caché par une porte,
Et là, je l'entendis qui parlait de la sorte :
« Sais-tu qu'hier tu plus à l'un de nos richards ?
Il ne pouvait de toi détacher ses regards.
Eh ! qui ne t'aimerait ? N'es-tu pas la plus belle ?
Las ! ta beauté n'a pas un habit digne d'elle.
Je voudrais que ton luxe égalât tes attraits :
Si tu t'enrichissais, moi, j'en profiterais.
Mais l'étoile de Mars t'a porté préjudice ;
Eh bien ! Mars est parti ; Vénus sera propice ;
Voici déjà qu'un riche amant t'offre ses soins ;
Il te désire et veut pourvoir à tes besoins ;
De plus, à tes beautés les siennes sont pareilles :
S'il ne te payait pas, il vaut que tu le payes.
« Tu rougis. Quand on a la peau blanche, c'est bien,
Pourvu qu'on feigne ; sans cela, ça ne vaut rien.

Cum bene dejectis gremium spectabis ocellis,
Quantum quisque ferat, respiciendus erit.
Forsitan immundæ Tatio regnante Sabinæ
Noluerint habiles pluribus esse viris;
Nunc Mars externis animos exercet in armis,
At Venus Æneæ regnat in urbe sui.
Ludunt formosæ: casta est quam nemo rogavit,
Aut, si rusticitas non vetat, ipsa rogat.
Has quoque, quæ frontis rugas in vertice portant,
Excute: de rugis crimina multa cadent.
Penelope juvenum vires tentabat in arcu:
Qui latus argueret, corneus arcus erat.
Labitur occulte fallitque volubilis ætas,
Ut celer admissis labitur amnis aquis.
Æra nitent usu, vestis bona quærit haberi,
Canescunt turpi tecta relicta situ:
Forma, nisi admittas, nullo exercente senescit.
Nec satis effectus unus et alter habent:
Certior e multis nec tam invidiosa rapina est;
Plena venit canis de grege præda lupis.
Ecce, quid iste tuus præter nova carmina vates
Donat? amatoris millia multa leges.
Ipse deus vatum, palla spectabilis aurea,
Tractat inauratæ consona fila lyræ.
Qui dabit, ille tibi magno sit major Homero;
Crede mihi, res est ingeniosa dare.
Nec tu, si quis erit capitis mercede redemptus,
Despice: gypsati crimen inane pedis.
Nec te decipiant veteres circum atria ceræ:
Tolle tuos tecum, pauper amator, avos!

Lorsque tes yeux seront baissés, lève la tête
Sur ceux qui t'offriront quelque présent honnête.
Jadis une Sabine aux grossiers sentiments
Peut-être eût refusé d'avoir plusieurs amants;
Mais l'antique vertu dans Rome est abolie,
Et Mars est loin; Vénus règne; femme jolie
Fait l'amour; si l'on est chaste, c'est qu'on n'a pas
De soupirants; encor fait-on les premiers pas,
Pour peu qu'on ait d'esprit. Même les fronts austères
Sous leurs sourcils froncés cachent bien des mystères;
Pénélope avec l'arc essayait ses galants :
Ployer la corne était l'épreuve de leurs flancs.
« Comme un fleuve grossi précipite sa course,
Ainsi le temps s'écoule et nous fuit sans ressource.
Le fer brille à l'user; il faut qu'un bon habit
Soit porté; tout logis désert se décrépit;
Ainsi va la beauté dont nul ne fait usage.
Foin d'un amant ou deux; pour gagner davantage,
On est moins odieuse en en prenant beaucoup :
C'est autour des troupeaux que maraude un vieux loup.
Dis-moi, que reçois-tu par an de ton poète ?
Des vers nouveaux au lieu d'écus! Belle conquête !
Mais si le dieu des vers lui-même est admiré,
C'est que sa lyre est d'or et son manteau doré.
Préfère au grand Homère un bel argent qui sonne :
Crois-moi, l'on a toujours de l'esprit quand on donne.
Ne dédaigne pas même un esclave affranchi :
Que t'importe s'il eut jadis le pied blanchi ?
Tel voudra t'éblouir en vantant sa noblesse :
Eh! garde tes aïeux, pauvre homme, on te les laisse !

VII

ADDE *manus in vincla meas (meruere catenas),*
Dum furor omnis abit, si quis amicus ades!
Nam furor in dominam temeraria brachia ***movit*** :
Flet mea vesana læsa puella manu.
Tunc ego vel caros potui violare parentes,
Sæva vel in sanctos verbera ferre deos.
Quid? non et clipei dominus septemplicis Ajax
Stravit deprensos lata per arva greges,
Et, vindex in matre patris, malus ultor, Orestes
Ausus in arcanas poscere tela deas?
Ergo ego digestos potui laniare capillos!
Nec dominam motæ dedecuere comæ;
Sic formosa fuit : talem Schœneida dicam
Mænalias arcu sollicitasse feras;
Talis perjuri promissaque velaque Thesei
Flevit præcipites Cressa tulisse Notos;
Sic, nisi vittatis quod erat Cassandra capillis,
Procubuit templo, casta Minerva, tuo.
Quis mihi non « demens! » quis non mihi « barbare! » Dixit
Ipsa nihil : pavido est lingua retenta metu;
Sed taciti fecere tamen convicia vultus :
Egit me lacrimis ore silente reum.

Tel autre, beau mignon, voudrait t'avoir pour rien :
Qu'il trouve de l'argent ; ses amants ont du bien.
« Quand le piège est tendu, procède avec mesure ;
Mais quand la bête est prise, alors pille et pressure.
Feindre d'aimer parfois est bon, mais garde bien
Qu'en se croyant aimé l'on ne te donne rien.
Refuse quelquefois tes nuits : un mal de tête
Sert de prétexte, ou bien Isis dont c'est la fête ;
Mais pas longtemps, sans quoi l'habitude viendrait,
Et l'amour, trop souvent rebuté, s'en irait.
Sourde à qui prie, et douce à qui vient la main pleine,
Que la plainte de l'un jusqu'à l'autre parvienne.
Si l'on a des griefs contre toi, feins aussi
D'en avoir eu d'abord, tu seras quitte ainsi ;
Mais à l'emportement sache serrer les rênes :
Quand la colère dure, elle engendre des haines.
Apprends l'art de verser des pleurs officieux ;
Que tel ou tel parfois fasse mouiller tes yeux.
Quand tu trompes, qu'aucun parjure ne t'effraye :
Vénus en pareil cas fera la sourde oreille.
« Choisis des serviteurs adroits, intelligents,
Qui sachent ce qu'il faut faire acheter aux gens ;
Qu'ils demandent pour eux quelques menus salaires,
Car les petits ruisseaux font les grandes rivières ;
Mère, sœur et nourrice au besoin t'aideront :
Quand on se met plusieurs, le profit est plus prompt ;
Pour avoir un présent, faute de cause honnête,
Offre un gâteau : l'amant croira que c'est ta fête.
D'autre part sur ta foi nul ne doit s'assurer :
Sans la peur d'un rival, l'amour ne peut durer ;

Ante meos humeris vellem cecidisse lacertos :
Utiliter potui parte carere mei ;
In mea vesanas habui dispendia vires,
Et valui pœnam fortis in ipse meam.
Quid mihi vobiscum, cædis scelerumque ministræ ?
Debita sacrilegæ vincla subite manus !
An, si pulsassem minimum de plebe Quiritem,
Plecterer : in dominam jus mihi majus erit ?
Pessima Tydides scelerum monumenta reliquit :
Ille deam primus perculit : alter ego !
Et minus ille nocens : mihi, quam profitebar amare,
Læsa est, Tydides sævus in hoste fuit.
I nunc, magnificos victor molire triumphos,
Cinge comam lauro votaque redde Jovi,
Quæque tuos currus comitatus turba sequetur
Clamet : « Io ! forti victa puella viro est ! »
Ante eat effuso tristis captiva capillo,
Si sinerent læsæ, candida tota, genæ.
Aptius impressis fuerat livere labellis,
Et collo blandi dentis habere notam.
Denique, si tumidi ritu torrentis agebar,
Cæcaque me prædam fecerat ira suam,
Nonne satis fuerat timidæ inclamasse puellæ,
Nec nimium rigidas intonuisse minas,
Aut tunicam summa deducere turpiter ora
Ad mediam ? mediæ zona tulisset opem.
At nunc sustinui, raptis a fronte capillis,
Ferreus ingenuas ungue notare genas.
Adstitit illa amens albo et sine sanguine vultu,
Cæduntur Pariis qualia saxa jugis.

Fais-lui voir en ton lit des traces de luxure ;
Que ton cou des baisers garde la meurtrissure ;
Montre-lui les cadeaux des autres chevaliers,
Sinon, fais-toi conduire au quartier des joailliers.
Quand tu l'as bien plumé, pour ne pas tout lui prendre,
Alors emprunte-lui, pour ne jamais lui rendre.
Sous des mots doucereux dérobe tes desseins,
Comme on couvre de miel des poisons assassins.
Si tu mets à profit ma vieille expérience,
Si tu suis mes conseils toujours, sans défaillance,
Jusqu'à mon dernier jour tu me remercieras,
Et même après ma mort, jamais ne m'oublieras. »
Elle parlait encor, quand mon ombre légère
Me trahit. Ah ! j'eus peine à tenir ma colère,
A ne pas arracher ses rares cheveux blancs,
Ses yeux pleurant le vin, sa joue aux plis tremblants.
Va, puisses-tu sans feu ni lieu finir ta vie,
Toujours glacée, avec ta soif inassouvie !

IX

CROIS-MOI, cher Atticus, tout amant est soldat,
Cupidon est son chef et l'amour un combat.
Vois, il faut le même âge en amour comme en guerre :
Ni l'un ni l'autre à la vieillesse ne va guère.

Exanimes artus et membra trementia vidi,
Ut cum populeas ventilat aura comas,
Ut leni Zephyro gracilis vibratur arundo,
Summave cum tepido stringitur unda Noto.
Suspensæque diu lacrimæ fluxere per ora,
Qualiter abjecta de nive manat aqua.
Tunc ego me primum cœpi sentire nocentem :
Sanguis erat lacrimæ, quas dabat illa, meus.
Ter tamen ante pedes volui procumbere supplex :
Ter formidatas reppulit illa manus.
At tu ne dubita (minuet vindicta dolorem)
Protinus in vultus unguibus ire meos ;
Nec nostris oculis nec nostris parce capillis :
Quamlibet infirmas adjuvat ira manus ;
Neve mei sceleris tam tristia signa supersint,
Pone recompositas in statione comas !

VIII

EST *quædam (quicumque volet cognoscere lenam,*
Audiat !) est quædam nomine Dipsas anus.
Ex re nomen habet : nigri non illa parentem
Memnonis in roseis sobria vidit equis.
Illa magas artes Ææaque carmina novit,
Inque caput liquidas arte recurvat aquas ;

Elle tremblait de tout ses membres, comme au vent
Tremble des peupliers le feuillage mouvant,
Comme le doux Zéphire agite un roseau frêle,
Ou fait rider la mer en l'effleurant d'une aile.
Ses pleurs trop contenus finirent par couler :
Ainsi, quand fond la neige, on voit l'eau ruisseler.
Ah ! je sentis alors combien j'étais coupable,
C'est mon sang que pleurait cette joue adorable !
A ses pieds, suppliant, trois fois je me jetai ;
Trois fois elle écarta mon bras trop redouté.
Va, dis-je, enfonce-moi tes ongles au visage :
Tu te consoleras en vengeant ton outrage ;
Mes cheveux et mes yeux, tu les arracheras :
Ton courroux donnera des forces à ton bras.
Et pour que mon forfait ne laisse aucune trace,
Prends ton peigne, et remets tes cheveux à leur place.

VIII

Si vous voulez connaître une horrible femelle,
Écoutez ce portrait. C'est Dipsas qu'on l'appelle.
La vieille, qui prétend justifier son nom,
Ne voit jamais à jeun la mère de Memnon.
Sorcière, elle connaît les charmes de Colchide,
Et force à reculer le flot le plus rapide ;

Scit bene quid gramen, quid torto concita rhombo
Licia, quid valeat virus amantis equæ ;
Cum voluit, toto glomerantur nubila cælo :
Cum voluit, puro fulget in orbe dies ;
Sanguine, si qua fides, stillantia sidera vidi ;
Purpureus Lunæ sanguine vultus erat ;
Hanc ego nocturnas versam volitare per umbras
Suspicor, et pluma corpus anile tegi ;
Suspicor, et fama est ; oculis quoque pupula duplex
Fulminat, et gemino lumen ab orbe micat ;
Evocat antiquis proavos atavosque sepulcris,
Et solidam longo carmine findit humum.
Hæc sibi proposuit thalamos temerare pudicos ;
Nec tamen eloquio lingua nocente caret.
Fors me sermoni testem dedit ; illa monebat
Talia (me duplices occuluere fores) :
« *Scis here te, mea lux, juveni placuisse beato ?*
Hæsit et in vultu constitit usque tuo.
Et cur non placeas ? nulli tua forma secunda est :
Me miseram ! dignus corpore cultus abest.
Tam felix esses quam formosissima vellem :
Non ego, te facta divite, pauper ero.
Stella tibi oppositi nocuit contraria Martis :
Mars abiit ; signo nunc Venus apta suo.
Prosit ut adveniens, en adspice : dives amator
Te cupiit ; curæ, quid tibi desit, habet.
Est etiam facies, quæ se tibi comparet, illi :
Si te non emptam vellet, emendus erat. »
Erubuit. « *Decet alba quidem pudor ora, sed iste,*
Si simules, prodest ; verus obesse solet.

Aux baisers d'Andromaque Hector trouvait des charmes,
Et c'est d'elle en partant qu'il recevait ses armes ;
Cassandre, gémissante et les cheveux épars,
D'Atride stupéfait sut charmer les regards ;
De Mars pris aux filets conterai-je l'histoire ?
Nulle aventure au ciel ne fut aussi notoire.
Moi-même j'étais mou, paresseux, nonchalant ;
Le repos énervait mon esprit indolent ;
Mais l'amour d'une belle a corrigé mon vice :
Elle m'a dans son camp fait prendre du service ;
Même la nuit, je suis alerte et valeureux,
Car rien ne rend actif comme d'être amoureux.

X

Telle autrefois Léda, séduite par un cygne,
Dont les plumes cachaient un adultère insigne ;
Telle, aux bords Phrygiens conduite par Pâris,
Cette Hélène qui mit aux prises deux maris ;
Telle Amymone ayant au front son urne pleine,
Et de l'aride Argos foulant la vaste plaine,
Telle je te voyais. Je craignais une chose :
C'est que Jupiter n'eût quelque métamorphose
Pour t'enlever à moi. Maintenant plus d'alarmes :
De mon erreur guéri, je dédaigne tes charmes.

VII

ADDE *manus in vincla meas (meruere catenas),*
Dum furor omnis abit, si quis amicus ades!
Nam furor in dominam temeraria brachia movit:
Flet mea vesana læsa puella manu.
Tunc ego vel caros potui violare parentes,
Sæva vel in sanctos verbera ferre deos.
Quid? non et clipei dominus septemplicis Ajax
Stravit deprensos lata per arva greges,
Et, vindex in matre patris, malus ultor, Orestes
Ausus in arcanas poscere tela deas?
Ergo ego digestos potui laniare capillos!
Nec dominam motæ dedecuere comæ;
Sic formosa fuit: talem Schœneida dicam
Mænalias arcu sollicitasse feras;
Talis perjuri promissaque velaque Thesei
Flevit præcipites Cressa tulisse Notos;
Sic, nisi vittatis quod erat Cassandra capillis,
Procubuit templo, casta Minerva, tuo.
Quis mihi non « demens! » quis non mihi « barbare! » Dixit
Ipsa nihil: pavido est lingua retenta metu;
Sed taciti fecere tamen convicia vultus:
Egit me lacrimis ore silente reum.

VII

AMIS, puisqu'à la fin ma rage m'a quitté,
Enchaînez donc mes bras ; ils l'ont bien mérité,
Car ma stupide main, de fureur animée,
A fait en la frappant pleurer ma bien-aimée.
J'aurais à ce moment, de mes coups odieux,
Frappé jusqu'à mon père, et même jusqu'aux dieux ;
Tel Oreste vengeur, mais vengeur parricide,
Et réclamant des traits pour frapper l'Euménide ;
Tel, par la vaste plaine égorgeant les troupeaux,
Ajax au bouclier recouvert de sept peaux.
Donc j'ai pu profaner ces cheveux que j'adore !
Ah ! les cheveux épars, qu'elle était belle encore !
Telle, dans l'Arcadie, Atalante autrefois,
L'arc à la main, chassait les fauves dans les bois ;
Telle Ariane, quand l'amant qui la délaisse
Au Notus a livré sa voile et sa promesse ;
Telle encor, mais le front du bandeau saint orné,
Cassandre, qu'on arrache aux autels d'Athéné.
Qui ne m'eût appelé barbare et sanguinaire ?
Mais elle, pas un mot : l'effroi la faisait taire ;
Des reproches pourtant dans ses yeux se lisaient :
Sa bouche était muette, et ses pleurs m'accusaient.

Ante meos humeris vellem cecidisse lacertos :
Utiliter potui parte carere mei ;
In mea vesanas habui dispendia vires,
Et valui pœnam fortis in ipse meam.
Quid mihi vobiscum, cædis scelerumque ministræ ?
Debita sacrilegæ vincla subite manus !
An, si pulsassem minimum de plebe Quiritem,
Plecterer : in dominam jus mihi majus erit ?
Pessima Tydides scelerum monumenta reliquit :
Ille deam primus perculit : alter ego !
Et minus ille nocens : mihi, quam profitebar amare,
Læsa est, Tydides sævus in hoste fuit.
I nunc, magnificos victor molire triumphos,
Cinge comam lauro votaque redde Jovi,
Quæque tuos currus comitatus turba sequetur
Clamet : « Io ! forti victa puella viro est ! »
Ante eat effuso tristis captiva capillo,
Si sinerent læsæ, candida tota, genæ.
Aptius impressis fuerat livere labellis,
Et collo blandi dentis habere notam.
Denique, si tumidi ritu torrentis agebar,
Cæcaque me prædam fecerat ira suam,
Nonne satis fuerat timidæ inclamasse puellæ,
Nec nimium rigidas intonuisse minas,
Aut tunicam summa deducere turpiter ora
Ad mediam ? mediæ zona tulisset opem.
At nunc sustinui, raptis a fronte capillis,
Ferreus ingenuas ungue notare genas.
Adstitit illa amens albo et sine sanguine vultu,
Cæduntur Pariis qualia saxa jugis.

De même s'enrichir par son lit est infâme,
Et vendre sa beauté déshonore une femme.
On oblige les gens qu'on ne fait pas payer,
Mais non ceux qui d'un lit achètent le loyer :
Celui qui t'a louée, en te payant s'acquitte,
Et rien ne reste dû par lui, quand il te quitte.
O belle, ne vends plus les nuits que tu promets :
Un bien si mal acquis ne profite jamais.
Des bracelets Sabins la promesse fatale
Sous les lourds boucliers écrasa la Vestale ;
Pour un simple collier que sa mère accepta,
Alcméon a percé le flanc qui le porta.
Sans doute on peut d'un riche exiger quelque chose :
Il a bien de quoi faire un cadeau, je suppose ;
Vendange sans façon les vignes des Crésus ;
Cueille des fruits dans les jardins d'Alcinoüs ;
Mais que le pauvre paye en amour, en tendresse.
Ce qu'on possède, on doit l'offrir à sa maîtresse.
Pour moi, je sais chanter les belles dans mes vers ;
Je les fais, si je veux, connaître à l'univers ;
Et tandis que le Temps brise tout de son aile,
Mes vers peuvent donner une gloire éternelle.
Au surplus, payer, non ; mais donner, je veux bien ;
Je donnerai, pourvu qu'on ne demande rien.

Exanimes artus et membra trementia vidi,
Ut cum populeas ventilat aura comas,
Ut leni Zephyro gracilis vibratur arundo,
Summave cum tepido stringitur unda Noto.
Suspensæque diu lacrimæ fluxere per ora,
Qualiter abjecta de nive manat aqua.
Tunc ego me primum cœpi sentire nocentem :
Sanguis erat lacrimæ, quas dabat illa, meus.
Ter tamen ante pedes volui procumbere supplex :
Ter formidatas reppulit illa manus.
At tu ne dubita (minuet vindicta dolorem)
Protinus in vultus unguibus ire meos ;
Nec nostris oculis nec nostris parce capillis :
Quamlibet infirmas adjuvat ira manus ;
Neve mei sceleris tam tristia signa supersint,
Pone recompositas in statione comas !

VIII

EST *quædam (quicumque volet cognoscere lenam,*
Audiat !) est quædam nomine Dipsas anus.
Ex re nomen habet : nigri non illa parentem
Memnonis in roseis sobria vidit equis.
Illa magas artes Ææaque carmina novit,
Inque caput liquidas arte recurvat aquas ;

XI

NAPÉ, toi qui n'es pas une simple servante,
Coiffeuse habile, artiste exercée et savante,
Toi qui sais ménager la nuit des rendez-vous,
Et fort adroitement glisser un billet doux,
Qui m'amenas souvent Corinne encor rebelle,
Et dans tous mes chagrins me demeuras fidèle,
Prends ces tablettes, va, remets-les ce matin;
Fais que rien ne s'oppose à mon heureux destin.
Ton cœur n'est pas de roc, Napé, la chose est sûre,
Et tu n'es pas non plus naïve outre mesure;
On peut croire qu'Amour te blessa de son dard;
Si donc tu l'as servi, défends son étendard.
Va dire à mon amour combien je la désire
Pour cette nuit; le reste est noté sur la cire.
Je parle, et le temps fuit; vite, remets ce mot:
Que Corinne soit seule et me lise aussitôt.
Tandis qu'elle lira, surveille son visage:
Tu peux, sans qu'elle parle, en tirer un présage.
Après, fais-lui répondre un billet bien complet:
Une cire brillante et vide me déplaît.
Pour que j'en lise plus, qu'elle serre ses lignes,
Et sans laisser de marge accumule les signes.

Scit bene quid gramen, quid torto concita rhombo
Licia, quid valeat virus amantis equæ ;
Cum voluit, toto glomerantur nubila cælo :
Cum volúit, puro fulget in orbe dies ;
Sanguine, si qua fides, stillantia sidera vidi ;
Purpureus Lunæ sanguine vultus erat ;
Hanc ego nocturnas versam volitare per umbras
Suspicor, et pluma corpus anile tegi ;
Suspicor, et fama est ; oculis quoque pupula duplex
Fulminat, et gemino lumen ab orbe micat ;
Evocat antiquis proavos atavosque sepulcris,
Et solidam longo carmine findit humum.
Hæc sibi proposuit thalamos temerare pudicos ;
Nec tamen eloquio lingua nocente caret.
Fors me sermoni testem dedit ; illa monebat
Talia (me duplices occuluere fores) :
« *Scis here te, mea lux, juveni placuisse beato ?*
Hæsit et in vultu constitit usque tuo.
Et cur non placeas ? nulli tua forma secunda est :
Me miseram ! dignus corpore cultus abest.
Tam felix esses quam formosissima vellem :
Non ego, te facta divite, pauper ero.
Stella tibi oppositi nocuit contraria Martis :
Mars abiit ; signo nunc Venus apta suo.
Prosit ut adveniens, en adspice : dives amator
Te cupiit ; curæ, quid tibi desit, habet.
Est etiam facies, quæ se tibi comparet, illi :
Si te non emptam vellet, emendus erat. »
Erubuit. « *Decet alba quidem pudor ora, sed iste,*
Si simules, prodest ; verus obesse solet.

En sa magie experte, elle a pour instruments
Les herbes, les fuseaux, et l'humeur des juments ;
A son gré tout le ciel se couvre et devient sombre,
A son gré la lumière éclate et chasse l'ombre ;
J'ai vu le sang couler de l'astre étincelant,
J'ai vu pâlir la lune au front sanguinolent ;
Je crois bien que la nuit dans l'ombre elle voltige,
Son vieux corps tout couvert des plumes de la stryge :
Du moins on me l'a dit ; de son œil effrayant
Jaillit par un trou double un regard flamboyant ;
Ses incantations savent ouvrir la terre,
Et font sortir l'aïeul du tombeau séculaire.
Un jour elle a voulu corrompre mes amours :
Elle a quelque éloquence en ses honteux discours.
D'aventure j'étais caché par une porte,
Et là, je l'entendis qui parlait de la sorte :
« Sais-tu qu'hier tu plus à l'un de nos richards ?
Il ne pouvait de toi détacher ses regards.
Eh ! qui ne t'aimerait ? N'es-tu pas la plus belle ?
Las ! ta beauté n'a pas un habit digne d'elle.
Je voudrais que ton luxe égalât tes attraits :
Si tu t'enrichissais, moi, j'en profiterais.
Mais l'étoile de Mars t'a porté préjudice ;
Eh bien ! Mars est parti ; Vénus sera propice ;
Voici déjà qu'un riche amant t'offre ses soins ;
Il te désire et veut pourvoir à tes besoins ;
De plus, à tes beautés les siennes sont pareilles :
S'il ne te payait pas, il vaut que tu le payes.
« Tu rougis. Quand on a la peau blanche, c'est bien,
Pourvu qu'on feigne ; sans cela, ça ne vaut rien.

VII

ADDE *manus in vincla meas (meruere catenas),*
Dum furor omnis abit, si quis amicus ades!
Nam furor in dominam temeraria brachia movit:
Flet mea vesana læsa puella manu.
Tunc ego vel caros potui violare parentes,
Sæva vel in sanctos verbera ferre deos.
Quid? non et clipei dominus septemplicis Ajax
Stravit deprensos lata per arva greges,
Et, vindex in matre patris, malus ultor, Orestes
Ausus in arcanas poscere tela deas?
Ergo ego digestos potui laniare capillos!
Nec dominam motæ dedecuere comæ;
Sic formosa fuit: talem Schœneida dicam
Mænalias arcu sollicitasse feras;
Talis perjuri promissaque velaque Thesei
Flevit præcipites Cressa tulisse Notos;
Sic, nisi vittatis quod erat Cassandra capillis,
Procubuit templo, casta Minerva, tuo.
Quis mihi non « demens! » quis non mihi « barbare! » Dixit
Ipsa nihil: pavido est lingua retenta metu;
Sed taciti fecere tamen convicia vultus:
Egit me lacrimis ore silente reum.

L'arbre même aux pendus a dû prêter ses branches ;
Au bourreau pour ses croix il a fourni des planches ;
Il a donné son ombre au hibou ténébreux ;
Du vautour, de la stryge il a porté les œufs.
Et j'ai pu confier à ce bois ma tendresse !
Je l'ai rempli de mots charmants pour ma maîtresse !
Ah ! que ne servait-il aux comptes journaliers
Où quelque avare inscrit en pleurant ses deniers,
A l'assignation ennuyeuse et bavarde
Qu'un procureur glapit d'une voix nasillarde !
Double on te nomme, et j'ai bien vu que tu l'étais !
Sur ce nombre fatal bien à tort je comptais.
Va, sois rongé du temps, sers aux vers de pâture,
Que ta cire moisisse et tombe en pourriture !

XIII

DÉJA sur l'Océan, loin d'un époux trop vieux,
L'Aurore au char glacé vient éclairer les cieux.
Arrête, et tous les ans les oiseaux, belle Aurore,
Aux mânes de Memnon s'immoleront encore.
C'est l'heure du sommeil profond, du matin frais,
Où le chœur des oiseaux chante dans les forêts,
L'heure où j'aime à rester aux bras de ma maîtresse,
Où je veux que son flanc contre mon flanc se presse,

Ante meos humeris vellem cecidisse lacertos :
Utiliter potui parte carere mei ;
In mea vesanas habui dispendia vires,
Et valui pœnam fortis in ipse meam.
Quid mihi vobiscum, cædis scelerumque ministræ ?
Debita sacrilegæ vincla subite manus !
An, si pulsassem minimum de plebe Quiritem,
Plecterer : in dominam jus mihi majus erit ?
Pessima Tydides scelerum monumenta reliquit :
Ille deam primus perculit : alter ego !
Et minus ille nocens : mihi, quam profitebar amare,
Læsa est, Tydides sævus in hoste fuit.
I nunc, magnificos victor molire triumphos,
Cinge comam lauro votaque redde Jovi,
Quæque tuos currus comitatus turba sequetur
Clamet : « Io ! forti victa puella viro est ! »
Ante eat effuso tristis captiva capillo,
Si sinerent læsæ, candida tota, genæ.
Aptius impressis fuerat livere labellis,
Et collo blandi dentis habere notam.
Denique, si tumidi ritu torrentis agebar,
Cæcaque me prædam fecerat ira suam,
Nonne satis fuerat timidæ inclamasse puellæ,
Nec nimium rigidas intonuisse minas,
Aut tunicam summa deducere turpiter ora
Ad mediam ? mediæ zona tulisset opem.
At nunc sustinui, raptis a fronte capillis,
Ferreus ingenuas ungue notare genas.
Adstitit illa amens albo et sine sanguine vultu,
Cæduntur Pariis qualia saxa jugis.

Pourquoi par cette hâte affliger les amants ?
Retiens en leur faveur tes coursiers écumants.
Sans toi les matelots, que guident les étoiles,
Sur les flots inconnus n'égarent pas leurs voiles ;
Mais dès que tu parais, le fermier vigilant
Prend sa bêche à la main, met au joug le bœuf lent ;
Si fatigué qu'il soit, le voyageur se lève ;
Le soldat se réveille et s'arme de son glaive ;
A la salle de vente un sot trop obligeant,
Se faisant caution, va risquer son argent ;
Et l'avocat se lève, ainsi que le juriste,
Pour les procès nouveaux des plaideurs qu'il assiste.
La femme au moins pourrait suspendre ses travaux :
Tu l'appelles sans cesse à des labeurs nouveaux ;
L'enfant même ne peut dormir : il doit soumettre
Ses tendres mains à la férule de son maître.
Hé bien, soit ! mais pour nos maîtresses, halte-là !
Il faut n'en point avoir pour supporter cela.
Je voudrais voir la Nuit te refuser la place,
Malgré toi rayonner l'étoile qui s'efface,
Ton essieu rompre sous l'effort des vents rivaux,
Dans un nuage épais chanceler tes chevaux.
Va ! si ton fils était si noir, déesse amère,
C'est qu'il devait son teint à l'âme de sa mère.
Je voudrais que Tithon pût conter tes secrets :
Plus qu'aucune autre au ciel comme tu rougirais !
C'est pour fuir ton époux, vieillard glacé par l'âge,
Que tu sors si matin ton maudit attelage ;
Ah ! si tu caressais Céphale, ton amant,
Tu crierais à la Nuit d'aller plus lentement.

Exanimes artus et membra trementia vidi,
Ut cum populeas ventilat aura comas,
Ut leni Zephyro gracilis vibratur arundo,
Summave cum tepido stringitur unda Noto.
Suspensæque diu lacrimæ fluxere per ora,
Qualiter abjecta de nive manat aqua.
Tunc ego me primum cœpi sentire nocentem :
Sanguis erat lacrimæ, quas dabat illa, meus.
Ter tamen ante pedes volui procumbere supplex :
Ter formidatas reppulit illa manus.
At tu ne dubita (minuet vindicta dolorem)
Protinus in vultus unguibus ire meos ;
Nec nostris oculis nec nostris parce capillis :
Quamlibet infirmas adjuvat ira manus ;
Neve mei sceleris tam tristia signa supersint,
Pone recompositas in statione comas !

VIII

EST *quædam (quicumque volet cognoscere lenam,*
Audiat !) est quædam nomine Dipsas anus.
Ex re nomen habet : nigri non illa parentem
Memnonis in roseis sobria vidit equis.
Illa magas artes Ææaque carmina novit,
Inque caput liquidas arte recurvat aquas ;

Elle tremblait de tout ses membres, comme au vent
Tremble des peupliers le feuillage mouvant,
Comme le doux Zéphire agite un roseau frêle,
Ou fait rider la mer en l'effleurant d'une aile.
Ses pleurs trop contenus finirent par couler :
Ainsi, quand fond la neige, on voit l'eau ruisseler.
Ah ! je sentis alors combien j'étais coupable.
C'est mon sang que pleurait cette joue adorable !
A ses pieds, suppliant, trois fois je me jetai ;
Trois fois elle écarta mon bras trop redouté.
Va, dis-je, enfonce-moi tes ongles au visage :
Tu te consoleras en vengeant ton outrage ;
Mes cheveux et mes yeux, tu les arracheras :
Ton courroux donnera des forces à ton bras.
Et pour que mon forfait ne laisse aucune trace,
Prends ton peigne, et remets tes cheveux à leur place.

VIII

Si vous voulez connaître une horrible femelle,
Écoutez ce portrait. C'est Dipsas qu'on l'appelle.
La vieille, qui prétend justifier son nom,
Ne voit jamais à jeun la mère de Memnon.
Sorcière, elle connaît les charmes de Colchide,
Et force à reculer le flot le plus rapide ;

Non acus abrupit, non vallum pectinis illos ;
Ornatrix tuto corpore semper erat :
Ante meos sæpe est oculos ornata, nec umquam
Brachia derepta saucia fecit acu.
Sæpe etiam nondum digestis mane capillis
Purpureo jacuit semisupina toro :
Tum quoque erat neglecta decens, ut Threcia Bacche
Cum temere in viridi gramine lassa jacet.
Cum graciles essent tamen et lanuginis instar,
Heu ! mala vexatæ quanta tulere comæ !
Quam se præbuerunt ferro patienter et igni,
Ut fieret torto nexilis orbe sinus !
Clamabam : « Scelus est istos, scelus urere crines !
Sponte decent : capiti, ferrea, parce tuo !
Vim procul hinc remove ! non est qui debeat uri :
Erudit admotas ipse capillus acus. »
Formosæ periere comæ, quas vellet Apollo,
Quas vellet capiti Bacchus inesse suo ;
Illis contulerim, quas quondam nuda Dione
Pingitur humenti sustinuisse manu.
Quid male dispositos quereris periisse capillos ?
Quid speculum mæsta ponis, inepta, manu ?
Non bene consuetis a te spectaris ocellis :
Ut placeas, debes immemor esse tui.
Non te cantatæ læserunt pælicis herbæ,
Non anus Hæmonia perfida lavit aqua ;
Nec tibi vis morbi nocuit : procul omen abesto !
Nec minuit densas invida lingua comas :
Facta manu culpaque tua dispendia sentis ;
Ipsa dabas capiti mixta venena tuo.

En sa magie experte, elle a pour instruments
Les herbes, les fuseaux, et l'humeur des juments ;
A son gré tout le ciel se couvre et devient sombre,
A son gré la lumière éclate et chasse l'ombre ;
J'ai vu le sang couler de l'astre étincelant,
J'ai vu pâlir la lune au front sanguinolent ;
Je crois bien que la nuit dans l'ombre elle voltige,
Son vieux corps tout couvert des plumes de la stryge :
Du moins on me l'a dit ; de son œil effrayant
Jaillit par un trou double un regard flamboyant ;
Ses incantations savent ouvrir la terre,
Et font sortir l'aïeul du tombeau séculaire.
Un jour elle a voulu corrompre mes amours :
Elle a quelque éloquence en ses honteux discours.
D'aventure j'étais caché par une porte,
Et là, je l'entendis qui parlait de la sorte :
« Sais-tu qu'hier tu plus à l'un de nos richards ?
Il ne pouvait de toi détacher ses regards.
Eh ! qui ne t'aimerait ? N'es-tu pas la plus belle ?
Las ! ta beauté n'a pas un habit digne d'elle.
Je voudrais que ton luxe égalât tes attraits :
Si tu t'enrichissais, moi, j'en profiterais.
Mais l'étoile de Mars t'a porté préjudice ;
Eh bien ! Mars est parti ; Vénus sera propice ;
Voici déjà qu'un riche amant t'offre ses soins ;
Il te désire et veut pourvoir à tes besoins ;
De plus, à tes beautés les siennes sont pareilles :
S'il ne te payait pas, il vaut que tu le payes.
« Tu rougis. Quand on a la peau blanche, c'est bien,
Pourvu qu'on feigne ; sans cela, ça ne vaut rien.

Nunc tibi captivos mittet Germania crines :
Culta triumphatæ munere gentis eris.
O quam sæpe comas aliquo mirante rubebis,
Et dices : « Empta nunc ego merce probor ;
Nescio quam pro me laudat nunc iste Sygambram :
Fama tamen memini cum fuit ista mea. »
Me miserum ! lacrimas male continet, oraque dextra
Protegit, ingenuas picta rubore genas ;
Sustinet antiquos gremio spectatque capillos,
Hei mihi ! non illo munera digna loco.
Collige cum vultu mentem : reparabile damnum est ;
Postmodo nativa conspiciere coma.

XV

QUID *mihi, Livor edax, ignavos objicis annos,*
Ingeniique vocas carmen inertis opus ;
Non me more patrum, dum strenua sustinet æta
Præmia militiæ pulverulenta sequi,
Nec me verbosas leges ediscere, nec me
Ingrato vocem prostituisse foro ?
Mortale est quod quæris opus ; mihi fama perennis
Quæritur, in toto semper ut orbe canar.
Vivet Mæonides, Tenedos dum stabit et Ide,
Dum rapidas Simois in mare volvet aquas ;
Vivet et Ascræus, dum mustis uva tumebit,

Désormais des cheveux Germains te coifferont :
C'est un peuple vaincu qui parera ton front.
Alors les compliments feront rougir ta joue,
Et tu diras : « C'est une esclave ici qu'on loue,
Ce n'est plus moi ; l'on rend à cet objet vendu
L'hommage qui jadis à moi seule était dû. »
Mais elle pleure ; à son front blanc le rouge monte ;
Elle cache en ses mains ses larmes et sa honte,
Et voit sur ses genoux aujourd'hui répandus
Les beaux cheveux, hélas ! que son front a perdus.
Va, tu peux réparer le mal ; sèche tes larmes :
Tes cheveux reviendront et te rendront tes charmes.

XV

Le paresseux seul est poète, a dit l'Envie ;
A l'en croire, je mène une indolente vie,
Et je devrais, étant dans l'âge vigoureux,
Cueillir en vrai Romain des lauriers tout poudreux,
Apprendre le jargon de la jurisprudence,
Ou tenir au barreau boutique d'éloquence.
Mais de tous ces travaux que reste-t-il ? Non, non ;
Ce qu'il me faut à moi, c'est l'immortel renom.
Tant que le Simoïs baignera la Troade,
Tant que subsistera Ténédos, l'Iliade
Vivra ; tant qu'on fera vendanges et moissons,

Dum cadet incurva falce resecta Ceres;
Battiades semper toto cantabitur orbe:
Quamvis ingenio non valet, arte valet;
Nulla Sophocleo veniet jactura cothurno;
Cum sole et luna semper Aratus erit;
Dum fallax servus, durus pater, improba lena
Vivent et meretrix blanda, Menandros erit;
Ennius arte carens animosique Attius oris
Casurum nullo tempore nomen habent;
Varronem primamque ratem quæ nesciet ætas,
Aureaque Æsonio terga petita duci?
Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti,
Exitio terras cum dabit una dies;
Tityrus et fruges Æneiaque arma legentur,
Roma triumphati dum caput orbis erit;
Donec erunt ignes arcusque Cupidinis arma,
Discentur numeri, culte Tibulle, tui;
Gallus et Hesperiis et Gallus notus Eois,
Et sua cum Gallo nota Lycoris erit.
Ergo, cum silices, cum dens patientis aratri
Depereant ævo, carmina morte carent:
Cedant carminibus reges regumque triumphi,
Cedat et auriferi ripa benigna Tagi!
Vilia miretur vulgus; mihi flavus Apollo
Pocula Castalia plena ministret aqua,
Sustineamque coma metuentem frigora myrtum,
Atque ita sollicito multus amante legar!
Pascitur in vivis Livor, post fata quiescit,
Cum suus ex merito quemque tuetur honos.
Ergo etiam cum me supremus adederit ignis,
Vivam, parsque mei multa superstes erit.

Du poète d'Ascra l'on suivra les leçons ;
Callimaque possède une gloire infinie,
Car il eut beaucoup d'art, s'il eut peu de génie ;
Tant que la courtisane en discours sera tendre,
Les esclaves menteurs, les pères durs, Ménandre
Demeurera célèbre ; et le mâle Accius
Ne périra pas plus que le rude Ennius ;
De Sophocle jamais l'œuvre ne sombrera ;
Autant que le soleil Aratus durera ;
Pour que meurent les vers sublimes de Lucrèce,
Il faudra que la terre entière disparaisse ;
Quel siècle ignorera Varron, et la toison
Dont s'empare à Colchos l'Argonaute Jason ?
Tant que du monde entier Rome tiendra l'empire,
Toujours vivront Énée, Aristée et Tityre ;
De l'aurore au couchant et du nord à Memphis,
On connaîtra Gallus, Gallus et Lycoris ;
Tant qu'Amour s'armera de la torche qui brûle,
On apprendra les vers de l'élégant Tibulle.
Ainsi donc, les rochers et les socs résistants,
Tout s'use : les vers seuls sont respectés du temps ;
Sur les rois triomphants ils gardent l'avantage ;
Ils l'emportent sur l'or qui roule aux flots du Tage.
Pour moi, je hais les goûts du vulgaire ; je veux
Que le myrte estival ombrage mes cheveux,
Qu'aux sources d'Hélicon le blond Phébus m'enivre,
Et que l'amant craintif lise souvent mon livre.
Je sais que les vivants sont dénigrés d'abord ;
Mais la gloire est un sûr abri, quand on est mort.
Quand je serai monté sur le bûcher funèbre,
Mes vers me survivront, et je serai célèbre.

P. OVIDII NASONIS AMORES

LIBER SECUNDUS

I

Hoc quoque composui Pælignis natus aquosis,
Ille ego nequitiæ Naso poeta meæ ; [*severæ !*
Hoc quoque jussit Amor. Procul hinc, procul este,
Non estis teneris apta theatra modis.
Me legat in sponsi facie non frigida virgo,
Et rudis ignoto tactus amore puer ;
Atque aliquis juvenum, quo nunc ego saucius arcu,
Agnoscat flammæ conscia signa suæ,
Miratusque diu : « Quo, dicat, ab indice doctus,
Composuit casus iste poeta meos ? »
Ausus eram, memini, cælestia dicere bella,
Centimanumque Gygen (et satis oris erat),

LES AMOURS D'OVIDE

LIVRE SECOND

I

OVIDE, qui naquit au pays des Pélignes,
Pour chanter ses amours écrit encor ces lignes :
C'est l'amour qui le veut. Prudes, retirez-vous :
Votre oreille est fermée à des accents si doux ;
A moi la vierge tendre et qu'un regard enflamme,
L'adolescent qui rêve à la première femme ;
Qu'un amant, comme moi blessé du même trait,
De son mal en mes vers admirant le portrait,
Dise : « Comment cet homme a-t-il donc pu connaître
Le mystère secret du feu qui me pénètre ? »
Un jour, non sans succès, j'osai chanter les dieux,
Et Gyès aux cent bras faisant la guerre aux cieux,

Cum male se Tellus ulta est, ingestaque Olympa
Ardua devexum Pelion Ossa tulit.
In manibus nimbos et cum Jove fulmen habebam,
Quod bene pro cælo mitteret ille suo :
Clausit amica fores. Ego cum Jove fulmen omisi ;
Excidit ingenio Juppiter ipse meo.
Juppiter, ignoscas : nil me tua tela juvabant ;
Clausa tuo majus janua fulmen habet.
Blanditias elegosque leves, mea tela, resumpsi :
Mollierunt duras lenia verba fores.
Carmina sanguineæ deducunt cornua lunæ,
Et revocant niveos Solis euntis equos ;
Carmine dissiliunt abruptis faucibus angues,
Inque suos fontes versa recurrit aqua ;
Carminibus cessere fores, insertaque posti,
Quamvis robur erat, carmine victa sera est.
Quid mihi profuerit velox cantatus Achilles ?
Quid pro me Atrides alter et alter agant,
Quique tot errando quot bello perdidit annos,
Raptus et Hæmoniis flebilis Hector equis ?
Ut facies teneræ laudata est sæpe puellæ,
Ad vatem, pretium carminis, ipsa venit.
Magna datur merces ! Heroum clara valete
Nomina : non apta est gratia vestra mihi.
Ad mea formosos vultus adhibete, puellæ,
Carmina, purpureus quæ mihi dictat Amor !

Quand, pour venger la Terre en vain joignant leurs cimes,
Pélion sur Ossa croulèrent aux abîmes.
La tempête à la main, je montrais Jupiter
Pour défendre le ciel prêt à lancer l'éclair :
Ma belle me ferma sa porte. Adieu la foudre !
A quitter Jupiter il fallut me résoudre ;
Il ne m'importait plus. Pardonne, ô Jupiter :
Ce coup me foudroyait bien plus que ton éclair.
Je repris l'élégie et rentrai dans mon rôle,
Et la porte s'ouvrit à ma douce parole.
Les vers font reculer les chevaux du Soleil,
Attirent le croissant rouge d'un sang vermeil,
Font éclater la gueule ouverte des reptiles,
Et refluer les eaux des rivières dociles;
Ils ont ouvert la porte au poète amoureux,
Et la barre de chêne a dû céder pour eux.
Qu'aurais-je pu gagner à chanter les Atrides ?
A quoi bon célébrer Achille aux pieds rapides,
Ulysse et ses vingt ans de bataille et d'erreur,
Hector derrière un char traîné par son vainqueur.
Mais quand j'ai célébré les charmes d'une belle,
Elle paye mes vers en n'étant point rebelle.
C'est un beau prix. Héros vantés, noms éclatants,
Adieu ; ce ne sont pas vos faveurs que j'attends.
Belles, prêtez l'oreille aux chants que je soupire :
Car c'est pour vous charmer qu'Amour me les inspire.

II

QUEM *penes est dominam servandi cura, Bagoe,*
Dum perago tecum pauca, sed apta, vaca!
Hesterna vidi spatiantem luce puellam
Illa quæ Danai porticus agmen habet;
Protinus, ut placuit, misi scriptoque rogavi:
Rescripsit trepida « Non licet » illa manu;
Et cur non liceat quærenti reddita causa est,
Quod nimium dominæ cura molesta tua est.
Si sapis, o custos, odium, mihi crede, mereri
Desine: quem metuit quisque, perisse cupit.
Vir quoque non sapiens: quid enim servare laboret,
Unde nihil; quamvis non tueare, perit?
Sed gerat ille suo morem furiosus amori,
Et castum, multis quod placet, esse putet;
Huic furtiva tuo libertas munere detur,
Quam dederis illi, reddat ut illa tibi.
Conscius esse velis: domina est obnoxia servo;
Conscius esse times: dissimulare licet.
Scripta leget secum: matrem misisse putato!
Venerit ignotus: postmodo notus erit.
Ibit ad affectam, quæ non languebit, amicam:
Visat, et indiciis ægra sit illa tuis;

II

BAGOAS, vigilant gardien de ta maîtresse,
Écoute ici deux mots : l'affaire t'intéresse.
La belle enfant se promenait hier matin
Au portique fameux d'Apollon Palatin.
Je m'enflamme à sa vue, et j'écris à la belle.
Sa main tremblait en répondant : « Non, m'écrit-elle,
Impossible. » Etonné, je veux savoir pourquoi :
Elle est trop bien gardée !... et son gardien, c'est toi !
Es-tu fou, Bagoas, de provoquer ma haine ?
Tu sais bien qu'on veut mal de mort à qui nous gêne.
L'époux n'est pas moins sot : fût-elle sans gardien,
Sait-il pas qu'il ne peut rien perdre de son bien.
Laisse-le se livrer à sa fureur néfaste,
Et croire qu'étant belle on peut demeurer chaste;
Toi, donne à ta maîtresse un peu de liberté :
Si tu la traites bien, tu seras bien traité;
Tu deviendras son maître en lui rendant service.
Au moins ferme les yeux, si tu n'es pas complice;
Prends pour de vieux amis tous ceux qu'elle entretient;
Ce billet qu'elle lit de sa mère lui vient;
Elle va voir, dit-elle, une malade amie :
Confirme en tes rapports la fausse maladie;

Si faciet tarde, ne te mora longa fatiget,
Imposita gremio stertere fronte potes.
Nec tu linigeram fieri quid possit ad Isim
Quæsieris, nec tu curva theatra time!
Conscius assiduos commissi tollet honores:
Quis minor est autem quam tacuisse labor?
Ille placet versatque domum neque verbera sentit:
Ille potens; alii, sordida turba, jacent.
Huic, veræ ut lateant causæ, finguntur inanes,
Atque ambo domini, quod probat una, probant.
Cum bene vir traxit vultum rugasque coegit,
Quod voluit fieri blanda puella facit.
Sed tamen interdum tecum quoque jurgia nectat,
Et simulet lacrimas, carnificemque vocet;
Tu contra, objiciens quæ tuto diluat illa,
In verum falso crimine deme fidem.
Sic tibi semper honos, sic alta peculia crescent;
Hæc fac: in exiguo tempore liber eris.
Adspicis indicibus nexas per colla catenas;
Squalidus orba fide pectora carcer habet;
Quærit aquas in aquis et poma fugacia captat
Tantalus: hoc illi garrula lingua dedit;
Dum nimium servat custos Junonius Ion,
Ante suos annos occidit, illa dea est.
Vidi ego compedibus liventia crura gerentem,
Unde vir incestum scire coactus erat;
Pœna minor merito: nocuit mala lingua duobus;
Vir doluit, famæ damna puella tulit.
Crede mihi, nulli sunt crimina grata marito,
Nec quemquam, quamvis audiat, illa juvant:

Tarde-t-elle à venir, pour ne pas t'ennuyer,
Ronfle : tes deux genoux serviront d'oreiller.
Des rites saints d'Isis respecte le mystère ;
Ne sois pas au théâtre un gardien trop austère ;
On est toujours choyé quand on tient un secret :
Or est-il rien d'aisé comme d'être discret ?
Alors, jamais de coups, on est le maître, on règne :
Les autres sont un vil troupeau que l'on dédaigne ;
Quand sous un faux prétexte elle cache un méfait,
Ses deux maîtres sont là qui trouvent tout parfait ;
Car l'autre a beau froncer les sourcils, la traîtresse
Fait tout ce qu'elle veut avec une caresse.
Qu'elle querelle aussi quelquefois son gardien,
Et l'appelle en pleurant bourreau, cela fait bien.
Invente-lui des torts aisément réfutables :
Les griefs supposés cachent les véritables.
A ce prix tu verras ton pécule augmenté,
Et gagneras en peu de temps ta liberté.
Regarde : on met aux fers le délateur perfide,
On enferme le traître en un cachot sordide ;
En vain les fruits et l'eau que sa main veut saisir
De l'indiscret Tantale irritent le désir ;
Surveillant trop docile à Junon sa maîtresse,
Argus meurt avant l'âge : Io devient déesse ;
J'ai vu les pieds meurtris d'un esclave enchaîné,
Qui renseigna trop bien son maître infortuné :
Châtiment trop léger, car doublement infâme,
Il affligeait l'époux en décriant la femme.
Crois-moi, de tels avis ne sauraient nous charmer :
On peut les accueillir, mais non pas les aimer.

Seu tepet, indicium securas perdis ad aures ;
Sive amat, officio fit miser ille tuo.
Culpa nec ex facili quamvis manifesta probatur :
Judicis illa sui tuta favore venit.
Viderit ipse licet, credet tamen ille neganti,
Damnabitque oculos et sibi verba dabit.
Adspiciat dominæ lacrimas, plorabit et ipse,
Et dicet : « Pœnas garrulus iste dabit ! »
Quid dispar certamen inis ? tibi verba victo
Adsunt, in gremio judicis illa sedet.
Non scelus aggredimur, non ad miscenda coimus
Toxica, non stricto fulminat ense manus ;
Quærimus ut tuto per te possimus amare :
Quid precibus nostris mollius esse potest ?

III

Hei mihi, quod dominam nec vir nec femina serva
Mutua nec Veneris gaudia nosse potes !
Qui primus pueris genitalia membra recidit,
Vulnera quæ fecit, debuit ipse pati.
Mollis in obsequium facilisque rogantibus esses,
Si tuus in quavis prætepuisset amor.
Non tu natus equo, non fortibus utilis armis,
Bellica non dextræ convenit hasta tuæ ;

Si l'homme est bien épris, il se fait de la bile;
S'il ne l'est pas, c'est prendre une peine inutile.
Et puis, prouver un fait, même le mieux connu,
N'est pas facile, car le juge est prévenu :
Eût-il tout vu, qu'il en croira celle qu'il aime,
Démentira ses yeux, se trompera lui-même;
Que dis-je? s'il la voit pleurer, il pleurera,
En disant : Ce bavard maudit me le paiera.
Lutte inégale, où tous les coups sont pour l'esclave,
Tandis qu'assise sur son juge elle te brave.
Va, ce n'est point un crime ici que nous faisons;
Nous n'avons à la main ni glaive ni poisons;
Nous voulons, grâce à toi, nous aimer sans esclandre :
Peut-on rien voir de plus charmant qu'un vœu si tendre?

III

Être sans sexe, qui surveilles ta maîtresse,
Que ne peux-tu goûter à l'amoureuse ivresse!
Le premier qui châtra des enfants méritait
De perdre également l'organe qu'il ôtait.
Car enfin à nos vœux tu serais moins rebelle,
Si ton cœur avait pu brûler pour une belle.
Mais si tu n'es pas fait pour les combats virils,
Pour la lance, pour les chevaux, pour les périls,

Ista mares tractent, tu spes depone viriles :
Sunt tibi cum domina signa ferenda tua.
Hanc imple meritis, hujus tibi gratia prosit ;
Si careas illa, quis tuus usus erit ?
Est etiam facies, sunt apti lusibus anni :
Indigna est pigro forma perire situ.
Fallere te potuit, quamvis habeare molestus :
Non caret effectu, quod voluere duo.
Aptius ut fuerit precibus tentasse, rogamus,
Dum bene ponendi munera tempus habes.

IV

NON *ego mendosos ausim defendere mores,*
Falsaque pro vitiis arma movere meis.
Confiteor, si quid prodest delicta fateri ;
In mea nunc demens crimina fassus eo.
Odi, nec possum cupiens non esse quod odi :
Heu ! quam quæ studeas ponere ferre grave est !
Nam desunt vires ad me mihi jusque regendum ;
Auferor ut rapida concita puppis aqua.
Non est certa meos quæ forma invitet amores ;
Centum sunt causæ cur ego semper amem.
Sive aliqua est oculos in se dejecta modestos,
Uror, et insidiæ sunt pudor ille meæ ;

Si l'homme est bien épris, il se fait de la bile;
S'il ne l'est pas, c'est prendre une peine inutile.
Et puis, prouver un fait, même le mieux connu,
N'est pas facile, car le juge est prévenu :
Eût-il tout vu, qu'il en croira celle qu'il aime,
Démentira ses yeux, se trompera lui-même ;
Que dis-je? s'il la voit pleurer, il pleurera,
En disant : Ce bavard maudit me le paiera.
Lutte inégale, où tous les coups sont pour l'esclave,
Tandis qu'assise sur son juge elle te brave.
Va, ce n'est point un crime ici que nous faisons;
Nous n'avons à la main ni glaive ni poisons ;
Nous voulons, grâce à toi, nous aimer sans esclandre :
Peut-on rien voir de plus charmant qu'un vœu si tendre ?

III

ÊTRE sans sexe, qui surveilles ta maîtresse,
Que ne peux-tu goûter à l'amoureuse ivresse !
Le premier qui châtra des enfants méritait
De perdre également l'organe qu'il ôtait.
Car enfin à nos vœux tu serais moins rebelle,
Si ton cœur avait pu brûler pour une belle.
Mais si tu n'es pas fait pour les combats virils,
Pour la lance, pour les chevaux, pour les périls,

Ista mares tractent, tu spes depone viriles :
Sunt tibi cum domina signa ferenda tua.
Hanc imple meritis, hujus tibi gratia prosit ;
Si careas illa, quis tuus usus erit ?
Est etiam facies, sunt apti lusibus anni :
Indigna est pigro forma perire situ.
Fallere te potuit, quamvis habeare molestus :
Non caret effectu, quod voluere duo.
Aptius ut fuerit precibus tentasse, rogamus,
Dum bene ponendi munera tempus habes.

IV

NON *ego mendosos ausim defendere mores,*
Falsaque pro vitiis arma movere meis.
Confiteor, si quid prodest delicta fateri ;
In mea nunc demens crimina fassus eo.
Odi, nec possum cupiens non esse quod odi :
Heu ! quam quæ studeas ponere ferre grave est !
Nam desunt vires ad me mihi jusque regendum ;
Auferor ut rapida concita puppis aqua.
Non est certa meos quæ forma invitet amores ;
Centum sunt causæ cur ego semper amem.
Sive aliqua est oculos in se dejecta modestos,
Uror, et insidiæ sunt pudor ille meæ ;

Laisse aux hommes ces soins, et songe à ta faiblesse :
Fais la guerre sous les drapeaux de ta maîtresse.
Mérite sa faveur, tu t'en trouveras bien ;
Songe qu'en la perdant tu n'es plus bon à rien.
Vois, ses attraits, son âge invitent à la joie ;
Sa beauté ne doit pas périr sans qu'on l'emploie.
Elle aurait pu tromper ton zèle trop fervent :
Ce que l'on veut à deux, on le fait bien souvent ;
Mais nous pensons qu'ici la prière est meilleure :
Si tu veux bien placer tes bienfaits, voici l'heure.

IV

JE ne veux point défendre ici mes mœurs légères,
Ni parer mes défauts de couleurs mensongères ;
S'il est bon d'avouer son tort, je l'avouerai ;
Mais, hélas ! l'aveu fait, je recommencerai.
Je maudis mes erreurs, et suis incorrigible :
Ah ! que le joug qu'on veut briser est donc pénible !
Pour régler mes désirs je suis sans volonté :
Tel un vaisseau léger par les flots emporté.
Une femme a toujours des raisons pour me plaire ;
Aussi n'en est-il point qu'aux autres je préfère.
Si l'une a le regard modestement baissé,
Je me prends à ce piège et sens mon cœur blessé.

Sive procax aliqua est, capior, quia rustica non est,
Spemque dat in molli mobilis esse toro;
Aspera si visa est rigidasque imitata Sabinas,
Velle, sed ex alto dissimulare, puto;
Sive es docta, places raras dotata per artes;
Sive rudis, placita es simplicitate tua.
Est quæ Callimachi præ nostris rustica dicat
Carmina: cui placeo, protinus ipsa placet;
Est etiam quæ me vatem et mea carmina culpet:
Culpantis cupiam sustinuisse femur.
Molliter incedit: motu capit; altera dura est:
At poterit tacto mollior esse viro.
Hæc quia dulce canit flectitque facillima vocem,
Oscula cantanti rapta dedisse velim;
Hæc querulas habili percurrit pollice chordas:
Tam doctas quis non possit amare manus?
Illa placet gestu numerosaque brachia ducit,
Et tenerum molli torquet ab arte latus:
Ut taceam de me, qui causa tangor ab omni,
Illic Hippolytum pone, Priapus erit.
Tu, quia tam longa es, veteres heroidas æquas,
Et potes in toto multa jacere toro;
Hæc habilis brevitate sua est; corrumpor utraque:
Conveniunt voto longa brevisque meo.
Non est culta: subit quid cultæ accedere possit;
Ornata est: dotes exhibet ipsa suas.
Candida me capiet, capiet me flava puella;
Est etiam in fusco grata colore Venus;
Seu pendent nivea pulli cervice capilli,
Leda fuit nigra conspicienda coma;

L'autre, à l'air provocant, me séduit et m'enjôle :
Elle doit dans un lit fort bien jouer son rôle.
Une autre a l'air farouche et rebelle aux plaisirs :
C'est sans doute à dessein de cacher ses désirs.
L'ignorante me plaît parce qu'elle est naïve;
Par ses rares talents la docte me captive.
L'une trouve mes vers mauvais : je le veux bien,
Pourvu que son beau flanc repose sur le mien.
Une autre me préfère à Callimaque même,
Et puisque je lui plais, il faut bien que je l'aime.
Une démarche souple à bon droit me plaira,
Mais un corps un peu raide au lit s'assouplira.
Telle d'un doigt léger fait chanter la cithare :
Ne pas aimer ce beau talent serait barbare;
Telle d'une voix souple émet des sons touchants :
Je veux baiser la bouche où naissent de telles chants.
Une autre meut son corps et ses bras en cadence :
Elle me prend par la luxure de sa danse;
Il est vrai que je suis un Priape en ceci,
Mais Hippolyte même en serait un aussi.
Un grand corps me rappelle une antique héroïne,
Et mon lit en sera mieux rempli, j'imagine;
Mais que de charme aussi dans un corps tout petit!
L'une et l'autre aussi bien me met en appétit.
La femme qui se pare à l'admirer m'oblige;
Mais je pare en esprit celle qui se néglige.
Une peau blanche, une peau brune ont leurs appas;
Même un teint basané ne me déplaira pas.
J'aime de noirs cheveux couvrant un cou d'ivoire :
Léda fut belle et sa chevelure était noire;

Seu flavent, placuit croceis Aurora capillis :
Omnibus historiis se meus aptat amor.
Me nova sollicitat, me tangit serior ætas :
Hæc melior specie corporis, illa sapit.
Denique quas tota quisquam probet Urbe puellas,
Noster in has omnes ambitiosus amor.

V

NULLUS *amor tanti est (abeas, pharetrate Cupido*
Ut mihi sint totiens maxima vota mori.
Vota mori mea sunt, cum te peccare recordor,
Hei mihi, perpetuum nata puella malum !
Non mihi decepto nudant tua facta tabellæ,
Nec data furtive munera crimen habent.
O utinam arguerem sic, ut non vincere possem !
Me miserum ! quare tam bona causa mea est ?
Felix qui, quod amat, defendere fortiter audet,
Cui sua « Non feci » dicere amica potest !
Ferreus est nimiumque suo favet ille dolori,
Cui petitur victa palma cruenta rea.
Ipse miser vidi, cum me dormire putares,
Sobrius apposito crimina vestra mero ;
Multa supercilio vidi vibrante loquentes ;
Nutibus in vestris pars bona vocis erat ;

Si l'homme est bien épris, il se fait de la bile ;
S'il ne l'est pas, c'est prendre une peine inutile.
Et puis, prouver un fait, même le mieux connu,
N'est pas facile, car le juge est prévenu :
Eût-il tout vu, qu'il en croira celle qu'il aime,
Démentira ses yeux, se trompera lui-même ;
Que dis-je ? s'il la voit pleurer, il pleurera,
En disant : Ce bavard maudit me le paiera.
Lutte inégale, où tous les coups sont pour l'esclave,
Tandis qu'assise sur son juge elle te brave.
Va, ce n'est point un crime ici que nous faisons ;
Nous n'avons à la main ni glaive ni poisons ;
Nous voulons, grâce à toi, nous aimer sans esclandre :
Peut-on rien voir de plus charmant qu'un vœu si tendre ?

III

ÊTRE sans sexe, qui surveilles ta maîtresse,
Que ne peux-tu goûter à l'amoureuse ivresse !
Le premier qui châtra des enfants méritait
De perdre également l'organe qu'il ôtait.
Car enfin à nos vœux tu serais moins rebelle,
Si ton cœur avait pu brûler pour une belle.
Mais si tu n'es pas fait pour les combats virils,
Pour la lance, pour les chevaux, pour les périls,

Sive procax aliqua est, capior, quia rustica non est,
Spemque dat in molli mobilis esse toro;
Aspera si visa est rigidasque imitata Sabinas,
Velle, sed ex alto dissimulare, puto;
Sive es docta, places raras dotata per artes;
Sive rudis, placita es simplicitate tua.
Est quæ Callimachi præ nostris rustica dicat
Carmina: cui placeo, protinus ipsa placet;
Est etiam quæ me vatem et mea carmina culpet:
Culpantis cupiam sustinuisse femur.
Molliter incedit: motu capit; altera dura est:
At poterit tacto mollior esse viro.
Hæc quia dulce canit flectitque facillima vocem,
Oscula cantanti rapta dedisse velim;
Hæc querulas habili percurrit pollice chordas:
Tam doctas quis non possit amare manus?
Illa placet gestu numerosaque brachia ducit,
Et tenerum molli torquet ab arte latus:
Ut taceam de me, qui causa tangor ab omni,
Illic Hippolytum pone, Priapus erit.
Tu, quia tam longa es, veteres heroidas æquas,
Et potes in toto multa jacere toro;
Hæc habilis brevitate sua est; corrumpor utraque:
Conveniunt voto longa brevisque meo.
Non est culta: subit quid cultæ accedere possit;
Ornata est: dotes exhibet ipsa suas.
Candida me capiet, capiet me flava puella;
Est etiam in fusco grata colore Venus;
Seu pendent nivea pulli cervice capilli,
Leda fuit nigra conspicienda coma;

Laisse aux hommes ces soins, et songe à ta faiblesse :
Fais la guerre sous les drapeaux de ta maîtresse.
Mérite sa faveur, tu t'en trouveras bien ;
Songe qu'en la perdant tu n'es plus bon à rien.
Vois, ses attraits, son âge invitent à la joie ;
Sa beauté ne doit pas périr sans qu'on l'emploie.
Elle aurait pu tromper ton zèle trop fervent :
Ce que l'on veut à deux, on le fait bien souvent ;
Mais nous pensons qu'ici la prière est meilleure :
Si tu veux bien placer tes bienfaits, voici l'heure.

IV

Je ne veux point défendre ici mes mœurs légères,
Ni parer mes défauts de couleurs mensongères ;
S'il est bon d'avouer son tort, je l'avouerai ;
Mais, hélas ! l'aveu fait, je recommencerai.
Je maudis mes erreurs, et suis incorrigible :
Ah ! que le joug qu'on veut briser est donc pénible !
Pour régler mes désirs je suis sans volonté :
Tel un vaisseau léger par les flots emporté.
Une femme a toujours des raisons pour me plaire ;
Aussi n'en est-il point qu'aux autres je préfère.
Si l'une a le regard modestement baissé,
Je me prends à ce piège et sens mon cœur blessé.

Ista mares tractent, tu spes depone viriles :
Sunt tibi cum domina signa ferenda tua.
Hanc imple meritis, hujus tibi gratia prosit ;
Si careas illa, quis tuus usus erit ?
Est etiam facies, sunt apti lusibus anni :
Indigna est pigro forma perire situ.
Fallere te potuit, quamvis habeare molestus :
Non caret effectu, quod voluere duo.
Aptius ut fuerit precibus tentasse, rogamus,
Dum bene ponendi munera tempus habes.

IV

NON *ego mendosos ausim defendere mores,*
Falsaque pro vitiis arma movere meis.
Confiteor, si quid prodest delicta fateri ;
In mea nunc demens crimina fassus eo.
Odi, nec possum cupiens non esse quod odi :
Heu ! quam quæ studeas ponere ferre grave est !
Nam desunt vires ad me mihi jusque regendum ;
Auferor ut rapida concita puppis aqua.
Non est certa meos quæ forma invitet amores ;
Centum sunt causæ cur ego semper amem.
Sive aliqua est oculos in se dejecta modestos,
Uror, et insidiæ sunt pudor ille meæ ;

L'autre, à l'air provocant, me séduit et m'enjôle :
Elle doit dans un lit fort bien jouer son rôle.
Une autre a l'air farouche et rebelle aux plaisirs :
C'est sans doute à dessein de cacher ses désirs.
L'ignorante me plaît parce qu'elle est naïve;
Par ses rares talents la docte me captive.
L'une trouve mes vers mauvais : je le veux bien,
Pourvu que son beau flanc repose sur le mien.
Une autre me préfère à Callimaque même,
Et puisque je lui plais, il faut bien que je l'aime.
Une démarche souple à bon droit me plaira,
Mais un corps un peu raide au lit s'assouplira.
Telle d'un doigt léger fait chanter la cithare :
Ne pas aimer ce beau talent serait barbare;
Telle d'une voix souple émet des sons touchants :
Je veux baiser la bouche où naissent de telles chants.
Une autre meut son corps et ses bras en cadence :
Elle me prend par la luxure de sa danse;
Il est vrai que je suis un Priape en ceci,
Mais Hippolyte même en serait un aussi.
Un grand corps me rappelle une antique héroïne,
Et mon lit en sera mieux rempli, j'imagine;
Mais que de charme aussi dans un corps tout petit!
L'une et l'autre aussi bien me met en appétit.
La femme qui se pare à l'admirer m'oblige;
Mais je pare en esprit celle qui se néglige.
Une peau blanche, une peau brune ont leurs appas;
Même un teint basané ne me déplaira pas.
J'aime de noirs cheveux couvrant un cou d'ivoire :
Léda fut belle et sa chevelure était noire;

Sive procax aliqua est, capior, quia rustica non est,
Spemque dat in molli mobilis esse toro;
Aspera si visa est rigidasque imitata Sabinas,
Velle, sed ex alto dissimulare, puto;
Sive es docta, places raras dotata per artes;
Sive rudis, placita es simplicitate tua.
Est quæ Callimachi præ nostris rustica dicat
Carmina: cui placeo, protinus ipsa placet;
Est etiam quæ me vatem et mea carmina culpet:
Culpantis cupiam sustinuisse femur.
Molliter incedit: motu capit; altera dura est:
At poterit tacto mollior esse viro.
Hæc quia dulce canit flectitque facillima vocem,
Oscula cantanti rapta dedisse velim;
Hæc querulas habili percurrit pollice chordas:
Tam doctas quis non possit amare manus?
Illa placet gestu numerosaque brachia ducit,
Et tenerum molli torquet ab arte latus:
Ut taceam de me, qui causa tangor ab omni,
Illic Hippolytum pone, Priapus erit.
Tu, quia tam longa es, veteres heroidas æquas,
Et potes in toto multa jacere toro;
Hæc habilis brevitate sua est; corrumpor utraque:
Conveniunt voto longa brevisque meo.
Non est culta: subit quid cultæ accedere possit;
Ornata est: dotes exhibet ipsa suas.
Candida me capiet, capiet me flava puella;
Est etiam in fusco grata colore Venus;
Seu pendent nivea pulli cervice capilli,
Leda fuit nigra conspicienda coma;

Mais l'Aurore était blonde : à moi les blonds cheveux !
Toujours l'histoire vient s'ajuster à mes vœux.
La novice m'attire et la mûre m'enchante :
L'une a le corps plus beau, mais l'autre est plus savante.
De toutes les beautés enfin qu'on peut choisir,
Il n'en est point ici qu'épargne mon désir.

V

ARRIÈRE, Cupidon ! Non, l'amour ne vaut pas
Qu'à grands cris tant de fois j'invoque le trépas.
Hélas ! cruelle enfant, qui m'as pris pour victime,
Je souhaite la mort quand je pense à ton crime.
Et je ne l'ai pas su par un billet surpris,
Par un cadeau secret, dont j'ignore le prix :
Non, de tels arguments sont toujours contestables ;
Mais j'ai des preuves, moi, qui sont irréfutables :
Heureux si je pouvais douter de ton forfait,
Et te croire quand tu dirais : Je n'ai rien fait !
Car je n'ai pas assez de rancune dans l'âme
Pour confondre à tout prix et frapper une femme.
Mais hélas ! en feignant de dormir, j'ai tout vu ;
Car j'avais pris du vin, mais ne l'avais pas bu.
J'ai vu les clairs signaux que se faisaient vos têtes ;
Vos sourcils remués vous servaient d'interprètes ;

Seu flavent, placuit croceis Aurora capillis :
Omnibus historiis se meus aptat amor.
Me nova sollicitat, me tangit serior ætas :
Hæc melior specie corporis, illa sapit.
Denique quas tota quisquam probet Urbe puellas,
Noster in has omnes ambitiosus amor.

V

NULLUS *amor tanti est (abeas, pharetrate Cupido !)*
Ut mihi sint totiens maxima vota mori.
Vota mori mea sunt, cum te peccare recordor,
Hei mihi, perpetuum nata puella malum !
Non mihi decepto nudant tua facta tabellæ,
Nec data furtive munera crimen habent.
O utinam arguerem sic, ut non vincere possem !
Me miserum ! quare tam bona causa mea est ?
Felix qui, quod amat, defendere fortiter audet,
Cui sua « Non feci » dicere amica potest !
Ferreus est nimiumque suo favet ille dolori,
Cui petitur victa palma cruenta rea.
Ipse miser vidi, cum me dormire putares,
Sobrius apposito crimina vestra mero ;
Multa supercilio vidi vibrante loquentes ;
Nutibus in vestris pars bona vocis erat ;

Tu lui parlais des yeux et des doigts, et ta main
Sur la table traçait des lettres dans le vin.
J'ai compris le vrai sens des mots à double entente ;
Sous les signes j'ai vu la parole latente.
Déjà s'étaient levés presque tous nos amis ;
Deux ou trois restaient seuls, et s'étaient endormis ;
Et j'aperçus alors des caresses cyniques,
Baisers où se mêlaient vos langues impudiques,
Non des baisers de sœur au frère vénéré,
Mais des baisers d'amante à l'amant adoré,
Non pas ceux qu'échangeaient les enfants de Latone,
Mais ceux que Mars reçoit, quand Vénus les lui donne.
« Que fais-tu ? m'écriai-je ; à qui va ton baiser ?
Pour défendre mes droits mon bras peut tout oser ;
Nos baisers sont à nous pour notre seul usage,
Et je défends qu'un tiers avec nous les partage ! »
Je disais ce que la colère me dictait,
Et je vis à son front le rouge qui montait :
Ainsi brille à l'Aurore une lueur rosée,
Ainsi devant l'époux rougit une épousée ;
Telle une rose encore entre des lis nouveaux,
Ou Phébé, quand un charme a frappé ses chevaux,
Ou l'ivoire que l'on rougit en Méonie,
Pour n'en pas voir la teinte avec le temps jaunie.
C'est ainsi qu'à son front le rouge était monté.
Mais, hélas ! sa rougeur fait croître sa beauté ;
Ses regards sont baissés, et sa grâce en augmente ;
Elle est triste et n'en est encor que plus charmante.
J'allais, dans ma fureur, pour venger mon affront,
Arracher ses cheveux, égratigner son front :

Ut faciem vidi, fortes cecidere lacerti;
Defensa est armis nostra puella suis.
Qui modo sævus eram, supplex ultroque rogavi
Oscula ne nobis deteriora daret.
Risit et ex animo dedit optima, qualia possent
Excutere irato tela trisulca Jovi;
Torqueor infelix, ne tam bona senserit alter,
Et volo non ex hac illa fuisse nota.
Hæc quoque quam docui multo meliora fuerunt,
Et quiddam visa est addidicisse novi.
Quod nimium placuere, malum est, quod tota labellis
Lingua tua est nostris, nostra recepta tuis.
Nec tamen hoc unum doleo, non oscula tantum
Juncta queror, quamvis hæc quoque juncta queror:
Illa nisi in lecto nusquam potuere doceri.
Nescio quis pretium grande magister habet.

VI

PSITTACUS, *Eois imitatrix ales ab Indis,*
Occidit: exsequias ite frequenter, aves;
Ite, piæ volucres, et plangite pectora pinnis,
Et rigido teneras ungue notate genas;
Horrida pro mæstis lanietur pluma capillis,
Pro longa resonent carmina vestra tuba!

Hélas! mon bras tomba quand je vis tant de charmes ;
Elle se défendait par de trop fortes armes.
Moi qui la menaçais, je deviens suppliant,
Et lui demande un bon baiser ; en souriant,
La belle m'en donne un si doux, qu'en sa colère
Jupiter même en eût laissé choir son tonnerre.
Mais l'autre en a reçu peut-être d'aussi doux!
Ah! je voudrais qu'il n'en fût rien! Je suis jaloux,
Car ce n'est pas de moi qu'elle tient sa science ;
Naguère elle n'avait pas tant d'expérience ;
Ce baiser qui fondit nos langues à tous deux,
Il fut trop bon, et c'est un présage fâcheux.
Puis, il est autre chose aussi que je déplore :
Ces baisers, je m'en plains sans doute, mais encore
Ce n'est que dans un lit qu'ils lui furent appris ;
Et sans doute elle les paya, mais à quel prix?

VI

LE perroquet jaseur est mort. Pieux oiseaux,
Venez, venez en foule accompagner ses os.
Qu'à grands coups d'ailes vos poitrines soient battues,
Et vos fronts déchirés par vos griffes pointues ;
Arrachez votre plume en guise de cheveux,
Remplacez le clairon par vos chants douloureux.

Quod scelus Ismarii quereris, Philomela, tyranni,
Expleta est annis ista querela suis;
Alitis in raræ miserum devertere funus:
Magna, sed antiqua est causa doloris Itys.
Omnes, quæ liquido libratis in aere cursus,
Tu tamen ante alios, turtur amice, dole!
Plena fuit vobis omni concordia vita,
Et stetit ad finem longa tenaxque fides:
Quod fuit Argolico juvenis Phoceus Orestæ,
Hoc tibi, dum licuit, psittace, turtur erat.
Quid tamen ista fides, quid rari forma coloris,
Quid vox mutandis ingeniosa sonis,
Quid juvat, ut datus es, nostræ placuisse puellæ?
Infelix; avium gloria, nempe jaces!
Tu poteras fragiles pinnis hebetare smaragdos,
Tincta gerens rubro Punica rostra croco.
Non fuit in terris vocum simulantior ales:
Reddebas blæso tam bene verba sono!
Plenus eras minimo, nec, præ sermonis amore,
In multos poteras ora vacare cibos;
Nux erat esca tibi causæque papavera somni,
Pellebatque sitim simplicis humor aquæ.
Raptus es invidia: non tu fera bella movebas;
Garrulus et placidæ pacis amator eras.
Ecce coturnices inter sua prœlia vivunt,
Forsitan et fiant inde frequenter anus;
Vivit edax vultur, ducensque per aera gyros
Milvus, et pluviæ graculus auctor aquæ;
Vivit et armiferæ cornix invisa Minervæ,
Illa quidem sæclis vix moritura novem:

Philomèle, suspends ta plainte invétérée :
Tu pleuras bien assez le crime de Térée ;
Pleure aujourd'hui la mort d'un oiseau précieux :
Itys est un sujet bien triste, mais c'est vieux.
Vous tous, qui balancez dans l'air libre votre aile,
Pleurez, mais toi surtout, sa chère touterelle.
Des mêmes sentiments l'un pour l'autre animés,
Tous deux jusqu'à la fin vous vous êtes aimés.
A vous voir on eût dit Oreste avec Pylade ;
Qu'a-t-il gardé pourtant d'un si cher camarade ?
Que lui sert maintenant son plumage aux tons verts,
Sa voix qui répétait les sons les plus divers ?
Que lui sert d'avoir plu d'abord à ma maîtresse ?
Te voilà mort, ô toi, l'honneur de ton espèce !
Aucun oiseau parleur n'était aussi brillant :
Tu répétais si bien les mots en bégayant !
Près de toi l'émeraude était presque incolore,
Et ton bec s'empourprait des teintes de l'aurore.
Un rien te nourrissait : ami des longs discours,
Tu ne prenais jamais que des repas très courts ;
Une noix, des pavots faisaient ton ordinaire ;
Et ta soif s'étanchait avec un peu d'eau claire.
Le sort jaloux t'a pris, toi qui ne t'occupais
Qu'à babiller, fuyant la guerre, aimant la paix.
La caille vit parmi les luttes acharnées :
C'est peut-être ce qui prolonge ses années ;
La corneille que hait Minerve vit longtemps :
A peine mourra-t-elle après neuf fois cent ans ;
Le milan, le vautour, tous les oiseaux rapaces,
Et jusqu'au geai qui fait pleuvoir, tous sont vivaces ;

Occidit ille loquax, humanæ vocis imago,
Psittacus, extremo munus ab orbe datum!
Optima prima fere manibus rapiuntur avaris,
Implentur numeris deteriora suis;
Tristia Phylacidæ Thersites funera vidit,
Famque cinis vivis fratribus Hector erat.
Quid referam timidæ pro te pia vota puellæ,
Vota procelloso per mare rapta Noto?
Septima lux venit, non exhibitura sequentem,
Et stabat vacuo jam tibi Parca colo,
Nec tamen ignavo stupuerunt verba palato:
Clamavit moriens lingua: « Corinna, vale! »
Colle sub Elysio nigra nemus ilice frondet,
Udaque perpetuo gramine terra viret:
Si qua fides dubiis, volucrum locus ille piarum
Dicitur, obscenæ quo prohibentur aves;
Illic innocui late pascuntur olores,
Et vivax phœnix, unica semper avis;
Explicat ipsa suas ales Junonia pinnas,
Oscula dat cupido blanda columba mari.
Psittacus has inter nemorali sede receptus
Convertit volucres in sua verba pias.
Ossa tegit tumulus, tumulus pro corpore magnus,
Quo lapis exiguus par sibi carmen habet:
« Colligor ex ipso dominæ placuisse sepulcro;
Ora fuere mihi plus ave docta loqui. »

Et lui meurt, lui trésor offert par l'Orient,
Lui qui nous imitait si bien en babillant.
Hélas ! les bons toujours sont les premiers qui meurent,
Et toujours les méchants jusqu'au terme demeurent ;
Thersite a vu la mort de Protésilaüs ;
Pâris encor vivait quand Hector n'était plus.
Que de vœux fit pour toi ma maîtresse effrayée !
Ils volent sur la mer par les vents balayée.
Quand le septième jour, le dernier ! fut venu,
Que déjà le fuseau de la Parque était nu,
Tu bégayais encore, et d'une voix câline,
Tu répétais en expirant : Adieu Corinne !
Dans l'Elysée, il est un bois d'ombre couvert,
Où fleurit sur le sol un gazon toujours vert ;
Seuls les oiseaux pieux habitent ce bocage,
D'où sont bannis tous ceux de funeste présage.
C'est là qu'on voit errer et le cygne innocent,
Et le phénix unique et toujours renaissant ;
Les tourtereaux mignards baisent les tourterelles,
Et le paon fait sa roue aux splendides ocelles.
Or c'est là désormais que vit le perroquet,
Attirant les oiseaux pieux par son caquet.
Un petit tertre, grand pour lui, couvre ses restes,
Et sur la pierre étroite on lit ces vers modestes :
« Ce tombeau montre assez combien je fus prisé :
Jamais un autre oiseau comme moi n'a jasé. »

VII

ERGO *sufficiam reus in nova crimina semper?*
Ut vincam, totiens dimicuisse piget.
Sive ego marmorei respexi summa theatri,
Eligis e multis unde dolere velis;
Candida seu tacito vidit me femina vultu,
In vultu tacitas arguis esse notas.
Si quam laudavi, misero petis ungue capillos;
Si culpo, crimen dissimulare putas.
Sive bonus color est, in te quoque frigidus esse,
Seu malus, alterius dicor amore mori.
Atque ego peccati vellem mihi conscius essem:
Æquo animo pœnam, qui meruere, ferunt;
Nunc temere insimulas, credendoque omnia frustra,
Ipsa vetas iram pondus habere tuam;
Adspice ut auritus miserandæ sortis asellus,
Assiduo domitus verbere, lentus eat.
Ecce, novum crimen, sollers ornare Cypassis
Objicitur dominæ contemerasse torum.
Di melius, quam me, si sit peccasse libido,
Sordida contemptæ sortis amica juvet!
Quis veneris famulæ connubia liber inire,
Tergaque complecti verbere secta velit?

VII

D'ÉTERNELS soupçons serai-je donc en butte ?
Dussé-je en triompher, non, non, c'est trop de lutte.
Qu'au théâtre mes yeux se lèvent au hasard,
Et tu prétends voir celle à qui va mon regard ;
Qu'un œil chaste vers moi se tourne, tu t'indignes,
Et dans cet œil muet tu prétends voir des signes ;
Si j'en loue une, tu t'arraches les cheveux,
Et si j'en dis du mal, c'est pour cacher mes feux ;
Si je suis pâle, un autre amour en est la cause,
Et tu t'en prends à ma froideur, si je suis rose.
Si du moins quelque tort pouvait m'être imputé !
J'accepte un châtiment quand je l'ai mérité.
Mais toi-même tu rends ta colère stérile,
Par ta crédulité bizarre et puérile.
Vois ce pauvre baudet qu'on bat sans arrêter :
Il va toujours son train, sans jamais se hâter.
Autre affaire aujourd'hui : tu prétends, furieuse,
Que j'ai possédé, moi, Cypassis ta coiffeuse.
Me préservent les dieux, si je voulais pécher,
De n'avoir qu'une vile esclave à débaucher !
Quel homme libre aurait assez d'effronterie
Pour baiser une peau que le fouet a meurtrie ?

Adde quod ornandis illa est operata capillis,
Et tibi per doctas grata ministra manus :
Scilicet ancillam, quæ tam tibi fida, rogarem ?
Quid, nisi ut indicio juncta repulsa foret ?
Per Venerem juro puerique volatilis arcus
Me non admissi criminis esse reum.

VIII

PONENDIS *in mille modos perfecta capillis,*
Comere sed solas digna, Cypassi, deas,
Et mihi jucundo non rustica cognita furta,
Apta quidem dominæ, sed magis apta mihi,
Quis fuit inter nos sociati corporis index ?
Sensit concubitus unde Corinna tuos ?
Num tamen erubui ? num, verbo lapsus in ulla,
Furtivæ veneris conscia signa dedi ?
Quid, quod in ancilla si quis delinquere possit,
Illum ego contendi mente carere bona !
Thessalus ancillæ facie Briseidos arsit,
Serva Myœnæo Phœbas amata duci :
Nec sum ego Tantalide major, nec major Achille ;
Quod decuit reges, cur mihi turpe putem ?
Ut tamen irates in te defixit ocellos,
Vidi te tatis erubuisse genis ;

Outre qu'elle est habile à parer tes cheveux,
Et que son art savant la rend chère à tes yeux.
Et moi, j'irais prier ta servante fidèle !
Pour être repoussé, puis dénoncé par elle !
J'en jure par Vénus et par l'arc de son fils :
Jamais je n'ai voulu débaucher Cypassis.

VIII

CYPASSIS, coiffeuse habile, dont l'adresse
Ne devrait s'exercer que sur une déesse,
Toi que j'ai vue experte en l'amoureux emploi,
Fort utile à Corinne, et plus encore à moi,
Qui donc a révélé notre union secrète ?
Comment Corinne a-t-elle appris ton amourette ?
M'a-t-elle vu rougir pourtant ? Ai-je, en plaidant,
Trahi nos feux cachés par un mot imprudent.
Au contraire, j'ai dit qu'il faut perdre la tête
Pour aimer une esclave et faire sa conquête.
Pourtant Agamemnon et le fils de Thétis
Ont aimé, l'un Cassandre, et l'autre Briséis :
Achille ! Agamemnon ! c'est bien une autre affaire ;
Et ce qu'ont fait des rois, je ne l'oserai faire ?
Cependant tu rougis jusques au blanc des yeux,
Quand tombèrent sur toi ses regards furieux,

At quanto, si forte refers, præsentior ipse
Per Veneris feci numina magna fidem!
Tu, dea, tu jubeas animi perjuria puri
Carpathium tepidos per mare ferre Notos!
Pro quibus officiis pretium mihi dulce repende
Concubitus hodie, fusca Cypassi, tuos!
Quid renuis fingisque novos, ingrata, timores?
Unum est e dominis emeruisse satis.
Quod si stulta negas, index anteacta fatebor,
Et veniam culpæ proditor ipse meæ,
Quoque loco tecum fuerim, quotiensque, Cypassi,
Narrabo dominæ, quotque quibusque modis.

IXa

NUMQUAM *pro me satis indignate Cupido,*
O in corde meo desidiose puer,
Quid me, qui miles numquam tua signa reliqui,
Lædis, et in castris vulneror ipse meis?
Cur tua fax urit, figit tuus arcus amicos?
Gloria pugnantes vincere major erat.
Quid? non Hæmonius, quem cuspide perculit, heros
Confossum medica postmodo juvit ope?
Venator sequitur fugientia, capta relinquit,
Semper et inventis ulteriora petit.

Mais moi, t'en souviens-tu, comme avec assurance
Je jurai par Vénus ma parfaite innocence.
Déesse, ordonne aux vents d'emporter sur les mers
Ce faux serment qui ne vient pas d'un cœur pervers!
Or il faut aujourd'hui me payer mon service!
Offrons donc à Vénus un nouveau sacrifice.
Ingrate, mon projet te semble hasardeux!
Elle ou moi, que t'importe? oblige l'un des deux,
Cela suffit; sans quoi j'informe ta maîtresse,
Et me fais délateur de ma propre faiblesse;
Je lui révèlerai toutes nos trahisons,
Où, quand, combien de fois, et comment nous faisons.

IX *a*

AMOUR, qui dans mon âme as fixé ta demeure,
Et qui, jamais lassé, me frappes à toute heure,
Pourquoi blesser ainsi sans trêve ni repos
Un soldat qui jamais n'a trahi tes drapeaux?
Tu t'illustrerais plus à vaincre des rebelles
Qu'à percer, qu'à brûler des serviteurs fidèles.
Quand le chasseur a pris la bête qui s'enfuit,
Il la laisse, il en cherche une autre et la poursuit.
Achille, ayant blessé Télèphe de sa lance,
De ses soins médicaux lui prêta l'assistance.

Nos tua sentimus, populus tibi deditus, arma :
Pigra reluctanti cessat in hoste manus.
Quid juvat in nudis hamata retundere tela
Ossibus ? ossa mihi nuda relinquit amor.
Tot sine amore viri, tot sunt sine amore puellæ :
Hinc tibi cum magna laude triumphus erat.
Roma, nisi immensum vires movisset in orbem,
Stramineis esset nunc quoque tecta casis.
Fessus in acceptos miles deducitur agros,
Mittitur in saltus carcere liber equus ;
Longaque subductam celant navalia pinum,
Tutaque deposito poscitur ense rudis :
Me quoque, qui totiens merui sub amore puellæ,
Defunctum placide vivere tempus erat.

IX b

VIVE *deus posito si quis mihi dicat amore,*
Deprecer : usque adeo dulce puella malum est.
Cum bene pertæsum est, animoque relanguit ardor,
Nescio quo miseræ turbine mentis agor.
Ut rapit in præceps dominum spumantia frustra
Frena retentantem durior oris equus,
Ut subitus, prope jam prensa tellure, carinam
Tangentem portus ventus in alta rapit,

Mais toi, tes sujets seuls subissent ton courroux ;
C'est en te résistant qu'on échappe à tes coups.
Pourquoi sur un squelette émousses-tu ta flèche ?
Je n'ai plus que des os couverts d'une peau sèche.
Fais éclater plutôt la gloire de ton bras
Sur les filles et les garçons qui n'aiment pas :
Si Rome au monde entier n'eût pas livré bataille,
On y vivrait encor sous le chaume et la paille.
Entre les vieux soldats des champs sont partagés ;
Même aux gladiateurs on donne leurs congés ;
Le cheval las du cirque est mis au pâturage ;
La nef à l'arsenal s'abrite de l'orage :
Il serait temps qu'aussi je vécusse en repos,
Après avoir cent fois servi sous tes drapeaux.

IX *b*

Moi, vivre sans aimer ! M'en préservent les dieux !
Non, non, le mal d'amour est trop délicieux.
A peine, las d'aimer, ai-je brisé ma chaîne,
Qu'un vertige nouveau me saisit et m'entraîne.
Pareil au cavalier qui fait de vains efforts,
Et qu'emporte un cheval indocile à son mors,
Au vaisseau qui, déjà touchant presque au rivage,
Est entraîné soudain par un souffle d'orage,

Sic me sæpe refert incerta Cupidinis aura,
Notaque purpureus tela resumit Amor.
Fige, puer! positis nudus tibi præbeor armis:
Hic tibi sunt vires, huc tua dextra facit;
Huc tamquam jussæ veniunt jam sponte sagittæ:
Vix illis præ me nota pharetra sua est.
Infelix tota quicumque quiescere nocte
Sustinet, et somnos præmia magna vocat!
Stulte, quid est somnus, gelidæ nisi mortis imago?
Longa quiescendi tempora fata dabunt.
Me modo decipiant voces fallacis amicæ:
Sperando certe gaudia magna feram;
Et modo blanditias dicat, modo jurgia nectat;
Sæpe fruar domina, sæpe repulsus eam.
Quod dubius Mars est, per te, privigne Cupido, est,
Et movet exemplo vitricus arma tuo.
Tu levis es multoque tuis ventosior alis,
Gaudiaque ambigua dasque negasque fide;
Si tamen exaudis, pulchra cum matre, rogantem,
Indeserta meo pectore regna gere;
Accedant regno, nimium vaga turba, puellæ:
Ambobus populis sic venerandus eris.

Ainsi l'Amour m'emporte en de nouveaux hasards,
Et toujours sur mon cœur lance de nouveaux dards.
Frappe, enfant; vois, je suis sans arme et sans défense;
Fais voir ici ta force, exerce ta puissance;
De lui-même sur moi vole ton trait vainqueur,
Car mieux que son carquois, certe, il connaît mon cœur.
Je plains celui qui peut dormir la nuit entière,
Et prendre le sommeil pour faveur singulière;
Le sommeil n'est-il pas l'image de la mort?
On dort assez longtemps quand pour toujours on dort.
Moi, je veux qu'on me trompe en me disant qu'on m'aime:
Du moins j'aurai l'espoir, et c'est le bien suprême;
Que l'invective alterne avec les mots d'amour;
Qu'on se refuse et qu'on se donne tour à tour.
Si ton beau-père est inconstant, Amour espiègle,
C'est que dans les combats c'est sur toi qu'il se règle.
Amour, tes ailes sont moins légères que toi;
Tes plaisirs sont peu sûrs et peu dignes de foi.
Pourtant si tu veux bien exaucer ma prière,
Règne en mon cœur toujours avec ta tendre mère;
Que le sexe volage accepte aussi tes lois:
Ainsi t'honoreront deux peuples à la fois.

X

TU *mihi, tu certe, memini, Græcine, negabas*
Uno posse aliquem tempore amare duas;
Per te ego decipior, per te deprensus inermis,
Ecce duas uno tempore turpis amo.
Utraque formosa est, operosæ cultibus ambæ:
Artibus in dubio est hæc sit an illa prior;
Pulchrior hac illa est, hæc est quoque pulchrior illa;
Et magis hæc nobis, et magis illa placet.
Errant ut ventis discordibus acta phaselos,
Dividuumque tenent alter et alter amor.
Quid geminas, Erycina, meos sine fine dolores?
Non erat in curas una puella satis?
Quid folia arboribus, quid pleno sidera cælo,
In freta collectas alta quid addis aquas?
Sed tamen hoc melius quam si sine amore jacerem:
Hostibus eveniat vita severa meis;
Hostibus eveniat viduo dormire cubili,
Et medio laxe ponere membra toro;
At mihi sævus amor somnos abrumpat inertes,
Simque mei lecti non ego solus onus;
Me mea disperdat nullo prohibente puella,
Si satis una potest; si minus una, duæ!

X

C'EST bien toi, Grécinus, qui me disais, je crois,
Que l'on ne peut aimer deux femmes à la fois.
Je t'ai cru ; je n'ai pas pris garde à me défendre,
Et par un double amour je me suis laissé prendre.
Belles toutes les deux, femmes de chambre aussi ;
Qui l'emporte en beauté comme en talent ? ceci,
Je n'en sais rien ; c'est l'une et l'autre ; rien à faire :
Elles sont toutes deux celle que je préfère.
Comme à des vents rivaux un navire exposé,
Entre ces deux amours je me sens divisé.
Vénus, pourquoi doubler le tourment qui m'oppresse ?
J'avais assez de mal avec une maîtresse !
A quoi bon ajouter des astres au ciel clair,
Ou des feuilles à l'arbre, ou des flots à la mer ?
Pourtant cela vaut mieux que languir loin des belles.
Puissent mes ennemis être à l'amour rebelles !
Puissent-ils coucher seuls toujours, et largement
Au milieu de leur lit s'étaler en dormant !
Mais moi, qu'Amour m'arrache à ce sommeil inerte !
Je ne veux pas chômer dans ma couche déserte ;
Qu'une femme à son aise épuise ma vigueur ;
Et si ce n'est assez, deux ne me font pas peur.

Sufficiam : graciles, non sunt sine viribus artus ;
Pondere, non nervis, corpora nostra carent.
Et lateri dabit in vires alimenta voluptas :
Decepta est opera nulla puella mea ;
Sæpe ego lascive consumpsi tempora noctis,
Utilis et forti corpore mane fui.
Felix quem Veneris certamina mutua perdunt !
Di faciant, leti causa sit ista mei !
Induat adversis contraria pectora telis
Miles, et æternum sanguine nomen emat ;
Quærat avarus opes, et, quæ lassarit arando,
Æquora perjuro naufragus ore bibat ;
At mihi contingat Veneris languescere motu,
Cum moriar, medium solvar et inter opus,
Atque aliquis nostro lacrimans in funere dicat :
« Conveniens vitæ mors fuit ista tuæ. »

XI

PRIMA *malas docuit, mirantibus æquoris undis,*
Peliaco pinus vertice cæsa vias,
Quæ concurrentes inter temeraria cautes
Conspicuam fulvo vellere vexit ovem.
O utinam ne quis remo freta longa moveret,
Argo funestas pressa bibisset aquas !

Car mes membres sont secs, mais non pas invalides ;
Mon corps manque de poids, mais j'ai les reins solides.
Et puis, la volupté m'aidera, s'il le faut :
Une femme ne m'a jamais pris en défaut ;
Bien souvent j'ai fourni la nuit de longues traites,
Et le matin trouvait mes forces toutes prêtes.
Heureux celui qui meurt des luttes de l'amour :
Ah ! puissé-je en mourir, lorsque viendra mon tour !
Que le soldat, bravant la guerre criminelle,
Achète avec son sang une gloire éternelle ;
Qu'en cherchant la fortune et labourant les eaux,
Le marchand imposteur sombre avec ses vaisseaux ;
Pour moi, je veux vieillir en aiguisant ma flèche,
Combattre jusqu'au bout, et mourir sur la brèche,
Pour qu'on dise en pleurant, quand on m'aura perdu :
« A tes jours bien remplis ce trépas était dû. »

XI

Le navire qu'Argos a taillé de sa main
Enseignait aux mortels un funeste chemin,
Quand, parmi les écueils de la mer étonnée,
Il allait conquérir la toison fortunée.
Oh ! que n'a-t-il sombré dans l'abîme des mers,
Afin que nul n'osât braver les flots amers !

Ecce fugit notumque torum sociosque Penates,
Fallacesque vias ire Corinna parat.
Quid tibi, me miserum! Zephyros Eurosque timebo,
Et gelidum Borean egelidumque Notum?
Non illic urbes, non tu mirabere silvas:
Una est injusti cærula forma maris;
Nec medius tenues conchas pictosque lapillos
Pontus habet: bibuli litoris illa mora est.
Litora marmoreis pedibus signate, puellæ:
Hactenus est tutum; cetera cæca via est.
Et vobis alii ventorum prœlia narrent,
Quas Scylla infestet, quasve Charybdis aquas,
Et quibus emineant violenta Ceraunia saxis,
Quo lateant Syrtes magna minorque sinu!
Hæc alii referant; at vos quod quisque loquetur,
Credite! credenti nulla procella nocet.
Sero respicitur tellus, ubi fune soluto
Currit in immensum panda carina salum,
Navita sollicitus cum ventos horret iniquos,
Et prope tam letum quam prope cernit aquam.
Quod si concussas Triton exasperet undas,
Quam tibi sit toto nullus in ore color!
Tum generosa voces fecundæ sidera Ledæ,
Et: « Felix, dicas, quem sua terra tenet! »
Tutius est fovisse torum, legisse libellos,
Threiciam digitis increpuisse lyram.
At si vana ferunt volucres mea dicta procellæ,
Æqua tamen puppi sit Galatea tuæ!
Vestrum crimen erit talis jactura puellæ,
Nereidesque deæ Nereidumque pater.
Vade memor nostri, vento reditura secundo;

Car loin du lit connu, laissant la maison vide,
Corinne va partir sur la route perfide !
Malheureux ! je craindrai le Zéphyre et l'Eurus,
Le glacial Borée et le tiède Notus !
Là, point de villes, point de forêts ni d'ombrages,
Mais l'azur monotone aux dangereux parages ;
Point de coquilles, point de cailloux nuancés :
Ce n'est qu'au bord des mers qu'on les voit amassés.
Femmes, que vos pieds blancs ne quittent point la terre !
La rive est sûre : aller plus loin est téméraire.
D'autres vous conteront les batailles des vents,
Les Syrtes de Libye et leurs sables mouvants,
Les rocs Cérauniens où grondent les orages,
Et Charybde et Scylla fertiles en naufrages ;
Croyez-en leurs récits sans vouloir voyager :
A les croire on ne court du moins aucun danger,
Tandis qu'il est bien tard pour regarder la terre,
Quand la nef est au large et vogue, solitaire,
Et que l'orage fait trembler les matelots,
En leur montrant la mort d'aussi près que les flots.
Si Triton furieux soulève une rafale,
Que ton visage alors sera livide et pâle !
Invoquant les Gémeaux et déplorant ton sort :
« Heureuse, diras-tu, celle qui reste au port ! »
Ah ! mieux vaut demeurer dans son lit, ou bien lire,
Ou faire sous ses doigts résonner une lyre !
  Mais si l'orage emporte au loin mon vœu craintif,
Que Galatée au moins protège ton esquif !
Car si je perds ainsi ma Corinne adorée,
Ce sera votre faute, ô filles de Nérée.
Pars en pensant à moi ; puis, revenant au port,

Impleat illa tuos fortior aura sinus!
Tum mare in hæc magnus proclinet litora Nereus,
Huc venti spirent, huc agat æstus aquas!
Ipsa roges Zephyri veniant in lintea soli,
Ipsa tua moveas turgida vela manu.
Primus ego adspiciam notam de litore puppim,
Et dicam: « Nostros advehit illa deos; »
Excipiamque humeris, et multa sine ordine carpam
Oscula; pro reditu victima vota cadet,
Inque tori formam molles sternentur arenæ,
Et tumulus mensæ quilibet instar erit.
Illic apposito narrabis multa Lyæo:
Pæne sit ut mediis obruta navis aquis,
Dumque ad me properas, neque iniquæ tempora noctis,
Nec te præcipites extimuisse Notos.
Omnia pro veris credam, sint ficta licebit:
Cur ego non votis blandiar ipse meis?
Hæc mihi quamprimum cælo nitidissimus alto
Lucifer admisso tempora portet equo!

XII

Ite triumphales circum mea tempora laurus!
Vicimus: in nostro est ecce Corinna sinu,
Quam vir, quam custos, quam janua firma, tot hostes,
Servabant, ne qua posset ab arte capi.

Enfle ta voile au souffle heureux d'un vent plus fort,
Et, Nérée inclinant la mer sous ton navire,
Qu'ici le flot te pousse ainsi que le zéphyre ;
Demande aux vents ailés d'abréger le chemin ;
Donne toi-même à la manœuvre un coup de main ;
Le premier je verrai du bord ta nef prochaine,
Et je dirai : « Voilà mes dieux qu'on me ramène ! »
T'emportant dans mes bras, t'embrassant au hasard,
J'immolerai l'agneau promis à ton départ ;
Je dresserai pour nous asseoir un lit de sable,
Et le talus voisin nous servira de table.
Là, tu me conteras ton voyage en buvant,
Ta nef prête à sombrer sous les efforts du vent,
Ta hâte à me revoir, qui te rend intrépide
Aux dangers de la nuit comme au Notus rapide.
Je croirai tout, fût-ce un mensonge, aveuglément :
Les choses qu'on souhaite, on les croit aisément.
Astre clair des matins, étoile fortunée,
Fais briller au plus tôt cette heureuse journée !

XII

ELLE est à moi ! Lauriers, venez ceindre ma tête :
Corinne est dans mes bras, Corinne est ma conquête ;
C'est en vain qu'une porte, un esclave, un époux,
Contre moi la gardaient avec un soin jaloux.

Hæc est præcipuo victoria digna triumpho,
In qua, quæcumque est, sanguine præda caret.
Non humiles muri, non parvis oppida fossis
Cincta, sed est ductu capta puella meo.
Pergama cum caderent bello superata bilustri,
Ex tot in Atridis pars quota laudis erat?
At mea seposita est et ab omni milite dissors
Gloria, nec titulum muneris alter habet:
Me duce ad hanc voti finem, me milite veni;
Ipse eques, ipse pedes, signifer ipse fui.
Nec casum fortuna meis immiscuit actis:
Huc ades, o cura parte Triumphe mea!
Nec belli nova causa mea est: nisi rapta fuisset
Tyndaris, Europæ pax Asiæque foret;
Femina silvestres Lapithas populumque biformem
Turpiter apposito vertit in arma mero;
Femina Trojanos iterum nova bella movere
Impulit in regno, juste Latine, tuo;
Femina Romanis etiamnunc Urbe recenti
Immisit soceros, armaque sæva dedit;
Vidi ego pro nivea pugnantes conjuge tauros:
Spectatrix animos ipsa juvenca dabat.
Me quoque, qui multos, sed me sine cæde, Cupido
Jussit militiæ signa movere suæ.

La plus belle victoire est assurément celle
Qu'on a su remporter sans que le sang ruisselle.
Moi, j'ai pris une femme, et n'ai pas renversé
De misérables murs ceints d'un étroit fossé.
L'honneur de prendre Troie après dix ans de guerre
Échut à tant de gens qu'Atride n'en eut guère ;
Mais moi, ma gloire entière est à moi sans débat,
Et j'ai su l'acquérir sans l'aide du soldat ;
Moi seul, soldat et chef, pour faire ma conquête,
Je fus tout, cavalier, fantassin et trompette.
En outre mon succès ne doit rien au hasard :
Mes efforts seuls m'ont fait triompher. D'autre part
Ma conquête n'a pas armé la jalousie :
Hélène a mis l'Europe en guerre avec l'Asie ;
Hippodamie arma le Centaure bâtard
Et le fougueux Lapithe en un banquet ; plus tard
Une femme fut cause encor que par Énée
Latinus vit chez lui la guerre déchaînée ;
Ce fut la femme aussi qui contre les Romains
Fit aux Sabins hardis mettre l'épée aux mains ;
Et les taureaux jaloux se battent avec rage,
Quand la génisse est là, stimulant leur courage.
Comme eux tous, j'obéis à l'amour tout-puissant,
Mais je sers ses drapeaux, moi, sans verser le sang.

XIII

DUM *labefactat onus gravidi temeraria ventris,*
In dubio vitæ lassa Corinna jacet :
Illa quidem, clam me tantum molita pericli,
Ira digna mea, sed cadit ira metu.
Sed tamen aut ex me conceperat, aut ego credo :
Est mihi pro facto sæpe quod esse potest.
Isi, Parætonium genialiaque arva Canopi
Quæ colis, et Memphin, palmiferamque Pharon,
Quaque celer Nilus, lato delapsus in alveo,
Per septem portus in maris exit aquas,
Per tua sistra precor, per Anubidis ora verendi,
(Sic tua sacra pius semper Osiris amet,
Pigraque labatur circa donaria serpens,
Et comes in pompa corniger Apis eat !)
Huc adhibe vultus, et in una parce duobus !
Nam vitam dominæ tu dabis, illa mihi.
Sæpe tibi sedit certis operata diebus,
Qua tingit laurus Gallica turma tuas.
Tuque laborantes utero miserata puellas,
Quarum tarda latens corpora tendit onus,
Lenis ades precibusque meis fave, Ilithyia !
Digna est quam jubeas muneris esse tui.

XIII

En voulant supprimer le fruit de nos amours,
L'imprudente Corinne a compromis ses jours.
Courir un tel péril à mon insu ! cruelle !
Je devrais m'indigner ; mais quoi ! j'ai peur pour elle.
Pourtant j'ai fait l'enfant ; du moins je le crois bien :
On croit cela souvent alors qu'on n'en sait rien.
Reine des bords heureux du fleuve aux larges ondes
Qui s'épanche à la mer par sept bouches profondes,
Chère à Parétonie, à Pharos, à Memphis,
A Canope, pays des voluptés, Isis,
Par ton sistre, par Anubis, je t'en supplie,
(Puisses-tu, d'Osiris toujours bien accueillie,
Voir le serpent lécher les dons sur ton autel,
Apis accompagner ton cortège immortel !)
Tourne tes yeux vers nous, guéris celle que j'aime ;
Songe qu'en la sauvant tu me sauves moi-même.
A tes fêtes souvent tu la vis te prier,
Quand tes Galles baignaient de leur sang ton laurier.
Et toi, qui prends pitié des femmes en gésine,
Dont le fruit élargit les flancs lourds, ô Lucine,
Guéris-la ; que mes vœux montent jusques à toi,
Qu'elle te doive tout : elle en est digne ; et moi,

Ecce fugit notumque torum sociosque Penates,
Fallacesque vias ire Corinna parat.
Quid tibi, me miserum! Zephyros Eurosque timebo,
Et gelidum Borean egelidumque Notum?
Non illic urbes, non tu mirabere silvas:
Una est injusti cærula forma maris;
Nec medius tenues conchas pictosque lapillos
Pontus habet: bibuli litoris illa mora est.
Litora marmoreis pedibus signate, puellæ:
Hactenus est tutum; cetera cæca via est.
Et vobis alii ventorum prœlia narrent,
Quas Scylla infestet, quasve Charybdis aquas,
Et quibus emineant violenta Ceraunia saxis,
Quo lateant Syrtes magna minorque sinu!
Hæc alii referant; at vos quod quisque loquetur,
Credite! credenti nulla procella nocet.
Sero respicitur tellus, ubi fune soluto
Currit in immensum panda carina salum,
Navita sollicitus cum ventos horret iniquos,
Et prope tam letum quam prope cernit aquam.
Quod si concussas Triton exasperet undas,
Quam tibi sit toto nullus in ore color!
Tum generosa voces fecundæ sidera Ledæ,
Et: « Felix, dicas, quem sua terra tenet! »
Tutius est fovisse torum, legisse libellos,
Threiciam digitis increpuisse lyram.
At si vana ferunt volucres mea dicta procellæ,
Æqua tamen puppi sit Galatea tuæ!
Vestrum crimen erit talis jactura puellæ,
Nereidesque deæ Nereidumque pater.
Vade memor nostri, vento reditura secundo;

Vêtu de blanc, pourvu qu'à mes vœux tu la rendes,
J'irai mettre à tes pieds l'encens et les offrandes,
Avec cet ex-voto qu'ici je te promets :
Pour Junon, qui sauva Corinne que j'aimais.
Pourtant si dans ma crainte un conseil est de mise,
Ne répète jamais l'imprudence commise.

XIV

VOUS évitez en vain la guerre, ô bien-aimées,
En vain vous refusez de suivre les armées,
En vain vous fuyez Mars, si d'un fer inhumain
Contre vos propres jours vous armez votre main.
Certe elle eût mérité d'en mourir, la première
Qui tenta sur son fruit cette œuvre meurtrière.
Quoi ! pour qu'un ventre pur reste toujours poli,
L'ouvrage de l'amour doit-il être aboli ?
Si ce barbare usage eût séduit nos grands-mères,
Il eût vite emporté nos races éphémères,
Et l'on eût dû chercher encore deux époux
Pour repeupler le monde en semant des cailloux.
Et qui donc de Priam eût détruit la fortune,
Si Thétis eût trouvé sa grossesse importune ?
Qu'Ilia fît périr ses jumeaux dans ses flancs,
Rome n'eût pas régné sur les peuples tremblants ;

Ecce fugit notumque torum sociosque Penates,
Fallacesque vias ire Corinna parat.
Quid tibi, me miserum! Zephyros Eurosque timebo,
Et gelidum Borean egelidumque Notum?
Non illic urbes, non tu mirabere silvas:
Una est injusti cærula forma maris;
Nec medius tenues conchas pictosque lapillos
Pontus habet: bibuli litoris illa mora est.
Litora marmoreis pedibus signate, puellæ:
Hactenus est tutum; cetera cæca via est.
Et vobis alii ventorum prœlia narrent,
Quas Scylla infestet, quasve Charybdis aquas,
Et quibus emineant violenta Ceraunia saxis,
Quo lateant Syrtes magna minorque sinu!
Hæc alii referant; at vos quod quisque loquetur,
Credite! credenti nulla procella nocet.
Sero respicitur tellus, ubi fune soluto
Currit in immensum panda carina salum,
Navita sollicitus cum ventos horret iniquos,
Et prope tam letum quam prope cernit aquam.
Quod si concussas Triton exasperet undas,
Quam tibi sit toto nullus in ore color!
Tum generosa voces fecundæ sidera Ledæ,
Et: « Felix, dicas, quem sua terra tenet! »
Tutius est fovisse torum, legisse libellos,
Threiciam digitis increpuisse lyram.
At si vana ferunt volucres mea dicta procellæ,
Æqua tamen puppi sit Galatea tuæ!
Vestrum crimen erit talis jactura puellæ,
Nereidesque deæ Nereidumque pater.
Vade memor nostri, vento reditura secundo;

Que dans son sein Vénus eût fait mourir Énée,
La race des Césars ne serait jamais née.
Toi-même, si ta mère avait fait comme toi,
Ta beauté serait morte avant de naître. Et moi,
Moi qui devais plutôt mourir d'amour, vivrais-je,
Si ma mère eût commis le même sacrilège ?
Pourquoi voler au cep des raisins encor verts,
Et sur des fruits naissants porter un bras pervers ?
Laissez mûrir le fruit, laissez s'ouvrir l'amande :
La vie a certe assez de prix pour qu'on attende.
Pourquoi percer d'un fer vos flancs infortunés,
Ou nourrir de venins ceux qui ne sont pas nés ?
La femme de Jason, de vengeance altérée,
Était barbare, ainsi que celle de Térée ;
Mais au moins l'une et l'autre, en leur juste courroux,
Dans le sang d'un enfant châtiaient un époux.
Mais vous, quelles fureurs contre des infidèles
Vous font percer vos flancs de vos mains criminelles ?
La tigresse met bas sans se violenter ;
La lionne non plus ne se fait avorter ;
Et les femmes le font ! Mais l'épreuve est amère :
Avec l'enfant parfois on voit mourir la mère ;
On l'emporte au bûcher funèbre, et son forfait
Fait redire à tous ceux qui passent : « C'est bien fait ! »
Dieux puissants ! écartez ce présage funeste ;
De ces tristes propos faites que rien ne reste ;
Pour la seconde fois réservez son trépas,
Mais aujourd'hui, dieux bons, ne la punissez pas !

XV

ANULE, *formosæ digitum vincture puellæ,*
In quo censendum nil nisi dantis amor,
Munus eas gratum; tę læta mente receptum
Protinus articulis induat illa suis;
Tam bene convenias, quam mecum convenit illi,
Et digitum justo commodus orbe teras!
Felix, a domina tractaberis, anule, nostra:
Invideo donis jam miser ipse meis.
O utinam fieri subito mea munera possem,
Artibus Æææ Carpathiive senis!
Tunc ego te cupiam, domina, et tetigisse papillas,
Et lævam tunicis inseruisse manum:
Elabar digito, quamvis angustus et hærens,
Inque sinum mira laxus ab arte cadam;
Idem ego, ut arcanas possim signare tabellas,
Neve tenax ceram siccaque gemma trahat,
Humida formosæ tangam prius ora puellæ:
Tantum ne signem scripta dolenda mihi.
Si dabor, ut condar loculis, exire negabo,
Adstringens digitos orbe minore tuos.
Non ego dedecori tibi sim, mea vita, futurus,
Quodve tener digitus ferre recuset, onus.

XV

Toi qui ceindras le doigt de ma belle maîtresse,
Et qui ne dois ton prix qu'à ma seule tendresse,
Va, puisses-tu lui plaire, anneau ; le cœur content,
Puisse-t-elle à son doigt te passer à l'instant !
Comme elle est à mon gré, sois au sien en échange ;
D'un cercle étroit et juste entoure sa phalange.
O trop heureux anneau que ses doigts vont tenir,
Comme je porte envie à ton bel avenir !
Que ne suis-je Circé ? Que ne suis-je Protée ?
Je me revêtirais de ta forme empruntée,
Et lorsque dans sa robe elle mettrait la main,
Sur sa gorge glissant par le même chemin,
Je quitterais son doigt malgré mon étroitesse,
Et sur son sein je tomberais avec adresse.
Ou bien, quand elle aurait un billet à sceller,
Pour empêcher la cire ardente de coller,
J'irais de mon cachet toucher sa lèvre humide :
Puissé-je ne sceller jamais un mot perfide !
Loin de moi les écrins ! pour rester à ton doigt,
Je rendrai, s'il le faut, mon cercle plus étroit.
Je voudrais jamais n'être une cause de honte,
Un objet encombrant dont on fait peu de compte.

Me gere, cum calidis perfunderis imbribus artus,
Damnaque sub gemma perfer euntis aquæ;
Sed, puto, te nuda mea membra libidine surgent,
Et peragam partes anulus ille viri.
Irrita quid voveo? parvum proficiscere munus:
Illa datam tecum sentiat esse fidem!

XVI

PARS *me Sulmo tenet Pæligni tertia ruris,*
Parva, sed irriguis ora salubris aquis;
Sol licet admoto tellurem sidere findat,
Et micet Icarii stella proterva canis,
Arva perrantur Pæligna liquentibus undis,
Et viret in tenero fertilis herba solo.
Terra ferax Cereris multoque feracior uvis;
Dat quoque baciferam Pallada rarus ager;
Perque resurgentes rivis labentibus herbas,
Gramineus madidam caespes obumbrat humum.
At meus ignis abest: verbo peccavimus uno!
Quæ movet ardores est procul; ardor adest.
Non ego, si medius Polluce et Castore ponar,
In cæli sine te parte fuisse velim.
Solliciti jaceant terraque premantur iniqua,
In longas orbem qui secuere vias;

Même au bain, je voudrais n'être jamais ôté :
Que m'importe que l'eau ternisse ma beauté ?
Ah ! mes sens renaîtront à te voir ainsi nue,
Et j'emploierai sur toi ma force revenue.
Mais à quoi bon rêver ? en ce modeste envoi
Reconnais seulement un gage de ma foi !

XVI

Me voici dans Sulmone, un des cantons Pélignes,
Pays étroit, mais sain, grâce à des eaux bénignes ;
Et quoique le soleil aux rayons desséchants
Se joigne à Sirius pour calciner les champs,
De fleuves abondants la campagne est couverte,
Et la terre ameublie entretient l'herbe verte.
Ici les prés, baignés de ruisseaux bienfaisants,
Se couvrent de gazon plusieurs fois tous les ans ;
Ici les blés sont beaux, plus belle encor la vigne ;
L'olivier même croît sur la terre Péligne.
L'amour seul n'est pas à Sulmone ; ou plutôt si :
On l'y trouve, mais son objet est loin d'ici.
Va, fussé-je placé près des fils de Tyndare,
Je refuse le ciel, s'il faut qu'il nous sépare.
Qu'ils trouvent dans la tombe un repos mensonger,
Ceux-là qui les premiers ont osé voyager !

Aut juvenum comites jussissent ire puellas,
Si fuit in longas terra secanda vias!
Tum mihi, si premerem ventosas horridus Alpes,
Dummodo cum domina, molle fuisset iter;
Cum domina Libycas ausim perrumpere Syrtes,
Et dare non æquis vela ferenda Notis;
Non quæ, submersis ratibus saturata, Charybdis
Fundit et effusas ore receptat aquas,
Non quæ virgineo portenta sub inguine latrant,
Nec timeam vestros, curva Malea, sinus;
Quod si Neptuni ventosa potentia vincit,
Et subventuros auferet unda deos,
Tu nostris niveos humeris impone lacertos:
Corpore nos facili dulce feremus onus;
Sæpe petens Heron juvenis tranaverat undas:
Tum quoque tranasset, sed via cæca fuit.
At sine te, quamvis operosi vitibus agri
Me teneant, quamvis amnibus arva natent,
Et vocet in rivos currentem rusticus undam,
Frigidaque arboreas mulceat aura comas,
Non ego Pælignos videor celebrare salubres,
Non ego natalem, rura paterna, locum,
Sed Scythiam, Cilicasque feros, viridesque Britannos,
Quæque Prometheo saxa cruore rubent.
Ulmus amat vitem, vitis non deserit ulmum:
Separor a domina cur ego sæpe mea?
At mihi te comitem juraras usque futuram
Per me perque oculos, sidera nostra, tuos:
Verba puellarum, foliis leviora caducis,
Irrita, qua visum est, ventus et unda ferunt.

S'ils ont dû traverser les mers ou les montagnes,
Ils devaient tout au moins emmener leurs compagnes.
Si j'errais, moi, glacé, sur les monts sourcilleux,
Avec toi le chemin serait délicieux ;
Avec toi, sur ma nef j'irais braver l'orage,
Et jusque dans la Syrte affronter le naufrage,
Sans craindre ni Charybde engorgé de vaisseaux,
Qui tour à tour absorbe et recrache les eaux,
Ni Scylla, les reins ceints d'une meute affolée,
Ni le cercle fatal du sombre cap Malée ;
Et si les flots vainqueurs et les vents furieux
Paralysent pour nous l'assistance des dieux,
Mets à mon cou tes deux bras blancs, que je te porte :
Pour un fardeau si cher j'ai l'épaule assez forte ;
Tel de Héro jadis nageait l'amant chéri,
Qui sans l'obscurité jamais n'aurait péri.
Mais sans toi, j'ai beau voir cette vigne féconde,
Ces fleuves généreux dont la plaine s'inonde,
Ces canaux où circule un flot obéissant,
Ces arbres que balance un souffle caressant,
Dans tout ce beau pays j'ai peine à reconnaître
Les champs de mes aïeux, le sol qui m'a vu naître ;
Je me crois en Scythie, ou chez les Bretons peints,
Sur les monts que le sang de Prométhée a teints.
L'ormeau chérit la vigne, et rien ne les sépare :
D'où vient que près de moi ta présence est si rare ?
Pourtant tu devais être avec moi constamment :
Par tes yeux, mes soleils, tu m'en as fait serment.
Mais un serment de femme est un serment frivole,
Qui, pareil à la feuille, au gré du vent s'envole.

Si qua mei tamen est in te pia cura relicti,
Incipe pollicitis addere facta tuis,
Parvaque quamprimum rapientibus esseda mannis,
Ipsa per admissas concute lora jubas!
At vos, qua veniet, tumidi, subsidite, montes,
Et faciles curvis vallibus este, viæ!

XVII

Si quis erit qui turpe putet servire puellæ,
Illo convincar judice turpis ego;
Sim licet infamis, dum me moderatius urat
Quæ Paphon et fluctu pulsa Cythera tenet.
Atque utinam dominæ miti quoque præda fuissem,
Formosæ quoniam præda futurus eram!
Dat facies animos: facie violenta Corinna est;
Me miserum! cur est tam bene nota sibi?
Scilicet a speculi sumuntur imagine fastus,
Nec nisi compositam se prius illa videt.
Non, tibi si facies nimium dat in omnia regni,
O facies oculos nata tenere meos!
Collatum idcirco tibi me contemnere debes:
Aptari magnis inferiora licet.
Traditur et nymphe mortalis amore Calypso
Capta recusantem detinuisse virum;

S'il te reste de moi pourtant quelque souci,
Tiens ta promesse, et viens me retrouver ici ;
Attelle un char léger de deux mules rapides,
Et sur leurs crins flottants va secouant les guides.
Abaissez-vous sur son passage, monts altiers ;
Vallons creux, offrez-lui de commodes sentiers.

XVII

D'AUCUNS disent : le joug d'une femme est honteux !
Soit ! j'en accepte ici l'opprobre devant eux,
Pourvu que désormais la reine d'Amathonte
Avec moins de rigueur me tourmente et me dompte.
Ah ! puisqu'il me fallait perdre ma liberté,
Plût aux dieux que Corinne eût eu moins de fierté !
C'est la beauté qui fait l'orgueil : Corinne est belle,
Donc elle est fière ; hélas ! pourquoi se connaît-elle ?
Elle s'enfle d'orgueil en voyant son miroir ;
Encor se pare-t-elle avant que de s'y voir.
Pourtant, toi qui naquis pour enchaîner mon âme,
Le pouvoir de tes yeux, que l'univers proclame,
Ne saurait te donner droit de me dédaigner :
Petitesse et grandeur peuvent s'accompagner.
Ulysse eut pour amante une nymphe immortelle,
Qui malgré son refus sut le garder près d'elle ;

Creditur æquoream Phthiò Nereidà regi,
Egeriam justo concubuisse Numæ,
Vulcano Venerem, quamvis, incude relicta,
Turpiter obliquo claudicet ille pede.
Carminis hoc ipsum genus impar, sed tamen apte
Jungitur herous cum breviore modo.
Tu quoque me, mea lux, in quaslibet accipe leges :
Te deceat medio jura dedisse toro.
Non tibi crimen ero, nec quo lætere remoto ;
Non erit hic nobis infitiandus amor :
Sunt mihi pro magno felicia carmina censu,
Et multæ per me nomen habere volunt ;
Novi aliquam, quæ se circumferat esse Corinnam :
Ut fiat, quid non illa dedisse velit ?
Sed neque diversi ripa labuntur eadem
Frigidus Eurotas populiferque Padus,
Nec nisi tu nostris cantabitur ulla libellis :
Ingenio causas tu dabis una meo.

XVIII

CARMEN *ad iratum dum tu perducis Achillen,*
Primaque juratis induis arma viris,
Nos, Macer, ignava Veneris cessamus in umbra,
Et tener ausuros grandia frangit Amor.

Une nymphe s'unit à Pélée et l'aima ;
Égérie eut commerce avec le bon Numa,
Vénus avec Vulcain, qui pourtant, je présume,
Fut un boiteux fort laid quand il quittait l'enclume ;
Mes vers sont inégaux : le plus court cependant
Se combine à merveille avec le précédent ;
Tu peux donc me soumettre à tes lois, ô ma reine !
De mon sort en ton lit dispose en souveraine.
Je ne suis pas de ceux qu'on peut désavouer ;
Qui m'aura pour amant n'aura qu'à s'en louer,
Car les vers que j'écris valent bien la fortune.
Être par moi chantée en séduirait plus d'une :
Telle se fait passer pour toi de tout côté,
Qui paierait cher pour que ce fût la vérité.
Mais quoi ! l'on ne voit pas les fleuves d'Ausonie
Couler au même lit que ceux de Laconie !
Ainsi je ne veux pas chanter des noms divers :
Toi seule inspireras mon génie et mes vers.

XVIII

LORSQUE tu peins Achille et les fils de la Grèce
S'armant contre Ilion pour tenir leur promesse,
A l'ombre de Vénus, Macer, je m'engourdis,
Et l'Amour vient briser mes élans trop hardis,

Sæpe meæ « tandem » dixi « discede » puellæ :
In gremio sedit protinus illa meo ;
Sæpe « pudet » dixi ; lacrimis vix illa retentis :
« Me miseram ! jam te, dixit, amare pudet ? »
Implicuitque suos circum mea colla lacertos,
Et quæ me perdunt oscula mille dedit.
Vincor, et ingenium sumptis revocatur ab armis,
Resque domi gestas et mea bella cano.
Sceptra tamen sumpsi, curaque tragœdia nostra
Crevit, et huic operi quamlibet aptus eram :
Risit Amor pallamque meam pictosque cothurnos,
Sceptraque privata tam cito sumpta manu.
Hinc quoque me dominæ numen deduxit iniquæ,
Deque cothurnato vate triumphat Amor.
Quod licet, aut artes teneri profitemur Amoris :
Hei mihi ! præceptis urgeor ipse meis ;
Aut quod Penelopes verbis reddatur Ulixi
Scribimus, et lacrimas, Phylli relicta, tuas,
Quod Paris et Macareus, et quod male gratus Iaso,
Hippolytique parens Hippolytusque legant,
Quodque tenens strictum Dido miserabilis ensem
Dictat, et Aoniæ Lesbis amica lyræ.
Quam cito de toto rediit meus orbe Sabinus,
Scriptaque diversis rettulit ille locis !
Candida Penelope signum cognovit Ulixis ;
Legit ab Hippolyto scripta noverca suo ;
Jam pius Æneas miseræ rescripsit Elissæ,
Quodque legat Phyllis, si modo vivit, adest ;
Tristis ad Hypsipylen ab Iasone littera venit ;
Det votam Phœbo Lesbis amata lyram.

« Va-t-en donc, » ai-je dit souvent à ma maîtresse ;
Mais aussitôt l'on vient sur moi, l'on me caresse.
« C'est honteux ! » — « Ah ! dit-elle, il a honte d'aimer !
Malheureuse ! » Elle pleure, et pour me désarmer,
Suspendue à mon cou que son bras emprisonne,
Elle me perd par les baisers qu'elle me donne ;
Et mon esprit vaincu chante, au lieu des combats,
Les exploits amoureux et les tendres ébats.
Un jour pourtant, j'osai faire une tragédie ;
Le succès souriait à ma muse hardie ;
Mais l'Amour se moqua du tragique manteau,
Des cothurnes brodés, du sceptre et du bandeau ;
Il triomphe, et par lui ma maîtresse inhumaine,
Sut m'écarter encor de ce nouveau domaine.
Donc, puisque c'est mon lot, j'enseigne l'art d'aimer,
Leçons que mon exemple, hélas ! vient confirmer ;
Ou j'écris un billet pour le fils de Laërte,
Pour Démophon, de qui Phyllis pleure la perte ;
J'écris à Macarée, à Pâris, à Jason ;
Didon, le fer en main, pleure sa trahison ;
J'écris pour Hippolyte et son père Thésée,
Et fais parler Sapho, par Phaon méprisée.
Que mon cher Sabinus, de tant de lieux divers,
A promptement rendu la réponse à mes vers !
Pénélope a revu le sceau connu d'Ulysse ;
Le refus d'Hippolyte a mis Phèdre au supplice ;
A la pauvre Didon Enée a répondu ;
Si tu vis, ô Phyllis, un billet t'est rendu ;
O reine de Lemnos, pleure un refus suprême ;
Sapho, donne ta lyre à Phébus, puisqu'on t'aime.

Nec tibi, qua tutum vati, Macer, arma canenti,
Aureus in medio Marte tacetur Amor :
Et Paris est illic, et adultera, nobile crimen,
Et comes extincto Laodamia viro.
Si bene te novi, non bella libentius istis
Dicis, et a vestris in mea castra venis.

XIX a

Si qua volet regnare diu, deludat amantem !
Hei mihi ! ne monitis torquear ipse meis !
Quidlibet eveniat, nocet indulgentia nobis :
Quod sequitur, fugio ; quod fugit, ipse sequor.
Speremus pariter, pariter metuamus amantes,
Et faciat voto rara repulsa locum !
Quo mihi fortunam, quæ numquam fallere curat ?
Nil ego, quod nullo tempore lædat, amo.
Viderat hoc in me vitium versuta Corinna,
Quaque capi possem, callida norat opem.
Ah ! quotiens, sani capitis mentita dolores,
Cunctantem tardo jussit abire pede !
Ah ! quotiens finxit culpam, quantumque licebat
Insonti, speciem præbuit esse nocens !
Sic ubi vexarat, tepidosque refoverat ignes,
Rursus erat votis comis et apta meis.

Mais toi, Macer, tu sais fort bien, quand c'est le cas,
Introduire l'amour au milieu des combats ;
Car tu chantas Pâris et l'épouse adultère,
Et celle qui suivit son époux sous la terre ;
Le sujet te plaît fort, si je te connais bien,
Et tu passes souvent de ton camp dans le mien.

XIX*a*

FEMME, veux-tu régner ? trompe celui qui t'aime !
Hélas ! de mes leçons je vais souffrir moi-même ;
Tant pis ! trop de bonté jamais ne m'a séduit :
Je fuis qui me recherche et cherche qui me fuit.
Le véritable amour vit d'espoir et de crainte :
Il s'aiguise quand il subit une contrainte ;
Un bonheur sans ennuis n'est pas du tout mon fait :
Il me faut des tourments pour être satisfait.
Corinne sur ce point ne s'est pas abusée :
Elle savait par où me prendre, la rusée !
Que de fois, pour un mal de tête simulé,
Elle m'a mis dehors, et je m'en suis allé !
Que de fois elle a feint, pour paraître coupable,
Des fautes dont sans doute elle était incapable !
Quand ces tourments avaient bien ranimé mes feux,
Alors elle était douce, elle comblait mes vœux ;

Quas mihi blanditias, quam dulcia verba parabat!
Oscula, di magni, qualia quotque dabat!
Tu quoque, quæ nostros rapuisti nuper ocellos,
Sæpe time insidias, sæpe rogata nega,
Et sine me, ante tuos projectum in limine postes,
Longa pruinosa frigora nocte pati.
Sic mihi durat amor, longosque adolescit in annos:
Hoc juvat, hæc animi sunt alimenta mei.

XIX b

Si tibi non opus est servata, stulte, puella,
At mihi fac serves, quo magis ipse velim.
Quod licet ingratum est; quod non licet acrius urit
Ferreus est, si quis quod sinit alter amat.
Pinguis amor nimiumque patens in tædia nobis
Vertitur, et, stomacho dulcis ut esca, nocet.
Si numquam Danaen habuisset ahenea turris,
Non esset Danae de Jove facta parens;
Dum servat Juno mutatam cornibus Ion,
Facta est, quam fuerat, gratior illa Jovi.
Quod licet et facile est quisquis cupit, arbore frondes
Carpat, et e magno flumine potet aquam!
At tu, formosæ nimium secure puellæ,
Incipe jam prima claudere nocte forem;

C'étaient des mots et des douceurs enchanteresses ;
Et des baisers ! Ah ! quels baisers ! quelles caresses !
Imite-la, toi qui naguère m'as séduit :
Refuse-toi souvent, crains un danger la nuit,
Et laisse-moi, couché sur le seuil de ta porte,
Souffrir le froid aigu des hivers. De la sorte
Ma passion persiste et croît pour de longs jours,
Car voilà ce qui charme et nourrit mes amours.

XIX *b*

Ne peux-tu donc, butor, mieux surveiller ta femme,
Sinon pour toi, du moins pour attiser ma flamme !
Les plaisirs défendus ont seuls des agréments ;
L'amour que l'on permet répugne aux vrais amants.
Moi, je n'ai que dégoût pour un bonheur sans trêve :
C'est comme un plat trop doux dont le cœur se soulève.
Si Danaé conçut un fils de Jupiter,
C'est qu'on l'emprisonna dans une tour de fer,
Et Junon, en faisant surveiller la génisse,
D'un époux infidèle irrita le caprice.
Fi d'un plaisir facile ! autant planter des choux,
Autant passer sa vie à casser des cailloux.
Mais toi, mari trop sûr d'une donzelle accorte,
Songe, quand la nuit tombe, à mieux fermer ta porte ;

Incipe, quis totiens furtim tua limina pulset,
Quærere, quid latrent nocte silente canes,
Quas ferat et referat sollers ancilla tabellas,
Cur totiens vacuo secubet ipsa toro;
Mordeat ista tuas aliquando cura medullas,
Daque locum nostris materiamque dolis!
Ille potest vacuo furari litore arenas,
Uxorem stulti si quis amare potest.
Famque ego præmoneo: nisi tu servare puellam
Incipis, incipiet desinere esse mea.
Multa diuque tuli; speravi sæpe futurum,
Cum bene servasses, ut bene verba darem;
Lentus es, et pateris nulli patienda marito:
At mihi concessi finis amoris erit.
Scilicet infelix numquam prohibebor adire?
Nox mihi sub nullo vindice semper erit?
Nil metuam? per nulla traham suspiria somnos?
Nil facies cur te jure perisse velim?
Quid mihi cum facili, quid cum lenone marito?
Corrumpit vitio gaudia nostra suo.
Quin alium, quem tanta juvet patientia, quæris?
Me tibi rivalem si juvat esse, veta!

Cherche à savoir qui frappe en secret tant de fois,
Qui de tes chiens la nuit réveille les abois,
Ce que font ces billets qui circulent sans cesse,
Pourquoi ta femme couche à part et te délaisse.
Puissent de tels soucis te ronger à la fin,
Et me donner sujet de jouer au plus fin !
Cocufier un sot est chose méprisable ;
Autant vaut sur la plage aller voler du sable.
Aussi, je t'en préviens : commence à la garder,
Ou bien je cesserai, moi, de la posséder.
J'ai montré jusqu'ici beaucoup de patience,
Dans l'espoir de duper un jour ta surveillance ;
Mais quoi ! tu souffres tout sans te fâcher jamais !
Je mettrai fin à cet amour que tu permets.
D'entrer chez toi toujours aurai-je donc licence,
Sans jamais m'exposer la nuit à ta vengeance ?
Dormirai-je toujours sans peur et sans émoi ?
Ne voudras-tu jamais être maudit par moi ?
Qu'ai-je affaire de tels maris, vrais proxénètes ?
Tu gâtes mes plaisirs par tes mœurs malhonnêtes.
Pour t'en savoir bon gré, cherche quelque autre amant :
Veux-tu me voir aimer ta femme, empêche-m'en !

P. OVIDII NASONIS AMORES

LIBER TERTIUS

I

STAT *vetus et multos incædua silva per annos :*
Credibile est illi numen inesse loco ;
Fons sacer in medio speluncaque pumice pendens,
Et latere ex omni dulce queruntur aves.
Hic ego dum spatior tectus nemoralibus umbris
(Quod mea, quærebam, Musa moveret opus),
Venit odoratos Elegeia nexa capillos,
Et, puto, pes illi longior alter erat ;
Forma decens, vestis tenuissima, vultus amantis ;
Et pedibus vitium causa decoris erat.
Venit et ingenti violenta Tragœdia passu :
Fronte comæ torva, palla jacebat humi,

LES AMOURS D'OVIDE

LIVRE TROISIÈME

I

Il est un bois antique et longtemps respecté,
Où demeure sans doute une divinité.
Dans un antre, au milieu, naît une source pure,
Et partout des oiseaux on entend le murmure.
Me promenant un jour dans les sentiers couverts,
Je cherchais sous l'ombrage un sujet pour mes vers.
Parfumée, en tissus légers, belle et charmante,
L'Élégie apparut : on eût dit une amante.
Je crois qu'un de ses pieds boîtait légèrement,
Mais c'était là pour elle un nouvel agrément.
Derrière elle à grands pas marchait la Tragédie,
Les pieds chaussés du haut cothurne de Lydie,

Læva manus sceptrum late regale movebat,
Lydius alte pedum vincla cothurnus erat.
Et prior : « Ecquis erit, dixit, tibi finis amandi,
O argumenti lente poeta tui ?
Nequitiam vinosa tuam convivia narrant,
Narrant in multas compita secta vias ;
Sæpe aliquis digito vatem designat euntem,
Atque ait : « Hic, hic est, quem ferus urit Amor. »
Fabula, nec sentis, tota jactaris in Urbe,
Dum tua præterito facta pudore refers.
Tempus erat thyrso pulsum graviore moveri ;
Cessatum satis est : incipe majus opus !
Materia premis ingenium ; cane facta virorum :
Hæc animo, dices, area facta meo est.
Quod teneræ cantent lusit tua Musa puellæ,
Primaque per numeros acta juventa suos ;
Nunc habeam per te Romana Tragœdia nomen !
Implebit leges spiritus iste meas. »
Hactenus, et movit, pictis innixa cothurnis,
Densum cæsarie terque quaterque caput.
Altera, si memini, limis subrisit ocellis :
Fallor, an in dextra myrtea virga fuit ?
« Quid gravibus verbis, animosa Tragœdia, dixit,
Me premis ? an numquam non gravis esse potes ?
Imparibus tamen es numeris dignata moveri :
In me pugnasti versibus usa meis.
Non ego contulerim sublimia carmina nostris :
Obruit exiguas regia vestra fores.
Sum levis, et mecum levis est, mea cura, Cupido :
Non sum materia fortior ipsa mea ;

Robe traînante, sceptre en main, cheveux épars ;
Elle lança sur moi de farouches regards,
Et prenant les devants : « O poète rebelle,
Ne cesseras-tu donc jamais d'aimer ? dit-elle.
Au milieu des festins et dans les carrefours,
Partout on s'entretient de tes folles amours ;
Tandis qu'impudemment tu divulgues ta honte,
On se moque de toi, tu ne t'en rends pas compte ;
Tous te montrent au doigt quand tu passes près d'eux,
Et disent : « Le voilà, l'éternel amoureux ! »
C'est assez de paresse ; il est temps que ta lyre
Cède à l'emportement d'un plus noble délire ;
Car ton génie étouffe en ces sujets étroits :
Tu naquis pour chanter les héros et les rois.
Ta muse a prodigué les chansons pour les belles ;
Ta jeunesse a passé parmi ces bagatelles ;
Donne la Tragédie à Rome qui l'attend :
De toi je me promets un chef-d'œuvre éclatant. »
Elle dit, et, debout sur sa haute chaussure,
Secoua quatre fois sa lourde chevelure.
Cependant l'Élégie, un myrte dans la main,
Lançant du coin de l'œil un regard plus humain,
Dit : « Pourquoi ces grands mots qui sortent de ta bouche ?
Faut-il, ô Tragédie, être toujours farouche ?
Pourtant tu t'es pliée à mes rythmes impairs :
Tu viens de me combattre avec mes propres vers.
Non que mon humble chant vaille ton chant sublime :
Ton fier palais écrase une cabane infime ;
Je suis légère : Amour me fournit mes sujets ;
Je ne saurais monter vers de plus hauts objets.

Et tamen emerui plus quam tu posse, ferendo
Mulla supercilio non patienda tuo.
Rustica sit sine me lascivi mater Amoris:
Huic ego proveni lena comesque deæ;
Quam tu non poteris duro reserare cothurno,
Hæc est blanditiis janua laxa meis;
Per me decepto didicit custode Corinna
Liminis adstricti sollicitare fidem,
Delabique toro tunica velata soluta,
Atque impercussos nocte movere pedes.
Vel quotiens foribus duris incisa pependi,
Non verita a populo prætereunte legi;
Quin ego me memini, dum custos sævus abiret,
Ancillæ missam delituisse sinu;
Quid, cum me munus natali mittis, at illa
Rumpit, et apposita barbara mersit aqua?
Prima tuæ movi felicia semina mentis:
Munus habes, quod te jam petit ista, meum. »
Desierat; cœpi: « *Per vos utramque rogamus,*
In vacuas aures verba timentis eant.
Altera me sceptro decoras altoque cothurno:
Jam nunc contacto magnus in ore sonus;
Altera das nostro victurum nomen amori:
Ergo ades, et longis versibus adde breves.
Exiguum vati concede, Tragœdia, tempus:
Tu labor æternus; quod petit illa, breve est. »
Mota dedit veniam: teneri properentur Amores,
Dum vacat; a tergo grandius urget opus.

Pourtant j'ai plus que toi fait preuve de puissance,
En montrant moins d'orgueil et plus de patience ;
La porte qui serait insensible à tes chants,
Je l'oblige à s'ouvrir avec des mots touchants ;
Vénus même sans moi n'aurait pas tant de charmes :
Je suis sa pourvoyeuse, et lui prête des armes.
Par moi Corinne apprit à se lever la nuit,
En chemise, à marcher doucement et sans bruit,
A tromper le gardien qui se croyait sûr d'elle,
A forcer les verrous d'une porte fidèle.
Que de fois, suspendue à son seuil orgueilleux,
J'ai bravé les regards du passant curieux !
Un jour, jusqu'au départ d'un gardien difficile,
La suivante en son sein sut me donner asile ;
Pour son anniversaire un jour on m'envoya :
La belle me rompit et dans l'eau me noya.
C'est moi, poète, qui fis naître ton génie :
C'est mon bien que réclame ici la Tragédie. »
« O femmes, répondis-je, apaisez mon émoi :
L'une et l'autre, je vous en prie, écoutez-moi.
Toi, du sceptre et du haut cothurne tu m'honores,
Et ma bouche déjà lance des mots sonores ;
Toi, tu promets honneur et gloire à mes amours :
Viens donc ; à mes longs vers unis des vers plus courts.
Accorde, ô Tragédie, un répit à mon zèle :
Il te faut bien des jours, il en faut peu pour elle. »
Elle a permis. Amours, profitez de l'instant :
Une grande œuvre est là qui vous presse et m'attend.

II

NON *ego nobilium sedeo studiosus equorum:*
Cui tamen ipsa faves, vincat ut ille precor.
Ut loquerer tecum veni, tecum que sederem,
Ne tibi non notus quem facis esset amor.
Tu cursus spectas, ego te: spectemus uterque
Quod juvat, atque oculos pascat uterque suos!
O, cuicumque faves, felix agitator equorum!
Ergo illi curæ contigit esse tuæ?
Hoc mihi contingat, sacro de carcere missis
Insistam forti mente vehendus equis,
Et modo lora dabo, modo verbere terga notabo,
Nunc stringam metas interiore rota.
Si mihi currenti fueris conspecta, morabor,
Deque meis manibus lora remissa fluent.
Ah! quam pæne Pelops Pisæa concidit hastâ,
Dum spectat vultus, Hippodamia, tuos!
Nempe favore suæ vicit tamen ille puellæ:
Vincamus dominæ quisque favore suæ!
Quid frustra refugis? cogit nos linea jungi:
Hæc in lege loci commoda circus habet.
Tu tamen, a dextra quicumque es, parce puellæ:
Contactu lateris læditur ista tui.

II

Je ne viens point ici pour l'amour des chevaux ;
Puisse le tien pourtant vaincre tous ses rivaux !
Je viens pour te parler, pour te faire connaître,
Assis auprès de toi, l'amour que tu fis naître.
Tu regardes la course, et je vois ta beauté :
Repaissons donc nos yeux chacun de son côté.
Trop heureux le cocher pour qui tu t'intéresses :
Tu t'occupes de lui, de tes vœux tu le presses.
Si j'avais ce bonheur, comme lui valeureux,
Je lancerais mon char dans le cirque poudreux,
Tantôt frappant du fouet, tantôt lâchant la rêne,
Serrant de près la borne aux confins de l'arène ;
Mais que je t'aperçoive, et, m'arrêtant soudain,
Je laisserai tomber les guides de ma main.
Tel dans Pise Pélops faillit perdre la vie,
Pour vouloir contempler la belle Hippodamie ;
Mais elle était complice, et Pélops fut vainqueur.
Femmes, favorisez vos amants ! — Dis, mon cœur,
Pourquoi te reculer ? tu vois bien que l'espace
Est limité par un filet pour chaque place ;
C'est l'agrément du cirque. Hé ! là-bas ! le voisin,
Reculez-vous un peu ; vous serrez : c'est malsain !

Tu quoque, qui spectas post nos, tua contrahe crura,
Si pudor est, rigido nec preme terga genu!
Sed nimium demissa jacent tibi pallia terra:
Collige! vel digitis en ego tollo meis.
Invida vestis eras, quæ tam bona crura tegebas;
Quoque magis spectes, invida vestis eras.
Talia Milanion Atalantes crura fugacis
Optavit manibus sustinuisse suis;
Talia pinguntur succinctæ crura Dianæ,
Cum sequitur fortes, fortior ipsa, feras.
His ego non visis arsi: quid fiet ab ipsis?
In flammam flammas, in mare fundis aquas.
Suspicor ex istis et cetera posse placere,
Quæ bene sub tenui condita veste latent.
Vis tamen interea faciles arcessere ventos?
Quos faciet nostra mota tabella manu.
An magis hic meus est animi, non aeris æstus,
Captaque femineus pectora torret amor?
Dum loquor, alba levi sparsa est tibi pulvere vestis:
Sordide de niveo corpore pulvis abi!
Sed jam pompa venit: linguis animisque favete!
Tempus adest plausus: aurea pompa venit.
Prima loco fertur passis Victoria pinnis:
Huc ades, et meus hic fac, dea, vincat amor!
Plaudite Neptuno, nimium qui creditis undis!
Nil mihi cum pelago, me mea terra capit.
Plaude tuo Marti, miles! nos odimus arma:
Pax juvat, et media pace repertus amor.
Auguribus Phœbus, Phœbe venantibus adsit;
Artifices in te verte, Minerva, manus;

Et vous, tenez un peu vos jambes derrière elle :
Vous plantez vos genoux dans son dos ! Vois, ma belle,
Ta robe traîne ; il faut la relever plus haut ;
Je vais te retrousser, si tu veux bien. Oh ! oh !
Quels beaux mollets cachait cette envieuse robe !
Est-ce pour les mieux voir qu'elle nous les dérobe ?
En poursuivant le cerf agile de son trait,
C'étaient ces jambes-là que Diane montrait ;
C'étaient celles aussi de la belle Atalante,
Qu'Hippomène amusa pour la rendre plus lente.
Je me suis enflammé sans les voir : juge un peu !
Les montrer, c'est jeter de l'huile sur du feu !
Je devine par là combien doivent me plaire
Les nids moëlleux blottis sous ta robe légère.
Dis, ma belle, l'air est bien chaud : pour t'obliger,
J'agiterai sur toi cet éventail léger.
Mais c'est mon feu peut-être, et non l'air, qui t'enflamme,
Et ton cœur attendri brûle d'amour. Chère âme,
La poussière a déjà sali ton vêtement :
Sale poussière, fuis loin de ce corps charmant.
Mais voici le cortège : allons ! faites silence !
C'est l'heure d'applaudir : le cortège s'avance.
La Victoire éployée apparaît tout d'abord :
A mon amour, Déesse, accorde un heureux sort !
Marchands aventureux, applaudissez Neptune :
Moi, je suis un terrien, que la mer importune.
Voici Minerve, puis Phébus avec sa sœur,
Qu'acclament l'artisan, l'augure et le chasseur.
Soldats, saluez Mars ; pour moi, je hais les armes :
Seuls la paix et l'amour à mes yeux ont des charmes.

Ruricolæ, Cereri teneroque assurgite Baccho;
Pollucem pugiles, Castora placet eques!
Nos tibi, blanda Venus, puerisque potentibus arcu
Plaudimus; inceptis annue, diva, meis,
Daque novæ mentem dominæ patiatur amari!
Annuit et motu signa secunda dedit.
Quod dea promisit, promittas ipsa rogamus:
Pace loquar Veneris, tu dea major eris.
Per tibi tot juro testes pompamque deorum,
Te dominam nobis tempus in omne peti.
Sed pendent tibi crura: potes, si forte juvabit,
Cancellis primos inseruisse pedes.
Maxima jam vacuo prætor spectacula circo
Quadrijugos æquo carcere misit equos.
Cui studeas, video; vincet cuicumque favebis:
Quid cupias ipsi scire videntur equi.
Me miserum! metam spatioso circuit orbe.
Quid facis? admoto proximus axe subit.
Quid facis, infelix? perdis bona vota puellæ:
Tende, precor, valida lora sinistra manu!
Favimus ignavo; sed enim revocate, Quirites,
Et date jactatis undique signa togis!
En revocant! at, ne turbet toga mota capillos,
In nostros abdas te licet usque sinus.
Jamque patent iterum reserato carcere postes:
Evolat admissis discolor agmen equis.
Nunc saltem supera, spatioque insurge patenti:
Sint mea, sint dominæ fac rata vota meæ!
Sunt dominæ rata vota meæ, mea vota supersunt;
Ille tenet palmam: palma petenda mea est.

Voici Cérès, Bacchus, dieux des agriculteurs,
Castor, des cavaliers, et Pollux, des lutteurs.
Moi, j'applaudis Vénus et son galant cortège :
Propice à mes desseins, que Vénus me protège,
Et te rende sensible à mes tendres aveux !
Vois, elle a fait un signe : elle approuve mes vœux !
Fais comme elle, et pour moi (pardonne ce blasphème,
O Déesse !) pour moi, tu vaudras Vénus même.
Par tous les dieux de ce cortège je promets
Que je te garderai pour maîtresse à jamais.
Mais tes jambes sont là pendantes ; je t'en prie :
Que le bout de tes pieds sur ce barreau s'appuie.
Le préteur a donné le signal aux cochers :
Sur la piste, de front, les chevaux sont lâchés.
Je vois pour qui tu tiens ; tu seras bien servie :
Les chevaux même ont l'air de savoir ton envie.....
Ah ! malheureux ! quel cercle il décrit ! le suivant
Rase de près la borne et va passer devant.
Que fais-tu ? tu déçois les vœux de ma maîtresse !
Tire à gauche ! Plus fort ! Ah ! quelle maladresse !
Allons, Romains, rappelez-le pour cette fois ;
Agitez votre toge. On le rappelle, vois ;
Mais prends bien garde, on va déranger ta coiffure :
Viens abriter entre mes bras ta chevelure.
Ah ! déjà les battants sont rouverts ; les rivaux
Vêtus de leurs couleurs, ont lancé leurs chevaux.
Gagne au moins cette fois, redouble de vitesse ;
Comble enfin mes désirs et ceux de ma maîtresse.
La voilà satisfaite : il a son prix. C'est bien.
A mon tour maintenant : quand aurai-je le mien ?

Risit et argutis quiddam promisit ocellis :
Hic satis est ; alio cetera redde loco !

III

Esse deös hic crede : fidem jurata fefellit,
Et facies illi quæ fuit ante manet !
Quam longos habuit, nondum perjura, capillos,
Tam longos, postquam numina læsit, habet ;
Candida candorem roseo suffusa rubore
Ante fuit : niveo lucet in ore rubor ;
Pes erat exiguus : pedis est artissima forma ;
Longa decensque fuit : longa decensque manet ;
Argutos habuit : radiant ut sidus ocelli,
Per quos mentita est perfida sæpe mihi.
Scilicet æterno falsum jurare puellis
Di quoque concedunt, formaque numen habet.
Perque suos illam nuper jurasse recordor,
Perque meos oculos : et doluere mei !
Dicite, di, si vos impune fefellerat illa,
Alterius meriti cur ego damna tuli ?
At non invidiæ vobis Cepheia virgo est,
Pro male formosa jussa parente mori ?
Non satis est, quod vos habui sine pondere testes,
Et mecum lusos ridet inulta deos ?

Ce sourire promet, cet œil parle et m'invite ;
Il suffit : c'est ailleurs que nous verrons la suite.

III

On dit qu'il est des dieux ! et sa déloyauté
N'a pas encor terni l'éclat de sa beauté !
Ces dieux, qu'elle offensa, laissent sa chevelure
Aussi longue qu'avant cet odieux parjure ;
Les roses coloraient la neige de son teint :
Sur cette neige encor le même rose est peint ;
Son petit pied toujours est d'une forme exquise ;
Aujourd'hui comme hier elle est grande et bien prise ;
Son œil perfide, et qui tant de fois a menti,
Étincelait d'un feu qui n'est point amorti.
Ainsi les faux serments sont donc permis aux belles !
Les dieux approuvent tout ! tout est bien qui vient d'elles !
Naguère encor, je m'en souviens, elle a juré
Par ses yeux, par les miens : et les miens ont pleuré !
Dieux ! si de son parjure elle n'est pas victime,
Est-ce à moi de subir la peine de son crime ?
Andromède payant pour l'orgueil maternel
Déjà vous a couverts d'un opprobre éternel.
Est-ce peu qu'avec moi provoquant sa risée,
Vous n'ayez pas vengé mon amour méprisée,

Ut sua per nostram redimat perjuria pœnam,
Victima deceptus decipientis ero?
Aut sine re nomen deus est frustraque timetur,
Et stulta populos credulitate movet,
Aut, si quis deus est, teneras amat ille puellas,
Et nimium solas omnia posse jubet.
Nobis fatifero Mavors accingitur ense,
Nos petit invicta Palladis hasta manu,
Nobis flexibiles curvantur Apollinis arcus,
In nos alta Jovis dextera fulmen habet;
Formosas superi metuunt offendere læsi,
Atque ultro, quæ se non timuere, timent.
Et quisquam pia tura focis imponere curat?
Certe plus animi debet inesse viris.
Juppiter igne suo lucos jaculatur et arces,
Missaque perjuras tela ferire vetat;
Tot meruere peti: Semele miserabilis arsit!
Officio est illi pœna reperta suo;
At si venturo se subduxisset amanti,
Non pater in Baccho matris haberet opus.
Quid queror et toto facio convicia cælo?
Di quoque habent oculos, di quoque pectus habent!
Si deus ipse forem, numen sine fraude liceret
Femina mendaci falleret ore meum;
Ipse ego jurarem verum jurare puellas,
Et non de tetricis dicerer esse deus.
Tu tamen illorum moderatius utere dono,
Aut oculis certe parce, puella, meis!

Et faut-il que pour prix d'un parjure odieux,
La dupe soit encore sacrifiée aux dieux?
Ou bien les dieux ne sont qu'un nom, une apparence,
Dont un peuple crédule a peur, par ignorance,
Ou bien, s'il est des dieux, leur partialité
Accorde tout pouvoir à la seule beauté.
Contre nous seuls Pallas tient sa lance invincible,
C'est nous que de sa flèche Apollon prend pour cible,
Mars est armé pour nous de son glaive inhumain,
Pour nous seuls Jupiter tient la foudre en sa main.
Les dieux n'osent punir les offenses des belles :
Comme elles n'ont pas peur des dieux, ils ont peur d'elles.
Et pour eux on ira brûler l'encens? Jamais!
Il faut plus de courage aux hommes désormais.
La foudre atteint les bois sacrés, les forteresses ;
Jupiter lui défend de frapper les traîtresses.
Entre mille ce fut la pauvre Sémélé
Qui paya cher, hélas! un amour trop zélé ;
Ah! que ne fuyait-elle une rencontre amère?
Bacchus fût demeuré dans le sein de sa mère.
Mais à quoi bon lancer tant d'outrages aux cieux?
Les dieux tout comme nous ont un cœur et des yeux.
Si j'étais dieu, la femme aurait toute licence
De trahir les serments jurés par ma puissance ;
Moi-même de sa foi je me ferais garant,
Et tiendrais à passer pour un dieu tolérant.
Pourtant de leur bonté, belle, use avec mesure,
Ou ménage en tout cas mes yeux, je t'en conjure.

IV

DURE *vir, imposito teneræ custode puellæ*
Nil agis : ingenio est quæque tuenda suo.
Si qua metu dempto casta est, ea denique casta est ;
Quæ, quia non liceat, non facit, illa facit.
Ut jam servaris bene corpus, adultera mens est,
Nec custodiri, ni velit, illa potest ;
Nec corpus servare potes, licet omnia claudas :
Omnibus exclusis intus adulter erit.
Cui peccare licet, peccat minus : ipsa potestas
Semina nequitiæ languidiora facit.
Desine, crede mihi, vitia irritare vetando :
Obsequio vinces aptius illa tuo.
Vidi ego nuper equum contra sua vincla tenacem
Ore reluctanti fulminis ire modo ;
Constitit, ut primum concessas sensit habenas,
Frenaque in effusa laxa jacere juba.
Nitimur in vetitum semper cupimusque negata :
Sic interdictis imminet æger aquis.
Centum fronte oculos, centum cervice gerebat
Argus : et hos unus sæpe fefellit Amor ;
In thalamum Danae ferro saxoque perennem
Quæ fuerat virgo tradita, mater erat :

IV

Tu fais garder ta belle en vain, butor ! Vois-tu,
Pour les femmes, le vrai gardien, c'est leur vertu.
On est chaste vraiment quand on l'est sans contrainte,
Et c'est ne l'être pas que de l'être par crainte.
Tu surveilles le corps, mais, sur l'âme impuissant,
Tu ne la peux garder qu'autant qu'elle y consent.
Le corps même, vouloir l'enfermer, c'est un leurre :
Quand tous les autres sont partis, l'amant demeure.
On dédaigne un péché qu'on commet à loisir ;
Le pouvoir de mal faire en ôte le désir.
Ta défense ne sert qu'à provoquer les vices ;
La complaisance te rendrait plus de services.
On a vu quelquefois des chevaux très ardents,
Quand on les serrait trop, prendre le mors aux dents,
Et suspendre soudain leur course exaspérée,
Quand ils sentaient sur eux la bride moins serrée.
Tels qu'un fiévreux à qui l'on défend les boissons,
Vers les buts interdits toujours nous nous lançons.
Argus avait cent yeux tout autour de la tête,
Et l'Amour le trompait bien souvent en cachette ;
Danaé qu'on enferme en son palais de fer,
Vierge encor, y conçoit un fils de Jupiter,

Penelope mansit, quamvis custode carebat,
Inter tot juvenes intemerata procos.
Quidquid servatur, cupimus magis, ipsaque furem
Cura vocat : pauci, quod sinit alter, amant.
Nec facie placet illa sua, sed amore mariti :
Nescio quid, quod te ceperit, esse putant.
Non proba fit, quam vir servat, sed adultera cara :
Ipse timor pretium corpore majus habet.
Indignere licet, juvat inconcessa voluptas :
Sola placet, « timeo » dicere si qua potest.
Nec tamen ingenuam jus est servare puellam :
Hic metus externæ corpora gentis agat !
Scilicet ut possit custos « ego » dicere « feci »,
In laudem servi casta sit illa tui ?
Rusticus est nimium, quem lædit adultera conjux,
Et notos mores non satis Urbis habet,
In qua Martigenæ non sunt sine crimine nati
Romulus Iliades Iliadesque Remus.
Quo tibi formosam, si non nisi casta placebat ?
Non possunt ullis ista coire modis !
Si sapis, indulge dominæ, vultusque severos
Exue, nec rigidi jura tuere viri,
Et cole, quos dederit (multos dabit) uxor amicos :
Gratia sic minimo magna labore venit ;
Sic poteris juvenum convivia semper inire,
Et, quæ non dederis, multa videre domi.

Tandis que, sans gardiens, Pénélope en Ithaque
De trente prétendants sait repousser l'attaque.
La surveillance est un piment pour le désir,
Et l'amour sans larcin, c'est l'amour sans plaisir.
Ce n'est pas sa beauté qui fait aimer ta femme,
C'est ton amour : on veut savoir ce qui t'enflamme.
La défiance nuit à la fidélité ;
La crainte même a plus de prix que la beauté :
Le plaisir défendu, c'est le plaisir suprême ;
Celle qui dit : j'ai peur, voilà celle que j'aime.
D'ailleurs ta femme est libre, et tu n'as pas le droit
De la traiter comme une esclave. Maladroit,
Tu veux donc qu'un gardien, si ta femme est fidèle,
En ait tout le mérite et l'honneur au lieu d'elle ?
Quand un mari trompé prend de sombres humeurs,
C'est un rustre, un manant, qui méconnaît les mœurs
D'une ville où les fils de Mars et de Sylvie
Au crime d'une mère ont dû tous deux la vie.
Quoi ! tu la voulais chaste, et de plus, belle encor !
Crois-moi, ces choses-là ne vont jamais d'accord.
Allons, sois indulgent, quitte ce front austère,
Relâche un peu des droits d'un époux trop sévère.
De ses nombreux amis soigne les intérêts :
C'est ainsi qu'on se fait aimer à peu de frais ;
Ils offrent des banquets, on y remplit sa panse,
Et l'on voit la maison s'enrichir sans dépense.

V

NOX *erat, et somnus lassos submisit ocellos;*
Terruerunt animum talia visa meum:
Colle sub aprico creberrimus ilice lucus
Stabat, et in ramis multa latebat avis;
Area gramineo suberat viridissima prato,
Humida de guttis lene sonantis aquæ;
Ipse sub arboreis vitabam frondibus æstum:
Fronde sub arborea sed tamen æstus erat.
Ecce, petens variis immixtas floribus herbas,
Constitit ante oculos candida vacca meos,
Candidior nivibus, tunc cum cecidere recentes,
In liquidas nondum quas mora vertit aquas,
Candidior, quod adhuc spumis stridentibus albet,
Et modo siccatam, lacte, reliquit ovem.
Taurus erat comes huic, feliciter ille maritus,
Cumque sua teneram conjuge pressit humum.
Dum jacet et lente revocatas ruminat herbas,
Atque iterum pasto pascitur ante cibo,
Visus erat, somno vires adimente ferendi,
Cornigerum terra deposuisse caput.

V (1)

Le nocturne sommeil pesait sur mes yeux clos,
Quand un songe effrayant vint troubler mon repos.
A mi-côte, au soleil, un bois épais d'yeuses
Abritait des oiseaux les peuplades joyeuses ;
Au-dessous un fertile herbage verdissait,
Humecté par un doux ruisseau qui bruissait.
J'évitais la chaleur à l'ombre du feuillage,
Mais l'ardente chaleur me suivait sous l'ombrage.
Or, parmi le gazon fleuri qu'elle broutait,
Une génisse blanche à mes yeux s'arrêtait,
Blanche comme la neige à l'instant répandue,
Qu'un séjour prolongé n'a pas encor fondue,
Ou le lait qui jaillit en pétillant du pis,
Quand des doigts exercés épuisent la brebis.
Un taureau la suivait comme un époux fidèle,
Et sur le gazon vert il se coucha près d'elle.
Mais tandis qu'il rumine, et, sur l'herbe allongé,
Remâche lentement le foin qu'il a mangé,
Vaincu par le sommeil, à la fin il succombe,
Et son front alourdi s'incline à terre et tombe.

(1) Cette pièce n'est pas d'Ovide.

Huc levibus cornix pinnis delapsa per auras
Venit, et in viridi garrula sedit humo,
Terque bovis niveæ petulanti pectora rostro
Fodit, et albentes abstulit ore jubas.
Illa locum taurumque diu cunctata relinquit ;
Sed niger in vaccæ pectore livor erat.
Utque procul vidit carpentes pabula tauros
(Carpebant tauri pabula læta procul),
Illuc se rapuit gregibusque immiscuit illis,
Et petiit herbæ fertilioris humum.
Dic age, nocturnæ, quicumque es, imaginis augur,
Siquid habent veri, visa quid ista ferant.
Sic ego ; nocturnæ sic dixit imaginis augur,
Expendens animo singula dicta suo :
« *Quem tu mobilibus foliis vitare volebas,*
Sed male vitabas, æstus amoris erat.
Vacca puella tua est : aptus color ille puellæ ;
Tu vir et in vacca compare taurus eras ;
Pectora quod rostro cornix fodiebat acuto,
Ingenium dominæ lena movebat anus ;
Quod cunctata diu taurum sua vacca reliquit,
Frigidus in viduo destituere toro ;
Livor et adverso maculæ sub pectore nigræ
Pectus adulterii labe carere negant. »
Dixerat interpres : gelido mihi sanguis ab ore
Fugit, et ante oculos nox stetit alta meos.

Une corneille alors du haut des airs descend,
Et sur le sol herbeux se pose en croassant :
Fouillant trois fois du bec le poitrail de la vache,
Elle disperse au vent les poils blancs qu'elle arrache.
La génisse, le flanc tout meurtri par l'oiseau,
Hésite assez longtemps, puis quitte le taureau.
Mais d'autres étaient là, qui paissaient dans l'herbage,
Et les voyant brouter un plus gras pâturage,
Elle va se mêler à leur groupe, et vers eux
Prendre sa part aussi d'un gazon savoureux.
Des songes de la nuit infaillible interprète,
Si le mien n'est pas faux, dis-moi ce qu'il m'apprête.
Réfléchissant à tout ce que j'avais rêvé,
Le devin répondit, lorsque j'eus achevé :
« Cette chaleur qu'en vain tu fuyais sous l'yeuse,
Figure de l'amour la flamme impérieuse.
Blanche comme l'enfant dont tu subis la loi,
La vache est ta maîtresse, et le taureau, c'est toi.
La génisse est mordue au flanc par la corneille :
Ta maîtresse a le cœur gâté par une vieille.
Tout comme le taureau par la vache est laissé,
Tu resteras un jour seul en ton lit glacé.
Une tache livide est au flanc de la vache :
Ainsi la trahison fait au cœur une tache. »
Il dit ; mon front glacé pâlit au même instant,
Et sur mes tristes yeux la nuit sombre s'étend.

VI

AMNIS *arundinibus limosas obsite ripas,*
Ad dominam propero : siste parumper aquas !
Nec tibi sunt pontes, nec quæ sine remigis ictu
Concava trajecto cymba rudente vehat.
Parvus eras, memini, nec te transire refugi,
Summaque vix talos contigit unda meos ;
Nunc ruis apposito nivibus de monte solutis,
Et turpi crassas gurgite volvis aquas.
Quid properasse juvat, quid parca dedisse quieti
Tempora, quid nocti conseruisse diem,
Si tamen hic standum est, si non datur artibus ullis
Ulterior nostro ripa premenda pedi ?
Nunc ego, quas habuit pinnas Danaeius heros,
Terribili densum cum tulit angue caput,
Nunc opto currum, de quo Cerealia primum
Semina venerunt in rude missa solum.
Prodigiosa loquor veterum mendacia vatum,
Nec tulit hæc umquam nec feret ulla dies ;
Tu potius, ripis effuse capacibus amnis,
(Sic æternus eas !) labere fine tuo !
Non eris invidiæ, torrens, mihi crede, ferendæ,
Si dicar per te forte retentus amans.

VI

Rivière aux bords fangeux qu'encombrent les roseaux,
Je vole vers ma belle : arrête un peu tes eaux,
Puisque, à défaut d'un pont, ton cours impraticable
N'a pas même un bateau glissant le long d'un câble.
Je t'ai vu plus petit ; j'ai franchi ton vallon,
Et ta surface à peine effleurait mon talon.
Mais les neiges des monts ont fait grossir tes ondes,
Et ton courant bourbeux roule des eaux profondes.
A quoi bon me hâter, joindre les nuits aux jours,
Ne donner au sommeil que des instants trop courts,
S'il faut rester ici, sans trouver une voie
Pour traverser le cours de ton flot qui tournoie ?
Ah ! que n'ai-je le char qui portait dans son vol
Les premiers grains de blé qu'ait fait croître le sol,
Ou que ne suis-je ailé comme l'était Persée,
La Gorgone à la main, de serpents hérissée :
Prodiges qu'ont forgés les vieux poètes, mais
Que nul n'a jamais vus, ni ne verra jamais.
Allons, fleuve emporté dont la rive est trop pleine,
Coule éternellement, mais rentre en ton domaine :
Tu seras exécré par tous affreusement,
Si l'on sait que tes flots arrêtent un amant.

Flumina deberent juvenes in amore juvare;
Flumina senserunt ipsa quid esset amor:
Inachus in Melie Bithynide pallidus isse
Dicitur, et gelidis incaluisse vadis;
Nondum Troja fuit lustris obsessa duobus,
Cum rapuit vultus, Xanthe, Neæra tuos;
Quid? non Alpheon diversis currere terris
Virginis Arcadiæ certus adegit amor?
Te quoque promissam Xutho, Penee, Creusam
Phthiotum terris occuluisse ferunt.
Quid referam Asopon, quem cepit Martia Thebe,
Natarum Thebe quinque futura parens?
Cornua si tua nunc ubi sint, Acheloe, requiram,
Herculis irata fracta querere manu:
Nec tanti Calydon nec tota Ætolia tanti,
Una tamen tanti Deianira fuit.
Ille fluens dives septena per ostia Nilus,
Qui patriam tantæ tam bene celat aquæ,
Fertur in Evadne collectam Inopide flammam
Vincere gurgitibus non potuisse suis;
Siccus ut amplecti Salmonida posset Enipeus,
Cedere jussit aquam: jussa recessit aqua.
Nec te prætereo, qui, per cava saxa volutans,
Tiburis Argei pomifera arva rigas,
Ilia cui placuit, quamvis erat horrida cultu,
Ungue notata comas, ungue notata genas:
Illa, gemens patruique nefas delictaque Martis,
Errabat nudo per loca sola pede;
Hanc Anien rapidis animosus vidit ab undis,
Raucaque de mediis sustulit ora vadis,

Les amoureux devraient être aidés par les fleuves,
Qui jadis ont passé par les mêmes épreuves.
Le frileux Inachus adorait Mélia,
Et sa glace fondit quand l'amour les lia.
A l'époque où Pergame était encor puissante,
Néère séduisit les yeux charmés du Xanthe.
Pour la nymphe Aréthuse un amour trop certain
A fait errer l'Alphée en un pays lointain.
Cachée aux champs Phtyens par l'amoureux Pénée,
Créusa de Xuthus suspendit l'hyménée.
Et Thébé, qui conçut cinq filles d'Asopus !
Irai-je demander au fleuve Achéloüs
Ce qu'il a fait de ses deux cornes ? C'est Hercule
Dont le bras furieux les brisa sans scrupule ;
Pour l'Etolie entière il ne l'aurait pas fait :
La seule Déjanire a causé ce forfait.
Le Nil, ce riche fleuve aux sept bouches profondes,
Et qui cache si bien la source de ses ondes,
Ne put éteindre au sein de son flot déchaîné
Les feux ardents dont il brûlait pour Evadné.
Pour recevoir Tyro dans sa couche immortelle,
L'Énipée écarta ses ondes devant elle.
Et toi, qui vas roulant à travers le roc dur,
Et fécondes les champs pleins de fruits de Tibur,
Dans un affreux désordre Ilia sut te plaire.
Elle errait, les pieds nus, sur ton bord solitaire,
Pleurant, la joue en sang et les cheveux épars,
Sur le crime d'un oncle et l'attentat de Mars ;
Du milieu de tes eaux tu la vis, gémissante,
Et vers elle élevant ta voix retentissante :

Atque ita : « Quid nostras, dixit, teris anxia ripas,
Ilia, ab Idæo Laomedonte genus ?
Quo cultus abiere tui ? quid sola vagaris,
Vitta nec evinctas impedit alba comas ?
Quid fles et madidos lacrimis corrumpis ocellos,
Pectoraque insana plangis aperta manu ?
Ille habet et silices et vivum in pectore ferrum,
Qui tenero lacrimas lentus in ore videt.
Ilia, pone metus ! tibi regia nostra patebit,
Teque colent amnes ; Ilia, pone metus !
Tu centum aut plures inter dominabere nymphas :
Nam centum aut plures flumina nostra tenent ;
Ne me sperne, precor, tantum, Trojana propago :
Munera promissis uberiora feres. »
Dixerat ; illa, oculos in humum dejecta modestos,
Spargebat teneros flebilis imbre sinus ;
Ter molita fugam, ter ad altas restitit undas,
Currendi vires eripiente metu ;
Sera tamen scindens inimico pollice crinem,
Edidit indignos ore tremente sonos :
« O utinam mea lecta forent patrioque sepulcro
Condita, cum poterant virginis ossa legi !
Cur, modo vestalis, tædas invitor ad ullas,
Turpis et Iliacis infitianda focis ?
Quid moror et digitis designor adultera vulgi ?
Desint famosus quæ notet ora pudor ! »
Hactenus, et vestem tumidis prætendit ocellis,
Atque ita se in rapidas perdita misit aquas :
Supposuisse manus ad pectora lubricus amnis
Dicitur, et socii jura dedisse tori.

Ilia, lui dis-tu, sang de Laomédon,
Que fais-tu sur mes bords en ce triste abandon ?
Où vas-tu, solitaire ? où donc est ta parure,
Et les bandeaux qui couronnaient ta chevelure ?
Pourquoi verser des pleurs dont tes yeux sont flétris,
Et d'un bras insensé frapper tes seins meurtris ?
Qui peut sans être ému voir pleurer une femme
N'est qu'un fer insensible, une pierre sans âme.
Ah ! calme-toi ; dans mon palais viens sans effroi ;
Mes flots t'obéiront : Ilia, calme-toi.
Viens ; cent nymphes et plus habitent dans mes ondes :
Sur elles viens régner dans mes grottes profondes.
Ne me dédaigne pas, c'est tout ce que je veux :
Mes dons dépasseront ma promesse et tes vœux. »
Il dit. Elle, les yeux baissés, toujours dolente,
Arrosait de ses pleurs sa poitrine brûlante ;
Trois fois elle veut fuir, et trois fois ne peut pas,
Car la crainte et l'effroi paralysent ses pas.
Elle s'arrache enfin les cheveux, l'œil farouche,
Et ces horribles mots s'échappent de sa bouche :
« O tombe des aïeux, que ne m'enfermais-tu,
Avant qu'un crime affreux n'eût souillé ma vertu !
Vestale hier, qui donc pour l'hymen me désigne,
Moi qui du feu sacré désormais suis indigne ?
Et j'attends, quand du doigt chacun me fait affront ?
Mourons, pour épargner cette honte à mon front ! »
Elle dit, et, cachant ses yeux avec sa robe,
S'abandonne, éperdue, au flot qui la dérobe.
Mais le fleuve, dit-on, la soutint de la main,
Et lui fit partager tous les droits de l'hymen.

Te quoque credibile est aliqua caluisse puella ;
Sed nemora et silvæ crimina vestra tegunt.
Dum loquor, increvit latis spatiosus in undis,
Nec capit admissas alveus altus aquas :
Quid mecum, furiose, tibi ? quid mutua differs
Gaudia ? quid cœptum, rustice, rumpis iter ?
Quid, si legitimum flueres, si nobile flumen,
Si tibi per terras maxima fama foret ?
Nomen habes nullum, rivis collecte caducis,
Nec tibi sunt fontes, nec tibi certa domus ;
Fontis habes instar pluviamque nivesque solutas,
Quas tibi divitias pigra ministrat hiems.
Aut lutulentus agis brumali tempore cursus,
Aut premis arentem pulverulentus humum :
Quis te tum potuit sitiens haurire viator ?
Quis dixit grata voce « Perennis eas » ?
Damnosus pecori curris, damnosior agris :
Forsitan hæc alios, me mea damna movent.
Huic ego, væ ! demens narrabam fluminum amores !
Jactasse indigne nomina tanta pudet ;
Nescio quem hunc spectans, Acheloon et Inachon amnem,
Et potui nomen, Nile, referre tuum !
At tibi pro meritis opto, non candide torrens,
Sint rapidi soles siccaque semper hiems !

Et toi, fleuve, n'as-tu pas eu d'amours secrètes ?
Oui, mais sur tes ébats les forêts sont discrètes.
Je parle, et cependant son flot qui toujours croît
Ne peut plus se tenir dans son lit trop étroit.
Méchant, que t'ai-je fait ? Il faut que je la voie :
Pourquoi barrer ma route et différer ma joie ?
Car enfin tu n'es pas un fleuve illustre, altier,
Un vrai fleuve, connu de l'univers entier :
Sans sources et sans nom, sans demeure assurée,
Tu n'es qu'un ramassis de ruisseaux sans durée ;
Ta source, c'est la pluie ou la neige qui fond,
Et ta grandeur, ce sont les hivers qui la font ;
Tes flots, grossis par eux, roulent une eau fangeuse ;
Sans eux ton lit n'est plus qu'une route poudreuse,
Où pas un voyageur ne s'est désaltéré,
Pas un n'a rendu grâce à ton flot vénéré.
Ravage les troupeaux et les champs, peu m'importe ;
Je ne prends intérêt qu'aux maux que je supporte.
Et c'est moi qui raconte à ce torrent piteux
L'histoire et les amours des fleuves ! C'est honteux !
Je suis fou de citer devant ce misérable
L'Achéloüs, le Xanthe, et le Nil vénérable !
Puisses-tu pour ta peine, ô torrent détesté,
Être toujours à sec, l'hiver comme l'été !

VII

At non formosa est, at non bene culta puella,
At, puto, non votis sæpe petita meis!
Hanc tamen in nullos tenui male languidus usus,
Sed jacui pigro crimen onusque toro,
Nec potui cupiens, pariter cupiente puella,
Inguinis effeti parte juvante frui.
Illa quidem nostro subjecit eburnea collo
Brachia, Sithonia candidiora nive,
Osculaque inseruit cupide luctantia linguis,
Lascivum femori supposuitque femur,
Et mihi blanditias dixit, dominumque vocavit,
Et quæ præterea publica verba juvant.
Tacta tamen veluti gelida mea membra cicuta,
Segnia proposítum destituere meum;
Truncus iners jacui, species et inutile pondus,
Et non exactum corpus an umbra forem.
Quæ mihi ventura est, si quidem ventura, senectus,
Cum desit numeris ipsa juventa suis?
Ah! pudet annorum, quod me, juvenemque virumque,
Nec juvenem nec me sensit amica virum:
Sic flammas aditura pias æterna sacerdos
Surgit, et a caro fratre verenda soror.

VII

Eh quoi ! n'a-t-elle donc ni charme ni beauté ?
Son corps par moi cent fois fut-il pas convoité ?
Et pourtant en mes bras en vain je l'ai tenue,
Masse inerte et poids mort devant sa beauté nue ;
Et malgré mon désir secondé par le sien,
De mon nerf épuisé je n'ai pu tirer rien !
Elle eut beau se suspendre à mon cou qu'elle embrasse,
Avec des bras plus blancs que la neige de Thrace,
Dans ma bouche aspirer ma langue avidement,
Couler sa jambe sous la mienne adroitement,
Et des plus tendres mots caresser mon oreille,
Comme fait toute femme en rencontre pareille,
Rien n'y fit : on eût dit qu'un poison m'eût glacé,
Et je ne pus finir l'ouvrage commencé ;
Je fus un pieu sans vie, une souche évidée,
Pas même un corps, une ombre, une forme, une idée.
Que vais-je devenir, plus tard, en vieillissant,
Si maintenant déjà je me trouve impuissant ?
Honte à moi ! je suis jeune et fort, et ma maîtresse
N'a rencontré chez moi ni force ni jeunesse :
Ainsi va la Vestale auprès du feu sacré,
Ainsi la chaste sœur quitte un frère adoré.

At nuper bis flava Chlide, ter candida Pitho,
Ter Libas officio continuata meo est;
Exigere a nobis angusta nocte Corinnam,
Me memini numeros sustinuisse novem.
Num mea Thessalico languent devota veneno
Corpora? num misero carmen et herba nocent,
Sagave pœnicea defixit nomina cera,
Et medium tenues in jecur egit acus?
Carmine læsa Ceres sterilem vanescit in herbam,
Deficiunt læsi carmine fontis aquæ,
Ilicibus glandes cantataque vitibus uva
Decidit, et nullo poma movente fluunt.
Quid vetat et nervos magicas torpere per artes?
Forsitan impatiens sit latus inde meum.
Huc pudor accessit: facti pudor ipse nocebat;
Ille fuit vitii causa secunda mei.
At qualem vidi tantum tetigique puellam!
Sic etiam tunica tangitur illa sua.
Illius ad tactum Pylius juvenescere possit,
Tithonosque annis fortior esse suis.
Hæc mihi contigerat! sed vir non contigit illi.
Quas nunc concipiam per nova vota preces?
Credo etiam magnos, quo sum tam turpiter usus,
Muneris oblati pænituisse deos.
Optabam certe recipi: sum nempe receptus;
Oscula ferre: tuli; proximus esse: fui.
Quo mihi fortunæ tantum? quo regna sine usu?
Quid, nisi possedi dives avarus opes?
Sic aret mediis taciti vulgator in undis,
Pomaque, quæ nullo tempore tangat, habet.

Pourtant, sans arrêter, j'ai possédé naguère
Deux fois Chlidé, trois fois Pytho, trois fois Néère;
Je me souviens qu'un jour, par Corinne excité,
Dans une courte nuit jusqu'à neuf j'ai compté.
Ai-je pris un poison subtil qui me désarme?
Ai-je bu quelque philtre, ou subi quelque charme?
A-t-on maudit mon nom sur la cire tracé,
Et mon sein d'une aiguille a-t-il été percé?
Un charme peut tarir une source limpide;
Par un charme le blé se change en herbe vide,
Le chêne perd ses glands, les raisins sont détruits,
Et de l'arbre immobile on voit tomber les fruits;
L'homme aussi peut subir une telle influence,
Qui de mes reins peut-être a causé l'impuissance.
Ajoutez que la honte en pareil accident
Achève de glacer un homme! Et cependant
Je voyais, je tenais une maîtresse unique;
Je touchais d'aussi près son corps qu'une tunique;
Nestor à ce contact aurait pu rajeunir;
Tithon même aurait vu ses forces revenir:
Et cette femme en moi n'a pu trouver un homme!
Voudront-ils désormais qu'en mes vœux je les nomme,
Ces dieux, qui sûrement regrettent leur bienfait,
En voyant le honteux emploi que j'en ai fait?
Les faveurs que j'avais tour à tour demandées
M'avaient été sur l'heure et sans peine accordées:
Je voyais, je touchais, je baisais mille appas;
Vain succès! j'étais roi, mais je ne régnais pas:
Tel l'avare, au milieu des trésors qu'il étale,
Tel, au milieu d'un lac, et sous des fruits, Tantale,

A tenera quisquam sic surgit mane puella,
Protinus ut sanctos possit adire deos ?
Sed non blanda, puto, non optima perdidit in me
Oscula ! non omni sollicitavit ope !
Illa graves potuit quercus, adamantaque durum,
Surdaque blanditiis saxa movere suis ;
Digna movere fuit certe vivosque virosque :
Sed neque tum vixi, nec vir, ut ante, fui.
Quid juvet, ad surdas si cantet Phemius aures ?
Quid miserum Thamyran picta tabella juvat ?
At quæ non tacita formavi gaudia mente !
Quos ego non finxi disposuique modos !
Nostra tamen jacuere velut præmortua membra
Turpiter, hesterna languidiora rosa.
Quæ nunc ecce vigent intempestiva valentque ;
Nunc opus exposcunt militiamque suam.
Quin istic pudibunda jaces, pars pessima nostri ?
Sic sum pollicitis captus et ante tuis.
Tu dominum fallis ; per te deprensus inermis,
Tristia cum magno damna pudore tuli.
Hanc etiam non est mea dedignata puella
Molliter admota sollicitare manu ;
Sed postquam nullas consurgere posse per artes,
Immemoremque sui procubuisse videt :
« *Quid me ludis ? ait, quis te, male sane, jubebat*
Invitum nostro ponere membra toro ?
Aut te trajectis Ææa venefica lanis
Devovet, aut alio lassus amore venis. »
Nec mora, desiluit tunica velata soluta :
Et decuit nudos proripuisse pedes ;

Ainsi quitte sa femme un époux trop pieux,
Qui dès le point du jour s'en va prier les dieux.
A-t-elle donc pour moi montré peu de tendresse,
Caressé froidement, manœuvré sans adresse ?
Hélas non ! sa caresse aurait pu sûrement
Toucher un chêne, un roc inerte, un diamant !
Quel homme eût résisté ? quel vivant ? mais en somme
Vivais-je à ce moment ? étais-je encore un homme ?
J'étais l'aveugle à qui l'on montre des tableaux,
Ou le sourd, insensible aux accents les plus beaux.
Pourtant j'avais rêvé de rares mignardises !
Je cherchais, j'inventais des postures exquises !
Mais mon nerf épuisé, lui naguère si fier,
Est demeuré plus mou que la rose d'hier.
Le voici qui, trop tard, à travailler s'apprête :
Il se raidit, se gonfle, et redresse la tête.
Ah ! cache-toi plutôt, misérable effronté !
Ainsi tu promettais, quand sur toi j'ai compté ;
Mais ta défection a trahi mon courage,
Et m'a fait à la fois grand honte et grand dommage.
Notez qu'avec la main, d'un mouvement léger,
Ma maîtresse un instant daigna l'encourager.
Voyant que rien n'y fait, que malgré son adresse,
Oublieux de lui-même, il retombe sans cesse :
« Tu te moques de moi, me dit-elle, et pourquoi ?
Qui t'obligeait, bélitre, à coucher avec moi ?
Ou quelque maléfice a fait rouiller ta lame,
Ou tu sors épuisé des bras d'une autre femme. »
Là-dessus, dérobant ses attraits méconnus,
Elle fuit, toujours belle, en chemise et pieds nus,

Neve suæ possent intactam scire ministræ,
Dedecus hoc sumpta dissimulavit aqua.

VIII

Et quisquam ingenuas etiamnunc suspicit artes,
Aut tenerum dotes carmen habere putat?
Ingenium quondam fuerat pretiosius auro;
At nunc barbaria est grandis habere nihil.
Cum pulchre dominæ nostri placuere libelli,
Quo licuit libris, non licet ire mihi;
Cum bene laudavit, laudato janua clausa est:
Turpiter huc illuc ingeniosus eo.
Ecce recens, dives parto per vulnera censu,
Præfertur nobis sanguine pastus eques.
Hunc potes amplecti formosis, vita, lacertis?
Hujus in amplexu, vita, jacere potes?
Si nescis, caput hoc galeam portare solebat;
Ense latus cinctum quod tibi servit erat;
Læva manus, cui nunc serum male convenit aurum,
Scuta tulit; dextram tange: cruenta fuit.
Qua periit aliquis, potes hanc contingere dextram?
Heu! ubi mollities pectoris illa tui?
Cerne cicatrices, veteris vestigia pugnæ:
Quæsitum est illi corpore quidquid habet.

Et, craignant d'informer ses femmes de sa honte,
Elle va se laver pour cacher son mécompte.

VIII

Quoi ! serait-il des gens à qui les arts sont chers,
Et qui trouvent encor quelque mérite aux vers ?
Jadis on préférait l'esprit à la fortune ;
La sottise aujourd'hui, c'est manque de pécune.
On a goûté mes vers, même on les a prônés,
Et là-dessus, on m'a fermé la porte au nez ;
Le droit d'entrer, qu'ont eu mes vers, on me le nie,
Et j'erre à l'aventure, avec tout mon génie.
La belle me préfère un chevalier récent,
Qui ramassa son titre et ses biens dans le sang.
Quoi ! tu prends dans tes bras un soudard si farouche ?
Et des siens, tout sanglants, tu permets qu'il te touche ?
Sais-tu bien que son front portait un casque hier ?
Ce flanc qui t'appartient était armé d'un fer ;
Sa main gauche, où l'anneau fait si laide figure,
Portait un bouclier d'airain ; sa droite impure
Versait le sang ; et toi, tu touches cette main !
Hélas ! je te croyais un cœur moins inhumain.
Vois comme il a le corps tout balafré d'entailles ;
Car tous ses biens, il les gagna dans les batailles.

Forsitan et quotiens hominem jugulaverit ille
Indicet! hoc fassas tangis, avara, manus :
Ille ego Musarum purus Phœbique sacerdos
Ad rigidas canto carmen inane fores!
Discite, qui sapitis, non quæ nos scimus inertes,
Sed trepidas acies et fera castra sequi,
Proque bono versu primum deducite pilum!
Hoc tibi, si velles, posset, Homere, dari.
Juppiter, admonitus nihil esse potentius auro,
Corruptæ pretium virginis ipse fuit :
Dum merces aberat, durus pater, ipsa severa,
Ærati postes, ferrea turris erat;
Sed postquam sapiens in munera venit adulter,
Præbuit ipsa sinus, et, dare jussa, dedit.
At cum regna senex cæli Saturnus haberet,
Omne lucrum tenebris alta premebat humus :
Æraque et argentum, cumque auro pondera ferri
Manibus admorat, nullaque massa fuit;
At meliora dabat : curvo sine vomere fruges,
Pomaque, et in quercu mella reperta cava.
Nec valido quisquam terras findebat aratro ;
Signabat nullo limite mensor humum;
Non freta demisso verrebant eruta remo :
Ultima mortali tum via litus erat.
Contra te sollers, hominum natura, fuisti,
Et nimium damnis ingeniosa tuis.
Quo tibi turritis incingere mœnibus urbes?
Quo tibi discordes addere in arma manus?
Quid tibi cum pelago? terra contenta fuisses!
Cur non et cælum, tertia regna, petis?

Peut-être il t'a conté les meurtres qu'il a faits :
Et tu touches ses mains après tant de forfaits,
Tandis que moi, poète innocent et paisible,
J'adresse en vain mes chants à ta porte inflexible !
Gens sages, laissez-là le repos et les arts ;
Suivez les camps, bravez la guerre et ses hasards ;
Fais-toi centurion, ô poète inutile !
Homère de nos jours serait un primipile.
L'or l'emporte sur tout ; Jupiter l'a compris,
Lui qui se fit métal pour se donner en prix ;
Tant qu'il ne donne rien, à ses vœux tout s'oppose :
Le père est dur, la fille est prude, et la tour close ;
Il vit ce qu'on voulait, il paya ; son or plut ;
La belle ouvrit ses bras et fit ce qu'il voulut.
Ah ! quand le vieux Saturne était le roi du monde,
Les métaux se cachaient dans la terre profonde ;
L'or, l'argent et le fer se trouvaient chez les morts,
Et nul n'avait pouvoir d'amasser des trésors.
On avait mieux : le sol, sans travail et sans peine,
Donnait les blés, les fruits, le miel au creux du chêne.
Point de sillons tracés avec des socs tranchants,
Ni d'arpenteurs fixant les limites des champs ;
Point d'avirons fouillant les océans sauvages :
Les routes des mortels finissaient aux rivages.
Homme, tu fus adroit, tu fus industrieux ;
Mais ton génie, hélas ! te fut pernicieux.
A quoi bon ces cités avec tours et murailles,
Et ces fers meurtriers forgés pour les batailles ?
La terre suffisait ; il t'a fallu la mer !
Que ne vas-tu ravir le ciel à Jupiter ?

Qua licet, affectas cælum quoque : templa Quirinus,
Liber, et Alcides, et modo Cæsar habent.
Eruimus terra solidum pro frugibus aurum ;
Possidet inventas sanguine miles opes.
Curia pauperibus clausa est ; dat census honores ;
Inde gravis judex, inde severus eques.
Omnia possideant ; illis Campusque forumque
Serviat, hi pacem crudaque bella gerant :
Tantum ne nostros avidi liceantur amores,
Et (satis est) aliquid pauperis esse sinant !
At nunc, exæquet tetricas licet illa Sabinas,
Imperat ut captæ, qui dare multa potest.
Me prohibet custos, in me timet illa maritum :
Si dederim, tota cedet uterque domo.
O si neglecti quisquam deus ultor amantis,
Tam male quæsitas pulvere mutet opes !

IX

MEMNONA *si mater, mater ploravit Achillem,*
Et tangunt magnas tristia fata deas,
Flebilis indignos, Elegeia, solve capillos !
Ah ! nimis ex vero nunc tibi nomen erit :
Ille tui vates operis, tua fama, Tibullus
Ardet in exstructo, corpus inane, rogo.

Que dis-je ? tu l'as fait ! Hercule par exemple,
Bacchus, Quirinus même et César ont leur temple !
Du sol nous arrachons de l'or au lieu de blés ;
D'or, pour prix de leur sang, les soldats sont comblés ;
Toutes les dignités, c'est l'or qui les adjuge ;
L'or fait le sénateur, le chevalier, le juge.
Eh bien, soit ! champ de mars et forum, gardez tout ;
En guerre comme en paix, soyez maîtres partout ;
Mais au moins, pour qu'au pauvre il reste quelque chose,
Vous pourriez nous laisser nos amours, je suppose !
Hélas ! la plus sévère est conquise par vous,
Et votre argent la fait tomber à vos genoux.
Cet époux que l'on craint, ce gardien qui me chasse,
Que je paye, et tous deux me cèderont la place.
Justes dieux ! si par vous un amant est vengé,
Que cet or si funeste en poudre soit changé !

IX

Si l'on a vu pleurer sur le trépas d'un fils
L'Aurore, une déesse, une nymphe, Thétis,
Pleure, triste Élégie, au deuil accoutumée,
Car jamais tu n'auras été si bien nommée.
Tibulle, ton honneur, ta gloire, est chez les morts :
Sur le bûcher fatal on fait brûler son corps.

Ecce puer Veneris fert eversamque pharetram,
Et fractos arcus, et sine luce facem.
Adspice demissis ut eat miserabilis alis,
Pectoraque infesta tundat aperta manu ;
Excipiunt lacrimas sparsi per colla capilli,
Oraque singultu concutiente sonant :
Fratris in Æneæ sic illum funere dicunt
Egressum tectis, pulcher Iule, tuis ;
Nec minus est confusa Venus moriente Tibullo,
Quam juveni rupit cum ferus inguen aper.
At sacri vates et divum cura vocamur ;
Sunt etiam, qui nos numen habere putent :
Scilicet omne sacrum mors importuna profanat,
Omnibus obscuras injicit illa manus !
Quid pater Ismario, quid mater profuit Orpheo ?
Carmine quid victas obstupuisse feras ?
Et Linon in silvis idem pater « Ælinon ! » altis
Dicitur invita concinuisse lyra.
Adjice Mæoniden, a quo ceu fonte perenni
Vatum Pieriis ora rigantur aquis ;
Hunc quoque summa dies nigro submersit Averno.
Defugiunt avidos carmina sola rogos :
Durat, opus vatum, Trojani fama laboris,
Tardaque nocturno tela retexta dolo.
Sic Nemesis longum, sic Delia nomen habebunt,
Altera cura recens, altera primus amor.
Quid vos sacra juvant ? quid nunc Ægyptia prosunt
Sistra ? quid in vacuo secubuisse toro ?
Cum rapiunt mala fata bonos, ignoscite fasso :
Sollicitor nullos esse putare deos.

Voici venir l'Amour, triste et le front livide,
La torche éteinte, l'arc brisé, le carquois vide ;
Il marche l'aile basse, et de ses yeux hagards
Les pleurs coulent sans fin sur ses cheveux épars ;
Il se frappe le sein dans sa douleur farouche,
Et des sanglots bruyants s'échappent de sa bouche :
Tel au palais d'Ascagne on le voyait marcher,
Quand de son frère Énée on dressa le bûcher.
Vénus même eut à peine une douleur égale,
Lorsqu'Adonis périt dans la chasse fatale.
Et nous sommes, dit-on, saints et chéris des dieux !
Quelque chose est en nous, dit-on, qui vient des cieux !
Ainsi la mort étend sur tout sa main cruelle !
La profane ! il n'est rien qui soit sacré pour elle.
C'est vainement qu'Orphée eut des parents divins,
Et ses chants qui charmaient les bêtes furent vains.
Son frère aussi, Linus, causa la plainte amère
Et les cris d'Apollon dans les forêts. Homère,
La source intarissable au courant toujours frais,
Où les poètes vont s'abreuver à longs traits,
Homère est descendu vers les rives funèbres.
Ses vers seuls ne l'ont pas suivi dans les ténèbres :
On connaît encor Troie, et celle dont l'amour
Défaisait chaque nuit l'œuvre de chaque jour.
Ainsi verront leur gloire à jamais établie
Deux noms chers tour à tour, Némésis et Délie.
Mais que leur ont servi les dieux sollicités,
Et les nuits chastes, et les sistres agités ?
Quand on voit les meilleurs pris par le sort avide,
On peut se demander si le ciel n'est pas vide.

Vive pius : moriere pius; cole sacra : colentem
Mors gravis a templis in cava busta trahet;
Carminibus confide bonis : jacet ecce Tibullus;
Vix manet e toto parva quod urna capit.
Tene, sacer vates, flammæ rapuere rogales,
Pectoribus pasci nec timuere tuis?
Aurea sanctorum potuissent templa deorum
Urere, quæ tantum sustinuere nefas.
Avertit vultus, Erycis quæ possidet arces :
Sunt quoque qui lacrimas continuisse negant.
Sed tamen hoc melius, quam si Phæacia tellus
Ignotum vili supposuişset humo :
Hinc certe madidos fugientis pressit ocellos
Mater, et in cineres ultima dona tulit;
Hinc soror in partem misera cum matre doloris
Venit, inornatas dilaniata comas;
Cumque tuis sua junxerunt Nemesisque priorque
Oscula, nec solos destituere rogos.
Delia descendens : « Felicius, inquit, amata
Sum tibi : vixisti, dum tuus ignis eram. »
Cui Nemesis : « Quid, ait, tibi sunt mea damna dolori?
Me tenuit moriens deficiente manu. »
Si tamen e nobis aliquid nisi nomen et umbra
Restat, in Elysia valle Tibullus erit.
Obvius huic venias, hedera juvenalia cinctus
Tempora, cum Calvo, docte Catulle, tuo;
Tu quoque, si falsum est temerati crimen amici,
Sanguinis atque animæ prodige, Galle, tuæ.
His comes umbra tua est; si qua est modo corporis umbra,
Auxisti numeros, culte Tibulle, pios.

Soyez saint, vous mourez; soyez pieux, le sort
Vous arrache aux autels et vous traîne à la mort;
Fiez-vous aux beaux vers : voici l'urne modeste
Qui de Tibulle, hélas! contient tout ce qui reste.
Donc, ô poète saint, te voilà chez les morts!
La flamme n'a pas craint de dévorer ton corps!
Que ne va-t-elle, après une telle infamie,
Aux temples d'or des dieux propager l'incendie?
Vénus de ce spectacle a détourné les yeux;
On dit même qu'elle a pleuré du haut des cieux.
Pourtant par un bonheur ta fin fut adoucie :
Tu n'es pas mort aux champs lointains de Phéacie;
Ta mère a pu du moins fermer tes yeux mourants,
Et verser sur tes os des parfums odorants;
S'arrachant les cheveux dans sa douleur amère,
Ta sœur a partagé les larmes de ta mère;
Délie et Némésis t'ont donné leurs baisers,
Et veillé sur tes os au bûcher déposés.
Délie a dit : « Que mon destin doit faire envie!
Tout le temps qu'il m'aima, Tibulle fut en vie. ».
Mais Némésis reprit : « Va, tu me plains à tort,
Car c'est moi que sa main pressait quand il est mort. »
Ah! s'il reste de nous autre chose qu'une ombre,
S'il est des morts heureux, va, tu seras du nombre.
Aux Champs Élyséens, avec le lierre au front,
Calvus à ta rencontre et Catulle viendront;
Gallus aussi viendra, lui qui s'ôta la vie,
Et fut calomnié peut-être par l'envie.
Oui, si dans les enfers l'ombre survit au corps,
Tibulle, tu seras heureux parmi ces morts.

Ossa quieta, precor, tuta requiescite in urna,
Et sit humus cineri non onerosa tuo!

X

ANNUA *venerunt Cerealis tempora sacri:*
Secubat in vacuo sola puella toro.
Flava Ceres, tenues spicis redimita capillos,
Cur inhibes sacris commoda nostra tuis?
Te, dea, munificam gentes ubiquaque loquuntur,
Nec minus humanis invidet ulla bonis.
Ante nec hirsuti torrebant farra coloni,
Nec notum terris area nomen erat;
Sed glandem quercus, oracula prima, ferebant:
Hæc erat et teneri cæspitis herba cibus.
Prima Ceres docuit turgescere semen in agris,
Falce coloratas subsecuitque comas;
Prima jugis tauros supponere colla coegit,
Et veterem curvo dente revellit humum.
Hanc quisquam lacrimis lætari credit amantum,
Et bene tormentis secubituque coli?
Nec tamen est, quamvis agros amet illa feraces,
Rustica, nec viduum pectus amoris habet.
Cretes erunt testes (nec fingunt omnia Cretes),
[Crete nutrito terra superba Jove:

Que ta cendre repose en paix, et que la terre
Te soit légère !

X

DES fêtes de Cérès voici l'anniversaire,
Et chaque belle au lit doit rester solitaire.
Blonde Cérès, qui ceins d'épis tes fins cheveux,
Pourquoi donc en ce jour t'opposer à nos vœux ?
Les nations partout vantent tes bons offices ;
Aucun dieu ne nous a rendu tant de services.
Jadis nul ne savait moudre et pétrir le blé,
Ni battre les épis sur le sol nivelé ;
On se nourrissait d'herbe aux époques antiques,
Ou l'on cueillait les glands des chênes prophétiques :
Cérès fit la première aux champs germer le grain,
Et faucha l'or des blés avec la faux d'airain ;
Au joug elle plia le taureau volontaire,
Qui traîna le soc dur pour défoncer la terre.
Et l'on croit qu'elle peut séparer des amants,
Et qu'on l'honore avec des larmes, des tourments !
Non ; pour aimer les champs elle n'est pas sauvage ;
N'a-t-elle pas subi l'amoureux esclavage ?
La Crète en est témoin : elle dit vrai parfois !
Elle s'enorgueillit pour avoir autrefois

Illic, sideream mundi qui temperat arcem,
Exiguus tenero lac bibit ore puer;
Magna fides testi: testis laudatur alumno.]
Fassuram Cererem crimina nota puto.
Viderat Iasium Cretæa diva sub Ida
Figentem certa terga ferina manu;
Vidit, et ut teneræ flammam rapuere medullæ,
Hinc pudor, ex illa parte trahebat amor.
Victus amore pudor. Sulcos arere videres,
Et sata cum minima parte redire sui;
Cum bene jactati pulsarant arva ligones,
Ruperat et duram vomer aduncus humum,
Seminaque in latos ierant æqualiter agros,
Irrita decepti vota colentis erant.
Diva potens frugum silvis cessabat in altis;
Deciderant longæ spicea serta comæ.
Sola fuit Crete fecundo fertilis anno:
Omnia, qua tulerat se dea, messis erat;
Ipse locus nemorum canebat frugibus Idæ,
Et ferus in silva farra metebat aper.
Optavit Minos similes sibi legifer annos,
Optavit Cereris longus ut esset amor.
Quod tibi secubitus tristes, dea flava, fuissent,
Hoc cogor sacris nunc ego ferre tuis.
[*Cur ego sim tristis, cum sit tibi nata reperta,*
Regnaque quam Juno sorte minore regat?]
Festa dies Veneremque vocat cantusque merumque:
Hæc decet ad dominos munera ferre deos.

Offert à Jupiter une enfance abritée,
Quand il suçait le lait de la chèvre Amalthée,
Et Jupiter lui-même a reconnu le fait.
Donc Cérès avouera, j'espère, son méfait.
Le chasseur Jasius aux traits inévitables
Poursuivait sur l'Ida les fauves indomptables.
La déesse le vit, et soudain s'enflamma.
En vain contre l'amour la pudeur s'alarma :
L'Amour vainquit. Dès lors la terre consumée
Ne rendit plus les grains dont on l'avait semée ;
On avait beau piocher et fouiller le terrain,
Fendre la glèbe dure avec le soc d'airain,
Entre les vastes champs répartir les semences,
Partout le sol ingrat trompa les espérances.
Cérès perdait son temps au fond des bois ombreux,
Et les épis étaient tombés de ses cheveux.
La Crète seule obtint des récoltes fécondes :
Sur les pas de Cérès naissaient les moissons blondes ;
En pleins bois de l'Ida jaunissaient les épis,
Et l'on vit dans les blés des sangliers tapis.
Minos eût bien voulu que de longues années
Par Cérès à l'amour fussent ainsi données ;
Et toi-même, ô Cérès, qu'il t'eût causé d'ennui,
Ce veuvage cruel qu'on m'impose aujourd'hui.
Quoi ! tu revois ta fille en la sombre demeure,
Reine comme Junon, et l'on veut que je pleure !
Non, non : les jours de fête on aime, on est joyeux ;
Et voilà les présents qu'il faut offrir aux dieux,

XI a

MULTA *diuque tuli : vitiis patientia victa est.*
Cede fatigato pectore, turpis amor !
Scilicet asserui jam me, fugique catenas,
Et quæ non puduit ferre, tulisse pudet.
Vicimus, et domitum pedibus calcamus amorem :
Venerunt capiti cornua sera meo.
Perfer et obdura ! dolor hic tibi proderit olim :
Sæpe tulit lassis sucus amarus opem.
Ergo ego sustinui, foribus tam sæpe repulsus,
Ingenuum dura ponere corpus humo ?
Ergo ego nescio cui, quem tu complexa tenebas,
Excubui clausam, servus ut, ante domum ?
Vidi, cum foribus lassus prodiret amator,
Invalidum referens emeritumque latus.
Hoc tamen est levius, quam quod sum visus ab illo :
Eveniat nostris hostibus ille pudor !
Quando ego non fixus lateri patienter adhæsi,
Ipse tuus custos, ipse vir, ipse comes ?
Scilicet et populo per me comitata placebas :
Causa fuit multis noster amoris amor.
Turpia quid referam vanæ mendacia linguæ,
Et perjuratos in mea damna deos ?

XI*a*

Ma longue patience à la fin s'est lassée :
Va-t-en, sors de mon cœur, passion insensée !
Oui, j'ai rompu ma chaîne ; oui, j'ai su m'affranchir ;
Je rougis de ces fers supportés sans rougir ;
Vainqueur, je foule aux pieds un amour qui m'outrage,
Car il est temps enfin de montrer du courage.
Tiens bon ! dans la souffrance une âme se mûrit :
C'est comme un suc amer par qui le mal guérit.
Ainsi donc à ce point mon amour était forte,
Que, chassé tant de fois, je couchais à ta porte,
Et, pareil au portier qui garde la maison,
Je protégeais, moi, ton infâme trahison !
Et j'ai vu mon rival, les paupières livides,
Qui s'en allait fourbu, courbatu, les reins vides.
Pis encore : il m'a vu lui-même, et j'en frémis ;
Grands dieux, d'un tel affront frappez mes ennemis !
Pourtant n'étais-je pas toujours à côté d'elle,
Son gardien, son ami, son compagnon fidèle ?
Les passants souriaient devant ce couple heureux,
Et rien qu'en nous voyant devenaient amoureux.
A quoi bon rappeler ses mensonges indignes,
Les dieux pris à témoin des serments faux, les signes

Quid juvenum tacitos inter convivia nutus,
Verbaque compositis dissimulata notis?
Dicta erat ægra mihi: præceps amensque cucurri;
Veni, et rivali non erat ægra meo.
His et quæ taceo duravi sæpe ferendis:
Quære alium pro me, qui queat ista pati;
Jam mea votiva puppis redimita corona
Lenta tumescentes æquoris audit aquas.
Desine blanditias et verba, potentia quondam,
Perdere: non ego sum stultus, ut ante fui.

XI b

LUCTANTUR *pectusque leve in contraria tendunt*
Hac amor, hac odium; sed, puto, vincit amor.
Odero, si potero; si non, invitus amabo:
Nec juga taurus amat; quæ tamen odit, habet.
Nequitiam fugio: fugientem forma reducit;
Aversor morum crimina: corpus amo;
Sic ego nec sine te nec tecum vivere possum,
Et videor voti nescius esse mei.
Aut formosa fores minus, aut minus improba, vellem:
Non facit ad mores tam bona forma malos.
Facta merent odium, facies exorat amorem:
Me miserum! vitiis plus valet illa suis!

Qu'à table elle échangeait avec les jeunes gens,
Les gestes qui cachaient des propos engageants ?
J'apprends un jour qu'elle est très mal ; je perds la tête,
J'accours : avec un autre elle faisait la fête !
Voilà les maux que j'ai soufferts ; et j'en omets.
Qu'un autre les supporte aujourd'hui ! Désormais
Ma barque couronnée, à l'abri de l'orage,
Entend sans s'émouvoir la tempête qui rage.
Va, garde tes doux mots aujourd'hui superflus :
J'étais trop fou d'y croire, et je ne le suis plus.

XI *b*

OUI, la haine et l'amour s'arrachent tout mon être,
Et dans ce dur combat l'amour vaincra peut-être.
Haïssons, s'il se peut ; sinon, résignons-nous :
Ainsi les bœufs sans les aimer portent les jougs.
Je fuis ta perfidie, et ta grâce m'enchaîne ;
Je hais ton âme, mais ton corps détruit ma haine.
Ainsi je ne puis vivre avec toi ni sans toi,
Et j'ai l'air d'ignorer ce que je veux. Dis-moi,
Ne peux-tu devenir moins belle, ou moins traîtresse ?
Tant de beauté sied mal à ta scélératesse.
L'une appelle la haine, et l'autre l'amitié ;
Malheur ! c'est la beauté qui l'emporte. Ah ! pitié !

Parce, per o lecti socialia jura, per omnes,
Qui dant fallendos se tibi sæpe, deos,
Perque tuam faciem, magni mihi numinis instar,
Perque tuos oculos, qui rapuere meos!
Quidquid eris, mea semper eris; tu selige tantum,
Me quoque velle velis, anne coactus amem!
Lintea dem potius ventisque ferentibus utar,
Ut, quamvis nolim, cogar, amare velim.

XII

QUIS *fuit ille dies, quo tristia semper amanti*
Omina, non albæ concinuistis aves?
Quodve putem sidus nostris occurrere fatis,
Quosve deos in me bella movere querar?
Quæ modo dicta mea est, quam cœpi solus amare,
Cum multis vereor ne sit habenda mihi.
Fallimur, an nostris innotuit illa libellis?
Sic erit: ingenio prostitit illa meo.
Et merito! quid enim formæ præconia feci?
Vendibilis culpa facta puella mea est;
Me lenone placet, duce me perductus amator,
Janua per nostras est adaperta manus.
An prosint, dubium, nocuerunt carmina semper:
Invidiæ nostris illa fuere bonis.

Par nos amours, épargne-moi, je t'en conjure,
Par le ciel qui souvent toléra ton parjure,
Par ton visage qui te fait égale aux dieux,
Par tes beaux yeux enfin qui captivent mes yeux!
Puisque en tout cas je dois t'aimer, choisis toi-même :
Est-ce à regret ou de bon cœur qu'il faut que j'aime?
Allons, au gré du vent laissons-nous emporter,
Et, puisqu'il faut aimer, aimons sans résister.

XII

AMON amour fidèle un avenir maudit
Par de tristes oiseaux a-t-il été prédit?
Un mauvais astre a-t-il sur moi brillé naguère?
Dois-je accuser un dieu de me faire la guerre?
Elle passait pour mienne, et moi seul je l'aimais;
Ah! plus d'un la partage avec moi désormais.
Mais quoi! n'est-ce pas moi qui la leur ai livrée?
Oui certes : dans mes vers je l'ai trop célébrée;
Et c'est bien fait. Pourquoi la chanter si souvent?
C'est ma faute aujourd'hui si l'ingrate se vend.
L'entremetteur, c'est moi; je leur prêtai main-forte,
Et de mes propres mains je leur ouvris sa porte.
Hélas! des vers d'amour les profits sont douteux,
Les maux certains : qui m'a perdu, si ce n'est eux?

Cum Thebe, cum Troja foret, cum Cæsaris acta,
Ingenium movit sola Corinna meum:
Aversis utinam tetigissem carmina Musis,
Phœbus et inceptum destituisset opus!
Nec tamen ut testes mos est audire poetas;
Malueram verbis pondus abesse meis.
Per nos Scylla, patri canos furata capillos,
Pube premit rabidos inguinibusque canes;
Nos pedibus pinnas dedimus, nos crinibus angues;
Victor Abantiades alite fertur equo.
Idem per spatium Tityon porreximus ingens,
Et tria vipereo fecimus ora cani;
Fecimus Enceladon jaculantem mille lacertis,
Ambiguæ captos virginis ore viros;
Æolios Ithacis inclusimus utribus Euros;
Proditor in medio Tantalus amne sitit;
De Niobe silicem, de virgine fecimus ursam;
Concinit Odrysium Cecropis ales Ityn;
Juppiter aut in aves aut se transformat in aurum,
Aut secat imposita virgine taurus aquas.
Protea quid referam, Thebanaque semina, dentes;
Qui vomerent flammas ore, fuisse boves,
Flere genis electra tuas, Auriga, sorores,
Quæque rates fuerint, nunc maris esse deas,
Aversumque diem mensis furialibus Atrei,
Duraque percussam saxa secuta lyram?
Exit in immensum fecunda licentia vatum,
Obligat historica nec sua verba fide;
Et mea debuerat falso laudata videri
Femina: credulitas nunc mihi vestra nocet.

Quand je pouvais chanter les guerres d'Ionie,
Ou César, elle seule échauffa mon génie.
Pourquoi la Muse a-t-elle inspiré mes débuts ?
Pourquoi ne fus-je pas renié par Phébus ?
On sait pourtant que les poètes sont frivoles
Et menteurs : pourquoi donc a-t-on cru mes paroles ?
Nous avons inventé Scylla, sa meute aux flancs,
Pour avoir de Nisus volé les cheveux blancs ;
Nous donnons à Cerbère une gueule triplée,
Au vainqueur de Méduse une monture ailée ;
Aux pieds nous donnons l'aile, aux cheveux les serpents ;
Par nous Titye étend son corps sur neuf arpents ;
Encelade en nos vers de cent bras se hérisse ;
Nous enfermons les vents dans les outres d'Ulysse ;
Nous assoiffons Tantale au milieu d'un étang ;
La Sirène est par nous funeste à qui l'entend ;
Nous changeons en oiseau la triste Philomèle ;
Callisto, Niobé, se transforment comme elle ;
Jupiter devient or, prend des formes d'oiseaux,
Ou bien, chargé d'Europe, en taureau fend les eaux.
Dirai-je encor les dents dont Thèbes fut semée,
Et Protée, et les bœufs à la gueule enflammée,
Et les vaisseaux changés en nymphes, et les pleurs
D'ambre que Phaéton fit verser à ses sœurs,
Phébus épouvanté par un festin barbare,
Et la pierre docile au son de la cithare ?
Le poète, rebelle à l'humble vérité,
Veut pour sa fantaisie un champ illimité.
Pourquoi donc m'ont-ils cru quand je louais Corinne ?
C'est leur crédulité qui cause ma ruine.

XIII

CUM mihi pomiferis conjux foret orta Faliscis,
Mœnia contigimus victa, Camille, tibi.
Casta sacerdotes Junoni festa parabant
Per celebres ludos indigenamque bovem :
Grande moræ pretium ritus cognoscere, quamvis
Difficilis clivis huc via præbet iter.
Stat vetus et densa prænubilus arbore lucus ;
Adspice : concedas numen inesse loco.
Accipit ara preces votivaque tura piorum,
Ara per antiquas facta sine arte manus.
Huc, ubi præsonuit sollemni tibia cantu,
It per velatas annua pompa vias ;
Ducuntur niveæ populo plaudente juvencæ,
Quas aluit campis herba Falisca suis,
Et vituli nondum metuenda fronte minaces,
Et minor ex humili victima porcus hara,
Duxque gregis cornu per tempora dura recurvo.
Invisa est dominæ sola capella deæ :
Illius indicio silvis inventa sub altis,
Dicitur inceptam destituisse fugam ;
Nunc quoque per pueros jaculis incessitur index,
Et pretium auctori vulneris ipsa datur.

XIII

J'ai donc vu Falérie, où triompha Camille;
Car c'est là que ma femme a laissé sa famille.
On allait célébrer la fête de Junon,
Avec un sacrifice et des jeux en son nom.
Le rite est curieux, et vaut que l'on s'arrête,
Quoique un chemin fort dur monte au lieu de la fête.
Un bois antique, épais et sombre, c'est le lieu :
Rien qu'à le voir, on sent la présence d'un dieu.
Un autel fait sans art par la main des ancêtres
Y reçoit la prière avec l'encens des prêtres.
C'est là que tous les ans, quand la flûte a sonné,
Par les chemins fleuris le cortège est mené ;
Et la foule applaudit la génisse superbe,
Que la plaine Falisque engraissa de son herbe,
Les jeunes veaux au front peu redoutable encor,
Puis le modeste don des pauvres gens, le porc,
Et le bouc au front dur où la corne se dresse.
La chèvre seule est odieuse à la déesse :
Jadis, la trahissant par ses cris indiscrets,
Elle arrêta sa fuite au milieu des forêts;
Depuis lors, des enfants elle exerce l'adresse :
Elle-même est le prix de celui qui la blesse.

Qua ventura dea est, juvenes timidæque puellæ
Præsternunt latas veste jacente vias :
Virginei crines auro gemmaque premuntur,
Et tegit auratos palla superba pedes ;
More patrum Graio velatæ vestibus albis,
Tradita supposito vertice sacra ferunt.
Ore favent populi tunc cum venit aurea pompa,
Ipsa sacerdotes subsequiturque suas.
Argiva est pompæ facies : Agamemnone cæso,
Et scelus et patrids fugit Halæsus opes,
Jamque pererratis profugus terraque fretoque
Mœnia felici condidit alta manu ;
Ille suos docuit Junonia sacra Faliscos :
Sint mihi, sint populo semper amica suo !

XIV

NON *ego ne pecces, cum sis formosa, recuso,*
Sed ne sit misero scire necesse mihi ;
Nec te nostra jubet fieri censura pudicam,
Sed tamen ut tentes dissimulare rogat.
Non peccat, quæcumque potest peccasse negare,
Solaque famosam culpa professa facit.
Quis furor est, quæ nocte latent, in luce fateri,
Et, quæ clam facias, facta referre palam ?

Sur les chemins où la déesse doit passer,
De tapis le sol est couvert. Pour commencer,
Des vierges qui de blanc comme les Grecs s'habillent,
Les cheveux couverts d'or et de gemmes qui brillent,
Marchent en robe longue, en brodequins dorés,
Sur la tête portant les vases consacrés.
Quand paraît le cortège, aussitôt le bruit cesse,
Et bientôt à leur suite apparaît la déesse.
Tous ces rites sont grecs. Le meurtre paternel
Faisant fuir Halésus d'un pays criminel,
Il promena longtemps sa course aventureuse,
Et vint bâtir les murs de cette ville heureuse.
Les fêtes de Junon remontent jusqu'à lui.
O Junon, prête-moi, prête-nous ton appui !

XIV

Qu'il te faille, étant belle, oublier ton devoir,
Soit ; mais ne puis-je pas du moins n'en rien savoir ?
Chaste, je ne saurais te commander de l'être ;
Mais, je t'en prie, essaye au moins de le paraître.
Le mal qu'on peut nier n'est point mal en effet ;
Le déshonneur ne vient que de l'aveu qu'on fait.
Lorsqu'il est des secrets que l'ombre des nuits cache,
Pourquoi les mettre au jour et vouloir qu'on les sache ?

Ignoto meretrix corpus junctura Quiriti
Opposita populum submovet ante sera :
Tu tua prostitues famæ peccata sinistræ,
Commissi perages indiciumque tui ?
Sit tibi mens melior, saltemve imitare pudicas,
Teque probam, quamvis non eris, esse putem !
Quæ facis, hæc facito ; tantum fecisse negato,
Nec pudeat coram verba modesta loqui !
Est qui nequitiam locus exigat : omnibus illum
Deliciis imple, stet procul inde pudor !
Hinc simul exieris, lascivia protinus omnis
Absit, et in lecto crimina pone tuo !
Illic nec tunicam tibi sit posuisse pudori,
Nec femori impositum sustinuisse femur ;
Illic purpureis condatur lingua labellis,
Inque modos Venerem mille figuret amor ;
Illic nec voces nec verba juvantia cessent,
Spondaque lasciva mobilitate tremat !
Indue cum tunicis metuentem crimina vultum,
Et pudor obscenum diffiteatur opus.
Da populo, da verba mihi ; sine nescius errem,
Et liceat stulta credulitate frui !
Cur totiens video mitti recipique tabellas ?
Cur pressus prior est interiorque torus ?
Cur plus quam somno turbatos esse capillos,
Collaque conspicio dentis habere notam ?
Tantum non oculos crimen deducis ad ipsos ;
Si dubitas famæ parcere, parce mihi !
Mens abit et morior, quotiens peccasse fateris,
Perque meos artus frigida gutta fluit.

La courtisane même, avant de se livrer,
Ferme sa porte au peuple, et l'empêche d'entrer;
Toi, tu fais ton possible afin d'être honnie,
En colportant partout ta propre ignominie.
Réfléchis : les vertus que tu n'as pas, feins-les;
Sans être honnête, au moins fais croire que tu l'es;
Ce que tu fais, fais-le sans que ta voix l'atteste,
Et conserve en public un langage modeste.
Il est un lieu fait tout exprès pour les plaisirs :
Bannis-en la pudeur, soules-y tes désirs;
Mais au sortir de là, que la débauche abdique!
Laisse au lit le secret d'une ardeur impudique;
Là, quitte sans rougir ton dernier vêtement,
Glisse ta jambe sous celle de ton amant,
Cache sa langue entière entre tes lèvres roses,
Et goûte le plaisir d'amour en mille poses;
Prodiguez les doux mots, les baisers, les transports,
Que le lit secoué craque sous vos efforts :
Mais en te rhabillant prends un maintien modeste;
Que contre ta débauche un air chaste proteste;
Trompe le monde et moi : que ta déloyauté
Me laisse au moins jouir de ma crédulité.
Pourquoi tous ces billets échangés à ma face?
Ce lit où de deux corps tu laisses voir la trace?
Pourquoi montrer ce cou qu'une dent a mordu,
Ce front dont le désordre au sommeil n'est pas dû?
C'est presque sous mes yeux que tu te prostitues.
Grâce pour moi, sinon pour toi, car tu me tues;
Un froid aigu perce mes os, et ma raison
S'égare à chaque aveu nouveau de trahison.

Tunc amo, tunc odi frustra, quod amare necesse est ;
Tunc ego, sed tecum, mortuus esse velim.
Nil equidem inquiram : nec, quæ celare parabis,
Insequar, et falli muneris instar erit ;
Si tamen in media deprensa tenebere culpa,
Et fuerint oculis probra videnda meis,
Quæ bene visa mihi fuerint, bene visa negato :
Concedent verbis lumina nostra tuis.
Prona tibi vinci cupientem vincere palma est :
Sit modo « non feci » dicere lingua memor ;
Cum tibi contingat verbis superare duobus,
Etsi non causa, judice vince tuo !

XV

QUÆRE *novum vatem, tenerorum mater Amorum :*
Raditur hic elegis ultima meta meis.
Quos ego composui, Pæligni ruris alumnus
(Nec me deliciæ dedecuere meæ),
Siquid id est, usque a proavis vetus ordinis heres,
Non modo militiæ turbine factus eques.
Mantua Vergilio gaudet, Verona Catullo ;
Pælignæ dicar gloria gentis ego,
Quam sua libertas ad honesta coegerat arma,
Cum timuit socias anxia Roma manus.

Et j'aime ! en vain je veux haïr, il faut que j'aime !
Et mourir avec toi serait mon vœu suprême.
Va, je ne serai point un censeur dangereux ;
Cache-toi, trompe-moi, je serai trop heureux.
Si même je te prends sur le fait, hé bien ! nie !
Quand je serais témoin de ton ignominie,
Quand mes yeux verraient tout, dis que ce n'est pas vrai,
Je dédirai mes yeux et je t'approuverai.
De qui se rend d'avance on triomphe sans peine :
Tu n'as qu'à dire non, sans plus : qu'il t'en souvienne !
Puis donc qu'un mot suffit, triomphe en sûreté,
Sinon par ta vertu, du moins par ma bonté.

XV

CHERCHE un nouveau poète, ô mère des Amours :
Aux vers légers je fais mes adieux pour toujours,
Jeux charmants qui de moi ne furent pas indignes.
Ils sont l'œuvre d'un fils des campagnes Pélignes,
Qui tient de ses aïeux son rang de chevalier,
Et ne l'a pas conquis naguère à batailler.
Si Catulle et Virgile ont illustré Vérone
Et Mantoue, à mon tour j'illustrerai Sulmone,
Qui pour de justes droits jadis dut s'insurger,
Le jour où l'Italie a mis Rome en danger.

Atque aliquis spectans hospes Sulmonis aquosi
Mœnia, quæ campi jugera pauca tenent :
« Quæ tantum, dicat, potuistis ferre poetam,
Quantulacumque estis, vos ego magna voco. »
Culte puer, puerique parens Amathusia culti,
Aurea de campo vellite signa meo !
Corniger increpuit thyrso graviore Lyæus :
Pulsanda est magnis area major equis.
Imbelles elegi, genialis Musa, valete,
Post mea mansurum fata superstes opus !

Plus tard on entendra le voyageur qui passe
Dire en voyant ces murs où tient si peu d'espace :
« Oui, ces murs sont étroits, mais ils sont grands aussi,
Puisque un si grand poète a vu le jour ici. »
Aimable Amour, et toi, Cythérée, ô déesse,
Je quitte vos drapeaux chéris : Bacchus me presse
De traiter des sujets plus graves et plus beaux ;
Un champ plus vaste s'ouvre à mes nobles chevaux.
Adieu, molle Élégie, adieu, mon petit livre :
La Muse des Amours t'a fait pour me survivre.

COMMENTAIRE

LIVRE PREMIER

ÉPIGRAMME

1. — Conformément aux habitudes de son temps, Ovide met son nom en tête de son ouvrage. Nous retrouverons sa signature en tête du second livre et à la fin du dernier. Sur le contenu probable de la première édition, sur la date approximative de l'une et de l'autre, voir la notice.

3. — *Ut*, à supposer que. *Sit legisse* paraît sensiblement identique à *fuerit legere*. — Le ton est modeste, ainsi qu'il convient, pour prévenir le lecteur en faveur de l'auteur ; cela n'empêchera pas Ovide de se promettre l'immortalité en plus d'un endroit du recueil.

I

INVECTIVE contre l'Amour, qui empêche le poète de traiter des sujets épiques, et le rend amoureux pour l'obliger à faire des vers élégiaques. Cf. Bertin, *les Amours*, I, 1.

En tête de chaque livre, Ovide a mis une pièce où il explique pourquoi il fait des vers d'amour, au lieu de poèmes épiques ou tragiques. On dirait qu'il éprouve le besoin de s'excuser de la légèreté de ses sujets. Il est évident que dès le principe ces pièces ont dû servir de prologues aux livres publiés séparément. Il en a été de même, probablement, de la dernière pièce du premier livre et de l'avant-dernière du second : voir à ce sujet la Notice.

1. *Arma.... violentaque bella.* Il peut y avoir là une allusion à la Gigantomachie, poème entrepris un instant par Ovide : l'allusion est expresse au livre suivant (I, 11 sqq.) Toutefois, l'expression étant ici tout à fait indéterminée, il se peut qu'Ovide veuille parler du poème épique en général. Avant même de songer à la Gigantomachie, peut-être avait-il pensé, comme plusieurs de ses contemporains (cf. II, XVIII, 1 sq., 35 sqq.) à imiter et à compléter les poèmes homériques (cf. II, I, 29 sqq.) C'était la mode pour les débutants, comme chez nous, à une certaine époque, de faire une tragédie. Au reste, *antehomerica, posthomerica* ou Gigantomachie, c'étaient toujours des modèles grecs que l'on suivait. — *Gravi numero,* le rythme héroïque, le vers hexamètre. — *Materia conveniente modis*, expression renversée. *Modis* a le même sens que *numero* (cf. vers 27 sq.)

3. *Inferior,* le second vers, non pas de chaque distique, mais seulement du premier : cf. vers 17. — *Risisse :* cf. II, XVIII, 15 ; l'Amour, qui sait son pouvoir invincible, se moque du poète, toutes les fois qu'il veut faire autre chose que des vers d'amour. — *Surripuisse,* fiction amusante et bien ovidienne : ce n'est pas Ovide qui a fait le

pentamètre, c'est l'Amour qui a estropié l'hexamètre pour le transformer.

6. *Pieridum turba,* la troupe qui appartient aux Muses, les serviteurs ou le cortège des Muses ; *vates* est une apposition au sujet, et ne saurait avoir *Pieridum* pour complément.

7. *Flavæ :* on sait que Minerve ne laissait pas d'être fière de ses cheveux blonds, et que Méduse vit les siens changés en serpents, pour avoir osé les comparer à ceux de la déesse. — *Ventilet,* secouait, pour activer la flamme. La torche n'est pas précisément l'attribut de Vénus, mais Vénus représente ici l'amour, à la place de son fils.

11. *Crinibus insignem.* Tibulle parle fréquemment des cheveux longs d'Apollon ; cet attribut lui appartient en commun avec Bacchus, comme signe d'une jeunesse éternelle. Voir plus loin, XIV, 31 sq. — *Aoniam :* l'Aonie était la partie de la Béotie où résidaient les Muses.

13. *Magna :* universel même, puisque ce pouvoir s'étend à la fois sur les dieux et sur les hommes. — *Opus :* les dieux en effet président généralement à divers travaux, moissons, vendange, etc., ici la poésie.

15. *Heliconia Tempe,* la vallée de l'Hélicon, c'est à dire celle du Nord, où était le bois sacré des Muses, et où s'élevaient à cette époque un grand nombre de statues et d'autels, dispersés depuis par Constantin. C'est là que jaillirent sous le sabot de Pégase les sources d'Aganippe et d'Hippocrène, où les poètes s'abreuvaient, disait-on. C'est là que fut le berceau du culte des Muses et de la poésie hésiodique. L'Hélicon, situé entre le lac Copaïs et le golfe de Corinthe, est encore aujourd'hui riche en sources, en bosquets et en riantes vallées. La source de Castalie (voir plus loin, XV, 36 et la note) n'appartient pas à l'Hélicon ; elle était voisine de Delphes et du Parnasse.

17. *Surrexit,* a commencé (cf. v. 27). — *Proximus ille,* le second vers, celui auquel il a dû s'arrêter. *Attenuat nervos :* nous dirions, par une métaphore différente, *m'arrête court.*

20. *Aut puer, aut puella,* peu importait aux Romains ; les deux espèces d'amour se conciliaient d'ailleurs fort bien.

21. *Soluta,* car les carquois étaient fermés ou pouvaient l'être. — *Legit,* prit, sans que l'idée de choix s'impose nécessairement.

23. Les arcs des anciens n'étaient bandés qu'au moment de s'en servir. Au repos, la corde était lâche, n'étant fixée que d'un côté ; il fallait courber l'arc par un effort souvent considérable (cf. infra, VIII, 47 sq.), pour accrocher l'autre bout de la corde, au moyen de la boucle terminale. Quand la force du bras n'y suffisait pas, on y appuyait le genou, en arc-boutant l'arc à terre. — Eros bandant son arc, en l'appuyant sur son genou, ou en appuyant le genou sur l'arc, est un motif que la peinture et la sculpture gréco-romaines ont fréquemment traité et qui devait décorer plus d'un mur de maison romaine. Ovide y pensait certainement. On attribue quelquefois l'invention de cette attitude à Lysippe. Le type d'Eros décochant sa flèche, auquel Ovide a pu penser aussi, appartient à Praxitèle.

26. *Uror :* le poète ne s'aperçoit pas qu'il change de métaphore, et confond l'effet de la flèche avec celui de la torche ; c'est que la métaphore est déjà usée de son temps, et *uror* veut dire simplement *j'aime ;* cf. cependant II, IX, 5. — *Vacuo,* qui était libre, ce qui ne veut pas dire que ce soit le premier amour d'Ovide.

29. *Flaventia :* la Muse de la poésie érotique ne peut avoir que des cheveux blonds, car cette couleur était fort à la mode à Rome, sans doute à cause de sa rareté : voir la note initiale à I, XIV. — *Myrto,* l'arbuste consacré à Vénus, par opposition au laurier d'Apollon dont on couronne les poètes épiques ; le myrte revient constamment chez les élégiaques (cf. plus loin, II, 23, et XV, 37 ; III, 1, 34, etc.) — *Litorea : litora myrtus amat,* dit Virgile. La raison en est donnée par Ovide lui-même (I, XV, 37) : *metuentem frigora myrtum ;* la température est en effet plus tiède au bord des mers. — *Emodulanda :* Ovide aurait pu se passer de forger ce mot, ainsi que beaucoup d'autres.

II

LE poète constate que l'Amour s'est emparé de lui : il s'avoue vaincu et demande grâce ; il figurera dans le cortège de l'Amour, dont le triomphe est longuement décrit. Bertin (*Amours*, I, 1) a imité le début de cette pièce.

1. *Esse quid hoc dicam* correspond assez bien au français *Qu'est-ce à dire ?* La question est d'ailleurs bien artificielle et raffinée, et nous ne comprenons guère qu'Ovide en particulier puisse être amoureux sans le savoir. — *Dura :* sans doute le lit paraît plus dur quand on ne dort pas; mais les lits des anciens n'étaient jamais bien tendres, et la plume était d'un usage fort restreint pour leurs matelas (*tori*) et leurs coussins (*culcitæ*, *cervicalia*). — *Pallia :* sur le matelas on étalait une première couverture, sur laquelle on se couchait, *stragulum ;* il s'agit ici de la seconde, celle dont on se recouvrait, *opertorium*. Ovide emploie volontiers *pallia* dans un sens vague : cf. plus loin IV, 41. — *Sedent*, et non *manent :* la couverture peut rester sur le lit, mais découvrir le poète en se déplaçant.

3. *Quam longa*, tout du long : l'expression est assez usitée, mais ordinairement avec *est ;* Müller a tort de la prendre pour une exclamation. — *Ossa*, pour *membra*.

5. *Tentarer*. Le poète assimile l'amour à une maladie : on disait couramment *tentari morbo*. — *An*, au sens propre : ou bien est-ce que ; *subit*, il se glisse furtivement.

7. *Sic erit :* on attendait plutôt *sic est* ou *sic erat*, qui se trouvent dans quelques manuscrits. Mais *sic erit* se retrouve ailleurs (III, XII, 8), et le futur donne peut-être un caractère hypothétique à la proposition ; il est à noter qu'en français nous faisons du futur du verbe *être* un usage analogue. — *Tenues*, fines, et par suite aiguës ; voir en outre la note à II, IX, 13.

9. Tournure elliptique et vive. Faut-il céder ou résister ? Mais, si je résiste, je développe le mal ; il faut donc céder.

— *Bene*, sans rechigner, et en le disposant de la façon la plus commode.

11. Le grand usage que les anciens faisaient des torches résineuses explique naturellement ce souvenir. Voir à ce sujet la note à I, VI, 57.

13. Burmann trouve *juvat* excessif, et il n'a pas tort. — *Detrectant*, essayent de secouer. *Pressi :* la correction *prensi*, adoptée par Ehwald, donne à *detrectant* un sens plus ordinaire, mais il n'y a pas nécessité.

16. *Minus sentit*, on le lui fait moins sentir. *Facit*, s'adapte, s'accommode.

17. Tout ce passage n'est que le développement d'un distique de Tibulle (I, VIII, 7 sq.), imité de plus près dans les deux derniers vers : *Deus crudelius urit, Quos videt invitos succubuisse sibi*. Ovide a remplacé *urit* par *urget*, que justifient d'ailleurs, comme l'indique Burmann, les comparaisons qui précèdent.

19. *Confiteor* est ici le mot capital. On s'étonne que Merkel, Müller et Riese le mettent entre parenthèses. — *Ad tua jura*, c'est à dire *ad te, qui jus habet ;* le sens de *jura* n'est pas le même ici que plus loin, II, V; 30.

23. *Myrto :* voir plus haut la note à I, 29. Notons en passant que la couronne de myrte est celle du triomphateur dans le petit triomphe, appelé *ovatio*. — *Maternas :* le tempérament amoureux des colombes en avait fait naturellement l'attribut de Vénus. Les sanctuaires de Paphos et du mont Eryx en entretenaient un grand nombre. — Ce triomphe de l'amour est décrit fort spirituellement, sans doute d'après une peinture ; tous les détails en ont été choisis avec soin par le poète, ou plutôt par le peintre, et appropriés à la personne du triomphateur. Pour commencer, il est couronné de myrte, et non de laurier ni d'or ; son char est attelé de colombes et non de chevaux ; ce char lui-même est spécial : *qui deceat*. Mais qui donc doit le lui donner ? Les commentateurs estiment que *vitricus* désigne Mars. C'est Mars en effet qui est désigné ailleurs (II, IX, 48) par ce mot. Mais nous pensons qu'ici c'est une erreur absolue, car si Mars donne un char à l'Amour, ce sera le sien propre, ce qui ne saurait convenir dans l'espèce. N'y a-t-il donc que Mars qui puisse être appelé de ce nom ? N'y a-t-il pas, avant tout autre, le mari légitime, c'est-à-

dire Vulcain ? Il n'y a pas de doute : l'époux de Vénus forgera pour l'Amour un char spécial, *qui deceat*, comme dans l'Énéide il forge un bouclier pour Énée, autre fils de sa femme, dont les adultères ne l'irritent pas plus qu'ils ne l'étonnent. Nous ajouterons que l'emploi de ce mot *vitricus*, donne un caractère légèrement comique à la mythologie ; il n'y a qu'Ovide pour cela ! — C'est peut-être le lieu de se demander qui est le père de l'Amour. On en parle peu. Dans les cosmogonies primitives, Éros symbolise l'attraction : il est avec Chaos (l'espace) et Gæa (la matière) un des éléments primordiaux du monde ; plus tard, c'est un jeune dieu, fils de l'Érèbe et de la Nuit, puis de Kronos, ou de Gè et d'Ouranos, etc. ; plus tard encore, il est fils de diverses déesses, le plus souvent d'Aphrodite, et son père est généralement Hermès. Toutefois les traditions locales lui prêtent bien d'autres pères, au nombre desquels on est surpris de voir figurer Arès lui-même.

25. *Clamante :* voir au vers 34. — *Arte*, habilement.

28. Le triomphe est en effet d'autant plus magnifique que le triomphateur est précédé d'un cortège plus considérable de captifs ou d'objets qui rappellent ses victoires.

30. *Captiva mente*, non, comme le veut Amar, pour marquer qu'il s'est soumis de bon gré, mais simplement parce que sa captivité est métaphorique : c'est le cœur qui est enchaîné ; *nova* a le même sens que *recens*.

31. *Mens bona*, la sagesse. — *Castris*, et par conséquent à la victoire. Ovide prête constamment à l'Amour un camp et des étendards ; il institue même plus loin (I, IX) un parallèle en forme entre l'amour et la guerre.

33. *Omnia*, plus fort que *omnes*, dit Marius. — Le pentamètre est reproduit textuellement de Tibulle, II, V, 118.

35. *Error*, l'Illusion ; *Furor*, la Passion furieuse. Toutes ces allégories sont assez froides ; Ovide imite Virgile et les autres poètes qui mettent par exemple à côté de Mars *Metus* et *Pavor*, ou aux enfers *Fames*, *Egestas*, *Metus*, etc.

38. *Commoda :* ce sont en effet les procédés toujours efficaces dont l'amour se sert. *Nudus*, sans armes et sans pouvoir.

39. Idée gracieuse. — *Appositas*, dont elle a une provision à côté d'elle ; sur cette cheville, voir la note à II, V, 14.

42. *Aureus ipse*, portant toi-même des ornements d'or,

peut-être des ailes d'or, car il ne faut pas oublier que ceci est probablement la description d'une peinture.

43. *Ures*, avec ta torche ; *vulnera*, avec tes flèches ; le rapprochement se retrouve au distique suivant.

46. Le sens est bien simple : il n'est pas nécessaire d'être dans la flamme pour se brûler ; le voisinage suffit, à cause de la chaleur dégagée. Or voici la perle qu'on trouve dans la collection Panckoucke : ta flamme brûle même au sein de l'eau ! Aucune révision n'a fait disparaître cette ridicule bévue, que Baudement, démarqueur attitré de la collection Nisard, a reproduite presque textuellement.

47. Depuis les victoires d'Alexandre, le terme de l'expédition de Bacchus, placé jusqu'alors en Bactriane, avait été reculé jusqu'au Gange. Le triomphe de Dionysos revenant de l'Inde est un sujet que la sculpture exploita largement à partir de cette époque ; on le réservait presque uniquement aux sarcophages. Le char du Dieu y est traîné par des animaux divers, particulièrement des éléphants.

49. *Ego* a été repris par Riese dans les manuscrits de second ordre, et rejeté de nouveau par Ehwald : cf. infra IV, 3 ; cf. aussi II, VII, 1, et VIII, 13, et III, XI, 9 et 11. — *Parce...*, tu perds tes forces, tu t'épuises inutilement à me frapper, puisque je suis vaincu ; l'idée est expliquée par le distique suivant. La collection Panckoucke dit encore : ne va point perdre les droits que la victoire te donne sur moi ! Et le traducteur se plaît à se moquer de ses prédécesseurs ! Nous ne continuerons pas à relever les erreurs de cette traduction, revue depuis (?) par Lemaistre. Il nous suffira de dire qu'elle en fourmille, et que Baudement les a reproduites consciencieusement.

51. *Cognati*, son petit-neveu, puisque Auguste était le fils adoptif de Jules César, et que la gens Julia prétendait descendre d'Iule, fils d'Énée, et petit-fils de Vénus. C'est bien d'Auguste et non de César qu'il est question ici, et l'on s'étonne que la question ait pu être posée par Ciofanus et reproduite par Burmann et Amar ; *adspice* fait allusion à des faits contemporains, et Ovide n'était pas né quand César mourut. *Vicit, victos :* c'est la troisième fois dans cette pièce qu'Ovide rapproche à dessein des mots de même racine (cf. vers 22 et 42).

III

LE poète, qui n'est pas très riche, essaie de se concilier les bonnes grâces de celle qu'il aime par d'autres mérites, et en particulier par la poésie.

1. *Prædata est*, l'expression la plus forte possible, pour mieux marquer sa servitude. — Avec l'opposition indiquée par *aut*, on attendrait plutôt : puisse-t-elle m'aimer, ou puissé-je cesser de l'aimer ! Mais c'est une hypothèse que le poète ne veut pas admettre, et il dit : si elle ne m'aime pas, puisse-t-elle *au moins* se conduire de façon que je l'aime toujours ! Or c'est encore trop, car cela implique le désir d'être aimée, et cela même n'est pas nécessaire : du moins le poète ne l'espère pas ; il ajoute donc : qu'elle se borne seulement à tolérer que je l'aime ! La pensée est bien un peu raffinée : elle enferme pourtant quelque sentiment. — *Cytherea :* voir la note à II, XVII, 4.

7. *Magna parentum nomina.* Ce mot ne désigne pas des sénateurs quelconques, malgré l'opposition de *eques*, car on pouvait être sénateur, après avoir rempli des magistratures, sans avoir pour cela *magna nomina parentum*. Il ne désigne pas non plus exclusivement les familles d'origine réellement patricienne, celles qui s'appelaient *troyennes* ou *albaines*, car leur nombre était singulièrement réduit à l'époque d'Ovide, et d'ailleurs, théoriquement, elles pouvaient ne pas être *nobiles*. Mais il s'applique à toutes les familles, patriciennes ou plébéiennes, *Claudii* ou *Metelli* par exemple, dont les membres, pendant plusieurs générations, avaient rempli les charges curules supérieures, consulat, censure, préture, et peut-être édilité, et qui formèrent peu à peu une sorte de classe nouvelle, sous le nom de *nobilitas*. C'étaient, en d'autres termes, les familles qui avaient beaucoup d'images (voir plus loin la note à VIII, 65). — *Nostri sanguinis auctor*, non pas mon père, mais bien mon ancêtre le plus reculé (cf. III, XV, 5). Il est vrai que la chevalerie n'était pas héréditaire : il fallait,

pour être chevalier, un certain nombre de conditions, dont la principale était le cens réglementaire, et dont la disparition faisait rentrer le chevalier dans la plèbe. Mais on conçoit aisément que les fils de chevaliers n'avaient pas de peine à remplir ces conditions comme leurs pères. Il s'était donc formé une sorte de *nobilitas equestris;* ceux qui appartenaient à une vieille famille de chevaliers se considéraient comme plus nobles que les nouveaux parvenus : c'est le cas d'Ovide (*loc. cit.*, à rapprocher de III, VIII, 9 sq.) Ajoutons que le titre de chevalier constituait la seule noblesse possible pour les Italiens et les provinciaux, puisque les sénateurs étaient nécessairement Romains ; ce qui n'empêche pas que cette noblesse italienne et provinciale était un peu dédaignée de la *nobilitas* romaine.

9. Ovide aime assez à parler aux femmes de la médiocrité de sa fortune, sans doute afin de les rendre moins exigeantes ; il y reviendra plus loin, II, XVII, 27, et aussi III, VIII. Il donnait cependant : cf. plus loin X, 64. D'ailleurs était-il si pauvre ? Comme il avait encore son père et sa mère (c'est lui-même qui nous l'apprend ici), il se peut qu'il n'ait pas eu à ce moment de fortune personnelle ; mais son père ne pouvait pas ne pas avoir au moins les 400,000 sesterces exigés des chevaliers, même en province. Peut-être serrait-il un peu trop les cordons de sa bourse, au gré d'Ovide : *temperat sumptus* et *parcus* ont tout l'air d'une plainte à ce sujet. Au surplus 400,000 sesterces n'étaient pas une grosse fortune.

11. *Vitisque repertor :* Bacchus en effet protège aussi les poètes : cf. Lygdamus, IV, 43 sq. Cela tient d'abord à ce que l'ivresse a plus d'un point de contact avec l'inspiration poétique. D'autre part c'est du culte de Bacchus qu'est issue la poésie dramatique, avec le dithyrambe. Les monuments représentent souvent Bacchus assisté des Muses ; si bien que son culte, d'abord en antagonisme avec celui d'Apollon, finit par s'associer et parfois même se confondre avec lui. — *Hinc faciunt*, sont pour moi ; *hinc* est une correction de Merkel, adoptée par Müller et Ehwald. Riese conserve *hæc*, leçon de PS, et propose *hoc. Et* est remplacé par *at* par Merkel, Müller, Ehwald, et au vers suivant par Ehwald.

13. *Nulli cessura,* à toute épreuve ; *nulli* est peut-être

au féminin. — *Sine crimine mores :* cela dépend de ce qu'on entend par *mores ;* en un sens il se peut qu'Ovide ait mérité cet éloge, mais lui-même fait d'autres aveux plus loin (II, IV, 1 sq.) ; quant à *fides,* déjà exprimé au vers 6, on sait ce qu'il en faut penser : voir plus loin II, X, et surtout II, IV, où le poète est plus sincère. — *Simplicitas,* candeur. — *Purpureus :* rougissait-il si facilement ?

15. *Non mihi mille placent :* cf. II, IV, 47 sq. — *Desultor,* qui passe d'un objet à un autre ; nous dirions familièrement en français *girouette.* Heinsius cite à ce propos Messala Corvinus (apud Sen. *Suas.* I, 8), qui appelle un certain Dellius *desultorem bellorum civilium,* parce qu'il avait passé de Dolabella à Cassius, puis à Antoine, puis à César. — *Si qua fides,* non pas si la fidélité existe, mais simplement si tu m'en crois, c'est à dire tu peux m'en croire (cf. plus loin VIII, 11).

17. *Fila sororum :* voir la note à II, VI, 45. — *Teque dolente mori.* On entend avec Burmann : mourir si je te faisais souffrir par mes infidélités ; mais si tel était le sens, l'idée serait bien mal exprimée ; nous entendons : mourir regretté par toi.

19. *Felicem,* féconde ; *provenient,* viendront en abondance, et non pas seulement seront produits : cf. I, V, 26.

21. *Exterrita,* en voyant les cornes lui pousser (voir la note à II, II, 45), attitude évidemment empruntée à une peinture, aussi bien que le motif suivant, exploité même dans les temps modernes. — *Adulter :* nul dieu n'a mérité autant que Jupiter d'être désigné par ce seul mot (cf. infra, X, 4) ; cela tient simplement à la vanité humaine, car dans chaque pays les légendes locales mettaient autant que possible Jupiter à l'origine de la race. D'autre part on a justement considéré les amours multiples de Zeus comme n'étant en général que « l'expression diversifiée des mêmes phénomènes naturels. »

23. *Juvenco,* qui est encore Jupiter, enlevant Europe. — *Tenuit :* le poète reproduit manifestement un motif très populaire, que la peinture gréco-romaine a varié ou répété presque à l'infini depuis la description de Moschus. C'est ici l'attitude la plus ordinaire ; d'autres fois Europe tient en outre, ou à la place, des fleurs ou un panier : on sait qu'elle cueillait des fleurs avec ses compagnes au moment

où le taureau aborda au rivage de Tyr. Sur ces représentations artistiques, où figurent les amantes de Jupiter, voir les atlas et les traités spéciaux d'archéologie, et particulièrement Helbig, *Wandgemælde der Stædte Campaniens*, et l'atlas d'Overbeck, *Griech. Kunstmyth., Zeus.* Nous renvoyons une fois pour toutes à ces deux ouvrages, qui sont classiques.

25. *Nos*, moi, et non pas nous, ainsi que le prouve au vers suivant le rapprochement de *nostra* et *tuis ; pariter*, comme les poètes qui ont chanté les sujets qu'on vient d'énumérer. *Nostra tuis*, pour *tua nostris*.

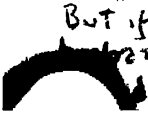
IV

OVIDE, devant dîner en même temps que sa maîtresse dans la maison d'un ami commun, lui donne des conseils sur la conduite qu'elle doit tenir pendant le repas vis-à-vis de son mari, et vis-à-vis de lui-même pour tromper le mari ; il songe avec douleur que la nuit viendra et que le mari l'emmènera. Cette pièce spirituelle est en plusieurs endroits imitée de Tibulle (I, VI), qui a longuement exposé comment les amants doivent s'y prendre pour correspondre en présence d'un mari gênant.

1. *Vir tuus*. On peut supposer que l'auteur s'adresse à Corinne, quoique elle ne soit pas nommée. Il s'agit, comme on voit, d'un *convivium*, repas d'invités.

3. *Tantum* porte sur *adspiciam* plus encore que sur *conviva*. — *Tangi*, plus fort que *tangere* : il ne donnera pas seulement des caresses, il en recevra.

5. *Subjecta*. On sait que les lits de table avaient trois places à des niveaux différents, celle de gauche étant la plus haute ; elle sera donc placée au-dessous de son mari, c'est à dire à sa droite, ou mieux encore devant lui, car chaque convive s'allongeait sur le côté gauche, s'appuyait sur le coude gauche, et prenait les aliments de la main droite, les jambes étant placées de biais, du côté opposé à



la table. Dans cette position, elle pourra avoir la tête sur la poitrine de son mari, et c'est apparemment ce que veut dire *fovebis sinum. Apte,* commodément pour qu'il te caresse ; toutefois nous avons beaucoup de peine en vérité à nous représenter l'agrément que les Romains pouvaient éprouver à table dans cette posture bizarre.

7. *Candida,* belle. *Posito vino,* interrompant le festin : l'expression se rapporte à *viros ambiguos,* les hommes à double forme, les Centaures, symboles des êtres primitifs, dont les instincts sensuels et brutaux sont excités par l'intempérance. D'après le récit homérique, un seul Centaure, Eurytion, assistait au banquet : pris de vin, il porta la main sur Hippodamie, la fiancée de Pirithoüs ; c'est quand les Lapithes l'eurent chassé, après lui avoir coupé le nez et les oreilles, que ses compagnons vinrent à son secours, et commencèrent la bataille dont Pirithoüs sortit vainqueur avec l'aide de Thésée. — *Atracis,* la Thessalienne, de la ville d'Atrax en Thessalie : les Centaures et les Lapithes appartiennent aux légendes Thessaliennes. Les scholies de Stace (*Théb.* I, 106) font d'Atrax le nom du père d'Hippodamie. — *Traxit,* par sa beauté.

9. *Silva* souligne le caractère sauvage des Centaures, généralement considérés comme un peuple de chasseurs. — *Vix,* sous-ent. *tamen.* — *Tenere manus* signifie ordinairement se retenir de frapper, mais il n'y a pas de confusion possible : cf. vers 40.

12. *Nec Euris,* etc., périphrase longue et banale que l'on trouve vingt fois dans Tibulle (cf. infra VI, 42 et VIII, 106) ; *tepidis :* le Notus est le vent du sud.

13. Le distique est bien joli ; le vers 54, qui ne l'est pas moins, ne serait pas déplacé ici.

15. Il faut faire dépendre *ibis* de *cum.* — *Comes* est expliqué par *ut accumbas,* te coucher à côté de lui. — *Tange,* sous-ent. *præteriens.*

17. *Vultumque loquacem :* cf. Tibulle, I, II, 21, *nutus loquaces,* et II, VI, 25, *oculos loquaces ;* nous disons de même en français *des yeux qui parlent.*

20. Hendiadys probablement : cf. Tibulle, I, VI, 19 sq. ; il se peut cependant qu'il y ait là deux idées distinctes.

22. Voilà sans doute un signe purement conventionnel. Il semble qu'il n'en soit pas de même du suivant ; on dirait

que c'est le geste de tirer l'oreille qu'Ovide prie sa maîtresse d'esquisser légèrement et gracieusement. Au surplus il y a peut-être là deux gestes familiers aux Romains ; et l'on peut concevoir qu'Ovide ait choisi des gestes de cette espèce pour ne pas attirer l'attention. — *Tacita mente*, que nous retrouverons plus loin (III, VII, 63), correspond rigoureusement à *tacitement ;* l'expression est encore de Tibulle (IV, VI, 16). — Ehwald a repris avec raison la vulgate *queraris*, abandonnée depuis Merkel, et tirée des *Excerpta* de Scaliger et autres, au lieu de *loquaris* P, qui n'offre pas un sens très satisfaisant ; *queraris* a l'avantage de s'opposer à *placebunt*.

26. Est-ce encore là une convention passagère, ou un geste usité chez les Romains ? Cf. pour tout ce passage, II, V, 13 sqq.

27. C'était l'usage dans les festins de considérer la table comme un autel et d'y faire des libations ; l'autel lui-même était une sorte de table à l'usage des dieux. D'autre part, c'était l'usage des suppliants de toucher l'autel en parlant, ou en faisant, comme ici, des imprécations.

29. *Miscuerit*. Les Romains ne buvaient pas le vin pur, à moins qu'ils ne voulussent s'enivrer de propos délibéré ; mais tandis que dans la *comissatio*, qui suivait souvent la *cena*, le mélange était fait d'avance dans le cratère, où l'on puisait avec le *cyathus* pour remplir les coupes, au contraire, dans la *cena*, où l'on buvait d'ailleurs fort peu, les convives faisaient eux-mêmes le mélange, en demandant de l'eau, chaude ou froide, suivant les saisons, aux esclaves chargés de ce service, les *pocillatores* ou *pincernæ*. Quelquefois on adoucissait le vin italien, trop fort, avec du miel ou du vin grec. — *Sapias*, sous-ent. *si*. — *Leviter*, tout bas, afin qu'elle n'ait pas l'air de faire le mélange elle-même de parti pris.

31. *Primus*, avant qu'un autre n'ait eu le temps de demander la coupe ; car il n'y avait pas une coupe pour chaque convive : la coupe passait de bouche en bouche, et servait pour les neuf convives du *triclinium*, ce qui était d'une propreté contestable. Ovide tient à boire avant que les traces des lèvres de sa maîtresse n'aient eu le temps de sécher ; ceci rappelle une scène connue de l'*Étourdi*. Cf. *Art d'Aimer*, I, 575.

33. *Quod prægustaverit*, après y avoir mordu; *libatos* exprime la même idée.

35. Voir les vers 5 sq. et la note.

37. *Habiles*, bien faits, ou peut-être agréables à manier. — *Oscula dedisse :* il faudra pour cela qu'elle se renverse un peu en arrière, et que le mari se penche sur elle.

40. *Injiciamque manus :* c'est le geste du propriétaire.

41. *Hæc tamen adspiciam :* si encore les choses devaient en rester là, je verrais tout, et saurais à quoi m'en tenir. Mais ne feras-tu pas d'autres choses que je ne pourrai voir ? Les convives en effet, pour se coucher sur le lit de table, mettaient un vêtement léger, *synthesis*, et jetaient sur eux une couverture *(pallium)*, qui cachait la partie inférieure du corps (cf. vers 41 et 50) ; comme d'autre part chacun des lits du *triclinium* était en pente du côté opposé à la table, on voyait difficilement des autres lits ce que faisaient les jambes : elles pouvaient se rapprocher (*cohære*, v. 43) ou même s'enlacer (*committe*), sans qu'on le vît. Et voilà justement ce qui inquiète Ovide : il concevra des soupçons, qu'il ne pourra pas vérifier (*cæci*). *Cæcus* ne désigne donc pas, comme le veut Amar, la colère aveugle où la crainte pourrait jeter le poète ; jamais *cæcus timor* n'a pu avoir un pareil sens.

43. Gradation descendante : pas d'enlacement, pas de contact, même des pieds !

45. Cf. Tibulle, I, VI, 9 sq. — *Ecce*, correction de Heinsius, pour *esse* P ; *ipse* S.

47. *Properata*, devançant l'heure, empiétant sur la nuit. — *Veste injecta :* voir la note au vers 41. — *Dulce opus*, expression vague, et d'autant plus indécente qu'elle laisse le champ libre à toutes les suppositions Nous pensons toutefois que les mains ne sont pas en cause, car elles doivent rester visibles.

49. *Non facies ;* plus exactement : tu ne t'y prêteras pas. — *Conscia*, complice. — *De tergo :* c'est en effet sur la hanche droite, et même sur le dos, que reposait la couverture. Heinsius, qui proposait *gremio*, ne comprenait pas la position, pas plus qu'Amar, qui adoptait la correction, pas plus que Riese peut-être, puisqu'il écrit *detecto... toro*. — Il faut avouer qu'une aimable liberté régnait dans les *convivia*, depuis que les femmes y prenaient place, et man-

geaient couchées à côté des hommes. A l'origine les femmes n'assistaient qu'aux repas de famille, et encore étaient-elles assises au pied du lit : le père de famille seul avait le droit d'être couché. De telles mœurs étaient loin, et rien ne saurait mieux nous renseigner sur la dépravation des femmes romaines que la description anticipée de ce repas, où les convives doivent et peuvent prendre tant de libertés, qui évidemment paraissent ordinaires à Ovide.

52. *Dum bibit*, probablement au moment où il va boire, ce qui ne doit pas être commode ; mais c'est le seul moment où il ait la coupe entre les mains. Il s'agit d'enivrer le mari sans qu'il s'en doute, car ce n'était pas l'habitude dans les *convivia* ordinaires de boire beaucoup ni de boire pur (voir la note au vers 29).

53. *Compositus* signifie souvent calme, tranquille, immobile ; mais d'autre part *componere membra* est une expression classique qui signifie ensevelir, littéralement rapprocher et disposer les membres du mort pour l'ensevelissement ; or *somno vinoque sepultus* est une façon de parler également classique, qu'on trouve par exemple dans Virgile ; *compositus* est donc à peu près équivalent à *sepultus ;* il a le même sens plus loin, II, v, 22. — Pour la pensée, cf. aussi I, IX, 25. Tibulle faisait boire de même et dans le même but le mari de Délie.

55. Ainsi qu'au vers 15, il faut faire dépendre *surgemus* de *cum*. — *In medium*, probablement pour être plus libres, mais on ne voit pas bien en quoi ils le seront.

57. Le vers est bien prosaïque. — *Tange :* est-ce du corps ou de la main ?

59. *Paucas in horas*. Le dîner, *cena*, commençait d'ordinaire vers la 9e heure, c'est-à-dire entre 2 h. 1/4 et 3 h. 3/4, suivant la saison, et se prolongeait jusqu'à la fin du jour ; il durait ainsi plus de trois heures, même chez les gens les plus réglés ; Pline le Jeune fait un mérite à Pline l'Ancien de ne pas dépasser ce chiffre, et le donne comme un exemple de la manière dont il épargnait le temps. Ce chiffre nous surprend ; mais en réalité on se reposait et on causait beaucoup plus qu'on ne mangeait. La matinée seule, sauf exceptions, étant consacrée aux affaires, et l'après-midi aux divertissements, c'est à table qu'on se divertissait, après la sieste et le bain. Quand on dépassait la fin du jour, à moins

qu'il n'y eût orgie, il y avait ce qu'on appelait *comissatio*, c'est à dire qu'après le dessert ou un peu plus tard, on continuait à se divertir, en buvant, et en portant des santés, mais sans manger. Nous avons ici la *cena* toute seule, qui se termine à la tombée de la nuit. — *Separor* S; Riese maintient *separer* P.

62. *Qua licet*, car il ne m'est pas permis d'aller plus loin. — Müller écrit *ab ortis*, d'après *abortis* P (Philol. XI, p. 65).

66. *Sitque maligna venus* : que le plaisir lui soit mesuré chichement ! et au vers suivant : qu'il n'en éprouve même point du tout ! Ehwald et Riese ont tort de mettre une majuscule à *venus* : il faut un sujet à *juvet* (v. 66) et surtout un régime à *dedisse* (v. 70). — Cette fin à été gracieusement imitée par Bertin (*Amours*, III, XII).

V

CORINNE est venue au rendez-vous qu'Ovide lui avait donné, et il conte comment il l'a reçue. Cette pièce, célèbre sous le nom de *Jouissance*, a été traduite au XVIIe siècle avec une autre, non moins célèbre sous le nom d'*Impuissance* (III, VII), avec le titre suivant : *L'occasion perdue et retrouvée* ; elles ont été imprimées ainsi dans tous les Parnasses satyriques du temps, qu'on se passait sous le manteau. On attribuait cette traduction à Corneille ! Et l'on raconte dans le *Carpenteriana* que Corneille aurait commencé sa traduction de l'*Imitation* pour faire pénitence de cette peccadille, à la prière d'un confesseur auquel le chancelier Séguier l'aurait conduit. *L'occasion perdue et retrouvée* a été réimprimée en 1862 (Paris, Gay, in-8) ; Paul Lacroix, qui en fut l'éditeur, ne manque pas d'accepter la tradition relative à Corneille. Au reste, ces deux pièces furent traduites ou imitées par bien d'autres, quoique avec moins de succès. Voir cependant Bertin (*les Amours*, I, IV).

1. On choisit volontiers l'instant de la sieste dans les pays chauds pour faire ce dont Ovide va parler, et cela est d'autant plus naturel ici que Corinne, étant mariée, n'est pas libre la nuit. — *Exegerat :* il est midi passé, près d'une heure ; c'est le moment le plus chaud. *Mediam horam* équivaut à *medii dies* du dernier vers.

3. Au temps d'Ovide, les fenêtres se fermaient encore avec des volets opaques, à un ou deux vantaux. Ovide entr'ouvre ici un de ses volets, pour avoir un peu de jour, mais le moins possible. Les fenêtres vitrées furent connues des Romains de l'Empire, mais ils les employèrent peu.

5. *Crepusculum* désignait exclusivement le crépuscule du soir ; celui du matin, indiqué au vers suivant, s'appelait *diluculum*. Ce second vers a été heureusement rendu par La Fontaine, dans sa fable des *Lapins : ... Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour ;* mieux encore par Casimir Delavigne, dans les *Limbes : Quand la nuit n'est plus, quand le jour N'est pas encore.*

9. *Tunica velata recincta,* en tunique flottante, autrement dit en chemise. Cet hémistiche est très particulièrement affectionné par Ovide : cf. infra III, 1, 51, et VII, 81. La tunique était le vêtement de dessous des hommes et des femmes, plus long pour les femmes ; elle était généralement serrée à la taille par une ceinture *(zona)*, au-dessus de laquelle on la remontait pour faire retomber les plis tout autour. — *Dividua :* les cheveux, épars, se trouvaient sans doute ramenés sur la poitrine, et par conséquent séparés en deux.

11. *Qualiter* est vraiment peu poétique. Nous le retrouverons plus loin, VII, 58. — *Famosa* Heinsius, d'après *thalamosa* P. La correction est parfaite au point de vue paléographique ; mais au point de vue du sens elle l'est moins, car *famosa* a un sens péjoratif dans la langue classique : or Ovide ne doit faire ici que des comparaisons avantageuses. Pourquoi ne reprendrait-on pas *formosa* S ? De même *multis amata viris* n'attire pas l'attention sur les mœurs de la courtisane, mais simplement sur sa beauté. On sait d'ailleurs qu'elle était célèbre par son avidité et ses caprices ; elle eut pour amant entre mille autres le philosophe Aristippe ; Athénée, Élien, Pausanias et d'autres racontent à son sujet de nombreuses anecdotes, par exemple

celle des mille drachmes demandées à Démosthène, qui refusa d'acheter à ce prix « un repentir ».

13. *Rara*, d'un tissu clair, et par conséquent transparent. Il s'agit probablement de ces étoffes analogues à la soie, que les anciens tissaient avec le fil de certaines chenilles, et qui avaient fait la réputation de l'île de Cos (*Coæ vestes*). Ces tissus légers et transparents étaient naturellement réservés dans l'origine aux courtisanes, qui en faisaient des tuniques ; mais les matrones ne tardèrent pas à s'en emparer, ainsi que des tissus de soie proprement dite, *bombycinæ* et *sericæ vestes*, absolument comme aujourd'hui nos élégantes rivalisent avec les courtisanes pour la lingerie fine, soie et batiste. — *Multum* porte sur *nocebat* en même temps que *nec ; rara* seul est en apposition. — *Pugnabat tegi*, elle luttait pour rester couverte, est d'une syntaxe rare. — La scène, dans son indécence, est assez joliment décrite.

21. *Quam* porte sur *planus*, poli. — *Castigato*, beau, parfait, c'est à dire ici dur et d'un beau galbe, s'il s'agit encore des seins, ce qui ne s'impose pas absolument ; car pour faire la description plus complète, il se peut qu'Ovide désigne ainsi la partie du corps située entre les seins et le ventre, c'est à dire l'estomac. — *Quantum et quale*, largeur et beauté. — *Juvenale*, c'est à dire ferme, élastique, sans flaccidité.

24. *Usque*, adverbe, doit être séparé de *ad*.

25. *Cetera quis nescit* ne se rapporte pas à ce qui suit, mais à ce qui est sous-entendu. — *Proveniant*, viennent en abondance : cf. I, III, 20.

VI

PRIÈRES, menaces et imprécations à un portier qui n'ouvrait pas la porte de sa maîtresse. C'est ce que les Grecs appellent un παραϰλαυσίθυρον, comme il y en a dans Tibulle, I, II, Horace, III, X, Catulle, LXVII.

Celui-ci offre ce caractère très particulier qu'il présente une sorte de refrain répété cinq fois, de huit en huit vers, au milieu de la pièce. Le premier refrain est au vers 24 (= 3 × 8); mais le dernier est suivi de dix-huit vers. Il est vrai que les deux derniers vers ne s'adressent pas au portier lui-même. C'est le seul exemple qu'on puisse citer d'une symétrie pareille dans l'élégie latine. Sur ce sujet, voir la Notice.

1. *Indignum*, exclamation sympathique pour amadouer le portier. Il semble qu'on n'avait pas grande confiance dans les esclaves portiers, puisqu'on les enchaînait. Il y avait pourtant une raison à cela; c'est que les portes fermaient intérieurement, au moyen de la *sera*, et qu'il fallait que le portier fût toujours là pour ouvrir à ceux qui rentraient, outre qu'il ne fallait pas qu'un esclave pût sortir sans être vu du *janitor*. — *Difficilem*, inflexible : cf. infra, XII, 7 ; Tibulle dit de même (I, II, 7) : *Janua difficilis*. — *Cardine*. Les portes romaines ne tournaient pas sur des gonds, mais sur des pivots cylindriques, de bois ou de métal, qui étaient engagés dans deux trous pratiqués dans le seuil et dans le linteau de la porte; ces trous étaient généralement garnis de coussinets cylindriques de bronze. Ce mode de fermeture rappelle exactement celui de nos armoires sans charnières. — *Forem*, exactement le vantail, car les portes avaient deux battants *(fores)*. Pour ouvrir, on commençait par ôter la traverse *(sera)* encastrée dans les chambranles *(postes)*, ce qui s'appelait *excutere seram* (voir le vers 24); après quoi il n'était pas nécessaire pour une seule personne d'ouvrir les deux battants. Ovide n'en demande qu'un, car rien ne l'empêchait d'écrire *fores*, comme c'est l'habitude; et même ce battant unique, il demande seulement qu'on l'entrouvre. — Merkel et Müller écrivent *mota*, à cause de *motu* P : il n'y a pas de quoi donner à ce mot un genre dont on n'a qu'un seul exemple *(Gracch. ap. Prisc.)*; cf. plus loin, vers 49.

4. C'est ce qu'on appelle en français s'effacer.

5. Ovide était maigre; il le répète ailleurs, II, IX, 13 sq. et X, 23 sq.; ici il exploite sa maigreur, en la mettant sur le compte de l'amour. — *Apta*, toujours *tales in usus*. *Subducto*, contracté, aminci.

7. *Ille per excubias* : cf. plus loin IX, 27.

11. *Ut audirem*, assez haut pour se faire entendre de moi. Tout ce passage est le développement du distique de Tibulle (I, II, 25) dont nous n'avons que l'hexamètre.

14. *Strictas manus*, par analogie avec *strictus ensis, gladius*, etc. ; *in mea fata*, pour me tuer.

15. *Lentum*, insensible, comme plus bas, vers 41 et 72. — Il ne craint pas d'être tué par un assassin, mais il sera tué (foudroyé !) par le portier, si la porte ne lui est pas ouverte : la métaphore est un peu forte. Cf. II, I, 20.

17. *Claustra* désigne généralement toute espèce de fermeture ; *claustra relaxa*, ne ferme pas si bien, ouvre à demi. Et si le portier ouvrait, en verrait-il tant que cela ? Non, mais le poète en profiterait pour passer subrepticement ; il essaye donc d'exciter la curiosité du portier. — *Uti videas*, correction de Ehwald, pour *ut videas* P, *ut invideas* S ; toutes les éditions antérieures à Ehwald portent *et ut videas*.

19. *Verbera :* voir la note à II, II, 61.

21. *Quoque* a un peu l'air d'une cheville. Il faut entendre : j'avais du crédit à la fois pour moi et pour toi, et maintenant je n'en aurai plus, même pour moi seul !

23. *Quod optas*, car tu dois le désirer certainement. *Optes* est une conjecture malheureuse de Merkel, due à une mauvaise ponctuation. Il y a sans doute dans *quod optas* quelque ironie. Tout ce morceau est plein d'esprit, mais trop spirituel pour être passionné. Quelle différence avec le morceau correspondant de Tibulle ! — *Excute :* voir la note au vers 2.

25. *Sic*, à ce prix : c'est la formule bien connue des souhaits. — *Longa*, qui t'enchaîne depuis longtemps. — *Serva aqua*, parce que les esclaves ne buvaient que de l'eau ; plus tard on dit aussi, par opposition, *aqua libera*, en parlant des esclaves affranchis ; c'étaient des façons de parler proverbiales.

27. Joindre *ferreus* à *audis* et *nequiquam* à *orantem ; ferreus*, sans t'émouvoir. — *Roboribus*, parce que la traverse était généralement en chêne ; on peut donner à *duris* les deux sens, propre et figuré ; *riget*, reste immobile.

30. *Arma :* on peut craindre aussi les voleurs, et les amoureux, qui n'en sont qu'une variété.

33 La même pensée se retrouve plus loin, II, II, 63 sq.

36. *Dividar* : on m'arracherait les membres plutôt que mon amour.

37. *Circa mea tempora*, parce que les vapeurs du vin montent à la tête et que l'ivresse commençante peut s'accompagner d'un peu de vertige : cf. Tibulle, I, II, 3, et VII, 50. — *Mecum*, par analogie avec *comitatus* du vers 33, comme *arma* du vers suivant rappelle *armis*. — *Corona*. Les couronnes étaient très employées chez les anciens dans toutes les circonstances de la vie ; les unes servaient à des usages religieux, d'autres étaient funéraires, ou nuptiales, d'autres servaient de prix dans les concours ou de récompenses publiques. La plupart de ces usages se sont conservés Celui qui nous occupe est tombé en désuétude : il s'agit des couronnes de fleurs ou de feuilles, dont les Romains empruntèrent l'usage aux Grecs pour leurs banquets. On ne les portait pas seulement sur la tête : souvent on s'en mettait au cou, qui tombaient sur la poitrine et dont on respirait les parfums. La couronne de tête était destinée, disait-on, à prévenir l'ivresse par l'action rafraîchissante ou astringente de ses parfums : ainsi le lierre, les violettes et les roses ; d'autres plantes avaient ou étaient censées avoir d'autres effets. La couronne des συμπόσια et des *comissationes* se portait d'abord même dans les réunions sérieuses, où l'on ne s'enivrait pas ; plus tard elle devint comme un symbole d'intempérance. Quand le buveur était ivre, sa couronne lui tombait de la tête d'autant plus aisément que ses cheveux ruisselaient de parfums *(madidis)*. Ovide sort évidemment d'une *comissatio* : c'est en sortant de ces banquets que les amoureux allaient frapper à la porte de leurs belles, et y suspendre leurs couronnes en guise d'hommage. Ovide laissera la sienne sur le seuil ; pour l'instant elle est sur sa tête, car il l'ôtera seulement tout-à-l'heure. Il faut donc prendre *lapsa* dans le sens de *labens* ; sa couronne est apparemment de travers, parce qu'il a un peu bu, et que les parfums de ses cheveux l'ont fait glisser.

39. *Obvius*, pour accueillir, et non pour braver.

41. Nous isolons *lentus es*, avec Ehwald et Riese ; Merkel et Müller le rattachent à l'interrogation. — *Qui te male perdat, amantis...*, leçon introduite définitivement dans le texte par Müller (Philol. XI, p. 66), et que déjà Heinsius avait suggérée sans oser l'adopter ; elle est tirée

fort judicieusement de *qui te male perdat amanti*, leçon de P ; tous les éditeurs, jusqu'à Merkel inclusivement, avaient reproduit, en remplaçant *te* par *se*, la leçon de S, *qui te male præbet amanti*, qui évidemment n'est qu'une correction maladroite de P.

49. Tu veillais jusqu'au milieu de la nuit. Les constellations changeant avec l'heure, on peut distinguer celles des différentes heures d'une nuit donnée, et ainsi le mot *sidera* devient synonyme d'heure ou de moment pendant la nuit.

52. *Dummodo sic*, tournure elliptique : pourvu qu'il en soit ainsi pour moi, à cette condition : cf. II, XVI, 20.

54. *Sonuerunt :* en tournant dans les coussinets de bronze du seuil et du linteau (voir la note au vers 2), les pivots grinçaient. Ce n'étaient donc pas les chambranles *(postes)* qui faisaient du bruit ; mais comme la traverse *(sera)* était engagée dans les chambranles, les poètes emploient constamment le mot *postes* dans le sens général de porte ; il est ici, ainsi qu'au vers 78, synonyme de *fores*. — *Rauca signa*, un signal bruyant, c'est-à-dire un bruit qui est un signal.

58. Borée est invoqué par le poète, parce que c'est le plus puissant de tous les vents ; c'est l'Aquilon des Latins. Orithyie (Ὠρείθυια) était une des filles d'Érechtée, roi de l'Attique, qui avait été enlevée par Borée, un jour qu'elle jouait avec ses compagnes sur les bords riants de l'Ilissos. Les vases peints offrent de nombreuses reproductions de ce mythe très populaire. (Voir G. Perrot : *L'enlèvement d'Orithyie par Borée*, dans les *Monuments publiés par l'Association des Etudes grecques*, 1874).

60. *Vitreo rore*, la rosée transparente. La nuit s'est fort avancée, pendant que le poète se plaignait ; déjà la rosée tombe, et bientôt il ne sera plus temps : c'est la dernière fois qu'il prie le portier d'ouvrir, et comme il est las de prier, il passe maintenant à la menace ; le refrain ne se répètera plus.

62. *Paratior ipse*, plus résolu que toi, qui n'oses pas, décidé à agir, puisque tu n'agis pas. Le texte est peut-être altéré. — *Ferroque ignique :* c'est ce qu'on appelle mettre à feu et à sang, et l'expression est courante ; Ovide l'emploie par une hyperbole plaisante ; mais comme il est toujours Ovide, il songe qu'il a un flambeau à la main, et il

ajoute à *igni*, comme pour prouver qu'il ne ment pas : *quem face sustineo !* Cet hémistiche surprenant n'est donc pas une cheville. Ovide aurait-il aussi un poignard ? Tout-à-l'heure il affirmait qu'il n'avait pas d'armes ; mais tout-à-l'heure il voulait rassurer, et maintenant il veut effrayer : il ment l'une des deux fois, sans qu'on sache laquelle. — *Face :* Comme les rues n'étaient pas éclairées, les anciens faisaient toujours usage de torches pendant la nuit, au moins quand il n'y avait pas de lune ; les premières heures de la nuit s'appelaient même à Rome *fax prima ;* et jamais un buveur ne serait sorti d'un banquet sans cet instrument indispensable. Ces torches étaient faites de résine ; toutefois, tandis que les Grecs n'en connaissaient pas d'autres, les Romains se servaient volontiers de flambeaux artificiels métalliques, faits plus ou moins à l'image des autres, et alimentés par des matières organiques, ainsi qu'on fait généralement aujourd'hui dans les retraites aux flambeaux de nos fêtes publiques.

64. *Moderabile,* pour *moderatum,* mot forgé par Ovide pour la commodité de la mesure, ainsi que tant de substantifs en *men.* — *Illa pudore vacat :* cf. supra, V, 7 sq. — *Liber Amorque metu,* sans doute parce qu'ils ôtent la conscience du danger. *Liber* est proprement le dieu latin que les Romains ont identifié avec Dionysos ou Bacchus.

66. *Omnia consumpsi,* tous mes efforts ont été vains.

69. *Sollicito,* qui cause des soucis, dont la garde est plus pénible que celle d'une jolie femme.

70. *Pruinosus... axes :* cf. I, XIII, 2.— *Lucifer,* l'étoile du matin, c'est à dire Vénus, quand elle précède le soleil ; *pruinosus,* parce qu'il fait plus froid le matin. — *Molitur,* fait avancer. — *Axes :* Tibulle avait déjà dit *rota Luciferi,* ce qui implique aussi l'attribution d'un char à Lucifer, quoique ce ne soit qu'une planète. — *Ales,* le coq. — Merkel et Müller ont conservé la vulgate *pruinosos* pour *pruinosus,* leçon de P. Au surplus, Müller considère le distique comme interpolé, sous prétexte qu'il est en contradiction avec *tota nocte* du vers 73, ainsi qu'avec *mane videbit* du vers 74. A ce compte, le vers 60 devra aussi disparaître, à cause de *madentia rore,* qui contredit également *tota nocte !* Il ne faut pas être si exigeant ; *tota nocte jace* signifiera simplement : achève la nuit ; quant à *mane,*

il indique l'heure où s'ouvrent les portes des maisons, et nous n'y sommes pas encore. On reprocherait plus justement à ce distique de répéter le vers 60, mais la différence est aisée à noter : tout-à-l'heure la nuit s'avançait, et l'on était aux premières heures du matin, mais toujours dans la nuit; ici le jour commence à poindre, car, par une convention analogue à celle du théâtre, il s'écoule pendant le monologue beaucoup plus de temps qu'il n'en faut pour le prononcer ; presque toutes les pièces de ce genre sont dans le même cas et se terminent avec le matin. Mais ce n'est pas tout, et Müller a une autre raison pour suspecter ce distique : c'est qu'il empêche la pièce de se terminer par un couplet de huit vers pareil aux précédents ! Nous avons dit dans la notice ce que nous pensions de ce système qui consiste à étendre des pièces comme les élégies sur le lit de Procuste de la strophe ou de je ne sais quelle symétrie compliquée, à vouloir à toute force remplacer la liberté du poète par l'artifice le moins justifié. Il est certain qu'il y a ici plusieurs couplets terminés par une sorte de refrain. Mais d'abord si les couplets sont égaux, ils auraient pu ne pas l'être : cf. dans Catulle l'épithalame de Thétis et de Pélée, vers 323 sqq., et tant d'autres morceaux latins ou grecs. En second lieu, si le refrain est énoncé pour la première fois au vers 24, permettant ainsi de partager le début en parties égales aux suivantes, c'est peut-être l'effet d'un pur hasard. Enfin, quand le poète aurait de propos délibéré divisé sa pièce jusqu'ici en couplets de huit vers, rien ne l'oblige à continuer jusqu'au bout. Au surplus le dernier distique ne s'adresse plus au portier, et, si l'on y tient, on peut le séparer du reste.

76. Le poète ne garde pas rancune au portier ; il l'injurie un peu, mais il lui dit adieu, et même il lui fait ses compliments. *Qualiscumque*, quoique j'aie à me plaindre de toi. Il faut avouer que *senti honorem* est une singulière expression, et l'on est en droit de supposer que le texte est altéré. On le considérait comme tel jusqu'à Merkel, et on adoptait la leçon *amorem*, correction ancienne, avec le sens suivant : éprouve un amour aussi mal récompensé que le mien. Ce n'était pas meilleur, et cela cadrait mal avec *qualiscumque*. — *Nec*, pour *et non, non* portant sur *admisso*. *Turpis*, car c'est une conduite indigne.

78. *Rigido*, même sens que *crudeles*. Le latin ne manque pas de synonymes pour désigner la cruauté ; Ovide a déjà employé dans cette seule pièce *difficilis*, *lentus* (3 fois), *immitis*, *ferreus*, *sævus*, *surdus*, *superbus*, et enfin *durus*, qui va revenir pour la sixième fois : avec *crudelis* et *rigidus*, cela fait dix ; mais il y en a d'autres ! — *Conservæ*, aussi esclaves que votre gardien, avec une intention injurieuse.

VII

LE poète exprime sa douleur et ses regrets d'avoir frappé sa maîtresse.

1. Le premier sens de *addere* est : mettre auprès, sur, ou dans, introduire : le sens d'adjonction est postérieur. *Adde* se rapporte naturellement à *si quis amicus*, qui à cause de cela est construit avec la 2e personne. — *Dum furor omnis abit*, pendant que ma folie *achève* de disparaître.

5. *Potui*, j'aurais pu ; *tunc*, tant j'étais furieux. — *Parentes :* il avait encore son père et sa mère, ainsi qu'on l'a vu plus haut, III, 10. — *Vel in deos*, hyperbole poétique, un peu trop artificielle.

7. Il essaie de se justifier par des exemples ; par extraordinaire, ils ne sont pas empruntés à la mythologie, mais c'est tout comme. — *Non*, pour *nonne*, porte sur deux distiques. — *Ajax*, le fils de Télamon, le plus vaillant des Grecs après Achille, dont il était cousin ; on sait qu'il massacra les troupeaux des Grecs dans un accès de folie, quand on eut donné les armes d'Achille à Ulysse de préférence à lui ; puis, craignant de devenir la risée de l'armée, il se jeta sur son épée. C'est le sujet bien connu de l'*Ajax* de Sophocle. — *Septemplicis*. Les boucliers antiques, qui, au temps d'Homère, couvraient le combattant de la tête aux pieds (Homère, *Il.* VII, 209, compare précisément celui d'Ajax à une tour), n'étaient généralement pas composés uniquement de métal, comme celui d'Achille ; le plus

souvent une carcasse d'osier, remplacée parfois par des lames d'airain ou d'étain, était recouverte de disques ronds superposés, en peau de bœuf, recouverts à leur tour de plaques d'airain. Le bouclier de Teucros et celui d'Ulysse avaient quatre peaux; celui d'Ajax, demeuré célèbre, en avait sept. Virgile (XII, 925) prête un bouclier semblable à Turnus. Sophocle parle aussi du bouclier septuple d'Ajax, et Ovide y revient dans l'*Art d'Aimer*, III, 112, et dans les *Métamorphoses*, XIII, 347 et particulièrement XIII, 2, où ce vers est répété presque textuellement. Sur les diverses espèces de boucliers, voir la note à II, XIV, 2.

9. Oreste, poursuivi par les Furies après le meurtre de sa mère (voir l'Orestie d'Eschyle et l'Oreste d'Euripide), cherchait dans son délire à les frapper de son poignard, tout en fuyant devant elles; des vases peints représentent la scène. Toutefois *tela* fait plus probablement allusion à l'arc qu'Apollon, dieu clément, lui aurait fourni, dit-on, pour se défendre contre elles (Schol. Eur. *Or.* 268) : la scène est également représentée sur un vase peint. — Les commentateurs n'expliquent pas *arcanas*, qui pourtant en aurait besoin. C'est peut-être une allusion au drame d'Euripide, où les Érinyes n'apparaissent plus aux regards des spectateurs; Oreste seul croit les voir, et les autres personnages essaient de lui faire entendre qu'il ne voit rien; elles sont donc mystérieuses, étant invisibles.

11. *Digestos*. La coiffure des femmes, à l'époque d'Ovide, n'atteignait pas encore les proportions extravagantes que des échafaudages savants leur donnèrent dans la suite, mais déjà on y voyait une grande variété. Si la plupart se bornaient à séparer les cheveux en deux bandeaux sur le front, pour les nouer par derrière en forme de chignon, on peut supposer que le *digestos* d'Ovide s'applique à une coiffure plus compliquée : cf. II, VIII, 1. — *Laniare* doit ici avoir le sens d'arracher.

13. *Sic*, même ainsi. — *Schœneida*, Atalante, fille de Schœneus. Il n'y a pas, comme on l'a cru longtemps, deux Atalantes : si les poètes les confondent perpétuellement, c'est qu'il n'y en a qu'une; mais sa légende s'est développée sur deux points différents, en Arcadie et en Béotie. Son père s'appelait Iasos dans la légende arcadienne, et

Schœneus dans la légende béotienne. Ici et là, elle est exposée par son père, qui ne veut avoir que des fils; allaitée par une ourse, élevée par des chasseurs, elle devient un type de force et d'agilité infatigable. Toujours armée, poursuivant les bêtes fauves, elle vit dans la solitude, inaccessible à l'amour. Tous ces caractères la rapprochent sensiblement du type de Diane, la déesse arcadienne. C'est à la légende arcadienne qu'appartient son intervention dans la chasse de Calydon; à la légende béotienne, ses amours avec Hippomène ou Milanion, que nous retrouverons plus loin (voir la note à III, II, 29). Des monuments la représentent à côté d'Hélène comme un type de beauté; si Ovide la compare ici à sa maîtresse, c'est sans doute aussi parce qu'elle avait les cheveux épars en chassant; mais comme on ne voit pas qu'elle soit représentée dans l'attitude de la douleur, la comparaison est donc moins exacte que les suivantes.

16. *Cressa,* la Crétoise: Ariadne, fille de Minos et de Pasiphaé, abandonnée dans l'île de Naxos par Thésée, qu'elle avait suivi, après l'avoir aidé à vaincre le Minotaure; on sait que Bacchus la consola. Le désespoir d'Ariadne, quand, assise sur le rivage, elle voit à son réveil la voile de Thésée qui fuit à l'horizon, est un sujet que l'art gréco-romain a largement exploité, sans parler des poètes, comme Catulle; c'est bien la scène qu'Ovide représente ici.

17. Cassandre, la plus belle des filles de Priam et d'Hécube, fut arrachée par Ajax, fils d'Oïlée, de l'autel d'Athéné, où elle s'était réfugiée pendant la dernière nuit de Troie (cf. *Énéide*, II, 403 sqq.); encore un sujet traité sur un très grand nombre de monuments antiques et de vases peints qui nous sont parvenus. — *Vittatis* : Comme les courtisanes, qui se recrutaient parmi les affranchies, n'avaient pas le droit de porter la *vitta*, réservée aux *ingenuæ*, la *vitta* était devenu un symbole de virginité, comme la *stola* des matrones était un symbole de chasteté: cf. Tibulle, I, VI, 67, et Ovide lui-même, *Art d'aimer*, I, 31, *Tristes*, II, 252, *Pontiques*, III, III, 51. Les *vittæ* des matrones étaient probablement différentes de celles des jeunes filles.

19. Toutes les éditions rattachent *dixit* à l'interro-

gation ; mais il n'y avait pas de témoins : or *dixit* tient mal la place de *diceret*. Nous avons cru pouvoir rattacher *dixit* au vers suivant.

22. *Agere reum*, par analogie avec *agere causam :* ses pleurs m'accusaient.

24. *Potui*, j'aurais pu ; *utiliter*, j'y aurais gagné, et plus loin *in mea dispendia*, j'y ai perdu.

26. Construction singulière de *ipse ;* il y en a d'autres exemples dans Ovide, toujours à la même place, devant l'iambe final du pentamètre.

27. *Cædes* a signifié coup avant de signifier meurtre : *virgis cædi*, être battu de verges.

29. *An* porte à la fois sur *plecterer* et sur *jus erit ;* en réalité même *plecterer* est affirmatif. — *Pulsare* atténue généralement l'idée de frapper, et marque d'autant mieux ici l'opposition. On ne peut pas ne pas se rappeler ici le mouvement oratoire de Cicéron contre Verrès, à propos de Gavius. — *Quiritem*, un simple particulier, même le plus petit, et de la plus basse classe. On n'est pas d'accord sur l'origine du mot *Quirites*, qui ne s'employa d'abord qu'au pluriel. La plupart des auteurs, anciens et modernes, le rattachent à *Cures*, ville des Sabins, ou à *quiris*, lance sabine : *populus Romanus Quiritesque*, dit Festus, formule destinée à rappeler le traité conclu entre Romulus et Tatius, et qui se serait abrégé ensuite en *Quirites*. Une autre théorie fait venir *Quirites* de *curia ;* il est vrai que l'u est long dans *curia*, mais il est bref dans *decuria ;* les *Quirites* auraient donc été à l'origine les membres des curies, les patriciens, seuls possesseurs du *jus Quiritium* (cf. Lange, *Rœm. Alterthümer*, I, p. 91). Quoi qu'il en soit, le mot *Quirites* désigna postérieurement tous les citoyens qui vivaient dans la condition privée.

31. On sait que dans l'Iliade Aphrodite est blessée par Diomède. — *Alter ego*, je suis le second, d'où il résulte que la maîtresse d'Ovide est une déesse.

33. *Profitebar*, je prétendais. — *Hoste*, puisque Vénus combattait pour les Troyens.

35. *Molire*, par opposition avec le peu de peine qu'a coûté la victoire. — *Cinge comam lauro :* voir la note à II, XII, 1. — *Vota redde Jovi*, au Capitole.

37. *Comitatus*, comme cortège : syntaxe peu naturelle,

qui ne sera pas meilleure, si l'on met *comitatus* au génitif.

39. *Ante :* les principaux captifs marchaient en effet devant le triomphateur, tandis que l'armée victorieuse les suivait en criant. — *Læsæ :* elle a peut-être bien des égratignures, si l'on prend le vers 50 au pied de la lettre ; en tout cas elle a des meurtrissures (*livere*, au vers suivant), des taches noires qui l'empêchent d'être *candida tota*.

41. *Aptius fuerat*, mieux eût valu, comme plus loin *nonne satis fuerat*, n'eût-il pas suffi. — *Livere :* cf. plus loin, VIII, 98, et Tibulle, I, VI, 13 sq.

46. *Nec* ne peut porter vraisemblablement ni sur *nimium* ni sur *intonuisse*, car il doit y avoir gradation du vers 45 au vers 47, ces trois vers contenant l'énumération des témoignages de colère qui sont tolérables à l'égard d'une femme. Dès lors on doit prendre *nec* comme l'équivalent de *et nonne (satis fuerat)* ; mais il faut avouer qu'en ce sens on préférerait *et* ou *aut*.

47. *Deducere*, tirer de haut en bas, peut-être en déchirant. Tibulle (I, X, 65) dit de même : *Sit satis e membris tenuem rescindere vestem*, et ce passage de Tibulle est manifestement développé ici par Ovide. — *Mediæ*..., le mal n'eût donc pas été très grand ; tout de même ce détail est bizarre, et quand on est bien passionné, on ne pense pas à cela. — *Mediæ* est la leçon de tous les mss., sauf P, qui porte *media*, leçon bien peu acceptable, adoptée par Merkel, Müller et Riese.

49. *At nunc*, au lieu de cela ; *sustinui*, j'ai eu le courage de... — *Ingenuas*, nettes, pures, sans tache, sens assez rare ; car je ne puis croire que ce soit une allusion à la condition sociale de sa maîtresse.

51. *Amens*, égarée, éperdue, affolée. — Le marbre de Paros est en effet célèbre pour sa blancheur.

54. Le peuplier est pris comme exemple, apparemment parce qu'il n'a que des branches très courtes, dont le déplacement est moindre quand le vent l'agite.

56. Ce vers rappelle nécessairement ceux de La Fontaine dans *le Chêne et le Roseau* : Le moindre vent qui d'aventure Fait rider la face de l'eau.

58. *Abjecta*, tombée ; l'épithète n'est pas fameuse, mais cela ne justifie pas la conjecture de Merkel, *humecta*, accueillie par Müller et Riese. — *Nive :* la comparaison

n'est pas seulement entre les larmes et l'eau, mais aussi entre la neige et le teint de la jeune femme. Ajoutons qu'elle est assez précise et poétique, à cause du mince filet d'eau qui coule en effet à mesure que fond la neige.

61. *Tamen*, à la fin. — Ehwald a écrit *rettudit* d'après *retulit* P ; mais on en tire presque aussi bien *reppulit*, qui est plus simple et plus exact.

66. *Adjuvat*, d'après *adjubat* P ; Merkel et Müller avaient conservé la vulgate *adjuvet*. — *Quamlibet infirmas*, si faibles qu'elles soient.

67. *Neve*, pour *et ne*, bien entendu, et non pour *vel ne*, comme l'ont cru les traducteurs. — L'élégie se termine sur un vers bien plat.

VIII

SOUS le prétexte de maudire une entremetteuse qui saurait essayé de débaucher sa maîtresse, Ovide énumère complaisamment les conseils et les raisonnements cyniques qu'elle a développés. Comme la maîtresse dont il est question ici n'est pas en pouvoir de mari ni d'amant, ce ne saurait donc être Corinne. D'ailleurs il est permis de croire que la mise en scène de cette pièce est toute fictive. C'est un prélude à l'*Art d'aimer*. Peut-être même le sujet était-il à la mode, car à la même époque Properce le traitait aussi (IV, v). Qui des deux a commencé, c'est ce qu'on ne saurait dire. Properce, il est vrai, était l'aîné d'Ovide, mais pas de beaucoup sans doute. Ses premiers vers ont été connus avant les premiers vers d'Ovide ; il est cependant son contemporain autant que son ami ; il a même certainement subi son influence. Or la pièce de Properce appartient à la fin de sa carrière, et n'a pas été publiée de son vivant. Elle a donc été écrite dans le temps même où Ovide écrivait quelques-unes des élégies non corinniennes, puisqu'Ovide avait vingt-sept ou vingt-huit ans quand mourut Properce. Une considération pourrait

faire croire qu'Ovide a traité le sujet le premier, c'est que, malgré l'identité fréquente des idées, pas une expression de Properce ne se retrouve dans Ovide, grand imitateur, comme on sait. Mais cela même n'est pas péremptoire, et nous croyons qu'on pourrait choisir entre les deux hypothèses suivantes : ou bien, l'un des deux ayant traité le sujet, l'autre, par une sorte de gageure, a voulu le traiter aussi sans rien emprunter à son ami; ou bien, comme ils se communiquaient volontiers leurs vers et leurs idées, ils ont engagé une sorte de concours sur un canevas donné. Nous ne nous permettrons pas de décider qui l'emporte des deux poètes. Le discours de Dipsas est plus étendu et mieux composé que celui d'Acanthis; on voit que le poète s'est complu à développer les idées qu'il exprime; mais il est en disproportion avec le reste; l'ensemble est mieux équilibré dans Properce, la conclusion moins brève, et le ton général plus vif et plus nerveux. Nous n'établirons pas de rapprochements dans le détail; nous renvoyons le lecteur à Properce une fois pour toutes. Un autre souvenir qui s'impose ici est celui de la Macette de Régnier (*Sat.* XIII). Régnier a suivi notre poète de très près, l'a traduit parfois presque littéralement, et a fait passer dans son texte presque tout le texte d'Ovide; mais que de choses il y a ajoutées! Mieux que cela : d'une matrone assez insignifiante, qui n'est intéressante que par les choses qu'elle dit, à cause du plaisir libertin qu'Ovide y prend, Régnier a su faire, en la modernisant, un type éternel d'hypocrisie achevée. Il la peint, d'abord, ce que ne fait pas Ovide, et la fade magie du poète latin est remplacée par un admirable portrait. Et puis, dans son discours, ce ne sont pas seulement les choses qu'elle dit qui intéressent, c'est encore la manière dont elles sont dites, grâce au ragoût de religion qui s'y mêle. Tartufe même, qui doit beaucoup à la Macette de Régnier, ne l'emporte sur elle que par l'avantage qu'il a d'appartenir à la littérature dramatique. (Voir aussi l'*Ecole des Femmes*, acte II, scène VI).

2. *Dipsas* est apparemment un nom de fantaisie, comme le nom de *Macette*, illustré par Régnier. Ce nom de *dipsas* désignait en latin une espèce particulière de vipère (le *Tarbophis vivax* de Duméril), dont la morsure passait pour être mortelle; on la trouve encore en Egypte, sur les bords

de la mer Caspienne, en Arménie, et même en certaines parties de l'Europe, comme l'Istrie et la Dalmatie. L'attribution d'un nom de vipère à l'entremetteuse se justifie d'elle-même. Mais ce n'est pas tout. Le nom de la *dipsade* vient du grec δίψα, soif. On l'avait ainsi nommée parce que sa morsure altérait ses victimes, ce qui n'a rien de surprenant, et ne saurait être particulier à cette seule espèce ; et plus les malheureux buvaient, ajoute Lucien (voir son opuscule sur les *dipsades*), plus ils étaient altérés. D'autres allaient plus loin, et prétendaient que la dipsade elle-même était toujours altérée : *in mediis sitiebant dipsades undis*, dit Lucain (IX, 610). Ce dernier point aurait besoin d'être vérifié ! Mais il est bien probable que c'est à cela qu'Ovide pensait, quand il a choisi le nom de son entremetteuse : *dipsas* signifie pour lui *vipère altérée*. Il donne en effet à Dipsas des habitudes d'intempérance ; aussi ajoute-t-il : *ex re nomen habet*. Au surplus Dipsas était peut-être le surnom connu d'une entremetteuse véritable.

3. *Nigri Memnonis :* voir plus loin la note à XIII, 31. — *Sobria :* non pas sans doute qu'elle s'enivre dès avant l'aurore, mais plutôt parce qu'elle n'a pas encore cuvé le vin de la veille. — *Roseis*, comme tout ce qui appartient à l'Aurore, ῥοδοδάκτυλος Ἠώς ; mais souvent le rose est remplacé par le blanc, le safran, ou l'orangé, toutes nuances qu'on voit au ciel avant le lever du soleil. — L'Aurore a quelquefois quatre chevaux, comme le Soleil ; ordinairement elle n'en a que deux, qui s'appellent Lampus et Phaéton. Nous retrouverons plus loin cette déesse, à qui Ovide adresse l'élégie XIII de ce livre.

5. Que *Ææa* soit l'adjectif de la ville d'Éa, fondée en Colchide, par Eétès, père de Médée, ou bien celui de l'île d'Ééa, dans la mer tyrrhénienne, habitée par Circé, sœur d'Eétès, de toute façon il équivaut à *magica :* cf. II, XV, 10, et III, VII, 79, et aussi *Métam.* IV, 205, où l'épithète qualifie expressément Circé. — *Carmina*, les incantations. — Comme celle de Properce, l'entremetteuse d'Ovide est aussi sorcière : les deux qualités allaient ensemble fort souvent (cf. Tibulle, I, V, 48 et 59). Sans doute toutes les entremetteuses n'étaient pas sorcières ; mais les sorcières, femmes décriées et méprisées, dont les pratiques n'inspiraient confiance qu'aux femmes et au bas peuple, ne pou-

vaient exercer que des professions équivoques, et particulièrement celle d'entremetteuse. — Ces descriptions hyperboliques de la puissance des magiciennes étaient fort à la mode à cette époque ; Ovide imite celles de Tibulle (I, II, 43-52 et VIII, 17-22); Properce a fait aussi la sienne. Cf. plus loin II, I, 22 sqq. et III, VII, 31 sqq.

7. *Gramen,* pour faire des philtres. — Le *rhombus* était un rouet, ou plutôt un fuseau *(torto)*, dont on se servait dans les opérations magiques, et qu'on faisait tourner dans un sens ou dans l'autre, suivant l'effet qu'on voulait produire, tout en prononçant des formules ou des imprécations ; *licia,* le fil. — *Virus amantis equæ :* cf. Tibulle, II, IV, 57 sq. Ce liquide, qu'on appelait *hippomane,* n'est pas autre chose que le flux vaginal périodique, qui, chez toutes les femelles, accompagne l'excitation vénérienne, et qui est mensuel chez les femmes. On recueillait celui des juments pour en faire des philtres. Le même nom s'appliquait aussi à une caroncule noire que l'on coupait au front des poulains pour le même usage.

11. *Si qua fides :* voir la note à III, 16. — Merkel et Müller conservent *stellantia* P, qui s'explique mal avec *sanguine.* — *Purpureus :* c'est la couleur de la lune dans les éclipses.

13. *Versam,* métamorphosée en stryge ; les sorcières avaient le privilège de cette métamorph[illegible] les stryges, voir plus loin la note à XII, 20.

15. *Pupula duplex :* Heinsius renvoie ic[illegible] le, IX, 4, et à Pline, VII, 11 ; *orbe gemino* n'est q[illegible] m. — *Micat* est une variante marginale ancien[illegible] te porte *venit,* conservé par Merkel et Riese.

17. Au sens précis, *proavus* signifiait bi[illegible] trisaïeul, *atavus,* quadrisaïeul, *tritavus,* ci[illegible] cependant *proavus* se prend quelquefois da[illegible] trisaïeul.

19. *Thalamos temerare,* c'est-à-dire débau[illegible] tresse. — *Tamen,* probablement malgré son

22. *Duplices fores.* On peut se demand[illegible] expression, *duplices* n'est pas une cheville, [illegible] toujours une porte à deux battants. Mais si [illegible] pour les appartements intérieurs, comme c'est [illegible] portes, beaucoup plus larges, étaient souven[illegible]

de plusieurs vantaux qui se repliaient les uns sur les autres (elles s'appelaient alors *valvæ*), on est en droit de supposer que le poète a voulu désigner avec précision une porte à deux battants doubles, ce qu'on appelle quelquefois *quadrifores*. Ovide emploie ailleurs (*Métam.* II, 4) l'expression *bifores valvæ* : peut-être faut-il entendre, comme ici, non pas une porte à deux battants, mais des battants à doubles vantaux, ou, si l'on veut, une porte à quatre battants.

23. *Heri* est la forme classique ; *here* est un archaïsme, qui revint en usage un peu avant l'époque de Quintillien. — *Beato*, riche. — *Hæsit et...* : c'est ce que nous appelons le coup de foudre.

26. *Cultus*, l'élégance, la toilette.

27. *Tam felix*, aussi bien entretenue. — *Formosissima*, au superl., par une tournure elliptique. — *Non ego...*, aveu cynique : elle sera bien payée par les amants qu'elle lui procurera, et d'abord par celui dont elle a parlé, et de la part de qui elle vient sans doute.

29. Ce distique n'a pas encore reçu d'explication, car on ne saurait compter pour telle la note de l'édition Panckoucke. Voici, ce nous semble, ce qu'on pourrait comprendre. D'abord il y a là sans aucun doute des considérations d'ordre astrologique ; il n'y a donc aucun rapport entre ce distique et les vers 41 sq., destinés uniquement à marquer l'opposition entre les mœurs de la Rome d'Auguste et celles de la Rome antique. Mais d'autre part il n'est pas question de l'influence que les astres, et surtout les planètes, pourraient exercer sur la destinée de la maîtresse d'Ovide, par la position qu'elles occupaient au moment de sa naissance : une telle influence a pour effet de fixer une destinée individuelle d'un seul coup, sans qu'aucune modification puisse y être apportée, ce qui n'est pas le cas. Et d'ailleurs a-t-on tiré l'horoscope de cette jeune femme ? cela est douteux. Il faut donc entendre ici l'influence des astres dans un sens général et non pas individuel. Or on pouvait prêter aux planètes, en raison de leur mobilité particulière, de leurs conjonctions ou de leurs oppositions, ou simplement de leur visibilité plus variable que celle des constellations, de ces influences générales, dont chacun pouvait se ressentir plus ou moins suivant sa profession. Mars, par exemple, l'astre de la guerre et de la discorde,

vaient exercer que des professions équivoques, et particulièrement celle d'entremetteuse. — Ces descriptions hyperboliques de la puissance des magiciennes étaient fort à la mode à cette époque ; Ovide imite celles de Tibulle (I, II, 43-52 et VIII, 17-22); Properce a fait aussi la sienne. Cf. plus loin II, I, 22 sqq. et III, VII, 31 sqq.

7. *Gramen,* pour faire des philtres. — Le *rhombus* était un rouet, ou plutôt un fuseau *(torto)*, dont on se servait dans les opérations magiques, et qu'on faisait tourner dans un sens ou dans l'autre, suivant l'effet qu'on voulait produire, tout en prononçant des formules ou des imprécations ; *licia,* le fil. — *Virus amantis equæ :* cf. Tibulle, II, IV, 57 sq. Ce liquide, qu'on appelait *hippomane,* n'est pas autre chose que le flux vaginal périodique, qui, chez toutes les femelles, accompagne l'excitation vénérienne, et qui est mensuel chez les femmes. On recueillait celui des juments pour en faire des philtres. Le même nom s'appliquait aussi à une caroncule noire que l'on coupait au front des poulains pour le même usage.

11. *Si qua fides :* voir la note à III, 16. — Merkel et Müller conservent *stellantia* P, qui s'explique mal avec *sanguine.* — *Purpureus :* c'est la couleur de la lune dans les éclipses.

13. *Versam,* métamorphosée en stryge ; les sorcières avaient le privilège de cette métamorphose ! Sur les stryges, voir plus loin la note à XII, 20.

15. *Pupula duplex :* Heinsius renvoie ici à Aulu-Gelle, IX, 4, et à Pline, VII, 11 ; *orbe gemino* n'est qu'une répétition. — *Micat* est une variante marginale ancienne de P ; le texte porte *venit,* conservé par Merkel et Riese.

17. Au sens précis, *proavus* signifiait bisaïeul, *abavus,* trisaïeul, *atavus,* quadrisaïeul, *tritavus,* cinquième aïeul ; cependant *proavus* se prend quelquefois dans le sens de trisaïeul.

19. *Thalamos temerare,* c'est-à-dire débaucher ma maîtresse. — *Tamen,* probablement malgré son infamie.

22. *Duplices fores.* On peut se demander si, dans cette expression, *duplices* n'est pas une cheville, *fores* désignant toujours une porte à deux battants. Mais si l'on songe que pour les appartements intérieurs, comme c'est le cas ici, les portes, beaucoup plus larges, étaient souvent composées

de plusieurs vantaux qui se repliaient les uns sur les autres (elles s'appelaient alors *valvæ*), on est en droit de supposer que le poète a voulu désigner avec précision une porte à deux battants doubles, ce qu'on appelle quelquefois *quadrifores*. Ovide emploie ailleurs (*Métam.* II, 4) l'expression *bifores valvæ* : peut-être faut-il entendre, comme ici, non pas une porte à deux battants, mais des battants à doubles vantaux, ou, si l'on veut, une porte à quatre battants.

23. *Heri* est la forme classique ; *here* est un archaïsme, qui revint en usage un peu avant l'époque de Quintillien. — *Beato*, riche. — *Hæsit et...* : c'est ce que nous appelons le coup de foudre.

26. *Cultus*, l'élégance, la toilette.

27. *Tam felix*, aussi bien entretenue. — *Formosissima*, au superl., par une tournure elliptique. — *Non ego...*, aveu cynique : elle sera bien payée par les amants qu'elle lui procurera, et d'abord par celui dont elle a parlé, et de la part de qui elle vient sans doute.

29. Ce distique n'a pas encore reçu d'explication, car on ne saurait compter pour telle la note de l'édition Panckoucke. Voici, ce nous semble, ce qu'on pourrait comprendre. D'abord il y a là sans aucun doute des considérations d'ordre astrologique ; il n'y a donc aucun rapport entre ce distique et les vers 41 sq., destinés uniquement à marquer l'opposition entre les mœurs de la Rome d'Auguste et celles de la Rome antique. Mais d'autre part il n'est pas question de l'influence que les astres, et surtout les planètes, pourraient exercer sur la destinée de la maîtresse d'Ovide, par la position qu'elles occupaient au moment de sa naissance : une telle influence a pour effet de fixer une destinée individuelle d'un seul coup, sans qu'aucune modification puisse y être apportée, ce qui n'est pas le cas. Et d'ailleurs a-t-on tiré l'horoscope de cette jeune femme ? cela est douteux. Il faut donc entendre ici l'influence des astres dans un sens général et non pas individuel. Or on pouvait prêter aux planètes, en raison de leur mobilité particulière, de leurs conjonctions ou de leurs oppositions, ou simplement de leur visibilité plus variable que celle des constellations, de ces influences générales, dont chacun pouvait se ressentir plus ou moins suivant sa profession. Mars, par exemple, l'astre de la guerre et de la discorde,

l'astre sanglant, avait toujours une influence funeste, mais particulièrement sans doute pour les intrigues amoureuses, auxquelles Vénus devait être propice. *Mars abiit* signifierait donc, au sens le plus simple : Mars est devenu invisible. Comme il est toujours visible plusieurs mois de suite, nous sommes donc à la fin d'une période, pendant laquelle la maîtresse d'Ovide a dû faire de mauvaises affaires, au sens de l'entremetteuse. Mais voici venir maintenant Vénus, astre propice, dont l'heureuse influence se manifeste immédiatement, comme il appert du distique suivant. Et qu'on ne s'étonne pas de voir cette considération astrologique introduite ici, d'abord parce que tout le monde ou presque, à cette époque, croyait à l'astrologie, et ensuite parce qu'une sorcière ne pouvait pas ne pas pratiquer plus ou moins cette prétendue science. — Il va sans dire que le sens de *oppositi* ne saurait se rattacher au sens astronomique du français *opposition;* le mot est pris dans le même sens que *contraria.* — Riese corrige *suo* en *tuo.*

31. *Ut prosit,* à quelle point elle te sert. — *Quid tibi desit,* à savoir *ut dignus corpore sit cultus.* — Merkel et Müller font de *en adspice* une incise, ce qui change malencontreusement le sens de *ut.* Riese ponctue après *amator,* qui devient ainsi le sujet de *prosit.*

34. *Emendus erat,* il serait digne d'être payé. On ne peut pas être plus cynique. Il semble même qu'il y ait quelque maladresse à appeler si crûment les choses par leur nom : Dipsas ne peut qu'effaroucher la jeune femme. Mais précisément Ovide profite de la circonstance pour faire rougir sa maîtresse, et fournir ainsi un joli thème à la suite du discours.

37. Ce distique est le développement de l'idée précédente : quand tu baisseras les yeux, que ce soit par pudeur feinte ; littéralement, tu les relèveras sur chacun en proportion de l'argent qu'il apportera. — *Spectabis* est la leçon de P ; Merkel et Müller ont conservé la vulgate *spectaris,* conjecture de Naugerius (seconde aldine).

39. *Immundæ,* grossières. Tatius est le roi qui, dans la légende, traita avec Romulus pour la réunion des Sabins et des Romains. La sévérité des mœurs sabines était proverbiale ; elle sert constamment de point de comparaison, chez les auteurs qui flétrissent la dépravation de leurs con-

temporains. Ici la thèse est exactement contraire. Ovide parle souvent dans ses œuvres érotiques de l'austérité des Sabines : cf. II, IV, 15, et III, VIII, 61. — *Habiles*, à la commodité de..., à la disposition de...

41. Les Romains ne font plus la guerre, ou, s'il la font, c'est sur les frontières, et non pas autour de Rome, comme au temps de Tatius ; aussi, à Rome, on ne s'occupe plus que d'amour, et les vieilles mœurs sont bien loin.

43. *Ludunt*, au jeu de l'amour. — *Casta est quam nemo rogavit* : la formule est passée en proverbe ; Régnier traduit : Celle est chaste sans plus, qui n'en est point priée. Mais on tronque en la citant la pensée d'Ovide, qui n'est complète qu'avec le vers suivant. — *Rusticitas*, naïveté, sottise : si ce n'est pas une sotte. — C'est l'entremetteuse qui parle ; mais il y a de bonnes raisons de croire qu'elle exprime ici l'opinion d'Ovide lui-même : cf. III, IV, 37 sqq. ; voir aussi la note à II, II, 14. Des plaintes ou des constatations de ce genre se retrouvent chez tous les écrivains contemporains et postérieurs ; et, tout en faisant la part aux hyperboles satiriques, on peut croire que ces affirmations n'étaient pas dénuées de fondement. Voir à ce sujet le livre V de Friedlænder.

45. Ces prudes mêmes, à l'air si sévère, examine-les de près, tu verras qu'elles font comme les autres ; et à l'appui de cette proposition, l'entremetteuse cite Pénélope, le type même de la femme fidèle, et lance contre elle une calomnie infâme. *Excute* est pris ainsi, comme le remarque Burmann, dans un double sens : examine de près la conduite de ces femmes, et d'autre part, secoue leurs rides, pour faire tomber ce qu'elles renferment ; autrement dit, ôte leur le masque dont elles se couvrent, afin de voir ce qu'il dissimule ; *cadent* continue la métaphore commencée par *excute*. Les sourcils froncés sont ici un signe d'austérité ; ils seront ailleurs (III, I, 48) un signe d'orgueil. — *Quæ... portant* est une conjecture de Burmann, introduite dans le texte seulement par Ehwald, au lieu de *quæ... portas*. On prenait *quæ portas* pour une allusion au visage sévère de la jeune femme, qui accueille mal les conseils de l'entremetteuse : mais alors comment expliquait-on le pentamètre ?

47. C'est au XXIe chant de l'Odyssée que Pénélope soumet les prétendants à l'épreuve de l'arc, se promettant

à celui qui saura le bander et faire passer la flèche à travers les anneaux de douze haches, car elle est sûre d'avance que nul n'y réussira. Cette épreuve a fourni le prétexte d'une calomnie abominable, qui n'est pas déplacée dans la bouche de l'entremetteuse. Des plaisanteries de ce genre sur Pénélope avaient cours à Rome chez les débauchés : on en trouve l'écho dans la LXVIIIe Priapée. — *Tentabat vires* est développé et expliqué par *latus argueret :* elle cherche le mâle le plus solide. — *Corneus :* l'arc de corne exigeait apparemment plus de vigueur que l'arc de bois pour être bandé; celui d'Ulysse était fait sans doute, comme celui de Pandare (*Il.* IV, 105 sqq.), de deux cornes d'antilope assemblées par leur base. — Müller a mis le distique entre crochets, comme étant en contradiction avec 39 sq. : idée bizarre, qu'il semble avoir regrettée ensuite.

49. *Occulte,* insensiblement; *fallit,* nous échappe. — *Admissis,* rapides. — *Ut... amnis aquis,* leçon du *codex Sarravianus,* recueillie par Heinsius; Riese et Ehwald ont cru devoir reprendre la leçon de P : *et... annus equis.*

51. *Quærit haberi,* demande à être portée, sans quoi elle sera mangée aux vers. — *Canescunt,* vieillissent plus vite, c'est-à-dire se détériorent, parce qu'on ne les entretient pas.

53. *Nisi admittas* a certainement le même sens que *nullo exercente,* mais l'expression en elle-même n'est pas claire. Douza sous-entend *juvenes* : il n'est pas impossible que cette ellipse, qui nous paraît forte, ait été usitée dans la langue des débauchés; nous en avons de semblables. — *Senescit,* se ternit. Ce n'est pas ici le lieu commun ordinaire développé entre mille autres par Ronsard : cueillez, cueillez votre jeunesse ; non seulement il faut profiter du temps qu'on a, mais encore ne pas employer sa beauté, c'est en hâter la décrépitude. Il est certain qu'il y a des femmes dont le mariage fait épanouir la beauté. — Avec le pentamètre nous passons à un autre ordre d'idées; ce vers doit donc se rattacher à ce qui suit, et non à ce qui précède. — *Unus et alter,* un *ou* deux, et mieux encore deux ou trois (cf. II, V, 22); tandis que *alter et alter* signifie l'un et l'autre (cf. II, I, 30 et X, 10).

55. *Invidiosa,* qui excite la haine: on est moins odieuse en prenant un peu de toutes mains qu'en ruinant un seul

homme. Régnier traduit littéralement : L'envie en est bien moindre, et le gain plus comptant ; mais le mot envie n'est pas tout à fait exact. — *Tam* S paraît plus naturel que *jam* P, repris par Merkel, Riese et Ehwald, et d'ailleurs très acceptable. — *Plena*, abondante ; *canis*, par conséquent expérimentés, qui savent où il faut aller.

57. *Amatoris millia multa leges*. Ce texte est très certainement altéré, car il est difficile de sous-entendre le mot *carminum*, qui d'ailleurs se lie très mal avec ce qui suit. A côté de *millia multa*, on ne peut guère sous-entendre que *sestertium* ou *nummorum*, et encore ! Si liceret, dit Burmann, vellem refingere : *Amatores millia multa ferant*. Nous n'ajouterons rien, sinon que celui qui voudra corriger ce vers devra se préoccuper d'en lier le sens avec le distique suivant.

59. Le poète décrit encore un motif bien connu de l'art gréco-romain, l'Apollon Citharède, créé par les maîtres anciens, repris et popularisé par Scopas, dont une statue, sculptée pour Rhamnonte, fut consacrée par Auguste dans le temple du Palatin en 726/28. Tibulle en parle (II, v, 1-8), et Lygdamus y fait allusion (III, iv, 23-38). Cette statue a dû être reproduite bien des fois dans les peintures des maisons romaines. Nous en possédons probablement une réplique dans l'Apollon Musagète du Vatican, qui chante en s'accompagnant de la cithare. Il est vêtu de la robe longue que les poètes attribuent souvent aux dieux et aux déesses, et qu'ils appellent ordinairement *palla*, quoiqu'elle n'ait rien de commun avec la *palla* romaine (voir la note à III, II, 25) ; c'est plutôt une *tunica talaris*. Elle est pourvue de manches, et une ceinture l'assujettit, contrairement aux usages plus anciens, mais sans la relever, car elle tombe jusqu'aux pieds. Par dessus cette robe est une chlamyde, attachée par des agrafes sur les deux épaules, et qui retombe en longs plis par derrière, en laissant le devant de la robe découvert. Nous ne pouvons savoir si la statue du Palatin avait une palla d'or, ou si ce détail est emprunté à une peinture. Il en est de même de la lyre, que Lygdamus qualifie de *fulgens testudine et auro*. Et maintenant quel est le sens de ce distique ? Il est suffisamment indiqué par *ipse :* Apollon lui-même, tout dieu des poètes qu'il est, est riche et couvert d'or, d'où il résulte

que les poètes eux-mêmes doivent payer autrement qu'en vers ; et c'est peut-être ce que signifiait le texte altéré du vers précédent. — Le pentamètre se retrouve presque textuellement dans l'*Art d'aimer* (II, 494).

62. C'est avoir de l'esprit que de donner, et non pas : il y a un art de donner, comme traduit Quicherat-Chatelain.

63. On appelait en latin *capitis deminutio* la perte des droits de citoyen, *caput* désignant la personne juridique avec l'ensemble de ses droits. C'était donc ce que nous appelons la mort civile. On l'encourait par exemple, dans les temps antiques, quand on était vendu pour dettes, comme insolvable. Par conséquent, *capitis redemptus mercede* désigne celui qui a reconquis sa qualité de citoyen à prix d'argent, et par extension l'esclave, quel qu'il soit, qui s'est racheté avec son pécule. — *Gypsati* : on blanchissait à la craie les pieds des esclaves d'outre-mer qu'on mettait en vente sur la *catasta*, échafaudage fermé de grilles. (Cf. Tibulle, II, III, 60 et Pline XXXV, 17 et 18). — *Crimen* doit être pris dans le sens d'accusation, de reproche ; *inane*, qui n'a pas d'importance.

65. *Veteres ceræ*, les images des ancêtres. Quand un homme avait été investi d'une charge curule, tous ses descendants avaient le droit de placer dans l'*atrium* de leur maison une image de cet ancêtre. Le nombre des images de chaque famille était donc proportionné à l'antiquité et à l'illustration de cette famille. Cette coutume était apparemment d'origine religieuse : en conservant les traits du mort, on crut d'abord entretenir sa personnalité ; plus tard ce ne fut plus qu'une manifestation de la vanité humaine. C'est probablement sur le visage même du mort qu'on prenait la première empreinte ; dans ce moule on coulait de la cire, puis on retouchait l'image et on la peignait, pour donner l'illusion de la vie. Le moule était sans doute conservé pour fournir des images à tous les descendants, d'autant plus que les femmes apportaient à leurs maris les portraits de leurs propres ancêtres. Dans l'atrium, ces portraits, montés sans doute sur des bustes, « étaient rangés le long des parois des ailes, dans de petites niches en forme de temples, *armaria*, sous lesquelles des inscriptions, *tituli*, rappelaient les noms, les dignités et les exploits de l'ancêtre représenté, et on les disposait en les reliant les

uns aux autres par des lignes de peintures, de manière qu'ils dessinassent une sorte d'arbre généalogique de la famille. Aux jours de fête, on ouvrait les niches et l'on couronnait les bustes de laurier. » Marquardt, *la Vie privée des Romains*, trad. Henry, tome II, p. 285. C'est surtout aux funérailles que s'étalait la vanité des vieilles familles. Des acteurs ou des mannequins, couchés sur des lits funèbres, portaient ces masques sur le visage, avec le costume des ancêtres ; et c'était à qui en ferait défiler le plus grand nombre. Servius (*Énéide*, VI, 861) nous apprend qu'il y eut six cents lits aux obsèques de Marcellus, et six mille à celles de Sylla : chaque ancêtre y figurait sans doute autant de fois qu'il avait de descendants, et nous savons que ceux des femmes n'étaient pas oubliés. Sur les *imagines* de cire, on consultera surtout Benndorf, *Antike Gesichtshelme und Sepulkralmasken*, Vienne, 1878, in-4. — *Circum atria* est une correction proposée par Heinsius pour *quinquatria*, leçon de tous les manuscrits, adoptée encore par Merkel, et qui n'offre aucun sens. Heinsius remarque très judicieusement qu'on a dû écrire d'abord *quirqua* ou *quirqu* pour *circa* ou *circum*, ce qui explique aisément l'erreur. Ce raisonnement est péremptoire, et aucune correction ne saurait prévaloir contre celle-ci, pas plus *veteri cincta atria cera* de Juste Lipse, proposé en note par Riese comme équivalent, que *veteris plena atria ceræ*, conjecture également ancienne, reprise par Müller.

67. *Munere :* c'est toujours de ce mot qu'Ovide et les érotiques se servent pour désigner l'argent dont on payait les femmes. C'est ce que plus d'une encore aujourd'hui appelle un petit cadeau. — *Amatorem*, allusion à des mœurs connues. — Merkel et Müller écrivent *qui* pour *Quin* P, sans doute pour donner un sujet aux verbes suivants ; mais il est aisé de sous-entendre *pauper amator*, un autre, bien entendu ; c'est le langage elliptique de la conversation.

69. *Retia tendis*, métaphore comme nous en faisons encore en pareille matière, continuée ici par *fugiant* et *captos*, avec la même construction elliptique qu'au distique précédent. — *Legibus ure tuis*, tourmente-les à ton gré, impose-leur tous les caprices que tu voudras.

71. *Credat*, toujours sans sujet : un amant quelconque.

vaient exercer que des professions équivoques, et particulièrement celle d'entremetteuse. — Ces descriptions hyperboliques de la puissance des magiciennes étaient fort à la mode à cette époque ; Ovide imite celles de Tibulle (I, II, 43-52 et VIII, 17-22); Properce a fait aussi la sienne. Cf. plus loin II, I, 22 sqq. et III, VII, 31 sqq.

7. *Gramen,* pour faire des philtres. — Le *rhombus* était un rouet, ou plutôt un fuseau *(torto)*, dont on se servait dans les opérations magiques, et qu'on faisait tourner dans un sens ou dans l'autre, suivant l'effet qu'on voulait produire, tout en prononçant des formules ou des imprécations ; *licia,* le fil. — *Virus amantis equæ :* cf. Tibulle, II, IV, 57 sq. Ce liquide, qu'on appelait *hippomane,* n'est pas autre chose que le flux vaginal périodique, qui, chez toutes les femelles, accompagne l'excitation vénérienne, et qui est mensuel chez les femmes. On recueillait celui des juments pour en faire des philtres. Le même nom s'appliquait aussi à une caroncule noire que l'on coupait au front des poulains pour le même usage.

11. *Si qua fides :* voir la note à III, 16. — Merkel et Müller conservent *stellantia* P, qui s'explique mal avec *sanguine.* — *Purpureus :* c'est la couleur de la lune dans les éclipses.

13. *Versam,* métamorphosée en stryge ; les sorcières avaient le privilège de cette métamorphose ! Sur les stryges, voir plus loin la note à XII, 20.

15. *Pupula duplex :* Heinsius renvoie ici à Aulu-Gelle, IX, 4, et à Pline, VII, 11 ; *orbe gemino* n'est qu'une répétition. — *Micat* est une variante marginale ancienne de P ; le texte porte *venit,* conservé par Merkel et Riese.

17. Au sens précis, *proavus* signifiait bisaïeul, *abavus,* trisaïeul, *atavus,* quadrisaïeul, *tritavus,* cinquième aïeul ; cependant *proavus* se prend quelquefois dans le sens de trisaïeul.

19. *Thalamos temerare,* c'est-à-dire débaucher ma maîtresse. — *Tamen,* probablement malgré son infamie.

22. *Duplices fores.* On peut se demander si, dans cette expression, *duplices* n'est pas une cheville, *fores* désignant toujours une porte à deux battants. Mais si l'on songe que pour les appartements intérieurs, comme c'est le cas ici, les portes, beaucoup plus larges, étaient souvent composées

de plusieurs vantaux qui se repliaient les uns sur les autres (elles s'appelaient alors *valvæ*), on est en droit de supposer que le poète a voulu désigner avec précision une porte à deux battants doubles, ce qu'on appelle quelquefois *quadrifores*. Ovide emploie ailleurs (*Métam.* II, 4) l'expression *bifores valvæ* : peut-être faut-il entendre, comme ici, non pas une porte à deux battants, mais des battants à doubles vantaux, ou, si l'on veut, une porte à quatre battants.

23. *Heri* est la forme classique ; *here* est un archaïsme, qui revint en usage un peu avant l'époque de Quintillien. — *Beato,* riche. — *Hæsit et...* : c'est ce que nous appelons le coup de foudre.

26. *Cultus*, l'élégance, la toilette.

27. *Tam felix*, aussi bien entretenue. — *Formosissima*, au superl., par une tournure elliptique. — *Non ego...*, aveu cynique : elle sera bien payée par les amants qu'elle lui procurera, et d'abord par celui dont elle a parlé, et de la part de qui elle vient sans doute.

29. Ce distique n'a pas encore reçu d'explication, car on ne saurait compter pour telle la note de l'édition Panckoucke. Voici, ce nous semble, ce qu'on pourrait comprendre. D'abord il y a là sans aucun doute des considérations d'ordre astrologique ; il n'y a donc aucun rapport entre ce distique et les vers 41 sq., destinés uniquement à marquer l'opposition entre les mœurs de la Rome d'Auguste et celles de la Rome antique. Mais d'autre part il n'est pas question de l'influence que les astres, et surtout les planètes, pourraient exercer sur la destinée de la maîtresse d'Ovide, par la position qu'elles occupaient au moment de sa naissance : une telle influence a pour effet de fixer une destinée individuelle d'un seul coup, sans qu'aucune modification puisse y être apportée, ce qui n'est pas le cas. Et d'ailleurs a-t-on tiré l'horoscope de cette jeune femme ? cela est douteux. Il faut donc entendre ici l'influence des astres dans un sens général et non pas individuel. Or on pouvait prêter aux planètes, en raison de leur mobilité particulière, de leurs conjonctions ou de leurs oppositions, ou simplement de leur visibilité plus variable que celle des constellations, de ces influences générales, dont chacun pouvait se ressentir plus ou moins suivant sa profession. Mars, par exemple, l'astre de la guerre et de la discorde,

localisés jadis dans les différents quartiers de Rome, comme aujourd'hui dans toutes les grandes villes. Une partie des rues de Rome étaient même dénommées d'après le commerce ou l'industrie qui y prédominaient. La voie sacrée, une des plus belles, était pleine de beaux magasins. On sait par les monuments qu'il s'y voyait des commerces très-divers, couleurs, flûtes, éventails, fruits, couronnes, bronzes ; on y trouvait même un lupanar au temps de Martial. Mais c'était surtout le centre du grand commerce de bijoux, d'orfévrerie, de perles et de pierres précieuses. La *Via Sacra* fut plus tard détrônée par la place des *Septa*, au Champ de Mars, absolument comme chez nous la rue de la Paix a supplanté le Palais-Royal. — *Nemo*, vulgate pour *nil* P ; Müller et Riese écrivent *nullus*, sous-ent. *alter*.

101. *Ut non omnia donet*, pour n'avoir pas l'air de vouloir le dépouiller complètement. — *Ipsa ;* que l'idée du prêt vienne de toi : il admirera ton désintéressement.

104. *Impia,* criminels. Il ne s'agit pas de miel qui serait naturellement empoisonné, comme l'entend Marius, mais de poisons qu'on fait absorber en les mettant dans du miel, comme on cache sous des caresses des intentions perfides.

108. *Molliter ossa cubent*, une des variantes de la formule : *Sit tibi terra levis*.

109. *Vox erat in cursu :* tout de même il a attendu patiemment que le discours fût fini ! Mais n'oublions pas que ce n'est qu'une fiction, sans quoi il faudrait nous étonner aussi que la jeune femme à qui Ovide octroie l'épithète de *pudica* (vers 19), n'ait protesté que par un peu de rougeur contre une telle avalanche d'infamies.

112. *Distraherent*, suivant la syntaxe classique, est approprié au régime le plus voisin : c'est un *zeugma* très ordinaire.

113. *Nullos lares*, pas de domicile : sois une vagabonde et une mendiante. — *Longas hiemes*, sans feu bien entendu ; *perpetuam sitim*, souhait approprié, et qui, en concluant, rappelle le début.

IX

COMPARAISON plaisante entre le métier d'amoureux et celui de soldat. Cette pièce n'est que le développement d'une métaphore qui revient constamment chez Ovide.

2. *Attice*. Il y a dans les Pontiques deux lettres (II, IV et VII) adressées à un certain Atticus, qu'on ne connaît pas. Il se peut que ce soit le même que celui-ci ; la chose n'a pas d'importance. Le seul Atticus qui soit connu, l'ami et l'éditeur de Cicéron, était mort en 722/32, à soixante-dix-sept ans, quand Ovide en avait onze.

3. *Habilis*, qui va bien, par conséquent approprié. — Le premier *turpe* est peut-être excessif ou impropre. — Amar cite ici Malherbe, *Ode sur la prise de La Rochelle :* Mars est comme l'Amour ; ses travaux et ses peines Veulent des jeunes gens.

5. *Petiere*, parfait d'habitude. — *Animos*, correction de Rautenberg (p. 68), adoptée seulement par Ehwald, pour *annos*, qui est en effet une simple répétition de *ætas*. — *Viro ;* Merkel a conservé *toro*, conjecture inutile de Heinsius.

8. Cf. Musset, l'*Andalouse :* Bien souvent j'ai fait sentinelle, Pour voir le coin de sa prunelle. — *Fores ducis*, la tente du général.

11. *Ibit in adversos montes*, il ne reculera pas en voyant une montagne devant lui. — *Flumina*, à condition de pouvoir les passer : cf. III, VI. — *Exteret*, il foulera, sens rare.

13. *Freta pressurus*, s'il lui faut aller sur la mer. — *Causabitur*, pour ne pas s'embarquer ; l'Eurus, vent d'Est, soufflait généralement avec force. — *Apta sidera quærere*, chercher les constellations propices, c'est-à-dire la saison où la mer est calme.

19. *Graves*, difficiles à prendre, ou redoutables pour les voisins : le mot est naturellement en corrélation avec *duræ*.

23. Rhésus, roi de Thrace, venu au secours de Priam, fut tué, la nuit même de son arrivée, par Ulysse et Diomède, avec douze de ses guerriers (*Iliade*, X, 382 sqq.) ; *agmina* est donc un peu fort. *Deseruistis* remplace médiocrement *deseruerunt*. Le choix de cet exemple précise la comparaison, parce que le rapt des chevaux de Rhésus fait penser à la femme enlevée ou séduite par l'amant.

25. *Sæpe* correspond à *sæpe* du vers 21 ; c'est une correction ancienne pour *nempe* PS, qu'ont repris Merkel et Müller. — *Sopitis hostibus*, ablatif absolu, les maris. *Sua arma movent* est pris ici naturellement dans un sens figuré, et *sua* se rapporte aux amants : ils font la guerre aux maris *à leur façon*, qu'il est inutile de préciser.

29. *Dubius*, même sens que *non certa :* variable, peu sûr, donnant le succès aux deux partis alternativement, comme l'indique la suite du distique ; cf. II, IX, 47 sq.

32. *Experientis*, actif, entreprenant.

33. Le poète prouve son opinion en donnant pour exemple les guerriers les plus illustres, que nul n'accusera de mollesse, et qui cependant furent amoureux : Achille, Hector, Agamemnon, Mars lui-même, le dieu de la guerre. Il est évident que la comparaison pèche par quelques points, puisque l'amour d'Achille, par exemple, a pour effet de le rendre oisif ; mais quelle est la comparaison qui ne cloche pas par quelque endroit ? Il n'y a pas lieu pour cela de suspecter, avec Müller, les vers 33 sq. et 36-40. Notons que le poète reprendra plus tard (II, VIII, 11 sq.) les exemples d'Achille et d'Agamemnon, pour autoriser ses relations avec une esclave ; mais là encore Müller suspectera le texte. — *Briseide :* on sait que l'enlèvement de Briséis par les hérauts d'Agamemnon sert de base en quelque sorte à l'Iliade entière, et que la colère seule d'Achille a permis le succès momentané des Troyens. — *Dum licet :* il ne fallut pas moins que la mort de Patrocle pour qu'Achille suspendît sa colère, et, reprenant les armes, arrêtât les progrès des Troyens. — *Argivas* S, *Argoas* P, peut-être pour *Argeas* (cf. III, VI, 46), car *Argous* est l'adjectif d'*Argo ;* Merkel et Müller conservent la vulgate *Argolicas*, et Riese adopte *Argeas*.

35. Allusion à l'admirable scène des adieux d'Hector et d'Andromaque (*Iliade*, VI, 407 sqq.)

37. *Summa ducum ;* cf. Lucrèce, I, 87 : *prima virorum*, en parlant du même Agamemnon, et Sophocle (*Philoctète*, 435) : πρῶτα Ἀθηναίων. *Summa* n'est donc pas le substantif féminin de *summa rerum*. — *Mænadis*, de la prophétesse, pareille aux bacchantes avec ses cheveux épars, quand l'inspiration s'emparait d'elle. — *Obstupuisse* semble bien caractériser une attitude empruntée aux arts plastiques. Pour cette scène, et les précédentes, tirées de l'Iliade, voir surtout Raoul Rochette, *Monuments inédits*, Overbeck, *Bildwerke des troïschen Heldenkreis*, et toujours Helbig, *Wandgemælde der Stædte Campaniens*.

39. *Fabrilia*, forgés par Vulcain. — *Notior...* : cf. infra, XIII, 34 ; cf. aussi *Art d'Aimer*, II, 561 sq.

41. *Discincta*, littéralement sans ceinture. La tunique flottante était la tenue d'intérieur, la tenue de repos ; c'était celle aussi des marchands dans leurs boutiques ; dans la rue, elle n'était prise que par les libertins et les gens efféminés : cf. Tibulle, I, VI, 39 sq. Au contraire *cinctus*, *præcinctus*, *succinctus*, désignaient les gens actifs et laborieux. — *Lectus*, le lit de repos ; *umbra*, l'ombre de la maison, où l'on se repose aussi, par opposition avec le soleil de la rue, que bravent les soldats et les amants.

44. Merkel et Müller conservent *ære* P ; il est vrai que *merere* signifiait à lui seul être soldat, mais parce que *æra* était sous-entendu.

45. *Inde*, depuis ; *agilem*, actif. Cf. Tibulle, I, I, 73 sqq.

X

OVIDE explique à sa maîtresse qu'il a cessé de l'aimer, parce qu'elle lui a demandé de l'argent. Il flétrit la prostitution de celles qui veulent être payées. Au surplus, il veut bien donner, pourvu qu'on ne lui demande rien.

1. *Conjugibus duobus*, au sens propre, car Pâris enleva Hélène pour l'épouser, comme Vénus le lui avait promis.

4. Cf. ci-dessus, III, 22.

5. Encore un motif tiré probablement d'une peinture de maison romaine, car pourquoi aller chercher Amymone entre tant d'autres? — Amymone est une des cinquante filles de Danaos, dont la légende tout entière est fondée sur la transformation de l'Argolide, pays aride (πολυδίψιον, dit Homère), en une contrée fertile arrosée par des sources abondantes. A peine débarqué dans ce pays, l'Égyptien Danaos envoya ses filles à la recherche des sources dans toutes les directions; chemin faisant, Amymone fut poursuivie par un satyre, qu'elle avait atteint d'une de ses flèches, croyant percer un cerf; elle fut sauvée par Poséidon, à qui elle s'abandonna, et qui lui indiqua la source de Lerne. Tel est le récit d'Apollodore (II, 14). Celui d'Hygin (*Fab.* 169) n'en diffère que par quelques détails ; par exemple c'est Poséidon qui fait jaillir lui-même la source de Lerne avec son trident. Amymone eut de Poséidon Nauplios, père de Palamède. — Burmann estime, non sans quelque raison, qu'on pourrait corriger *agris* en *Argis*, la confusion étant fréquente chez les copistes ; c'est à Argos en effet que se passe la scène, et l'épithète *siccis* lui convient exactement.

7. Je craignais que tu ne fusses enlevée par Jupiter, comme Ganymède par l'aigle, Europe par le taureau, ou séduite par une autre métamorphose du dieu, le cygne de Léda, l'or de Danaé. Voilà une crainte bien mythologique!

9. *Resanuit :* ce mot ne se retrouve que dans Lactance. — *Ista* équivaut à *tua*, mais avec une nuance de dédain.

13. *Simplex,* ingénue, naïve.

15. L'âge et la nudité de l'Amour sont considérés par le poète comme des symboles, qu'il explique dans la suite du distique : *puer*, et par conséquent *sine sordibus*, sans avarice ; *nudus*, et par conséquent *apertus*, sincère, ne cachant rien, ne dissimulant rien.

17. *Prostare :* cf. plus loin, XV, 6, *prostituisse*, et la note. — *Sinum*, poche ou bourse ; au sens propre, c'est le repli que forme la toge sur la poitrine entre le bras droit sous lequel elle passe, et l'épaule gauche qu'elle couvre ; c'est là qu'on mettait les objets que l'on portait. — Riese écrit *condas*, leçon de P, que Müller semble regretter de n'avoir pas adoptée.

19. Ce vers semble d'abord n'avoir aucun rapport avec le sujet, mais il s'explique par le suivant : Ovide joue sur les mots *æra merere*, qui veulent dire étymologiquement gagner un salaire, et qui, dans le langage ordinaire, signifient être soldat.

21. *Certo ære*, à prix fixe : ce prix était marqué à côté du nom, sur la porte de chaque cellule, dans les lupanars ; car il s'agit ici des courtisanes qui travaillent pour le compte d'un patron, *leno*.

23. *Devovet*, elle maudit. Ovide accumule les expressions qui peuvent excuser les *meretrices*, ou du moins les faire plaindre : *jusso corpore*, *devovet imperium*, *avari*, *coacta*.

26. *Ingenium mitius*, un naturel plus traitable.

30. On ne voit pas très bien ce que *locanda venit* (pour *locanda est*) ajoute à *locat noctes*.

31. *Quod utrumque juvat*, pas toujours. — *Quanti gaudeat ipsa*. Elle se fait payer en proportion du plaisir qu'elle donne ; mais comme elle partage ce plaisir, elle se fait donc payer aussi en proportion du plaisir qu'elle prend.

33. *Venus*, le plaisir. — La question est grave ! C'est peut-être simplement parce que l'homme commande, et que la femme obéit. Si les sexes étaient égaux, la prostitution disparaîtrait, du moins sous la forme actuelle.

35. Répétition exacte du distique précédent, avec l'indécence en plus. Il le fallait !

37. Voici une série de rapprochements inattendus qui ne prouvent rien du tout. C'est de la rhétorique pure. — *Non bene* équivaut pour le sens à *turpe* des vers suivants. — *Selecti*, choisi. Il y avait à Rome un tribunal permanent, composé de juges élus, les *centumvirs ;* mais ils ne portaient pas le nom de *judices*. Les *judices* proprement dits, en nombre considérable, étaient de simples particuliers, désignés individuellement pour chaque affaire par le préteur, seul magistrat, parmi les personnes inscrites sur l'*album judicum*. Or, du jour où les chevaliers furent admis à figurer sur l'*album judicum*, sans parler des plébéiens (voir la note à III, VIII, 56), on ne pouvait songer à les y inscrire tous ; il fallut faire un choix, *dilectus et notatio judicum ;* la liste, dressée par le préteur urbain, était révisée chaque année. Dès lors tous les *judices* furent appe-

lés indistinctement *lecti* ou *selecti*. C'est une sorte d'épithète de nature qu'Ovide emploie ici. Quant aux tribunaux permanents des centumvirs, ou des *decemviri stlitibus judicandis*, ils ne sont pas plus dispensés que les *judices* d'être impartiaux et incorruptibles, et ce sont eux apparemment qu'Ovide désigne au vers 40, ainsi que toute cour de justice présidée par le préteur, sans quoi on ne voit pas quelle idée nouvelle ce vers ajouterait aux précédentes.

39. C'était l'opinion courante chez les anciens, du moins officiellement et légalement : *famam et posteros præmia eloquentiæ*, dit Tacite (*Ann.* XI, 6) ; cf. l'expression employée plus loin par Ovide (XV, 6). Mais on pense bien qu'en fait les avocats ne manquaient pas de moyens pour se faire payer, non seulement en cadeaux, mais même en espèces. De même nos notaires, nos avoués, ne peuvent rien exiger en dehors des tarifs légaux ; mais les gens qui ne payeraient pas les *honoraires*, ou ne fourniraient pas de *provisions*, ne trouveraient personne pour se charger de leurs intérêts. Il y avait au reste une raison pour que les avocats romains, *patroni* ou *advocati*, ne fussent pas payés, c'est que l'exercice du barreau était le seul moyen d'arriver aux magistratures. Quoi qu'il en soit, dès l'an 549/205, la fameuse loi *Cincia*, qu'on invoquait encore sous les empereurs, avait formulé l'interdiction pour les orateurs de recevoir de l'argent ou des présents. Auguste renouvela l'interdiction, sous peine d'une amende du quadruple. Mais on ne peut rien contre les mœurs, et pour éviter les abus, Claude aima mieux, en 47 (Tacite, *Ann.* XI, 7), reconnaître le droit aux honoraires, qui, somme toute, est assez légitime, en établissant un maximum, qui fut de 10,000 sesterces, un peu moins de 2,000 francs. Le piquant de l'affaire, c'est que le personnage qui, par ses accusations vénales, avait soulevé contre lui le sénat au nom de la loi *Cincia*, et qui, par ses arguments, obtint de Claude, dont il était favori, la mesure dont nous venons de parler, était un certain Suillius, gendre d'Ovide, qui lui a adressé une de ses *Pontiques* (IV, VIII). Ce même Suillius, qui trahissait un chevalier, après avoir reçu de lui 400,000 sesterces (Tac. *loc. cit.*), avait été précédemment relégué par Tibère, pour avoir reçu de l'argent dans un procès où il était juge (Tac. *Ann.* IV, 31) : il était donc deux fois flétri d'avance

par son beau-père. Sept ans après la décision de Claude, Néron fit remettre en vigueur la loi *Cincia*, et l'on a supposé que c'était uniquement pour perdre ce même Suillius, désormais sans crédit, qui fut bientôt relégué aux Baléares en punition de tous ses crimes. Mais Néron dut aussi céder aux mœurs : il décida que les honoraires seraient proportionnés à la gravité des affaires (Suétone, *Nero*, 17).

40. *Tribunal* désigne au sens propre l'estrade élevée destinée aux préteurs, et où les juges avaient leurs *subsellia* ; elle se trouvait naturellement au forum.

41. *Census*, au propre, le recensement quinquennal des personnes et des biens fait par le *censor*, et par extension la fortune.

44. *Male*, car il ne devrait pas l'être.

45. Contrairement à l'avis de tous les éditeurs, qui ponctuent fortement après *solvit*, nous ne pensons pas que *omnia conductor solvit* présente un sens satisfaisant, si on n'y ajoute pas *mercede soluta* ; mais alors *solvit* est au parfait.

48. Dans un sens un peu plus général, nous disons de même : Bien mal acquis ne profite jamais ; mais dans *sordida*, c'est l'idée d'avidité qui domine, ainsi que le prouvent les vers suivants, qui renferment deux exemples de trahison vénale.

49. *Pepigisse*, convenir de, obtenir la promesse : ce n'était pas la peine d'avoir obtenu la promesse de bracelets sabins, pour que..., c'est-à-dire ils ne valaient pas un tel prix ; la tournure est un peu embarrassée. Allusion à l'histoire de la vestale Tarpeia *(sacræ virginis)*, qui trahit les Romains, à condition, dit la légende, que les Sabins lui donneraient ce qu'ils portaient au bras gauche, et qui fut écrasée sous le poids des boucliers, au lieu de recevoir les bracelets qu'elle avait cru demander. Voir Tite-Live, I, 11 : c'est dans le texte de Tite-Live que les premiers éditeurs d'Ovide ont pris la leçon *pepigisse*, car les manuscrits portent *tetigisse*.

51. Allusion à l'histoire d'Amphiaraüs, le fameux devin, qui périt au siège de Thèbes, où l'avait envoyé sa femme Ériphyle, sœur d'Adraste, corrompue par le don d'un collier que lui avait offert Polynice. Amphiaraüs, obligé de partir pour tenir un serment, quoiqu'il eût déclaré que cette

guerre serait fatale à tous ceux qui y prendraient part, fit promettre à son fils Alcméon de le venger, et Alcméon tua sa mère en apprenant la mort de son père. La légende d'Amphiaraüs, contée par Hygin et Apollodore, fut exploitée par l'art grec et l'art étrusque.

53. Tout à l'heure c'était un principe absolu qu'il ne fallait pas se faire payer ; maintenant cela devient relatif.

56. Alcinoüs est le roi des Phéaciens, dont Homère décrit les vergers magnifiques *(Odyssée*, VII, 112 sqq.) ; on dit les jardins d'Alcinoüs, par antonomase, pour désigner des jardins somptueux, ou mieux des vergers *(agri)*.

57. Sur la pauvreté d'Ovide, cf. plus haut III, 9 sq. et la note. — *Numeret*, compte en paiement. Merkel, Müller, Ehwald ont conservé *numerat* P ; nous avons repris la vulgate avec Riese, car il s'agit moins d'une constatation que d'un souhait.

59. Ehwald adopte une ponctuation singulière : il isole *dos mea*, donnant à *est* un sens bien peu naturel ; c'est apparemment à cause de *quoque*, mais *quoque* peut très bien se rapporter à Ovide, si Ovide a déjà *officium, studium, fidem*. Et puis l'exclamation *dos mea* est-elle bien latine ?

61. *Scindentur vestes*, exemple médiocre ; *frangentur*, expression impropre.

63. *Dedignor* paraît se rapporter à *dare, odi* à *pretium posci*. — En définitive, la question est de savoir si l'on payera avant ou après ; elle n'a pas cessé d'être débattue. Mais il faut noter que la conclusion diffère sensiblement du développement principal, où l'interdiction semblait catégorique ; c'est qu'en terminant Ovide veut amadouer la femme par une promesse.

XI

OVIDE prie Napé, coiffeuse de Corinne, de porter de sa part un billet à sa maîtresse.

1. Voir plus haut la note à VII, 11. « Ac primo quidem sciendum, gravissimum ædificandi capitis munus

non unius ancillæ apud Romanas fuisse ; sed plures (quæ *cosmetæ* et *ornatrices* dicebantur) sibi vindicasse. Quorum uni cura primum demandabatur crispandi, et vibrandi capillos, calido ferro, quod *calamistrum* vocabant ; *cinifiones* vero partem hanc cultus muliebris adimplebant. Subibat mox, quæ vibratos capillos largis unguenti cujuslibet imbribus irrigaret ; et ab ipso officio *psecas* dicebatur. Tandem accedebat (et hoc quasi quædam erat præfectura capillorum) *ornatrix*, quæ *pectinis* vel *discerniculi* ope, *collectos* crines *in ordine* poneret, et docilis ad arbitrium dominæ flecteret. Hoc *Napes*, ut videtur, officium ; quapropter plurimum illi apud dominam gratiæ, nec *inter ancillas habenda.* » Note d'Amar. — *Incertos*, dont l'ordre n'est pas encore fixé.

3. *Cognita utilis*, dont j'ai pu apprécier le talent, quand il s'agit de préparer un rendez-vous nocturne. — *Notis*, des billets doux, probablement.

6. *Laboranti*, dans mes épreuves, par exemple quand Corinne me trompait, peut-être, ou simplement refusait de me recevoir : cf. II, XIX, 9 sqq.

7. C'est à *perfer*, plutôt qu'à *peraratas* qu'il faut rapporter *mane*, d'autant plus que c'est probablement en coiffant sa maîtresse que Napé doit lui remettre les tablettes. — On sait que les Romains réservaient le papyrus et le parchemin aux manuscrits étendus, destinés à être roulés autour d'une baguette. Pour les manuscrits courts, même pour les actes commerciaux, reconnaissances, reçus, etc. pour prendre des notes, faire des comptes ou des brouillons, (cf. plus loin, XII, 23 sqq.), on se servait de tablettes rectangulaires, oblongues *(tabellæ, ceræ, pugillares)*, recouvertes d'un côté d'une couche très mince de cire, sur laquelle on traçait les lettres avec la pointe d'un stylet (voir la note au vers 23). Celles qui servaient à la correspondance, celles que l'on conservait momentanément ou que l'on portait sur soi, étaient attachées par deux *(duplices)*, comme ici (XII, 27), au moyen d'anneaux ou de charnières, afin qu'on pût les fermer ; c'est ce qu'on appelle un *diptyque ;* souvent on intercalait entre les deux une troisième tablette, cirée des deux côtés : c'était le triptyque *(tabellæ triplices) ;* quand il y avait plus de trois tablettes, on avait le *codex*, origine du livre moderne. La face intérieure de

chaque tablette était munie de rebords saillants, afin qu'on pût fermer les tablettes sans effacer les lettres. Quand on ne voulait pas qu'elles pussent être lues par le porteur, on les entourait de fils croisés que l'on scellait au point de croisement. — On a trouvé, en 1875, à Pompéi, environ trois cents tablettes, reconnaissances ou reçus, dans la maison de L. Cæcilius Jucundus, banquier; elles mesurent de dix à quatorze centimètres de hauteur, sur sept à douze de largeur. — Les tablettes pouvaient être de toute matière, même très précieuse; celles qui servaient à l'usage commun étaient en bois de sapin; le buis et l'érable étaient déjà moins vulgaires (celles d'Ovide sont d'érable : voir au vers 28); le bois le plus cher était le citronnier; l'ivoire enfin était la moins chère des matières précieuses. La face extérieure, lisse dans les tablettes communes, était décorée dans les tablettes de prix. On sait que la décoration extérieure prit plus tard sous le bas-empire un développement considérable, quand les consuls, puis les autres magistrats, et même les simples particuliers, prirent l'habitude de s'envoyer en cadeau ces diptyques de grande dimension, peu propres à l'usage, qui servirent depuis à relier les beaux livres au moyen âge, et qui sont une des curiosités de l'art byzantin.

9. *Silicum venæ,* peut-être pour *silex venosa,* peut-être pour désigner la partie la plus dure de la pierre. — *Simplicitas ordine major,* plus de naïveté qu'il ne convient, littéralement qui dépasse l'alignement; c'est de l'ironie, mais louangeuse.

11. *Et te,* toi aussi, comme moi. — *Militiæ tuæ,* nouvelle comparaison entre les amants et les soldats : tu as servi sous les étendards de Cupidon, défends-les en travaillant pour moi.

13. *Quid agam,* de mes nouvelles, dirions-nous.

15. *Vacuæ,* quand elle sera libre, c'est-à-dire à l'abri des indiscrets, par exemple d'un mari, et de plus ayant du loisir, afin de répondre.

18. *Futura,* sans doute l'accueil réservé à ma demande ; mais on ne voit pas très bien à quoi cela peut servir, puisqu'il attend une réponse écrite.

19. *Rescribat,* sur les mêmes tablettes, après avoir effacé les caractères tracés par lui. Les tablettes pouvaient

servir ainsi indéfiniment : on mettait une couche de cire nouvelle, quand la première était usée. — *Jubeto*, prie-la, sens courant : cf. *jubeo te valere ;* Heinsius avait tort de trouver le mot trop impérieux. — *Splendida*, brillante, quand on a effacé les caractères et poli la cire. — *Late vacat*, est vide de caractères sur un grand espace ; la tablette est d'ailleurs petite probablement.

21. Qu'elle serre les lignes. *Versus* a signifié ligne avant de signifier vers ; le sens primitif est sillon (de *verto*). Comme les lignes sont déjà des rangées de mots, on ne voit pas très bien ce que *ordinibus* ajoute à la pensée : on comprendrait mieux *versibus versus* ou *ordinibus ordines*. — *Oculosque*... que la lettre tracée par toi *(rasa)* arrête mes yeux, c'est-à-dire les retienne, me fournisse de quoi lire ; *margine in extremo*, jusqu'à la saillie qui borde la tablette.

23. On appelait *graphium* ou *stilus*, le poinçon de métal, ordinairement de fer ou de bronze, qui servait à tracer les caractères sur la cire ; l'autre extrémité du poinçon était arrondie en boule aplatie, et servait à effacer les lettres, en polissant la cire, d'où l'expression si connue *stilum vertere*, pour dire effacer. Ce stilet était une arme véritable, et comme les Romains en avaient souvent un sur eux avec des tablettes, ils s'en servaient parfois pour frapper leurs adversaires. — *Tota* ne veut pas dire que le mot doit couvrir la tablette, mais que celui-là suffit.

25. *Lauro*, en signe de victoire, et peut-être à l'imitation des généraux vainqueurs, qui annonçaient leur victoire aux consuls dans des lettres couronnées de laurier *(laureatæ)*. — *Veneris*, probablement le temple de Vénus Genitrix, bâti par Jules César.

27. *Subscribam*, je mettrai au bas cette inscription. — *Vile acer*. Nous avons vu que les tablettes d'érable n'étaient déjà pas les plus communes. C'est ce qui induit Burmann en erreur : il croit que *vile* désigne un érable de rebut ; il ne voit pas qu'Ovide compare ce que sont actuellement les tablettes : un simple morceau de bois, à ce qu'elles seront alors : une offrande, une sorte d'ex-voto, ayant acquis un caractère sacré à cause des lettres que Corinne aura tracées dessus. Comment sans cela expliquerait-on *nuper* ? — Nous estimons avec Müller que *at nuper vile fuistis acer* doit faire partie de l'inscription ; nous ne voyons pas comment

s'explique *fuistis*, si l'inscription se termine à *dedicat*, comme chez Merkel, Riese et Ehwald.

XII

MALÉDICTIONS contre les tablettes de l'élégie précédente, qui ont rapporté une réponse négative.

1. *Rediere :* nous avons vu (XI, 19) que c'étaient les mêmes. — *Littera*. Il ne s'agit pas ici d'une lettre conventionnelle, *n*, initiale de *nego*, qui serait appelée *infelix* (cf. *infelix arbor* et *infelix lignum*), comme l'initiale de *absolvo* était appelée *littera salutaris*, et celle de *condemno, littera tristis*. *Littera* est pour *litteræ*, ainsi que le prouve non seulement le vers 8, mais ici même la présence de *hodie*, qui doit porter sur *posse* et non sur *negat*. La réponse était probablement : *hodie non possum*.

3. La superstition est ordinaire aux amoureux comme aux joueurs. Celle-ci est bien connue : cf. Tibulle, I, III, 19 sq. — *Cum discedere vellet*, à l'instant même où je lui confiais mes tablettes. — *Icta digitos*, heurtant ses orteils.

6. *Sobria :* il calomnie Napé dans son dépit.

7. *Difficiles*, méchantes ; cf. plus haut VI, 2.

10. *Sub* est très exact, la cire servant en effet de support au miel. — *Infami :* le miel de Corse était mauvais, à cause des ifs qui abondaient dans l'île (cf. Virgile, *Egl.* IX, 30, et *Géorg.* IV, 47). — La cire la plus estimée des Grecs était celle du Pont ; celle que les Romains préféraient était la cire punique, *cera punica ;* on suppose qu'ils la tiraient d'Espagne, et qu'ils l'appelaient ainsi parce que les Carthaginois en avaient perfectionné la fabrication, car elle était remarquable par sa blancheur, due à des procédés raffinés. Mais cette cire était apparemment réservée aux médicaments et aux pommades. Pour les autres usages, pour lesquels la cire blanche n'était pas nécessaire, on la prenait en Italie, particulièrement en Étrurie, dans les montagnes mêmes des Pélignes, patrie

d'Ovide, et surtout en Corse. La cire de Corse était-elle de qualité inférieure, comme son miel, cela se peut, mais n'est pas certain ; l'amertume du miel ne prouve rien pour la cire. Or on sait qu'en 571/183, les Corses, battus par le préteur M. Pinarius, furent condamnés à payer cent mille livres de cire ; deux ans après, battus de nouveau, ils furent taxés à deux cent mille livres (Tite Live, XL, 34 et XLII, 7) : cela prouve au moins qu'on faisait de leur cire une consommation considérable, et il se peut qu'Ovide n'en médise que par dépit. Au surplus, même dans le distique d'Ovide, les mots importants pourraient être, non pas *apis corsica*, mais seulement *flore cicutæ :* l'abeille corse qui t'a produite avait dû, je pense, butiner sur les fleurs de la ciguë. Toutefois, il se peut qu'on employât d'ordinaire pour les tablettes d'érable une cire plus fine que celle de Corse. Nous ajouterons qu'Ovide se trompe, comme on a fait encore longtemps après lui, en croyant que l'insecte récolte sur les végétaux les matériaux propres à la construction de ses rayons ; on sait aujourd'hui qu'il les produit lui-même, la cire étant sécrétée par des cellules glandulaires spéciales de la paroi abdominale ; on a même constaté que l'abeille fournit tout autant de cire lorsqu'elle est confinée dans un espace fermé, et nourrie de miel et d'eau, que lorsqu'elle peut butiner librement sur les fleurs.

11. Ce distique me paraît avoir été mal expliqué par les commentateurs. Ils ont cru qu'Ovide se plaignait de la couleur rouge de ses tablettes. Mais la cire des tablettes, qui ne devait pas être trop résistante, et que les écoliers détachaient parfois pour la modeler, était sans doute traitée comme la cire à modeler elle-même, c'est-à-dire mélangée de saindoux et de couleurs diverses, particulièrement de rouge. Il est donc peu probable qu'Ovide se plaigne de la couleur elle-même, qui était très ordinaire. J'aime mieux croire qu'il se plaint de l'origine attribuée par lui à cette couleur : tu étais rouge, comme si *(tamquam)* tu avais été imprégnée *(medicata)* de *minium*, suivant l'usage ; mais ce n'est pas du minium qui t'imprégnait ; en réalité *(vere)* c'était du sang. On voit que *vere* s'oppose à *tamquam*, et que *sanguinolentus* doit être pris au sens propre. — Chez les Romains, le mot *minium* était un terme générique qui désignait plusieurs substances rouges, minérales ou même

végétales. Au sens propre, il désignait plus spécialement notre cinabre, qui est un sulfure double de mercure, tandis que le nom de *cinnabaris* était réservé au sang-dragon, substance tirée d'un arbre indien. D'autre part, le bioxyde de plomb, que nous appelons minium, s'appelait proprement chez eux *cerussa usta* ou *sandaraqua ;* on s'en servait pour falsifier le cinabre, qui était pour eux le minium véritable, le minium de première qualité. Théophraste attribuait l'invention du cinabre à un certain Athénien nommé Callias, qui, en 439/315, suivant les uns, suivant d'autres en 349/405, aurait soumis à divers traitements, pour en extraire de l'or, un sable brillant trouvé dans des mines d'argent, et qui aurait trouvé, au lieu d'or, une magnifique couleur rouge. Les Romains tiraient leur cinabre des mines de Sisapon, dans la Bétique, province d'Espagne, qui devait en payer, comme tribut, deux mille livres par an (Pline, XXXIII, 7, 118, où quelques textes portent *dena millia*). L'état en avait le monopole, qu'il avait affermé à une compagnie. Une loi en avait fixé le prix maximum à 70 sesterces la livre (14 fr. 70) ; mais la compagnie faisait d'énormes bénéfices en le falsifiant par tous les moyens, par exemple avec la *cerussa usta,* c'est-à-dire avec notre minium. — Riese remplace *at* par *a (ah).*

17. C'est ainsi qu'Horace (*Odes*, II, 13) lance des malédictions contre l'arbre qui avait failli l'écraser, accident dont il parle souvent. — Le *carnifex* était un esclave public, chargé spécialement de donner la question aux esclaves considérés comme témoins, et aussi de leur infliger le supplice de la croix, qui, comme on sait, leur était presque exclusivement réservé. Ses fonctions étaient déshonorantes, et il ne pouvait habiter dans l'enceinte de la ville. — Le mot *crux* ne s'appliquait pas seulement à la croix, telle que nous la connaissons. Étymologiquement, le mot signifie simplement instrument de supplice. Il s'appliquait, chez les Romains, au gibet auquel on attachait le condamné, quelle qu'en fût d'ailleurs la forme : c'est au point que le mot s'employa, ainsi que le prouvent les textes et les monuments, pour désigner les supplices d'Andromède et de Prométhée. On s'en est servi aussi pour désigner le pal ou la potence (*arbor infelix*). La *crux* proprement dite fut d'abord un poteau, un pieu pointu, *stipes, palus*, auquel

on attachait le condamné avec des cordes ou avec des clous ; ce n'est que plus tard qu'on y ajouta une traverse, pareille à celles qui servaient à fermer et ouvrir intérieurement les portes des maisons, d'où son nom de *patibulum (patere)*. Cette barre était placée derrière le cou du condamné, dont les mains étaient attachées aux extrémités. Le patient, promené dans les rues avec son *patibulum*, le portait ainsi jusqu'au lieu de l'exécution. Là on le hissait à l'aide de cordes, et on fixait le *patibulum* horizontalement au sommet du poteau. On avait ainsi la forme bien connue du T. Quelquefois la hampe dépassait le *patibulum*, et on avait alors la croix que les chrétiens ont adoptée. D'autres fois le *patibulum* était fixé non pas à un pieu, mais à deux pieux verticaux. Quand le condamné était sur la *crux*, on le laissait mourir de faim et de soif, à moins qu'on ne lui brisât les membres.

19. *Raucis* est la vulgate, acceptée par Merkel et Müller, pour *rasis* PS ; Riese et Ehwald adoptent *ravis*, correction de Heinsius. Il y a deux *ravus*, l'un qui signifie gris, l'autre qui a le même sens que *raucus ;* le second est encore moins usité que le premier. — *Vulturis*. Burmann est très étonné de voir Ovide introduire ici, entre le hibou et la strige, un oiseau de bon augure, comme le vautour. Mais tous les oiseaux pouvaient être de bon ou de mauvais augure, suivant les circonstances D'ailleurs ce n'est pas en qualité d'oiseau à présage que le vautour est nommé ici, mais en qualité d'oiseau de proie, c'est-à-dire d'oiseau peu sympathique. Nous verrons plus loin (II, VI, 33 sqq.) Ovide mêler ensemble les oiseaux de proie et les oiseaux de mauvais augure, et regretter que leur vie soit si longue en comparaison de celle des oiseaux *pieux ;* et il nomme encore le vautour. Burmann fait à Ovide une observation plus juste, quand il remarque, d'après Pline, que les vautours déposent leurs œufs, non sur des arbres, mais sur des rochers très élevés et inaccessibles, ce qui a fait croire longtemps qu'ils étaient vivipares. — La *strix* est un oiseau de proie nocturne, semi-fabuleux, qu'on n'a pas identifié avec certitude. Ovide le décrit dans les *Fastes* (VI, 131 sqq.). Buffon croit que les termes de cette description, particulièrement les plumes blanches, s'appliquent à l'effraie mieux qu'à tout autre, et *strix* est devenu le nom savant de l'effraie.

Les anciens croyaient volontiers que les vieilles sorcières se métamorphosaient en striges (voir plus haut VIII, 13 sq.), et sous cette forme se nourrissaient du sang des petits enfants (cf. Ovide, *l. c.*). Le cri de la strige était de funeste présage; aujourd'hui encore, les gémissements que l'effraie fait entendre au printemps sont considérés à la campagne comme un signal de mort, et on ne cesse de la persécuter, malgré les services qu'elle rend à l'agriculture, en détruisant les mulots, les campagnols et les souris.

23. *Aptius capiant*, elles seraient mieux faites pour contenir... — *Vadimonia* désigne proprement l'engagement de comparaître en justice au jour fixé, faute de quoi on était tenu de payer une somme déterminée, garantie par des cautions *(vadibus datis)*. Ce n'est pas autre chose en réalité que la citation en justice, faite par le plaignant, et à laquelle le défendeur est obligé légalement d'obtempérer. — *Garrula :* les choses n'ont pas changé. Nous trouverons plus loin (XV, 5) *verbosas leges :* cet homme assurément n'aime pas la procédure ! — *Cognitor*, procureur, avoué, celui qui prend connaissance d'une affaire, et la fait sienne. Le *cognitor* est, au sens précis, le fondé de pouvoirs choisi et présenté par le mandant en personne. Les commentateurs veulent que *cognitor* désigne ici le juge; mais si *cognitio* désigne en effet l'instance particulière dans laquelle le préteur (ou l'empereur) tranchait lui-même le litige, au lieu de le renvoyer à un *judex*, et par conséquent faisait exceptionnellement fonction de juge, jamais ce magistrat n'a été appelé pour ce motif *cognitor*. C'est donc bien un procureur que le poète nous montre lisant la citation, au nom de la partie qu'il représente. *Duro* est une nouvelle raillerie à l'adresse des gens de loi.

25. Le mot *ephemeris*, emprunté aux Grecs, prit à Rome des sens divers, tous conformes à son étymologie. Il désigne ici le livre de compte sur lequel on marquait la recette et la dépense de chaque jour. *Tabulæ* a exactement le même sens; l'expression complète était *tabulæ accepti et expensi*. D'autres mots s'employaient encore en ce sens.

27. *Rebus pro nomine*, en réalité, et pas seulement de nom. Ovide joue sur le sens propre et le sens figuré de *duplices* (cf. infra, XIII, 31 sq.); *auspicii numerus*... continue la plaisanterie, car si une puissance mystérieuse s'atta-

chait à certains nombres : 3, 7, 9, le nombre 2 n'était pas de mauvais augure en tant que nombre.

29. *Cariosa*, qui rend pourri et vermoulu. — *Alba*. La cire blanche a toujours été la plus chère; c'est de la cire purifiée, et le blanchiment de la cire était connu des anciens (voir la note au vers 10); mais il s'agit ici de ce blanc pâle et sale, qui doit résulter avec le temps de la décoloration naturelle de la cire teinte.

XIII

PLAINTES, prières, injures adressées à l'Aurore, qui se levait trop tôt et séparait Ovide de sa maîtresse.

1. *Seniore marito*, Tithon : voir la note au vers 36. — Ehwald supprime *a* pour se conformer à PS, et met une virgule. — *Flava* : l'Aurore ne saurait être brune. — *Pruinoso*, parce que les matins sont frais.

3. Le poète invoque ici le nom de Memnon, à cause de la grande affection que l'Aurore avait pour son fils, et de la grande douleur qu'elle montra, quand il tomba sous les coups d'Achille, car il était neveu de Priam, et il combattit pour les Troyens, après la mort d'Hector. Ovide parle encore de cette douleur au livre III, IX, 1. Dans les *Métamorphoses* (XIII, 576-622), il la décrit longuement, et fait connaître la légende à laquelle il fait ici allusion. L'Aurore ayant prié Jupiter d'honorer la mort prématurée de Memnon, du bûcher du héros naquirent, dit-on, tout à coup des oiseaux, qui se séparèrent en deux camps, se livrèrent bataille, et s'immolèrent mutuellement aux mânes du jeune homme; et tous les ans la bataille recommence. Cette légende a un fondement dans la réalité. Il existe une petite espèce d'échassiers de rivage, voisine des *Chevaliers* et des *Bécasseaux*, et qu'on appelle encore *Combattants* (*Machetes* Cuv.). Ces échassiers habitent pendant l'été les régions froides et tempérées, et pendant l'hiver *le nord de*

l'Afrique (pays de Memnon) et l'Inde. Au moment des amours « les mâles se provoquent à des combats singuliers, pendant lesquels ils prennent des attitudes bizarres. Ils hérissent les plumes de la poitrine et du dos, redressent leurs huppes, étalent leur collerette, qui leur sert de bouclier, et se précipitent l'un sur l'autre, se portant force coups de bec. Mais leurs mandibules sont si faibles qu'ils ne peuvent se faire grand mal, et ces duels sont plutôt de simples passes d'armes. » — Sur Memnon, voir encore la note au vers 31. — Müller corrige *quo* en *cur* aux vers 3, 9 et 31.

6. *Nunc bene, si quando*, c'est-à-dire mieux qu'en tout autre moment. Ce *si quando* rappelle un peu le *si qua fides* de III, 16, VIII, 11, etc., qui a tout l'air d'une cheville.

7. *Pingues*, profonds, par analogie avec les objets épais, les corps qui ont de l'embonpoint. — *Liquidum* : de même nous disons *pur* en parlant du chant et de la voix.

10. *Roscida*, jolie épithète, appliquée à *lora* ; *purpurea* a ici le même sens que *roseæ* ; *supprimere* signifie retenir avant de signifier supprimer.

11. *Sua*, car ils lui sont indispensables ; *servat*, pour *observat*, emploi fréquent en poésie. *Nescius*, sous-ent. *itineris* ; les anciens ne pouvaient en effet se guider sur mer pendant le jour que par la position du soleil, qui est un point de repère beaucoup moins commode que les étoiles. — Les vers 11-14 manquent dans P m. p. S ; on les trouve après 18 dans P m. s. ; partout ailleurs ils sont à leur place ; ils ont dû être omis dans PS à cause de la ressemblance des fins des vers 10, 14 et 18. Merkel les supprime ; Müller les met après 18, comme dans P m. s., ne voyant pas que le correcteur a dû se tromper pour la même cause que le copiste.

15. *Bidente*. On appelait *rastri* tous les instruments à dents destinés au travail de la terre ; le *bidens* (sous-entendu *raster* ou *rastrum*) est un de ces instruments : c'est la houe à deux fourchons, ordinairement aigus, quelquefois tranchants, dont les agriculteurs se servent pour défoncer le sol, ou briser les mottes de terre retournées par la charrue. Ce mot, souvent employé par Tibulle, était devenu comme le symbole de l'agriculture. — *Arva colentes* est traité comme un substantif.

17. Nous sommes surpris de voir les écoliers se lever si matin ; mais d'autres auteurs l'attestent, par exemple Juvénal, VII, 225, et Martial, XII, 57, 4, et XIV, 223. L'hiver, la classe commençait à la lueur des lampes apportées par les écoliers. Ils achetaient en passant leur déjeûner au boulanger : *Surgite*, dit Martial (loc. cit.), *jam vendit pueris jentacula pistor*. On sera moins étonné de ce détail si l'on se rappelle qu'à midi la journée active des Romains était terminée, et l'école aussi. Il devait donc y avoir classe toute la matinée, et les enfants déjeûnaient à l'école. Ils étaient encore moins à plaindre que les maîtres d'école, *ludimagistri*, pauvres gens généralement réduits, faute de mieux, à cette profession ingrate et peu considérée. Voir à ce sujet Friedlænder, tome I, p. 237 sqq. Sur l'enseignement qui se donnait dans le *ludus*, aux enfants de sept à douze ans, puis chez le *grammaticus*, de douze à seize, voir l'article de E. Pottier dans le Dict. de Daremberg. — On voit par Ovide que les coups de baguette sur les doigts sont un usage d'une antiquité respectable ; et il n'y a pas si longtemps qu'ils ont disparu en France des écoles publiques : on les retrouverait encore dans quelques autres. C'était d'ailleurs le plus léger des châtiments usités dans le *ludus ;* il se donnait avec la *ferula*, tige flexible, devenue depuis lors comme le symbole des pédagogues ; Horace et Juvénal s'en plaignent vivement. Pour des manquements un peu graves, ou réputés tels, le coup de férule sur le bout des doigts ne paraissait pas suffisant : on employait les verges, le fouet, la lanière de cuir, dont on frappait les enfants, absolument comme les esclaves (voir la note à II, II, 61).

19. *Vades :* les Romains faisaient de la caution un usage beaucoup plus fréquent que nous. Nous l'avons déjà vu à propos de la citation, *vadimonia* (XII, 23). On conçoit que, sur un tel nombre de gens qui se portaient garants, plus d'un devait y être de son argent, et voilà pourquoi le poète les appelle *stultos*. Comme le mot *atria* ne peut sans doute désigner ici que les *atria auctionaria* dont parle Cicéron (*de Leg. agr.* I, 2, et II, 20 ; *Pro Quint.* 3), sortes de salles de ventes situées au forum (on peut noter la précision de *ante*), il s'agit donc dans ce passage des gens qui se portaient cautions pour l'acheteur dans les ventes aux

enchères, car ces ventes ne se faisaient pas nécessairement au comptant. — *Sponsum* est au supin. — Nous avons raisonné comme si le texte était sûr ; ce n'est pourtant qu'une conjecture d'Ehwald, pour *Atque eadem sponsum cultos* P, *Atque eadem sponsum consulti* S, textes inintelligibles. Lachmann avait proposé *Atque eadem sponsu vinctos*, conjecture adoptée par Merkel, Müller et Riese : cette correction ingénieuse a un inconvénient, c'est qu'on n'allait pas à la salle des ventes après s'être porté caution, mais probablement pour le faire ; cette considération rend très supérieure la correction d'Ehwald, où *vades* est particulièrement heureux. Madvig proposait *sponsum incautos*, qui n'est pas mauvais non plus. — *Unius verbi*, à savoir *spondeo*.

21. *Consulto*, c'est le jurisconsulte ; *diserto*, c'est l'avocat. C'étaient les frères ennemis du barreau ; car l'avocat, généralement peu versé dans le droit, ne pouvait se passer des services du jurisconsulte, qui l'assistait de ses conseils pendant les débats ; et d'autre part le jurisconsulte n'embrassait souvent sa profession que faute d'avoir le don de la parole. Quintilien, qui était avocat, considérait le jurisconsulte comme un manœuvre, qui préparait la besogne à l'avocat. Il est probable que les grands avocats et les grands jurisconsultes ne se levaient pas toujours si matin ; mais il y avait encombrement dans la carrière, ni plus ni moins que de nos jours, et il fallait disputer la clientèle aux concurrents. (Voir encore Friedlænder, t. I, p. 244 sqq., et supplément, p. 88 sqq.)

30. *Equus*, pour *equi* : voir la note à I, VIII, 4.

31. *Aier*. Ovide joue encore sur le sens propre et le sens figuré du mot : cf. au vers 45, et ci-dessus, XII, 27. Memnon en effet était noir, disent les traditions, à tel point que *Memnonius* était quelquefois synonyme de *niger*. On l'appelait cependant « le plus beau des hommes qui aient paru devant Troie ». Ce personnage avait un caractère oriental très marqué, et la poésie grecque avait emprunté son histoire à l'Asie. Comme son père Tithon, frère de Priam, avait été, disait-on, transporté par l'Aurore en Éthiopie, on fit de Memnon un roi d'Éthiopie, c'est-à-dire du pays des noirs ; on le fit donc noir lui-même, ce qui apparemment voulait dire bronzé. — Après le vers 32, tous

les manuscrits autres que P m. p. S possèdent le distique suivant, qui se trouve dans P m. s., en marge, après le vers 30 :

Quid si non Cephali quondam flagrasset amore ?
An putat ignotam nequitiam esse suam ?

Ce distique a paru de tout temps interpolé. On s'est demandé pourquoi le poète passait, dans ces deux vers seulement, de la seconde à la troisième personne, et pourquoi il parlait de Céphale maintenant, pour y revenir cinq vers plus loin. On peut ajouter que le sens n'en est pas parfaitement clair. D'ailleurs leur absence dans PS est péremptoire.

35. L'histoire de l'Aurore n'était pas en effet très édifiante. On la représentait comme une jeune et vive déesse, éprise de tout ce qui est jeune et brillant comme elle. On disait que Vénus, jalouse de ce qu'elle s'était donnée à Mars, l'avait rendue amoureuse de plusieurs mortels jeunes et beaux, qu'elle avait enlevés successivement : Céphale, Orion, Clytos, et enfin Tithon, fils de Laomédon et frère de Priam, qu'elle garda comme époux. Elle avait obtenu de Jupiter que Tithon fût immortel, sans songer à demander que la grâce et la beauté qui l'avaient séduite le fussent aussi. En vain elle essaya de le rajeunir en le nourrissant d'ambroisie, elle le vit tomber dans une complète décrépitude ; il ne lui restait plus que la voix, une voix pareille à celle de la cigale, en laquelle on le métamorphosa postérieurement. Son nom devint chez les anciens le symbole de la sénilité.

37. *Illum dum refugis* : c'est pour fuir loin de lui que... — Merkel écrit *longe*, pour *longo*.

39. La légende de Céphale a subi avec les temps et les lieux des modifications diverses. D'après les traditions les plus accréditées, Céphale, fils d'Hermès, jeune chasseur d'une beauté merveilleuse, était l'époux de Procris, chasseresse comme lui, comme lui belle et vaillante ; c'était la sœur de Philomèle et de Procné. Leur union fut sans trouble, jusqu'au jour où l'Aurore aperçut un matin Céphale dans la montagne, et l'entraîna dans une contrée inconnue. Elle ne put d'ailleurs conquérir son amour. Après des péripéties assez compliquées, dont on trouvera le détail

dans les *Métamorphoses*, VII, 687 sqq., Céphale tua Procris à la chasse par erreur, et se précipita dans la mer du haut du promontoire de Leucas (voir aussi Apollodore, I, 9, 4, et III, 15, 1, et Hygin, *Fab.* 189). — *Equi* : on prête à la Nuit, comme à l'Aurore, un char à deux chevaux ; mais ils sont noirs. — *Mavis* est une correction de Riese, adoptée par Ehwald, pour *magis* P, *manibus* S ; Merkel et Müller écrivaient *malis*, qui est également bon.

42. *Me conciliante*, par mon entremise.

43. La Lune, sœur du Soleil et de l'Aurore, n'était pas moins belle que sa sœur. Comme sa sœur, elle avait un char brillant, à deux chevaux, du moins quand elle se levait. Quand elle disparaît, au lever du jour, on la représentait voilée et montée sur un cheval qui s'éloigne lentement. Elle aussi eut plusieurs amants, entre autres le dieu Pan, qui l'attira dans les forêts en lui faisant don d'une belle toison blanche. Mais le plus célèbre, celui dont parle Ovide, c'est Endymion, que l'on prêta plus tard, bien à tort, à la chaste Diane, identifiée avec la Lune, comme Phœbus était identifié avec le Soleil. La légende d'Endymion appartient à la fois à l'Élide et à la Carie. C'est généralement un jeune berger ou un chasseur, qui s'endort d'un sommeil profond dans une caverne du mont Latmos. La Lune prolonge éternellement son sommeil, afin de pouvoir le visiter chaque nuit, et admirer silencieusement sa beauté. Une légende leur prêtait pourtant cinquante filles, symbole d'une période de cinquante lunes. (Voir Max Müller, *Essais de Mythologie comparée*, trad. Perrot, p. 102-105). — *Neque illius*... Le poète veut dire sans doute que l'Aurore, n'étant pas plus belle que la Lune, n'a pas le droit de se montrer plus orgueilleuse, c'est-à-dire moins complaisante. Évidemment ; mais c'est pour elle-même que la Lune prolongeait le sommeil d'Endymion, et non par complaisance pour Endymion ; et puis elle ne prolongeait pas les nuits. La comparaison est donc peu probante.

45. Allusion aux amours bien connues de Jupiter et d'Alcmène. L'exemple est mieux choisi, puisque la nuit est prolongée ; mais c'est encore pour lui-même que Jupiter la double. — *Commisit*, au sens étymologique ; *in sua vota*, pour prolonger son séjour auprès d'Alcmène, dont l'époux, Amphytrion, devait revenir avec le jour.

47. *Scires* remplace évidemment *diceres,* on aurait dit, mais avec une nuance marquée d'affirmation : il est certain qu'elle m'entendit, car elle rougit. Nouveau jeu de mot, très digne d'Ovide, sur *rubebat,* comme au vers 31 sur *ater ;* cela rappelle le fameux distique de Théophile ! — *Tamen, quoiqu'*elle rougît, au sens figuré ; mais au sens propre, c'est justement *parce qu'*elle rougissait.

XIV

LAMENTATIONS du poète sur les beaux cheveux que sa maîtresse a perdus, à force de les teindre et de les friser. Elle devra donc porter de faux cheveux, mais Ovide lui promet que les vrais repousseront.

1. *Medicare.* Il y avait longtemps déjà que les femmes connaissaient à Rome l'usage de la teinture, aussi bien que celui du fer à friser. Et ce n'étaient plus seulement, comme au temps de Plaute, les étrangères et les courtisanes qui mettaient cette recherche dans leur coiffure ; l'usage en avait été progressivement adopté peu après, du vivant même de Caton, par les Romaines libres, du moins par toutes celles qui ne se piquaient pas de conserver la simplicité des anciennes mœurs, et, à l'époque d'Ovide, c'était apparemment la grande majorité. — Quand les Romaines se teignaient, c'était pour se donner des cheveux blonds ou roux, couleurs fort à la mode, sans doute uniquement parce qu'elles étaient fort rares en Italie. Properce (II, XVIII, 23 sqq.) reproche aussi à Cynthie de donner à ses chevaux une couleur *belge.* Cette mode durait encore au temps de Tertullien. Mais quoi ! Aujourd'hui même, la couleur préférée de nos élégantes est encore ce qu'elles appellent le blond vénitien, qu'elles se procurent en décolorant leurs cheveux avec l'eau oxygénée. Nous avons peu de renseignements sur les procédés qu'employaient les Romaines. Peut-être connaissaient-elles le *curcuma* ou safran des Indes, car le safran ordinaire est peu pratique.

Caton, dans ses *Origines*, dit que la couleur rousse était obtenue avec de la cendre ; et en effet, les cendres végétales, particulièrement celles du hêtre, renferment de la chaux et de la potasse, qui leur donnent cette propriété ; les Gaulois l'utilisèrent quelquefois, afin de se faire passer pour des Francs, car il n'y avait guère que les Francs qui fussent roux. Dans l'*Art d'aimer* (III, 163), Ovide parle *d'herbes de Germanie*, mais sans préciser. Les femmes sur le retour, qui voulaient noircir leurs cheveux, le faisaient avec du brou de noix : cf. Tibulle, I, VIII, 44.

3. *Si passa fores*, si tu les avais laissés tels qu'ils étaient naturellement, ils étaient et seraient encore très longs. — *Imum latus*, le bas des reins.

5. *Quid quod*, de plus ; *quos timeres*, si fins que tu avais peur de les casser en les peignant. — *Vela*, les tissus. — *Colorati*, jaunes. — Avant d'avoir eu des relations commerciales avec les Chinois (*Seres*), les anciens ne connaissaient que la fausse soie, travaillée par exemple à Cos, faite aussi avec du fil de chenilles, différente cependant de la soie que donne le ver du mûrier (voir plus haut la note à V, 13). Mais il y avait déjà plus de trois siècles qu'on avait apporté d'Asie en Grèce, non seulement des tissus, mais même des cocons de Chine ; Aristote en parle. Ces tissus, que l'on confondait souvent avec les *Coa*, étaient comme eux extrêmement fins, légers et transparents. Nous pouvons juger par ce vers qu'il y en avait à Rome à l'époque d'Auguste. Aussi bien l'envoi d'une ambassade Sère à Auguste semble attesté par Horace et par Florus, et Ovide y fait peut-être allusion. Il est vrai que le fait a été contesté, mais il reste certain que le commerce romain avait des relations avec la Chine.

7. *Pede gracili* est le complément d'*aranea*, et non de *deducit*. *Deducere* s'emploie correctement en parlant de tout ce qui se prolonge ou s'allonge. — On sait que la soie de l'araignée est un liquide gommeux sécrété par l'insecte, qui s'étire et se durcit à l'air.

10. Ils étaient donc châtains.

11. Quand les poètes parlent de l'Ida, sans préciser, c'est toujours l'Ida de Phrygie qu'ils veulent désigner. Or il est vrai, comme le remarque Burmann, que les auteurs parlent constamment des pins de l'Ida, et non de ses cèdres.

Mais rien n'empêche qu'on y trouve, à côté des pins, l'arbre dont Ovide parle ici, qui était, et qui est encore très répandu dans la région méditerranéenne. Car, il ne faut pas s'y tromper, quand les auteurs grecs et latins parlent du cèdre, ils n'ont presque jamais en vue, comme on pourrait le croire, cet arbre majestueux dont l'espèce la plus connue est le cèdre du Liban. Le bois de cet arbre n'a en effet aucune des propriétés que les anciens prêtent au cèdre. Le cèdre des anciens, le κέδρος de Théophraste et de Dioscoride, celui dont parle sûrement Ovide, malgré l'épithète *ardua,* qui peut venir d'une confusion, cet arbre n'est qu'un Genévrier (*Juniperus oxycedrus* L.), qu'on appelle quelquefois encore Petit Cèdre, et dont le nom le plus connu en France est *Cade*. C'est de cet arbre que l'on détachait l'aubier, pour ne conserver que le *duramen* ou cœur, de couleur rougeâtre, avec lequel on faisait tous ces objets odorants et incorruptibles dont parlent les auteurs, boîtes, coffrets, statues des dieux, etc. Il en résulte que le mot *cortex* désigne ici non pas simplement l'écorce, mais toute la partie extérieure, écorce et aubier, la partie qu'on sacrifiait. — Le cœur de ce faux cèdre servait et sert encore à un autre usage : on en tirait un liquide, bien connu sous le nom d'huile de cade, dont l'emploi en médecine est de date extrêmement ancienne ; Dioscoride en parlait déjà comme d'un très vieux médicament, employé au traitement des plaies des animaux.

13. *Dociles,* souples, ce qui est naturel, puisqu'ils étaient fins, *tenues*. — *Centum flexibus apti* est expliqué à la fois par *dociles* et par le vers suivant. Cela ne veut donc pas dire que ses cheveux frisaient naturellement, auquel cas elle ne se fût pas servie du fer à friser (vers 25 sqq.), mais qu'on pouvait les peigner dans tous les sens, leur imposer toutes les directions, sans lui faire mal à la tête.

15. Le mot *acus* a des sens très variés ; non seulement il désigne indifféremment les aiguilles et les épingles, et tous les instruments effilés et pointus de petite dimension : il désigne même le fer à friser (voir la note au vers 25), et d'une façon générale toutes les tiges diverses, aiguës ou non, employées pour les soins qu'on donnait à la coiffure, par exemple pour lisser et assouplir les cheveux, pour les parfumer même et les teindre, ainsi que les sourcils. Le mot *abrupit* semblerait faire croire qu'il s'agit ici de la tige

pleine du *calamistrum* ou fer à friser ; mais le même mot *acus* désigne manifestement trois vers plus loin une épingle pointue, que sans doute on ne doit pas confondre avec cette tige. Il s'agit donc, ici et au vers 18, des grandes épingles diversement dénommées, suivant leurs usages respectifs, par exemple le *discerniculum*, ou *acus discriminalis*, qui servait à partager les cheveux, le *cnason* ou *scalptorium*, avec lequel on se grattait la tête (!). Les plus belles épingles, celles que l'on trouve dans nos musées, exactement semblables, par la longueur comme par l'infinie variété de leurs têtes, à celles que les femmes emploient aujourd'hui pour fixer leurs chapeaux, servaient à maintenir l'édifice une fois construit des tresses et des boucles. Elles étaient faites en toute espèce de matière, généralement en métal, souvent en or. — *Vallum* : la rangée des broches ou dents du peigne est comparée à une palissade de pieux. Les peignes des femmes romaines étaient aussi pareils aux nôtres, du moins à ceux qui servent à peigner. On voit sur la pierre funéraire d'une esclave coiffeuse *(ornatrix)*, dans la galerie de Florence, un peigne à double rangée de dents, avec espacements différents, absolument identique aux nôtres. — *Tuto corpore* est suffisamment expliqué par le distique suivant.

17. Ovide nous fait entendre très nettement que si l'*ornatrix* n'a rien à craindre, c'est uniquement parce qu'elle ne peut pas faire mal à sa maîtresse en la coiffant ; d'où il résulte que, dans le cas contraire, le châtiment dont il parle était d'usage courant. Et en effet les dames romaines n'étaient pas tendres ! De même que le stile à écrire devenait parfois une arme dangereuse au forum, de même l'épingle de tête, presque toujours en métal, était souvent redoutable entre leurs mains : au moindre manquement, elles labouraient le visage, les bras ou les seins de leurs esclaves avec leurs épingles. Dans l'Art d'Aimer (III, 239-242) Ovide les engage à ne pas se montrer si cruelles. Juvénal et Martial nous donnent des renseignements pareils ou pires sur leurs habitudes. Dion Cassius (XLVII, 8) représente Fulvie, femme de Marc-Antoine, tenant sur ses genoux la tête de Cicéron assassiné, et tirant son épingle de ses cheveux pour lui percer la langue. Mais ne voyait-on pas des femmes condamner des esclaves

au supplice de la croix, sans autre motif que leur caprice ? Cette cruauté était une conséquence de l'esclavage sans doute, mais plus encore peut-être de l'habitude qu'avaient prise les dames romaines d'aller se divertir aux spectacles sanglants de l'amphithéâtre ; la vue fréquente des scènes d'égorgement et de torture devait amortir aisément toute sensibilité, absolument comme le spectacle des *mimes* obscènes et des *pantomimes* voluptueuses devait contribuer à faire disparaître toute pudeur (voir la note à II, II, 26).

17. *Est*, apparemment parce que *es* n'allait pas ; le brusque changement de personne ne laisse pas d'être déplaisant. — *Derepta*, arrachée des mains de l'*ornatrix*, sans quoi il y aurait *correpta*.

19. *Digestis* : cf. plus haut VII, 11. — *Purpureo*, couvert d'une étoffe de pourpre.

21. *Decens*, belle, gracieuse. — *Threcia*, parce que le berceau du culte de Dionysos dans le monde grec a été la Thrace, mais la Thrace mythique, c'est-à-dire à peu près la Béotie, l'Hélicon et le Parnasse, contrée qui fut aussi le théâtre principal de ses aventures. — *Lassa*, lasse de ses courses échevelées, rite bien connu des Bacchanales. — Properce (I, III, 5 sq.) compare ainsi Cynthie à une bacchante endormie, en même temps qu'à Andromède et à Ariane. Il y a là peut-être un motif plastique unique dont l'Ariane du Vatican serait le spécimen le plus connu.

24. *Mala*, pour *male* PS, conservé par Riese et Ehwald.

25. *Ferro et igni*, hendiadys : au fer chaud. — Le fer à friser, *calamister* ou *calamistrum*, était une tige creuse en métal, en roseau peut-être à l'origine (*calamus*), « dans laquelle il semble qu'une autre tige pleine pénètre et peut se mouvoir : ce qui explique que les grammairiens aient défini cet outil, tantôt comme un tube *(fistula)*, tantôt comme une aiguille (*acus*), servant à boucler les cheveux. On faisait chauffer cette aiguille dans la cendre, d'où le nom de *cinifio* (1) ou *cinerarius* donné à celui qui l'employait pour la frisure. » Saglio. Les *ornatrices* s'acquittaient généralement de ce soin, ayant reçu pour cela

(1) Le mot *cinifio* se rattache en réalité au grec κιτννοπόλος ; il a été déformé par le peuple, qui lui donnait pour étymologie *cinerem flare*, souffler sur le fer pour faire tomber la cendre.

des leçons de professeurs spéciaux ; l'une d'elles est appelée sur une inscription funéraire *a calamistro*. — *Torto nexilis orbe sinus* est bien compliqué ; je pense que *torto orbe* peut désigner les boucles, dont le nom propre était *cincinnus*, et *nexilis sinus* la chaîne sinueuse des boucles enlacées.

29. *Non est qui debeat*, ne mérite pas. — *Erudit* fait une hyperbole un peu forte : loin d'avoir rien à apprendre du fer, ce sont les cheveux eux-mêmes qui instruisent le fer ! Il me paraît légitime de suspecter ce mot. Ne pourrait-on le remplacer par *circuit ?* les cheveux sont tellement souples et dociles, qu'il suffit d'en approcher le fer pour qu'il s'y enroulent tout seuls ; il est donc inutile de leur faire violence en chauffant le fer pour les brûler. — *Acus* semble bien désigner ici la tige pleine du *calamistrum*, dont il est question dans la note précédente.

31. Apollon et Bacchus avaient, comme on sait, parmi les dieux, le privilège des cheveux longs, symbole d'une jeunesse éternelle ; cf. Tibulle I, IV, 37, et pass.

33. *Dione :* Ovide donne plusieurs fois ce nom à Vénus ; d'autres auteurs latins et grecs l'ont aussi désignée de cette façon. En réalité le mot Διώνη est le féminin de Ζεύς, Διός, comme en latin *Juno* est le féminin de *Jovis ;* aussi Dioné était-elle à Dodone l'épouse de Jupiter, rôle attribué généralement à Héra, à qui les mythologues l'ont plus tard assimilée. Dans l'Iliade, Dioné est mère d'Aphrodite, avec qui on finit par l'identifier. — *Pingitur* révèle l'origine plastique de cette comparaison ; mais, à défaut de *pingitur*, *sustinuisse manu* suffirait à prouver qu'Ovide reproduit une attitude empruntée à la peinture, et familière aux décorateurs des maisons romaines. Toutes ces peintures, qui représentaient Vénus sortant des ondes, étaient la répétition de la fameuse Vénus Anadyomène d'Apelle, dont l'original, disait-on, une copie probablement, avait été placée par Auguste dans le temple de César. Il y a dans l'Anthologie grecque cinq épigrammes sur ce tableau.

35. *Male dispositos*, mal arrangés à ton gré, puisque tu leur faisais violence avec le fer ; d'où *inepta*, absurde, inconséquente. — *Speculum*. On sait que les miroirs antiques étaient en métal poli, bronze ou argent, voire en or ; la réflexion en était presque aussi parfaite que celle de nos glaces. La plupart étaient circulaires ou ovales et pourvus

d'une monture et d'un manche ciselés ; le dos était également ciselé ou gravé : les figures des miroirs étrusques sont particulièrement célèbres. On les mettait dans les cistes, avec tout l'attirail de la toilette féminine. Il y eut aussi des miroirs de grande dimension, également en métal ; Sénèque se plaint qu'on puisse posséder des miroirs de grandeur d'homme, dont le prix dépassait la dot des anciennes Romaines.

37. *Bene*, avec plaisir. — *Ut placeas*, sous-ent. *tibi :* pour te plaire à toi-même, il te faut oublier de combien tu étais plus belle autrefois qu'aujourd'hui. Mieux encore peut-être : *ut placeas*, en supposant que tu plaises à d'autres, il te faut, pour toi-même, oublier le passé.

39. *Pælicis*, une rivale sans doute, qui lui aurait fait boire un breuvage magique. — *Anus*, une sorcière. *Hæmoniæ*, de Thessalie, c'est-à-dire magique, la Thessalie étant la terre classique des enchantements. Les sorcières passaient pour avoir de l'eau du Styx, dont elles arrosaient les objets ou les gens à qui elles voulaient nuire.

41. *Omen :* le seul fait d'en parler était en effet un fâcheux présage, qu'il était bon d'écarter par un souhait ; on n'y manquait pas : cf. II, XIV, 42. — *Invida lingua*, une femme envieuse, prononçant des imprécations, car les imprécations étaient censées produire leur effet.

44. *Mixta* est l'épithète ordinaire de *venena*, le poison étant toujours mêlé à un liquide. Il n'est question ici que de teinture, mais la teinture est aussi le résultat d'un mélange.

45. On voit que la perruque *(capillamentum, galerus, galericulum, corymbion)* était en usage à Rome dès cette époque ; elle venait de l'Orient, où elle faisait jadis partie du costume officiel des rois mèdes. Et ce ne sont pas seulement les femmes qui en portèrent à Rome : Caligula et Néron entre autres s'en servaient, comme Messaline, pour se déguiser dans leurs débauches nocturnes. Quant aux femmes, elles se lancèrent bientôt dans de telles extravagances de coiffure, que les vrais cheveux n'y pouvaient pas suffire. Toutes les élégantes durent prendre la perruque ; et les modes sur ce point furent bientôt si variables, qu'on en vint à donner aux statues des coiffures démontables, qu'on pouvait remplacer par d'autres, quand les modes

anciennes étaient devenues ridicules. — A l'époque d'Ovide, et pendant fort longtemps, les perruques furent blondes ou rousses (voir la note au vers 1) ; on les faisait venir du nord, ou plutôt on en dépouillait les captives germaines ; les coiffeurs en vendaient. — *Culta*, vulgate reprise avec raison par Ehwald, pour *tuta* PS, qu'avaient adopté Merkel, Müller et Riese.

49. *Sygambram*. Il pourrait y avoir dans ce mot une allusion à des faits historiques contemporains. En 738/16, le légat M. Lollius avait été battu par les Sicambres, ou Sugambres, peuplade franque, joints aux Tenctères et aux Usipètes. L'année suivante, Auguste donne le signal des grandes guerres de Germanie, pendant lesquelles eut lieu le fameux désastre de Varus. Les Sicambres furent battus plusieurs fois dans l'intervalle, et finalement transportés presque tous dans les pays gaulois, en 747/7. Il se peut que la présente élégie ait été écrite après l'une des victoires de Drusus, ou de Tibère, qui lui succéda sur le Rhin. Les Sicambres étaient d'ailleurs, comme tous les Francs, parmi les plus roux des Germains.

51. *Me miserum* : le poète se reproche de faire pleurer sa maîtresse.

53. *Antiquos*, puisqu'elle ne les a plus sur la tête. — *Non illo munera digna loco* : des cheveux si beaux méritaient une autre place, c'est-à-dire n'auraient pas dû tomber.

55. *Collige cum vultu mentem* : reprends ta physionomie naturelle, que les pleurs altèrent, et ta raison, que la douleur égare ; en d'autres termes, que le calme renaisse sur ton visage et dans ton esprit, car tes cheveux repousseront. Est-ce bien sûr ?

XV

LE poète répond à ses détracteurs, qui lui reprochaient son oisiveté, en faisant l'éloge de la poésie, qui seule peut donner l'immortalité.

On peut supposer que cette pièce servit de prologue à l'un des deux derniers livres, quand il y en avait cinq. Elle est postérieure à la mort de Tibulle (cf. 27 sq.), et par suite, probablement, aux amours d'Ovide avec Corinne, car Ovide avait déjà vingt-quatre ans quand mourut Tibulle.

1. *Livor edax,* l'envie qui ronge : c'est ainsi que le fabuliste, voulant symboliser l'envie, représente un serpent qui ronge une lime. — Construisez : *vocas carmen opus ingenii inertis.*

3. *Patrum* peut désigner ici les vieux Romains en général, comme c'est l'habitude ; il peut aussi désigner plus spécialement les ancêtres d'Ovide, puisqu'Ovide était d'une vieille famille de chevaliers. — *Præmia:* ce terme général peut désigner d'abord le butin dont on s'enrichissait, puis les largesses des généraux, enfin les *dona militaria,* qui, à cette époque, pour les officiers de rang équestre, tribuns et préfets, étaient la couronne, la haste ou lance sans fer, *hasta pura,* et le *vexillum* ou étendard ; les bracelets, colliers et phalères ne se donnaient plus qu'aux légionnaires et aux centurions. — *Pulverulenta :* Corneille dit de même *des lauriers tout poudreux.* — Remarquer la liberté de la syntaxe qui fait dépendre les vers 3-6 de *objicis,* en passant par dessus le vers 2.

5. *Verbosas* : cf. plus haut, XII, 23. — *Ediscere leges,* pour devenir jurisconsulte, car les avocats étudiaient la rhétorique et non les lois (voir plus haut la note à XIII, 21) ; c'est au vers suivant seulement qu'Ovide parle de la profession d'avocat. — *Prostituisse* : ce verbe s'emploie particulièrement toutes les fois qu'on vend une chose qui ne doit pas être vendue (cf. plus haut, X, 17, *prostare) ;* or les avocats étaient payés, mais ils n'auraient pas dû l'être, de par la loi *Cincia* (voir plus haut la note à X, 39). Au surplus Ovide emploie toujours en parlant du barreau et de la jurisprudence les termes les plus méprisants qu'il peut trouver. Voir un autre sens du mot au livre III, XIV, 11.

7. L'idée n'est exacte qu'à moitié. L'avantage du poète, c'est que ses œuvres restent, tandis que celles de l'avocat ne laissent pas de traces. Mais les grands capitaines sont aussi connus de la postérité que les grands poètes : leur œuvre est inscrite dans l'histoire. — Comme il est difficile d'admettre que *quæris* et *quæritur* soient pris dans un sens

différent, on doit donc supposer que cette pièce s'adresse à une personne déterminée, un envieux, désigné au premier vers par *livor edax*, qui sans doute était soldat, jurisconsulte ou avocat, et reprochait à Ovide de ne pas faire comme lui.

9. Les poètes avaient pris l'habitude de désigner Homère par le nom d'une province, la Méonie ou Lydie, sans doute par l'impossibilité où ils étaient de lui attribuer une patrie certaine; toutefois ils l'appellent assez souvent *Smyrnæus*. Aussi bien est-ce dans cette partie de l'Asie Mineure qu'ont été conçues, quels qu'en soient les auteurs, l'*Iliade* et l'*Odyssée*. — Plus heureuse que l'Ida, aujourd'hui Kaz Dagh, l'île de Ténédos n'est pas seulement restée debout : elle a gardé son nom; quant au Simoïs, on ne l'a pas encore identifié avec certitude.

11. *Ascræus*, Hésiode, né au village d'Ascra, en Béotie. — *Mustum* désigne proprement le vin, tel qu'il sort du raisin, quand il n'a pas encore fermenté. Ces deux vers font allusion à l'œuvre principale d'Hésiode, *les Travaux et les Jours*.

13. *Battiades*, Callimaque, poète élégiaque, épique et lyrique de la période alexandrine, dont il ne nous reste que des hymnes et des fragments, mais dont les élégies, qui avaient pour titre *les Causes*, ont été le modèle principal des élégiaques romains (cf. II, IV, 19). Il est appelé *Battiades*, apparemment comme les Romains sont appelés *Æneadæ*, car il était de Cyrène, ville fondée par Battus. — Le jugement qu'Ovide porte sur lui est très juste : c'est par l'art et l'esprit, nullement par l'inspiration et le génie, qu'il fut poète; mais Ovide ne le juge sans doute si bien qu'avec l'arrière-pensée de se mettre au-dessus de lui, avec tous les élégiaques romains qui l'ont pillé.

15. Sur le cothurne, voir la note à II, XVIII, 15. — *Cum sole et luna*, non pas parce que le soleil et la lune sont des symboles d'éternité, comme le veut Burmann, mais uniquement parce que le poème le plus célèbre d'Aratus, *les Phénomènes*, est un poème astronomique. Nous en possédons le texte, ainsi que les traductions en vers latins de Germanicus et d'Avienus, et des fragments de celle de Cicéron.

17. Enumération abrégée des principaux personnages

de la comédie nouvelle, dont Ménandre est le plus illustre représentant.

19. Après les poètes grecs, les poètes latins. Ennius, poète épique et tragique d'un mérite considérable, est le plus illustre des poètes qui ont précédé Plaute. Malgré la rudesse de la forme, sa gloire dépasse de beaucoup celle d'Attius ou Accius, au moins pour la poésie épique ; pour la tragédie, Cicéron lui préférait Pacuvius et Attius. On louait dans Attius une inspiration vigoureuse : c'est apparemment ce qu'Ovide entend par *animosi oris*. Ennius et Attius ont été l'objet d'études spéciales, le premier, de L. Müller, le second de M. Boissier. — Merkel écrit *Actius*, d'après P, Ehwald *Accius*, d'après S ; Müller et Riese ont adopté *Attius*, qui est aussi l'orthographe de M. Boissier.

21. Il ne s'agit pas du grand Varron, mais de son contemporain, Varron de l'Atax (et non d'Atax, car l'Atax est une rivière), qui avait traduit en vers les Argonautiques d'Apollonius. Il ne nous reste rien de lui ou à peu près, et Ovide a exagéré son mérite. Il est assez curieux qu'il ait mieux aimé le nommer que de nommer Plaute ou Térence. — *Æsonio duci*, Jason, fils d'Eson. — Sur le navire *Argo* et la Toison d'or, voir la note à II, XI, 1.

24. Pas plus qu'au vers 16, nous n'avons ici une expression générale ; c'est une allusion au sujet même du poème de Lucrèce, auquel ce vers est emprunté presque textuellement. — On contestait l'épithète *sublimis*, à une époque où on n'appréciait pas Lucrèce à sa valeur. Aujourd'hui beaucoup de bons juges vont jusqu'à le préférer à Virgile. Cette préférence n'est d'ailleurs pas nouvelle : quelques-uns la manifestaient au temps de Quintilien, et surprenaient le bon rhéteur.

25. Énumération des trois œuvres de Virgile. La formule par laquelle Ovide lui promet l'immortalité lui est encore parfaitement appropriée, l'Énéide étant un poème national. Mais ici la gloire du poète a dépassé la prédiction d'Ovide : c'est qu'il ne doutait pas, lui, de l'éternité de l'empire romain. Notre connaissance de l'histoire nous ferait choisir aujourd'hui des formules plus prudentes, parce que nous ne nous faisons plus d'illusions sur la durée des empires. — Au lieu de *fruges* PS, Ehwald adopte, d'après Bentley et Haupt (Opusc. III, p. 416), la leçon *segetes* des manuscrits

inférieurs. Il est vrai que le mot se trouve au début des Géorgiques, et qu'on avait coutume de désigner les œuvres littéraires par leurs premiers mots : cf. *Tityrus* pour les Bucoliques, et *arma* pour l'Énéide. Mais *fruges* a l'avantage de faire connaître le sujet plus exactement que *segetes*, et c'est le texte de PS.

28. *Discentur* : c'est la véritable immortalité. Ovide la réserve au poète de l'amour, avec l'espoir sans doute qu'il en sera de même pour lui. On remarquera qu'il ne nomme pas Catulle; mais il le nommera ailleurs, III, IX, 62, à côté de Tibulle, de Gallus et de Calvus, et encore III, XV, 7, à côté de Virgile. Il n'a pas nommé son ami Properce, non plus qu'Horace, parce qu'il n'a nommé que les morts.

29. C. Cornelius Gallus, né à Forum Julii (Fréjus) en 685/69, était le premier en date des quatre élégiaques contemporains dont Ovide fut le dernier. On sait que Virgile lui a dédié sa dixième églogue, où il parle de l'infidélité de Lycoris. Gallus avait fait quatre livres d'*Amours*, imités des Alexandrins, et particulièrement d'Euphorion ; il n'en reste rien. On a longtemps publié sous son nom des élégies qui ne sont pas de lui. Ovide fait allusion plus loin (III, IX, 64) à la fin tragique de Gallus, qui se donna la mort en 728/26, pour avoir encouru la colère d'Auguste. On sait que le Sénat l'avait condamné à une forte amende et à l'exil, sans doute pour avoir voulu jouer au monarque en Égypte, où il était gouverneur depuis quatre ans. Mais ce n'était là peut-être qu'un prétexte, et l'on ignore quel était le motif véritable de la colère d'Auguste : *linguam nimio non tenuisse mero*, dit Ovide (*Tristes*, II, 446), qui ne s'explique pas plus sur le cas de Gallus que sur le sien propre.

31. *Dens aratri*. A l'origine la charrue n'avait pas de soc ; la partie qui creusait la terre était un croc de bois durci au feu, qui s'appelait *dens*. Plus tard il y eut deux pièces au lieu d'une, le soc de métal, *vomer*, et le sep, barre de fer dont la pointe s'enfonce dans la douille du soc, et que les Latins appelaient *dentale* ou *dentalia*. Mais le mot *dens* continua à être employé, au moins en poésie, pour désigner l'ensemble des deux pièces, et surtout le soc. — *Patientis*, résistant, dur. Toute l'expression n'est qu'une périphrase pour désigner le fer.

34. L'Espagne était célèbre chez les anciens par ses richesses minérales. « En aucun pays du monde, disait Strabon, on n'a encore trouvé l'or, l'argent, le cuivre et le fer en si grande quantité, ni d'une qualité semblable. » L'or abondait dans les eaux du Tage ; c'est à peine aujourd'hui s'il en roule encore quelques rares paillettes.

35. *Vilia*, par exemple la puissance et la richesse. — « La fontaine de Castalie, voisine du Parnasse, n'était connue des Grecs, dit M. Hild, que pour ses vertus expiatoires et purificatrices. On y puisait l'eau des libations accomplies au temple de Delphes. Ce fut chez les poètes romains qu'elle fut célébrée d'abord comme la source de l'inspiration poétique. On la personnifiait dans une nymphe, fille d'Achéloüs ; une flatterie à l'adresse d'Athènes la faisait dériver du Céphise par voie souterraine, ce que la fable exprima en donnant pour mère à Delphus, fils d'Apollon, une fille du Céphise. »

37. *Myrtum :* voir plus haut la note à I, 29. — L'eau de Castalie symbolise l'inspiration poétique ; le myrte symbolise l'amour ; les deux réunis constituent la poésie érotique. — *Multus*, pour *multum* ou *sæpe*, comme au vers 42 *multa* sera pour *magna*. — *Atque* PS ; Müller écrit *aque*, sous prétexte que les Latins, et Ovide en particulier, ne mettent le complément indirect du verbe passif à l'ablatif qu'avec une préposition, faute de laquelle ils mettent le datif, sauf bien entendu certains cas où l'ablatif s'impose (Philol. XI, p. 67 sq.) Il est vrai qu'ici l'ablatif ne s'impose pas comme dans II, XIV, 30 : mais là même Müller écrit *aque* avec Merkel et Riese. Est-ce bien nécessaire?

39. Vérité éternelle et constatée à toutes les époques : la mort seule désarme l'envie. — *Quiescit* a pour sujet *livor :* il faut le dire, puisque les traducteurs s'y trompent.

42. *Pars mei multa superstes erit :* le poète se promet l'immortalité à l'exemple d'Horace et dans les mêmes termes (cf. *Odes*, III, XXX, 6).

LIVRE SECOND

I

LE poète explique encore pourquoi il fait des vers érotiques. Sa maîtresse l'avait mal reçu, parce qu'il avait commencé un poème sur la Gigantomachie ; pour l'apaiser, il est revenu aux vers d'amour, qui seuls donnent accès auprès des belles.

1. *Hoc quoque*. Ce début prouve que les livres des *Amours* furent publiés d'abord séparément, ce qui n'est pas pour surprendre, et que dès l'origine cette pièce servit de prologue à l'un d'eux, au second sans doute. Cette hypothèse est confirmée encore par le troisième vers, qui fait manifestement allusion aux déclarations contenues dans le prologue du premier livre. — *Pælignis aquosis* : voir la note à II, XVI, 1, où l'auteur donne une poétique description de sa patrie ; cf. aussi III, XV, 11. — *Natus* : le 20 mars 711/43, d'après les renseignements précis que le poète donne lui-même à ce sujet (*Tristes*, IV, X, 6 sqq.) — *Nequitiæ*, mes polissonneries, mes friponneries : Tibulle n'aurait pas qualifié ainsi ses amours avec Délie.

3. *Severæ*, prudes. — *Theatra*, auditoire, car Ovide lisait lui-même ses vers en public, ainsi qu'il le dit dans les *Tristes* (IV, X, 57), en parlant précisément des Amours ; déjà l'exclamation *procul este* impliquait la lecture publique. On sait que cette habitude s'était promptement répandue, depuis l'initiative de Pollion. — *Severæ* est tiré de la leçon *severe* de P ; S porte *severi*, adopté par Riese, et très défendable, parce qu'Ovide parle ensuite d'hommes et de femmes indifféremment, et qu'il y a là, comme dit Müller, une parodie de Virgile (VI, 258) : *procul, o procul este, profani*. Merkel écrit *severa*, qu'il semble accorder avec

theatra mis entre virgules. Müller écrit aussi *severa*, mais avec un point d'exclamation, et en maintenant *theatra* entre virgules : j'avoue que je ne comprends pas ; il a ensuite repris *severi* (Rhein. Mus.)

5. *Virgo* semblera un peu risqué.

8. *Conscia*, témoins et par suite révélateurs : cf. II, VIII, 8.

10. *Casus*, avec un sens péjoratif, parce que l'amour est toujours considéré comme une souffrance.

11. *Cælestia*, des dieux avec les Géants. — *Satis oris erat*, j'avais assez de souffle pour traiter un pareil sujet ; le sens d'impudence ne s'accorderait pas bien avec *et satis ;* cf. d'ailleurs II, XVIII, 14. — Ovide confond ici les *Centimanes* avec les Géants, dont ils sont tout à fait distincts chez Hésiode, étant d'une génération antérieure. Fils d'Ouranos et de Gæa (Tellus), comme les Titans et les Cyclopes, les Centimanes sont trois seulement, comme les Cyclopes, et s'appellent Cottos, Briareus et Gyès ou Gygès. Ce sont bien, avec leur cinquante têtes et leurs cent bras, des monstres gigantesques, mais ils jouent vis-à-vis de Zeus un tout autre rôle que les Géants : ce sont eux qui, avec les Cyclopes, défendent Zeus contre les Titans, leurs frères, avec lesquels on devait aussi plus tard les confondre. Ils appartiennent donc à la Titanomachie, et non à la Gigantomachie, dont voici le sujet. Gæa, irritée de la victoire des Olympiens sur les Titans, essaya de se venger, mais sans succès (*male se ulta est*), en leur suscitant de nouveaux adversaires dans la personne de Typhon, d'abord, puis des Géants, qu'elle avait conçus seule, en se faisant féconder par le sang d'Ouranos mutilé par Kronos (on sait que les Erinyes durent la vie au même procédé). Les Géants étaient huit primitivement : Alkyoneus, Porphyrion, Pallas, Encelade, Mimas, Polybotès, Éphialte et Clytios. Mais dans les traditions postérieures, leur nombre fut considérablement augmenté. Comme les Géants, avec les montagnes qu'ils entassent et lancent comme des projectiles, symbolisaient les forces violentes et destructives de la nature, particulièrement les éruptions volcaniques, qui amoncelaient des rocs énormes et soulevaient des montagnes, toutes les terres volcaniques entrèrent progressivement dans la sphère d'action des Géants, les légendes locales s'ajoutèrent aux légendes primitives, et la grande bataille des Géants contre les dieux,

qui chez Pindare a lieu dans la plaine de Phlégra, en Macédoine, fut transportée plus tard en des lieux divers, toujours appelés *champs Phlégréens*. On sait que les poètes ont enseveli Encelade au fond de l'Etna. Le sujet était ainsi progressivement devenu très vaste, et offrait une riche matière aux poètes épiques. Comme l'Olympe tout entier y intervenait, sous la conduite de Zeus et d'Athéna, on conçoit aisément qu'Ovide, avec son amour pour la mythologie, ait eu un instant l'envie de le traiter. La peinture, la sculpture et la céramique s'en étaient aussi emparées, et n'avaient pas peu contribué à le populariser. La fameuse frise de l'autel de Pergame fut l'aboutissement dernier d'un grand développement artistique, pour lequel nous renvoyons encore à Overbeck, *Kunstmyth.* I (Zeus), p. 339-398, et atlas, tab. IV et V. — *Gygen* est la leçon de PS ; Merkel écrit *Gyan*, Müller aussi, mais il propose ensuite *Gyen* (Rhein. Mus.)

15. *Nimbos*, parce que c'est du milieu des nuages que part la foudre. La foudre est l'arme propre de Zeus ; elle lui vient des Cyclopes, Brontès, Astrapès et Stéropès, qui la lui apportèrent, quand il les fit sortir des profondeurs de la terre, où ils avaient été ensevelis avec les Centimanes par Ouranos, leur père (voir la note précédente). C'est avec la foudre que Jupiter, aidé des Cyclopes et des Centimanes, vainquit les Titans et les précipita dans le Tartare ; c'est encore avec la foudre qu'il triompha des Géants. Sur la nature de cette arme, voir plus loin la note à V, 52. — *Cum Jove fulmen* est probablement une expression renversée, pour *Jovem cum fulmine*. — *Bene* est en opposition avec *male* du vers 13. — *Suo :* il défend sa propriété, dont on veut le déposséder.

17. *Clausit amica fores :* elle craignait le sort de Sémélé !

19. *Tela*, ancienne correction, qui semble nécessitée par le contexte, pour *verba* PS, conservé par Merkel et Riese. On peut aussi, avec Müller (Philol. XI, p. 68), adopter une autre correction : *bella*. — *Fulmen habet :* cf. I, VI, 16.

21. *Elegos*, non pas l'élégie, mais le pentamètre, comme dans le prologue du premier livre, par opposition avec le vers héroïque.

23 sqq. Hors-d'œuvre, comme dans I, VIII, mais qui présente ici ce caractère particulier, que le poète, jouant sur les deux sens du mot *carmen*, assimile la poésie aux formules magiques, dont elle a à la fois la forme et la puissance. — *Cornua* est peu exact, parce que la lune n'est sanglante que pendant l'éclipse, qui n'a lieu qu'à la pleine lune. — *Niveos :* les chevaux du soleil étaient naturellement d'une blancheur éclatante ; leurs naseaux soufflaient la lumière et la flamme. Ils s'appelaient à Corinthe Eoos, Æthiops, Brontè et Stéropè.

25. Le poète veut dire sans doute que l'ouverture de la gueule se continue des deux côtés, et que le serpent se déchire en deux. D'autres parlent des veines gonflées qui éclatent. Virgile dit simplement : *cantando rumpitur anguis* (*Buc.* VIII, 71).

27. *Posti :* voir la note à I, VI, 24.

29 sqq. Allusion aux poèmes homériques et ante ou post-homériques, qu'on imitait beaucoup à cette époque (cf. II, XVIII, 1 sq.), et dans lesquels Ovide lui-même s'était peut-être essayé. Les cinq héros principaux de ces poèmes sont énumérés ici : Achille, Agamemnon, Ménélas, Ulysse et Hector. — *Agant,* ancienne correction ; nos quatre éditeurs ont maintenu *agent* de PS.

32. *Hæmonis,* thessaliens, c'est-à-dire de Phthie, c'est-à-dire d'Achille.

33. *Ut facies teneræ laudata est,* correction de Ehwald pour *at facies teneræ laudata* P (*laudat* S), qu'on corrigeait avant Ehwald en *At facie teneræ laudata.* La faute vient sans doute de ce que *at* a paru nécessaire ; mais l'asyndeton n'est pas rare chez Ovide.

35. *Heroum clara nomina* pour *heroes claris nominibus.* — *Gratia vestra,* votre faveur, car c'est la faveur des belles qu'il espère, tandis qu'il n'a rien à attendre des héros.

38. *Purpureus,* beau : cf. plus bas IX, 34, et *Art d'aimer,* I, 232.

II

LE poète prie l'eunuque Bagoas de se montrer gardien moins sévère de sa maîtresse ; il lui enseigne les moyens de concilier son devoir avec les facilités qu'il réclame de lui, et lui montre qu'il a tout à y gagner, tandis que les dénonciations tournent le plus souvent contre ceux qui les font.

1. Rien ne saurait témoigner aussi fortement de la dépravation des femmes à l'époque d'Auguste, que le soin que les maris prenaient de les faire garder, les femmes légitimes comme les autres, et encore par des eunuques ! On peut estimer que cette surveillance humiliante, en ôtant toute dignité à la condition des femmes, n'était pas de nature à les rendre plus chastes ; au contraire. Bagoas est un nom perse, qui, au dire de Pline et de quelques autres, signifiait eunuque. Mais la chose n'est pas certaine, et l'on peut croire que les Romains ont fait une sorte de nom commun du nom propre porté par deux eunuques célèbres. Le premier, le plus illustre, exerça longtemps le pouvoir en Perse, assassinant les rois pour les remplacer par de plus dociles, jusqu'au jour où il dut boire le poison qu'il avait préparé à Darius III Codoman ; le second fut, dit-on, aimé d'Alexandre. On sait le rôle considérable que les eunuques ont joué dans les monarchies orientales, depuis l'ancienne Égypte et la Babylonie jusqu'à la Turquie moderne, témoin Bagoas, Eutrope, Narsès, et bien d'autres. Là du moins la polygamie les rendait nécessaires ; leur emploi par les Romains fut un signe caractéristique de dépravation et de décadence. — *Pauca sed apta* rappelle la locution populaire : parlons peu, parlons bien !

4. C'est le portique d'Apollon Palatin, dont l'inauguration était toute récente (voir Properce, II, XXXI). On y voyait en effet les statues des cinquante filles de Danaüs avec celle de leur père. Au milieu du portique était le temple du dieu. Ovide parle encore de ce portique dans

les *Tristes* (III, I, 60). Dans l'*Art d'aimer*, il y envoie les jeunes gens en quête de bonnes fortunes. C'est que les portiques étaient à Rome un des principaux lieux de promenades et de rendez-vous galants, et l'on peut croire que les honnêtes femmes n'y allaient guère, d'autant plus qu'elles ne sortaient qu'en litière. A l'origine, les portiques étaient des galeries couvertes, qui se trouvaient autour des places, et particulièrement du forum ; garnis d'abord de *tabernæ* grossières, dans lesquelles on voyait des bouchers, des marchands de comestibles, des maîtres d'écoles, ils abritèrent ensuite des banquiers et des joailliers. Plus tard on édifia des galeries indépendantes, qui furent de véritables monuments, comme le portique de Livie et celui d'Apollon Palatin ; ils étaient richement décorés et ornés de plantations, qui en faisaient de véritables jardins.

5. *Protinus :* quelle désinvolture ! Mais les femmes qui venaient là n'y venaient pas généralement pour autre chose. — *Rogavi,* expression abrégée dont le sens n'était pas douteux : cf. I, VIII, 43, et plus loin, VII, 25, et XIX, 20 ; c'est ce qu'on appelle en français : faire des propositions. — *Rescripsit,* sur les mêmes tablettes : cf. I, XI, 19, et la note. — *Trepida,* à cause de Bagoas.

7. Nouvel échange de communications sur les tablettes.

10. *Perisse cupit,* voudrait le voir mort. Les commentateurs ont remarqué que ce vers était imité d'un vers d'Ennius, cité par Cicéron (*De Officiis*, II, 7) : *Quem metuunt oderunt ; quem quisque odit, perisse expetit.*

11. *Vir quoque,* car déjà Bagoas ne l'est pas. — *Unde nihil perit* : la chose est incontestable, mais quel sophisme ! Faut-il donc laisser à tout venant la jouissance de ce que l'on possède, y compris sa femme, sous le prétexte qu'il ne peut y avoir de détérioration ?

13. Qu'il obéisse aux suggestions d'un fol amour. — *Castum esse,* sous-ent. *posse.* L'opinion d'Ovide est formelle à ce sujet : on ne peut pas être à la fois belle et chaste ; cf. I, VIII, 43 ; III, IV, 41 sq., et XIV, 1. Il dit encore dans l'épître de Pâris : *Lis est cum forma magna pudicitiæ.* Et Juvénal à son tour : *Rara est concordia formæ Atque pudicitiæ* (*Sat.* X, 293).

16. C'est aussi l'intérêt de l'esclave de n'être pas surveillé de trop près. Par conséquent, donnant, donnant.

17. Observation très juste et toujours vérifiée : que de femmes sont encore à la merci de leurs femmes de chambre ! — *Dissimulare*, faire semblant de ne pas voir, par une sorte de complicité négative et inavouée, qui mettrait l'esclave à l'abri de la colère du maître, tout en lui donnant barres sur la maîtresse. — Les vers 18-27 manquent dans P m. p. S; ils sont ajoutés en marge dans P. L'omission s'explique par ce fait que les vers 17 et 27 commencent par le même mot.

20. *Postmodo notus erit*, une autre fois elle le connaîtra. — *Erit* P m. s. ; Merkel et Müller ont adopté la vulgate *eat*.

21. *Affectam*, malade (dira-t-elle). — *Indiciis tuis*, dans les renseignements que tu donneras à ton maître : cf. vers 41 et 53. — *Et indiciis* P m. s.; Merkel, Müller et Riese conservent la vulgate *judiciis*.

23. Les commentateurs expliquent ici *facere* dans le sens de sacrifier : cela est au moins bizarre; ce distique se rattache naturellement à ce qui précède, et non à ce qui suit; or *facere*, dans le sens ordinaire d'agir, se construit très bien avec un adverbe; il faut donc entendre simplement : si elle s'attarde. — Müller met un point après *fatiget*.

25. *Linigeram :* les rites d'Isis n'admettaient pas d'autre tissu que le lin. Nous avons déjà parlé de ces rites (note à I, VIII, 74). Nous ajouterons ici que sous prétexte de dévotion, on se donnait des rendez-vous commodes dans les temples d'Isis, véritables foyers de prostitution. A vrai dire, on en faisait autant dans tous les temples : Properce nous l'apprend, aussi bien qu'Ovide, dans l'*Art d'aimer* (voir aussi Tibulle, I, VI, 21 sqq., à propos des mystères de la Bonne Déesse). On conçoit que les lieux spécialement fréquentés par les femmes pouvaient devenir, avec le relâchement des mœurs, de véritables lieux de débauche. Mais entre tous, les prêtres et les prêtresses d'Isis faisaient volontiers le métier d'entremetteurs. « Un fait qui eut lieu en l'an 19 après Jésus-Christ, à Rome, donne une idée de ce qui ne se passait que trop souvent dans l'intérieur de ces temples. Un chevalier, Décius Mundus, avait longtemps, mais toujours en vain, poursuivi de ses propositions galantes une dame noble, nommée Pauline, d'une irréprochable chasteté, mais très adonnée au culte d'Isis. Les prêtres du temple où elle allait d'habitude, gagnés par une

somme de 5,000 deniers, lui firent accroire que le dieu Anubis désirait une entrevue avec elle pendant la nuit. Ce fut naturellement Mundus qui parut sous le masque du dieu. Tibère, ayant eu connaissance de cet attentat, outre qu'il bannit le principal coupable, fit endurer aux prêtres le supplice de la croix, démolir le temple, et jeter l'image de la déesse dans le fleuve. » (Friedlænder, tome I, p. 397, d'après Josèphe, A. J. XVIII, 3, 4). — Avec les temples, et surtout ceux d'Isis, avec les portiques dont nous avons parlé ci-dessus (note au vers 4), les théâtres aussi étaient un lieu de rendez-vous ou de conquêtes très apprécié des libertins, très recommandé dans l'*Art d'aimer*. Les femmes y faisaient assaut de parure et d'élégance ; elles louaient au besoin de riches vêtements pour y faire meilleure figure. Ajoutons que les pièces qu'on y jouait rivalisaient d'obscénité : si ce n'était plus l'atellane grossière, abandonnée aux villes d'Italie, c'était le mime, aussi grossier sous des costumes différents, et plus obscène, ou bien la pantomime, empruntée aux légendes les plus volupteuses de la mythologie. Ces spectacles prédisposaient peu à la chasteté. Il est vrai qu'au théâtre, ainsi qu'à l'amphithéâtre, les femmes n'étaient pas assises, comme au cirque, au milieu des hommes ; elles étaient reléguées aux gradins supérieurs, immédiatement au-dessous de la plèbe (cf. plus loin VII, 3 sq.) ; mais cela n'empêchait pas de lier partie, et bien des intrigues s'y nouaient, sans parler des fantaisies que les plus grandes dames éprouvaient parfois pour les acteurs et chanteurs, et surtout pour les danseurs de la pantomime, que les deux sexes se disputaient. (Voir encore Friedlænder, tome I, p. 373 sqq.) — Il y avait à Rome trois théâtres. Le plus ancien et le plus grand (il contenait, d'après Pline, 40,000 spectateurs), était celui de Pompée, bâti en 699/55. Avant cette date, les théâtres étaient construits en bois, et démontés après la représentation. Pendant près d'un demi siècle, Rome se contenta du théâtre de Pompée. En 741/13, Auguste en fit bâtir un autre, auquel il donna le nom de Marcellus, à peu près dans le même temps que Cornélius Balbus faisait bâtir le troisième. Il n'y en eut jamais davantage. — Le pluriel *theatra*, employé par Ovide, semble bien prouver que cette pièce est postérieure à 741/13, et à plus forte raison

aux élégies Corinniennes, si Ovide, né en 711, avait plus de trente ans quand il l'écrivit (voir au contraire la note à II, VII, 3). Il se pourrait cependant que le mot *theatra* désignât le théâtre de Pompée et l'amphithéâtre : l'épithète *curva* pourrait convenir aussi bien à l'un et à l'autre, car l'amphithéâtre n'était que la réunion de deux théâtres placés face à face. Mais de toute façon le début de la pièce prouve bien qu'il n'est pas question ici de Corinne.

27. Le complice d'une faute en tirera toujours bénéfice.

29. Suit l'énumération des *honores* promis. — *Versat domum,* il fait la pluie et le beau temps, met la maison sens dessus dessous impunément. — *Jacent,* sont méprisés.

31. Il n'est pas impossible que *huic* soit pour *ab eo;* mais je ne le crois pas. Puisqu'au vers suivant l'esclave est assimilé au maître, on le traite comme tel, et c'est *à lui,* aussi bien qu'à l'amant ou au mari, que l'on sert de faux prétextes : ainsi ils sont deux maîtres à approuver ce que fait la femme, en se laissant tromper ; car pour ce qui est du mari (il faut sous-entendre *nam* au vers 33), la chose n'est pas douteuse. Cette interprétation de *huic* a encore l'avantage de s'accorder avec le développement qui précède, où l'on montre l'esclave complice en laissant faire, en fermant les yeux, en acceptant les raisons qu'on lui donne (vers 19 sqq.) Il faut reconnaître toutefois que les idées ne sont pas ici enchaînées avec beaucoup de clarté ; je m'étonne que personne n'ait soupçonné d'interpolation.

33. *Trahere,* tirer en sens divers, est expliqué par *rugas cogere,* froncer les sourcils, signe de mécontentement.

35. Tout en acceptant d'ordinaire ses mauvaises raisons, feins parfois de te quereller avec elle, pour n'avoir pas l'air d'être de connivence.

37. Accuse-la, mais uniquement pour détourner les soupçons sur une fausse piste. — Nous avons repris la vulgate *objiciens,* corr. de Heinsius pour *objicies* PS, adopté par nos quatre éditeurs. Pour *in verum* PS, Ehwald écrit *et veris,* d'après *et veri* du cod. Sarrav. : mieux vaut assurément corriger *objicies.*

39. *Alta* doit être joint à *crescent.* — *Peculia.* Les esclaves à Rome n'avaient pas le droit de propriété ; mais dans l'usage, ils disposaient librement, avec la permission du maître, soit de gratifications données par lui, soit des

produits de leur industrie : c'est ainsi que Tityre, dans Virgile (*Buc.* I, 8 et 34 sqq.), vend ses fromages et sacrifie des brebis tirées de ses bergeries. Quand l'esclave n'avait pas de passion à satisfaire, comme le berger de Virgile, il économisait sur l'argent donné par le maître, ou acquis par la vente de ses produits, afin d'acheter plus tard sa liberté, quand il aurait recueilli une somme égale à celle qu'on avait payée pour l'acheter lui-même : c'était là son pécule. Cicéron assure (*Philipp.* VIII, 2) qu'un esclave sobre et laborieux pouvait se racheter au bout de six ans. Comme la loi ne reconnaissait pas ce pécule, le maître pouvait toujours le confisquer ; l'esclave ne pouvait donc se racheter qu'autant que son maître voulait bien l'affranchir ; mais le maître était intéressé à rendre ses esclaves industrieux et sobres par l'appât d'une liberté certaine.

41. Après avoir essayé de prendre Bagoas par l'intérêt, on essaye de le prendre par la crainte. — *Orba fide*, indiscrets, et non pas infidèles, car en pareil cas ce sont les plus indiscrets qui sont les plus fidèles, du moins à leur maître.

43. C'est dans la *Nekuia* (*Odyssée*, XI, 581 sqq.) que se trouve développé le supplice classique de Tantale. Son crime le plus célèbre est d'avoir servi son fils Pélops aux dieux dans un festin. Celui dont Ovide parle ici est un peu moins horrible. Fils de Jupiter et prince très puissant, Tantale était admis dans la société des dieux et prenait part à leurs banquets ; il osa un jour dérober du nectar et de l'ambroisie à leur table, et révéler aux hommes les secrets divins. C'est ce dernier point qui intéresse Ovide ; il y reviendra plus loin, III, VII, 51, et XII, 30. Mais quel bel argument à servir à un esclave ! Le suivant est au moins en situation, encore que bien mythologique.

45. Argus, bouvier géant, aux exploits herculéens, préposé par la jalousie de Héra à la garde d'Io métamorphosée en vache, fut tué par Hermès d'un coup de pierre suivant les uns ; suivant d'autres, Hermès l'endormit au son de la flûte, et, profitant de son assoupissement, lui coupa la tête. Ovide parlera encore d'Argus à propos de femmes gardées (II, XIX, 29 et III, IV, 19 : voir la note).

48. *Incestum*, adultère *(in, castum)*.

53. *Perdis* est la leçon de S. Ehwald a préféré *prodis* P, dont le sens est cependant moins satisfaisant.

56. *Venit* au lieu de *est*, pour la mesure, comme plus loin, VIII, 26. Ovide remplace volontiers *esse*, à divers temps, par *venire*, ou par *ire*, surtout à la fin du pentamètre : cf. plus loin, IX, 16 et 46; XV, 3, etc.

59. Pourquoi Riese écrit-il *adspiciet ?*

61. *Verbera*. Le fouet était le châtiment réservé aux esclaves (et aux enfants : voir la note à I, XIII, 18); le *carnifex* (voir la note à I, XII, 18) leur appliquait publiquement, dans tous les cas où les hommes libres encouraient la peine du bâton, laquelle n'était pas infamante. Dans l'intérieur de la maison, les esclaves étaient fouettés arbitrairement, sur un signe du maître, par le *lorarius*, esclave *ad hoc*. Il y avait plusieurs degrés dans la flagellation. Les instruments les plus anodins et les plus usités étaient le *lorum*, simple lanière de cuir, les verges, et la *scutica*, martinet à manche court et à lanières multiples. Le *flagellum* différait peu de la *scutica*. Il y avait des martinets en peau d'anguille, d'autres dont les cordes nouées étaient munies de pointes *(scorpio)*. Les formes pouvaient en varier beaucoup, étant à la discrétion du maître. Mais l'instrument le plus terrible était le *flagrum*, martinet garni d'osselets, ou armé de chaînettes au lieu de lanières, avec des boules de métal aux extrémités. Le *flagrum* écrasait les chairs, rompait les os, couvrait le corps de plaies contuses, tandis que les autres fouets cinglaient et coupaient seulement à la surface, ce qu'on appelait *cædere, secare, scindere*. — *Sedet*, pendant qu'on te frappe : ironie amère ! Ces idées ne laissent pas d'être assez justes; le tableau est à peine poussé, et il y aurait presque de quoi convaincre Bagoas.

63. *Miscenda :* cf. I, XIV, 44. — *Stricto ense :* cf. I, VI, 33.

III

PRIÈRE nouvelle adressée à Bagoas pour le même motif que la pièce précédente.

3. Cf. plus loin (XIV, 5 sq.) un souhait analogue.

— Ammien Marcellin attribuait l'invention de la castration à la reine Sémiramis; il est plus probable qu'elle doit revenir à un homme. — *Pueris :* on a toujours mutilé les enfants de préférence, parce que les eunuques opérés avant la puberté n'ont pas de désirs. Ceux qu'on opère plus tard ont au contraire des désirs inassouvis, qui souvent les rendent méchants. De plus, si les hommes mutilés sont immédiatement stériles, ils ne deviennent impuissants qu'au bout de quelque temps, et c'était une raison pour ne pas les préposer à la garde des femmes. Il est vrai que cette particularité les fit aussi rechercher, à une certaine époque, des femmes qui voulaient se livrer à la débauche en toute sécurité : elles faisaient émasculer successivement leurs plus beaux esclaves. Ce fut Domitien qui interdit la castration à Rome.

6. *Prætepuisset :* encore un mot qu'on ne trouve que chez Ovide.

7. *Natus equo,* propre à monter à cheval, pour aller à la guerre, comme la suite l'indique. La constitution des eunuques est en effet toute féminine. « La peau des eunuques est plus blanche, plus molle, plus douce, leurs cheveux plus fins ; leurs chairs sont plus molles, leurs traits moins accentués ; leur squelette est peu développé ; leurs formes sont arrondies, leurs cuisses grasses, leurs jambes gonflées, leur ventre mou et relâché, leur embonpoint accentué. »

10. *Cum domina tua,* c'est-à-dire les étendards de l'amour. Nous avons remarqué déjà plus d'une fois combien Ovide aime à parler d'étendards et de camp à propos de l'amour.

11. *Hanc imple meritis,* comble-la de services, pour qu'elle t'en soit reconnaissante. — *Quis tuus usus erit ?* un eunuque ne peut servir en effet qu'à garder des femmes.

13. *Etiam,* encore. — *Lusibus :* cf. I, VIII, 43. — *Situ :* cf. I, VIII, 52 sq.

17. *Aptius ut fuerit,* supposant qu'il vaut mieux. — *Bene ponendi,* faire un bon placement, qui rapporte beaucoup.

IV

OVIDE aime toutes les jolies femmes, car tous les genres de mérite le séduisent à la fois. Il pourrait y avoir dans cette pièce quelque imitation du morceau célèbre de Lucrèce, que Molière a imité à son tour au second acte du *Misanthrope*. Ovide lui-même a été imité, et de très près, par Régnier (*Satire* VII), qui a traduit plus d'un vers de cette pièce ; mais, tandis qu'Ovide n'est qu'un libertin, Régnier est moraliste : il a donc abrégé l'énumération un peu fastidieuse d'Ovide, pour développer longuement les idées générales que le sujet comporte, ce qui le rend beaucoup plus intéressant que son modèle.

1. *Defendere :* il ne les défendra pas, mais il les décrira complaisamment, et en somme s'en vantera. — *Falsa arma*, c'est-à-dire le mensonge : ni justification ni négation.

3. *Si quid prodest :* ce serait un aimable scepticisme, si ce prétendu aveu n'était pas d'ailleurs un prétexte pour développer un sujet galant. Aussi ne faut-il pas être dupe des exclamations qu'il pousse, et des regrets qu'il a l'air d'exprimer dans les deux distiques suivants. — *In mea crimina fassus eo*, après l'aveu je recommence.

5. C'est une idée analogue qu'Ovide exprime dans ces mots si connus qu'il prête à Médée (*Mét.* VII, 20) : *Video meliora proboque, Deteriora sequor. — Quæ studeas ponere*, ce qu'on voudrait, mais qu'on ne peut pas quitter.

7. Syntaxe pénible. *Mihi* est apparemment régime de *desunt*, qui a deux sujets : *vires* et *jus*.

11. *Insidiæ meæ*, le piège où je tombe.

13. *Procax*, provocante. *Rustica non est :* c'est le grand point pour Ovide ; pour lui toutes les femmes chastes sont plus ou moins *rusticæ ;* le vers suivant explique ce que c'est pour lui que *non esse rustica ;* cf. plus loin, VIII, 3.

15. *Sabinas :* voir la note à I, VIII, 39, où il les appelle *immundæ*. — *Ex alto*, profondément, et non pas orgueilleusement.

17. S'il faut en croire Ovide (*Art d'Aimer*, II, 281 sq.), il y avait plus de femmes qui se piquaient de science qu'il n'y en avait réellement de savantes. Cependant l'éducation des femmes commençait à être assez soignée dès cette époque. Le dilettantisme poétique notamment était fort répandu parmi elles : on connaît par exemple Sulpicia, l'amie de Tibulle et de Messala. Elles parlaient grec, bien entendu ; nous en voyons une au distique suivant qui compare Ovide à Callimaque, peut-être pour se faire comparer elle-même à Sapho, si elle fait des vers ; une autre critiquera les vers d'Ovide. Cette manie de science tourna bientôt au ridicule, et fut flagellée par Juvénal (*Sat.* VI, 434 sqq.) — *Placita es*, même sens que *places*. Riese reprend sans motif une ancienne correction, *placeas ;* les poètes mettent aussi bien *es* que *est* à la césure, après un mot terminé par une voyelle : cf. plus bas, vers 33.

19. Sur Callimaque, voir la note à I, XV, 13. Le compliment devait assurément plaire à Ovide, qui sans doute était fort disposé d'avance à l'accueillir.

21. On ne saurait dire que ce soit là un motif d'amour, *causa cur amem ;* mais si la femme est jolie, Ovide pardonne le jugement.

23. *Dura est*, a le corps raide, par opposition avec la démarche souple de la précédente.

25. Une voix souple avec un joli timbre. — Les vieux préjugés romains ne permettaient même pas aux hommes d'apprendre à chanter avec quelque habileté ; mais l'influence progressive des mœurs grecques avait, sur ce point comme sur tant d'autres, fait céder les anciennes mœurs. Dès le temps des Gracques, il y avait à Rome des écoles de chant très bien fréquentées. Quoique Salluste (*Catilina*, 25, 2) reproche encore à Sempronia de chanter avec plus d'art qu'il ne convenait à une honnête femme, il est certain qu'à l'époque d'Ovide le chant faisait partie intégrante de l'éducation des jeunes filles. Les femmes de cette époque chantaient les *cantica* des pantomimes qu'elles allaient voir au théâtre, et aussi les mélodies alexandrines : cf. *Art d'Aimer*, III, 317 sq. — *Rapta ;* nous disons de même en français : dérober un baiser, en parlant d'un baiser qu'on a donné ; et de plus nous offrons de le rendre !

27. Il en fut de la cithare comme du chant. Longtemps

les Romains n'ont connu que la flûte, en dehors des instruments bruyants qui ne s'employaient que dans les cérémonies religieuses, comme celles de Bacchus. En 639-115, la cithare était encore interdite à Rome. Mais sur ce point aussi les mœurs durent céder, et la cithare finit par faire partie de toute éducation distinguée, particulièrement de celle des femmes, ainsi qu'autrefois chez les Doriens et les Éoliens. Elle était même plus estimée que la flûte, étant plus difficile. — De même qu'il y avait diverses espèces de flûtes, la cithare (ou la lyre, qui n'est qu'une cithare plus légère) avait aussi des formes et des dimensions variées. Mais c'étaient toujours des instruments analogues à nos harpes, en ce sens qu'ils n'avaient pas de planche à touches, et que les cordes, parallèles et sur un seul plan, vibraient toujours à vide. Ces cordes, dont le nombre variait entre sept et dix-huit, étaient de boyaux ou de nerfs d'animaux, l'antiquité ne connaissant pas les cordes métalliques. Leur échelle diatonique variait aussi avec la dimension des instruments, les petits plus aigus, les grands plus graves. On jouait des plus petits, soit avec le *plectre*, petite verge recourbée, en bois ou en ivoire, plus longue que la *plume* de nos mandolines, soit simplement avec la main, le pouce ayant sans doute le rôle principal. Les cithares de grande dimension étaient suspendues à l'épaule ou au cou, et on en jouait avec les deux mains, comme nous jouons de la harpe. La cithare, comme la flûte, accompagnait le chant, mais elle se suffisait aussi à elle-même; de plus, quoique on pût y jouer les airs connus, le plus souvent la mélodie était improvisée aussi bien que l'accompagnement. — *Non possit* est évidemment pour *possit non*.

29. *Gestu;* il s'agit des mouvements et des gestes de la danseuse. — Si la musique grecque, le chant et la cithare, ont eu longtemps à lutter contre les mœurs anciennes, il en fut de même, à plus forte raison, et plus longtemps, de la danse. Très estimée et même honorée chez les Grecs, elle était profondément méprisée des Romains, sauf dans les cérémonies religieuses. La phrase du *Pro Murena* est bien connue : *Nemo fere saltat sobrius, nisi forte insanit, neque in solitudine, neque in convivio moderato atque honesto.* Le reproche de Salluste à Sempronia, que nous avons cité plus haut, concernait sa danse aussi bien que son chant. On

laissait la danse aux femmes de mauvaises mœurs et aux acteurs de pantomimes. On finit cependant par les imiter, et on ne recula pas devant les danses les plus voluptueuses. Les femmes romaines répétèrent celles qu'elles voyaient au théâtre; elles imitèrent les Syriennes et les Andalouses qui venaient dans les *convivia* danser devant la meilleure société les danses les plus indécentes. Si les mots *torquet latus* ne désignent pas la danse du ventre, ils en désignent sûrement une de même espèce, comme la suite le prouve.

32. Hippolyte est comme le symbole de la chasteté. — *Priapus :* il faut entendre le mot dans un sens très-précis, et se rappeler quel est l'attribut essentiel de Priape.

33. *Veteres heroïdas*, car les héros, en qualité de demi-dieux, étaient considérés comme plus grands que nature. Le second vers exprime un avantage plus apprécié d'Ovide.

35. *Habilis*, facile à manier, que la main parcourt aisément, ou peut-être qui a les mouvements souples. Le pentamètre est une cheville affreuse.

37. *Subit :* je me représente ce que la parure ajouterait à sa beauté. Ce sens, qui n'est pas douteux, est en corrélation avec le vers suivant, ou *ipsa* signifie : sans que j'aie la peine de me les figurer. Le contre-sens que fait ici Amar est d'une étrange absurdité : il croit que *subit* équivaut à *vix capio*.

39. Il sera question de la couleur des cheveux aux vers 41-43 ; par conséquent *flava* ne veut pas dire blonde ; d'ailleurs il n'est question dans le reste du distique que de la couleur de la peau. Or le sens propre de *flavus*, c'est jaune ; donc ce mot, qui, appliqué aux cheveux, signifie blond, appliqué à la peau, signifiera brun, par opposition à *candida*. Reste à expliquer *fusca*. Ce mot signifie quelquefois brun, le vocabulaire des anciens en matière de couleurs ayant beaucoup d'indécision ; mais, à moins de trouver à *flava* un sens intermédiaire, comme rose, ce qui est peu naturel (quoique Sénèque le Tragique ait dit *flavus pudor*), il faudra donc attribuer à *fusca* une teinte beaucoup plus foncée, que justifie le mot *etiam*. Cela ne va pas tout-à-fait jusqu'à noir : nous en trouvons la preuve dans deux passages d'Ovide, un de l'*Art d'Aimer* (II, 657), où *fusca* est employé précisément comme une atténuation de

nigra, pour pallier un défaut, un autre du *Remède d'Amour* (vers 327), où *nigra* est employé au contraire pour exagérer *fusca*. *Fusca* signifie donc basanée. C'est de ce mot qu'Ovide qualifie Andromède, fille de Céphée, roi d'Éthiopie (*Art d'aimer*, III, 191, sans parler de l'épître de Sapho, vers 36), et aussi Ariane (*Fastes*, III, 493), Cypassis, coiffeuse de Corinne, qui pouvait venir d'Orient (infra, VIII, 22), enfin le cheval d'Hespérus (*Fastes*, II, 314) et les nuages pluvieux (*Métam.* V, 286), dont la couleur est sombre sans être tout à fait noire.

42. Léda a les cheveux noirs, parce que, comme Léto (Latone), dont le nom est identique au sien, c'est probablement une personnification de la nuit; le dieu du ciel s'unit à elle sous la forme d'un cygne, symbole de la blancheur de l'aube. Les enfants de Léto symbolisaient les deux astres qui éclairent le monde : de Léda naquirent les Dioscures, qui personnifièrent également, soit le soleil et la lune, soit les deux crépuscules. — La couleur des cheveux de l'Aurore n'a pas besoin d'explication; le poète aurait pu citer aussi bien Cérès (cf. III, X, 3), Minerve (cf. I, I, 7) et Vénus et d'autres encore.

46. *Sapit*, elle a de l'expérience, ayant apparemment dépassé la trentaine. On devine de quelle expérience Ovide veut parler; Tibulle la décrit (I, IX, 63 sq.) — A *sapit*, Riese seul a préféré *placet* PS, qui fait reculer la virgule avant *specie*.

47. Quand Ovide faisait la conquête de Corinne, il tenait un autre langage : cf. I, III, 15.

V

LE poète adresse des reproches à sa maîtresse, qui, en sa présence, et tandis qu'il faisait semblant de dormir, s'était entretenue par signes avec un autre, et avait même échangé avec lui des baisers. Il rappelle la honte qu'elle a montrée en se voyant surprise, et la récon-

ciliation qui a suivi, scellée par un baiser, hélas ! trop savant, qu'un rival seul a pu lui apprendre.

3. *Peccasse* P m. s. ; Müller et Ehwald conservent *peccare* P m. p. — *Nata* remplace à peu près le part. prés. de *sum*.

5. *Decepto* cod. Sarrav. ; *deceptæ* P, gardé par Merkel et Riese, se prendra difficilement dans le sens de *interceptæ* : du moins il n'y en a pas d'exemple. Müller emprunte *delatæ* à une conjecture de Burmann pour *deletæ* du Palatinus primus ; Ehwald écrit *deprensæ*, correction un peu forte. Le seul reproche qu'on puisse faire à *decepto*, c'est qu'il oblige à sous-entendre quelque chose à côté de *tabellæ* : mais le sens n'est-il pas clair ? Peut-être pourrait-on encore écrire *præceptæ*.

7. Ce distique est l'explication du précédent : si je n'avais que de telles preuves, ce serait peu de chose ; j'en ai malheureusement qui sont péremptoires. — *Arguere*, accuser, et non pas convaincre, qui serait plutôt ici le sens de *vincere*.

9. Du vers 9 au vers 13, la suite des idées n'apparaît pas très-clairement. Ovide abuse ici de l'asyndéton. Voici, je pense, ce qu'il faut entendre : j'envie celui qui n'hésite pas à prendre parti pour sa belle, et qui peut accepter ses négations ; je plains au contraire ceux qui se laissent emporter par leur colère, veulent à tout prix convaincre leur maîtresse d'infidélité, et n'hésitent pas à la frapper, à l'égratigner *(cruenta)* ; assurément je ne suis pas de ceux-là ; pourtant j'ai vu de mes propres yeux. Mais, si nous en croyons Ovide lui-même, il n'y avait pas là une raison suffisante pour empêcher sa maîtresse de dire : *non feci* ; cf. un peu plus haut, II, 55 sqq. ; cf. aussi III, XIV, 43 sqq.

14. *Sobrius apposito mero* : il avait du vin à côté de lui, mais il n'avait pas bu, et on le croyait ivre. A rapprocher de I, IV, 51 sqq. (voir la note). Il semble bien que ces mœurs étaient habituelles à cette époque. *Apposito* ici n'est pas une cheville ; mais Ovide abuse volontiers de ce mot, surtout quand il est question de vin : cf. I, II, 40 ; II, XI, 49 et XII, 20 ; III, I, 58 et VI, 7.

15 sqq. Cf. pour ce développement I, IV, 17 sqq., avec les renvois à Tibulle ; comme Tibulle, Ovide *premitur arte sua*, si c'est bien de Corinne qu'il est question dans les

deux pièces. Nous ajouterons que les libertés qu'on pouvait prendre dans I, IV, sont bien dépassées par celles qu'on va prendre ici.

17. *Conscripta vino*, sur laquelle vous traciez des lettres avec le vin répandu. — *In digitis* exprime une autre idée : ils se sont fait des signes avec les diverses positions qu'ils donnaient aux doigts de la main.

19. Il s'agit de mots à double entente, destinés à n'être compris que des amants dans leur vrai sens, et qu'Ovide comprenait cependant, ayant l'esprit prévenu : cf. *Art d'Aimer*, I, 569, sqq., et aussi l'*Épître* de Pâris, vers 241 sqq. — Au vers suivant, il s'agit de mots remplacés par des signes convenus *(certis)*, sous lesquels il faut les retrouver.

21. Il s'agit évidemment d'un *convivium tempestivum*, qui se prolongeait jusque dans la nuit, et se terminait en orgie. Mais où donc sommes-nous, pour que les convives s'en aillent ainsi chacun à son tour ? — *Compositi :* voir la note à I, IV, 53. — *Unus et alter :* voir la note à I, VIII, 54.

24. Le poète veut dire sans doute que c'est la langue même de sa maîtresse qui liait les bouches : elle était active, et non passive, ce qui est plus grave ; sans quoi ce vers serait une cheville ridicule.

27. *Phœbum ferre Dianæ* est l'unique leçon jusqu'à Ehwald, qui emprunte à Bentley la correction *Phœbo ferre Dianam*. Cette correction se justifie tout particulièrement par l'interprétation que nous avons donnée du vers 24 ; cependant, comme un peu de variété ne messied pas à la phrase, et que l'assemblage des mots, je ne sais pourquoi, paraît plus élégant dans la vulgate, peut-être la correction ne s'impose-t-elle pas.

29. *Differre*, porter dans une autre direction. — *Injiciam manus :* cf. I, IV, 40. — L'explosion de colère est médiocre, et s'accorde mal avec les vers 45 sq.

33. *Hoc* P. Ehwald seul a adopté *hæc*, leçon de S. Il y a une excellente raison pour maintenir *hoc*, c'est que *quæque* est pour *et quæ*, et que avec *hæc* il pourrait y avoir confusion. — *Conscia*, coupable.

36. *Visa*, quand elle s'aperçoit qu'il la regarde.

37. Comparaison empruntée à Virgile, et qui devait devenir singulièrement banale ; les roses et les lis sont un des éléments principaux de la poésie dans les ruelles du

XVIIe siècle, et dans tout le XVIIIe. — *Sua*, sans doute parce qu'on avait coutume de mélanger les lis avec les roses, pour faire ressortir les uns et les autres par le contraste des couleurs. — Sur les chevaux de la Lune, voir la note à I, XIII, 43. C'est la troisième fois dans les Amours qu'Ovide parle des enchantements dont la lune est victime : cf. I, VIII, 12, et II, I, 23. — Dans les *Métamorphoses* (IV, 332 sq.), Ovide compare encore un visage qui rougit à la lune qui s'éclipse et à l'ivoire teint.

39. Cinquième comparaison : trop est trop. *Assyrium*, parce que longtemps on s'était servi d'éléphants pour la guerre en Assyrie et en Perse, et que par suite il y avait eu beaucoup d'ivoire en ce pays : dans une pompe d'Antiochus Épiphane, on vit porter jusqu'à huit cents défenses d'éléphants. Tout cet ivoire afflua à Rome après la conquête. En définitive, il venait de l'Inde, et c'est dans l'Inde qu'à l'époque d'Ovide on allait chercher l'ivoire, appelé constamment *indicum* chez les auteurs. On en faisait venir aussi d'Afrique, notamment d'Éthiopie, mais en quantité beaucoup moindre. — *Tinxit*. Les plaques d'ivoire destinées à la marqueterie étaient souvent teintes de diverses couleurs, mais particulièrement de rouge ; c'était là, semble-t-il, une industrie asiatique, exercée par des femmes, en Méonie, en Carie, en Lydie. La raison que donne Ovide ne paraît pas dénuée de fondement, car les anciens se préoccupaient d'empêcher l'ivoire de jaunir ; on prétendait à Rome que l'air de Tibur avait cette propriété (!), et Properce entre autres (IV, VII, 82) l'attribuait à un don d'Hercule.

41. *Hic*, vulgate ancienne, pour *his* PS que Merkel et Riese ont conservé, quoique on ne voie pas très bien comment on peut opposer *his* à *alicui horum*. *Aut alicui simillimus horum* est d'ailleurs une cheville.

44. *Mæsta decenter erat*, c'est-à-dire *mæstam esse decebat* : cf. La Fontaine, *La Matrone d'Ephèse* : Une belle, alors qu'elle est en larmes, En est plus belle de moitié.

45. Ehwald ferme la parenthèse avant *culti*. — *Impetus fuit*, avec l'inf., j'eus le désir violent de ; syntaxe rare.

49. *Ultro*, en prenant les devants. — *Deteriora* ne veut pas dire, comme le pense Amar, moins bons qu'à mon rival : cette comparaison viendra ensuite ; Ovide prie sa

maîtresse de lui pardonner son accès de colère, et de ne pas lui donner des baisers moins bons qu'auparavant.

51. *Ex animo*, de tout son cœur, et non avec contrainte et en boudant, comme elle aurait pu faire. — *Excutere...*, faire tomber la foudre des mains de Jupiter : à plus forte raison le poète devait-il être désarmé. — *Trisulca*. Le foudre de Jupiter, forgé par les Cyclopes dans les ateliers de Vulcain, fut d'abord un simple trait, que Pégase portait à Jupiter, et que Jupiter conservait dans une tige de férule, comme fit Prométhée quand il déroba le feu du ciel ; l'aigle rapportait à Zeus les foudres lancés sur la terre. Postérieurement le foudre prit dans l'art plastique et dans la poésie la forme d'un trident simple, *trisulcus ;* bientôt ce fut un trident double, dont les dents alternèrent ensuite avec des rayons brisés : il y eut ainsi douze rayons, trois de vent, trois de feu, trois de grêle et trois de pluie.

54. *Volo* pour *velim*. — *Illa*, le baiser donné à l'autre. — *Ex hac nota*, de la même marque que le mien. On appelait *nota* l'étiquette placée sur le *cadus* ou l'amphore, pour indiquer l'année, l'espèce, la qualité du vin. Nous disons de même des liqueurs de marque, de première ou de seconde marque, expression qui passe métaphoriquement à d'autres objets, voire à des personnes.

55. De plus, celui que j'ai reçu à ce moment fut meilleur que ceux que je lui avais enseignés.

59 sqq. Le baiser sans doute était trop bon, et cela suffit pour que le poète s'en plaigne ; mais le plus grave, c'est qu'il n'a pu être enseigné qu'au lit, et que la leçon a dû être trop bien payée.

VI

PARAISON funèbre du perroquet de Corinne. Cette pièce, imitée du *Moineau de Lesbie*, de Catulle, à qui elle reste inférieure par le sentiment, malgré la perfection de la forme, fut imitée à son tour par Stace (*Silves*, II, IV).

2. *Exsequiæ* est le terme précis par lequel on désignait le transport du corps au milieu d'un concours d'amis qui suivaient le convoi : voir la note suivante. L'expression *exsequias ire* se retrouve dans divers auteurs.

3-6. Les oiseaux vont suivre le convoi du perroquet en imitant les usages romains ; la comparaison, trop suivie et trop précise, devient promptement d'un goût douteux : *genas*, en parlant d'oiseaux ! Le détail des vers 3 à 5 est emprunté aux habitudes des femmes, qui en effet, dans les convois funèbres, déchiraient leurs vêtements, se frappaient la poitrine avec bruit *(plangere)* en se lamentant, s'égratignaient les joues parfois jusqu'au sang, malgré la défense des décemvirs, et s'arrachaient les cheveux, qu'elles jetaient sur le cercueil. Le plus souvent ces manifestations excessives étaient l'office des pleureuses à gages *(præficæ)*, qui sans doute se contentaient de les simuler. Elles se trouvaient en tête du cortège, entourées de trompettes *(tubicines)* et de joueurs de flûte *(tibicines)*, qui accompagnaient leurs *næniæ*, chants funèbres aux paroles généralement ineptes. — *Longa tuba*. Dans les funérailles solennelles *(funus indictivum)*, il y avait des *cornicines*, dont l'instrument recourbé donnait des sons rauques et profonds, et des *siticines*, dont la trompette longue, *longa tuba*, réservée à ces solennités, avait des notes particulièrement graves. D'ailleurs la *tuba* était toujours un tube long, évasé à l'extrémité. — Riese croit à tort avec Burmann que *mæstis* est corrompu : cf. I, VI, 67, et XIV, 36.

7. C'est par une fausse interprétation du mot φιλομήλα qu'on a donné ce nom au rossignol, erreur commune à tous les poètes latins et devenue classique. Dans la véritable légende attique, c'est Procné qui fut changée en rossignol ; car c'est Procné qui était la femme de Térée, et qui, indignée en apprenant que son mari avait déshonoré sa sœur Philomèle, et lui avait coupé la langue, se vengea de lui en lui faisant servir à table les membres de son propre fils Itys. — Philomèle et Procné étaient filles de Pandion, roi d'Athènes, et sœurs de Procris, l'épouse de Céphale, dont nous avons parlé plus haut (note à I, XIII, 39). Il est assez curieux que les anciens aient métamorphosé en rossignol une princesse malheureuse, une mère pleurant le sort de son fils ; nous devons supposer qu'ils étaient plus sensibles

au caractère mélancolique du chant de cet oiseau, qu'aux variations infinies qui ont charmé les modernes. Le nom d'Itys n'est apparemment que l'onomatopée du chant même du rossignol. Le nom de Térée a en grec le même sens que le nom de la huppe, dont il prit la forme, dans la légende ; comme cet oiseau, qui poursuit les deux sœurs, le rossignol et l'hirondelle, a des instincts belliqueux, et sur la tête une aigrette guerrière pareille à celle d'un casque, on fit de Térée un fils d'Arès ou un roi de Thrace, *Ismarius tyrannus*. — *Suis*, qui lui appartenaient, qui lui convenaient.

9. *Devertere*, correction de Heinsius pour *devertite* P, *divertite* S. Riese écrit *devertito*, leçon proposée par Müller (Rhein. Mus.), mais dont la paternité remonte à Douza. — *Antiqua est* PS ; Merkel emprunte *antiqui* au cod. Sarrav.

12. On lit dans l'épître à Sapho (vers 38) : *Et niger a viridi turtur amatur ave ;* et Pline (x, 96), affirme qu'il y a une amitié naturelle entre les tourterelles et les perroquets, comme entre les paons et les colombes, entre les tourterelles et les merles. Comme observation scientifique, cela rappelle le pain trempé dans le vin du *Médecin malgré lui*. Que des oiseaux pacifiques, et dont la nourriture est différente, fassent bon ménage, cela peut d'autant moins surprendre que la chose arrive même à des espèces ennemies dont la nourriture est pareille, quand on les élève ensemble. C'est une question d'habitude, et non de nature. De la phrase de Pline, comme des deux passages d'Ovide (peu importe que l'épître ne soit pas de lui), on doit seulement conclure que c'était l'usage à Rome de faire vivre ensemble les tourterelles et les perroquets.

15. C'est ce qui s'appelle grandir les objets par la comparaison ! Amar cite à ce propos Gresset, comparant Vert-Vert à Énée. — *Juvenis Phoceus :* Pylade, fils de Strophius, roi de Phocide. Strophius était beau-frère d'Agamemnon et de Ménélas ; d'où il résulte que Pylade était cousin d'Oreste, fils d'Agamemnon, ainsi que d'Hermione, fille de Ménélas. C'est ce que Racine ignorait peut-être, quand il faisait de Pylade un confident, de rang inférieur.

18. *Mutandis sonis*, à prononcer des syllabes variées.

19. *Ut datus es*, immédiatement. — Ehwald a mis le premier une virgule après *infelix*.

21. *Smaragdos.* « Les anciens, dit M. Babelon, n'ont pas connu la véritable émeraude, qui ne se trouve qu'en Amérique ; par le nom de *smaragdus*, d'origine sémitique, ils désignent le quartz vert qu'en joaillerie on appelle *péridot* ou fausse émeraude. C'est d'ailleurs la matière d'un assez grand nombre d'intailles antiques. Après le diamant et les perles, l'émeraude est ce que Pline estime de plus précieux ; c'est la gemme dont l'éclat est le plus doux et le plus agréable ; aussi, prétend Pline, avait-on décrété qu'on ne la graverait jamais. Pline ajoute qu'il y a douze variétés d'émeraudes ; les plus belles sont les scythiques ; viennent ensuite celles de la Bactriane, de l'Égypte, de Cypre, de Perse, de l'Attique, du mont Taygète en Laconie, de Sicile, etc. » Voir le chapitre XXXVII de Pline, qui traite uniquement des gemmes. On voit que si l'émeraude ancienne n'était pas la véritable, elle avait cependant son prix ; mais le renseignement que nous donne M. Babelon peut servir à expliquer *fragiles*, qui ne saurait sans doute s'appliquer à l'émeraude véritable. — Au sens précis, *punica* signifie de pourpre ; mais la pourpre avait un nombre infini de variétés, depuis le jaune jusqu'au noir, en passant par toutes les nuances du rouge et du violet. Ici le mot désigne une couleur intermédiaire entre le jaune et le rouge, l'orangé ; il en est de même de *croco rubro*, safran rougissant.

24. *Blæsus* veut dire bègue ; mais *blæso sono* ne signifierait-il pas plutôt ici en grasseyant ?

29. Il est absolument évident que les vers 29-32 interrompaient malencontreusement le développement commencé par les vers 25-28, ainsi que plusieurs érudits l'ont signalé, et l'on s'étonne qu'aucun de nos éditeurs n'ait interverti ces deux groupes. — *Ora vacare* est un hellénisme peu agréable ici : on préférerait *poterant*.

31. *Causæ somni* n'est pas un attribut, mais une simple apposition à *papavera*, quelque chose comme une épithète de nature ; il n'y a qu'un seul attribut qui est *esca* : il se nourrit d'une noix et de quelques graines de pavot. Il est absurde de supposer qu'on se sert de pavots pour endormir le perroquet !

25. *Invidia*, le destin jaloux, Némésis.

27. *Sua*, qui leur sont habituels. La polygamie étant

très fréquente parmi les cailles, les mâles, qui sont d'un naturel violent et passionné, se livrent entre eux des combats sanglants pour la possession des femelles. Des voyageurs racontent qu'en Chine on dresse les cailles à lutter en champ clos, comme les coqs chez nous. — Les réflexions d'Ovide sur la longue vie des cailles et de quelques autres oiseaux paraîtront d'abord singulières, si l'on songe que la vie des perroquets est fort longue aussi. Mais il faut supposer que le poète compare ici des individus et non des espèces. Les cailles sont batailleuses : or il y en a beaucoup *(frequenter)* qui vivent longtemps ; les perroquets sont pacifiques : or celui-ci meurt jeune ; le sort est donc injuste. Au surplus il est probable qu'Ovide ignore l'âge de son perroquet ; il le suppose mort avant le temps, et part de cette hypothèse pour développer un lieu commun, qu'il renouvelle par le détail.

33. *Ducens per aera gyros* est destiné, aussi bien que *sdax*, à caractériser un oiseau de proie. Le geai, qui vient ensuite, n'est plus un oiseau de proie, mais un oiseau de mauvais augure. Notons que *auctor* est plus fort que *augur :* le geai ne se contente pas d'annoncer la pluie, il la fait venir, en cajolant de sa voix aigre et désagréable. Plusieurs oiseaux, de la même famille que le geai, passaient pour avoir aussi cette propriété fâcheuse, par exemple le corbeau et la corneille, apparemment pour la même raison. Nous nous faisons encore l'écho de cette vieille superstition, quand nous disons aux gens qui chantent mal qu'ils vont faire pleuvoir.

35. Ovide explique dans les *Métamorphoses* (II, 551 sqq.) les circonstances dans lesquelles la corneille encourut la disgrâce de Minerve. Fille de Coronеus, roi de Phocide, elle avait échappé, vierge encore, à la poursuite de Neptune, grâce à Minerve, qui l'avait métamorphosée et avait fait d'elle son oiseau favori ; mais elle fut supplantée par la chouette dans les faveurs de la déesse, le jour où elle lui révéla l'indiscrétion des filles de Cécrops, ouvrant le coffre où Minerve avait enfermé Érichtonios à l'insu des dieux. Les messagers de mauvaises nouvelles n'ont jamais été bien reçus.

37. *Ille,* pour *illa* PS, conservé par Riese et Ehwald, et qui a l'inconvénient de rattacher *loquax* à *imago*.

39. *Fere*, d'ordinaire. — *Manibus avaris*, la Mort, les Parques, le Destin. Ce texte paraît corrompu ; *manibus* manque dans S, ce qui fait supposer dans l'archétype un mot illisible ou absent que le copiste de P aura voulu remplacer (Müller, *Philol.* XI, p. 71) ; mais Müller est bien hardi d'écrire *Parcis*. Heinsius conjecturait *averris* pour *avaris*. — *Implentur numeris* semble bien équivaloir à *implent numeros :* vont jusqu'au bout des années qui leur reviennent normalement.

41. *Phylacidæ*, Protésilas, originaire de Phylacé, en Thessalie. En arrivant à Troie, il sauta le premier sur le rivage ennemi, et fut tué aussitôt par Hector, comme un oracle l'avait prédit. Il n'est pas moins célèbre par l'amour conjugal de sa femme, qui ne put lui survivre (cf. plus loin XVIII, 38). Une tradition racontait qu'il avait obtenu de Pluton la faveur de revenir sur la terre passer un jour auprès d'elle : cf. Lucien, *Dial. des Morts*, 23. — Thersite, le héros difforme, louche et boiteux, le plus laid des Grecs, symbolise depuis Homère la lâcheté insolente. — *Vivis fratribus* est sans doute une allusion aux invectives que Priam (*Iliade*, XXIV, 253 sqq.) adresse aux fils qui lui restent après la mort d'Hector. On peut objecter au poète que plus d'un frère d'Hector était mort ; ensuite les invectives de Priam, dictées par la douleur, n'étaient pas méritées par tous ceux qui restaient : Pâris lui-même n'était pas si lâche ; mais il est véritable qu'aucun d'eux ne valait Hector.

45. *Septima lux*. Ciofanus cite à ce propos Hippocrate et Galien, et la théorie des jours critiques, qui n'ont rien à faire dans la circonstance. Il est véritable que dans la fièvre typhoïde, l'état du malade vers le 7e et le 14e jour est d'une grande importance *pour le pronostic*. Le perroquet *meurt* le 7e jour : cela est tout différent, et c'est un pur hasard. — *Non exhibitura sequentem*, expression bizarre, qui suppose que les jours naissent les uns des autres. — La Parque est représentée ici comme ayant une quenouille pour chaque vie : quand il n'y a plus de laine sur la quenouille, la vie cesse. Le plus souvent, on représente une des Parques, Atropos, coupant le fil que Clotho tire de la quenouille et que Lachésis enroule autour du fuseau. — *Venit* PS ; Merkel a gardé la vulgate *aderat*, que rien ne justifie ; Müller aussi, mais par mégarde.

47. *Stupuerunt verba*, pour *lingua stupuit ;* de même *moriens* est pour *morientis*.

51. *Dubiis* atténue ce que la formule *si qua fides* a encore de trop affirmatif. — *Piarum* renouvelle l'assimilation des oiseaux avec les hommes : ce sont les justes, ceux qui n'ont fait de mal à personne, par opposition avec les oiseaux de proie cités plus haut, ou les oiseaux de mauvais augure, *obscenæ aves*, comme le geai.

53. *Pasci* se dit des oiseaux, même en prose. — Le Phénix passait pour vivre cinq ou six cents ans, après quoi il se construisait un bûcher avec des bois odoriférants que le soleil enflammait, et de sa cendre renaissait un autre phénix. Cf. *Métam.* XV, 392 sqq. C'est apparemment le phénix mort qu'Ovide met dans son paradis des oiseaux ; mais alors il devrait y en avoir plus d'un. Ovide n'y regarde pas de si près : *unica* est une épithète de nature, et l'idée de phénix est inséparable de celle d'unité. D'ailleurs chaque espèce est représentée ici par un seul individu.

55. *Ipsa* se comprend peu. — Reine du ciel, Junon exerçait son autorité sur les astres qui le parcourent : c'est pourquoi on lui avait consacré le paon, dont le plumage constellé symbolisait les étoiles ; plus tard ce furent les yeux d'Argus qui devinrent les ocelles de la roue du paon. — *Cupido*, amoureux, comme précédemment, V, 26, et passim dans les élégiaques.

58. Nous savons en effet qu'aux Champs-Elysées les justes n'ont pas d'autres occupations que celles qu'ils avaient sur terre : le perroquet charme donc les oiseaux par sa voix.

59. *Ossa*. Le mot s'emploie indifféremment en cas d'inhumation et en cas d'incinération ; mais il n'est pas probable que le perroquet ait été incinéré. On a dû le mettre dans une fosse, et amonceler la terre par dessus en *tumulus*, comme on faisait pour les *busta* des gens qui n'avaient pas de sépulture familiale : voir la note à III, VI, 73. — *Carmen*, une épitaphe.

61. *Colligor placuisse :* la tournure personnelle fait ici un singulier effet. — *Plus ave*, comme il n'est pas habituel aux oiseaux. — Le distique est faible, mais on a eu tort d'en conclure qu'il n'était pas d'Ovide.

VII

CORINNE, ayant soupçonné les relations d'Ovide avec Cypassis, sa coiffeuse, a eu avec eux une explication (voir le morceau suivant, vers 7-10 et 15-18). Ovide a nié énergiquement et détourné avec beaucoup d'habileté les soupçons légitimes de sa maîtresse. Il met sa réponse en vers.

1. *Ergo ;* Riese ajoute *ego :* voir la note à I, II, 49. — *Sufficiam,* fournirai-je matière ? — *Ut vincam,* à supposer que je me disculpe.

3. Cette élégie, adressée à Corinne, étant de la jeunesse du poète, est par suite antérieure presque certainement à la construction des théâtres de Balbus et de Marcellus : voir plus haut la note à II, 26. Aussi n'a-t-il pas employé ici le pluriel. Il parle d'un seul théâtre, le théâtre de Pompée, qui en effet était fort riche, et tout peuplé de statues de marbre, érigées par Atticus. — *Summa,* car les femmes étaient reléguées aux gradins supérieurs : voir encore la note à II, 26. — *Dolere velis,* pour *doleas,* insiste sur cette idée que Corinne fait exprès de se créer des tourments.

5. *Candida femina,* une jolie femme. — *Tacito vultu.* Je ne sais pourquoi Amar et les traducteurs rapportent ces mots à Ovide, contrairement à la grammaire, aussi bien qu'à la pensée : au distique précédent, c'est Ovide qui regarde du côté des femmes ; ici c'est une femme, dont les regards tombent par hasard sur Ovide, ou rencontrent ceux d'Ovide, et Corinne s'imagine qu'elle lui fait signe des yeux.

7. *Misero,* sous-ent. *mihi :* ne pas joindre *misero ungue.* — *Si culpo,* si je conteste la beauté d'une femme. *Crimen,* crime, comme au vers 28, tandis qu'aux vers 1 et 17, le mot a le sens ordinaire d'accusation.

9. *In te quoque :* évidemment tu ne peux pas m'accuser d'en aimer une autre ; mais alors tu prétends que je ne t'aime pas toi-même.

12. Joli et spécieux, mais Ovide n'en croit pas un mot, d'autant plus qu'il sait fort bien qu'il est coupable.

13. *Nunc*, au lieu de cela, mais. *Frustra*, sans fondement, même sens à peu près que *temere*.

15. Cette comparaison est expliquée par le distique qui précède : tes accusations perpétuelles, qui ne reposent sur rien, ne font pas plus d'effet sur moi que n'en font sur l'âne les coups répétés dont on l'accable injustement. Et ce n'est l'entêtement proverbial de l'âne n'a pas d'autre cause que les mauvais traitements dont il a été l'objet ; au contraire on obtient tout d'un âne qu'on a bien traité.

17. Cypassis est une coiffeuse, *ornatrix*, comme Napè. Voir les notes à I, XI, 1, et XIV, 16. — *Objicitur*, sous-ent. *mihi*. — *Contemerasse torum*, au sens figuré, avoir trompé. Le vers 27 de la pièce suivante prouverait, s'il en était besoin, que *torum* n'est pas pris au sens propre.

19. *Di melius*, sous-ent. *dent mihi :* puissé-je ne me plaire jamais à... — *Sortis contemptæ*, de condition méprisable, comme *invictus* signifie invincible, faute d'adjectif marquant la possibilité.

21. *Inire connubia veneris famulæ*, avoir des relations amoureuses avec une servante. Je pense qu'on peut considérer *famulæ* comme l'épithète de *veneris*, à peu près comme nous disons : des amours ancillaires, à moins que *famulæ* ne soit au datif. — *Verbere secta :* voir la note à II, 11, 61.

23. *Operata*, préposée à : cette fonction délicate, qui exige du talent (cf. VIII, 2), et qui fait de Cypassis une esclave préférée (cf. I, XI, 1 sq.), est une raison de plus pour qu'on la respecte. — *Per doctas* est la vulgate, acceptée par Merkel. Il y a dans PS *perdocta est*, d'où Müller a tiré *perdoctæ est*, accordant *perdoctæ* avec *manus* par une syntaxe bien embarrassée. Riese et Ehwald écrivent *perdocta est... manu*, conjecture de Heinsius, où *est* est gênant, n'étant pas enclitique.

25. Pour *tam*, au lieu de *erat* PS, Riese écrit *sit*. — *Rogarem :* voir plus haut la note à II, 5. — *Ut indicto...*, pour être non seulement repoussé, mais encore dénoncé.

27. *Volatilis*, ailé, et non volage.

VIII

EN même temps qu'Ovide mettait en vers les arguments par lesquels il avait essayé de déjouer les soupçons de sa maîtresse, il écrivait à Cypassis pour lui demander qui avait pu informer Corinne. Comme il a fait tout ce qu'il fallait pour détourner les soupçons, il demande en récompense un rendez-vous à Cypassis.

1. Voir la note à I, VII, 11.

3. *Non rustica* : voir la note à II, IV, 13. — *Aptus*, qui fait l'affaire de quelqu'un.

7. *Tamen*, parce que *num* équivaut à *non* pour le sens. *Erubui*, ai-je rougi, quand elle m'a accusé? car rougir, c'est se trahir. Cypassis est moins effrontée qu'Ovide (voir au vers 16). Ce distique et le suivant, ainsi que les vers 15 à 18, prouvent que Corinne a confronté Ovide avec Cypassis. C'est à la suite de cette scène qu'ont été écrites les élégies VII et VIII. — *Lapsus in verbo*, expression renversée : ce sont les mots qui échappent. — *Conscia*, révélateurs, comme plus haut, I, 8.

9. *Quid quod*, bien plus, comme s'il y avait *non* au lieu de *num* aux vers précédents. A cause de l'interrogation, *quid quod* se traduirait bien par *au contraire*. — *In ancilla*, et non *in ancillam*, qui signifierait contre une servante. — *Mente carere bona*, être fou ; voir la pièce précédente, vers 19 sqq.

11. *Thessalus*, Achille, parce que Phtie, où régnait le père d'Achille, était une ville de Thessalie. — *Phœbas* signifie prêtresse d'Apollon ; Cassandre est ainsi nommée, parce qu'elle avait reçu d'Apollon, qui l'aimait, mais dont elle avait repoussé l'amour, le pouvoir fatal de prédire, sans que personne crût jamais à ses prédictions. — *Myceneo duci* : après la prise d'Ilion, Cassandre était échue à Agamemnon, dont elle eut deux jumeaux, Téléclamos et Pélops ; on sait qu'elle servit de prétexte à Égisthe et Clytemnestre pour accomplir leur crime. — Ce distique a

paru imité d'Horace, *Odes*, II, IV, 2 sqq. Le vers 12 est répété presque textuellement dans les *Tristes* (II, 400), ce qui est assez dans les habitudes d'Ovide. — Müller considère ce distique et le suivant comme interpolés. Il est vrai qu'ils sont bien érudits, et qu'ils semblent interrompre la suite des idées ; mais il est bien naturel pourtant qu'Ovide se justifie auprès de Cypassis du propos qu'il a tenu en sa présence, en montrant qu'il n'exprimait pas du tout sa pensée ; et d'autre part la décoration des maisons romaines ne permettait pas à Cypassis d'ignorer les faits dont il parle.

13. *Tantalide :* Agamemnon était fils d'Atrée, petit-fils de Pélops, et arrière-petit-fils de Tantale, fils lui-même de Jupiter ; d'où les noms d'Atride, Pélopide et Tantalide.

16. *Totis genis :* c'est ce que nous appelons familièrement jusqu'au blanc des yeux.

17. Pour effacer la mauvaise impression que devait produire la rougeur de Cypassis, Ovide, qui n'est, lui, qu'un libertin, et qui ne perd pas sa présence d'esprit *(quanto præsentior)*, a immédiatement recours aux serments ; il expliqua sans doute la rougeur de l'esclave par l'affront que lui faisait le soupçon de sa maîtresse ! — *Si refers*, si tu t'en souviens, rappèlle-toi. — *Per Veneris... :* voir VII, 27, sq.

19. *Puri :* il est indulgent pour lui-même. — Sur les serments d'amour impunément violés, voir la note à I, VIII, 85. Les paroles, serments, vœux, projets, etc., emportés par les vents, sont une idée très banale chez les poètes latins ; quand le poète précise, il les fait emporter sur la mer, parce qu'elle est « le royaume des vents » ; avec plus de précision encore, il les fait emporter en Orient, quel que soit d'ailleurs le nom du vent, sans doute parce que l'Orient comprend les pays les plus éloignés de l'Italie. Ici le poète s'arrête à la mer de Carpathos, qui baigne la Crète ; Tibulle va une fois (I, V, 36) jusqu'en Arménie.

21. *Pretium dulce* est une apposition ; mais *mihi* doit se rattacher de préférence à *repende*. — Sur le sens de *fusca*, voir la note à II, IV, 40. Cypassis venait peut-être d'Éthiopie : les esclaves de ce pays étaient alors très à la mode.

23. Le poète prévoit une objection et la réfute d'avance.

— *Novos :* le premier danger conjuré, Cypassis ne se souciait pas de s'exposer à un autre. — *Unum e dominis :* Ovide se considère comme étant aussi le maître de Cypassis, conjointement avec Corinne, sa maîtresse. *Emeruisse,* obliger : oblige-moi, cela suffira.

26. *Veniam,* au lieu de *ero :* cf. plus haut, II, 56. — Ovide veut effrayer Cypassis en la menaçant d'une dénonciation, qui en effet pouvait avoir pour elle des conséquences plus graves que pour lui. Cette menace prouve que Corinne n'avait eu que des soupçons.

28. *Modis :* cf. III, VII, 64, et la note.

IX

IL y a sous le numéro IX deux pièces que L. Müller le premier a séparées, d'après Hampke (v. Philologus, XI, p. 89 sqq.) Riese a supposé qu'il y avait seulement une lacune ; ce n'est pas assez. Ehwald a accepté la division. Il est manifeste que le poète traite ici deux sujets différents, et même contraires, et il y a quelque absurdité à supposer qu'il passe ainsi d'une idée à l'idée exactement opposée, sans aucune espèce de transition. Dans les vingt-quatre premiers vers, le poète se plaint d'être toujours tourmenté par l'Amour ; il le prie de s'attaquer désormais à d'autres, et de le laisser prendre enfin sa retraite. Après quoi il chante la palinodie : il ne peut vivre sans amour ; il plaint ceux qui peuvent dormir la nuit, et ne demande qu'à aimer toujours. Assurément ces deux morceaux sont liés ensemble, comme le sont par exemple les deux précédents, plus intimement, si l'on veut ; ils se font pendant, comme le pour et le contre ; ils sont inséparables, mais ils sont distincts, et il est plus difficile de les réunir en un seul qu'il ne le serait par exemple de réunir plus loin XIII et XIV.

1. *Pro me* pour *in me* est d'un latin contestable. — *Desidiose,* car il n'en sort jamais, il y est à demeure,

3. *Tua signa*, nouvelle assimilation de l'amour avec la guerre, ainsi qu'aux vers 23 sq. — *Ladis, vulneror*, allusion aux châtiments dont on punissait les déserteurs, *qui signa reliquerant*.

6. *Erat*, aurait été, et mieux serait, ainsi qu'au vers 24. Cf. la même pensée. I, II, 22.

7. *Hæmonius*, comme plus haut (VIII, 11) *Thessalus*. — Télèphe, fils d'Hercule et roi de Mysie, avait été blessé par Achille en luttant contre les Grecs. Ayant appris par l'oracle qu'il ne pouvait guérir que de la main qui l'avait blessé, il fit alliance avec les Grecs, et Achille consentit à le guérir. Nous savons en effet par l'*Iliade* (XI, 831) que le centaure Chiron avait enseigné la médecine au fils de Pélée. Ainsi se trouve pleinement justifiée l'expression d'Ovide. *ope medica*. Ovide n'en dit pas davantage ; mais il y a sur cette guérison deux traditions différentes, que nous devons examiner. Les uns racontent qu'Achille guérit Télèphe avec une herbe qui prit son nom, et que les savants appellent encore *achillée* C'est peut-être la ressemblance des noms qui a créé la tradition. Quoi qu'il en soit, l'*achillea millefolium*, dite vulgairement *millefeuille, saigne-nez*, ou *herbe aux charpentiers*, sans doute parce que les charpentiers en faisaient particulièrement usage pour leurs coupures, a été longtemps employée en cataplasmes pour panser les plaies, à cause du tannin et de l'huile essentielle aromatique que renferment ses sommités ; elle n'a disparu de la pratique médicale que tout récemment, rendue inutile par les progrès de l'antisepsie ; l'usage s'en retrouverait sans doute aisément dans les campagnes. L'autre tradition, beaucoup plus répandue, veut que la guérison ait été opérée par la lance même qui avait blessé Télèphe. Un miroir étrusque représente la scène. Properce (II, I, 64) adopte formellement cette tradition, ainsi que Pline (XXXIV, 15), qui attribue cette vertu curative à la rouille de la lance. On aurait tort de sourire à cette affirmation de Pline ; il savait fort bien ce qu'il disait. La rouille en effet, formée d'oxyde de fer, possède les propriétés astringentes qui de très bonne heure ont fait employer diverses préparations ferrugineuses pour tarir les hémorragies légères, et aussi pour guérir les plaies et ulcères. La blessure de Télèphe n'était plus récente ; elle

avait dû s'ulcérer, pendant qu'il consultait l'oracle ; or il ne serait pas surprenant que l'application d'un fer de lance, rouillé au préalable pendant l'espace d'une nuit, ait pu, au bout d'un certain temps, amener une modification très réelle dans l'aspect d'une plaie ancienne. On peut admettre aussi qu'Achille ait gratté la rouille de sa lance sur la plaie ; mais on se le représente plus volontiers se donnant, par la simple application du fer de lance, des airs de thaumaturge, que l'oracle autorisait, et qui devaient produire une suggestion plus puissante sur l'esprit de Télèphe. Rappelons en outre que cette fameuse lance avait été donnée jadis à Pélée par Chiron lui-même, qui avait dû apprendre à Achille la manière de s'en servir. En résumé, quelle que soit la tradition que l'on suive, on voit que cette légende de la guérison merveilleuse de Télèphe est dans l'ordre des choses vraisemblables, et s'appuyait sur des observations médicales réelles.

10. *Inventis*, ablatif, complément du comparatif *ulteriora*, qui n'a d'ailleurs pas un autre sens que *alia* ou *nova*.

12. *In hoste*, quand tu as affaire à un ennemi : cf. plus haut VIII, 9.

13. *Hamata*, munis de crochets, c'est-à-dire barbelés. La pointe aiguë des flèches était munie d'ordinaire à sa base de deux oreillons également aigus, qui avaient pour effet de maintenir la flèche dans la plaie, quand elle s'enfonçait un peu profondément : c'est ce qu'on appelle les barbes. — *Retundere* : là où il n'y a pas de chair, la pointe de la flèche ne peut que s'émousser. Ovide fait ici une allusion nouvelle à sa maigreur, et en tire parti pour le développement de son idée ; cf. plus loin X, 23 sq., et aussi I, VI, 5 sq.

15. *Sine amore puellæ*, momentanément, sans quoi Ovide serait en contradiction avec ses opinions connues. — *Triumphus* étant pris au sens figuré, *eat* est donc simplement pour *sit* : voir la note à II, II, 56.

17. C'est-à-dire si elle s'était bornée, comme l'Amour, à un petit nombre de conquêtes. — *Stramineis casis*, des chaumières : allusion à l'état primitif de Rome, tel que le décrivait Ovide lui-même (*Fastes*, I, 509 sqq.), après ses contemporains, Tibulle (II, V, 23 sqq.), Virgile (VIII,

357 sqq.), Properce (IV, 1). — *Tecta* paraît bien impropre, à côté de *casis;* Merkel suggérait *texta* ou *facta*.

19. Encore un exemple frappant d'asyndéton. Les comparaisons qui suivent expriment une tout autre idée que la première, à laquelle rien ne les oppose. Il y a même là une certaine maladresse. — *Acceptos*, au sens figuré : il aura la joie de s'y reposer. *Deducitur* est le terme technique ou officiel qu'on employait pour l'établissement des *coloniæ*. La première mesure consistait à élire des *triumviri, decemviri* ou *vigintiviri coloniæ deducendæ*, chargés de diriger l'opération dans tous ses détails; après quoi les colons étaient en effet *conduits* à leur poste en ordre militaire, drapeau en tête *(sub vexillo)*, divisés en *equites* et *pedites*. A l'origine, les colonies étaient des postes avancés ou des forteresses, destinés à couvrir la frontière; elles étaient constituées naturellement avec des citoyens. Plus tard les citoyens furent remplacés dans ce rôle par les Latins. Mais les colonies de citoyens réapparurent au temps des Gracques, sous la forme toute différente de distributions de terres à de grandes masses de citoyens pauvres. A partir de Sylla, ces distributions de terres, faites par éviction des propriétaires, furent réservées aux soldats qui avaient terminé leur temps de service : on conçoit aisément que, le jour où les légions furent composées en majorité de volontaires recrutés parmi les classes les plus pauvres, le devoir des généraux était d'assurer une retraite honorable à leurs vieux soldats, souvent licenciés en masse après une longue série de campagnes. L'exemple de Sylla fut suivi par César et par Octave, qui du moins donnèrent quelque indemnité aux propriétaires évincés. Auguste n'établit pas moins de vingt-huit colonies militaires en Italie, et plusieurs dans les provinces, par ce procédé : c'est à quoi Ovide fait allusion ici. Après Auguste, les colonies furent établies à peu près exclusivement dans les provinces, où il y avait des terres à meilleur marché. — *Mittitur in saltus*, est mis au vert. *Carcere liber :* il s'agit du cheval de course qu'on réforme, et qui n'entrera plus dans les *carceres* (voir la note à III, 11, 9).

21. Les *navalia* étaient des chantiers de construction pour les navires, des arsenaux, qui, à Rome, étaient situés sur la rive gauche du Tibre, à peu de distance du Champ

isseaux à sec, soit pour les
momentanément, soit pour
tendaient naturellement sur
ng du fleuve, d'où l'épithète
du gladiateur libéré, à qui
de congé, pour l'affranchir
dans l'amphithéâtre, une
était l'épée dont se servaient
udus), pour apprendre l'es-
us, on ne mettait d'armes
gens : ils en eussent trop
faisait même pas lutter
ient avec le fleuret de bois
sol. — Il ne faut pas être
obtenir ainsi leur congé. Il
s condamnés à mort qu'on
n'était souvent pour eux
tout cas ils devaient périr
vement des gladiateurs de
urément dangereux, plus
dors, mais il n'était pas
ueur pour sortir vivant de
ord lutter avec un adver-
vainqueur, ni vaincu : les
s graciés simultanément,
bonorable. Même vaincu,
e peuple l'exigeait, *pollice*
ur ceux qui s'étaient bien
tout court. D'autre part le
igées du gladiateur n'était
qui étaient condamnés à
ateurs pouvaient recevoir
Ils pouvaient même, après
taire dans le *ludus*, être
r le bonnet de l'affranchi) ;
hithéâtre, ils pouvaient très
vingt ou trente fois. Il en
ui leurs maîtres imposaient
rande majorité des gladia-
affranchis en recevant la
ent-ils au bout d'un temps

assez court. Et non seulement le nombre des gladiateurs qui obtenaient la *rudis* était considérable, mais les rengagements étaient fréquents. Bien des gladiateurs ne concevaient pas de profession plus belle que la leur, encouragés qu'ils étaient par l'opinion publique, peu d'accord avec les lois. Le *rudiarius* robuste, quand il avait de nombreuses victoires à son actif, et peu de crainte d'être souvent vaincu, se rengageait d'autant plus facilement que la profession était devenue très lucrative, et qu'il pouvait se montrer parfois très exigeant. Tibère dut un jour payer 100,000 sesterces pour obtenir le rengagement de quelques gladiateurs d'élite ; si bien que Marc-Aurèle fixa un maximum de 12,000 sesterces pour le gladiateur qui traitait lui-même. — Les expressions *rudem accipere*, *rude donari*, avaient pris un sens figuré ; quand Scaliger intervertissait ce pentamètre avec le précédent, malgré la place occupée par les *que*, peut-être appliquait-il l'expression au soldat licencié ; mais il n'y a à cela aucune raison. Pourquoi Merkel considérait-il les vers 20 et 21 comme interpolés ? Est-ce pour le motif que nous venons de dire, et afin de rapprocher 22 de 19 ? Ou bien est-ce parce que le nombre des comparaisons lui paraissait excessif ? Mais Ovide n'est pas avare en cette matière (cf. II, V, 35 sqq.), et d'ailleurs pourquoi supprimer celles-ci plutôt que celles-là ? Elles se valent toutes. Cf. d'ailleurs *Tristes*, IV, VIII, 17 sqq.

23. *Merui*, j'ai fait du service, comme les soldats, à qui l'expression s'applique presque exclusivement ; *defunctum*, libéré.

25. Quelle syntaxe bizarre !

27. *Pertæsum est*, sous-ent. *amare ;* la fin du vers a le même sens.

29. Tout ainsi qu'un cheval qui a la bouche forte, dit Régnier (*Sat.* VII). — *Retentantem*, qui essaye de retenir, qui serre le frein.

31. *Prope jam prensa tellure*, au moment où le bateau va atterrir, et lancer les crampons ou les cordes qui le fixeront au rivage. L'expression, un peu hyperbolique, est maladroitement affaiblie par *tangentem portus ;* mais cette

comparaison est plus exacte que la précédente, à cause de l'idée de recommencement qu'elle enferme.

33. *Referre* ne veut pas dire ici *ramener*, comme d'habitude, mais bien *remmener*, emporter de nouveau dans la direction d'où l'on vient, comme le vent remporte le vaisseau vers la haute mer. — *Purpureus* : cf. II, I, 38.

36. *Hic tibi sunt vires*, contre moi tu es fort ; *huc tua dextra facit*, contre moi tes coups sont efficaces. — Dans P, il y a *hic* trois fois de suite, aux vers 36 et 37 : la faute est évidente pour le troisième ; elle l'est moins pour le second, que Merkel, Müller et Riese ont conservé.

38. *Præ me*, en comparaison de moi : elles sont plus souvent dans mon cœur que dans leur carquois.

41. Ce fut de tout temps un lieu commun. La mythologie grecque faisait de Hypnos le frère de Thanatos, et même le frère jumeau. Sur le coffre fameux de Cypselos, la Nuit porte ses deux enfants, sur la main droite Hypnos tout blanc, sur la main gauche Thanatos tout noir. Il semble que la poésie et l'art grec aient voulu atténuer ainsi l'horreur que la mort inspire : sur les sarcophages, au lieu de Thanatos, on représentait Hypnos debout, tenant un flambeau éteint et renversé. Ici la pensée est inverse : au lieu d'adoucir l'idée de la mort, Ovide déprécie le sommeil par sa comparaison. Ainsi Virgile (VI, 278) place le Sommeil à côté de la Mort, parmi les formes terribles qui peuplent le vestibule des Enfers : *Tum consanguineus Leti Sopor*. Il semble que pour les poètes romains le sommeil soit un mal, parce que la vie est déjà trop courte : l'idée de l'immortalité de l'âme est évidemment absente de leurs préoccupations ; aussi est-ce le cri du cœur que pousse Ovide, quand il dit : *Longa quiescendi tempora fata dabunt*.

43. *Modo*, tantôt, en corrélation avec les deux *modo* du vers 45, et les deux *sæpe* du vers 46, qui ont le même sens.

46. *Eam* peut assurément signifier : que je m'en aille ; mais il est bien évident que *repulsus eam* est pour *repulsus sim* (voir la note à II, II, 56), qui est lui-même pour *repellar*.

47. On ne s'attendait guère à trouver Mars en cette affaire ! Au surplus, le distique serait mieux placé après le suivant, qu'il développe : Cupidon est léger, si léger, qu'il a rendu léger Mars lui-même, son beau-père. Sur la filia-

tion de l'Amour, voir la note à I, II, 24, où *vitricus* désigne Vulcain, et non Mars, comme nous l'avons montré. — *Exemplo tuo*, c'est-à-dire tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre : c'est le développement de *dubius*. Ovide a déjà rapproché (I, IX, 29 sq.) l'inconstance de l'Amour et celle de Mars.

51. *Rogantem* P m. s. ; Ehwald a adopté la leçon *Cupido* P m. p., qui a l'inconvénient de répéter la fin du vers 47, et de laisser *exaudis* sans régime. — *Gere*. Müller écrit *geres*, parce que, dit-il, avec *gere*, le poète aurait dû dire *exaudias*, et que d'autre part il y a *geret* dans S (voir Philologus, p. 70 sq.)

53. *Vaga*, inconstante, ce qui ne veut pas dire ici que les femmes changent souvent d'amour (ce serait reconnaître encore l'empire de Cupidon), mais que souvent elles cessent d'aimer : cf. vers 15. Ovide veut que les femmes aiment toujours ; c'est ainsi qu'il a le plus de chances d'être aimé lui-même.

X

SUR la foi d'un de ses amis, Ovide a cru qu'on ne pouvait aimer deux femmes ensemble. Aussi l'Amour l'a trouvé sans défense, et le voilà pourvu de deux passions. Il se plaint à Vénus, pour la forme, mais il est très heureux de l'aventure, se sentant parfaitement capable de suffire à la besogne, et ne souhaitant qu'une chose : mourir en ... aimant.

1. Ce Grécinus fut un des amis les plus fidèles d'Ovide, qui lui a adressé trois de ses *Pontiques* (I, VI ; II, VI ; IV, IX), où il le compare une fois à Pylade et à Pirithoüs. Il appartenait à la gens Pomponia, et fut nommé consul *suffectus* par Tibère en 769/16 ; il semble qu'il intercéda auprès d'Auguste en faveur d'Ovide. — Grécinus avait parfaitement raison, s'il parlait d'amour sérieux et profond : en cas pareil, le second amour fait disparaître le premier.

Mais il aurait dû songer à qui il parlait; au point de vue d'Ovide, il avait tort. Il avait tort aussi pour A. de Musset : voir *Les deux Maîtresses*.

3. *Per te*, non par toi, mais grâce à toi : je suis victime de la sécurité que tu m'as donnée. — *Turpis*, j'en ai honte; l'idée porte exclusivement sur *duas*, et non sur la profession des deux femmes; la chose est d'ailleurs plus que contestable.

5. *Operosæ cultibus* pourrait à la rigueur signifier élégantes; il est plus probable que cela signifie femmes de chambre, ou coiffeuses : cf. plus haut (VII, 23) *ornandis operata capillis*. *Artibus* paraît appuyer fortement cette hypothèse : laquelle des deux est la plus habile dans son *métier ?* — On pourrait croire que Cypassis est l'une des deux; mais il n'en est rien, sans quoi, avec Corinne, cela ferait trois. L'élégie est donc d'une époque postérieure.

7. Leurs genres de beautés sont différents et peu comparables; aussi chacune des deux l'emporte par certains avantages.

9. *Errant* ne paraît pas très bien dit; Ovide semble faire peu à propos passer à l'amour même l'incertitude qui appartient à l'amoureux. — Le mot *phaselos* désigne ordinairement des navires de petite dimension et de forme allongée, par suite assez rapides, qui tiraient probablement leur nom de Phaselis, ville de Lycie.

11. *Eryx* était le nom d'une ville (aujourd'hui Catalfano) et d'une montagne (aujourd'hui San-Giuliano) situées à l'extrémité occidentale de la Sicile. La montagne devait son nom, dit la fable, à Éryx, fils de Vénus et de l'Argonaute Butès, et roi de cette partie de la Sicile : vaincu et tué par Hercule, qu'il avait défié au ceste, il avait été enseveli sur la montagne. Au sommet de l'Éryx, on bâtit à Vénus un temple dont la splendeur égalait, dit Pausanias, celle du sanctuaire de Paphos. Le nom d'Érycine fut bientôt presque aussi célèbre que ceux de Cypris et de Cythérée (voir la note à II, XVII, 4). — *Sine fine*, ne pouvant grammaticalement jouer le rôle d'une épithète à *dolores*, doit donc porter sur *geminas*, et ôte à ce verbe le sens précis qu'on aurait pu lui donner. — *In curas*, pour me causer des soucis.

14. Nous disons de même : porter de l'eau à la rivière.

15. *Facerem*, avec un sens méprisant, comme *onus*, au vers 20. — *Vita severa*, une vie austère. — *Hostibus eveniat* est une formule qu'Ovide a employée sept ou huit fois, et qu'on trouve aussi chez Properce; mais elle n'a pas partout le même sens. Quand il n'y a pas de pronom, *hostibus* semble bien garder son sens ordinaire : cela n'est pas douteux pour *Art d'aimer*, III, 247. Mais ici, avec *meis*, il est clair que *hostibus* est pour *inimicis*, dont l'emploi est mal commode en vers. Voir plus loin, III, XI, 16, la formule employée avec *nostris*.

21. *Disperdat me*, m'épuise, m'exténue, me vide : cf. vers 29.

23. *Sufficiam* est joli ! Il semble bien d'ailleurs qu'il ne se vante pas. Sa maigreur même était un élément essentiel dans le rôle qu'il lui plaisait de jouer..., à moins que ce n'en fût la conséquence. C'est ici la troisième fois qu'il en parle : cf. I, VI, 5, et II, IX, 13.

25. On peut entendre tout ce que l'on veut dans *voluptas*. — *Opera* est peu délicat. — *Nulla* : il n'en dira pas toujours autant : voir III, VII.

27. On ne sait pourquoi Merkel admet dans le texte une ancienne correction, *lascivæ consumpto tempore*, qui est parfaitement inutile. Riese conserve *lascivæ*. — *Utilis* est distingué !

29. *Perdunt*, comme plus haut *disperdat*. L'exclamation et le souhait sont dignes d'Ovide ; mais nous ne sommes pas au bout : il va préciser !

31. *Induat* n'implique pas nécessairement une grêle de traits qui feraient comme un vêtement ; il équivaut simplement à *confodiatur*. — Ce distique et le suivant expriment des idées très familières à Tibulle.

33. *Avarus*, l'homme avide, sujet de *quærat* et de *bibat*, car il n'y a qu'une seule idée ; *opes* désigne donc les richesses acquises par le commerce maritime. — *Ore perjuro*, conformément au proverbe français : le commerce est l'école de la tromperie.

35. Ce distique, dont l'expression est d'ailleurs parfaitement indécente, précise le souhait général formulé au vers 30 : mourir d'épuisement, en y ajoutant un souhait particulier, que d'autres personnages, le Régent par exemple, ont réalisé depuis, probablement sans le vouloir.

38. On a pu le dire du Régent, mais il faut être Ovide pour trouver la chose si particulièrement honorable, et surtout pour l'avouer.

XI

CORINNE va s'embarquer. Ovide essaie d'abord de l'en dissuader, en lui peignant les dangers qu'elle va courir, puis il souhaite qu'au moins elle revienne saine et sauve, et il fait un tableau charmant de la scène du retour. Cette pièce, avec quelques traces de mauvais goût, renferme plus de sentiment qu'il n'y en a dans vingt autres réunies : elle est presque digne de Tibulle, dont elle rappelle une élégie célèbre (I, III). Cf. aussi Properce, I, VIII, et l'ode célèbre d'Horace (I, III) sur le départ de Virgile.

1. *Malas,* funestes ; *docuit,* sous-ent. *homines.* — C'est dans les grottes du Pélion, en Thessalie, que Jason, fils d'Éson, avait été élevé par le centaure Chiron ; c'est avec des sapins du Pélion qu'Argos, fils de Phrixos, construisit pour Jason le navire Argo, avec l'aide d'Athéné, qui attacha à la proue un morceau du chêne prophétique de Dodone. Croirait-on qu'un traducteur français a pris *Peliaco vertice* pour le fils de Pélée !

3. *Concurrentes inter cautes* pourrait passer pour une expression générale. Il n'en est rien. Il s'agit des îles Cyanées ou Symplégades (de συμπλήττω, *concurrere*), deux rochers jadis célèbres, qui se trouvaient vis-à-vis l'un de l'autre, à l'entrée du Pont-Euxin, au sortir du Bosphore. Mention en est faite par tous les poètes, particulièrement ceux qui ont traité le sujet des Argonautiques. Les commentateurs en citent plusieurs. Ils oublient de citer Ovide lui-même, qui dit dans les Métamorphoses (XV, 337 sqq.) : *Timuit concursibus Argo Undarum sparsas Symplegadas elisarum, Quæ nunc immotæ perstant ventisque resistunt ;* et dans l'épître de Médée (121 sq.) : *Compressos utinam*

Symplegades elisissent, Nostraque adhærerent ossibus ossa tuis. Ces deux passages expliquent *concurrentes :* les deux roches passaient pour avoir été mobiles à l'origine ; plus rapides que le vent, elles écrasaient et broyaient les navires en se rapprochant. Les Argonautes purent les éviter, grâce à Poseidon, et depuis cette époque elles devinrent immobiles. Cette légende dut sans doute son origine à une illusion d'optique. — La toison d'or que Jason conquit, grâce à la connivence de Médée, fille d'Éétès, avait été donnée à Éétès par Phrixos : c'était celle du bélier qui avait emporté à travers les airs Hellé et Phrixos, fils d'Athamas et de Néphélé, fuyant une injuste marâtre. Nulle part n'apparaît mieux que dans cette légende le caractère naturaliste de la religion grecque : le bélier symbolise les pluies fertilisantes ; il emporte vers le pays du soleil (Éétès est fils d'Hélios) Phrixos, image du tonnerre qui gronde (φρίττω), et Hellé, de l'éclair qui luit (εἴλη), tous deux fils de la nuée. Ces généalogies sont d'ailleurs compliquées ; les aventures des Argonautes le sont bien davantage, ayant été dénaturées au cours des temps par des additions de toute sorte. L'expédition des Argonautes a fourni pendant des siècles une matière inépuisable à l'art et à la poésie.

5. L'idée est aussi fausse que banale : l'échec des premiers essais de navigation n'eût pas empêché les hommes d'en faire d'autres. Le jour où le problème de l'aviation sera résolu, il se trouvera peut-être des poètes mal documentés pour regretter que le premier inventeur ne soit pas mort de son invention ! Jamais l'homme, *audax omnia perpeti*, n'a été arrêté par les désastres.

7. *Socios Penates*, le domicile conjugal, ou plutôt le domicile commun, si Corinne n'est pas mariée.

9. *Timebo* pour *timeam :* pourquoi faut-il que je craigne pour toi ? — Le Zéphyre est le vent d'ouest, l'Eurus, le vent d'est, Borée, le vent du nord, et le Notus, le vent du midi : la rose des vents y a passé ! — *Egelidum*, frais, et même tiède, par opposition avec *gelidum*, glacé. Ce type de vers, d'un goût détestable, est particulièrement cher à Ovide ; le vers 36 de cette pièce en diffère peu, ainsi que le vers 40 de III, IV ; citons encore (*Tristes*, IV, VII, 18) : *Centimanumque Gyen, semibovemque virum*, et surtout le plus beau de tous (*Art d'aimer*, II, 24) : *Semibo-*

vemque virum, semivirumque bovem, qui fait avec le nôtre le sujet d'une anecdote bien connue, contée par Sénèque le Rhéteur.

11. Ni villes, ni campagnes. — *Una*, uniforme et monotone. — *Injusti*, cruelle, dangereuse. Amar veut que ce mot signifie immense, excessive : assurément le sens concret serait préférable, s'il était possible ici ; mais l'exemple qu'Amar cite de Virgile : *justa plus parte*, qui est très clair, ne prouve pas du tout que *injustus* puisse se construire avec *mare* dans un sens concret.

13. *Pictos*, veinés, marbrés, bigarrés. — *Bibulus*, d'ailleurs très employé, peint joliment l'effet qui se produit toutes les fois qu'un peu d'eau arrive à la surface du sable. *Mora est*, arrête le promeneur. Au surplus, tous ces détails sont puérils, et le distique est bien mièvre.

16. On peut aller en sécurité jusque là, jusqu'au bord ; la suite du chemin est dangereuse : la route du vaisseau est considérée comme faisant suite à la route de terre. Cf. pour l'expression III, VIII, 44.

18. C'est ici l'énumération banale des dangers qui attendent les navigateurs. Le cap Malée, qu'on y trouve ordinairement (cf. plus loin XVI, 21 sqq.), est remplacé dans celle-ci par les monts Cérauniens. — Sur Charybde et Scylla, voir plus loin la note à XVI, 25.

19. Les monts Cérauniens, ou Acrocérauniens, étaient ainsi nommés parce qu'ils étaient souvent frappés de la foudre. Il est probable que les navigateurs les apercevaient de loin, et y voyaient l'annonce des tempêtes qui pouvaient les assaillir, sans quoi on ne sait pas ce qu'ils feraient ici. Le versant occidental de cette chaîne de montagnes, située en Épire, au bord de la mer, au nord de Corfou, est encore aujourd'hui extrêmement aride et désolé ; les habitants y sont à peine civilisés. — Les Syrtes sont les golfes couverts de bas-fonds qui bordent l'Afrique septentrionale, entre le plateau de la Cyrénaïque et l'extrémité du massif montagneux de l'Atlas, le long d'un rivage bas, sablonneux, semé de dunes et de lagunes, qui est aujourd'hui encore en grande partie désert : c'était la Libye. La grande Syrte s'appelle maintenant golde de Sidre ; la petite Syrte, c'est le golfe de Gabès, qui baigne la Tunisie méridionale.

21. Ehwald écrit *referant ad vos*, d'après PS, leçon que

tous les éditeurs ont corrigée ; il remplace en outre *credenti* S par *quærenti* P.

25. *Cum* Müller et Ehwald ; *quia* P, Merkel ; *jam* S ; *quin* Riese, *qua* Heinsius. Merkel, à cause de *quia* sans doute, croyait le distique interpolé : au pis aller, la vulgate *qua* était suffisante. La leçon *cum* avait d'ailleurs été proposée déjà par Burmann : rendons à César ce qui appartient à César ; il la gâtait malheureusement par d'autres modifications.

27. *Triton.* Avec le temps, la mythologie, qui avait créé plusieurs Silènes, et multiplié les Pans et les Faunes, multiplia aussi les Tritons, monstres marins, moitié hommes, moitié poissons, qui font cortège aux dieux de la mer. Mais à l'origine il n'y avait qu'un seul Triton, fils de Neptune et d'Amphitrite, dont la légende fut d'abord localisée sur les côtes de la Libye. Dans la *Théogonie,* Hésiode en fait un dieu redoutable, comme la mer, dont il symbolise les fureurs. Il a pour attribut une coquille marine, qui représente le mugissement des flots, et dont le bruit épouvantable mit les Géants en fuite dans la guerre des dieux. On sait comment Misène, le compagnon d'Énée, fut précipité dans la mer par Triton, pour avoir osé se mesurer avec lui en jouant de la trompette (*Énéide,* VI, 171 sqq.) — *Quam nullus* paraît un peu singulier à une intelligence française.

29. *Generosa sidera.* Castor et Pollux, fils de Tyndare dans l'Odyssée (d'où leur nom de Tyndarides), de Jupiter dans l'hymne homérique qui leur est consacré (d'où leur nom de Dioscures), de Jupiter (Pollux) et de Tyndare (Castor) dans Pindare, étaient devenus, de héros nationaux de la Laconie qu'ils étaient à l'origine, des dieux bienveillants de la mer, qui secourent les marins dans la tempête, calment les vents et apaisent les flots. C'est ainsi que tous les poètes les représentent. Les matelots croyaient qu'ils se manifestaient sous la forme de flammes phosphorescentes qui voltigent sur la mer, ou de feux qui se posent sur les navires, et qu'on a depuis appelés feux Saint-Elme (*Elme* vient de *Hélène,* nom de la sœur des Dioscures). De là le caractère sidéral pris depuis par les Dioscures, dont on fit la constellation des Gémeaux. Reste à savoir si Ovide les appelle *generosa* parce qu'ils sont fils de Jupiter, ou parce qu'ils sont bienveillants : la seconde

interprétation est plus probable. — *Fecundæ.* Léda eut au moins six enfants, ayant donné d'abord à Tyndare trois filles, dont Clytemnestre. Cependant *fecundæ* fait moins allusion au nombre total de ses enfants qu'à la tradition d'après laquelle elle aurait mis au monde à la fois Castor, Pollux et Hélène, s'étant unie dans la même nuit à Jupiter, père des Dioscures, ou de l'un d'eux, et à Tyndare, en tout cas père d'Hélène. — *Sua terra,* la terre, qui est son élément : cf. III, II, 48.

32. *Lyram :* voir plus haut la note à IV, 27. *Threiciam,* parce que la Thrace mythique est le berceau d'une école légendaire de poètes et de chanteurs, dont le plus grand s'appelle Orphée. Ce vers se retrouve textuellement, avec une partie du précédent, *Héroïde* III, 118.

34. *Æqua,* favorable, comme *iniquos,* au vers 25, signifiait contraires. — A l'inverse de Triton, dieu formidable, Nérée, le vieillard de la mer, et ses filles, les cinquante Néréides, sont des divinités bienfaisantes ou gracieuses, qui symbolisent l'aspect attrayant des flots, la facilité que la mer calme offre au commerce, le charme et l'harmonie qu'elle présente au regard et à l'esprit de l'homme. Les plus illustres parmi les Néréides sont Amphitrite, l'épouse de Neptune, et Thétis, la mère d'Achille, qui ont dans la mythologie un rôle spécial. Parmi les autres, c'est Galatée que les poètes invoquent de préférence comme divinité bienfaisante. Properce lui adresse la même prière qu'Ovide dans l'élégie que nous avons signalée. Galatée est connue d'autre part pour avoir été aimée de Polyphème, à qui elle préférait Acis. — *Vestrum crimen erit :* c'est vous que j'accuserai, puisque vous aurez manqué à votre rôle naturel.

40. *Æstus :* Riese seul a adopté la leçon *eurus* PS, qui est en somme fort soutenable, car le vent d'est est excellent pour aller de Baies à Rome ; voir la note suivante.

41. *Ipsa,* ne laisse pas ce soin aux seuls matelots ; et même au vers suivant. — *Zephyri soli,* apparemment avec le sens de vents doux, par opposition avec les vents violents, et non pas, comme au vers 9, dans le sens propre de vent d'ouest ; car si, comme il est probable, Corinne doit revenir de Baies, le vent d'ouest serait peu commode. — *Ipsa tua moveas... :* joli détail ; il faudra qu'elle aide les matelots à la manœuvre, pour faire aller plus vite le vaisseau.

45. *Humeris* ne peut pas être pour *brachiis ;* le poète veut dire qu'au débarquement, c'est lui-même qui ira la prendre sur ses épaules, office rempli d'ordinaire par les matelots, là où le rivage manque de cale ou de quai.

48. *Instar erit,* vulgate empruntée par Heinsius au *codex Arundelianus,* aujourd'hui perdu, et auquel Merkel attache quelque importance. Müller et Riese conservent la leçon *esse potest* de PS ; mais que font-ils de *mensæ ?*

49. *Lyæus* (λυαῖος) est une des cinquante épithètes que les Grecs accolaient au nom de Dionysos-Bacchos ; elle signifie étymologiquement : qui délivre, parce que le vin dissipe la tristesse — Ce développement rappelle un peu la fable des *Deux Pigeons.*

51. *Iniquæ,* pour ceux qui ont peur des fantômes ; car pour ce qui est des matelots, voir au contraire I, XIII, 15 sq.

53. La conjonction *licet* a gardé en partie sa nature verbale, et se met quelquefois au futur, quand le verbe qui en dépend exprime une action à venir. — Je ne sais si *blandiri votis* peut avoir ailleurs le sens de caresser un espoir ; mais ce sens ne se lierait pas ici avec ce qui précède, et il faut entendre, à mon avis : pourquoi ne croirais-je pas ce que je souhaite ? Une idée pareille est exprimée plus loin, XIII, 6.

55. Cf. Tibulle, I, III, 93 sq. — *Admisso,* lancé. Les Grecs représentaient Phosphoros (Lucifer) volant, un flambeau à la main, devant le char de l'Aurore, sa mère ; mais les Latins prêtent un char à tous les astres : cf. I, VI, 65, et aussi Tibulle, I, IX, 62.

XII

CHANT de triomphe du poète, qui a possédé Corinne ; il montre, par une suite de comparaisons, combien cette victoire est supérieure à celles qu'on peut remporter à la guerre.

1. Le laurier sert en effet dans le triomphe, mais non

pour couronner le vainqueur ; Ovide s'en couronne, sans doute en qualité de poète. On sait que la couronne des triomphateurs était d'or, et portée au-dessus de leur tête par un esclave public ; c'est à la main qu'ils portaient le laurier. — Bertin (*Amours*, I, IV) a joliment imité ce début.

5. Voici en résumé les points successifs de la comparaison : 1° pas de sang versé (5-6) ; 2° victoire plus importante (7-8) ; 3° pas de partage avec d'autres (9-14) ; 4° aucune part due au hasard (15-16) ; 5° pas de conséquences funestes comme en a eu le rapt de plusieurs femmes illustres, auxquelles il ajoute les génisses, que les taureaux se disputent (17-28). — *Sanguine caret*, c'est-à-dire *sine sanguine paratur*.

7. Par les épithètes *humiles* et *parvis*, le poète déprécie les victoires des armées pour exalter la sienne. — *Ductu :* il est général, mais sans soldats : cf. vers 13 sq. ; d'ailleurs, le mot prend un peu ici le sens de stratégie.

9. C'est le troisième point de la comparaison, mais *Pergama* sert de transition en rappelant *muri* et *oppida*. — *Ex tot*, parmi tant d'hommes, chefs et soldats, qui se partageaient la gloire.

11. *Seposita est*, m'appartient exclusivement ; *dissors*, littéralement : en dehors du partage. — *Titulum muneris*, la gloire de mon œuvre : nous disons de même en français un *titre* d'honneur ou de gloire.

13. *Me duce, me milite* insistent plus fortement sur l'idée que ne feraient *dux* et *miles*, qui seraient la syntaxe ordinaire. — Les porte-étendards *(signiferi* ou *vexillarii)* étaient choisis parmi les hommes les plus vigoureux et les plus courageux ; il y en avait deux par compagnie *(manipulus)*. Le *vexillum* était une bannière généralement attribuée à la cavalerie ; le *signum* était une hampe surmontée d'un emblème : ce fut l'aigle pour la légion, à partir de Marius ; pour le manipule, c'était une main ouverte ; pour la cohorte, c'étaient diverses figures d'animaux.

15. *Meis actis*, à mes exploits. — Amar rapproche de ce passage un passage du *Pro Marcello* (II, 6-7) où Cicéron exprime des idées pareilles sur la gloire de César.

17. *Nec belli nova causa mea est : mea* n'est pas attribut ; il est, avec *puella* sous-entendu, le sujet de la proposition. — Ce texte a été proposé par Burmann. Merkel, Müller et

Ehwald ont gardé la leçon de P : *Nec belli est nova causa mei ;* Riese admet la leçon *cura* pour *causa ;* mais la construction *non est mei,* ne m'appartient pas, paraît peu acceptable, aussi bien avec *causa* qu'avec *cura. Mea* sujet a l'avantage de s'opposer très clairement à *Tyndaris* et à *femina.* — *Tyndaris,* Hélène, sœur de Clytemnestre, avec qui elle partage cette appellation. L'expression est ici renversée, ce qui obscurcit un peu la pensée ; il faut entendre : le rapt d'Hélène au contraire a mis en guerre l'Europe et l'Asie.

19. *Femina,* c'est-à-dire une femme qu'on voulait enlever ; voir la note à I, IV, 7. — *Apposito mero,* dans un festin ; voir la note à I, II, 40. — Riese écrit *a posito,* d'après Burmann et Müller (Rhein. Mus.), leçon qui s'appuie sur celle de I, IV, 7.

21. *Femina.* Lavinie, fille de Latinus, qu'Énée voulut épouser, quand déjà elle était promise à Turnus : c'est le sujet de la seconde moitié de l'*Énéide.* — *Iterum,* allusion à la guerre de Troie : mais dans la guerre de Troie, ce sont les Grecs qui ont pris les armes les premiers. Turnus, dans l'*Énéide,* avait déjà comparé la conduite d'Énée à celle de Pâris enlevant Hélène. — *Juste :* c'était la réputation de Latinus, comme de Numa (II, XVII, 18).

23. *Femina :* le singulier pour le pluriel ; ce sont les Sabines, dont l'enlèvement souleva contre les Romains les Sabins, beaux-pères malgré eux.

25. On avouera que le rapprochement est d'un goût médiocre.

27. Moi aussi j'ai pris les armes pour une belle, mais du moins sans verser le sang, ce qui nous ramène au point de départ de la comparaison (vers 5 sq.) — *Qui multos,* sous-ent. *jussit,* à savoir Pâris, Eurytion, Énée, les Romains et les taureaux ! — *Signa movere,* lever l'étendard pour se mettre en marche, l'étendard au repos étant fiché en terre : nouvelle assimilation de l'amour avec la guerre.

XIII

CORINNE est en danger de mort pour avoir voulu se faire avorter. Ovide supplie Isis et Ilithye de l'épargner pour cette fois.

2. *Lassa,* malade : cf. III, XI, 8.

5. *Aut ego credo :* on n'en est jamais sûr ! La restriction suffisait ; Ovide insiste maladroitement, par un trait spirituel, mais déplacé, peu d'accord avec le ton pénétré des prières qui vont suivre.

7. *Isi :* voir les notes à I, VIII, 74, et II, II, 25. Ovide invoque Isis, parce qu'elle guérissait les malades (cf. *Tibulle,* I, III, 27), et protégeait particulièrement les femmes en couches, et aussi parce que Corinne, comme Délie, était de celles qui pratiquaient son culte : cf. vers 17 sq. — Paræ-tonium était une ville voisine d'Alexandrie et de Canope. Canope, située à l'embouchure de la branche occidentale du Nil, dite Canopique, était célèbre dans l'antiquité par la dissolution de ses mœurs : de là l'épithète *genialia.* On la considérait comme le receptacle de tous les vices. Les Ptolémées avaient bâti dans cette ville un grand temple à Sérapis ; à de certains jours, les pèlerins y accouraient de toutes parts en foule, et le Nil se couvrait de barques, où hommes et femmes se livraient à la débauche. Ce furent les patriarches d'Alexandrie qui commencèrent sa ruine, en faisant démolir le temple de Sérapis, cause principale de cette dissolution. Les débris de la ville couvrent aujourd'hui un vaste espace à une petite distance d'Aboukir. — *Genialia,* voluptueux, de *genius,* parce qu'on fêtait le génie individuel en faisant bonne chère, si bien que le mot *genius* en était venu à désigner tous les genres de sensualité. — Memphis, capitale de la Moyenne-Égypte, est bien connue. Son histoire est intimement liée à celle de l'Égypte, comme l'histoire de Thèbes, sa rivale. Puissante à l'époque où ses rois régnaient sur toute la vallée, elle fut longtemps délaissée, et après avoir repris un instant quelque importance,

déclina tout à fait à l'époque romaine. Ses ruines couvrent aujourd'hui une vaste plaine au sud du Caire. Les Égyptiens l'appelaient Mannoouir, et aussi Hakaphtah, d'où est venu le nom d'Égypte. — Pharos était l'île voisine d'Alexandrie, où le premier des Ptolémées fit construire le Phare fameux, une des sept merveilles du monde, monument de 400 pieds de haut, dont les feux de bois s'apercevaient à plus de 300 stades en mer (55 kilomètres et demi), et qui subsista jusqu'à la fin du XIIIe siècle. Cette île était déjà réunie à la terre ferme par une jetée à l'époque des Ptolémées. La jetée, élargie peu à peu, par suite des atterrissements, est devenue l'isthme actuel, de 650 mètres de largeur, sur lequel s'élève l'Alexandrie moderne.

10. *Portus,* parce que l'embouchure d'un fleuve est un port naturel, où les navigateurs peuvent tout au moins se réfugier, s'ils ne rencontrent pas d'obstacles. Des sept fameuses bouches du Nil, deux seulement, la seconde et la quatrième, subsistent encore; à l'ouest, celle de Rosette, autrefois bouche *Bolbitine;* à l'est, celle de Damiette, autrefois bouche *Phatnitique.* Les deux plus importantes jadis étaient les deux extrêmes, la bouche *Canopique,* à l'ouest, près d'Alexandrie, et la bouche *Pélusiaque,* à l'est, au-delà de Port-Saïd : ce ne sont plus maintenant que des échancrures qui mettent les lacs côtiers en communication avec la mer. Il en est de même de la bouche *Sébennitique,* qui était la troisième, et de la bouche *Tanitique,* qui était la sixième. La cinquième, dite *Mendésienne,* n'a même pas laissé d'échancrure.

11. Le sistre était l'instrument caractéristique des cultes orientaux, et surtout du culte d'Isis. Ce n'était pas un instrument à percussion, comme nous l'entendons aujourd'hui, car on ne le frappait pas avec la main; c'était une plaque de métal recourbée en fer à cheval, et traversée de baguettes métalliques mobiles, qui heurtaient successivement les deux côtés de la plaque, ou peut-être encore un cercle également de métal, et garnis de petits grelots, comme les jouets d'enfant; dans les deux cas on agitait l'instrument à l'aide d'un manche. Les cultes orientaux étaient, et sont encore bruyants, mais non musicaux. — Anubis est le dieu qui ensevelit le cadavre d'Osiris, recueilli par Isis et Nephtis; aussi présidait-il à la sépulture et à

l'embaumement. Ses statuettes le représentent sous la forme d'un homme à tête de chacal *(ora verenda)*. — Osiris est le frère et l'époux d'Isis ; tué par Set, découvert par Isis, il fut enseveli par Anubis, et ressuscité par Isis sous la forme nouvelle d'Horus, considéré comme fils d'Isis. Sur toute cette mythologie compliquée, voir Pierret, *le Panthéon Égyptien*.

13. C'était un heureux présage quand les serpents sacrés venaient lécher les offrandes sur l'autel ; c'était signe que la déesse les acceptait. Dans l'*Énéide* (V, 84 sqq.) on voit de même un serpent venir lécher les offrandes sur le tombeau d'Anchise. Le bœuf Apis, ou mieux Hâpi, qui était un taureau, et non un bœuf, figurait particulièrement dans les cérémonies et les processions du culte d'Isis. On sait que l'ensevelissement des taureaux Hâpis à Memphis était particulièrement luxueux ; leurs nécropoles s'appellent encore Sérapéums, de Sérapis, nom que les Grecs ont tiré de *Asar-Hapi*, appellation d'Apis mort. — Cette longue invocation à Isis, encombrée de géographie et de mythologie, paraît singulière dans une poésie romaine : il est difficile de douter qu'elle soit traduite du grec.

15. L'idée est jolie, mais n'est pas d'Ovide. Il l'a empruntée à Tibulle (IV, IV, 20), déjà imité par Properce (III, XXV, 7).

17. *Sedit*, attitude connue par de nombreux exemples d'auteurs anciens, relatifs à Isis, mais qui ne lui appartient pas en propre, car dans tous les temples on s'asseyait : cf. Tibulle, IV, XIII, 23. — *Certis operata diebus*, les jours de fêtes, à date fixe, où l'on faisait des sacrifices solennels. — *Qua tingit*... Heinsius requérait Œdipe pour expliquer ce vers. Ce n'est peut-être pas indispensable. Isis, généralement identifiée avec Io par les Grecs, fut aussi identifiée avec Cybèle, la déesse phrygienne ; ou du moins le nom de Galles, qui appartenait aux prêtres de la Mère des Dieux, fut donné aussi à des prêtres d'Isis et de quelques autres dieux orientaux. Ce fut sans doute parce qu'ils se mutilaient, le mot Galle étant devenu presque synonyme d'eunuque. Ce fut aussi apparemment parce que les prêtres d'Isis avaient des rites sanglants comme ceux de Cybèle, qui non seulement se mutilaient de leurs propres mains (ceux d'Orient du moins), mais encore se mordaient les chairs, se tailladaient les bras et les épaules sous les yeux

de la foule dans les jours solennels, et faisaient jaillir le sang sur l'autel de la déesse *(tingebant laurus)*. Tibulle nous montre (I, VI, 45 sqq.) une prêtresse de Bellone qui en fait autant. On sait que ces rites épouvantables, se retrouvent dans le monde musulman, chez les Aïssaouas.

21. Dans Homère, les Ilithyies, filles d'Héra, qui protège les unions fécondes, sont les personnifications des douleurs de l'enfantement ; elles lancent le trait qui perce et déchire le corps de la femme en travail. Plus tard le groupe se réduisit à une seule déesse, qui prit un caractère secourable. Elle fut souvent, dans ce nouveau rôle, confondue avec Héra elle-même, et aussi avec Artémis, par suite de l'influence que les anciens attribuaient à la lune sur la vie de la femme. Dans la mythologie latine, cette déesse s'appelle Lucine, et on la confond de même avec Junon et avec Diane ou la Lune. — *Muneris esse alicujus* signifie normalement être dû à quelqu'un, en parlant des choses ; d'où, en parlant des personnes, devoir tout à quelqu'un, n'exister que par son bienfait, lui devoir la vie.

23. *Candidus,* vêtu de blanc, comme il convient aux sacrificateurs, et même aux assistants. — *Vota,* que je te promets ici.

26. *Fac locum titulo,* rends possibles l'inscription et les offrandes, c'est-à-dire sauve Corinne.

27. L'invocation terminée, le poète revient, pour conclure, à Corinne. — *Si fas est :* le moment pourrait sembler mal choisi pour infliger une réprimande.— *Pugna,* parce que Corinne s'est blessée, comme dans un combat qu'elle se serait livré à elle-même ; la comparaison sera reprise dans les premiers vers de la pièce suivante.

XIV

CETTE pièce fait suite à la précédente. Corinne étant vraisemblablement en voie de guérison, le poète lui adresse des reproches, et critique, non

sans quelque puérilité, les pratiques de l'avortement, si funestes parfois à celles qui y ont recours.

2. *Peltatas,* armées du bouclier. Mais il y a plusieurs espèces de boucliers. Nous avons parlé plus haut (note à I, VII, 7) du bouclier grec ou argien, ἀσπίς, tout pareil au *clipeus* latin, c'est-à-dire rond et de grande dimension, tandis que le *scutum,* assimilé par les Grecs à une porte (θυρεός, de θύρα), était un carré long plus ou moins courbé. La *parma* était ronde, comme le *clipeus,* mais de moindre dimension, assez légère pour être attribuée aux cavaliers. La *cetra,* d'origine espagnole, était aussi un bouclier rond et léger, mais tout en peau. Enfin la *pelta,* très légère aussi, avait ordinairement la forme d'un croissant (*lunata,* dit Virgile, *Énéide,* I, 490), l'un des côtés étant arrondi et souvent allongé, l'autre étant ouvert par une ou deux échancrures plus ou moins profondes. Ce bouclier était probablement fait d'un treillage d'osier recouvert de cuir épais. Les Grecs le connurent par les Thraces, qui prirent le nom de *peltastes,* quand ils entrèrent dans les armées helléniques. C'est aussi l'arme que les poètes et les artistes prêtaient aux Amazones, sans doute à cause de sa légèreté, ce qui justifie ici l'expression d'Ovide. A Rome, où ce bouclier ne fut pas employé sous sa forme traditionnelle, le mot *pelta* se confondait dans l'usage ordinaire avec *cetra,* et quelquefois avec *scutum.*

3. *Suis telis* a peut-être un sens général ; toutefois *telis* paraît plutôt désigner spécialement l'avortement par perforation, signalé expressément au vers 27 : voir la note.

6. *Militia* est amené par l'ensemble des expressions qui précèdent, lesquelles sont toutes empruntées à la guerre.

7. Ainsi ce n'est même pas pour faire disparaître un témoin de sa faute que Corinne s'est fait avorter ; c'est uniquement pour qu'on puisse continuer à admirer son ventre poli : *Quam castigato planus sub pectore venter!* (I, V, 21). — Le pentamètre est un peu obscur. Ovide semble comparer les blessures qu'une femme se fait pour se faire avorter *(pugnæ tuæ)* aux combats des gladiateurs, pour lesquels on avait coutume d'étendre du sable sur l'amphithéâtre, afin d'absorber le sang à mesure qu'il coulait. Telle est du moins l'interprétation classique ; j'avoue que j'ai de la peine à m'en déclarer satisfait,

malgré l'autorité de M. Ehwald, qui a bien voulu m'en dire son opinion.

10. *Vitio*, par cette coutume criminelle. — *Deperitura fuit*, aurait péri ; cf. *fuerut digna*, au vers 6, *parandus erat*, au vers 12, *casurus erat*, au vers 16, *futura fuit*, au vers 18, *fuerim periturus*, au vers 21.

11. Allusion à l'histoire bien connue de Deucalion, le Noé de la mythologie grecque. Deucalion et Pyrrha devaient, pour repeupler le monde, jeter derrière eux, en se voilant le visage, les os de leur mère : ils comprirent que c'étaient des pierres que l'oracle voulait dire ; et c'est ainsi que le monde se repeupla. Cette tradition, qui faisait naître l'homme des rochers, était sans doute un souvenir inconscient de la première vie sauvage de l'humanité au sein des cavernes.

13. *Numen aquarum*, la Néréide. — *Justa* équivaut à *justo tempore*, pendant le temps voulu ; l'épithète est transférée du temps que dure la chose à la chose elle-même.

16. Le poète veut dire que Rome n'eût pas été fondée, et l'idée est déjà suffisamment naïve ; mais l'expression l'est bien plus encore. Sur Ilia, voir la note à III, VI, 47.

18. *Cæsaribus* : on sait que la gens *Julia* faisait remonter sa généalogie à Iule ou Ascagne, fils d'Énée, et par conséquent à Vénus. D'autres familles se contentaient de descendre des compagnons d'Énée ! c'étaient ces familles qu'on appelait troyennes. — Un développement de cette espèce pouvait durer longtemps ; il faut presque savoir gré à Ovide de ne l'avoir pas prolongé encore.

19. Cet argument *ad feminam* est au moins en situation. Il a l'avantage aussi d'amener le suivant, qui est énoncé d'une jolie façon, à moins qu'il ne faille encore prêter au mot *amando* le sens indécent qu'on trouve plus haut, X, 35 sq.

23. Distique emprunté presque textuellement à Lygdamus, V, 19, où il est d'ailleurs beaucoup mieux en situation qu'ici ; car enfin, si une femme se fait avorter, ce n'est pas parce qu'elle est trop pressée, mais parce qu'elle ne veut pas enfanter. La même observation s'applique au distique suivant.

25. La séparation de *sponte* et de *sua* est un raffinement de style, car elle ne s'imposait pas. — *Matura* et *nata* ne

se rapportent pas nécessairement à *poma* : on peut les prendre substantivement.

27. Ce distique, qui s'adresse aux femmes en général, énonce les deux procédés employés de tout temps pour obtenir l'avortement : la perforation du fœtus par un instrument aigu (l'aiguille à tricoter s'emploie beaucoup dans les campagnes), et les breuvages multiples, armoise, safran, ergot de seigle, rue, sabine, etc., etc., d'une efficacité toujours douteuse. Il semble, d'après les vers 3 sq. et 34, que Corinne a eu recours au premier procédé, infaillible, et par cela même très dangereux. Les femmes romaines n'avaient pas encore à leur disposition la bicyclette, ni surtout l'ablation préventive des ovaires, dont quelques chirurgiens modernes se sont fait une spécialité aussi lucrative qu'immorale, si bien que les tribunaux s'en sont mêlés.

29-34. Trois distiques pour dire : Médée et Procné, qui font horreur, sont moins coupables que vous. — *Colchida*, la fille du roi de Colchide ; on sait que Médée, rendue furieuse par l'abandon de Jason, égorgea les enfants qu'elle avait eus de lui, et s'enfuit, sur un char traîné par des dragons ailés, à Athènes, où elle épousa le roi Égée. — Sur Procné, voir la note à II, VI, 7. — *Atque* PS, corrigé en *aque* par Merkel, Müller et Riese : cf. I, XV, 38 et la note.

32. *Socii sanguinis*, du sang commun. C'est ainsi qu'Athalie tue ses petits-fils pour venger Achab et Jézabel sur la race de Juda. L'exemple manquait à Ovide.

33. Il est certain que la coquetterie ne saurait être comparée aux passions violentes qui animèrent Médée et Procné.

35. L'argument n'est que spécieux. D'abord il y a des animaux qui mangent leurs petits, ce qui est pis que de les empêcher de naître. D'autre part, les animaux ne sont guidés que par l'instinct, qu'on ne saurait comparer au raisonnement, même si l'homme en abuse.

38. C'était la seule punition possible, le crime d'avortement n'étant pas reconnu par les lois à cette époque. Le fœtus n'était pas considéré comme un être humain. Ce n'est pas que la chose fût regardée précisément comme licite ; mais la femme mariée seule pouvait être punie par son mari, s'il le jugeait à propos. Peut-être le censeur punissait-il le mari, s'il était complice, et qu'il n'eût pas de

raisons suffisantes à énoncer ; en tout cas la femme non mariée échappait à toute sanction. Cette impunité encourageait singulièrement les manœuvres abortives, qui se pratiquèrent dans des proportions effrayantes au commencement de l'Empire. Juvénal, Suétone, Sénèque les signalent. L'État dut intervenir, mais nous ne possédons pas de texte antérieur à Septime-Sévère et Caracalla. A partir de ces empereurs, la peine des mines (travaux forcés) fut prononcée contre les coupables de basse condition, la relégation dans une île avec confiscation partielle de leurs biens contre les autres. Si la femme avait péri, le complice était puni de mort. — *Utero :* Merkel écrit *uteros*, conservé par Müller.

39. *Rogo*. On peut regretter l'ancienne vulgate *toro*, empruntée à quelques manuscrits : c'était le lit de parade sur lequel on exposait le corps dans l'atrium, et qu'on mettait ensuite avec le corps dans un coffre ouvert, espèce de cercueil, nommé *capulus*. C'est ce qui explique *resoluta capillos :* le corps était visible pour tous les assistants, tandis qu'on le transportait de la maison au bûcher. Le bûcher, *rogus*, ou *pyra*, était formé d'un amas de bois brut, disposé en forme d'autel, qu'on enduisait de poix pour faciliter la combustion. Pour placer le mort sur le bûcher, on le tirait du *capulus* avec son lit, et on lui rouvrait les yeux ; puis on mettait à côté de lui les objets précieux qui étaient à son usage personnel, et on y ajoutait des présents, *munera* ou *dona*, vêtements, vivres, parfums ; enfin on lui adressait le dernier appel *(ultima conclamatio)*, et on mettait le feu au bûcher en détournant le visage. (Sur les rites qui suivaient, voir la note à III, VI, 73). — *Modo* peut passer pour une belle cheville ! Cf. pour l'idée exprimée par ce vers et par le distique suivant, Tibulle, I, VI, 81 sq. et 85.

42. Voir la note à I, XIV, 41.

44. *Et satis est*, c'est bien assez déjà, car elle n'aurait pas dû le faire. Cette expression rappelle la fin du morceau précédent ; c'est pourquoi Müller a tort de mettre *satis est* entre parenthèses.

XV

LE poète souhaite bon accueil à la bague qu'il envoie à sa maîtresse, et lui explique avec beaucoup de grâce les raisons amoureuses pour lesquelles il voudrait bien être à sa place.

1. Les anneaux ont été en usage presque de tout temps, et chez tous les peuples. Les Grecs du temps d'Homère n'en avaient peut-être pas, car les poèmes homériques n'en parlent nulle part; mais ceux du temps d'Hérodote en connaissaient l'usage, témoin l'anneau de Polycrate. Au temps d'Aristophane, les élégants ne se contentaient pas d'en avoir un au quatrième doigt; ils s'en couvraient les mains; des hommes comme Démosthène et Aristote en portaient plusieurs. Les femmes, bien entendu, en eurent encore davantage. Ces anneaux étaient généralement munis de chatons, qui enserraient une pierre, onyx, cornaline, jaspe, améthyste, etc., le plus souvent gravée pour servir de cachet. Souvent aussi les pierres étaient taillées en formes diverses, par exemple de scarabée, d'œil, de serpent, pour servir d'amulettes. Les Romains eurent de très bonne heure les mêmes habitudes, qu'ils empruntèrent aux Etrusques et aux Grecs, avec cette différence que l'anneau d'or fut, jusque sous l'empire, l'insigne exclusif des sénateurs et des chevaliers (voir la note à III, VIII, 15). Les femmes eurent des anneaux de toute espèce de métal, et même d'ambre et d'ivoire. Scipion l'Africain fut le premier qui mit à son doigt une bague ornée d'une sardoine. Plus tard la passion pour les belles pierres devint telle qu'Antoine proscrivit un sénateur, dans le seul but de s'emparer d'une bague ornée d'une opale exceptionnelle : ce fut justement le seul objet que le sénateur emporta dans sa fuite! Des figures très diverses, des symboles de tout genre furent gravés sur les pierres pour servir de cachets : on voyait Jugurtha sur le cachet de Sylla, Vénus sur celui de César, un lion armé sur celui de Pompée. On multiplia

aussi les anneaux, comme chez les Grecs ; après le quatrième doigt, on passa à l'index, puis au petit doigt, parfois même au pouce, mais jamais au doigt du milieu : ce doigt était *infamis*, parce que c'est celui qu'on dirigeait, au milieu des autres repliés, vers les personnes qu'on tournait en dérision ; il était aussi qualifié d'*impudicus* et de *verpus*, parce que dans cette position il prêtait à une comparaison obscène. Du temps d'Horace, il était de bon ton d'avoir trois anneaux à la main gauche ; on en mit plus tard aux deux mains, et autant qu'elles en purent tenir, les femmes surtout ; on en mettait même sur la deuxième phalange, et jusque sur l'articulation. (Voir Deloche : *Le port des anneaux dans l'antiquité romaine). — Censendum*, dont il faut tenir compte. On peut supposer que l'anneau envoyé par Ovide n'était pas très précieux : cf. vers 27.

3. *Eas* pourrait avoir son sens propre : mais il équivaut bien évidemment à *sis :* voir la note à II, II, 56.

4. *Mecum convenit illi* ou *mihi convenit cum illo* signifient généralement : nous sommes d'accord sur un point, je conviens avec lui ou lui avec moi ; il ne semble pas qu'on puisse correctement prendre cette expression dans le sens qu'Ovide paraît lui donner : *mihi convenit illa*. On pourrait sans doute ponctuer après *convenit*, mais même alors il faudrait prendre *mecum* pour *mihi*, ce qui n'est pas très correct.

10. *Æææ*. Voilà certes un singulier mot ! Il faut croire qu'il ne choquait pas les oreilles latines, car on le trouve chez tous les poètes, y compris Virgile. Cet adjectif qui peut qualifier indifféremment Médée et Circé (voir la note à I, VIII, 5), quelquefois même Calypso, désigne ici certainement Circé, à cause du pouvoir spécial qu'elle avait de métamorphoser les hommes : on connaît l'aventure des compagnons d'Ulysse changés en pourceaux. — Le vieillard de Carpathos, c'est Protée. Tandis que Circé métamorphosait les autres, Protée se métamorphosait lui-même. Les Grecs l'appelaient, comme Nérée, le vieillard de la mer, et lui donnaient pour séjour l'île de Pharos. Les poètes latins la placèrent un peu plus au nord, dans la mer de Carpathos (mer de Candie), ainsi nommée de l'île de Carpathos, entre Rhodes et la Crète, qui la limitait à l'Orient. C'était le gardien des troupeaux de Neptune. Avec les mille formes

qu'il prenait tour à tour, il symbolisait la vague insaisissable, qui prend également tous les aspects, les plus séduisants comme les plus terribles ; les oracles infaillibles qu'il rendait quand il était calme représentaient les promesses sûres de la mer apaisée. On connaît suffisamment le rôle qu'il joue dans l'épisode d'Aristée.

11. *Te cupiam, domina, et*, correction de Madvig (*Adv. crit.* II, p. 69), accueillie par Ehwald, pour *te cupiam dominæ* PS, peu conciliable avec le vers suivant ; Riese adopte la leçon *me cupiam dominæ* du cod. Sarrav., et Merkel conjecture *si subeat dominæ*, leçon acceptée par Müller. La seule critique qu'on puisse faire au texte de Madvig, c'est que la répétition de *et* ne paraît pas suffisamment justifiée, les idées étant identiques ; mais la critique est légère, et la correction semble parfaite.

14. L'idée est jolie et bien ovidienne, ainsi que la suivante.

15. L'anneau de Corinne est une bague à chaton et à cachet, *anulus signatorius*. — On se rappelle que, pour cacheter des tablettes, on les entourait de fils croisés, et que l'on mettait la cire au point de croisement. — *Tenax :* c'est la qualité de la cire chaude, transportée à la pierre.

17. C'est encore ainsi que nous faisons aujourd'hui. — *Tantum ne... :* pour avoir pris la forme d'un anneau, il n'aurait pas perdu sa nature d'amant, et quelle dure extrémité ce serait que d'être obligé de sceller comme anneau des choses qu'il déplorerait comme amant !

19. *Si dabor*, si elle veut me donner pour qu'on me range. Ehwald, trouvant sans doute quelque contradiction entre *dabor* et *exire negabo*, corrige *si dabor* en *sit labor*, conjecture ingénieuse, mais bien risquée. — Jusqu'à présent les verbes pouvaient passer pour des conditionnels ; nous aurons désormais des futurs certains, et même des impératifs : le poète suppose le souhait réalisé. — *Loculis*, l'écrin ; le terme technique était *ductyliotheca*, mot de forme grecque, qu'on ne trouve cependant chez aucun auteur grec. Les écrins pour anneaux étaient devenus nécessaires avec le développement de ce luxe particulier. Scaurus, beau-fils de Sylla, fut, au dire de Pline, le premier à en posséder. Il devait y en avoir de très riches, car les textes de jurisprudence qui traitent des legs examinent la

question de savoir si le légataire des anneaux est par cela seul légataire de la dactyliothèque.

21. Puissé-je ne te faire jamais honte, puisses-tu ne me trouver jamais laid, c'est-à-dire ne te fatiguer jamais de me porter, comme le vers suivant l'explique.

23. *Perfunderis*. correction de Heinsius, pour *perfundis* PS; Riese reprend la vieille leçon *perfundes*, moins élégante que l'héllénisme *perfunderis*, mais plus voisine de PS.— Il était naturel de retirer ses bagues pour prendre un bain, surtout un bain chaud : l'eau pouvait altérer l'éclat de certaines pierres; or Ovide, devenu anneau, accepte tous les dommages, pour ne pas quitter le doigt de sa maîtresse. Le premier vers parle des bains chauds, qui tenaient une si grande place dans la vie des Romains, hommes et femmes, le second des bains de rivière, comme le prouve *euntis aquæ*, qui ne peut désigner que l'eau courante. *Sub gemma*, sans quitter la pierre, comme on disait *sub armis*. *Perfer*, supporte jusqu'au bout, sans t'inquiéter. — Ce second vers, quoique fort explicable, laisse toutefois dans l'esprit quelque doute. Merkel le croyait désespéré. Müller écrivait *sub gemmam*, dont il faisait le régime de *euntis*, rejetant l'hypothèse du bain froid, et considérant le second vers comme le développement du précédent; cela est soutenable, mais il suppose qu'il s'agit de l'impression désagréable produite par l'eau qui reste sous le chaton quand on est sorti du bain, et ceci ne l'est guère. Riese écrit *fluminaque in gemma (?)*; et enfin Ehwald, reprenant une vieille correction de Douza, remplace *perfer euntis* par *fer pereuntis*, qui n'est pas clair.

25. Assurément la pièce ne pouvait pas se terminer sans une indécence, ou Ovide ne serait pas Ovide. Ajoutons qu'il fait ici allusion à des faits qui durent se produire souvent, car sous l'empire il y avait des bains, communs aux deux sexes, qui ne contribuèrent pas peu à accélérer la dépravation des mœurs; les interdictions des empereurs, le christianisme même, furent longtemps impuissants à empêcher cette promiscuité.

XVI

OVIDE est allé dans son pays natal, à Sulmone ; mais la beauté des paysages ne le console pas de l'absence de sa maîtresse : avec elle, tous les pays lui sembleraient beaux ; sans elle son propre pays lui paraît affreux. Il la prie donc de venir le rejoindre au plus tôt, comme elle le lui a promis.

1. Le pays des Pélignes, situé dans les Abruzzes, se divisait en trois cantons : Æqua, Corfinium et Sulmone ; la capitale était Corfinium (voir sur cette ville la note à III, XV, 9). — *Aquis :* le pays d'Ovide, assez montagneux, était en effet très arrosé ; nous avons vu déjà (II, I, 1) *aquosi Peligni ;* nous verrons encore (III, XV, 11) *Sulmonis aquosi*. Voici ce qu'en dit Ciofanus, qui en était : « Ibi multi sunt fontes et fluvii : ut fluvius Gyptius, et Vella, ut nunc loquimur : hi præter Sulmonis mœnia labuntur ; alius qui Amversam oppidum (hic autem et Gyptius ab Aufeia aqua manat) ; alius non longe a Cœnobio Sancti Spiritus, qui ab Amoris fonte fluere incipit ; alii duo, qui ad tria stadia a Populio erumpunt ; alius vero, Aternus, qui omnibus his, quos dixi, fluviis mirandum in modum auctus, idem Populium præterlabitur. » Sulmone, aujourd'hui Sulmona, fut détruite en 1706 par un tremblement de terre.

3. *Admoto sidere*, dardant des rayons plus perpendiculaires : nous sommes en été. Cf. dans Tibulle (II, III, 56) une expression analogue, pour désigner des esclaves nés sous une latitude plus méridionale. Müller écrit *licet et moto*, par suite d'une erreur. — *Stella canis Icarii*, Sirius, étoile primaire du Grand-Chien, la plus belle étoile du ciel. En réalité *Canis* ou Sirius, le Grand-Chien, devrait être plutôt le chien d'Orion, car Sirius suit Orion dans le ciel. Mais des confusions se sont produites entre divers chiens qui furent mis au rang des astres. Les uns parlent du chien que Jupiter avait donné à Europe pour la garder, d'autres du chien donné par Jupiter à Minos, par Minos à Procris, par

Procris à Céphale. Ovide parle ici du chien d'Érigone, fille d'Icarius et sœur de Pénélope. Icarius, roi légendaire de l'Attique, ayant appris de Bacchus l'usage de la vigne, avait fait boire du vin aux laboureurs, qui, dans leur ivresse, se croyant empoisonnés, lui avaient donné la mort ; Érigone fut guidée par sa chienne *Maira* vers le lieu où son père était enseveli ; s'étant pendue de désespoir, elle fut mise au nombre des constellations sous le nom de la *Vierge*, ainsi que sa chienne, qui devint la *Canicule*. Or ce nom de *Canicule* devrait désigner la constellation du Petit-Chien, dont la primaire est Procyon ; mais il est presque toujours confondu avec celui de *Canis*, qui désigne Sirius. Au surplus le lever de Procyon (πρό, κύων) précède de quelques jours seulement celui de Sirius. — *Micat*, brille, c'est-à-dire exactement commence à briller, ou brille depuis quelques jours : c'est ainsi qu'il faut entendre le mot dans tous les cas semblables. Ceci demande quelques explications, qu'on ne trouve pas d'habitude dans les éditions d'auteurs anciens, quoique elles y fussent nécessaires. Quand une étoile a été invisible pendant quelque temps, parce qu'elle se levait en même temps que le soleil, elle réapparaît pour la première fois à l'orient, un peu avant le lever du soleil : c'est ce que les anciens appelaient le lever de l'étoile, ce que nous appelons *lever héliaque ;* le premier jour on la voit à peine, mais chaque jour elle se lève quelques minutes plus tôt, jusqu'à ce qu'elle soit visible toute la nuit. Or le lever héliaque de Sirius, dont la date se modifie légèrement avec la précession des équinoxes, était placé à la fin de juillet par les Romains (c'est en hiver que Sirius est visible toute la nuit). Nous sommes donc à la fin de juillet, ou au commencement d'août ; c'est ce qu'on appelait, c'est ce qu'on appelle encore la canicule, période des plus fortes chaleurs. — Les anciens attachaient une grande importance au lever et au coucher apparents des astres, qui tiennent une place considérable dans leurs calendriers. Comme la première apparition d'une étoile avait lieu à une époque fixe, elle coïncidait régulièrement avec les mêmes phénomènes météorologiques, et on lui attribuait une influence sur ces phénomènes : de là ces expressions si fréquentes chez les poètes, Hyades pluvieuses, Canicule ardente, etc. Les étoiles furent même nommées souvent d'après les phénomènes qu'elles sem-

blaient amener. C'est le cas des Hyades. C'est aussi celui de Sirius : comme cette étoile fait son apparition dans le crépuscule du matin au moment où l'ardente chaleur rend les chiens enragés, cette rage, transportée de l'animal à l'astre dont l'influence pernicieuse semblait la produire, fit assimiler Sirius à un chien furieux. De là son nom de Chien et toutes les épithètes qu'on lui accole ; de là *stella proterva* d'Ovide. Ce n'est pas tout : tandis que les Égyptiens regardaient Sirius, qu'ils appelaient Sothis, comme le précurseur des inondations du Nil, et à ce titre l'honoraient comme une des divinités bienfaisantes de l'Égypte, la Canicule était au contraire pour les Grecs et pour les Romains une divinité malfaisante, parce qu'elle annonçait les maladies pernicieuses, les fièvres ardentes, la dysenterie, et en général toutes les maladies qui peuvent accompagner les périodes de grande chaleur. Pour conjurer les influences malignes de la Canicule, les Romains lui sacrifiaient tous les ans un chien roux.

6. *Fertilis*, au sens passif, abondante, et non fertile.

7. *Cereris*, pour *frumenti*, est une métonymie aussi fréquente que *Bacchus* pour *vinum* (cf. I, XV, 12, et III, VII, 31) ; *Pallada* pour *olivam* est plus rare. — *Rarus ager* : on trouve même l'olivier dans *quelques* champs ; il est bien peu probable que *rarus* désigne, comme on l'a prétendu, l'espacement des arbres. — On remarquera que c'est au mois d'août qu'on achève les moissons, qu'on cueille les premières olives, et qu'on prépare les vendanges : il est permis de supposer que ce n'est pas par hasard que ces trois détails sont réunis dans ce distique.

9. Burmann prend *rivis*, qui est un ablatif absolu, pour le complément de *resurgentes* ! En revanche il donne de ce mot une explication très judicieuse, faute de laquelle ce distique ne serait qu'une répétition inutile et maladroite des vers 5 sq. Il entend par là fort justement l'herbe qui repousse après la fauchaison, ce que nous appelons le *regain*. Et en effet, dans les prairies bien irriguées, il peut y avoir plusieurs coupes par saison : on fauche parfois presque tous les mois, de juin à septembre. De cette explication de *resurgentes* il résulte que *rivis* désigne les canaux des prairies spécifiés au vers 35, et non les fleuves ou les rivières du vers 5. De plus, tandis que les vers 5 sq.

ne sont que la description générale du pays Péligne au moment où Ovide s'y trouve, les vers 9 sq. contiennent au contraire l'indication d'une production particulière, et achèvent l'énumération commencée par le distique précédent.

11. Ovide joue sur les mots. Comme *ignis* signifie à la fois l'amour et l'objet de l'amour, il feint d'avoir peur qu'on ne s'y trompe, et il oppose les deux sens du mot en se servant d'un synonyme.

13. *Medius* avec deux ablatifs est une construction bien rare ; on la trouve cependant même en prose : *Megaram mediam Corintho Athenisque urbem* (Vell. I, 2). C'est comme types de héros divinisés que Castor et Pollux sont nommés ici : voir la note à III, VIII, 51. Mais d'autre part le mot *ponar*, à côté de *in cæli parte*, prouve bien qu'il s'agit ici de la constellation des Gémeaux, et non des héros eux-mêmes. Aussi bien, en tant que héros, on sait que, d'après la tradition la plus accréditée, ils n'étaient admis au ciel qu'alternativement, et cela grâce au dévouement de Pollux, seul fils de Jupiter, qui sacrifia la moitié de son immortalité en faveur de son frère. Voir sur ces héros les notes à II, XI, 29, et III, II, 54.

15. *Solliciti jaceant* est expliqué par la suite du vers ; l'expression s'oppose à diverses formules connues, où l'on souhaite le repos aux morts, de même que *terra premantur iniqua* s'oppose à *sit tibi terra levis*. — *In longas vias*, lieu commun, dont l'expression, imitée de Tibulle (I, III, 36), remonte à l'épithète homérique εὐρυοδείη.

17. *Jussissent* est un optatif, devant lequel on peut, si l'on veut, sous-entendre *utinam* : Ils eussent dû ordonner, que n'ont-ils ordonné ! — *Si fuit secanda*... s'ils étaient obligés de voyager.

19. *Horridus*, transi de froid, grelottant. — *Dummodo cum domina* : cf. I, VI, 47. — *Fuisset*, exactement aurait été, et non serait.

21. *Ausim*, optatif archaïque, est bien connu. — *Perrumpere*, braver. — Voici encore l'éternelle énumération des dangers auxquels sont exposés les navigateurs. Sur les Syrtes, voir plus haut la note à XI, 20. — *Non æquis*, violents.

25. Tous les poètes anciens, depuis l'Odyssée, ont parlé de Charybde et de Scylla, monstres mythologiques qui

symbolisaient la mer furieuse, déchaînée dans les détroits, et tantôt brisant les navires contre les écueils et les rochers, tantôt les abîmant dans ses tourbillons redoutables. On les plaçait primitivement dans les parages de l'occident lointain, en face l'un de l'autre, à une portée d'arc. Plus tard, on les localisa, ainsi que les Sirènes, dans le détroit de Sicile, passage redouté des anciens. Charybde s'élevait à peine au-dessus des flots : elle les engloutissait trois fois par jour avec un fracas épouvantable, agitant la mer jusque dans ses profondeurs, puis les vomissait *(fundit)* en faisant jaillir l'écume bouillonnante ; les navires qui en approchaient étaient immédiatement enveloppés dans les tourbillons, et précipités dans l'abîme. Scylla, au contraire, habitait un écueil abrupt, qui se dressait jusqu'aux nuages ; de sa ceinture sortaient six têtes de chiens à triple rangée de dents, qui aboyaient constamment ; quand un navire passait à sa portée, chacune des têtes arrachait un homme des bancs du navire, et Scylla les dévorait. Six hommes furent ainsi enlevés à Ulysse par Scylla ; et le héros ne réussit à se garer de Charybde, qu'en s'accrochant au figuier qui la dominait, jusqu'à ce que le reflux eût ramené près de lui une poutre, sur laquelle il put s'échapper. D'après des traditions relativement récentes, Charybde était une fille de Poséidon et de Gaia, qui, pour avoir volé à Héraclès quelques-uns des bœufs de Géryon, avait été frappée de la foudre par Zeus, et reléguée dans la mer, où elle exerçait librement ses rapines. Les légendes relatives à Scylla étaient plus complexes. Pour les uns, c'était une fille de *Lamia,* monstre lybien, qui passait pour dévorer les enfants, et dont les nourrices faisaient un épouvantail ; pour d'autres, c'était une belle vierge de la mer, aimée de Glaucus, ou de Poséidon, changée en monstre aboyant par la jalousie de Circé ou d'Amphitrite ; en Mégaride avait cours une autre tradition qu'Ovide adopte plus loin : voir la note à III, XII, 21. Quoique Charybde et Scylla doivent être considérés surtout comme des symboles (et déjà pour les poètes latins ce n'est pas autre chose), on ne saurait cependant affirmer que l'écueil et le tourbillon du détroit de Sicile aient été de pure invention. Un cataclysme géologique a pu les faire disparaître : n'a-t-on pas vu dans ces parages volcaniques des îles naître, puis s'abîmer ? Quoi

qu'il en soit, ce qu'on prend aujourd'hui pour Charybde n'est qu'un remous à peine perceptible, situé au nord du détroit : on l'appelle *Calofaro;* on identifie Scylla avec un rocher peu redoutable de la côte, qu'on appelle la *Rema*. — Nous avons, avec Ehwald, accepté la leçon *quæ* S, au vers 25, au lieu de *qua* P, et interverti les deux distiques, malgré l'éloignement de *timeam*, afin de ne pas séparer Charybde de Scylla. Merkel, Müller et Riese gardent *qua* et n'intervertissent pas.

24. *Sinus :* ce sont les petites anses, semées d'écueils, qui bordent le cap Malée, situé à l'extrémité de la presqu'île orientale de la Laconie, au nord-est de Cythère. Les caps sont souvent dangereux, parce que le régime des vents change d'un côté à l'autre ; le cap Malée particulièrement avait chez les anciens une réputation détestable ; on le craint encore pour les sautes de vent brusques, qui jettent souvent sur ses écueils les barques des pêcheurs.

28. — *Auferet deos :* les dieux qui seraient disposés à nous secourir, par exemple les Dioscures, pourraient être écartés de nous par une puissance plus forte que la leur, celle de Neptune, représentée par *unda*. Cette explication justifie la leçon *Neptuni* du vers précédent, qui est celle de PS. Merkel et Müller ont conservé l'ancienne vulgate *Neptunum :* cet accusatif fait pendant à *subventuros deos*, mais peut-on se représenter Neptune vaincu par les vents, et les dieux secourables écartés par la mer ?

31. *Juvenis,* Léandre, jeune homme d'Abydos, qui s'était épris de Héro, prêtresse d'Aphrodite à Sestos, sur l'autre rive de l'Hellespont, et qui chaque nuit traversait le détroit à la nage, guidé par le fanal qu'allumait sa maîtresse. — *Tum quoque,* le jour où il mourut. *Via cæca fuit :* la tempête éteignit le fanal, et il se noya. Quand Héro aperçut son cadavre, le lendemain, elle se précipita dans la mer. — Outre les deux héroïdes contestées d'Ovide (XVII et XVIII), la légende de Héro et Léandre a inspiré un poème bien connu de Musée, imité par plusieurs poètes français ; Grillparzer en a fait un drame, et Schiller une ballade. — Ce souvenir mythologique est-il bien en situation ? on en peut douter, car Léandre n'a jamais porté sa maîtresse sur les flots. Müller ne manque pas de considérer le distique comme interpolé, et peut-être n'a-t-il pas tort. Cependant

c'est par amour que Léandre s'exposait à se noyer, et cette considération justifie en quelque mesure la comparaison.

33. *Operosi vitibus,* qui donnent beaucoup de peine par leurs vignes, parce qu'elles sont nombreuses et fécondes ; Ovide affectionne ce sens : cf. *Métam.* I, 258 ; XV, 667, etc.

35. *Vocet in rivos :* c'est ce que nous appelons canaliser.

37. *Celebrare,* habiter en nombre, et par restriction, habiter, même en parlant d'une seule personne.

39. Les contemporains, Tibulle particulièrement, parlent souvent des Ciliciens, peuple remuant et toujours en révolte, qui habitait les pentes du Taurus. Précédemment ils avaient fait le métier de pirates. — *Virides :* nous savons par César *(Guerre des Gaules,* V, 14) que les Bretons d'Angleterre se teignaient le visage en vert avec du pastel, pour se donner dans la bataille un aspect plus terrible ; Properce les appelle *infecti,* Martial, *depicti.* (Note d'Amar). — *Saxa,* une montagne de Scythie, dit Eschyle, le Caucase, disent les poètes postérieurs ; Prométhée y avait été enchaîné par Héphaestos au moyen de liens indissolubles, pour avoir volé le feu céleste ; un aigle lui rongeait le foie, sans cesse renaissant. On sait qu'Hercule délivra le Titan, en perçant l'aigle de ses flèches.

41. La maîtresse d'Ovide ne devrait pas plus se séparer de lui que la vigne ne se sépare de l'ormeau, car elles sont toutes deux également aimées.

46. *Ventus et unda,* c'est-à-dire *ventus per undam.*

49. L'*essedum* était un chariot léger à deux roues, attelé de mules ou de petits chevaux rapides, que les Romains avaient emprunté aux Celtes. A l'origine, les Celtes s'en servaient à la guerre, comme faisaient les Grecs d'Homère ; comme chez Homère, il y avait sur chaque char un conducteur et un combattant ; mais, tandis que les chars d'Homère sont ouverts par derrière, l'*essedum* était ouvert par devant, pour permettre au combattant de courir sur le timon et de se tenir même sur le joug. César décrit minutieusement la manœuvre de l'*essedum,* dont les Bretons et les Germains se servaient encore de son temps sur le champ de bataille. Cette forme de char, évidemment très rapide, eut un grand succès chez les Romains. Au dire de Suétone, Auguste y mangeait, et Claude y jouait aux dés. On en fit une voiture élégante et de grand luxe, dont les

panneaux étaient décorés de métal précieux ciselé. La circulation des voitures étant interdite à Rome dans la journée, à cause du grand nombre des piétons et du peu de largeur des rues, c'était le soir qu'on voyait courir les *esseda*, à partir de quatre heures. Ils étaient d'un usage constant pour les voyages, concurremment avec les *cisia*, véritables cabriolets, qui leur ressemblaient beaucoup, mais qui étaient encore plus légers. — *Admissas* ne peut signifier que flottantes. — On voit que les femmes, grâce aux nouvelles mœurs, avaient pris l'habitude de conduire elles-mêmes, au moins à la campagne ; Properce dit la même chose de Cynthie.

51. Nous avons dit que le pays d'Ovide était montagneux.

XVII

OVIDE se plaint de l'orgueil de Corinne ; il mériterait d'être mieux traité par elle. Pourtant il l'aime et ne veut célébrer qu'elle en ses vers.

3. Le sens est parfaitement clair : j'accepte l'infamie, pourvu cependant que Vénus me maltraite un peu moins, car j'ai une maîtresse bien cruelle ! Müller a donc eu le plus grand tort de remplacer *me* par *ne*. — Paphos était dans l'île de Chypre. Les îles de Chypre et de Cythère, où le culte phénicien d'Aphrodite s'installa d'abord, se disputaient l'honneur de l'avoir vue aborder à leur rivage, quand elle naquit de l'écume des flots mélangée au sang d'Ouranos. De là ces noms si connus de Cypris et Cythérée. Toutefois les sanctuaires de Chypre étaient bien plus célèbres : c'étaient les temples phéniciens de Paphos, Amathonte, Idalie et Golgos, objets d'une vénération plusieurs fois séculaire. D'autres sanctuaires illustres d'Aphrodite étaient ceux de Cnide, en Carie, et du mont Éryx en Sicile (voir la note à II, X, 11). — *Fluctu pulsa*, peut-être à cause du voisinage du cap Malée : voir plus haut la note à XVI, 24.

7. *Dat facies animos*, la beauté rend orgueilleux. *Violenta facie*, orgueilleuse, et par suite tyrannique, à cause de sa beauté. *Fastus*, plus loin, a encore le sens d'orgueil.

9. *Speculi* : voir la note à I, XIV, 36. — *Compositam prius*, arrangée au préalable : pour être plus sûre de s'admirer, ce n'est qu'une fois parée qu'elle se mire.

13. Sans doute l'infériorité d'Ovide, par comparaison avec sa maîtresse, est incontestable ; mais cette infériorité ne justifie pas le mépris, parce que *Aptari magnis inferiora licet*, ce que le poète prouve — naturellement — par des exemples mythologiques.

15. La nymphe Calypso, fille d'Atlas, sut retenir sept ans Ulysse dans son île d'Ogygie, située aux confins de l'Océan. On sait que le héros y avait abordé après avoir erré neuf jours, accroché au mât de son navire brisé. Éprise de lui, la déesse lui promettait l'immortalité, s'il consentait à oublier Ithaque et Pénélope ; mais rien ne put le distraire du souvenir de sa patrie, et elle dut le laisser partir, sur l'ordre des dieux. — *Recusantem* PS ; Merkel et Müller gardent la vulgate *reluctantem*.

17. *Phthio regi*, Pélée ; *Nereida*, Thétis. Zeus et Poséidon, qui s'étaient d'abord disputé la possession de cette Néréide, avaient ensuite décidé qu'elle serait la femme d'un mortel, Thémis ayant prédit que le fils qui naîtrait d'elle serait plus fort que son père. Pélée l'épousa, grâce à Junon ; mais Thétis ne céda qu'à la violence. Comme Protée, symbole de la vague marine (voir la note à II, XV, 10), elle se métamorphosa en monstres divers, que le fils d'Éaque sut dompter successivement, grâce aux conseils de son ami le centaure Chiron. Leurs noces, célébrées en présence de tous les dieux, sont fameuses dans l'histoire littéraire ; on connaît le poème de Catulle. — Égérie était une divinité locale du Latium, adorée à Aricie et à Rome, avec les Camènes primitives, dont elle était la plus connue. C'étaient les nymphes des sources où les Vestales allèrent de tout temps puiser l'eau vive que leur liturgie exigeait ; elles avaient des pouvoirs magiques et divinatoires, qu'elles utilisaient pour la délivrance des femmes enceintes, et qui les firent plus tard confondre avec les Muses, le jour où le mot *carmina* (formules magiques) désigna les rythmes poétiques. Une légende particulière, contée par Ovide, s'était formée

sur les rapports d'Égérie avec Numa, à qui elle avait inspiré, disait-on, sa législation religieuse, et qui, d'après Tite-Live, se vantait de ses entretiens nocturnes avec elle. — *Justus* est l'épithète classique de Numa, aussi bien que de Latinus (II, XII, 22).

19. Pourquoi *incude relicta?* Amar estime que c'est pour rapprocher de sa laideur naturelle le métier peu relevé qu'il exerçait. C'est plutôt parce que devant son enclume il ne marchait pas, et que sa difformité disparaissait devant la beauté suprême des œuvres merveilleuses qu'il forgeait. — *Obliquo pede,* le singulier pour le pluriel, car il avait les deux pieds tordus, ce qui rendait sa démarche bien plus laide *(turpiter)* que la claudication ordinaire, et justifiait mieux encore le rire inextinguible des dieux. — Les mythographes considéraient l'infirmité d'Héphæstos comme une conséquence de sa chute, le jour où il tomba du ciel sur Lemnos, l'île volcanique, soit que Héra, sa mère, l'ait précipité, pour se débarrasser d'un fils dont elle rougissait, soit que Zeus l'ait lancé dans l'espace, pour le punir d'avoir porté secours à Héra, que son terrible époux tenait suspendue, pour la châtier, entre le ciel et la terre. — Dans Homère, Héphæstos est fils de Zeus et de Héra ; dans Hésiode, il est fils de Héra toute seule, irritée contre son époux. L'union d'Héphæstos et d'Aphrodite, qui remonte à l'Odyssée, a eu un grand succès auprès du peuple et des poètes, à cause de sa bizarrerie apparente ; mais elle n'a qu'une importance secondaire dans la mythologie primitive ; d'autres épouses y sont prêtées au dieu du feu, *Charis* dans l'Iliade, *Aglaé* dans la Théogonie, toutes deux symboles de lumière et d'éclat. — Müller a cru ces deux vers interpolés. Il critique vivement cette comparaison (Philol. XI, p. 86), qu'il trouve hors de propos, mais ses arguments n'ont convaincu personne.

21. Spirituel, comme toujours, mais précieux : il n'y a qu'Ovide pour faire de pareils rapprochements. Ce sont d'ailleurs les mots qui le lui ont suggéré : en parlant de Vulcain, qui boîte, il a songé au rythme boiteux de l'élégie ; dans III, I, ne représente-t-il pas l'Élégie personnifiée comme boîtant, au sens propre du mot ?

24. *Medio toro,* simplement en couchant avec moi ; nous ne pensons pas qu'il y ait lieu de raffiner. — Riese et

Ehwald accueillent la leçon *foro* P, qui présente un sens tout-à-fait différent : *forum* désignerait le tribunal. Mais quel serait ce tribunal ? ce ne pourrait encore être que le lit de Corinne, et cela est bien difficile à sous-entendre.

25. Ce distique, qui paraît obscur de prime abord, est clairement expliqué par ce qui suit. L'idée générale est celle-ci : tu peux m'aimer, car après tout je suis capable de te faire honneur. Il faut donc entendre ici : on ne te reprochera pas d'aimer un Ovide ; je ne suis pas de ceux dont on est heureux de se débarrasser, et que l'on désavoue parce qu'ils font peu d'honneur ; dans *nobis* il y a d'abord et surtout *tibi*.

27. Voir la note à I, III, 9. Nous ajouterons ici que la famille d'Ovide devait avoir au moins le cens sénatorial, car Ovide caressa un instant l'espoir d'entrer au sénat.

29. On sait qu'Ovide, comme tous les poètes de son temps, avait déguisé le véritable nom de sa maîtresse, qui est demeuré inconnu. — *Ut fiat*, pour que cela soit vrai.

31. Amar avoue ne pas comprendre le sens de ce distique, et il fait en effet un contre-sens bien singulier. Ces vers s'expliquent pourtant aisément par les suivants : deux femmes ne peuvent pas plus être chantées également par Ovide, que deux fleuves différents ne peuvent couler dans le même lit. La comparaison est un peu bizarre, mais elle est claire. — L'Eurotas, la rivière de Sparte, était célèbre par la fraîcheur de ses eaux, comme par les oliviers, les lauriers et les myrtes, qui croissaient sur ses bords.

34. *Causas* équivaut à *materiam*. Nous faisons en français le même emploi du mot *motif* dans le vocabulaire artistique.

XVIII

LE poète explique une fois de plus, sous forme d'épître à son ami Macer, pourquoi il ne traite que des sujets érotiques : c'est la femme qu'il aime qui l'y oblige. La raison est à peu près la même que dans le

prologue de ce livre. Donc il écrit l'*Art d'aimer* et les *Héroïdes*, dont Sabinus fait les réponses. Au surplus. Macer lui-même ne parle-t-il pas d'amour toutes les fois qu'il le peut, dans son poème épique ? — De même que la dernière pièce du premier livre, celle-ci semble bien avoir servi de prologue à l'un des livres, quand il y en avait cinq, et si actuellement elle ne sert pas d'épilogue au second, c'est que vraisemblablement il y a eu transposition dans l'archétype. — Pour le début de cette pièce, cf. Bertin, *les Amours*, III, XI.

1. Il y a deux Macer, l'un, poète didactique, et l'autre, poète épique. C'est au poète didactique, Æmilius Macer, que Tibulle adresse la dernière élégie du livre II. Ovide en parle dans les *Tristes* (IV, X, 43 sq.) comme d'un poète beaucoup plus âgé que lui. Il ne faut donc pas le confondre avec celui-ci, qui fut un des amis intimes d'Ovide. Il accompagna le poète dans ses voyages en Asie et en Sicile : nous le savons par la *Pontique* X du livre II, qu'Ovide lui adressa. On croit qu'il était parent de la troisième femme d'Ovide. Son poème (c'est Ovide qui nous l'apprend) avait pour sujet les faits de la guerre de Troie antérieurs à la colère d'Achille ; c'est ce qu'on appelle les *Antehomerica*. D'après un vers de la Pontique mentionnée ci-dessus, on pourrait supposer qu'il a traité aussi les *Posthomerica* ; mais le texte de la Pontique est moins précis que celui-ci. Dans une autre Pontique, Ovide l'appelle *Iliacus*. Les sujets qu'il traita étaient naturellement empruntés aux poètes cycliques, particulièrement à Stasinos de Chypre. Mais il ne fit pas que de la poésie épique ; l'Anthologie Latine lui prête une épigramme sur Mycènes (IX, 28), souvenir et témoignage du voyage fait avec Ovide. Il est nommé dans l'Anthologie Pompeius Macer Junior. Ce nom de Pompeius lui venait de son grand-père, le célèbre historien grec Théophane de Mitylène, à qui Pompée avait octroyé le droit de cité. En qualité de poète, Macer fut chargé par Auguste d'organiser les bibliothèques publiques à Rome ; il fut aussi nommé par lui gouverneur d'Asie, et il semble qu'il ait été en bons termes avec Tibère. Mais son origine trop illustre devait lui porter malheur. Tibère considéra comme un crime de lèse-majesté les honneurs divins que les Lesbiens avaient décernés à Théophane, et s'en vengea sur

toute la famille de l'historien. Pompeia Macrina, Pompeius Macer, fut exilée après avoir vu mourir son mari et son beau-père ; Pompeius Macer lui-même, avec son fils, ancien préteur, sur le point d'être condamnés, se donnèrent la mort, en 786/33 (Tacite, *Ann.* VI, 18). On peut consulter sur ce personnage Hillscher : *Hominum litteratorum Græcorum ante Tiberii mortem in urbe Roma commoratorum historia critica,* dans Jahrb. f. klass. Philol. suppl. XVIII (1892). — *Juratis viris :* on sait qu'avant le mariage d'Hélène et de Ménélas, les prétendants, réunis à Sparte par Tyndare au nombre de trente et un, s'étaient engagés par serment à respecter et à défendre le choix de Tyndare (Apollod. III, 10, 8). C'est en vertu de ce serment qu'ils durent prendre les armes après l'enlèvement d'Hélène. Le poème de Macer commençait sans doute par là.

4. *Ausuros grandia :* nouvelle allusion à ses essais épiques, comme dans I, 1, et surtout II, 1, où il entre dans quelques détails.

11. Même idée qu'au vers 4, avec plus de précision, *arma* caractérisant le poème épique. — *Res domi gestas,* au lieu des exploits héroïques, les exploits domestiques, ou plutôt les exploits de l'alcôve, et les batailles amoureuses.

13. *Sceptra,* le sceptre royal, symbole de la tragédie (cf. III, 1, 13), en opposition avec *arma,* symbole de l'épopée : à défaut du poème épique, il voulut du moins s'essayer à la tragédie, et même il y réussit, comme la suite l'indique. — *Crevit,* elle a fait des progrès, si nous prenons *tragœdia* au sens général ; sinon, le poète veut dire simplement : J'ai fait une tragédie. — *Quamlibet,* autant qu'on peut l'être. Le jugement d'Ovide sur lui-même était ratifié au surplus par ses contemporains, et Quintilien parle encore de Médée comme d'une œuvre très remarquable, quoi qu'on ne sache pas d'ailleurs si elle a été représentée. C'est, semble-t-il, la seule tragédie qu'Ovide ait faite. Ce passage prouve qu'elle fut antérieure à l'achèvement des Amours ; il prouve encore que la présente pièce est postérieure aux élégies I et XV du troisième livre, écrites manifestement avant la composition de Médée (voir la Notice). — Il ne nous reste de Médée que deux vers, dont l'un, conservé par Quintilien (VIII, 5), est bien connu : *Servare potui : perdere an possim rogas ?*

15. *Risit* : cf. I, 1, 3. — La *palla*, prise ici comme une sorte de symbole de la tragédie, était le manteau que les grands personnages portaient sur la scène; il ne faut donc la confondre ni avec le manteau que les femmes romaines drapaient artistement par dessus la *stola*, en guise de toge, et qui servait de robe aux femmes sans *stola* (voir la note à III, II, 25), ni avec la longue robe des joueurs de lyre, que les sculpteurs ont donnée à Apollon Citharède et à d'autres dieux (voir la note à I, VIII, 59). C'est Eschyle, dit-on, qui donna le premier la *palla* à l'acteur tragique. — Plus encore que la *palla*, le cothurne est le symbole de la tragédie, par opposition au *soccus* ou brodequin bas, que portaient les acteurs comiques. Le cothurne était donc destiné à grandir l'acteur tragique, de même que le masque amplifiait sa voix. Chez les Grecs le mot n'avait pas d'abord le sens qu'il a pris chez les Latins : il désignait, semble-t-il, une chaussure large et commode, d'origine orientale, empruntée peut-être à la Lydie (cf. III, I, 13), et faite pour l'intérieur; elle était portée par les femmes plus encore que par les hommes; les brodequins tragiques, inventés aussi par Eschyle, s'appelaient le plus ordinairement ἐμβάται. Quel qu'en soit le nom, le caractère essentiel de la chaussure tragique était d'être très élevée. Certains monuments représentent des acteurs tragiques montés sur de véritables blocs de bois; d'autres nous font voir des semelles de plusieurs épaisseurs superposées, qui souvent étaient peintes de diverses couleurs. Ajoutons que l'épaisseur des semelles devait varier avec la condition du personnage qui les portait : elle était moindre pour les personnages secondaires. L'empeigne du cothurne était ordinairement de cuir; elle enveloppait le pied complètement et s'attachait avec des cordons qui retombaient sur le cou-de-pied. On peut conjecturer que la tige montait sur le mollet comme une bottine, à la manière des chaussures de chasse lacées que les Latins appelaient aussi cothurnes, mais sans doute un peu moins haut. De même que les principaux acteurs avaient des semelles plus hautes, ils avaient aussi des empeignes plus riches, plus ornées, parfois décorées de broderies : de là l'expression d'Ovide, *picti*, répétée ailleurs par lui (III, I, 31), et qui doit s'appliquer à l'empeigne plutôt qu'à la semelle. — *Privata*, pour opposer

plaisamment la condition du poète à celle des rois, à qui il emprunte leur sceptre. — *Tam cito*, allusion à la jeunesse du poète.

17. *Hinc quoque*, de la tragédie, comme de l'épopée. — *Iniquæ*, tyrannique.

19. Ce vers et les suivants prouvent bien que si Ovide a commencé par des élégies amoureuses, il en écrivait encore au moment où il a composé l'*Art d'aimer* et les *Héroïdes*. Ces poèmes ont donc été commencés avant l'achèvement des cinq livres des Amours. — *Profitemur*. j'enseigne. — *Urgeor ipse*, je souffre le premier du mal d'aimer; cf. pour l'expression le vers 34 de la pièce suivante, et surtout Tibulle, I, VI, 10, quoique la situation ne soit pas la même.

21. *Reddatur* est le mot propre ; *dare* ne s'emploie qu'à l'égard de celui qui porte la lettre : on la lui *donne*, pour qu'il la *remette*. Nous n'insisterons pas sur l'invraisemblance folle qu'il y avait à faire écrire des lettres à tant de gens qui ignoraient l'écriture : c'est une chose dont Ovide ne se doutait pas. Nous ne discuterons pas non plus la question de l'authenticité des Héroïdes qui nous sont parvenues sous le nom d'Ovide. Nous constaterons seulement que sur quatorze héroïdes qu'on reconnaît généralement comme étant d'Ovide, le poète en désigne ici jusqu'à huit, à savoir celles qui portent les numéros I (Pénélope à Ulysse), II (Phyllis à Démophoon), IV (Phèdre à Hippolyte), V (Œnone à Pâris), VI (Hypsipile à Jason), VII (Énée à Didon), X (Ariane à Thésée), XI (Canacé à Macarée). Il y ajoute l'épître de Sappho à Phaon, mais l'héroïde que nous possédons sous ce titre est universellement contestée. — Phyllis était la fille du roi de Thrace Lycurgue ; abandonnée par Démophoon, fils de Thésée, qui avait promis de l'épouser, elle se pendit, et fut changée en amandier. — Œnone était une nymphe de Phrygie, que Pâris abandonna pour Hélène. — Canacé, fille d'Éole, sœur de Sisyphe et de Salmonée, aima son autre frère Macarée, et se donna la mort. — Hypsipile était fille de Thoas, roi de Lemnos ; abandonnée par Jason, elle fut chassée par les Lemniennes, prise par les pirates, et vendue par eux à Lycurgue, roi de Némée, qui en fit la nourrice de son fils Archémore ; l'enfant, laissé seul un instant par elle, fut mordu par un serpent, et Lycurgue

institua les jeux Néméens en son honneur. — Les autres héroïnes sont trop connues pour qu'on insiste.

25. *Strictum ensem*, l'épée qu'Énée lui avait donnée : cf. *Énéide*, IV, 646 sq. — *Dictat* PS. Je ne m'explique pas pourquoi les éditeurs repoussent universellement cette leçon au profit de la vulgate *dicat*. Il y a pourtant d'excellentes raisons pour conserver *dictat*. D'abord *dicat* est un solécisme : *quod reddatur* et *quod legant* sont parfaitement corrects, parce que *reddatur* et *legant* ont trait à l'avenir, indiquent des possibilités, ou marquent un but, ce qui n'est pas le cas de *dicat ;* avec *dicat*, on a une interrogation indirecte qui requiert *quidve*, et non *quodque*. Voilà pour la grammaire. Pour ce qui est du sens, *dictat* devrait sembler d'autant plus naturel que Didon n'écrit pas, car elle tient dans ses mains l'épée d'Énée ; et comme *dictat* a un second sujet, qui est *Lesbis*, nous ajouterons que Sapho non plus n'écrit pas : elle tient une lyre, elle chante ! — *Aoniæ*, synonyme de *poeticæ*, et par conséquent épithète de nature de *lyræ* (cf. I, 1, 12) ; Merkel écrivait *Æoliæ* avec les éditeurs antérieurs. — *Amica* P m. s., accepté en désespoir de cause par tous les éditeurs, sauf Ehwald, qui conserve *amata* P m. p., considérant le passage comme désespéré ; Müller suggérait *amata deæ*.

27. *De toto orbe* : pourquoi pas aussi *et longinquis temporibus ?* Ovide parle encore de ce Sabinus aux vers 13-16 de la dernière Pontique ; mais le texte d'un de ces vers semble désespéré, et il est impossible de savoir sûrement quelle sorte d'ouvrage Ovide y prête à son ami : peut-être est-ce simplement une autre héroïde. Nous possédons trois héroïdes sous le nom d'A. Sabinus, mais elles sont l'œuvre de l'érudit romain Angelus Quirinus Sabinus, qui les joignit aux éditions d'Ovide de Vicence, 1480, et de Venise, 1486 ; elles sont d'ailleurs médiocres. — Sabinus et Macer, avec Grécinus (II, X, 1) et Atticus (I, IX, 2), sont les seuls amis d'Ovide dont on trouve le nom dans les Amours, sur trente ou quarante qui sont nommés dans les œuvres (cf. Hennig, *de P. Ovidii Nasonis sodalibus*, Breslau, 1883).

29. *Signum* n'est peut-être pas un anachronisme, car si les Grecs du temps d'Homère n'écrivaient pas, ils pouvaient cependant avoir des pierres gravées pour sceller des coffres ou tous autres objets qu'ils voulaient fermer. —

Ovide n'énumère que six réponses : il reste Pâris, Macarée et Thésée.

34. Ovide veut dire apparemment que Sappho a promis de consacrer sa lyre à Phébus, si elle obtenait une réponse de Phaon. Dans l'épître que nous possédons, Sappho promet bien de consacrer sa lyre à Apollon (vers 181 sq.), mais c'est à une tout autre condition.

35. *Nec tibi*, aussi bien que moi. — *Qua tutum vati*, quand la chose est possible dans un poème épique. — *Aureus*, précieux comme l'or : cf. *aurea mediocritas*.

37. *Et Paris*, toi aussi tu parles de Pâris, déjà nommé à propos des Héroïdes : Macer doit conter dans son poème les amours de Pâris et d'Hélène, préface de la guerre de Troie. — Il peint aussi l'amour conjugal de Laodamie (voir la note à II, VI, 41). Laodamie est l'héroïne de l'épître XIII d'Ovide, non comprise dans l'énumération précédente, d'où il résulte qu'elle n'était pas encore composée. — Ovide a reproduit textuellement ce pentamètre (*Tristes*, I, VI, 20).

40. *In mea castra venis*, non pas en écrivant des élégies, mais simplement, comme le contexte l'indique, en décrivant les scènes d'amour que comporte un poème épique.

XIX

L'ÉLÉGIE XIX, telle que nous la donnent les manuscrits, est manifestement dans un grand désordre ; des idées très différentes y sont juxtaposées, ou du moins des idées qui ne peuvent s'adresser qu'à une femme interrompent malencontreusement un discours adressé à un homme. Déjà Müller (Philol. XI, p. 87) avait considéré les vers 19-22 comme interpolés. C'était à la fois trop et pas assez. Rautenberg a montré le premier (op. cit. p. 28 sqq.) que cette pièce doit être séparée en deux ; c'est ainsi que Müller avait divisé déjà II, IX, et III, XI. Aussi bien cette séparation est-elle indiquée dans S, au vers 25. On doit en effet considérer le vers 24 comme terminant le premier

morceau. Mais, par une interversion bizarre, les quatre vers qui devaient servir de début à XIX*a* se trouvent remplacés par les quatre vers qui sont le début naturel de XIX*b*, et rejetés au milieu de XIX*b*, sous les numéros 33-36. De quelque façon qu'on explique cette transposition, on ne saurait s'en étonner outre mesure, si l'on songe que la fin du second livre a été certainement bouleversée dans l'archétype, étant donné que la pièce XVIII a dû vraisemblablement à l'origine servir d'épilogue au livre. Cette division une fois admise, tout s'éclaircit parfaitement. Dans XIX*a*, composé des vers 33-36 et 5-24, le poète déclare qu'il n'aime pas les femmes trop complaisantes ; il veut qu'on se fasse désirer ; il rappelle que Corinne, qui le connaissait bien, exploitait habilement ce trait de son caractère ; et il termine en conseillant à sa nouvelle maîtresse d'en faire autant, si elle veut qu'il l'aime longtemps. Dans XIX*b*, composé des vers 1-4 et 26-60 (moins 33-36), le poète s'adresse ironiquement à un homme trop confiant, dont il aimait la femme ou la maîtresse, et le prie de la surveiller d'un peu plus près, car les plaisirs défendus sont seuls agréables. Qu'il examine un peu ce qui se passe chez lui, car si Ovide continue à n'avoir rien à craindre, il cessera d'aimer sa femme. — On voit que ces deux sujets ont ensemble quelque analogie, d'autant plus que le raisonnement s'appuie de part et d'autre sur des arguments de même ordre ; mais ils n'en sont pas moins distincts, et par l'idée principale, et par la personne en cause ; car quelle apparence y a-t-il que la femme à qui Ovide demande de se faire désirer soit justement celle du mari dont il blâme la complaisance ? Les deux pièces ont été simplement juxtaposées par le poète, à cause de l'analogie des sujets, comme il a fait pour tant d'autres groupes, et particulièrement pour les deux parties de II, IX et de III, XI. — De XIX*b* on rapprochera III, IV, qui en est manifestement la contrepartie : peut-être même XIX*a* et XIX*b* appartenaient-ils primitivement au livre III.

33. La pièce commence par une maxime générale. Aussitôt le poète craint d'être la première victime du conseil qu'il donne aux femmes (cf. pour l'expression XVIII, 20) ; mais il en prend son parti, et il expose ses idées à ce sujet. Tout ceci ne s'adresse à personne : ce sont des idées générales que le poète développe. Ce n'est qu'ensuite que le souvenir

de Corinne lui suggèrera l'idée d'un conseil pour sa nouvelle maîtresse.

5. Il faut exciter chez les amants trois sentiments, espoir, crainte, et désir. — *Rara,* de temps en temps.

7. *Quo mihi,* avec l'accusatif, qu'ai-je affaire de ? cf. III, IV, 41, et VII, 49.

10. *Opem :* cet accusatif s'emploie rarement dans le sens de moyen, ordinairement réservé à l'ablatif *ope.*

11. Cf. I, VIII, 73. — *Cunctantem tardo pede,* sous-ent. *quamvis.*

13. Ce distique est resté inintelligible jusqu'à Merkel, faute d'une ponctuation raisonnable.

19. Nous avons dit que Müller considérait ce distique et le suivant comme interpolés. L'argument principal est que ces vers interrompent mal à propos le discours adressé au mari. L'objection tombe avec la division que nous avons adoptée. D'ailleurs, lors même qu'il faudrait conserver la pièce unique avec l'ordre des vers tel que les manuscrits le donnent, il serait aisé de constater dès le vers 6 (*repulsa* ne s'applique qu'à une femme) et surtout à partir du vers 9, une sorte de déviation de l'idée : elle ne ferait ici que dévier un peu plus, par suite d'une association d'idées toute naturelle. Mais encore une fois la division indiquée par Rautenberg supprime sur ce point toute espèce d'obscurité. Müller ajoute que *time insidias* est en contradiction avec *quoque,* parce qu'il n'a pas été question d'*insidiæ* à propos de Corinne. L'argument ne me frappe pas beaucoup. *Quoque* porte sur l'idée générale : fais-toi désirer ; quant aux moyens, ils peuvent varier sans inconvénient : mal de tête supposé, ou peur, également supposée, d'être épiée et surprise, peu importe. Dernier argument de Müller : Ovide n'élide jamais les iambes dans les pentamètres ; cette raison, réduite à elle seule, peut-elle suffire ? Ehwald fait remarquer que l'élision de *time* n'est pas plus intolérable que les élisions de II, XIII, 24 (*feram ante*), ou III, VI, 101 (*fluminum amores*) ; outre qu'on pourrait corriger *time* en *treme* (Rautenberg, p. 31). Le sens de *time insidias* n'est d'ailleurs pas douteux, quoi qu'en pense Müller : cf. III, VIII, 63 ; cf. aussi III, IV, 30 et 32.

21. *Sine,* permets, est ici plus fort que oblige : il demande cette cruauté comme une grâce.

23. *Urit,* excite : nous employons quelquefois dans le même sens en français le verbe *démanger* et son substantif. — *Ferreus est,* ses sentiments ne sont pas dignes d'un homme, il n'a pas de cœur, pas d'amour-propre. — Les écrivains modernes ont souvent disserté sur l'attrait qu'exerce partout le fruit défendu, sur l'intensité de jouissance que les femmes surtout éprouvent parfois à savoir qu'elles pèchent. L'idée d'Ovide est donc juste; mais, dans l'espèce, il serait désolé qu'on le prît au mot, témoin la palinodie de III, IV. Au surplus il n'y a ici probablement qu'une fantaisie, où l'ironie est maniée avec beaucoup d'esprit.

25. *Pinguis,* bien nourri, qui engraisse dans le calme et la tranquillité. — Merkel et Müller mettent une virgule après *stomacho,* Riese n'en met point dans le vers; avec Ehwald je ponctue avant *stomacho.*

27. Ovide eût été malheureux, s'il n'eût pas introduit ici des exemples mythologiques à l'appui de sa thèse. Mais il y accommode la mythologie à sa façon : est-il bien sûr que Jupiter n'eût pas aimé Danaé, si on ne l'avait pas enfermée? — Danaé était fille d'Acrisius, roi d'Argos, petit-fils lui-même de la Danaïde Hypermnestre. Acrisius avait enfermé sa fille dans une tour d'airain, d'autres disent dans une chambre souterraine, afin de l'empêcher de devenir mère, un oracle ayant prédit qu'il serait tué par le fils de Danaé. On sait que ce fils fut Persée, le héros argien, le vainqueur de Méduse et le libérateur d'Andromède, qui, après cent exploits, tua son père accidentellement, comme Œdipe; voir sur Persée la note à III, VI, 13. La légende de Danaé est celle qu'Ovide cite le plus souvent : voir III, IV, 21, VIII, 29 sqq., XII, 33.

29. *Juno,* par l'intermédiaire du bouvier Argus : voir la note à II, II, 45. Nous retrouverons encore Argus au livre III (IV, 20), à côté de Danaé.

31. *Cupit* P m. s., S; *libet* P m. p. Müller estime (Philol. XI, p. 73) que *cupit* n'est qu'une conjecture, et *velit* lui paraît meilleur pour corriger *libet.* Ce n'est qu'une hypothèse. Il corrige aussi *potet,* qui est fort bon, en *portet* (Rhein. Mus. XVIII, p. 79).

38. *Forem* est employé volontiers par Ovide au singulier, quoique le pluriel soit beaucoup plus usité. — Ce distique et le suivant sont imités de Tibulle, I, VI, passim.

41. *Quas* : il s'agit de savoir ce qu'il y a dessus. — *Ferat et referat,* puisque ce sont les mêmes qui servaient pour la réponse : cf. I, XI, 19, et XII, 1.

45. L'idée est analogue à celle qui est exprimée aux vers 31-32 ; toutefois il ne s'agit plus seulement de faire une chose trop facile, mais, avec plus de précision, de voler un objet que nul ne surveille. — *Stulti,* un nigaud, qu'on trompe trop aisément.

48. La menace est d'un comique assez spirituel ; mais elle montre bien qu'il n'y a là qu'une pure fantaisie.

49. *Multa diuque tuli :* l'expression se retrouve plus loin (III, XI, 1), mais avec un sens différent, et surtout sans l'ironie qu'on trouve ici. — *Bene* est répété à dessein, l'habileté de la tromperie devant être proportionnée à la rigueur de la surveillance.

51. *Lentus es,* rien ne t'émeut, tu es insensible à tout. — *Concessi :* nos quatre éditeurs écrivent *concessa* (?)

53. *Scilicet,* c'est donc à dire que... — *Infelix* est d'une ironie charmante. — *Sub vindice,* exposée à une vengeance.

55. *Per nulla suspiria :* je pourrai dormir tranquille aux côtés de ta femme, sans que la crainte vienne troubler mon sommeil et m'arracher des soupirs ?

59. *Quin alium quæris ?* c'est le comble de la raillerie.

LIVRE TROISIÈME

I

NOUVEAU prologue, dont l'idée générale est pareille à celle des précédents : le poète se justifie de faire des vers érotiques. Cette fois le prologue est plus étendu, grâce à une fiction prolongée. Le poète suppose que, cherchant l'inspiration à l'ombre des bois, il a vu venir à lui l'Élégie et la Tragédie. Celle-ci, prenant les devants, le gourmande, tant sur sa conduite que sur les sujets qu'il traite, et lui déclare qu'elle attend de lui la tragédie romaine. L'Élégie, souriante et maligne, s'incline devant la supériorité de la Tragédie, tout en énumérant les faveurs de toute sorte qu'elle a values à Ovide ; elle réclame le poète, comme l'ayant inspiré la première. Le poète répond en les remerciant toutes les deux, et en demandant un dernier délai à la Tragédie, qui le lui accorde. — Cette pièce est donc antérieure à Médée, et dut servir de prologue dès le principe au IIIe livre. — Properce (III, II) a traité un sujet analogue.

1. Il est bien inutile de se demander quel peut être ce bois de fantaisie. Bois d'Aricie, si l'on veut, mais peu importe ; *numen inesse loco* n'est qu'une banalité : cf. III, XIII, 8.

3. *Pumice pendens*, où la pierre est suspendue, c'est-à-dire que couvre un rocher. — *Latere ex omni* : cet emploi de *latus* est peu classique.

6. Ehwald a mis le premier ce vers entre parenthèses. — *Moveret*, commencerait, tout simplement.

7. C'est ici, non la muse de l'élégie, qui serait Érato, mais l'Élégie elle-même personnifiée, de même que nous aurons ensuite la Tragédie et non Melpomène. Cette Élégie, comme on peut le voir ici et dans la suite, n'est pas la

plaintive personne que représente Boileau ; elle symbolise plutôt la chanson d'amour ; aussi n'a-t-elle pas les cheveux épars, mais au contraire peignés et parfumés. Au surplus on sait que le mot a désigné un rythme poétique, avant de s'appliquer spécialement à l'un des genres traité dans ce rythme. — *Pes longior :* quelle singulière idée de concrétiser ainsi une métaphore, en faisant boîter l'Élégie ! Et il y tient, car il y revient au distique suivant, et trouve même cette claudication charmante.

9. *Forma decens,* sa beauté était gracieuse, ou même simplement elle était belle. — *Vestis tenuissima :* cf. I, V, 13 et la note.

12. Son regard est farouche : c'est une attitude naturelle à la Tragédie, mais particulièrement justifiée ici par le mécontentement qu'elle va exprimer. — *Palla,* peut-être sa robe simplement, car c'est ainsi qu'Ovide désigne au livre I la robe d'Apollon Citharède (voir la note à I, VIII, 59) ; toutefois le voisinage du sceptre et du cothurne ferait croire que c'est plutôt le manteau tragique. Ovide a déjà réuni les trois attributs en parlant de lui-même : voir les notes à II, XVIII, 13 et 15.

13. *Late movebat :* les grands mouvements lui conviennent. — *Lydius :* nous avons dit dans la note à II, XVIII, 15, que le cothurne grec était probablement une chaussure d'origine orientale ; c'est aussi l'opinion d'Ovide, mais il ne se doute pas que le cothurne proprement lydien n'a aucun rapport avec le cothurne tragique.

15. Elle suivait l'Élégie, mais elle marchait plus vite : aussi bien elle ne boîtait pas ! elle prend donc les devants. — *Argumenti lente tui,* qui te traînes dans les sujets amoureux.

17. *Nequitiam* : cf. II, I, 2. — On sait que le mot *convivia* désignait les repas par invitation, comme celui dont il est question tout le long de la pièce I, IV ; mais on y buvait peu, quand on ne voulait pas se débaucher (voir la note à I, IV, 51) ; les *convivia vinosa* sont donc ceux qui se prolongent après la tombée de la nuit, et finissent en orgie : c'est dans ceux-là surtout que l'on devait conter les prouesses érotiques. — A la campagne comme à la ville, les *compita,* points de rencontre de deux ou plusieurs voies, étaient des centres de réunion consacrés par le culte rendu aux *Lares*

onne que represente Boileau ... elle symbolise
ison l'amour ... aussi n'a-t-elle pas les cheveux
u contraire peignes et parfumes. Au surplus
mot a désigne un rythme poetique, avant le
pécialement a l'un des genres traite dans
es longior ... quelle singulière idée de concre-
e metaphore, en faisant boiter l'Elegie. Et i
y revient au distique suivant, et trouve même
ition charmante.

decens, sa beaute était gracieuse, ou même
lle était belle. — Vestis tenuissima ...

egard est farouche ; c'est une attitude natu-
agédie, mais particulièrement justifiée ici par
tement qu'elle va exprimer. — Palla, peut-être
plement, car c'est ainsi qu'Ovide désigne la
ed'Apollon Citharede ... III, 505
voisinage du sceptre et du cothurne ... ...
est plutôt le manteau tragique ... ...
ses attributs en parlant de lui-même ... ...
XVIII, 13 et 15.

mouebat : les grands mouvements ... ...
—Lydius : nous avons dit dans la note ... ...
que le cothurne grec était probablement une
d'origine orientale ... c'est aussi l'opinion d'Ovide
ne doute pas que le cothurne proprement ...
rapport avec le cothurne tragique.

suivait l'élégie, mais elle marchait plus vite
elle ne boitait pas ! elle prend donc les devants
... lente tui, qui te traînes dans les sentiers amou-

... cf. II, 1, 2. — On sait que le mot ...
... les repas par invitation comme ceux dont
... tout le long de la pièce ... mais ...
... on ne voulait pas se déranger pour a
... sont donc ceux qui se
... de la nuit et finissent en orgie
... que l'on devait porter des promesses
... comme ... les ...
... ou plusieurs ... étaient ...
... par ... aux ...

compitales : on s'y rassemblait particulièrement lors des fêtes mobiles dites *Compitalia*. Mais dans les villes, les *compita* étaient en outre et surtout le rendez-vous journalier des oisifs, qui devaient choisir de préférence les plus grands carrefours, *secta in multas vias*.

20. C'est ainsi qu'on disait sur le passage de Dante : Voilà celui qui revient des enfers !

21. *Fabula* : nous avons gardé au mot fable ce sens figuré. — Riese met un point d'interrogation après *sentis*.

23. *Tempus erat*, il serait temps. — *Thyrso graviore*, une inspiration plus haute. Le thyrse était la lance enguirlandée de pampre, attribut de Bacchus, qui inspire et protège les poètes (voir la note à I, III, 11) De plus le thyrse était brandi par les bacchantes dans leurs courses échevelées : le mot s'emploie donc pour désigner toute espèce d'enthousiasme, et particulièrement l'enthousiasme poétique. De toute façon le mot a ici un sens général, et quoique il soit question de tragédie, Ovide ne songe pas du tout à l'origine de la tragédie, issue du culte bachique. Voir la note à III, XV, 17, où l'expression est répétée, ainsi que le mot *area* du vers 26.

25. *Premis ingenium*, ton génie est trop à l'étroit. — *Facta virorum*, parce que les personnages de la tragédie sont des rois ou des hommes illustres. — *Area*, une carrière.

27. *Cantent* ne saurait apparemment être pris au sens propre. — *Suos*, qui convenait à cet âge.

29. Il ne s'agit pas ici d'opposer une tragédie proprement romaine à celle d'Ennius, de Pacuvius et de leurs contemporains, car la tragédie d'Ovide ne sera pas moins grecque que les autres ; mais les vieux maîtres ne comptent plus. On s'étonne seulement qu'Ovide ne tienne pas plus de compte du *Thyeste* de Varius, resté au moins aussi célèbre que Médée, et qui avait été représenté avec un grand succès dans les jeux qu'Auguste donna après Actium, en 725/29 : Ovide avait alors quatorze ans.— *Iste*, c'est-à-dire *tuus*. *Implebit leges meas*, c'est-à-dire est à la hauteur de l'entreprise.

31. *Pictis* : voir la note à II, XVIII, 15.

33. *Limis* : c'est ce que nous appelons familièrement des yeux en coulisse. — *Fallor, an* passera encore pour une

forte cheville, surtout à côté de *si memini*.— *Myrtea*: voir la note à I, I, 29.

37. Il n'est pas question du tout ici des tragédies anciennes où l'on trouve quelques distiques mélangés à d'autres sortes de vers, moins encore de Médée, qui n'est pas encore faite ; il est question uniquement du discours que la Tragédie vient de faire. La réflexion est d'ailleurs bien digne d'Ovide ! Mais la Tragédie pouvait-elle, dans une élégie, parler autrement qu'en distiques ?

40. Nous faisons dans le même sens d'autres métaphores, tirées par exemple de l'éclipse. — *Fores*, pour *domum*.

41. Cela veut dire simplement : je traite des sujets amoureux, et ma capacité ne dépasse pas les sujets que je traite.

48. *Supercilio :* les sourcils froncés sont ici un signe d'orgueil ; cf. I, VIII, 45, où les rides du front sont une marque d'austérité. — Ehwald a le premier transposé ce distique, d'après O. Drenkhahn *(Philol.* XXX, p. 436 sqq.) et W. Gilbert *(Ann. philol.* CXI, p. 124). Il est évident que *Et tamen emerui* doit venir avant l'énumération des services rendus, et s'opposer immédiatement, comme restriction, à l'aveu de faiblesse contenu dans les vers 41 sq. Ajoutons que la besogne humiliante indiquée au vers 44 est le développement naturel du vers 48, et enfin que les vers 49 sq. sont avantageusement rapprochés des vers 45 sq.

43. *Rustica*, sotte. — *Lena*, en séduisant les femmes.

45. *Duro*, au figuré, caractérise ici les sujets que traite la tragédie.

49. Ce distique et le suivant semblent imités de divers passages de Tibulle ; mais le vers 50, dont l'expression est si jolie, est bien d'Ovide.

51. *Tunica velata soluta :* cf. I, V, 9 et la note. — *Impercussos* (encore un mot qui ne se trouve qu'ici), sans rien heurter, et par conséquent sans faire de bruit, et non pas sans se blesser, comme le veut Burmann : cf. I, VI, 8, où *inoffensos* a le même sens.

53. *Duris*, toujours au figuré. — *Incisa*, gravée sur la cire. Ehwald écrit, d'après S, *illisa*, qui est difficile à accepter ; le passage de Virgile cité à l'appui (V, 206) n'a pas de rapport pour le sens. — *Pependi :* on sait que c'était l'habitude des jeunes gens de suspendre toutes sortes

d'objets à la porte de leurs belles, surtout des couronnes ; ici c'est une pièce de vers. — Dans ce distique, ainsi que dans les suivants, Ovide fait certainement allusion à divers incidents de sa vie amoureuse ; mais quel amalgame bizarre de propre et de figuré ! c'est l'Élégie personnifiée qui s'attribue des accidents arrivés à des élégies.

57. Le fait signalé ici, connu de Corinne évidemment, est un peu obscur pour nous. Pourquoi Corinne déchire-t-elle le billet ? car c'en est bien un cette fois, et non pas une tablette. Est-ce prudence ? ou est-ce mécontentement, comme *barbara* semblerait l'indiquer ? — Ehwald écrit *mersat*.

59. *Movere* signifie faire pousser, en parlant des plantes ; *movere semina* signifie donc au figuré développer les germes. — *Munus habes meum*, son talent poétique, que la Tragédie réclame pour elle, est un présent que tu tiens de moi. — Merkel conserve *habet*, leçon de PS ; il lui donne apparemment *mens* pour sujet : il est évident que ce n'est pas *ista* ; mais, outre qu'il y a amphilologie, le voisinage de *te* requiert une seconde personne, comme l'a très bien vu Müller.

61. On doit construire : *rogamus vos per utramque*. — *Vacuas*, libres, et par conséquent attentives. Le sens n'est pas douteux : écoutez-moi avec attention. *Timentis*, parce qu'il craint de les fâcher. Je renvoie à la note d'Amar les amateurs de contre-sens extravagants.

64. *Magnus sonus* : il souligne la métaphore noble dont il vient de se servir ; *contacto*, touchée, c'est-à-dire émue, inspirée ; le mot est à peu près synonyme de *afflato* ou de *instincto*.

67. *Tu*, sous-ent. *es*, qui équivaut ici à *requiris* : c'est une vie entière qu'il faut te consacrer.

69. *Mota*, touchée par ma prière. — *Dum vacat*, pendant que j'ai le temps.

II

LE poète a suivi une femme aux jeux du Cirque et s'est installé à côté d'elle pour faire sa conquête. Avant que les jeux ne commencent, il s'évertue à la combler de ses galanteries intéressées. Puis il décrit les courses, avec la procession qui les précède : il fait des vœux pour le cocher que la belle favorise, et qui est vainqueur au second tour. La belle n'a pas dit un mot, mais un regard fait espérer au poète que ses désirs seront satisfaits.

Cette pièce est particulièrement intéressante comme document archéologique sur les jeux du Cirque. On en trouvera une analyse spirituelle dans un article de la *Revue des Deux Mondes* du 1er sept. 1896, où M. Boissier expose avec sa compétence accoutumée l'état de nos connaissances sur les divers spectacles des Romains. Nous ne saurions mieux faire que de renvoyer le lecteur à cet article, ainsi qu'à l'ouvrage de Friedlænder, et à l'article *Circus* du *Dictionnaire des Antiquités*. Nous n'insisterons dans les notes que sur les détails signalés par le texte du poète.

1. *Nobilium*. Alors comme aujourd'hui, les chevaux de course étaient connus par leurs noms; si leur généalogie était moins ancienne et moins pure que celle de nos pur-sang modernes, elle était cependant connue aussi des amateurs, quand ils en avaient une, ainsi que leur âge et leurs services. Cela est certain au moins en ce qui concerne le cheval de gauche, celui qui rasait la borne, car il n'est question ici que de courses de char. Des inscriptions nous ont conservé des noms de chevaux à côté de ceux de leurs conducteurs, dans une foule de monuments qui les représentent. On en cite un, nommé *Tuscus*, qui gagna le prix 386 fois, un autre, nommé *Victor*, qui l'emporta 429 fois, mais tous deux à une époque postérieure à celle d'Auguste. Ce grand nombre de victoires est d'autant plus remarquable que les chevaux, contrairement à l'usage moderne,

ne couraient guère avant l'âge de cinq ans. — *Sedeo.* Les spectateurs étaient assis sur des gradins, comme dans les amphithéâtres, et ces gradins, divisés en trois étages, étaient en pierre à l'étage inférieur, en bois aux étages supérieurs. On doit noter ici que les femmes n'étaient pas, au cirque, séparées des hommes, et reléguées tout en haut, comme elles l'étaient au théâtre et à l'amphithéâtre (voir la note à II, II, 26) : c'était une commodité fort appréciable pour les intrigues galantes, et Ovide, qui en profite ici, ne manque pas de la signaler dans un passage de l'*Art d'Aimer* (I, 135 sqq.), où il expose au long et presque dans les mêmes termes la théorie qu'il va mettre ici en pratique. — *Studiosus :* Ovide n'appartient à aucune des factions rivales. Quoique la folie du cirque n'ait atteint son paroxysme que plus tard, à Constantinople, où elle ébranlait le trône des empereurs, Rome était déjà, dès l'époque d'Auguste, partagée en factions, qui se distinguaient par les couleurs des cochers qu'elles favorisaient (voir la note au vers 78). — *Faves.* La course n'est pas commencée, mais on sait d'avance, par les programmes, quels sont les chevaux et les cochers qui courront, et chacun a déjà pris son parti, à l'exception des chercheurs d'aventure, comme Ovide, qui viennent ici pour un autre motif.

3. Il l'a probablement rencontrée sur sa route ; peut-être même ne l'a-t-il jamais vue ; mais, par un procédé souvent efficace, il feint de l'avoir remarquée depuis longtemps.

5. Müller écrit *currus,* sous prétexte que la course n'est pas commencée (cf. vers 65) ; mais si l'on ne voit pas la course, on ne voit pas davantage les chars, qui sont encore dans les *carceres. Spectas* signifie tu viens voir, et voilà tout.

7. *Equorum :* il y en a généralement quatre de front à chaque char (cf. vers 66), les deux du milieu attelés au joug, les deux autres attachés à droite et à gauche avec une chaîne ou une corde, d'où leur nom d'*equi funales.* — *Tuæ,* pour *tibi.*

9. On appelait *carceres* les remises placées à l'un des bouts du cirque, de chaque côté de l'entrée principale, et d'où les chars partaient simultanément, quand on leur ouvrait les portes, au signal donné. Il y en avait douze dans le cirque de Maxence, dont les ruines sont assez bien

conservées, et aussi dans le Grand Cirque, où la scène se passe probablement. Les remises étaient flanquées de deux hautes tours crénelées, qui avaient fait donner à l'ensemble le nom d'*oppidum*. Elles étaient généralement disposées suivant un arc de cercle dont la corde était oblique par rapport à l'arène, afin que les chances fussent égalisées au départ, les coureurs devant commencer la course à droite de l'arène. Elles étaient fermées par des portes en bois à claire-voie, dont les verrous s'ouvraient, paraît-il, d'un seul coup, à l'aide d'un mécanisme spécial. Les *carceres* du Grand Cirque étaient en pierre ; Claude les fit revêtir de marbre. — Les éditeurs n'expliquent pas l'épithète *sacro ;* elle ne paraît pas suffisamment justifiée par le caractère religieux des jeux, qui, comme on sait, accompagnaient presque toujours les fêtes des dieux nationaux. Nous dirons cependant à ce propos que les jeux du cirque furent donnés dans le principe aux fêtes nommées *Equiria* et *Consualia*, instituées, disait-on, par Romulus, en l'honneur de Mars et du dieu Consus, identifié plus tard avec Neptune ; les Consualia avaient lieu le 15 décembre et le 21 août, les Equiria, le 27 février et le 14 mars. — *Missis* est l'expression technique ; on appelait même *missus* chaque course fournie par les chars. — *Insistam*, je presserai ; *forti mente*, fortement, sans plus : cf. *tacita mente* (I, IV, 23, et III, VII, 63).

11. *Lora* : sur les rênes, voir la note au vers 72. — *Verbere*. Les inscriptions nous apprennent que les cochers se faisaient parfois un point d'honneur de conduire les chevaux sans se servir du fouet, comme chez nous les jockeys aiment à être vainqueurs sans se servir de la cravache. — *Metas*. Il y en avait deux, aux deux extrémités de la *spina*. La *spina* était une sorte de mur bas et long, revêtu de marbre, et chargé de toute sorte d'objets : des colonnes, des fontaines, des statues, des autels, voire des chapelles ; elle partageait l'arène en deux parties généralement inégales, la droite, où le départ se faisait de front, étant plus large que la gauche où les chars n'arrivaient plus qu'à la file. Les bornes ou *metæ* étaient composées de trois cônes en bois, remplacés sous Claude par des cônes en bronze doré, qui se dressaient sur une haute base semi-circulaire, indépendante de la *spina*. Afin de tourner plus vite, en décrivant au virage des

cercles moins étendus, les cochers avaient intérêt à raser les bornes, sur leur gauche, d'aussi près que possible, sans s'y briser : *stringere metas interiore rota.*

15. *Hasta Pisæa,* la lance d'Œnomaos, roi de Pise. L'oracle ayant prédit à Œnomaos qu'il périrait de la main de l'homme qui épouserait sa fille, le roi de Pise, sûr de la rapidité de ses chevaux, avait déclaré qu'il ne la donnerait qu'à celui qui le vaincrait à la course des chars, entre Pise et Corinthe ; les prétendants étaient vaincus et périssaient sous les coups de sa lance. Déjà treize avaient succombé quand Pélops se présenta. Ovide semble bien faire une hypothèse gratuite, quand il suppose que Pélops faillit être vaincu pour avoir voulu regarder Hippodamie. En tout cas ce détail est en contradiction avec la légende traditionnelle dont les détails sont bien connus : Hippodamie, de connivence avec Pélops, persuada au cocher Myrtile d'enlever la clavette de l'une des roues du char de son père, si bien qu'Œnomaos fut renversé dès le début de la course, et mourut sur le coup. L'amour d'Hippodamie pour Pélops justifiera difficilement une telle perfidie. Mais Pélops devait en subir les conséquences. Myrtile ayant essayé de séduire Hippodamie, Pélops le précipita dans la mer, et s'exposa ainsi à la fureur d'Hermès, dont Myrtile était fils ; et ce fut la seconde cause des malheurs de la race des Pélopides, qui devait expier déjà les crimes de Tantale.

19. Le bavardage d'Ovide plaît médiocrement à sa voisine, qui le trouve indiscret ; serrée de près, elle fait mine d'appuyer sur sa droite, pour s'éloigner du poète, qui est à gauche, d'après le distique suivant. Ovide lui fait observer qu'elle perd sa peine, car les places sont marquées : *cogit nos linea jungi* ne saurait avoir d'autre sens, malgré les divagations des commentateurs. Quelle est la forme, quel est le nombre des séparations qui marquent les places, c'est ce qu'on ne saurait dire, en l'absence de documents ; car ce détail, particulier au Cirque, n'est signalé que par Ovide seul, dans ce passage et dans un autre, déjà cité, de l'*Art d'Aimer* (I, 141), où l'expression est identique. On croit généralement que les places étaient groupées par deux ou trois au moyen des *lineæ,* et que les spectateurs placés entre les *lineæ* étaient ainsi nécessairement réunis : *jungi cogebantur ;* mais cette hypothèse ne s'impose pas, et à

supposer que toutes les places fussent marquées individuellement, l'expression d'Ovide se comprendrait tout aussi bien. La *linea* elle-même n'était apparemment qu'une séparation très légère, et sans doute aisément franchissable : le vers 22 en est la preuve. Ce pouvait être une mince saillie ou une baguette fixée sur la banquette, ou encore une rainure creusée dans la banquette, ou même une simple barre de couleur tracée au pinceau, car le mot *linea* peut avoir tous ces sens.

24. Pour que les genoux du voisin de derrière puissent ainsi gêner la jeune femme, il faut évidemment que les banquettes n'aient pas de dossier plein ; mais il y a cependant entre les banquettes une balustrade de fer ou des barreaux : voir la note au vers 64.

25. *Pallia,* pour *palla,* ta robe. La robe des matrones s'appelait *stola ;* par dessus la *stola,* elles portaient aussi la *palla,* mais drapée autour du corps comme une sorte de toge, et ne descendant pas jusqu'aux pieds. Au contraire les femmes sans *stola,* les jeunes filles, les étrangères, les courtisanes, qui, sur la tunique, n'avaient pas d'autre vêtement que la *palla,* la drapaient de manière à s'en couvrir des épaules aux pieds ; des fibules agrafaient la draperie sur les épaules et sur tout le côté droit, et une ceinture la retenait à la taille. On croit que pour distinguer cette *palla* de la *palla matronalis,* on l'appelait *tunicopallium,* ce qui justifierait l'expression d'Ovide. Il faut noter ici qu'Ovide, se trouvant à gauche de la jeune femme, du côté où la *palla* n'a pas d'ouverture, ne peut voir ses jambes qu'en soulevant la *palla,* tandis qu'à droite il eût suffi de détacher une fibule.

27. La belle étant restée silencieuse, Ovide met immédiatement sa menace à exécution, et s'extasie sur les mollets. — Le vers suivant est obscur. Pour que le sujet de *spectes* pût représenter *vestis,* il faudrait qu'on eût ensuite *es* et non *eras.* On est donc réduit à supposer — et c'est l'opinion de M. Ehwald — que *quo magis spectes* est le commencement d'une phrase inachevée, adressée à la jeune femme, et interrompue par un mouvement de passion. Il faut alors mettre après *spectes* des points de suspension. J'avoue que cette explication ne me satisfait pas non plus pleinement, car je ne vois pas très bien ce qui pourrait

empêcher la jeune femme de voir, et justifier le *quo magis spectes*, sans compter que cette phrase inachevée fait un effet bien singulier.

29. Sur la double légende d'Atalante, voir la note à I, VII, 13. Cette héroïne rebelle à l'hymen avait promis sa main à celui qui l'emporterait sur elle à la course du stade; elle tuait les vaincus, comme faisait Œnomaos pour les prétendants de sa fille (voir la note au vers 15). Cependant Milanion, plus connu sous le nom d'Hippomène, la vainquit par un stratagème bien connu : il laissa tomber en courant les pommes d'or qu'il avait reçues d'Aphrodite, et Atalante se mit en retard pour les ramasser. Leurs amours ne furent pas plus heureuses que celles de Pélops et d'Hippodamie : ils furent changés en lion et en lionne, ayant pris pour chambre à coucher un sanctuaire de Déméter. — Il semble d'abord que *sustinuisse* signifie arrêter, puisque tous les efforts de Milanion tendaient à ce but. Il n'en est rien pourtant. Il y a ici une indécence, et il faut chercher le sens véritable de cette expression dans un vers de l'*Art d'aimer* (III, 775), où Ovide parle d'une posture amoureuse adoptée par Milanion parce qu'Atalante avait de belles jambes : *humeris Atalantes crura ferebat*. Atalante avait, paraît-il, la spécialité des postures hétéroclites. Suétone (*Tib.* XLIV) parle d'un tableau de Parrhasios, cher à Tibère, « *in quo Meleagro Atalanta ore morigeratur* ».

31. *Pinguntur* : encore une représentation plastique suggérant un souvenir mythologique. Le costume de Diane chasseresse est bien connu.

33. *Ipsis*, pour *istis*, correction parfaite de Müller (Philol. XI, p. 74), adoptée par Ehwald, et non par Riese, ce qui ne laisse pas de surprendre, car enfin Ovide ne s'est pas enflammé pour les jambes de Diane ! Il a aimé sa voisine avant d'avoir vu ses jambes : que sera-ce donc maintenant qu'il les a vues ? *ipsis* peut seul s'opposer à *non visis*. — *In mare fundis aquas* : nous disons de même porter de l'eau à la rivière, et, plus exactement encore, jeter de l'huile sur du feu.

35. La galanterie polissonne s'exprime partout et en tout temps de la même manière; les hypothèses faites ici par le poète s'imposaient dans la circonstance.

37. *Faciles*, agréables. — *Interea*, en attendant que les

courses commencent : les gradins se remplissent longtemps à l'avance, tant on a peur d'être mal placé, et il commence à faire chaud. Avec quoi Ovide évente-t-il la belle ? Il est bien capable d'avoir prévu le cas, et emporté un éventail, *flabellum*, c'est-à-dire non pas le demi-cercle pliant usité de nos jours, mais un écran à manche, comme les anciens en avaient pour toutes sorte d'usages, et particulièrement les dames pour s'éventer. Toutefois, le mot *tabella* ayant un sens fort général, il se peut qu'Ovide se serve simplement de ses tablettes : un poète en a toujours sur lui. M. Boissier suppose ingénieusement qu'il se sert du programme qu'on lui a remis à l'entrée.

39. La galanterie pousse naturellement au genre précieux : voilà le ton et la forme des madrigaux du grand siècle. — *Hic meus æstus*, la chaleur que je sens : ayant chaud, il a cru que la belle devait aussi avoir chaud ; mais il réfléchit que cette chaleur ne lui vient peut-être pas de l'extérieur. *Femineus*, d'une femme, c'est-à-dire pour une femme. Je ne sais comment j'ai laissé passer dans ma traduction le contre-sens commis ici par les traducteurs précédents ; on ne devrait jamais avoir sous les yeux des traductions aussi détestables. Je prie le lecteur indulgent de vouloir bien lire les deux vers suivants à la place de ceux qui sont dans le texte :

Mais c'est l'amour peut-être, et non l'air, qui m'enflamme,
Et le feu qui me brûle est l'œuvre d'une femme.

41. Cent cinquante mille spectateurs (c'est le chiffre de l'époque, qui plus tard s'élèvera à 385,000), ne s'installaient pas sans faire un peu de poussière : c'est l'affaire de quelques chiquenaudes bien placées, qui permettront de tâter si l'étoffe est moëlleuse ! *Alba vestis :* c'était la règle à cette époque, pour tout le monde.

43. Voici venir enfin le cortège. Les jeux du cirque, dont nous avons signalé déjà l'origine et le caractère religieux, ne commençaient jamais sans une procession solennelle, minutieusement réglée, qui imitait la pompe du cortège triomphal ; le magistrat qui présidait aux jeux remplaçait le général vainqueur. La procession partait du Capitole, entrait dans le Cirque par la grande porte placée entre les remises, et faisait le tour de l'arène. Pour les

détails du cortège, voir le tome II de Friedlænder. Ovide n'insiste ici que sur les statues divines qui en étaient un élément essentiel, et il nous montre les différentes classes de la société acclamant leurs dieux protecteurs. Ces images des dieux étaient portées sur des brancards, sur des trônes, voire même sur des chars somptueux, que traînaient parfois des éléphants. — *Linguis animisque favete,* taisez-vous et faites attention. Il semble qu'il y ait contradiction entre ce vers et le suivant; mais il faut apparemment considérer ici deux moments successifs. A l'instant où la grande porte va donner passage au cortège, les conversations, les cris, les appels d'une foule impatiente, s'arrêtent pour une minute, et un silence relatif s'établit; l'attention se concentre sur le cortège qui fait son entrée, puis chacune des parties du cortège, chaque personnage, chaque dieu est successivement applaudi par la foule qui trépigne. Au surplus ces applaudissements ne sont pas de mauvais augure : ils ne sont donc pas en contradiction avec la formule.

47. *Qui creditis undis,* les marins, c'est-à-dire les marchands. — *Mea terra,* la terre, qui est mon élément : cf. II, XI, 30.

51. *Auguribus Phœbus :* Apollon préside à tous les genres de divination. — *Adsit,* pour varier la formule et ne pas répéter toujours *plaudite :* cf. *placet* au vers 54. — *Artifices manus :* Minerve préside aux arts et aux métiers, qui ne font qu'un chez les anciens.

53. Cérès et Bacchus sont les grands dieux de la campagne. Quant à Castor et Pollux, quoique ils soient inséparables, dès l'origine la poésie épique s'était efforcée de leur donner des personnalités distinctes : Homère fait déjà de Castor un dompteur de chevaux et de Pollux un lutteur invincible au pugilat. C'est pourquoi Castor est le dieu des cavaliers et Pollux celui des athlètes. Tous les deux sont d'ailleurs des dieux cavaliers, et c'est presque toujours à cheval ou à côté de leurs chevaux que l'art et la littérature les représentent. Le culte des Dioscures s'était développé à Rome à la suite de la bataille du lac Rhégille (257/497), où les Romains prétendaient avoir vu Castor et Pollux à la tête de leur cavalerie. Depuis cette époque les Dioscures, et surtout Castor (les Romains disaient même *Castores*) furent dans les combats les protecteurs de l'armée, parti-

culièrement de la cavalerie. On a vu ailleurs (note à II, XI, 29) qu'ils protégeaient aussi les marins. C'est en leur honneur qu'on éleva sur la *spina* quatre colonnes surmontées d'une architrave, sur laquelle des œufs mobiles indiquaient au peuple le nombre de circuits que les chars avaient à faire : à chaque tour on enlevait un œuf.

55. *Pueris*. Du jour où la figure d'Éros perdit sa signification mythologique primitive pour symboliser des sentiments divers, elle se confondit d'abord avec celles de Pothos et d'Himéros, les amoureux désirs, génies secondaires de la suite d'Aphrodite; puis elle se multiplia, et Aphrodite fut accompagnée d'une foule de génies ailés, qu'on appelait les Amours ou les Désirs. Les artistes les représentèrent à satiété dans les décorations des maisons, où ils servaient d'accessoires à toutes les scènes mythologiques (voir l'ouvrage de Helbig) ; on les représenta aussi à part dans une infinité de scènes diverses, et M. Boissier a pu dire qu'ils étaient encore plus nombreux dans les fresques de Pompéi que dans les tableaux de nos peintres du XVIIIe siècle.

57. Je prends *patiatur amari* pour une proposition complétive de *mentem*, qui sans cela ne me paraît avoir aucun sens ; je supprime donc toute ponctuation après *dominæ*, même la virgule traditionnelle. Riese met deux points, et Ehwald un point d'exclamation. — *Annuit... :* la fiction est forte ! Mais bien des gens dans le peuple étaient sans doute assez crédules ou assez superstitieux pour interpréter dans le sens de leurs vœux la légère inclinaison d'une statue, due aux mouvements du char ou des porteurs.

61. Hendiadys probable, quoique *tot testes* puisse désigner le reste du cortège, qui comporte encore un grand nombre de personnages.

64. Probablement de chaque côté du spectateur placé devant. *Inseruisse* semble indiquer qu'il y avait plusieurs barreaux parallèles ; mais il ne devait pas y en avoir beaucoup, car les genoux pouvaient dépasser l'alignement : voir au vers 24. — Ovide n'a pas tenu compte ici d'une recommandation qu'il fait expressément dans l'*Art d'aimer* (I, 162): *cava sub tenerum scamna dedisse pedem*. M. Boissier oublie ce détail, quand il dit que le petit banc n'était pas encore en usage.

65. Voici seulement la première course. Le cortège a évacué l'arène après les cérémonies ordinaires, et le préteur, du haut de sa loge, placée au-dessus des *carceres*, a donné le signal en agitant ou en jetant dans l'arène un mouchoir blanc. — *Maxima spectacula :* cette apposition paraît prouver que nous sommes au grand cirque de la vallée *Murcia*, entre le Palatin et l'Aventin, à l'une des grandes fêtes annuelles. — *Æquo carcere*, soit à cause de l'obliquité de la ligne des *carceres*, qui égalise les chances des coureurs (voir la note au vers 9), soit plutôt parce que les *carceres* sont ouverts simultanément au signal du préteur. Il eût été plus pratique de faire partir les chars, non des *carceres*, mais d'une ligne tracée à droite de la *spina*, puisqu'aussi bien il y en avait une à gauche, tracée à la craie, auprès de laquelle se tenaient les juges, et qui marquait la fin de la course : la victoire était à celui qui la franchissait le premier au dernier tour.

67. Ovide épie les mouvements de la belle ; sans qu'elle ait parlé, il devine pour quelle couleur elle tient, et constate avec plaisir que la course s'annonce bien pour elle, car son cocher tient la tête.

69. La course paraît aller bien vite : on dirait que les coureurs ne font qu'un seul tour. Or on sait que régulièrement ils en faisaient sept. Il faut donc supposer qu'Ovide considère ici seulement le dernier tour. On conçoit en effet que le classement qui peut se faire pendant les six premiers tours n'est que provisoire ; des coureurs se réservent pour l'effort final, et c'est généralement le treizième tournant qui décide de la course ; c'est à celui-là surtout qu'il faut absolument raser la borne de près, et décrire le cercle du rayon le plus court. — *Admoto proximus axe subit :* le cas se présentait souvent, et rendait fort délicate la situation du cocher placé en avant, quand il ne rasait pas la borne d'assez près ; le suivant essayait de s'introduire entre les deux, et le premier, pour ne pas se laisser accrocher, était parfois obligé de s'écarter encore plus de la borne ; aussi avait-il constamment l'œil derrière lui, pour parer à un désastre dont il y avait beaucoup d'exemples.

71. *Perdis bona vota*, elle a fait des vœux pour toi en pure perte. — *Lora sinistra*, car c'est à gauche qu'on

tournait; mais sans doute il est trop tard pour suivre le conseil. Les cochers portaient les rênes enroulées autour du corps depuis la ceinture jusqu'aux aisselles, sans doute pour que les rênes des chevaux fussent indépendantes, tout au moins celles du *funalis* de gauche; ils pouvaient ainsi agir sur lui spécialement, car c'est sur lui que reposait tout l'espoir de la faction. Le vers d'Ovide est un écho des cris que poussaient les spectateurs en pareille occurence.

73. Il arrivait parfois que, sur la demande du peuple, on recommençait une course, ou du moins qu'un cocher vaincu, qui régulièrement n'aurait pas dû reparaître, était redemandé, *revocatus* ou *remissus*. Pour cela les spectateurs agitaient leurs toges. Nous noterons ici l'obligation où étaient les Romains, surtout depuis Auguste, de n'assister au spectacle que revêtus de la toge, même pendant les chaleurs de l'été; ce n'est que sous Commode qu'ils furent dispensés de cette tenue, à laquelle ils avaient renoncé depuis longtemps dans la vie ordinaire, pour prendre des vêtements moins gênants. Ils devaient aussi à cette époque assister aux jeux nu-tête, quelque temps qu'il fit : voir à ce sujet le livre de Friedlænder, tome II, p. 16 sqq. — *Quirites :* voir la note à I, VII, 29.

76. Ovide ne manque pas une occasion propice.

78. *Discolor agmen.* Il n'y avait d'abord que deux couleurs, le blanc et le rouge. Sous l'empire s'y ajoutèrent le vert et le bleu, qui devinrent les principales. Il est probable qu'elles existaient déjà à l'époque d'Ovide; mais quand même il n'y aurait eu que deux couleurs, il pouvait, il devait même y avoir néanmoins quatre chars, deux pour les blancs, deux pour les rouges. Ajoutons que le cocher rappelé figure naturellement dans la seconde course avec d'autres chevaux.

79. *Insurge :* dresse-toi, et penche-toi en avant; ainsi faisaient les cochers, pour mieux fouetter leurs chevaux, à droite et à gauche : *proni in verbera pendent,* dit Virgile (V, 147), dans un passage où il décrit une course de bateaux qu'il compare à celle des chars.

82. *Palmam,* au sens figuré. Toutefois les prix que recevaient les cochers à l'origine furent en effet des palmes et des couronnes, à l'imitation des jeux de la Grèce; mais on y joignit bientôt d'autres récompenses, par exemple

l'affranchissement, quand c'étaient des esclaves, ce qui était le cas ordinaire, plus souvent encore des sommes d'argent, souvent considérables. Martial en citera un, nommé Scorpus, fameux sous Domitien, qui en une heure gagna cinquante bourses d'or ; c'étaient les cotisations des factions qui faisaient généralement les frais de ces récompenses.

83. Enfin la belle se déride ! L'empressement d'Ovide a fini par la toucher. Ce n'est toutefois encore qu'une espérance. — *Argutis*, expressifs, qui parlent ; nous retrouverons le mot plus loin (III, 9). — *Hic satis est* Ehwald pour *hoc satis est* PS ; les autres conservent la leçon *hoc satis hic* de quelques manuscrits. — *Cetera* est suffisamment clair.

III

TRAHI par sa maîtresse (Corinne probablement), le poète se plaint aux dieux de ce qu'ils ne punissent pas les parjures des belles, et réservent aux hommes toutes leurs rigueurs. Mais quoi ! lui-même en ferait autant, s'il était dieu ! Puisse au moins sa maîtresse ne pas abuser de cette tolérance ! — Régnier a imité cette pièce en l'abrégeant, à la fin de sa seconde élégie.

1. *Hic*, leçon de PS, adoptée par Ehwald. Les autres conservent la vulgate *i*, due à Heinsius. — *Jurata*, au sens actif, pour *juratam*.

3 sqq. Malgré toutes les superstitions qui pouvaient avoir cours, tout ce développement paraît bien artificiel ; la suite pourtant marque un sentiment sérieux.

8. *Longa decensque*, grande et bien prise : c'est ce que Tacite appelle *decora proceritas*. — *Argutos :* cf. ci-dessus, II, 83.

11. Cf. I, VIII, 86 et la note. — *Forma numen habet*, la beauté a un pouvoir égal à celui de la divinité. Nous retrouverons cette expression plus loin (IX, 18).

14. *Doluere mei :* en jurant par les yeux de son amant, elle s'engageait au moins à ne pas les faire pleurer.

15. Ce raisonnement, qui ne tient pas moins de huit vers, est un pur sophisme, car la douleur que le poète prétend qu'il éprouve n'a rien de commun avec le châtiment que les dieux n'ont pas infligé à sa belle.

17. *Invidiæ esse alicui,* rendre quelqu'un odieux : cf. plus loin (XII, 14) *invidiæ esse alicui rei,* faire envier quelque chose ; la syntaxe est la même, mais le sens d'*invidia* est différent. L'idée est ici : vous avez déjà excité l'horreur en punissant Andromède du crime de sa mère ; pourquoi me punissez-vous au lieu de ma maîtresse ? — *Cepheia virgo,* Andromède, fille de Céphéus, roi d'Éthiopie, et de Cassiopée. Sa mère ayant excité la colère des Néréides en osant comparer sa beauté *(male formosa)* à celle des Nymphes, Neptune, pour les venger, avait inondé l'Éthiopie, et envoyé sur les côtes un monstre qui dévorait les hommes et les troupeaux ; ce fut la fille de Cassiopée qui fut offerte au monstre comme victime expiatoire, sur l'ordre de l'oracle d'Ammon. On sait qu'elle fut délivrée par Persée. Pour les monuments, voir l'ouvrage de Helbig, n° 1183 sqq. — Riese écrit *an* au lieu de *at.*

19. N'est-ce pas assez que, pris à témoin par elle des serments qu'elle me faisait, vous ne l'ayez pas punie de les avoir violés ? le poète n'a pas invoqué lui-même le témoignage des dieux, mais il ne lui a servi de rien qu'ils fussent pris à témoin par sa maîtresse. — *Inulta,* au sens passif, impunément.

21. Faut-il encore que ce soit moi qui paye pour elle ? répétition de l'idée exprimée au vers 16, comme le distique précédent développait le vers 15. — *Victima decipientis ero,* serai-je la victime expiatoire offerte aux dieux par celle-là même qui m'a trompé ? A rapprocher du vers où Racine donne à un vieux proverbe un sens ironique : Les battus, ma foi, paîront l'amende !

23-26. Ou les dieux n'existent pas, ou ils sont iniques.

27. *Nobis,* contre nous, les hommes.

29. Avant d'être le dieu de la lyre, Apollon est d'abord l'archer divin, destructeur des monstres. — Sur la foudre de Jupiter, voir la note à II, V, 52.

31. Dans Müller, il y a *læsas,* qui est évidemment une faute d'impression.

35. *Jaculari,* proprement lancer, ici frapper. — *Suo,*

vulgate reprise par Ehwald, d'après les manuscrits; les autres écrivent *suos*.

37. Alors que tant de femmes parjures eussent mérité d'être frappées de la foudre. Sémélé seule fut consumée, et elle ne le méritait pas! Ovide suppose que c'est par excès de complaisance *(officio)* pour son amant, à qui elle ne voulut pas se refuser; mais la tradition courante veut que ce soit par imprudence et par curiosité, Sémélé ayant voulu, à l'instigation de Junon, voir Jupiter dans tout l'éclat de sa gloire. — Ces deux distiques ont paru interpolés à Merkel et à Müller, et l'opinion paraît assez justifiée, au moins pour le second, qui est de pur remplissage.

40. Jupiter n'aurait pas été obligé d'achever la gestation, *matris opus*, en enfermant Bacchus dans sa cuisse; longue périphrase, pour dire simplement : elle n'eût pas été foudroyée.

43. *Sine fraude*, sans crime, et par suite impunément.

45. J'irais même jusqu'à nier son parjure. — *Non de tetricis...*, je serais un dieu de bonne composition.

47. *Dono*, leur indulgence. — *Oculis parce meis* ne doit pas être rapproché, pour le sens, du vers 14. L'idée est : si tu me trahis, au moins cache-toi. Le poète reprendra cette idée et la développera longuement dans la pièce XIV de ce livre.

IV

DANS cette pièce, qui est la contre-partie de II, XIX *b*, le poète s'adresse à un homme qui surveillait sa femme de trop près, et lui enseigne que cette surveillance, inutile par elle-même, est de plus nuisible, car elle ne peut qu'exciter les désirs des amants. Au surplus il ferait mieux de s'accommoder aux mœurs usitées à Rome, et de tirer parti pour lui-même des succès que sa femme peut avoir. Il est à remarquer que les motifs pour lesquels le mari doit ici laisser sa femme libre sont de même ordre

que ceux pour lesquels le mari de II, XIX *b*, devait surveiller la sienne.

2. *Ingenio suo*, par son propre naturel, c'est-à-dire par sa vertu.

4. *Illa facit*, du moins par intention, et, moralement, c'est comme si elle était réellement infidèle : c'est la doctrine de l'Évangile.

5. *Ut*, à supposer que. — Ehwald écrit *ne* (?) pour *ni*, d'après P, et Riese *ulla*, pour *illa*, d'après PS, faute évidente, car il s'agit de l'âme, par opposition au corps. D'autre part Ehwald ponctue après *meus est*, et rattache le pentamètre au distique suivant ; je crois qu'il se trompe, car le vers 7 reprend, pour la contester, l'hypothèse émise au vers 5 : il y a ainsi gradation d'un distique à l'autre, et le sens est bien plus satisfaisant avec la ponctuation normale.

8. Quand tu auras mis tout le monde à la porte, tu auras laissé dedans justement celui avec lequel on te trompe.

9. A rapprocher du vers 17, et les deux ensemble de II, XIX *b*, 3. Si le poète tire ainsi de principes identiques des conséquences si différentes, c'est que dans II, XIX *b*, l'ironie se donne carrière largement ; ici il est à peu près sérieux. — *Semina languidiora facit*, empêche les germes de se développer.

12. *Obsequio :* cf. Tibulle, I, IV, 40.

13. *Contra sua vincla tenacem*, qui résiste à la bride ; *ore reluctanti*, qui résiste au mors. — Ovide aurait pu trouver des exemples moins contestables que celui-ci.

16. Répétition inutile de *concessas habenas*.

18. *Imminet*, réclame avec insistance.

19. Exemple déjà cité, XIX *b*, 29, et aussi, dans une intention différente, II, II, 45. — Rigoureusement cela ferait deux cents yeux. On n'en compte généralement que cent ; il faut donc voir ici une sorte d'hendiadys. On peut aussi prêter à *centum* un sens indéterminé, car beaucoup de traditions donnaient à Argus des yeux innombrables, que les uns plaçaient sur les deux côtés de la tête, d'autres sur le corps tout entier. Il y en avait toujours la moitié d'ouverts, pendant que les autres dormaient. On sait qu'Argus fut tué par Hermès (voir la note à II, II, 45), et que ses yeux, d'après la légende, furent transportés par

Héra sur la queue du paon. Ajoutons qu'à l'origine Argus n'avait que quatre yeux, ou même trois, dont un sur la nuque; deux monuments lui prêtent un visage double, comme à Janus. Voir Helbig et Overbeck. — *Sæpe fefellit* semble être une hypothèse du poète, faite pour les besoins de la cause, car si Jupiter fit tuer Argus, cela semble bien indiquer qu'il ne pouvait pas tromper sa surveillance.

21. Exemple déjà cité conjointement avec le précédent: voir II, XIX *b*, 27 et la note.

23. Ovide oublie que cet exemple est unique en son genre, et par suite ne saurait prouver la thèse. — Rappelons à ce propos la façon toute différente dont l'entremetteuse Dipsas parle de Pénélope (I, VIII, 47).

25. Une épigramme de Philodème dans l'Anthologie (*Anth. Pal.* XII, 173, tome II, p. 25 de la traduction française) exprime la même idée dans les mêmes termes; mais on retrouve la pensée en bien d'autres endroits. Au surplus Ovide répète ici le vers 17, et ensuite le vers 9. Malgré la variété de l'expression, c'est toujours la même chose; et cela dure ainsi jusqu'au vers 32. — *Ipsa furem cura vocat*, ce qu'on surveille avec tant de soin mérite apparemment d'être volé.

28. Ils imaginent des qualités extraordinaires pour justifier tant de passion : *furem cura vocat.*

29. *Adultera cara* : tel est le texte des manuscrits; et sans doute *cara* peut être justifié par *quam vir servat*, mais l'expression n'en reste pas moins singulière, et l'on peut soupçonner une faute. — *Ipse timor...* : la crainte que la femme éprouve d'être surprise est pour son amant un piment plus fort que sa beauté même. Ce vers est clairement expliqué par le vers 32, et Amar déraisonne là-dessus d'étrange façon. — C'est dans un sens analogue qu'Ovide conseille plus haut (II, XIX *a*, 20), à une femme trop complaisante de feindre parfois d'avoir peur.

33. Voici enfin une autre idée ! — *Ingenuam* : c'est donc bien probablement une femme mariée : voir la note à II, II. — *Externæ corpora gentis*, des esclaves; *agat* est impropre.

35. *Ego feci*, c'est grâce à moi ! — *Casta sit*, faut-il qu'elle soit chaste ? — L'hexamètre est le développement de *in laudem servi*, et serait mieux placé après. Riese conjecture *in fraudem* (?)

37. *Rusticus*, de mœurs grossières. — *Adultera conjux*, l'adultère de sa femme. Merkel mettait une virgule après *adultera*, rapportant *conjux* à *rusticus*. — *Mores Urbis* : les Amours d'Ovide contribuent fortement à nous les faire connaître ; voir au surplus ce que Dipsas en dit (I, VIII, 39-46).

39. *Crimine* : le poète veut parler du crime de la Vestale, qui manqua au devoir de chasteté ; mais le véritable crime appartient à Mars, qui la viola : voir plus loin, VI, 47 sqq. — Le pentamètre est conforme à un type pour lequel Ovide avait un faible marqué : voir la note à II, XI, 10.

41. *Quo tibi*, qu'avais-tu affaire de ? même syntaxe que plus loin, VII, 49, et plus haut II, XIX*a*, 7. — *Non possunt...* : voir la note à II, II, 14.

46. *Gratia venit*, on gagne des sympathies, on se fait aimer.

48. *Quæ non dederis*, qui par conséquent ne t'auront rien coûté. Il invite le mari à se faire entretenir ; et nous voici un peu loin du point de départ. C'est que les principes développés avec tant de complaisance par le poète ont apparemment peu d'influence sur l'esprit des maris jaloux ; mieux vaut les prendre par l'intérêt personnel, argument plus sérieux, par lequel le poète termine.

V

ON s'étonne à bon droit que cette mauvaise élégie se trouve à cette place dans PS. Elle est absente dans beaucoup de manuscrits, ou placée en d'autres endroits ; il en est de même dans les premières éditions ; il est clair que dès l'origine elle a été contestée. On s'étonnera moins cependant, si l'on songe que dès le temps de Suétone il circulait déjà des pièces attribuées à Ovide, et qu'on trouvait contestables (Suétone, *vie d'Horace*, citée par Rautenberg). Il est certain que celle-ci est indigne de notre poète ; la plupart des critiques sont d'accord sur ce point

(cf. particulièrement Müller, Rhein. Mus. XVIII, p. 81 sq. et Rautenberg, *op. cit.* p. 41 sqq.) Ce songe, qui représente un taureau abandonné par une vache, symbole du poète abandonné par sa maîtresse, est une conception parfaitement niaise et puérile. En outre, la composition est complètement dénuée d'art, l'expression constamment faible, la versification pleine de platitudes, de redites et de maladresses. Tout en un mot révèle la main d'un débutant inexpérimenté, presque d'un enfant. Pour que cette pièce fût d'Ovide, il faudrait qu'elle fût antérieure même aux premières élégies corinniennes; mais quelle apparence y a-t-il qu'Ovide l'eût conservée ou intercalée dans son édition définitive ?

1. *Submisit ocellos*, abaissa (ferma) mes paupières.

12. *Mora*, le temps, le séjour prolongé. *Vertit* est peut-être au présent : il est trop évident que la neige fondue n'est pas blanche ! mais la neige qui fond après un certain temps n'a plus sa blancheur première, et cela peut se dire.

13. Quelle construction pénible ! — La blancheur de la génisse est comparée non au lait, mais à la mousse que le lait produit en jaillissant du pis, ce qui est peut-être plus exact. — *Reliquit* S ; Merkel conserve *relinquit* P.

15. *Feliciter ille maritus*, felix cui talis conjux obtigerit, dit Amar.

19. *Ferendi* est la leçon des manuscrits de second ordre, défendue par Bentley et Madvig (cf. III, VI, 70) ; *ferenti* PS, conservé par Merkel et Riese, est détestable ; Müller écrit *feraci*, et Riese conjecture *terendi*.

23. *Petulanti* est acceptable, mais *jubas*, dans le sens de poils, est au moins bizarre.

26. En arrachant les poils, la corneille laisse sur la peau une meurtrissure, qui fait tache sur le poitrail blanc de la génisse, et qui paraît noire à côté du reste.

28. Quel art raffiné ! à rapprocher des vers 7 sq., et aussi de 33, qui répète les termes de 31, sans parler de 18, qui est du remplissage.

29. *Gregibus* pour *gregi*, sans doute. — *Fertilioris*, comparatif que rien ne faisait prévoir.

37. *Ille* pour *illius*. — *Tu vir* : c'est probable !

45. Ce sont là toutes les réflexions que lui suggère le

songe ! La conclusion est à la hauteur du reste. Elle rappelle la conclusion du songe de Lygdamus.

VI

ARRÊTÉ dans son voyage par un torrent grossi, qui l'empêche d'aller voir sa maîtresse, le poète le prie de rentrer dans ses limites ordinaires, pour qu'il puisse le passer à gué. Les fleuves ne devraient pas, dit-il, nuire aux amants, car eux-mêmes ont été amoureux bien souvent. Cette idée sert de prétexte à une énumération mythologique fastidieuse ; l'Anio, qui la termine, fait cependant l'objet d'un épisode intéressant, par la légende de ses amours avec Ilia. Mais le torrent continue à grossir, et le poète termine son discours par des invectives.

1. *Amnis :* le premier mot est un compliment flatteur ; on en peut juger, non seulement par les invectives des vers 89-98, mais aussi par les vers 5-6, qui ne sont pas dictés par la colère.

4. *Trajecto rudente.* Il ne s'agit probablement pas d'un câble dont on lancerait un bout de l'autre côté du torrent, pour haler ensuite sur l'autre bout ; il faut entendre plutôt un câble fixe, attaché aux deux rives, et le long duquel on peut faire glisser le bateau sans le secours des rames. C'est ce qu'on appelle proprement un bac, avec cette différence que le bac est ordinairement plat, à cause des voitures, tandis qu'ici l'embarcation serait creuse, *concava,* étant destinée aux seuls piétons.

6. *Summa unda,* hyperbole poétique.

7. *Apposito,* voisin, expression aimée d'Ovide : voir la note à I, II, 40. — *De,* pour *te* P, conservé à tort par Merkel (Ehwald croit que c'est une faute d'impression).

13. *Danaeius heros,* Persée, fils de Danaé : voir la note à II, XIX, 27. Les ailes de Persée étaient attachées à des sandales ; le héros les avait dérobées aux Grées, sœurs des Gorgones, afin de traverser l'Océan pour aller trouver les

vierges redoutables aux limites extrêmes du monde, du côté de la nuit. Il en fit plus tard cadeau à Hermès, quand il eut terminé ses exploits. — Les artistes grecs purifièrent et ennoblirent le type de Méduse, en lui prêtant de beaux traits où se peignait une douleur profonde. A l'origine, elle est, comme ses sœurs, un monstre hideux, aux dents longues comme des défenses de sangliers, aux mains d'airain, à la tête hérissée de serpents ; et ceux qui fixent les yeux sur elle sont pétrifiés. On sait que pour décapiter Méduse avec la *harpé* d'airain qu'Hermès lui avait donnée, Persée détourna la tête et laissa guider son bras par Athéna. Après son exploit, il s'envola, porté par ses sandales, suivant les uns, suivant d'autres, monté sur Pégase, qui venait de s'élancer du tronc mutilé de la Gorgone (voir la note à III, XII, 24). Il s'en alla, à l'autre extrémité du monde, délivrer Andromède : voir ci-dessus la note à III, 17. Il donna plus tard la tête de la Gorgone à Athéna, comme il avait donné ses ailes à Hermès, et Athéna la mit au centre de son bouclier.

15. Le char de Triptolème. Ce char était attelé de serpents, emblème de la terre, et pourvu de roues ailées, ou suivant d'autres, attelé de serpents ailés. Sur ce char, Triptolème parcourut le monde entier, répandant partout les semences des céréales, qu'il avait reçues de Déméter; après quoi il fonda la ville d'Éleusis et le culte des grandes Déesses.

19. *Ripis effuse capacibus* présente quelque difficulté. *Effusus* devrait signifier proprement débordé; mais l'expression n'est-elle pas en contradiction avec *capacibus ?* Il est vrai qu'on pourrait prendre *capax* au sens étymologique : les rives qui te contiennent d'ordinaire ; mais, outre que ce sens est ici peu naturel, un autre obstacle à cette interprétation vient des vers 85 sq., où le poète constate que, tandis qu'il parlait, le torrent a grossi encore, et déborde, ou va déborder : *nec capit*... Si le torrent déborde au vers 85, c'est donc qu'au vers 19 il est encore dans son lit. *Effuse* ne veut donc pas dire débordé, mais déchaîné, qui se précipite avec fureur. Quant à *capacibus*, il faut, pour l'expliquer, se représenter ce torrent flanqué, comme la plupart des torrents, de deux berges assez élevées, entre lesquelles il s'est creusé un lit profond, qu'il ne remplit que

très rarement. On passe ordinairement le torrent en descendant une des berges, et en remontant de l'autre côté ; en ce moment il coule à pleins bords, et c'est justement ce que signifie *ripis capacibus*. Il en résule que *labere fine tuo* ne signifie pas : rentre en ton lit, mais : coule entre tes limites ordinaires, au fond de ton lit.

21. *Non eris invidiæ ferendæ,* sous-entendu *aptus* ou *sufficiens.*

23. *Deberent* P ; Riese a préféré *debebant* S.

25. *Inachus* est le père d'Io. Il avait épousé la nymphe océanide Mélia. Mais quel rapport y a-t-il entre la nymphe Mélia et la Bithynie? Apollodore parle d'une nymphe bithynienne de ce nom, qui fut aimée de Neptune, et conçut de lui Amycus, roi des Bébryces. Il ne semble pas que ce soit la même, et Ovide a dû les confondre. R. Unger *(Paradoxa Thebana,* p. 240 sq.), cité par Ehwald, conjecturait *Lyrceide* : il est vrai que le fleuve Inachus prend sa source au mont Lyrcius ou Lyrceius, en Argolide ; mais l'épithète de Mélia ne doit pas être empruntée à l'Inachus. Au surplus, la plupart de ces amours de fleuves sont dénuées d'intérêt, et quelques-unes sont à peine connues. — *Pallidus isse* est une singulière expression ; je ne crois pas que *pallidus* soit une épithète de nature : elle serait mal placée ; l'expression ne pourrait-elle signifier *pâlir d'amour? — Gelidis* : l'Inachus, comme l'Eurotas (II, XVII, 32), comme beaucoup d'autres fleuves, était réputé pour la fraîcheur de ses eaux.

29. *Diversis,* lointaines. — La fontaine Aréthuse se trouvait dans l'île d'Ortygie, près de Syracuse. Or on prétendait que cette source dérivait du fleuve Alphée, dont le cours était souterrain sur plusieurs points, et l'on affirmait avoir des preuves d'une communication directe entre le fleuve et la fontaine à travers la mer Ionienne. On racontait par exemple que les eaux de la fontaine Aréthuse se troublaient quand l'Alphée débordait ; on disait encore qu'une coupe d'or, jetée dans l'Alphée à Olympie, avait reparu dans la source Aréthuse. De là l'épisode mythologique auquel Ovide fait ici allusion, et qu'il raconte longuement dans les *Métamorphoses* (V. 572 sqq.) : Aréthuse, nymphe de Diane, se baignant dans l'Alphée au retour de la chasse, avait été poursuivie par le dieu du fleuve, et changée par Diane en une fontaine, dont les eaux jaillissaient dans l'île

d'Ortygie ; depuis, le fleuve cherchait toujours à la rejoindre à travers la mer. Cette légende avait naturellement pour cadre l'Arcadie, que l'Alphée traverse avant d'entrer en Élide, et qui était la patrie du culte d'Artémis.

31. *Xutho*, conjecture de Heinsius, adoptée par Ehwald, pour *Xantho* PS, maintenu par les autres. Il est évident que *Xantho* s'est glissé ici du vers 28, ce qui a amené le changement de *Creusam* en *Neæram* dans beaucoup de manuscrits. Le Xanthe n'a rien à faire en Thessalie ; le héros thessalien dont il est question ici s'appelle Xuthus (d'ailleurs ξανθός a le même sens que ξουθός). Ce Xuthus épousa en effet Créusa, la plus jeune des filles d'Érechtée, en récompense de services rendus aux Athéniens : la légende de cette union est connue par l'Ion d'Euripide. Mais Créusa, mère d'Ion, et femme de Xuthus, n'a aucun rapport avec le Pénée, et Ovide semble la confondre avec une autre Créusa, qui était nymphe, et dont les amours avec le Pénée sont citées par Pindare et par Diodore de Sicile. — *Phtiotum* est ici pour *Thessalorum*, car la Phtiotide, partie méridionale de la Thessalie, n'est pas traversée par le Pénée.

33. Il y avait plusieurs fleuves du nom d'Asopos ; le plus célèbre coulait en Béotie. C'est à une légende béotienne qu'il est fait allusion ici. Les noms des cinq filles de Thébé, qui d'ailleurs étaient six, ne nous intéressent pas, non plus que la personne même de Thébé. — *Cepit*, séduisit.

35. L'Achéloos est le plus célèbre des fleuves divinisés de la Grèce : il avait été mêlé à la légende d'Héraclès. Achéloos briguait la main de Déjanire, fille d'Œneus, roi de Calydon, en Étolie. Pour effrayer le père, il se métamorphosait en taureau, en serpent, ou vomissait des flots d'eau. Héraclès survint pour lui disputer Déjanire, et dans la lutte brisa une de ses cornes. Les uns disent que cette corne, remplie par les Nymphes de fruits et de fleurs, devint la corne d'abondance ; d'autres, pour concilier cette légende avec celle qui faisait de la corne d'abondance la corne d'Amalthée, ont raconté que, pour recouvrer sa corne brisée, Achéloos avait dû se défaire de celle d'Amalthée, dont il était possesseur. Les amours d'Héraclès et de Déjanire sont particulièrement connues par les Trachiniennes de Sophocle.

39. *Septena per ostia :* voir la note à II, XIII, 19. — On sait que la source du Nil, ou du moins le premier lac dont il sort, l'Albert Nyanza, ne fut découvert qu'en mars 1864 par Speke.

41. *Evadne*, texte ordinaire ; Riese et Ehwald écrivent *Evanthe* d'après *Ebanthe* PS. *Inopide*, conjecture de R. Unger (loc. cit. p. 368), adoptée par Ehwald, pour *Asopide*, leçon ordinaire ; il ne semble pas qu'Asopus ait eu une fille de ce nom, mais tout ceci est parfaitement indifférent. — *Collectam*, conçue : ce mot s'emploie fréquemment avec des substantifs abstraits.— *Vincere gurgitibus*, éteindre avec ses flots : l'idée est d'un goût douteux.

43. *Salmonida*, Tyro, fille de Salmonée, cet audacieux qui voulait s'égaler à Jupiter, et que Virgile a mis dans son Tartare. Tyro était éprise d'Énipée, et souvent elle errait près du beau fleuve. Or, d'après la tradition, ce ne fut pas Énipée qui la possèda, mais Poséidon, sous la forme d'Énipée (*Odyssée*, XI, 235 sqq., et Lucien, *Dial. mar.* 13) : une vague empourprée, dit Homère, se dressa comme une montagne, et enveloppa leurs amours. Tyro eut de lui deux fils, Pélias, père de la célèbre Alceste, et Nélée, père de Nestor.

45. Nous sortons enfin de cette fastidieuse énumération, et voici un épisode qui est un des passages les plus intéressants et les plus poétiques des *Amours*. — *Volutans* P, *volutus* S. — *Argei :* Tibur passait pour avoir été fondé par les trois fils d'Amphiaraüs, le fameux devin d'Argos : Tiburtus, Catillus et Coras. Horace (*Od.* I, XVIII, 2) appelle Tibur *Mœnia Catilli*. — *Pomifera*, correction de R. Bentley, pour *pomifer* PS, qui serait bien mal construit. Tibur était en effet réputé pour ses fruits. Avant Merkel, on écrivait *spumifer*, d'après la plupart des manuscrits.

47. Ilia, ou Rhéa Sylvia, fille du roi d'Albe Numitor, et mère de Romulus et de Rémus. Quand Amulius eut, suivant la tradition, chassé Numitor et assassiné ses enfants mâles, de la fille de son frère il fit une Vestale, sous prétexte de l'honorer, dit Tite-Live, en réalité pour l'empêcher de devenir mère. La précaution n'ayant pas suffi, c'est à Mars que fut attribuée la violence dont Ilia passa pour avoir été victime. La tradition la plus répandue voulait qu'Ilia eût été enfermée vivante dans un tombeau, près

du Tibre, sur l'ordre d'Amulius; et plus tard en effet les vestales coupables furent ensevelies vivantes au *Campus sceleratus*, près de la porte Colline. Ovide suit une autre tradition, d'après laquelle Ilia se serait noyée dans l'Anio, affluent du Tibre; il fait ainsi d'elle l'épouse de l'Anio, tandis qu'Horace (I, II, 20) et d'autres en faisaient l'épouse du Tibre lui-même.

49. *Nefas*, les crimes d'Amulius; *delicta*, le viol. Tibulle (II, V, 51 sqq.) peint les amours de Mars et d'Ilia sous des couleurs moins sombres.

51. *Animosus* exprime la même idée que *rapidis*, déjà exprimée au vers 45; l'épithète ordinaire de l'Anio était *præceps*.

54. *Ab Idæo Laomedonte*. Les Silvius, rois d'Albe, dont Ilia était l'héritière, passaient pour descendre d'Énée, et, par lui, de la dynastie Troyenne. Toutefois Anchise, petit-cousin de Priam, n'était pas fils de Laomédon, mais de son cousin Capys, fils d'Assaracus; l'ancêtre commun était Tros; on avait d'une part Tros, Ilus, Laomédon, Priam, et d'autre part Tros, Assaracus, Capys, Anchise. Mais *Laomedontiades*, *Laomedontius*, *Laomedonteus*, étaient devenus synonymes de *Trojanus* et de *Dardanides*; de là la confusion entre les deux descendances.

55. *Cultus tui* : cf. *horrida cultu*, au vers 47. — *Vitta alba* : elle n'est plus digne de porter ses bandelettes blanches, insigne de sa fonction religieuse, et surtout de sa virginité : voir la note à I, VII, 17. Tibulle (loc. cit.) remarque aussi qu'Ilia n'a plus ses bandelettes. Mais il y a ici une autre raison pour qu'Ilia ne les ait plus, c'est que dans sa douleur elle s'arrache les cheveux.

57. C'est justement ce qui rend le fleuve amoureux, à en juger par le distique suivant.

59. *Vivum*, à l'état naturel : un bloc de fer non poli. — *Lentus*, sans émotion.

62. *Amnes*, mes flots.

63. *Centum nymphas*, apparemment les nymphes des sources qui alimentent le fleuve. Les nymphes pouvaient habiter les montagnes : elles s'appelaient alors Oréades ou Dryades. Mais elles étaient avant tout les divinités des eaux courantes, et le plus petit ruisseau avait la sienne; dans cette fonction elles s'appelaient Naïades.

65 *Trojana propago* (voir la note au vers 54), et non *Romana*, leçon de PS. Horace appelle bien Ilia *Romana*, mais il veut dire sans doute : dont les Romains sont issus, sens difficile avec *propago*.

71. *Sera*, après un long silence. — *Indignos*, affreux.

73. *Lecta* et *condita* sont les termes propres. Quand le feu avait consumé le bûcher (voir la note à II, XIV, 39), on éteignait les braises en y versant de l'eau, ou même du vin, puis on recueillait dans un linge les ossements calcinés, ce qui s'appelait *legere ossa*, *ossilegium* ; on y joignait les cendres, quand on avait pris la précaution d'envelopper le corps du défunt dans un tissu d'amiante, pour empêcher sa cendre de se mélanger avec celle du bûcher. Cela fait, on jetait trois poignées de terre sur l'*os resectum*, partie du corps du défunt, un doigt généralement, réservé dans ce but, et l'on accomplissait le sacrifice de purification, suivi du repas funéraire. Ce n'est que plusieurs jours après, quand les cendres du mort avaient séché au grand air, que ses proches les renfermaient dans l'urne, et allaient les déposer, nu-pieds et sans ceinture, dans la sépulture familiale *(patrio sepulcro)*, cérémonie tout intime, qui s'appelait *condere ossa* Quand il n'y avait pas de sépulture familiale, on enterrait les cendres du mort à l'endroit même où l'on avait brûlé son corps : le bûcher s'élevait alors au-dessus d'une fosse, appelée *bustum*, dans laquelle les cendres tombaient d'elles-mêmes pendant l'incinération ; on mettait au milieu des cendres l'urne qui contenait les ossements recueillis, et sur la fosse refermée on amoncelait la terre en *tumulus*. — L'incinération était bien le mode ordinaire de sépulture chez les Romains ; mais on se tromperait si l'on croyait que ce fût le seul. D'abord l'inhumation avait précédé l'incinération, ainsi que le prouve la cérémonie de l'*os resectum* : ce doigt représentait le corps du défunt, et le rite n'était qu'un expédient pour substituer un acte simulé à un acte réel. De plus, même quand l'incinération se fut généralisée, l'inhumation ne disparut pas ; sans parler des enfants qui n'avaient pas encore de dents, ni des indigents et des esclaves, jetés le plus souvent dans la fosse commune, *puticuli*, il y avait des familles qui se piquaient de conserver les anciens usages : Sylla, qui fut probablement le premier Romain enterré aux frais de l'Etat, dut sans

doute à cette circonstance d'être, au dire de Pline, le premier de la *gens Cornelia* dont le corps ait été brûlé.

76. *Iliacis :* cf. vers 54 et 65. — *Focis :* la fonction essentielle des Vestales était l'entretien du feu sacré, qui était renouvelé chaque année, le 1er mars, et qu'elles veillaient chaque nuit à tour de rôle : elles étaient six. On sait que l'extinction de ce feu était considérée comme le présage de catastrophes terribles ; il fallait alors, pour le rallumer, recourir à des cérémonies extraordinaires.

78. Il semble qu'on attendrait plutôt *desit* et *qui ;* toutefois on dirait de même en français : Je ne veux pas d'un front que fait rougir la honte.

79. Détail précis et juste : elle veut s'ôter la vue de l'eau, qui pourrait l'effrayer, comme ceux qui ferment les yeux pour sauter dans le vide.

81. *Supposuisse manus,* pour la recevoir. — *Lubricus,* en coulant : il semble que l'eau qui coule sous la poitrine d'Ilia soit comme une main tendue pour la recevoir ; il y a ici un mélange assez poétique des deux natures que le fleuve possède, comme fleuve et comme dieu.

83. Nous revenons brusquement au sujet, qu'un poétique épisode nous avait complètement fait oublier. — *Nemora et silvæ,* les bois que le torrent traverse dans la montagne avant d'arriver à la plaine.

85. Ehwald corrige inutilement *increvit* en *increscis :* il n'est pas nécessaire que ces deux vers s'adressent au fleuve. — *Spatiosus in undis* PS et Riese, *spatiosius undis* Merkel et Müller, d'après la vulgale, *spatiosior undis* Ehwald, d'après R. Bentley. — *Admissas,* qu'il a reçues.

87. *Quid mecum tibi,* quel grief as-tu contre moi ? — *Rustice,* vil manant !

89. *Legitimum flumen,* un vrai fleuve, un fleuve régulier, qui doit à ses sources et à ses affluents une existence permanente. — *Nobile* est développé par le vers suivant.

91. *Nomen nullum,* au sens figuré sans doute. — Burmann entend par *caducis,* qui tombent à travers les rochers ; en ce sens l'épithète est banale ; on préférera sûrement le sens abstrait : qui dure peu de temps. — *Nec tibi sunt fontes* est une hyperbole, car en temps ordinaire le torrent n'est pas tout à fait à sec : cf. vers 5 sq. *Nec tibi certa domus* : quand le torrent grossit outre mesure, il peut lui

arriver de changer de lit sur certains points, ou plutôt, quand il est bas, presque à sec, il peut avoir plusieurs bras, dont on ne sait quel est le principal.

95. *Lutulentus, pulverulentus* : Ovide joue sur les mots. En hiver l'eau du torrent est bourbeuse ; en été il ne coule même plus, n'étant plus que poussière : nouvelle hyperbole. *Pulverulentus* est ainsi détourné de son sens propre. Riese écrit *pulvere lentus*, suggéré, mais non adopté par Müller.

97. Ce distique développe le vers précédent ; c'est en vain que Müller propose *jam*.

99. *Pecori*, en inondant et en emportant les étables.

102. *Indigne*, mal à propos, leçon de PS : avant Merkel on écrivait *indigno*, qui est peut-être meilleur.

103. *Nescio quem* équivaut à *ignobilem*.

105. *Non candide*, au sens figuré. — *Sint rapidi soles*, que les étés te dévorent, c'est-à-dire te dessèchent, et que les hivers te laissent dans le même état. Müller s'évertue en vain (Rhein. Mus., p. 84) à démontrer qu'ici et dans beaucoup d'autres passages d'auteurs il faut remplacer *rapidi* par *rabidi*.

VII

LE poète s'indigne contre lui-même, pour avoir été impuissant entre les bras d'une femme, qui pourtant méritait mieux, par sa beauté, par ses caresses, par sa complaisance. Cette pièce serait parfaite, si l'indiscrétion de certains détails n'y « bravait l'honnêteté » parfois outre mesure. — Sur une imitation célèbre, voir la note initiale à I, v. Régnier a aussi paraphrasé ce morceau dans la pièce qui a pour titre *Impuissance*, et beaucoup d'autres, comme Benserade et Mme de Villedieu, s'y sont encore essayés après lui.

1. Ironie amère. Le poète accumule toutes les circonstances qui auraient pu justifier son accident, mais dont aucune n'était réalisée. — *Bene culta*, élégante. — Nous

retrouverons ces idées exprimées plus loin aux vers 39, 41, 47.

4. *Crimen* est ici assez bizarre.

6. *Parte*, la fonction ; *inguinis*, pour *mentulæ*.

8. *Sithonia*, de Thrace. D'après Hérodote (V, 122), le nom de Sithonie ne désignait qu'une partie infime de la Thrace, à savoir la côte orientale et septentrionale du golfe Toronaïque, comprenant les villes de Torone, Galepse, Sermyle, Mécyberne et Olynthe, au sud de la Chalcidique.

9. *Luctantia linguis*, ubi linguæ luctantur.

12. *Publica*, ordinaires, à l'usage de tout le monde.

13. *Tacta cicuta :* la ciguë, en applications externes, était recommandée chez les anciens comme antiaphrodisiaque. A l'intérieur, on ne l'employait que comme poison. — *Gelida*, épithète de nature, car la ciguë était considérée aussi comme réfrigérante, en emploi externe ; Hippocrate et Galien la recommandaient également.

16. *Non exactum*, on n'a pas pu examiner avec précision, ce n'est donc pas une chose certaine si...

17. *Si quidem ventura*, car il ne mérite pas de vieillir, et un tel accident peut faire craindre qu'il ne vieillisse pas. — *Desit suis numeris*, manque à son devoir, à sa fonction, ou mieux encore se montre imparfaite, le pluriel *numeri*, joint à *omnes* ou à *sui*, impliquant l'idée de perfection. Ce distique est imité, ainsi que les vers 23-26, d'une épigramme de Philodème (*Anth. Pal.* XI, 30, tome I, p. 395, de la traduction française).

19. *Quod* est une leçon des manuscrits de second ordre ; *quo* PS, Riese, Ehwald ; *cur* Merkel et Müller. Les uns et les autres commencent ici une interrogation ; mais Riese met le point d'interrogation après *virumque*, prenant *quo* dans le sens de à quoi bon? ce sens ne peut guère s'admettre qu'avec l'accusatif d'un objet extérieur à la personne intéressée, comme on le voit au vers 49, et plus haut, IV, 41 et II, XIX*a*, 7.

21. *Flammas* : voir ci-dessus la note à VI, 76. — *Æterna*, qui ne peut rompre ses vœux, à moins que l'épithète de la flamme ne soit transférée à la Vestale, prêtresse du feu qui ne doit pas s'éteindre. Aussi bien la Vestale pouvait-elle se marier après trente ans de service, au dire de Plutarque et

de Denys d'Halicarnasse, et la chose s'est vue, quoique rarement. — *A caro fratre* : les sœurs couchaient donc avec leurs frères ? La même idée ou à peu près se retrouve plus loin, vers 53 sq.

23. *Chlide*, nom grec qui signifiait délices, voluptés; *Pitho* désignait la déesse de la persuasion; le mot *libas* désignait l'eau de source, mais peut-être qu'ici l'idée de libation n'est pas absente. — *Continuata est*, au sens le plus immédiat, ou, si l'on veut, le plus indécent, sans quoi les exploits n'auraient rien de merveilleux, à moins que les trois femmes ne se soient succédé dans la même nuit, ce qui est peu probable.

27. *Thessalico*, épithète de nature pour le poison. — *Devota*, ensorcelé : cf. vers 80. Tibulle (I, V, 41) emploie le mot exactement dans le même sens. C'est ce que nos pères appelaient joliment avoir l'aiguillette nouée : eux aussi croyaient à un maléfice, quand cet accident leur arrivait. — *Carmen et herba*, incantation *ou* breuvage : *et* est pour *aut*.

29. C'est ce que nous appelons l'envoûtement. Heinsius veut qu'il y ait ici deux procédés différents : l'un indiqué dans le pentamètre, qui consistait à modeler en cire une image de la personne à qui l'on voulait du mal, et à percer cette image avec une aiguille, en prononçant des formules magiques; d'après l'autre, indiqué dans l'hexamètre, on se bornait à écrire le nom sur des tablettes, en le perçant de la même manière, ou mieux en écrivant des imprécations à la suite ; il faut noter en effet que *defigere* peut signifier, non pas nécessairement percer, mais simplement maudire, faire subir des incantations, sens que le mot avait à la fin pris, par suite des pratiques de sorcellerie. Il n'est pas impossible que Heinsius ait raison. Nous ferons remarquer toutefois qu'il y a *et* dans le texte, et que rien n'empêchait ici le poète de mettre *aut* entre des procédés différents. Nous estimons donc qu'il n'y a ici qu'un seul procédé, comportant deux opérations successives, qu'on se représentera aisément. En tout temps, c'est par une statuette de cire qu'on a d'abord représenté la personne qu'on voulait envoûter ; peut-être suffisait-il d'en dessiner la forme sur une tablette. Mais, statuette ou dessin, il est clair qu'il n'était pas donné à tout le monde de produire une forme ressemblante. Aussi n'était-ce pas

nécessaire : il suffisait d'imposer le nom voulu à la forme modelée ou dessinée. Pour cela on inscrivait le nom sur la statuette, ou on l'écrivait à côté du dessin ; puis, par des formules appropriées, on déclarait que ce nom était bien celui de la personne qu'on avait représentée, et on prononçait contre ce nom les imprécations habituelles : tel est le sens de l'hexamètre. Ensuite on faisait subir à l'image ainsi nommée et maudite le traitement que l'on souhaitait pour la personne même. On pouvait par exemple la percer au cœur pour provoquer la mort, la mutiler pour provoquer la perte d'un membre, la faire fondre pour provoquer la consomption. Si Ovide suppose que la sienne a pu être percée au foie, c'est que les anciens considéraient le foie comme le siège des passions : c'est ainsi que le vautour ronge le foie de Titye, pour le punir d'avoir fait violence à Latone. Toutefois, étant donné le but particulier qu'Ovide prête à sa sorcière, il semble que ce n'est pas plus au foie qu'au cœur qu'elle aurait dû percer son image. — Nous aurons l'occasion au vers 79 de revenir sur ces pratiques de sorcellerie. Nous ajouterons ici qu'au moyen-âge les procédés d'envoûtement furent exactement les mêmes que chez les anciens ; mais, comme partout les superstitions s'adaptent aux cultes établis, on avait trouvé un moyen nouveau et plus sûr de nommer l'image dont la ressemblance n'était pas suffisante : on la faisait baptiser par un prêtre ! Les moines fanatiques ne manquaient pas pour cette besogne, quand il s'agissait de vengeances politiques. L'histoire a conservé le souvenir de l'envoûtement de Jean le Bon par Robert d'Artois, de Henri III par la duchesse de Montpensier ; on en cite des exemples jusqu'au XVIIe siècle. De nos jours même, le développement du spiritisme et la renaissance de l'occultisme ont donné un regain de nouveauté à ces superstitions, et il ne faudrait pas être surpris que les pratiques s'en fussent reproduites, à la suite de conférences qu'ont suivies avec passion les femmes de la plus haute société. — *Pœnicea* désigne ici, non pas la cire la plus estimée des Romains, laquelle s'appelait *punica* (voir la note à I, XII, 10), mais simplement la couleur de la cire, qui était généralement rouge pour les tablettes, aussi bien que pour le modelage : voir I, XII, 11 et la note. — *Nomina :* il fallait évidemment, comme le dit Heinsius,

écrire tous les noms d'une personne, pour la désigner avec précision ; cela n'empêche pas le pluriel d'être probablement mis ici pour le singulier.

31. Nouvelle description complaisante des effets produits par les incantations : voir la note à I, VIII, 5.

35. *Nervos*, la vigueur, au sens spécial où Ovide l'entend. — *Impatiens*, insensible, impuissant, sens fort rare.

38. *Secunda*, la première étant due à la magie.

39. *At*, pourtant : pourquoi Riese suppose-t-il *ah ?* — L'exclamation porte essentiellement sur la beauté de la femme ; mais l'idée est doublée par la seule addition de *tantum*.

41. *Pylius*, Nestor, roi de Pylos, en Messénie, dont le nom est resté le symbole de la vieillesse éloquente et sage. — Sur Tithon, voir la note à I, XIII, 36.

44. *Concipere preces*, répéter des prières d'après une formule.

50. *Possedi*, j'ai possédé sans jouir, comme fait l'avare de ses trésors.

51. *Taciti vulgator*, Tantale : voir la note à II, II, 43.

55. *Sed non blanda, puto*, vulgate accueillie par Merkel pour *sed, puto, non blanda* PS ; Müller et Riese conservent le texte de PS, Müller en ajoutant *ah*, Riese en ajoutant *hæc ;* Ehwald écrit *blande*. Je reconnais que *puto* après *sed* est plus conforme aux habitudes d'Ovide, tant pour la syntaxe que pour la quantité, mais aucune des corrections proposées n'est satisfaisante.

60. *Ut ante :* il ne l'oublie pas ; voir les vers 23 sqq.

61. Phémius est l'aède qu'Homère fait chanter devant les prétendants au Xe livre de l'Odyssée. — Thamyras, que d'autres appellent Thamyris, était un poète de la Thrace légendaire, fils de Philammon, et petit-fils d'Apollon. Ayant rencontré les Muses dans une ville du Péloponèse, il les défia : les Muses irritées le rendirent aveugle, et brisèrent sa lyre. Il inventa, dit-on, au profit d'Hyacinthe, l'amour que d'aucuns appellent socratique.

64. Cf. II, VIII, 28, et III, XIV, 24, et aussi Tibulle, I, IX, 64, et II, VI, 51 sq. C'est un sujet qu'Ovide développera dans l'*Art d'aimer*, III, 769 sqq.

66. *Hesterna languidiora rosa :* la poésie ne perd pas ses droits.

74. Le vers 56 ne suffisait pas; l'auteur précise.

78. *Invitum* est amené naturellement par *jubebat*, et il n'y a aucune raison pour le changer, avec Müller, en *invalidum*.

79. Il y a dans les manuscrits une incroyable variété de leçons pour ce vers, qui paraissait obscur. La leçon de PS a prévalu dès longtemps. Il faut entendre par *trajectis lanis* une image de laine, analogue à celle de cire, et à laquelle les sorcières pouvaient faire subir le même traitement, comme de la percer avec une aiguille. Tel n'était pas toutefois le rôle ordinaire de l'image de laine. Elle se faisait d'ordinaire en même temps que celle de cire, et représentait la personne en faveur de qui on pratiquait l'enchantement; elle était pour ce motif plus grande, et c'est elle qui était censée faire subir le traitement voulu à l'image de cire : cf. Horace, *Sat.* I, VIII. On faisait aussi des images en d'autres matières : dans la 8e églogue de Virgile, Daphnis est représenté à la fois en argile et en cire, et les deux images sont exposées au feu, pour que l'une se fonde (d'amour pour Amaryllis), et que l'autre s'endurcisse (à l'égard des autres femmes). — *Æxa* : voir la note à I, VIII, 5. — *Devovet* : voir la note au vers 27.

81. *Desiluit*, elle sauta à bas du lit.

83. Elle ne veut pas qu'on puisse soupçonner qu'elle ait pu être l'objet d'une injure aussi grave! — *Sumpta aqua* : c'est complet! il était difficile de trouver une image plus indécente pour couronner et parachever l'indécence de la pièce entière.

VIII

PLAINTES du poète qui s'est vu préférer un amant plus riche, un grossier soudard, devenu chevalier en qualité de centurion primipile. Dès lors à quoi bon faire des vers? L'or seul est tout, et le règne de Saturne est passé depuis longtemps. Au moins les riches

devraient-ils laisser aux pauvres leurs maîtresses. Ils n'en font rien, et le poète termine en lançant contre l'or une malédiction. C'est en des termes semblables que Tibulle (II, IV) se plaignait de l'avarice de Némésis.

1. *Suspicit* P m. s. est la leçon de Riese et d'Ehwald; je regrette de n'avoir pas conservé avec Merkel et Müller *suscipit*, leçon de P. m. p., qui est bien plus conforme à l'idée générale : cf. vers 25 sqq. — *Tenerum carmen*, les vers d'amour, dont il est surtout question ici.

5. Quoique les élégies en l'honneur de Corinne *(libelli)* aient pu ensuite donner accès à Ovide chez d'autres femmes, curieuses de poésie, il est peu probable qu'il ne soit pas question ici de Corinne elle-même. D'autres pièces du livre III nous montrent la rupture imminente entre les deux amants.

8. *Huc illuc*, çà et là, comme fait un homme qu'on a mis à la porte et qui ne sait où aller. — *Ingeniosus*, moi, l'homme d'esprit!

9. J'ai ponctué après *recens*, pour faire de ce mot un adjectif qui qualifie *eques*, et non un adverbe qui modifie *dives*. — *Recens eques* : voir la note à I, III, 8. Ovide souligne la chose, car il appartient, lui, à une vieille famille de chevaliers : son cens est héréditaire. Au contraire le rival dont il parle est un de ces soldats de fortune, qui, une fois arrivés au tribunat, ou seulement au premier centurionat de la légion, obtenaient pour retraite et pour récompense de leurs blessures *(parto per vulnera)* les 400,000 sesterces et l'anneau de chevalier. C'est Jules César qui le premier créa chevaliers les centurions *primipilares* (voir sur ce grade la note au vers 27). Le mépris d'Ovide pour cette catégorie de chevaliers se manifestera encore plus loin (XV, 5 sq.)

13. L'étonnement d'Ovide est bien singulier. Jamais la profession militaire n'a nui aux hommes auprès des femmes; au contraire! Les amours de Mars et de Vénus passent même pour un symbole auprès des amateurs de mythologie tintamarresque. — *Portare solebat*. Le casque, qui, d'abord en cuir, fut de très bonne heure en métal, ne se mettait qu'à la bataille, pour préserver le crâne. Dans les marches, les soldats le portaient sur le côté droit de la poitrine, suspendu au cou par une courroie; dans le camp ils le

suspendaient au bouclier placé debout sur le sol. — Végèce (II, 13 et 16) nous apprend que les centurions portaient des casques à crêtes transversales; on en possède une représentation sur la stèle funéraire d'un centurion, découverte à Petronell. Cette disposition de la crête, qu'on retrouve dans d'autres monuments, est généralement attribuée à l'inexpérience de l'artiste; mais le texte de Végèce est formel en ce qui concerne les centurions romains.

15. *Serum,* même sens et même idée méprisante que dans le mot *recens,* au vers 9. — *Aurum,* l'anneau d'or, marque distinctive des chevaliers. A l'origine, l'anneau d'or récompensait les faits de guerre, à titre individuel. Il fut donné ensuite aux sénateurs envoyés en ambassade, puis, à partir de 450/304, à la noblesse sénatoriale tout entière. Ce n'est qu'en 537/217 que les chevaliers *equo publico* commencèrent à le porter. Quand César l'eut donné aux tribuns des cohortes, aux préfets de la cavalerie, aux centurions primipiles et aux médecins de l'armée, les empereurs vinrent ensuite qui le donnèrent sans mesure à leurs affranchis et à toute sorte de gens. A partir de Septime Sévère, la milice tout entière le porta, et à la fin tout le monde l'usurpa, si bien qu'à l'époque d'Hadrien il n'y avait plus que les esclaves qui fussent réduits à porter l'anneau de fer des vieux Romains : l'anneau d'or n'indiquait plus que la condition libre. Voir sur ce sujet Deloche, *Le port des anneaux dans l'antiquité romaine,* etc., Paris, 1896. — *Scuta :* voir la note à II, XIV, 2.

20. *Corpore :* après tout la chose ne laisse pas d'être assez honorable. C'est le cas de rappeler le mot d'un maréchal fameux : Si vous avez des ancêtres, moi, Monsieur, je suis un ancêtre !

21. *Hominem jugulaverit :* il emploie à l'égard de son rival les expressions qu'on pourrait employer à l'égard d'un assassin. — *Hoc fassas,* métonymie hardie.

23. *Purus,* qui n'a pas versé le sang.

25. *Inertes,* amis de la paix et du repos.

27. *Primum deducite pilum,* commandez le premier *pilus,* soyez primipile, à cause des avantages attachés à ce grade : voir la note au vers 9. On sait que les centurions étaient rigoureusement hiérarchisés depuis le premier jusqu'au dernier. Le premier de tous s'appelait *primipile,*

parce qu'à l'origine c'était celui qui commandait le premier *pilus*, c'est-à-dire la première centurie des *triaires* qui étaient armés de javelots *(pilum)*. La distinction entre *triarii, principes* et *hastati* n'existait plus pour les légionnaires, mais les centurions avaient conservé leurs noms anciens. En réalité, le primipile commandait la première centurie du premier manipule de la légion. Les primipiles gardaient les aigles; ils étaient admis dans les conseils des tribuns, qu'ils remplaçaient parfois. — Il faut remarquer que le mot *deducite* n'est employé ici avec *pilum* que pour faire un jeu de mots avec l'expression *deducere versus*, très usitée en poésie, mais où *deducere* a un sens différent.

30. *Ipse*, en se changeant en pluie d'or : voir la note à II, XIX *b*, 27. C'est la troisième fois qu'Ovide cite la légende de Danaé dans les *Amours*. Il la dénature ici pour l'accommoder à sa situation personnelle ; car si l'or séduisit Danaé, on ne saurait dire qu'elle se soit montrée cruelle jusqu'à ce que Jupiter ait payé, vu qu'elle ignorait, quand on l'enferma, que Jupiter devait l'aimer. Et quant à son père Acrisius, s'il enferma la jeune fille, ce fut uniquement pour ne pas être tué, comme l'avait prédit l'oracle, par le fils qui devait naître d'elle ; la pluie d'or ne changea rien à ses sentiments.

33. *Sapiens*, comprenant ce qu'on attendait. *In munera venit*, expression à double sens, ainsi que *præbuit sinus*, suivant que l'on considère l'or ou le dieu. La syntaxe de *in munera venit* est d'ailleurs contestable. Müller écrit *vertit*, qui s'emploie bien en parlant des choses, mais qui ne saurait convenir pour désigner une métamorphose volontaire. Riese suggère *in munere*. — *Ipsa*, spontanément, semble un peu en contradiction avec *dare jussa*, mais *jussa* signifie priée.

35. Au milieu de cette diatribe contre l'or, sujet banal et cher aux élégiaques (cf. Tibulle, *loc. cit.*, I, X, et pass.), le poète ne pouvait manquer de traiter un autre lieu commun, non moins cher aux élégiaques, en décrivant une fois de plus l'âge d'or, ainsi nommé parce que l'or y était inconnu. Ce passage est fortement imité de Tibulle, I, III, 35 sqq. Ovide traitera encore ce sujet dans les *Métamorphoses*. — Notons en passant que l'avènement de Jupiter détrônant Saturne, que la plupart des poètes postérieurs

ont considéré comme la fin de l'âge d'or, fut au contraire interprété par les premiers poètes, et surtout par les philosophes, comme une étape dans la marche éternelle de l'humanité vers le progrès, comme le triomphe de forces supérieures et intelligentes sur des forces brutales et désordonnées. Ces interprétations contraires sont un témoignage antique de la lutte éternelle entre l'esprit de progrès et l'esprit de réaction, entre la foi dans l'avenir et le regret du passé. Mais quel aveuglement extraordinaire il a fallu aux hommes pour mettre ainsi partout le Paradis terrestre à l'origine de l'humanité! Et ces mêmes poètes qui vantent et regrettent l'âge d'or ne s'aperçoivent pas qu'ils se contredisent, quand ils peignent les hommes primitifs vivant de glands et d'herbe : c'est ce que fait Tibulle, c'est ce que fait aussi Ovide un peu plus bas (X, 7 sqq.) — *Omne lucrum,* tout ce qui constitue la richesse.

38. *Nulla massa fuit,* on n'amassait par les métaux.

41. *Terras findebat,* ancienne leçon reprise par Riese, pour *terras scindebat* P ; *terram scindebat* de Merkel, Müller et Ehwald, est moins élégant, à côté de *quisquam,* sans être pour cela plus près de P. — *Mensor :* Ovide dira encore dans les *Métamorphoses* (I, 136) : *Cautus humum longo signavit limite mensor.*

44. Cf. II, XI, 16.

47. *Quo* se construit en ce sens avec l'infinitif, aussi bien qu'avec l'accusatif : voir la note à III, IV, 41. — *Addere in arma manus :* cf. I, VII, 1 ; le premier sens de *addere* étant mettre auprès ou sur, introduire, il faut peut-être entendre ici : introduire dans la poignée de l'épée. L'expression reste peu naturelle. — Et tout cela à propos d'une femme qui le repousse !

49. *Contenta fuisses,* que ne t'es-tu contentée ! plût aux dieux que tu te fusses contentée ! — *Tertia regna,* un troisième domaine, qui est ici le ciel, et non, comme d'habitude, les enfers. — *Petis,* vulgate, pour *facis* PS, conservé par Riese ; Müller écrit *rapis.*

51. Ce distique a paru suspect à Ehwald. C'est peut-être parce qu'il y a là une sorte de critique imprudente adressée à la divinisation de César; mais la critique, à supposer qu'il y en ait une, s'adresserait donc aussi à Hercule et à Bacchus. En réalité, il n'y a là qu'un lieu com-

mun familier aux écrivains latins. Hercule et Bacchus étaient considérés comme les types des héros divinisés pour prix de leurs exploits. On leur joignait d'ordinaire Castor et Pollux ; les Romains ne manquèrent pas d'y ajouter Romulus, et plus tard César : cf. l'ode d'Horace *Justum et tenacem* (III, III, 9 sqq.)

55. *Curia pauperibus clausa est :* il y avait en effet un cens sénatorial qui était, à la fin de la République, de 800,000 sesterces. Auguste l'abaissa momentanément à 400,000, à cause des ruines occasionnées par les guerres civiles, mais il le remonta plus tard à un million, et peut-être à 1,200,000 sesterces. Qu'un sénateur, même de la famille la plus ancienne, vînt à manquer du cens obligatoire, il devait quitter le sénat : c'est ce qui arriva par exemple aux Hortensius. Il est probable que le cens sénatorial avait existé de tout temps ; mais il avait pris une importance prépondérante depuis l'époque où la disparition progressive des anciennes familles avait obligé le sénat à se recruter parmi les chevaliers. Ajoutons que ce cens était en fait un *minimum* plutôt rare, et que la plupart des sénateurs avaient des fortunes royales ; aussi bien l'interdiction de participer à des affaires industrielles ou de négoce, qui souvent écartait de l'ordre de riches chevaliers, entraînait forcément pour les sénateurs l'obligation d'avoir une fortune considérable, pour soutenir leur rang ; ils étaient à ce point de vue dans la même situation que notre noblesse monarchique ; et, de même qu'à nos rois, il arriva souvent aux empereurs de pensionner les vieilles familles dont la fortune était insuffisante. — *Dat census honores* n'est pas, comme le dit Amar, une répétition de ce qui précède : *honores* désigne les magistratures curules. S'il n'y avait pas de cens légal pour les hautes fonctions, en fait on ne pouvait plus y parvenir sans fortune, vu les dépenses considérables qu'elles entraînaient. — Amar prend *gravis* et *severus* pour des attributs : c'est encore un contre-sens ; *gravis* et *severus* sont des épithètes de nature, et il faut entendre : on ne devient juge ou chevalier, comme on ne devient sénateur ou préteur, qu'avec de la fortune. Le cens des chevaliers est connu : voir la note au vers 9. Quant aux juges, Auguste, ayant ajouté aux trois décuries composées de sénateurs et de chevaliers, une quatrième décurie tirée

de la plèbe, exigea de ces nouveaux juges un cens de 200,000 sesterces, la moitié de celui des chevaliers. Déjà en 684/70, la loi *Aurelia* avait institué des juges plébéiens, abolis ensuite par César, et exigé d'eux un cens déterminé. Cette exigence était en somme assez naturelle, car la fonction était gratuite, et le cens pouvait être une garantie d'indépendance et d'éducation. Sur les juges, voir la note à I, x, 38. — *Severus*, parce que, pour être chevalier, outre le cens réglementaire, il fallait avoir une conduite irréprochable, et s'abstenir de toute profession déshonorante ou tenue pour telle, comme celle d'acteur ou de gladiateur: on sait que Labérius dut être réintégré dans l'ordre par César, ayant perdu le rang équestre pour être monté sur les planches ; et quiconque avait une mauvaise réputation, ou avait subi une condamnation infamante, était *noté*, c'est-à-dire exclu, par le censeur.

58. *Pacem crudaque bella gerant* est le développement de *campus forumque serviat :* il ne s'agit pas de disposer de la paix et de la guerre, mais d'être les maîtres, en paix comme en guerre, à l'intérieur comme à l'extérieur.

59. *Avidi*, leçon unique jusqu'à Ehwald, qui adopte *avide*, comme étant, dit-il, la leçon probable de P. — *Liceri*, se porter acquéreur de, acquérir par surenchère.

61. *Illa*, une femme, n'importe laquelle, et non, comme au distique suivant, celle à qui Ovide s'adresse; c'est ici une constatation d'ordre général.

63. *In me timet maritum:* quand il s'agit de me recevoir, elle déclare qu'elle a peur d'un mari jaloux, prétexte commode pour éconduire les gens. — *Cedet uterque :* cf. Tibulle, II, IV, 33 sq.

66. Je ne pense pas que *male quæsitas* puisse signifier ici mal acquises. Sans doute on peut rapporter l'expression au rival d'Ovide, et entendre : des richesses acquises en égorgeant des hommes (vers 9 sq. et pass.) Mais je préfère voir ici une conclusion générale au développement sur la richesse, et entendre : acquises pour le malheur des hommes, c'est-à-dire funestes. Je reconnais toutefois que la pièce finirait bien par un retour du poète à sa situation personnelle et à son point de départ. — *Pulvere mutet*: cf. Tibulle, I, X, 12.

IX

ÉLÉGIE sur la mort de Tibulle. Le poète peint la douleur de l'Amour et celle de Vénus. Il se plaint de ce que la mort ne respecte rien ; elle respecte cependant l'œuvre des poètes, et celle de Tibulle est durable. Au surplus, Tibulle a eu la consolation de voir à son lit de mort sa mère, sa sœur, et ses deux maîtresses, Délie et Némésis. Aux Champs-Elysées il retrouvera Catulle, Calvus et Gallus.

Il y a du sentiment dans cette élégie, et il semble qu'elle ait dû être écrite immédiatement après la mort de Tibulle, c'est-à-dire en 735/19 : voir le vers 6. Et cependant le caractère en est souvent bien artificiel, et il s'y trouve à la fin une invraisemblance extrêmement choquante : c'est le rapprochement de Délie et de Némésis, se rencontrant au lit de mort du poète, pour se disputer l'honneur d'avoir eu les amours les plus heureuses. Il y a trop de littérature là-dedans. On en vient à se demander si la mention même de la mère et de la sœur de Tibulle n'est pas empruntée à l'élégie de ce poète sur le voyage en Phéacie, et si la pièce tout entière n'est pas faite *de chic,* comme disent les peintres. On sait qu'Ovide avoue dans les *Tristes* (IV, X, 51) qu'il a peu connu Tibulle. Au pis aller, elle est antérieure à la mort de Properce, qui n'y est pas nommé.

1. Sur Memnon, voir les notes à I, XIII, 3 et 31.

3. A plus forte raison l'Élégie peut-elle pleurer, elle qui n'est pas *magna dea.* — *Indignos,* qui ne l'ont pas mérité, car Tibulle n'aurait pas dû mourir sitôt. — *Ex vero :* allusion à l'étymologie classique de *elegeia* (ἐ λέγειν, dire hélas).

5. *Tui operis,* les sujets élégiaques. — *Rogo :* voir la note à II, XIV, 39

7. L'Amour ne saurait mieux montrer son deuil qu'en se privant lui-même momentanément de sa puissance, en renonçant à blesser et à brûler les cœurs. Au surplus, cette attitude du dieu, dont la torche est non pas seulement

éteinte, mais renversée, constitue un type particulier, inconnu des grands artistes grecs, mais que l'art hellénistique et romain a largement exploité à partir du IIIe siècle : l'Éros funèbre, sorte de génie de la mort, transformation inattendue de l'Éros hellénique. Il y a toutefois cette différence que l'Éros funèbre, naturellement sans flèches, est toujours représenté dans l'attitude du repos ou du sommeil, tandis qu'ici l'Amour manifeste un deuil bruyant.

11. *Sparsi capilli :* Éros n'est pas ici le petit enfant joufflu, familier à l'art alexandrin, mais un jeune garçon, à la longue chevelure, tel que le montre la statue Borghèse du Louvre, dont le type semble remonter à Praxitèle.

14. *Egressum tectis :* il conduisait le deuil, comme parent du mort ! !

15. *Confusa,* troublée, égarée. — C'est dans les bras mêmes de Vénus qu'avait expiré le bel Adonis, quand la défense d'un sanglier le blessa mortellement dans une chasse ; la scène est représentée sur de nombreux sarcophages.

17. *Sacer* est en effet une épithète fréquente de *vates* (cf. vers 41) ; elle a à peu près le même sens que *divum cura.* — *Nos numen habere putent,* nous divinisent : cf. plus haut, III, 12.

20. *Obscuras,* parce qu'elle envoie les hommes dans les ténèbres.

21. L'Ismarus est une montagne de Thrace, sur laquelle Orphée avait séjourné, disait-on. La mère d'Orphée était Calliope, une des Muses ; on lui donnait généralement pour père un roi de Thrace, du nom d'Œagre ; Ovide suit ici une autre tradition, qui faisait d'Orphée un fils d'Apollon. — Les effets merveilleux de la lyre d'Orphée et toute sa poétique légende sont trop connus pour qu'on y insiste. — Müller (Philol., p. 75 sq.) s'évertue en vain à démontrer que *obstupuisse* est absurde : les bêtes demeurèrent immobiles d'étonnement, sans quoi elles eussent dévoré Orphée. Sans doute d'autres mots pourraient convenir encore mieux, mais ce n'est sûrement pas *obticuisse,* adopté par Müller.

23. Le texte de ce vers ne paraît pas établi d'une façon satisfaisante ; j'ai suivi Ehwald. Les autres répètent deux fois *ælinon,* avec ou sans majuscule. Il semble cependant qu'il faille distinguer Linos, nom de l'aède, de *ælinos*

(αἴ, Λίνος), lamentation sur la mort de Linos ; car c'est ainsi que les Grecs expliquaient le mot αἴλινος, d'origine sémitique, qui a donné naissance au nom et à la légende de Linos. — Ovide attribue encore Apollon pour père à Linos ; d'autres le faisaient fils de Mercure et d'Uranie. Ses principaux élèves furent Orphée, Hercule et Thamyris (voir sur ce dernier la note à III, VII, 62). Il mourut jeune et de mort violente, tué par Hercule suivant les uns, suivant d'autres par Apollon lui-même, qu'il avait défié au chant. — *In silvis*, pour y chercher la solitude, chère aux affligés. — *Invita*, qui se refusait à chanter un pareil sujet.

25. *Mæoniden :* voir la note à I, XV, 9.

26. *Pieriis* est ici synonyme de *Heliconiis*, car c'est sur l'Hélicon que jaillissent les sources principales consacrées aux Muses. L'adjectif *Pierius* était une épithète des Muses, parce que leur culte était originaire de Piérie, c'est-à-dire du Nord de la Thessalie, aux environs de l'Olympe. C'est là, dit Hésiode, qu'elles naquirent de Zeus et de Mnémosyne. C'est de là que leur culte partit pour se constituer définitivement en Béotie. Cette origine est rappelée encore par la légende qui leur donnait Piérus pour père. Plus tard on voulut distinguer entre les Muses et les filles de Piérus, changées en pies par les Muses, pour avoir osé lutter contre elles. Mais *Pierides* est resté synonyme de *Musæ :* cf. I, I, 6.

27. *Summa*, pour *suprema*. — *Averno*, l'Averne, c'est-à-dire les enfers. En tout temps les anciens avaient placé l'entrée des enfers en des lieux sombres ou terribles, dans des marais aux exhalaisons méphitiques, qui frappaient les imaginations. C'était le cas, en Grèce, des fleuves Achéron et Cocyte, situés en Thesprotide (Épire). En Italie, ce fut le lac Averne, près duquel on plaça aussi un Achéron et un Cocyte, avec le marais d'Acherusia. Ce lac aux eaux noirâtres, décrit par Virgile, était au fond d'une excavation sauvage, située entre Cumes et Pouzzoles, près du cap Misène. Les émanations sulfureuses auxquelles il devait son nom, disait-on (ἀ ὄρνις, parce qu'elles asphyxiaient les oiseaux), les sources thermales qui jaillissaient çà et là, l'aspect effrayant des rochers amoncelés et bouleversés par les éruptions volcaniques, tout contribuait à entretenir l'antique croyance. C'est là qu'on plaçait la

scène de l'évocation des morts dans l'Odyssée, c'est par là qu'Énée passait pour être descendu aux enfers, avec la Sibylle de Cumes. L'aspect des lieux a considérablement changé depuis cette époque, tant par suite du travail des hommes qu'à cause des tremblements de terre. Cependant on y montre encore l'antre de la Sibylle ! C'est en réalité le tronçon d'un tunnel obstrué, qu'Agrippa y creusa sous Auguste, quand il fit les travaux du port Julien.

29. Malgré le pluriel *vatum*, ce distique désigne essentiellement l'*Iliade* et l'*Odyssée* ; mais *vatum* fait allusion aux poètes des *ante* et *posthomerica*, dont les fictions n'étaient pas moins connues.

31. Pour Némésis et Délie, nous demandons la permission de renvoyer à notre édition de Tibulle.

33. Ce distique en résume deux de Tibulle, adressés à Délie (I, III, 23 sqq.) ; cependant Ovide s'adresse à la fois à Délie et à Némésis. Ce sont des allusions au culte d'Isis, auquel Délie était fort adonnée. Voir sur ce sujet les notes à I, VIII, 74, et II, XIII, 11.

35. *Rapiunt* P ; Merkel et Müller ont conservé la vulgate *rapiant*, dont le sens est un peu différent.

37. Merkel et Ehwald ponctuent après *moriere*. — *In cava busta trahet* est pris ici dans un sens général ; sur le sens propre de *bustum*, voir la note à III, VI, 73.

40. Au commencement de l'élégie, le bûcher est en flammes (vers 6) ; ici les cendres du poète sont déjà recueillies dans l'urne (cf. vers 67 sq.) ; ce détail souligne encore le caractère un peu artificiel du morceau : on ne peut savoir à quel moment il fut écrit. — *Urna*. L'urne dans laquelle on mettait les os calcinés du mort, et parfois ses cendres (voir plus haut la note à VI, 73), pouvait être de toute espèce de matière. Les urnes d'argile sont les plus ordinaires dans les plus anciennes sépultures, ainsi que dans les nécropoles communes appelées *columbaria* ; mais on en connaît de nombreux spécimens en verre, en marbre, en albâtre, comme celle de P. Clodius, le fils du tribun, qui est aujourd'hui au Louvre ; d'autres étaient en métal : celle de Trajan était en or.

45. *Avertit vultus* : c'est ici un signe de douleur, mais qui rappelle les superstitions ou les usages anciens ; c'est ainsi que celui qui mettait le feu au bûcher ne le faisait

qu'en détournant la tête. Vénus a déjà manifesté sa douleur au moment de la mort de Tibulle (cf. vers 15). — Sur le sanctuaire du mont Éryx, voir la note à II, X, 11.

47. Tout ce passage est encore une allusion à l'élégie I, III, de Tibulle, où le poète, obligé par une maladie de s'arrêter à Corcyre, craint d'y mourir loin des siens, loin de sa mère, de sa sœur et de Délie. Phéacie est l'ancien nom de cette île, aujourd'hui Corfou.

49. *Madidos :* Ovide suppose sans doute que Tibulle dut pleurer en voyant pleurer sa mère ; *fugientis,* comme *morientis.* — *Ultima dona,* des vêtements, des vivres et surtout des parfums, qu'on mettait sur le bûcher d'abord, puis dans l'urne qui contenait les ossements.

53. *Tuis,* sous-ent. *osculis,* bien entendu. — *Prior :* Ovide dit plus haut *primus amor,* en parlant de Délie. Nous avons signalé dans la note initiale l'invraisemblance étrange qu'il y a à faire figurer ici Délie, avec qui Tibulle a rompu depuis de longues années, aussi bien que Némésis, de la tendresse de qui le poète n'a jamais eu à se louer.

55. *Descendens,* après avoir déposé sur le bûcher les offrandes funéraires. — *Felicius amata sum,* j'ai eu plus de chance dans mon amour.

57. En se félicitant comme elle fait, Délie semble plaindre l'infortune de Némésis. Némésis répond que ce n'est pas elle qui est le plus à plaindre, puisqu'elle a réalisé pour elle-même le souhait que Tibulle formait en faveur de Délie : *Te teneam moriens deficiente manu* (I, 1, 60).

59. *Umbra,* dans un sens un peu différent de celui qu'a le mot au vers 65, où le poète admet que l'ombre est une réalité.

61. *Hedera :* le lierre peut couronner des poètes de tout ordre, tandis que le laurier ne peut couronner que le poète épique ; ailleurs Ovide se couronne lui-même de myrte, comme poète érotique. — *Juvenalia :* Catulle était mort jeune, à trente ou trente-cinq ans, comme Tibulle. — L'épithète *doctus* est aussi attribuée à Catulle par Lygdamus : c'est une allusion aux poèmes savants qu'il avait traduits des Alexandrins, et auxquels ses contemporains et lui-même attachaient plus d'importance qu'à ses poésies pour Lesbie. Au surplus, le mot était devenu chez les Latins, qui imitaient constamment les Grecs, une des épi-

thètes ordinaires du mot *poeta*. — Calvus était un orateur de l'école dite attique, contre laquelle Cicéron bataillait. Il fit des vers érotiques ou épigrammatiques, comme son ami Catulle, dont il partagea la réputation poétique ; aussi Ovide les met-il ensemble aux Champs-Élysées.

63. Sur Gallus, voir la note à I, XV, 29. — On doit probablement conclure du vers 63 que Gallus s'était brouillé avec Tibulle, par suite d'une accusation, peut-être calomnieuse, portée contre l'un des deux : quelque médisance aura sans doute été rapportée à celui qui en était l'objet. Toutefois, Gallus ayant été condamné par Auguste, dont il était l'ami personnel, pour intempérance de langage, (cf. Ovide, *Tristes*, II, 446), on peut se demander si ce n'est pas au même fait qu'Ovide fait ici allusion ; Gallus aurait donc été accusé d'avoir dit du mal d'Auguste, et Ovide, bon courtisan, ne mettrait Gallus aux Champs-Elysées que dans l'hypothèse où Auguste aurait été trompé sur le compte du poète.

66. *Culte*, même épithète que dans I, XIV, 28.

67. Formules connues ; la seconde n'est qu'une périphrase de *Sit tibi terra levis*.

X

A L'OCCASION des fêtes de Cérès, le poète se plaint de la continence que les femmes imposent aux hommes en ces jours consacrés ; une déesse bienfaisante ne saurait vouloir du mal aux amants, d'autant plus qu'elle-même a eu pour amant le chasseur Jasius, si l'on en croit une légende crétoise que le poète raconte. — Properce (II, XXIV) a traité un sujet pareil à l'occasion des fêtes d'Isis.

1. Il ne s'agit pas ici, comme le dit Amar, des *cerealia* ou *ludi cereales ;* cette fête, qui remontait à l'époque où le culte grec de Déméter fut introduit à Rome, en 261/493, et qui avait lieu au mois d'avril, du 12 au 19, était commune

aux deux sexes, et les spectacles en constituaient la partie essentielle. Il s'agit d'une fête beaucoup plus récente, instituée peu de temps avant la deuxième guerre punique, et nommée *sacrum anniversarium Cereris :* ce sont presque les expressions d'Ovide. Celle-là tombait au mois d'août. Les femmes, qui y figuraient seules, devaient s'y préparer par une continence de neuf jours, imitée de la continence que les femmes s'imposaient dans les *Thesmophories* athéniennes. Elles s'habillaient de blanc et se couronnaient d'épis, pour offrir à la déesse les prémices des champs (cf. *Métam.* X, 431 sqq.)

3. *Tenues,* sans doute parce que les cheveux blonds sont généralement plus fins que les cheveux noirs. Or les cheveux de Cérès ont naturellement la couleur des moissons mûres. — *Spicis redimita capillos* pourrait passer pour une apposition banale ; mais on peut y voir aussi une indication précise de la date : août, et non avril.

6. *Nec ulla,* sous-ent. *dea :* aucune déesse ne veut du bien aux hommes autant que toi.

9. Allusion à l'oracle de Dodone, en Chaonie (Épire), le plus ancien de la Grèce, car il remontait aux Pélasges, qui l'avaient transmis aux Hellènes. On attribuait sa fondation à Deucalion. Le rite divinatoire de cet oracle consistait à observer le murmure de l'air dans les feuilles du chêne fameux qui s'élevait près d'une source miraculeuse. Une corporation de prêtres, les Selles, d'origine pélasgique, et plus tard des prêtresses, les Péléiades, d'origine asiatique, étaient chargés d'interpréter les voix du dieu invisible et intangible, et d'annoncer au consultant la réponse divine. Cet oracle a témoigné d'une vitalité extraordinaire. Même après qu'Apollon fut devenu le dieu par excellence de la divination, l'antique oracle de Zeus à Dodone ne cesse pas d'être consulté ; la vogue même de celui de Delphes ne réussit pas à le faire disparaître. Son sanctuaire est pillé successivement par les Étoliens, par les Romains, par les Thraces alliés de Mithridate : il continue à vivre ; il fait parler de lui jusqu'au IIe siècle de l'ère chrétienne. C'est un brigand illyrien du nom d'Arkès qui abattit le chêne prophétique.

11. Le rôle civilisateur de Cérès est un lieu commun que tous les poètes ont développé, qu'Ovide lui-même

développera deux fois, dans les *Métamorphoses* et dans les *Fastes*.

14. *Dente :* voir la note à I, XV, 31.

15. Une déesse qui a fait tant de bien aux hommes ne saurait leur vouloir du mal.

19. La légende étant peu connue, quoique il en soit question dans l'*Odyssée* et dans la *Théogonie*, le poète éprouve le besoin d'invoquer des témoins. Or cette légende est d'origine crétoise, et les Crétois passaient dans l'antiquité pour être fort menteurs : il faut donc ajouter qu'ils ne mentent pas toujours. Quelque interpolateur a estimé que cela demandait à être prouvé par un exemple ; il a ajouté au texte les vers 20-23, dont la gaucherie et l'obscurité dénotent assez l'origine : Ovide est plus clair que cela. On se demande pourquoi Ehwald n'est pas de cet avis. — *Crete* P ; peut-être faudrait-il rétablir la vulgate *Cretes*.

23. *Testis laudatur alumno* veut dire sans doute que Jupiter, le nourrisson de la Crète, a approuvé le témoignage des Crétois sur ce point, et justifié ainsi la croyance publique. — Riese et Ehwald ont adopté la leçon *nostra* P ; il semble que la vulgate *nota* s'impose ; si l'histoire est peu connue du vulgaire, elle l'est des mythologues, et il appartient au poète de la donner pour telle, pour que Cérès ne puisse pas la nier ; cf. I, IX, 40. et XIII, 34.

25. D'après l'*Odyssée* (V, 125) et la *Théogonie* (v. 969), Déméter s'unit d'amour au héros Jasion (frère de Dardanos) dans un champ trois fois labouré, et le fruit de cette union fut Ploutos. « Le héros Jasion, dit M. Decharme, c'est sans doute le semeur primitif ; Ploutos, c'est la richesse, et nous n'avons ici qu'une image de l'énergie productive de la terre cultivée, qui des semences jetées dans son sein fait germer et grandir de riches moissons. » On voit combien Ovide s'éloigne du sens primitif du mythe, lui qui représente les champs comme délaissés par Cérès, pendant qu'elle s'abandonne à son amour. — *Cretæa :* on sait qu'il y a un autre Ida en Phrygie.

27. *Flammam rapuere medullæ*, expression renversée pour *flamma rapuit medullas*.

30. Les grains récoltés furent à peine plus nombreux que les grains semés.

31. Les *ligones* différaient peu des *bidentes:* voir la note à I, XIII, 15.

37. *Fecundus annus,* une récolte abondante.

39. *Ipse locus nemorum* pour *ipsa nemora,* les bois mêmes de l'Ida. Riese change inutilement *Idæ* en *Ide,* qu'il donne sans doute pour apposition à *locus nemorum.* — *Farra metebat aper,* faute apparemment d'une autre nourriture, les blés ayant envahi son domaine.

41. Cérès n'aurait pas cherché Proserpine ! Ovide mêle ici des légendes qui ne peuvent être rapprochées sous aucun prétexte.

43. Amar explique ce distique d'une étrange façon : il prend *quod* pour une conjonction, et *tristes* pour un attribut, de sorte que la phrase n'a plus aucun sens. *Quod* est un relatif attribut, qui a pour antécédent *hoc,* et *tristes* est une épithète.

45. Ehwald croit ce distique interpolé, mais ne dit pas pourquoi. Nous nous rangeons cependant à son avis ; sans parler de la faiblesse du pentamètre, où la comparaison avec Junon est présentée bien maladroitement, nous ferons remarquer que le retour de Proserpine, qui doit coïncider avec le printemps, ne pouvait se fêter qu'aux *Cerealia* d'avril, et non à la fête du mois d'août, la seule qui soit ici en question : voir la note au vers 1.

XI

ENCORE un numéro sous lequel se trouvent deux pièces différentes, que Müller a séparées le premier, d'après Hampke (*Philologus,* XI, p. 91). Dans XI *a*, le poète se félicite d'être guéri de son amour, qui a été trahi, et rappelle avec amertume tous les tourments qu'il a soufferts. Dans XI *b*, partagé entre la haine et l'amour, il sent que l'amour l'emporte, et cesse de résister à un sentiment plus fort que lui. Comme nous l'avons vu pour II, IX *a* et IX *b*, XIX *a* et XIX *b*, ces deux pièces se rat-

tachent l'une à l'autre par des liens manifestes ; la seconde est comme la contre-partie de la première. Mais il est bien difficile d'admettre qu'elles puissent se suivre sans interruption. Riese a cependant rejeté la division de Müller, accueillie depuis par Ehwald. — Régnier a particulièrement paraphrasé et parfois traduit ces deux pièces, dans son *Élégie zélotypique*, singulière composition, panachée de toutes sortes de réminiscences des *Amours* (par exemple II, II et V, et III, XIV), et même de *Tibulle* (IV, XIV).

1. Cf. II, XIX, 49. — *Vitiis*, par tes perfidies.

3. *Asserui jam me*, je suis affranchi désormais : c'est le sens primitif du mot. On disait en latin *asserere aliquem manu in libertatem*, dans le sens d'affranchir, parce qu'on saisissait pour l'attirer à soi celui qu'on voulait affranchir ; de là le sens pris par *asserere* employé seul. On appelait *assertio* le procès touchant la liberté, et *assertor* le représentant de l'homme dont la liberté était contestée, celui qui en quelque façon le revendiquait en tant qu'homme libre, *vindex alienæ libertatis ;* car l'homme dont la liberté était contestée ne pouvait pas figurer lui-même dans le procès, la loi interdisant qu'il fût à la fois l'objet du procès et l'un des plaideurs.

6. *Cornua*, symbole de courage et de hardiesse, emprunté aux animaux qui se servent de cet appendice pour lutter contre leurs ennemis. Cf. *Art d'aimer*, I, 239 : *tunc pauper cornua sumit*.

7. *Perfer et obdura*, imité de Catulle, VIII, 10 sq. : *Sed obstinata mente perfer, obdura*. La leçon *perferre obdura* P, accueillie par Merkel et Müller, paraît peu soutenable. — *Lassis*, aux malades : cf. II, XIII, 2.

10. *Ingenuum :* cette attitude ne convenait qu'à un esclave, ainsi qu'il est dit dans le distique suivant, qui est le développement de celui-ci.

14. *Emeritum*, hors de service. Ces détails montrent une fois de plus quelle est la préoccupation essentielle d'Ovide en fait d'amour.

16. Sur la formule *hostibus eveniat*, voir la note à II, X, 16. Il paraît difficile qu'avec *nostris* il ne soit pas question aussi des ennemis personnels du poète. Toutefois *hostis* peut ici n'être pas identique à *inimicus*, car on peut y voir une idée de guerre ou de rivalité : c'est donc le mot rivaux qui le traduirait le mieux.

19. *Comitata* est la leçon de P. Ehwald introduit dans le texte la leçon *cantata*, empruntée à d'autres manuscrits (Francof. et Palat.), qui change singulièrement le sens du distique. L'idée exprimée ici serait celle que le poète développe dans la pièce XII : mon amour, chanté par moi, t'a fait connaître, et t'a procuré de nombreux amants. Cela est soutenable, encore qu'avec cette leçon *populo* soit excessif, et *scilicet* peu expliqué. Mais il n'y a aucune raison pour rejeter *comitata*, qui s'explique très bien, qui est amené par *scilicet*, et qui permet de donner au pentamètre un sens très gracieux : en nous voyant nous aimer, beaucoup de gens devenaient amoureux.

23. Cf. II, V, 15 sqq. et la note.

25. *Dicta erat*, probablement par elle-même ; elle avait fait annoncer la chose à Ovide pour éviter sa visite, et avait fort mal réussi.

29. Allusion à un usage antique : on couronnait les navires après une heureuse traversée, et plus encore quand le navire avait échappé à de grands dangers ; en ce cas la couronne était *votiva*, c'est-à-dire qu'elle faisait partie de quelque vœu fait aux dieux. Sur les couronnes, voir la note à I, IV, 38.

35. On ne voit pas pourquoi Heinsius croyait ce distique interpolé. Il rappelle le distique bien connu de Catulle (LXXXV) : *Odi et amo*, etc. On trouve d'ailleurs dans tout ce morceau infiniment plus de sentiment qu'on n'est accoutumé à en trouver dans Ovide. Tel est l'effet ordinaire de la trahison, même sur les débauchés dont l'amour est purement charnel : l'amour-propre s'en mêle, et donne à l'amant trahi l'illusion d'une passion véritable. Ajoutons qu'ici la forme est généralement distinguée, et que par bonheur aucun souvenir mythologique malencontreux n'est venu interrompre l'expression de sentiments intéressants. On dirait du Tibulle, et du meilleur.

46. Cf. III, III, 11 sqq.

49. *Quidquid eris*, quoi que tu fasses, que tu sois fidèle ou non, je t'aimerai toujours ; mais je t'aimerai malgré moi si tu me trahis, et de bon gré, si tu es fidèle : choisis donc celui des deux que tu préfères.

51. L'idée doit être celle-ci : le mieux est encore d'aimer de bon gré, puisque je ne peux pas faire autrement que d'aimer. La syntaxe du pentamètre est bien pénible; il faut apparemment subordonner *quamvis nolim* à *cogar*, devant lequel on sous-entendra *si* (cf. I, IV, 29); *ut* gouvernera *velim*. — Müller trouve ces deux vers déplacés ici et voudrait les mettre après 36 ; j'estime au contraire que l'idée qu'ils semblent exprimer est tout à fait à sa place; mais elle est mal exprimée.

XII

OVIDE, trahi par Corinne, s'en prend à lui-même. C'est lui qui, en la chantant si souvent, l'a fait connaître à d'autres, qui la lui ont enlevée. Pourtant on n'a pas coutume de croire les poètes sur parole ; on sait bien qu'ils sont menteurs, témoin tous les récits de la mythologie : pourquoi donc a-t-on été si crédule à propos de cette femme? On voit reparaître dans cette pièce, à propos d'un sentiment juste, tous les développements artificiels chers au poète : allégée du fatras mythologique, elle serait exquise.

1. *Semper* porte exclusivement sur *amanti*. — Le blanc était une couleur de bon augure, le noir une couleur funeste: de là le sens abstrait pris par *ater*, *niger*, d'une part, et d'autre part par *candidus*, *albus*, etc.

3. *Sidus*, probablement une planète : voir la note à I, VIII, 29.

5 *Dicta est mea*, parce que, si Ovide n'a pas, dans les *Amours*, donné à sa maîtresse son nom véritable, plus d'un sans doute devait savoir à quoi s'en tenir.

7. Nous disons de même, mais sans interrogation : je me trompe fort, ou... — *Nostris libellis* : les deux premiers livres de la première édition, cette pièce ayant dû figurer apparemment dans le troisième livre de la même édition (voir la notice). Le mot *libelli* peut d'ailleurs désigner au

besoin même des pièces détachées, car, outre les lectures publiques qu'Ovide en faisait, elles devaient circuler séparément en manuscrit, avant d'être réunies par le poète. — *Erit :* voir la note à I, II, 7.

11. *Me lenone :* il était pareil au *leno*, qui vantait sa marchandise pour la faire accepter. *Perductus amator* marque encore un office du *leno;* or c'était généralement la femme qui *perducebatur ;* mais *perducere* en vint à signifier séduire, et *perductor,* suborneur, ou même proxénète.

13. *Carmina,* sous-ent. *amatoria,* les vers adressés aux femmes, ou ayant les femmes pour objet, sans quoi on ne s'expliquerait pas *semper,* qui ne saurait convenir à toute espèce de vers. — *Invidiæ fuere nostris bonis,* ils ont fait de ma fortune un objet d'envie : voir la note à III, III, 17.

15. *Thebe :* la légende des Labdacides était, aussi bien que le cycle troyen, une source inépuisable pour la poésie épique ; Ovide ne pouvait se dispenser d'y ajouter Auguste, que Virgile venait de chanter.

17. *Aversis Musis,* même sens que *invita Minerva.* Si l'on veut établir une différence de sens entre les deux vers de ce distique, on appliquera l'hexamètre aux premiers débuts, et le pentamètre à l'œuvre déjà commencée ; mais en réalité le pentamètre n'est qu'une redite.

19. *Testes,* des témoins dont la parole fait foi en justice. — *Malueram,* j'eusse préféré. — Il est étrange qu'on ait pu se tromper sur le sens de ces vers, éclairés encore par les deux derniers : on mettait *ut*... *poetas* entre virgules.

21. Les exemples étaient inutiles ; et puis pourquoi ceux-là et non d'autres ? et pourquoi enfin en citer un si grand nombre ? Ce sont d'ailleurs toujours les mêmes. — Sur l'écueil de Scylla, voir la note à II, XVI, 25. Ovide ici, comme Virgile dans les *Bucoliques* (VI, 74), identifie cette Scylla avec la fille de Nisus, roi de Mégare. Celle-ci trahit son père, en lui enlevant, par amour pour Minos, qui assiégeait Mégare, un cheveu couleur de pourpre, d'où dépendaient, d'après l'oracle, la vie du roi et le salut du royaume ; mais Minos eut horreur de la trahison à laquelle il devait la victoire, et, en quittant la ville, il fit attacher Scylla à la proue de son vaisseau, d'où elle tomba dans les flots. Suivant quelques-uns, elle devint le monstre marin dont parle Ovide ; mais la plupart des mythographes distinguent deux

Scylla, et métamorphosent la fille de Nisus en un oiseau de mer, la *ciris* (voir le poème de ce nom), à la poursuite duquel est sans cesse attaché Nisus, métamorphosé en aigle. — Ehwald reprend inutilement la leçon *caros* P, universellement abandonnée. Il n'y a rien à dire à *canos;* on sait bien que le cheveu fatal était rouge, mais il se trouvait au milieu des cheveux blancs, et le vol fut fait à la chevelure blanche: cf Ovide, *Métam.* VIII, 9, où le même mot *canos* est employé sans contestation possible. Ehwald emprunte encore à P la leçon *rapidos* pour *rabidos*. — On retrouve ce pentamètre dans l'*Art d'aimer*, I, 332.

23. *Pedibus pinnas*, allusion, non à Mercure, mais à Persée, car Persée est désigné au vers suivant, et c'est à lui que les sandales ailées ont appartenu, avant d'appartenir à Hermès : voir la note à III, VI, 13. *Crinibus angues*, allusion aux Gorgones et non aux Furies, le souvenir des Gorgones étant lié ici à celui de Persée. — Abas, aïeul de Danaé, et bisaïeul de Persée, était lui-même petit-fils des deux frères Danaos et Ægyptos, étant fils d'Hypermnestre et de Lyncée. Beaucoup de commentateurs ont voulu que le mot *Abantiades* désignât Bellérophon, à qui Pégase appartint; mais il n'y a pas d'Abas dans les ancêtres de Bellérophon, qui descendait de Prométhée, par Deucalion, Hellen, Æolos, Sisyphe et Glaucos. Il est vrai que les légendes corinthiennes, à qui appartient Bellérophon, représentent Pégase s'envolant dans les airs, une fois sorti de la tête de la Gorgone, et venant s'abattre sur l'Acro-Corinthe, où Bellérophon le dompta avec un frein d'or donné par Athéna : d'où il résulterait que Persée n'a jamais monté Pégase. Mais les légendes argiennes, à qui appartient Persée, ne sont pas d'accord sur ce point : les unes le représentent s'envolant avec ses sandales ailées, après avoir coupé la tête de Méduse ; d'autres le montrent enfourchant Pégase pour aller en Éthiopie, où il délivrera Andromède; une terre cuite, reproduite dans l'ouvrage de M. Decharme, nous fait voir Persée monté sur Pégase, et tenant à la main la tête de Méduse, tandis que du tronc mutilé de la Gorgone s'élance encore Chrysaor, père de Géryon.

25. C'est dans les enfers que le géant Titye, tué par Diane et Apollon, couvre neuf arpents de son corps; un vautour lui ronge le foie, car le foie est pour les anciens le

siège des passions, et Titye est puni pour avoir outragé Latone. — Homère ne parle pas de Cerbère; Hésiode lui donne cinquante têtes; les poètes postérieurs se sont contentés de trois; ils ont hérissé sur son triple cou des couleuvres au lieu de poils. Cerbère avait une généalogie qui le rattachait à Méduse : ainsi que la Chimère, l'hydre de Lerne, et autres monstres, il était fils de Typhon et d'Échidna, fille de Chrysaor : voir ci-dessus.

27. Encelade est un des huit Géants, fils de Gæa, qui ont repris la lutte contre Jupiter, après la victoire des Olympiens sur les Titans : voir la note à II, I, 11. Ici encore Ovide confond les Géants avec les *Centimanes* d'Hésiode, alliés de Zeus contre les Titans. Encelade fut frappé par Minerve, qui, d'après Apollodore, précipita sur lui l'île de Sicile. — *Ambiguæ captos*, etc., est un peu vague : il ne semble pas cependant, malgré l'emploi du singulier, que le poète puisse désigner autre chose que les Sirènes. Ces divinités séduisantes, placées par Homère dans les mêmes parages que Charybde et Scylla, n'arrachaient pas les hommes de force sur les navires qui passaient; mais elles les charmaient par l'harmonie irrésistible de leurs chants, et les faisaient mourir ensuite. Les Grecs leur avaient donné d'abord, comme aux Harpyes, une tête de femme avec un corps et des ailes d'oiseaux; plus tard, on les fit moitié femmes et moitié poissons.

29. Allusion au début du chant X de l'Odyssée, où Éole donne à Ulysse une outre faite avec la peau d'un bœuf de neuf ans, dans laquelle il emprisonne les vents, et qu'il attache au fond du navire d'Ulysse avec un câble d'argent : on sait que la tempête fut déchaînée par les compagnons d'Ulysse, avides de voir les trésors qu'ils supposaient renfermés dans l'outre. — *Proditor* : voir la note à II, II, 43.

31. Niobé, fille de Tantale, et sœur de Pélops, fière de ses douze enfants, avait osé se comparer à la mère de Diane et d'Apollon. Les douze enfants furent percés de flèches par les fils de Latone; quant à la pauvre Niobé, changée en un rocher du mont Sipyle, elle ne cessait de verser des larmes nuit et jour (voir *Métam.* VI, 146 sqq.) Pausanias affirme que le rocher de Niobé avait, à distance, la vague apparence d'une femme inclinée, qui semblait pleurer. — Une légende arcadienne racontait que Zeus avait aimé Callisto,

fille de Lycaon, nymphe d'Artémis, et l'avait métamorphosée en ourse, pour n'être pas inquiété par Héra ; d'autres disaient que c'était Héra elle-même, qui, par jalousie, avait fait cette métamorphose ; ou encore que, tuée par Héra, elle avait pris place dans le ciel, où elle était devenue la constellation de la Grande Ourse (voir *Métam.* II, 401 sqq.) Les mythologues estiment que Callisto n'est qu'un des noms d'Artémis, et rappellent qu'en Arcadie Artémis avait un ours pour symbole. — Sur Philomèle, voir la note à II, VI, 7. Les Odryses étaient un peuple de Thrace : *Odrysius* a donc le même sens que *Ismarius*, au vers cité. *Cecropis* est ici adjectif féminin, et signifie athénien, car il n'y a aucun rapport de parenté entre Philomèle et Cécrops, le premier roi d'Athènes.

33. *In aves :* en *coucou* d'abord, forme sous laquelle Zeus s'unit à Héra, d'après une légende argienne (voir plus loin la note à XIII, 19) ; plus tard en cygne, métamorphose plus connue. L'histoire de Léda est déjà rapprochée de celle d'Europe au livre I, III, 23 sqq. ; quant à celle de Danaé, la voici pour la quatrième fois : voir la note à II, XIX *b*, 27.

35. Sur Protée, voir la note à II, XV, 10. — *Thebana semina* désigne évidemment les dents du dragon thébain, que Cadmos dut mettre à mort, quand il fonda la ville de Thèbes : on sait que de ces dents, semées dans un sillon, il naquit des hommes armés qui s'entretuèrent, sauf cinq, qui furent les ancêtres des Thébains. Ovide a raconté cette légende au livre III des *Métamorphoses*. Il semble cependant que ce n'est pas à la légende thébaine qu'Ovide fait ici allusion, mais à la légende thessalienne de Médée et de Jason, rappelée au vers suivant, et à laquelle se trouvent mêlées, je ne sais comment, les dents du dragon de Cadmos. Quand Jason vint réclamer la toison d'or à Éétès, le roi de Colchide lui imposa pour épreuve d'atteler à une charrue deux taureaux aux pieds d'airain, dont les naseaux soufflaient la flamme. Rendu invulnérable par Médée, le héros attelle les taureaux, laboure le champ désigné, et y sème les dents du fameux dragon. Ici comme à Thèbes, des géants armés sortent du sillon ; mais Jason, sur les conseils de Médée, leur lance des pierres, et ils s'entretuent. Voir Apollonius de Rhodes, IV, 451 sqq., et aussi le livre VII des *Métamorphoses*.

37. *Auriga*, Phaéton, cocher suppléant et présomptueux du char du Soleil. Quand Jupiter eut foudroyé Phaéton, pour l'empêcher d'embraser la terre entière, les Nymphes l'ensevelirent, et les Héliades, ses sœurs, se lamentèrent sans fin sur son tombeau, jusqu'au jour où elles furent changées en aunes ou en peupliers blancs. Leurs pleurs, séchés et figés sur le sol, devinrent de l'ambre, conservant ainsi la transparence des larmes et l'éclat doré du soleil : voir encore *Métam.* II, 340 sqq. — Les vaisseaux changés en nymphes sont ceux d'Énée, métamorphosés par Jupiter au moment où Turnus allait les incendier (*Énéide*, IX, 77 sqq.) On voit qu'Ovide prend ses exemples partout, même dans la poésie épique récente : il fait à Virgile l'honneur qu'il a fait à Homère au vers 29.

39. Lorsqu'Atrée eut fait manger à son frère Thyestès les corps coupés en morceaux de ses deux enfants, il fit apporter devant lui les mains et les pieds, pour qu'il reconnût les enfants. Alors, disent les poètes latins, Ovide (*Tristes*, II, 392), Lucain (*Pharsale*, I, 543, VII, 451), le soleil épouvanté se détourna de sa route et plongea la terre dans les ténèbres. Cette tradition, adoptée par les modernes, altère sensiblement la légende primitive, où le soleil rebrousse chemin bien avant « l'horrible festin », pour révéler à Atrée la trahison de sa femme et la perfidie de son frère. — Le vers suivant fait allusion, non pas à Orphée, mais à Amphion bâtissant les murs de Thèbes. — *Percussam*, un peu détourné de son sens propre, est justifié en partie cependant par l'usage du plectre.

41. *Fecunda*, créatrice.

XIII

OVIDE est allé à Faléries avec sa femme, qui est de ce pays, à l'occasion de la fête locale de Junon. Le poète décrit en détail les cérémonies qu'il a vues, et fait connaître l'origine grecque traditionnelle de ce culte.

1. *Conjux.* On sait qu'Ovide se maria trois fois; or sa troisième femme était de Rome; comme il épousa la première presque enfant, dit-il, et la quitta bientôt, il reste que ce soit la seconde. — Faléries est bien connue par l'anecdote du maître d'école qui voulut trahir sa patrie, et que Camille renvoya chargé de chaînes, en le faisant fouetter par ses élèves (Tite-Live, V, 19, 26, 27). C'est en 360/394 que Faléries se rendit à Camille, pour prix de cette rare générosité. Strabon prétend qu'il y avait deux villes distinctes, Faléries et Faliscum; mais les habitants de Faléries s'appelaient aussi *Falisci*. Leur pays se trouvait dans l'intérieur de l'Étrurie, à quelques milles à l'ouest du Tibre. — *Pomiferis:* Ovide a déjà employé cette épithète pour caractériser la campagne de Tibur (III, VI, 46).

3. *Casta* est expliqué par *sacerdotes:* ce sont des prêtresses (cf. *suas* au vers 30), probablement des vierges (cf. vers 25), qui accomplissent les rites traditionnels, et les hommes n'y sont admis que comme spectateurs; il doit cependant y avoir au moins un sacrificateur. — *Indigenam bovem,* la génisse du pays: cf. vers 13 sq. Cela ne veut pas dire que cette origine fût exigée par les rites, mais simplement que la campagne de Faléries nourrissait en abondance des bœufs blancs, tels qu'il les fallait pour les sacrifices. Les anciens croyaient, et Pline affirme que cette blancheur était due aux eaux du Clitumnus. Toujours est-il que c'est Faléries qui fournissait à Rome les bœufs de ses sacrifices: cf. *Fastes,* I, 81 sqq., et *Pont.* IV, IV, 31 sq., où Ovide répète textuellement le vers 14; cf. aussi Virgile, *Géorg.* II, 146. Le singulier est ici probablement pour le pluriel (cf. vers 13).

6. Faléries se révolta trois fois contre la domination romaine, en 398/356, en 461/293, et en 513/241; la troisième fois, la ville, qui était située sur une colline, fut rasée, et transportée dans une plaine; il est probable que les autels antiques furent respectés (cf. vers 10), et que les cérémonies traditionnelles du vieux culte continuèrent à se faire sur l'emplacement de l'ancienne ville.

7. Distique banal: cf. III, I, 1 sq Riese emprunte aux anciennes éditions la leçon *concedes numinis esse locum,* dont Ehwald conserve *concedes.*

11. J'écris *huc* avec Riese, d'après Heinsius, au lieu de

la vulgate *hinc*. — *Annua pompa*. Il faut sans doute distinguer ici deux cortèges : l'un, de la foule qui accompagne les victimes, et qui vient de la ville et des environs ; l'autre, décrit aux vers 23 sqq., le cortège sacré, qui marche sur des chemins couverts de tapis. Comme il n'est pas probable qu'on étende des tapis sur le passage des victimes, il faut entendre par *velatas vias*, des chemins tendus d'étoffes, ou couverts de branchages, comme on en voit encore à la campagne, pour la procession de la Fête-Dieu.

17. *Dux gregis*, peut-être le bélier, mais plutôt le bouc : cf. *Tibulle*, II, 1, 58.

19. Allusion à une fable peu connue, d'après laquelle Héra aurait fui un moment la poursuite de Zeus, à l'époque où ils s'aimèrent à l'insu de leurs parents (cf. *Iliade*, XIV, 295). A cette légende de la fuite de Héra doit se rattacher celle de la métamorphose de Zeus en un coucou, que Héra prit dans les bois, ce qui permit à Zeus de la séduire.

21. *Nunc quoque*, maintenant encore, aux fêtes de Junon, et comme témoignage de la haine de la déesse. — *Index*, la dénonciatrice.

24. J'ai accueilli avec Riese la conjecture de Heinsius *præsternunt*, pour la vulgate *præverrunt*, conservée par Merkel et Ehwald, qui ne présente guère de sens à côté de *jacente*. Müller écrit *prætexunt*, conjecture de Francius.

25. *Virginei crines* : ce sont les prêtresses elles-mêmes (cf. vers 30.) — *Auratos*, chaussés de brodequins dorés ou brodés d'or. — *Palla*, une robe longue : c'est tout ce qu'on en peut dire ici ; propablement le *peplos* grec.

27. *Graio* : voir ci-dessous. — *Tradita*, transmis de génération en génération, peut s'appliquer aux objets du culte aussi bien qu'aux cérémonies. Riese emprunte au *cod. Sarrav.* la leçon *condita*, qui n'offre aucun avantage.

29. *Ore*, comme *linguis* : on fait silence. — Riese emprunte *consequitur* à divers manuscrits.

31. Faléries s'attribuait une origine argienne, ce qui explique l'importance qu'avaient dans cette ville les cultes de Junon et de Minerve, et la conservation de rites helléniques. Le nom des Falisques, rapproché de celui de Halæsus ou Haliscus, fils prétendu d'Agamemnon, ou peut-être simplement d'un de ses compagnons, fit attribuer à ce personnage la fondation de Faléries. Cet Halésus paraît dans

l'*Énéide* (VII, 723, et X, 352) ; il est naturellement au nombre des adversaires d'Énée, et tombe sous les coups du jeune Pallas.

34. *Felici*, puisque Faléries prospéra. Elle faisait un commerce actif à l'époque historique, et l'industrie du lin y était florissante. — *Alta* : voir la note au vers 6.

36. *Amica*, propices.

XIV

LE poète, reconnaissant que sa maîtresse ne peut pas être chaste, puisqu'elle est belle, la supplie de lui cacher au moins ses déportements. Qu'elle fasse ce qu'elle voudra à huis clos, mais qu'elle n'étale pas sa débauche devant lui. Il fermera les yeux tant qu'il pourra ; si même il la surprend en flagrant délit, il sera content pourvu qu'elle n'avoue pas.

1. Voir la note à II, II, 14.

5. Ce passage a été imité par Régnier dans son *Élégie zélotypique*, et Molière a imité à son tour Régnier dans des vers célèbres du *Tartufe* :

... Le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.

On reconnaîtra que, si ces propos sont odieux dans la bouche de Tartufe, à cause de ses intentions, ils le sont moins ici, où le vers 6 exprime d'ailleurs une idée fort soutenable : le monde n'a-t-il pas des trésors d'indulgence pour les fautes les plus graves de celles qui savent éviter le scandale ? Il lui suffit, comme à Ovide, qu'on puisse nier.

9. *Quiriti* : voir la note à I, VII, 29. — *Opponere seram* équivaut à *obserare*.

11. *Prostituere* signifie *offrir publiquement*, dans tous les sens que l'expression peut avoir, mais surtout pour de l'argent, ce qui n'est pas le cas ici (cf. I, XV, 6, un autre emploi du mot).

21. Les deux distiques précédents suffisaient pour exprimer l'idée. La complaisance avec laquelle Ovide insiste sur tous ces détails polissons éveille encore un doute sur la sincérité d'un sentiment qui en d'autres endroits pourtant semble sérieux.

24. Voir la note à III, VII, 64.

27. *Tunicis*, au pluriel, car depuis longtemps, sous la tunique visible, on avait pris l'habitude d'en porter une autre plus courte, également en laine, nommée *subucula ;* la première prit alors parfois le nom d'*indusium*. On n'en portait plus de deux que pour des raisons de santé.

32. *Prior interiorque torus*, le devant et le fond du lit, c'est-à-dire deux places, et non pas seulement le milieu.

38. *Frigida gutta*, une sueur froide coule sur mes membres : les traducteurs paraissent ignorer qu'Ovide ne connaissait pas la circulation du sang !

39. Müller (*Philol.* XI, p. 88), et après lui Ehwald, considèrent ce distique comme interpolé. Je ne saurais me rendre aux arguments de Müller, ni goûter l'esprit qu'il a cru y mettre. Si *amo* paraît en contradiction avec ce qui précède, pourquoi le poète ne voudrait-il pas marquer lui-même la contradiction de ses propres sentiments ? Malgré toutes les raisons qu'il a de ne pas aimer, il ne peut s'empêcher d'aimer, et il le constate avec étonnement. Il suffit donc d'entendre : Et pourtant, *même alors*, je t'aime encore, et c'est en vain que je veux te haïr : il faut malgré moi que je t'aime. Müller voit dans *quod amare necesse est* une répétition sotte de *odi frustra*, comme si le poète disait : je dois aimer ce que je dois aimer ; j'estime au contraire que *quod amare necesse est* est l'explication légitime de *odi frustra*. Enfin Müller voit une contradiction entre le vers 40 et *morior* du vers 37. Mais *morior* n'est qu'une métaphore, tandis que le vers 40 exprime un sentiment juste. J'ajouterai que le distique me paraît nécessaire pour lier 38 à 41, outre qu'il est excellent en lui-même, et qu'il serait fâcheux de le perdre.

42. *Falli*, conjecture excellente de Madvig (*Adv. crit.* II, p. 70), adoptée par Ehwald, pour *falsis* P. Merkel, suivi par Müller, écrivait *falsum*, peu clair ; Riese écrit *fallas*. Avant Merkel on écrivait *falsi*, qui dès l'origine avait fait changer *muneris* P en *criminis*.

46. Le témoignage de mes yeux cèdera devant tes paroles.

47. *Prona palma*, un triomphe facile; *vincere* est le sujet.

50. *Judice*, grâce à la faveur d'un juge prévenu et aveugle.

XV

LE poète dit adieu à l'élégie. Il estime que ses vers lui donneront la gloire et lui survivront. En attendant, il va se consacrer à la tragédie. Voir la note au vers 17.

2. Métaphore empruntée aux courses du cirque : voir la note à III, II, 12. Comme les chars faisaient plusieurs tours sur la piste, *ultima meta* désigne donc le dernier tour du char, c'est-à-dire la dernière élégie du poète.

3. Le poète signe son œuvre, comme il l'a fait en tête du second livre, et dans l'épigramme liminaire. Sur le pays des Pélignes, voir la note à II, XVI, 1.

5. *Si quid id est*, formule hypothétique qui ne fait pas illusion; Ovide est très fier de sa noblesse déjà ancienne : voir les notes à I, III, 8, et à III, VIII, 9. — Merkel croyait ce distique interpolé; sans doute cette longue apposition, qui oblige à faire du vers 4 une parenthèse, est d'une syntaxe un peu embarrassée, mais la raison n'est pas suffisante. Il n'y a d'autre part aucun argument définitif à tirer de ce fait que le distique se retrouve dans les *Tristes* (IV, X, 7 sq.), car ces répétitions sont assez dans les habitudes d'Ovide. Nous ajouterons que si la pièce III, VIII, dont nous venons de citer le vers 9, est relative à Corinne, elle est donc contemporaine de III, XV, la fin de cet amour ayant dû marquer à l'origine la fin des *Amours*; par suite il est bien naturel que le poète, en fermant son livre, ait souligné une fois de plus l'antiquité de sa noblesse, par opposition à la noblesse récente de celui qu'on venait de lui préférer.

9. Allusion à la guerre sociale, dont le souvenir était encore récent. Ovide est fier du rôle important que les Pélignes y ont joué. Quand les alliés latins se révoltèrent contre la tyrannie des Romains, qui persistaient à leur refuser le droit de cité, c'est Corfinium, la capitale des Pélignes, qui fut choisie pour être la capitale de la ligue italienne. On lui décerna pour la circonstance le nom d'Italica, et pour en faire la rivale de Rome, on déclara que son droit de cité serait conféré à tous les citoyens des districts insurgés; un sénat devait y siéger en permanence, et tous les ans on devait y élire des consuls et des préteurs. On sait que la guerre sociale mit en péril l'existence même de Rome : il n'y a aucune exagération dans les mots *timuit anxia Roma*. Cette guerre fut même d'autant plus redoutable que les éléments révolutionnaires de Rome firent un moment cause commune avec les Italiens. Commencée en 663/91, elle ne se termina pas avant 675/79, quand Sylla fut demeuré vainqueur à la fois des Italiens et des Marianistes.

12. A *pauca* S (P manque) Müller a préféré *parva* du Palatinus primus.

13. *Dicat*, pourra dire : c'est le texte du *cod. Francof.*, en l'absence de P, où la fin manque. Merkel et Müller conservent la vulgate *dicet*.

15. *Amathusia :* voir la note à II, XVII, 4. — *Aurea*, aussi précieux que l'or. Ovide prête une fois de plus des étendards à l'Amour; mais cette fois il n'est plus question de camp; Vénus et son fils doivent ôter leurs étendards de la carrière qu'Ovide veut parcourir.

17. *Corniger :* les cornes naissantes que les sculpteurs classiques laissaient voir au front de Dionysos, étaient, ainsi que chez les fleuves, un symbole de fécondité : sur la corne d'abondance, voir la note à III, VI, 35. — *Thyrso graviore :* voir la note à III, I, 23, où la même expression est employée. Il y a un rapport étroit entre ces deux pièces, qui dès l'origine ont dû avoir dans le livre III la place qu'elles y occupent encore. Au commencement du livre, le poète fait une promesse à la Tragédie; à la fin du livre, il déclare qu'il va la tenir. C'est donc à tort que quelques-uns ont vu ici une allusion aux *Métamorphoses ;* cette pièce est comme l'autre, antérieure à Médée, antérieure par consé-

quent à II, XVIII. — *Lyæus :* voir la note à II, XI, 49. — *Magnis* paraît bien plat, surtout à côté de *major*. Ehwald a relevé dans une note marginale de l'exemplaire de Merkel la conjecture *æmoniis* (pour *est magnis*), d'après Properce, II, X, 2; on pourrait y substituer *Emathiis*, aussi bien que dans le texte de Properce (éd. Müller).

19. *Genialis Musa :* cf. (II, XIII, 7) *genialia arva* et la note.

INDEX ALPHABÉTIQUE

BANTIADES *(Perseus)* ..... 3, 12, 24.
(abortio) ..... 2, 14, 27.
Acheloüs.. 3, 6, 35 et 103.
es. 1, 9, 33; 2, 1, 29; 2, 8, 13; 2, 18, 1; 3, 9, 1.
Cf. Thessalus *et* Hæmonius.
(medicus) ..... 2, 9, 8.
..... 1, 14, 15; 18; 30.
(Circe) ..... 2, 15, 10.
carmina ..... 1, 8 5.
venefica ..... 3, 7, 79.
tia sistra ..... 3, 9, 33.
..... 3, 9, 23.
s. 1, 8, 42; 2, 14, 17; 2, 18, 31; 3, 9, 13.
. arma (Æneis) .... 1, 15, 25.
euri ..... 3, 12, 29.
us dux (Iason) ... 1, 15, 22.
..... 3, 6, 37.
emno ..... 3, 13, 31.
Cf. Mycenæus dux, Atrides *et* Tantalides.
..... 1, 7, 7.
s ..... 3, 8, 52.
i ager ..... 1, 10, 56.
..... 2, 16, 19.
os ..... 3, 6, 29.
iusia (Venus) ..... 3, 15, 15. *passim*.
es) pueri ..... 3, 2, 55.
ione ..... 1, 10, 5.
mache ..... 1, 9, 35.
mede) cf. Cepheia virgo.
Anien (deus amnis) ..... 3, 6, 51.
Anubis ..... 2, 13, 11.
anulus ..... 2, 15, 1.
— aureus ..... 3, 18, 15.
Aonia lyra .... 1, 1, 12; 2, 18, 26.
Apis ..... 2, 13, 14.
Apollo. 1, 14, 31; 1, 15, 35; 3, 3, 29.
Aratus ..... 1, 15, 16.
Arcadia virgo (Arethusa). 3, 6, 30.
arcus ..... 1, 1, 23; 1, 8, 43.
Argeum Tibur ..... 3, 6, 46.
Argiva pompa ..... 3, 13, 31.
Argivæ opes ..... 1, 9, 34.
Argo (navis) ..... 2, 11, 6.
Argolicus Orestes ..... 2, 6, 15.
Argus (cf. Junonius custos) 3, 4, 20.
(Ariadne) cf. Cressa.
Armeniæ latebræ ..... 2, 14, 35.
Ascræus (Hesiodus) ..... 1, 15, 11.
Asia ..... 2, 12, 18.
Asopos ..... 3, 6, 33.
asserere se ..... 3, 11, 3.
Assyrium ebur ..... 2, 5, 40.
Atalante (cf. Schœneis) ... 3, 2, 29.
Atracis (Hippodamia) ..... 1, 4, 8.
Atrei mensæ ..... 3, 12, 39.
atria (auctionaria) ..... 1, 13, 19.
Atrides. 1, 9, 37; 2, 1, 30; 2, 12, 10.
Atticus (Ovidii amicus) ... 1, 9, 2.
Attius (poeta) ..... 1, 15, 19.
Auriga (Phaeton) ..... 3, 12, 37.
Aurora ..... 1, 13, 3; 2, 4, 43.
Avernus ..... 3, 9, 27.

Bacche Threcia. 1, 14, 21.
Bacchus. 1, 2, 47; 1, 14, 32; 3, 2, 53; 3, 3, 40.
Bagoes (eunuchus) 2, 2, 1.
Battiades (Callimachus). 1, 15, 13.
bidens ..... 1. 13, 15.
Bithynis Melie ..... 3, 6, 25.
Blanditiæ ..... 1, 2, 35.
Bona Mens ..... 1, 2, 31.
Boreas ..... 1, 6, 53.
Briseis ..... 1, 9, 33; 2, 8, 11.
Britanni virides ..... 2, 16, 39.
bustum ..... 3, 9, 38.

Cælestia bella ... 2, 1, 11.
Cæsar (Augustus) 1, 2, 51; 3, 12, 15.
— (Julius). 3, 8, 52.
Cæsares ..... 2, 14, 18.
Callimachus (cf. Battiades). 2, 4, 19.
(Callisto) cf. ursa.
Calvus ..... 3, 9, 62.
Calydon ..... 3, 6, 37.
Calypso ..... 2, 17, 15.
Camillus ..... 3, 13, 2.
cancelli (in circo) ..... 3, 2, 64.
canis Icarii (Sirius) ..... 2, 16, 4.
canis vipereus (Cerberus). 3, 12, 26.
Canopi arva genialia .... 2, 13, 7.
capilli medicati ..... 1, 14, 1.
capitis redemptus ..... 1. 8, 63.
carcer (in circo) ..... 3, 2, 9.
cardo (januæ) ..... 1, 6, 2.
carnifex ..... 1. 12, 18.
Carpathium mare ..... 2, 8, 20.
Carpathius senex ..... 2, 15, 10.
Cassandra ..... 1, 7, 17.
Cf. Mænas, Phœbas *et* Priameis.
Castalia aqua ..... 1, 15, 36.
Castor et Pollux. 2, 16, 13; 3, 2, 54.
Cf. sidera Ledæ.
(castratio puerorum) ..... 2, 3, 2.
Catullus ..... 3, 9, 62; 3, 15, 7.
Cecropis ales (Procne) .. 3. 12, 32.
cedrus ..... 1, 14, 12.
centimanus (cf. Gyges).
census ..... 3, 8, 9 et 55.
Cephalus ..... 1, 13, 39.
Cepheia virgo (Andromede) ..... 3. 3, 17.
cera corsica ..... 1, 12, 10.
cera medicata ..... 1, 12, 11.
— pœnicea ..... 3, 7, 29.
ceræ veteres (imagines) .. 1, 8, 65.
Ceraunia ..... 2, 11, 19.
(Cerberus) cf. canis.
Cereale sacrum ..... 3 10, 1.
Cerealia semina ..... 3, 6, 15.
Ceres 1, 1, 9; 3, 2, 53; 3, 7. 31; 3, 10, *pass.* (cf. 2, 16, 7).
Charybdis ... 2, 11, 18; 2, 16, 25.
Chlide ..... 3, 7, 23.
chordæ citharæ ..... 2. 4, 27.
cicuta ..... 3, 7, 13.
Cilices ..... 2, 16, 39.
(Circe) cf. Ææa.
circus ..... 3, 2, *pass.*
clipeus ..... 1, 7, 7.
cognitor ..... 1, 12, 21.
Colchis (Medea) ..... 2. 14, 29.
comam tingere ..... 1, 14, 3.
compita ..... 3, 1, 18.
condere ossa ..... 3, 6, 74.
consultus (juris) ..... 1, 13, 21.
convivium ..... (1, 4) 3, 1, 17.
Corinna. I, 5, 9; 11, 5; II, 6, 48; 8, 6; 11, 8; 12, 2; 13, 2 et 25; 17, 7 et 29; 19, 9; III, 1, 49; 7, 25; 12, 16.
cornix ..... 2, 6, 35.
corona ..... 1, 6, 38; 3, 11, 29.
Corsica apis ..... 1, 12, 10.
cothurnus ..... 2, 18, 15.
coturnices ..... 2, 6, 27.
Cressa (Ariadne) ..... 1, 7, 16.
Cretæa Ida ..... 3, 10, 25.
Crete, Cretes ... 3, 10, 19; 20; 37.
Creusa ..... 3, 6, 31.
crines (ficti) ..... 1, 14, 45.
crux ..... 1, 12, 18.
Cupido, *passim.*
curia ..... 3, 8, 55.
cuspis Achillis ..... 2, 9, 7.
Cypassis (ancilla). 2, 7, 17; 2, 8, *pass.*
Cythera ..... 2, 17, 4.
Cytherea (Venus) ..... 1, 3, 4.

Danae. 2, 19, 27; 3, 4, 21. Cf. 3, 8, 30.
Danaeius heros. 3, 6, 13.
Danai agmen ... 2, 2, 4.
deductio (coloniæ) ..... 2, 9, 19.

(devovere)..... 3, 7, 29.
..... 3, 6, 38.
ibulli)..... 3, 9, 31.
atri..... 1, 15, 31.
io)..... 2, 14, 11.
e..... 3, 7, 27 et 80.
..... 2, 5, 27; 3, 2, 31.
Cf. Phœbe *et* Luna.
..... 2, 18, 25.
ies) cf. Tydides.
Venus)..... 1, 14, 33.
(lena)..... 1, 8, 2.
a otia..... 1, 9, 42.
agmen (in circo). 3, 2, 78.
(patronus)..... 1, 13, 21.
e) quercus..... 3, 10, 9.

BUR..... 2, 5, 40.
Egeria..... 2, 17, 18.
Elegeia. 3, 1, 7; 3, 9, 3.
Elissa..... 2, 18, 31.
vallis..... 3, 9. 60.
collis..... 2, 6, 49.
lingua (patroni).. 1, 10, 39.
lus..... 3, 12, 27.
s..... 3, 6, 43.
..... 1, 15, 19.
tus Gallus..... 1, 15, 29.
ridæ..... 1, 12, 25.
..... 3, 8, 10 et 56.
yles) monile..... 1, 10, 52.
..... 1, 2, 35.
a (Venus)..... 2, 10, 11.
arces..... 3, 9, 45.
.. 2, 12, 18 (cf. 1, 3, 24, et 3, 12, 34).
s..... 2, 17, 32.
)..... 3, 6, 41.
iæ..... 2, 6, 2.

BALISCUS..... 3, 13, *pass.*
fax..... 1, 6, 58.
— sine luce.... 3, 9, 8.
fenestra..... 1, 5, 3.
(calamistrum)... 1, 14, 25.
uplices..... 1, 8, 22.
..... 1, 6, 2.
..... 2, 1, 15; 2, 5, 52.
mulier..... 2, 4, 40.

GALATEA..... 2, 11, 34.
galea..... 3, 8, 13.
Gallica turma. 2, 13, 18.
Gallus (poeta). 1, 15, 29; 3, 9, 64.
Gangetis terra..... 1, 2, 47.
Germaniæ crines..... 1, 14, 45.
gestus (saltatio)..... 2, 4, 29.
graculus..... 2, 6, 34.
Græcinus (Ovidii amicus). 2, 10, 1.
Graius mos..... 3, 13, 27.
graphium..... 1, 11, 23.
Gyges..... 2, 1, 12.
gypsatus pes..... 1, 8, 64.

HÆMONIA aqua.. 1, 14, 40.
Hæmonii equi.. 2, 1, 32.
Hæmonius heros. 2, 9, 7.
Halæsus..... 3, 13, 32.
hamata tela..... 2, 9, 13.
Hector. 1, 9, 35; 2, 1, 32; 2, 6, 43.
(Helena)..... 1, 10, 1, 2, 18, 37.
Cf. Tyndaris.
Heliconia Tempe..... 1, 1, 15.
Hercules..... 3, 6, 36.
Hero..... 2, 16, 31.
(Hesiodus) cf. Ascræus.
Hesperiis notus Gallus.. 1, 15, 29.
Hippodamia..... 3, 2, 16.
Cf. Atracis *et* 2, 12, 19.
Hippolytus. 2, 4, 32; 2, 18, 24 et 30.
Homerus..... 1, 8, 61; 3, 8, 28.
Cf. Mæonides.
Hypsipyle..... 2, 18, 33.

IASIUS..... 3, 10, 25.
Iaso. 2, 14, 33; 2, 18, 23 et 33.
Cf. Æsonius dux.
Icarius canis..... 2, 16, 4.
Ida (Trojana). 1, 14, 11; 1, 15, 9.
— Cretæa..... 3, 10, 25 et 39.
Idæus Laomedon..... 3, 6, 54.
Ilia. 2, 14, 15; 3, 6, 47; 54; 61; 62.
Iliaci foci..... 3, 6, 76.
Iliades Romulus et Remus. 3, 4, 49.
Ilithyia..... 2, 13, 21.
Inachus..... 3, 6, 25 et 103.
Inopis Evadne..... 3, 6, 41.
Io.. 1, 3, 21; 2, 2, 45; 2, 19, 29.
Isis... 1, 8, 74; 2, 2, 25; 2, 13, 7.

Ismarius Orpheus..... 3, 9, 21.
— tyrannus..... 2, 6, 7.
Ithacæ utres..... 3, 12, 29.
Itys. 2, 6, 10; 2, 14, 30; 3, 12, 32.
Iulus..... 3, 9, 14.

Iudex. 1, 10, 38; 3, 8, 56.
Juno... 2, 19, 29; 3, 10, 46; 3, 13, 3.
Junonia ales... 2, 6, 55.
Junonia sacra..... 3, 13, 35.
Junonius custos (Argus). 2, 2, 45.
Juppiter, *passim*.

Ius..... 1, 5, 12.
Ianæ trajectæ.. 3, 7, 79.
Laodamia..... 2, 18, 38.
Laomedon..... 3, 6, 54.
Lapithæ..... 2, 12, 19.
Latinus (rex)..... 2, 12, 22.
laurus..... 2, 12, 1.
(Lavinia)..... 2, 12, 21.
Leda. 1, 10, 3; 2, 4, 42; 2, 11, 29. Cf. 1, 3, 22.
legere ossa..... 3, 6, 73.
Lesbis (Sappho)..... 2, 18, 26.
Libas..... 3, 7, 24.
Liber..... 1, 6, 60; 3, 8, 52.
libum..... 1, 8, 94.
ligones..... 3, 10, 31.
linea (in circo)..... 3, 2, 19.
Linus..... 3, 9, 23.
loculi (dactyliotheca)... 2, 15, 19.
lora (equorum)..... 3, 2, 72.
Lucifer..... 1, 5, 65; 2, 11, 56.
Lucretius..... 1, 15, 23.
Luna..... 1, 13, 44.
lunæ labores magici. 1, 8, 12; 2, 1, 23; 2, 5, 38.
Lyæus.... 3, 5, 17 (cf. 2, 11, 49).
Lycoris (Galli amica)... 1, 15, 30.
Lydius cothurnus..... 3, 1, 14.

Macareus..... 2, 18, 23.
Macer..... 2, 18, 3; 35.
Mænas (Cassandra)..... 1, 9, 38.
Mænaliæ feræ..... 1, 7, 14.
Mæonides..... 1, 15, 9; 3, 9, 25.
Mæonis femina..... 2, 5, 40.
magistri (ludi)..... 1, 13, 17.
Malea..... 2, 16, 14.
Mantua..... 3, 15, 7.
Mars..... *passim* et 3, 6, 49.
Martia Thebe..... 3, 6, 33.
Martigenæ..... 3, 4, 39.
Martis stella..... 1, 8, 29.
Mavors..... 3, 3, 27.
(Medea) cf. Colchis.
(Medusæ) caput..... 3, 6, 14.
mel corsicum..... 1, 12, 10.
Melie Bithynis..... 3, 6, 25.
Memnon.. 1, 8, 4; 1, 13, 3 et 31; 3, 9, 1.
Memphis..... 2, 13, 8.
Menaudros..... 1, 15, 18.
(Menelaus) cf. Atrides.
meta..... 3, 2, 12; 3, 15, 2.
Milanion..... 3, 2, 29.
Minerva. 1, 1, 7 et 8; 1, 7, 18; 2, 6, 35; 3, 2, 52.
minium..... 1, 12, 11.
Minos..... 3, 10, 41.
Musa. 1, 1, 30; 3, 1, 6 et 27; 3, 8, 23; 3, 12, 17; 3, 15, 19.
Mycenæus dux..... 2, 8, 12.
myrtus..... 1, 1, 29.

Nape (ancilla). 1, 11, 2; 1, 12, 4.
Naso. *epigr.* 1; 1, 11, 27; 2, 1, 2; 2, 13, 25.
navalia..... 2, 9, 21.
Neæra..... 3, 6, 28.
Nemesis (Tibulli). 3, 9, 31; 53; 57.
Neptunus..... 2, 16, 27; 3, 2, 47.
Nereis (Thetis)..... 2, 17, 17.
Nereides..... 2 11, 36.
Nereus..... 2, 11, 35 et 39.
(Nestor) cf Pylius.
Nilus.... 2, 13, 9; 3, 6, 39 et 104.
Niobe..... 3, 12, 31.
nobiles equi..... 2, 2, 1.
nota (osculi)..... 2, 5, 54.
Numa..... 2, 17, 18.

Œbrysius Itys... 3, 12, 32.
(Œnomaus) cf. Pisæa.
Olympus. 1, 2, 39; 2, 1, 13.
Orestes 1, 7, 9; 2, 6, 15.
Orithyia..... 1, 6, 53.
ornatrix..... 1, 14, 16.

eus ..... 3, 9, 21.
s ..... 2, 13, 12.
..... 2, 1, 14.

Gadus ..... 2, 17, 32.
Pæligna arva.. 2, 16, 5.
— gens.. 3, 15, 8.
Pæligni aquosi. 2, 1, 1;
ɣni salubres ..... 2, 16, 37.
ɣnum rus. 2, 16, 1; 3, 15, 3.
s ..... 3, 3, 28 (cf. 2, 16, 8).
. 1, 8, 59; 2, 18, 15; 3, 1, 12; 3, 13, 26. Cf. 3, 2, 25.
ι... 1, 2, 2; 1, 4, 41; 3, 2, 25.
a (in circo) ..... 3, 2, 82.
os ..... 2, 17, 14.
tonium ..... 2, 13, 7.
ι ..... 2, 6, 46.
. juga ..... 1, 7, 52.
..... 2, 18, 23 et 37.
ia (servi) ..... 2, 2, 39.
us) cf. Phthius rex.
cus vertex ..... 2, 11, 12.
n ..... 2, 1, 14.
ɔs ..... 3, 2, 15.
tæ (puellæ) ..... 2, 14, 12.
ope. 1, 8, 47; 2, 18, 21 et 29; 3, 4, 23.
us ..... 3, 6, 31.
ima ..... 2, 12, 9.
eus) cf Danaeius *et* Abantiades.
cia tellus ..... 3, 9, 47.
ra ..... 2, 18, 30.
fon) cf. Auriga.
ɔs ..... 2, 13, 8.
ilos ..... 2, 10, 9.
ius ..... 3, 7, 61.
mela ..... 2, 6, 7.
eus juvenis (Pylades). 2, 6, 15.
as (Cassandra) .... 2, 8, 12.
e (Diana) ..... 3, 2, 51.
us, *passim*. Cf. Apollo.
ix ..... 2, 6, 54.
ɣiæ carinæ ..... 1, 10, 1.
otes ..... 3, 6, 32.
us rex (Peleus) .. 2, 17, 17.
cides (Protesilaus). 2, 6, 41.
is ..... 2, 18, 22 et 32.
e aquæ ..... 3, 9, 26.
lum turba (poetæ) .. 1, 1, 6.
primus ..... 3, 8, 27.

Pisæa hasta (Œnomai) .. 3, 2, 15.
Pitho ..... 3, 7, 33.
Pollux (cf Castor).
pompa (in circo) ..... 3, 2, 43.
porticus (Apollinis) ..... 2, 2, 4.
portus Nili (ostia) .... 2, 13, 10.
postes ..... 1, 6, 49.
præmia militiæ ..... 1, 15, 4.
Priameis (Cassandra) ... 1, 9, 37.
Priamus ..... 2, 14, 13.
Priapus ..... 2, 4, 32.
(Procne) cf. Cecropis ales *et* 2, 14, 30.
Prometheus cruor. 2. 16, 40.
prostituisse vocem .... 1, 15, 6.
(Protesilaus) cf. Phylacides.
Proteus ..... 3, 12, 35.
Cf. Carpathius senex.
Pudor ..... 1, 2, 32.
Punica rostra ..... 2, 6, 22.
(Pylades) cf. Phoceus juvenis.
Pylius (Nestor) ..... 3, 7, 41.

Quirinus ..... 3, 8, 51.
Quiris. 1, 7, 29; 3, 2, 73; 3, 14, 9.

Revocatus (auriga). 3, 2, 73.
Remus Iliades.. 3, 4, 40.
Rhesus ..... 1, 9, 23.
rhombus ..... 1, 8, 7.
rogus ..... 2, 14, 39.
Roma ..... 1, 15, 26; 3. 15, 10.
Romana Tragœdia .... 3, 1, 29.
Romani ..... 2, 12, 23.
Romulus Iliades ..... 3, 4, 40.
rudis (gladiatorum) .... 2, 9, 22.

Sabinæ. 1, 8, 39; 2, 4, 15; 3, 8, 61 Cf. 2.12. 23.
— armillæ. 1, 10, 49.
Sabinus .... 2, 18, 27.
sacra (via) ..... 1, 8, 100.
Salmonis (Tyro) ..... 3, 6, 43.
(Sappho) cf. Lesbis.
Saturni regnum ..... 3, 8, 35.
Schœneis (Atalante) .... 1, 7, 13.
scuta ..... 3, 8, 16.
Scylla. 2, 11, 18; 3, 12, 21. Cf. 2, 16, 23.
Scythia ..... 2, 16, 39.

selecti judices . . . . . 1, 10, 38.
Semele . . . . . 3, 3, 37.
Semiramis . . . . . 1, 5, 11.
Seres . . . . . 1, 14, 6.
signifer . . . . . 2, 12, 14.
sidera Ledæ . . . . . 2, 11, 29.
Simois . . . . . 1, 15, 10.
sistrum . . . . . 2, 13, 11.
Sithonia nix . . . . . 3, 7, 8.
smaragdi . . . . . 2, 6, 21.
sociæ manus (sociale bellum) . . . . . 3, 15, 10.
Solis equi . . . . . 2, 1, 24.
somnus, mortis imago . . 2, 9, 41.
Sophocleus cothurnus . . 1, 15, 15.
speculum . . . . . 1, 14, 36.
stella Martis . . . . . 1 8, 29.
— proterva (Canis) . . . 2, 16, 4.
strix . . . . . 1, 12, 20.
Sulmo . . . . . 2, 16, 1; 3, 15, 11.
Sygambra . . . . . 1, 14, 49.
(Symplegades) cautes . . . 2, 11, 3.
Syrtes . . . . . 2, 11, 20; 2, 16, 21.

TABELLA (flabellum) . . . . . 3, 2, 38.
tabellæ (cf. cera) . 1, 11, 7
Tagus aurifer . 1, 15, 34.
Tantalides (Agamemno) . 2, 8, 13.
Tantalus . 2, 2, 44; 3, 12, 30. Cf. 3, 7, 51.
Tatius . . . . . 1, 8, 39.
Tellus . . . . . 2, 1, 13.
Tempe Heliconia . . . . . 1, 1, 15.
Tenedos . . . . . 1, 15, 9.
Tereus . . . . . 2, 14, 33.
Thamyras . . . . . 3, 7, 62.
theatra . . . . . 2, 2, 26; 2, 7, 3.
Thebana semina dentes . 3, 12, 35.
Thebe Martia (nympha) . . 3, 6, 33.
Thebe (urbs) . . . . . 3, 12, 15.
Thersites . . . . . 2, 6, 41.
Theseus . . 1, 7, 15. Cf. 2, 18, 24.
Thessalicum venenum . . 3, 7, 27.
Thessalus (Achilles) . . . . 2, 8, 11.
Thetis (cf. Nereis) . . . . 2, 14, 14.
Threcia Bacche . . . . . 1, 14, 21.
Threicia lyra . . . . . 2, 11, 32.
Threicius Rhesus . . . . . 1, 9, 23.
thyrsus . . . . 3, 1, 23; 3, 15, 17.
Tibullus . . 1, 15, 28; 3, 9, *passim*.
Tibur . . . . . 3, 6, 44.
Tithonos . 1, 13, 35; 2, 5, 35; 3, 7, 42.
Tityos . . . . . 3, 12, 25.
Tityrus (Vergilii) . . . . . 1, 15, 25.
Tragœdia . . . . . 3, 1, *passim*.
tribunal . . . . . 1, 10, 40.
(Triptolemi) currus . . . . 3, 6, 15.
trisulca tela (Jovis) . . . . 2, 5, 52.
Triton . . . . . 2, 11, 27.
triumphus (Amoris) . . . . . 1, 2.
Troes . . . . . 1, 9, 34.
Troja . . . . . 3, 6, 27; 3, 12, 15.
Trojana propago . . . . . 3, 6, 65.
Trojanus labor (Ilias) . . . 3, 9, 29.
Trojani . . . . . 2, 12, 21.
tuba longa . . . . . 2, 6, 6.
tunica . . . . . 1, 5, 9; 3, 14, 27.
Tydides (Diomedes) . . . . 1, 7, 31.
Tyndaris (Helena) . . . . . 2, 12 18.
(Tyro) cf. Salmonis.

TYRRHENUS . . . 2, 18, 21 et 29. Cf. 2, 1, 31.
urna (sepulchralis) . . . . . 3, 9, 40.
ursa de virgine (Callisto) . 3, 12, 31.

VADES . . . . . 1, 13, 19.
Vadimonia . . . 1, 12, 23.
Varro (Atacinus) . . . . . 1, 15, 21.
vellus (aureum) . . . . . 2, 11, 4.
Venus, *passim* (31 fois). Cf. Amathusia, Cytherea, Dione *et* Erycina.
verbera . . . . . 1, 13, 18; 2, 2, 61.
Vergilius . 3, 15, 7. Cf. 1, 15, 25.
Verona . . . . . 3, 15, 7.
Vestalis . . . . . 3, 6, 75.
Victoria . . . . . 3, 2, 55.
virgo ambigua (Siren) . . 3, 12, 28.
virus amantis equæ . . . . 1, 8, 8.
vitricus Amoris (Mars) . . 2, 9, 48.
— — (Vulcanus) 1, 2, 24.
vittati capilli . . . . . 1, 7, 17.
vocem flectere . . . . . 2, 4, 25.
Vulcanus . . . . . 2, 17, 19.

XANTHUS . . . . . 3, 6, 28.
Xuthus . . . . . 3, 6, 31.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE I

NOTICE

SUR LES AMOURS D'OVIDE

I. *Classification des élégies* IX
II. *Les amours de Corinne et d'Ovide* XIV
III. *Les deux éditions primitives* XXII
IV. *Observations sur la composition des élégies* . . XXV
V. *Bibliographie* XXIX

LIVRE PREMIER

Épigramme 2
I. *Prologue* 4
II. *Triomphe de l'Amour* 6
III. *Déclaration d'amour à Corinne* 10
IV. *Conseils à Corinne avant un dîner où les amants devaient se trouver réunis* 12
V. *Rendez-vous d'amour avec Corinne* 18
VI. *Prières et menaces à un portier* 20
VII. *Remords d'avoir frappé une maîtresse* 26
VIII. *L'entremetteuse* 30

Pages

IX. *Comparaison de l'amour avec la guerre* . . . 38
X. *Reproches à Corinne sur son avidité* 42
XI. *Rendez-vous demandé à Corinne* 48
XII. *Imprécations contre les tablettes, qui ont rapporté une réponse négative* 50
XIII. *A l'Aurore, trop pressée de se lever* 52
XIV. *Sur une chevelure tombée* 56
XV. *Épilogue* 60

LIVRE SECOND

I. *Prologue* 64
II. *A Bagoas* 68
III. *Au même* 72
IV. *Pourquoi Ovide aime toutes les femmes* 74
V. *Premières preuves de trahison* 78
VI. *Oraison funèbre du perroquet de Corinne* . . . 82
VII. *Ovide nie ses amours avec Cypassis* 88
VIII. *Rendez-vous demandé à Cypassis* 90
IXa. *Le poète ne veut plus aimer* 92
IXb. *Il veut aimer toujours* 94
X. *A Grécinus, sur deux amours simultanés* . . . 98
XI. *A Corinne sur le point de s'embarquer* 100
XII. *Première victoire d'Ovide sur Corinne* . . . 104
XIII. *Prière à Isis pour Corinne qui s'est fait avorter* 108
XIV. *Reproches à Corinne sur le même sujet* 110
XV. *A une bague* 114
XVI. *Ovide prie sa maîtresse de venir le retrouver à Sulmone* 116
XVII. *L'orgueil de Corinne* 120
XVIII. *A Macer. Épilogue* 122
XIXa. *A une femme trop facile* 126
XIXb. *A un mari trop complaisant* 128

Pages

LIVRE TROISIÈME

I. *Prologue. La Tragédie et l'Élégie* 132
II. *Conquête au cirque*. 138
III. *La trahison de Corinne*. 144
IV. *A un mari trop jaloux*. 148
V. *Songe*. 152
VI. *A un torrent grossi* 156
VII. *Impuissance*. 164
VIII. *Corinne préfère à Ovide un centurion enrichi*. 170
IX. *Élégie sur la mort de Tibulle*. 174
X. *La fête de Cérès*. 180
XI a. *Le poète, las des trahisons de sa maîtresse, lui dit adieu* 184
XI b. *L'Amour l'emporte sur la colère*. 186
XII. *Ovide n'est trahi par Corinne que parce qu'il l'a fait connaître en la chantant*. 188
XIII. *Fête de Junon à Faléries*. 192
XIV. *Ovide supplie Corinne de dissimuler ses trahisons*. 194
XV. *Épilogue. Adieu à l'élégie* 198

COMMENTAIRE

Livre premier 203
Livre second. 282
Livre troisième. 360

INDEX ALPHABÉTIQUE 431

TABLE DES MATIÈRES. 437

Achevé d'imprimer

PAR

A. KAIGRE

IMPRIMEUR A BREST

le douze août mil huit cent quatre-vingt-dix-sept

3 2044 024 250 623

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

MAY 28 1988

MAY 18 1988

WIDENER
FEB 27 1995
FEB 10 1995
CANCELLED
BOOK DUE